



AVERTISSEMENT

Ce document est le fruit d'un long travail approuvé par le jury de soutenance et mis à disposition de l'ensemble de la communauté universitaire élargie.

Il est soumis à la propriété intellectuelle de l'auteur. Ceci implique une obligation de citation et de référencement lors de l'utilisation de ce document.

D'autre part, toute contrefaçon, plagiat, reproduction illicite encourt une poursuite pénale.

Contact : ddoc-theses-contact@univ-lorraine.fr

LIENS

Code de la Propriété Intellectuelle. articles L 122. 4

Code de la Propriété Intellectuelle. articles L 335.2- L 335.10

http://www.cfcopies.com/V2/leg/leg_droi.php

<http://www.culture.gouv.fr/culture/infos-pratiques/droits/protection.htm>

UNIVERSITE DE NANCY 2

ANNEE 2005

LANGUE ET LITTERATURE ANCIENNES

GREC ANCIEN

PATRICK JOUIN



LUCIEN ET LES LANGUES
(Volume I)

THESE PRESENTEE EN VUE DU DOCTORAT

REPRODUCTION INTERDITE

MEMOIRE PREPARE SOUS LA DIRECTION DE
MONSIEUR LE PROFESSEUR RENE HODOT

Lucien et les langues

***Essai d'étude sociolinguistique de notations se
rapportant à des faits de langue dans les œuvres de
Lucien de Samosate***

REPRODUCTION INTERDITE

A Frédérique,
περίφρων. (*Od.*)

A Victoire et Hortense,
L'une pareille au cygne et l'autre à la colombe,
Belles, et toutes deux joyeuses, ô douceur!
(Hugo, *Cont.*)

A mon père
Ergo age, care pater, ceruici imponere nostrae;
Ipse subibo umeris, nec me labor iste grauabit.
(*En. II*, 706, 707)

A ma mère,
σεμνή μήτηρ.

Avant-propos

J'ai d'abord découvert Lucien de Samosate comme chaque personne ayant eu le bonheur de commencer l'étude du grec dans les années 1970, avec les *Dialogues des dieux* et les *Dialogues des morts*. M. Rombi me fit retrouver cette saveur délicieuse quelques années plus tard, avec d'autres textes, comme *Hermotimos*. Le point de départ de ma recherche naît de là : de cette *diversité* que l'on m'avait fait découvrir et que je voulais comprendre davantage.

Mes remerciements sincères vont à M. le Professeur René Hodot qui, dès mon DEA, a accepté de diriger mes recherches. Il a été pour moi le plus obligeant, le plus sûr et le mieux informé des directeurs de thèse. Au cours d'années pendant lesquelles des responsabilités très importantes l'occupaient beaucoup, René Hodot m'a toujours guidé avec précision et sûreté dans ma lecture sociolinguistique des textes de Lucien. Je voudrais ici lui exprimer tout particulièrement ma reconnaissance pour m'avoir immédiatement fait découvrir les travaux de l'EA 1132, "Diversité géographique et socio-culturelle de la langue grecque", et les richesses du Centre Edouard-Will de l'Université Nancy 2. Alors que je résidais à l'étranger, j'ai pu régulièrement, grâce à lui, trouver en ce lieu des instruments précieux, et, par des conversations, recevoir les encouragements de M. Bile, C. Brixhe, R. Hodot lui-même, P. Goukowsky, B. Puech et G. Vottero.

Que mon épouse et mes filles sachent encore combien je conçois quelle patience est la leur.

Qu'amis et parents soient remerciés de la sollicitude sans faille qu'ils m'ont témoignée : R. Genton et G. Richard pour leurs éclaircissements en matière de philosophie du langage ; S. Dubel, E. Genton-Deichmann, G. Rombi pour leurs relectures et leurs critiques fructueuses ; D. Dörflinger-Luquet, R. Dörflinger, H. Fresson, F. Montebello et F. Valance pour leurs conseils, leurs encouragements, et leur soutien.

τὴν μὲν τοῦ Σωκράτους εἰρωνεῖαν οὐ προσιέμενος, χάριτος δὲ Ἀττικῆς μεστὰς ἀποφαίνων τὰς συνουσίας, ὥς τοὺς προσομιλήσαντας ἀπιέναι μήτε καταφρονήσαντας ὥς ἀγεννοῦς μήτε τὸ σκυθρωπὸν τῶν ἐπιτιμήσεων ἀποφεύγοντας, παντοίους δὲ ὑπ' εὐφροσύνης γενομένους καὶ κοσμιωτέρους παρὰ πολὺ καὶ παιδροτέρους καὶ πρὸς τὸ μέλλον εὐέλπιδας.

"Il n'adoptait pas l'ironie de Socrate, mais il répandait des grâces attiques dans ses entretiens, si bien que ses interlocuteurs n'éprouvaient pas en le quittant le mépris qu'on aurait pour la vulgarité, non plus qu'un sentiment de recul devant la sévérité des reproches, mais ils étaient dans tous leurs états sous l'effet de la joie, bien plus honnêtes gens, plus gais et confiants dans l'avenir." (Vie de Démonax, 6) (trad.Bompaire 1993)

Introduction

La première lecture des textes de Lucien peut conduire à se rapporter à un fonds attique qui se trouve effectivement dans ses œuvres. Mais là n'est pas le tout. Une part non attique, plus largement *autre*, dans sa langue comme dans les notations qu'il produit à propos des langues —langue grecque, écrite ou orale, de son temps ou du passé ; latin ; langues barbares—, se fait jour à la relecture. Ainsi, réfléchir au rapport entre *Lucien et les langues* ne consiste pas seulement en une réflexion à propos de sa place dans et par rapport à l'atticisme, comme dans et par rapport à la Seconde Sophistique. Réfléchir sur le rapport entre *Lucien et les langues*, c'est aussi s'interroger sur la *conscience linguistique de Lucien* comme écrivain, et sur le *sentiment linguistique* que cette conscience produit par rapport à la langue grecque et à d'autres langues. Et pour s'interroger sur ces deux points il faut aussi être toujours attentif au grec des opuscules de Lucien. Ainsi le rapport entre *Lucien et les langues* et les questions qui se posent à propos du grec de ses opuscules (rassemblées sous la dénomination "atticisme") semblent d'entrée inextricablement *liés*. Dans cette *liaison* —que l'on ne peut écarter de notre interrogation malgré le formalisme (peut-être provisoire) qu'elle présuppose immédiatement—, nous voyons que se pose en premier lieu le problème de la définition du rapport entre Lucien comme écrivain et la notion de langue. En d'autres termes, si la distinction proposée par la formule *Lucien et les langues* est légitime, il faut expliquer comment et pourquoi Lucien et ses textes *pensent* les langues. L'examen de ce qui constitue *les origines de la conscience linguistique* de Lucien nous permettra de mieux comprendre les manifestations de son *sentiment linguistique* dans les opuscules. Mais ce premier niveau d'analyse est insuffisant s'il ne se confronte pas aux concepts linguistiques et d'histoire de la littérature grecque susceptibles de catégoriser Lucien : *atticisme* et *Seconde Sophistique*. Or, Lucien ayant été principalement saisi au moyen de ces concepts jusqu'à aujourd'hui, cette confrontation ne va pas de soi. Comment le texte lucienescque rend-il compte de la distance —ou de l'absence de distance— prise par son auteur par rapport à ces catégories, auxquelles dans son temps il ne peut échapper ? En d'autres termes, qu'est-ce qui définit, chez Lucien même, sa relation et sa pensée de l'atticisme et de la Seconde Sophistique, et en quoi cela influence-t-il son rapport aux langues ? Ces cadres de présentation et de pensée des langues, ayant été précisés dans les limites de leur mise en œuvre par et chez Lucien, devront finalement nous conduire à une réflexion sur ce que Lucien présente dans ses textes comme *la condition des langues* et notamment de la langue grecque : la *paideia*. Les conséquences qui en découlent entraînent à comprendre comment, à suivre Lucien, la grécité en son temps se fonde toujours, et avant tout, sur les spécificités de la langue grecque, cependant transfigurée par les nécessités légitimes de l'usage. Au bout du compte, l'énorme importance de l'enjeu est visible : dans son rapport aux langues et notamment à la langue grecque, Lucien n'invite-t-il pas incessamment les lecteurs-auditeurs de son temps, et nous lecteurs modernes, à intégrer et accepter les réalités linguistiques du grec du II^e siècle de notre ère ?

La critique moderne, d'une certaine manière pressée par les Anciens, invite immédiatement à saisir Lucien comme un écrivain de l'atticisme. Dans les travaux des érudits, l'assimilation — nuancée — du grec de Lucien à l'atticisme procède par étapes. Le début de la communication de Bompaire 1994 présente un résumé de la question : “On connaît les ouvrages classiques de S. Chabert, *L'Atticisme de Lucien*, Paris, 1897 ; et surtout de W. Schmid, *Der Atticismus in seinen Hauptvertretern*, 1887-1896, 1, p. 216-423 (sur Lucien, excluant de son enquête une douzaine d'opuscules dont l'authenticité ne nous paraît pas nettement contestable), IV, p. 577-734 (synthèse sur la Seconde Sophistique. Ajoutons Roy J. Deferrari, *Lucian's Atticism, the morphology of the verb*, Princeton, 1916, rééd. Amsterdam 1969. Ce sont surtout les aspects linguistiques qui ont été étudiés et sur divers points la bibliographie est assez étoffée.”¹

Les jugements contenus dans ces travaux s'expliquent par une première définition de l'atticisme linguistique au II^e s. de notre ère comme recherche de la mise en œuvre d'une langue grecque, écrite et peut-être parlée, qui cherche à être la plus conforme possible, par la phonétique, la morphologie, le vocabulaire et la syntaxe, à la langue des auteurs attiques des V^e et IV^e siècles a.C. (Orateurs attiques, Thucydide, Platon, Xénophon, notamment). Pour les auteurs de ces études universitaires, la norme de la langue utilisée par Lucien et l'usage qu'il en fait se confondent et se superposent. Il n'y a pas de remise en cause fondamentale de l'idée que Lucien utilise une langue “marquée” et en ce sens conventionnelle. On admet que Lucien ne pose pas de problème majeur de langue, car il ne s'écarte pas outre mesure de la norme attique, et quand il le fait cela est assez visible pour qu'on l'interprète comme, au mieux de l'équilibre ou de la création verbale, sinon de l'humour, de la satire ou de la “fantaisie”². Lucien a donc été avant tout étudié sous l'angle de la conformité.

La critique universitaire a étudié avec soin la place de la langue de Lucien par référence à la langue attique littéraire du V^e et IV^e s.a.C. — ce que l'on peut considérer comme définissant un premier atticisme —, par référence également aux mouvements et aux courants littéraires et linguistiques de son époque, donc à l'atticisme du II^e s. de notre ère et au mouvement de la Seconde Sophistique — ce que l'on peut considérer comme définissant un deuxième atticisme —, démarche qui s'est illustrée de manière répétée et que peut résumer un jugement de J. Bompaire : “L'atticisme linguistique n'est qu'une forme de “*l'hellénismos*” visant à la cohérence de la langue face à de multiples dérives”, dans lequel J. Bompaire comprend *a priori* “*hellénismos*” comme une entité invisible, qui n'est régentée par personne, ne produisant pas d'ensemble de règles (une grammaire), mais jouissant d'une influence assez forte pour imposer un “parler grec correctement”³.

On comprend dès lors que J. Bompaire entende l'atticisme du II^e s.d.n.è. comme le résultat d'une éducation (*l'hellénismos* étant aussi en l'occurrence pour lui une forme de l'éducation), notamment littéraire, qui s'appuie fortement sur la répétition et sur l'imitation. Cela fait de Lucien pour lui un modèle de classicisme, un parangon de la langue attique, bref un écrivain qui donne l'image d'un auteur conforme à l'utilisation qu'on fait de ses textes dans les manuels de quatrième et de troisième des classes de collège par exemple. C'est le présupposé du titre du monumental ouvrage de J. Bompaire : *Lucien écrivain, Imitation et création*, Paris

¹ Bompaire 1994, 65, *Actes de Lyon*. V. bibliographie détaillée en fin de volume.

² Par le terme de “fantaisie”, Bompaire 1958 et 1994 explique pratiquement toute la démarche créatrice de Lucien.

³ Bompaire 1994, 65.

1958.

Dès le début de ce travail on trouve répétés les termes et les thèmes de “classicisme” et d’ “atticisme”⁴. Et quelles que soient ses productions par la suite, J. Bompaire envisage, en développant plus ou moins la définition de cette notion, l’atticisme du II^e s. de notre ère en général, et celui de Lucien en particulier, comme une réaction, qui s’adapte selon les besoins à des questions linguistiques, rhétoriques, culturelles et philosophiques, et peut parfois se nommer “classicisme” ou “néoclassicisme”, dans le cadre plus large d’un mouvement littéraire appelé par tradition *Seconde Sophistique*⁵.

Tantôt la notion d’ “atticisme” est éclatée en “déformations (pseudo-atticisme, purisme, hyperatticisme, etc...)” qui ne seraient pas pertinentes dans le système global de la littérature pensée d’abord comme une “imitation”⁶ ; tantôt la définition de la notion se rapproche de la thèse suggérée par le titre : “Il s’agit de l’imitation, en particulier stylistique, de tous les grands modèles attiques, Démosthène, Périclès, Hypéride, Eschine, Lysias aussi, Isocrate, Platon, Aristote, Thucydide, Xénophon.”⁷ ; tantôt la notion entre dans une visée plus traditionaliste : “L’Atticisme est l’imitation des valeurs sûres léguées par le passé et jamais périmées (Ce respect des grands auteurs est parfois indéfendable, par exemple en Histoire — Quint. I, 8, 18 —, où l’on doit tenir compte de toutes les informations).”⁸ ; ou tantôt l’atticisme est considéré comme un “accident théorique qui ne parvient pas à s’intégrer dans la littérature militante, [qui] a été à peine ébauché ; en marge de la Seconde Sophistique il constitue un fait secondaire, il est l’œuvre d’une cabale, qui a voulu se faire aussi grosse que toute la littérature.”⁹

Toute une partie de la critique emboîte le pas à Bompaire 1958 : Lucien serait partisan du “fixisme” en matière de langue¹⁰. Ce traitement a fait accepter sans aucune remise en question et sans interruption le classement de Lucien dans l’atticisme. Parmi les contributions les plus importantes publiées après la thèse de Bompaire, on peut signaler ici Baldwin 1973 ; Anderson 1976a ; Hall 1981 ; Jones 1986 ; Branham 1989, etc¹¹. Lucien y est immédiatement donné, reçu, défini comme atticiste, atticisant ou attique modéré. Certes ces travaux postérieurs à Bompaire 1958 cherchent à se situer ou à se construire par rapport à lui, critiquent plusieurs de ses conceptions, montrent — à juste titre — combien Lucien est homme de son temps, mais ne remettent pas en cause, pour la langue, l’atticisme comme mesure de toutes choses¹². L’atticisme y est compris avant tout comme un thème littéraire. Ces conceptions ultérieures cherchent à montrer combien Lucien, dans ses opuscules, donne, à qui sait recréer leurs conditions de réception, leur *Erwartungshorizont*, d’indications sur la réalité de son temps. Mais elles semblent ne pas prendre en compte la réalité linguistique. Car Lucien est loin, répétons-le, d’écrire une langue qui est celle qui est écrite au quotidien ou parlée par ses contemporains.

⁴ V. bibliographie détaillée en fin de volume, notamment Bompaire 1958, 99 à 154, et *passim*.

⁵ Bompaire 1958, 99-121.

⁶ Bompaire 1958, 84.

⁷ Bompaire 1958, 89, avec citation des références des auteurs ayant pratiqué un travail définitionnel sur la notion.

⁸ Bompaire 1958, 90.

⁹ Bompaire 1958, 116.

¹⁰ Bompaire 1994, 70 clôt pour ainsi dire la reprise de l’argument : “On ne décèle chez lui nulle trace de dogmatisme en matière de langue.”

¹¹ V. notre bibliographie détaillée en fin de volume.

¹² Des hésitations pointent cependant dès avant Bompaire 1958 : cf. Householder 1940, à propos de trois décrets se trouvant dans les opuscules (*Assemblée des dieux*, 14-18; *Timon* 50-51; *La nécyomancie ou Ménippe*, 20) : Lucien ne serait pas influencé par des inscriptions, mais par des orateurs et des historiens, cependant on y distinguerait un vocabulaire politique se rapprochant de celui de Tarse, où il fit ses études rhétoriques.

Baldwin 1973 prend d'ailleurs discrètement dès l'introduction de son travail ses distances avec la conception bompairienne : "It will be seen that I reject his *Mimesis* approach, about which a word should be here said. That Bompaire's brobdingnagian¹³ volume is an indispensable aid to Lucianic research is beyond dispute. But to Bompaire, Lucian's use of the Greek cultural heritage is a literary end in itself, whereas I see it as a set of conventions which Lucian used to relate his animadversions to contemporary issues and targets (...) Since the publication of Bompaire's book, valuable work on these latter aspects has been done by Bowersock, Bowie and C.P. Jones ; their conclusions have often inspired and supported my own, and their work has illuminated the living background to Lucian's writings which Bompaire played down or ignored."¹⁴ De même en ce qui concerne la place de Lucien dans l'atticisme : elle est traitée par Baldwin 1973 dans son chapitre III, "The War of the Words", et Baldwin ne la remet pas en cause plus que ne l'avait fait Bompaire en 1958. Pour lui, Lucien est peu original en sacrifiant à ce genre de veine, c'est-à-dire la polémique sur des sujets linguistiques, courants à l'époque, notamment dans la littérature latine, dont curieusement il ne reprend pas les thèmes. "It is clear that Lucian's satire on linguistic topics is inside, not outside, the conventions of the period."¹⁵ La chasse aux vieux mots précieux n'a rien de nouveau et Lucien n'aurait rien été d'autre à son époque qu'un "atticiste modéré" (encore une fois)¹⁶. Cela dit le critique semble avoir dans sa conclusion comme l'intuition qu'une face de l'auteur qu'il étudie demeure cachée : "Lucian's satire is based on personal *animus* and convention. (...) The second century was an age of healthy literary controversy marked by a constant clash of principles and personalities. No part of Lucian's output was more contemporary in application, or more conventional in inspiration."¹⁷ Enfin Baldwin 1973 place sans ambiguïté Lucien dans la Seconde Sophistique, comme le réalisateur d'une synthèse, au fond conventionnelle, entre ce qu'il y a de style fleuri dans l'asianisme et ce qu'il y a de netteté intellectuelle dans l'atticisme¹⁸.

Anderson 1976 voit avant tout l'atticisme de Lucien dans les décors ou les lieux évoqués : "For him the Cerameicus or the Dipylon is simply a typical 'Attic' setting"¹⁹. Cette idée de décor, ou de motif, ou de mise en scène attique interchangeables se répète pour diverses analyses²⁰. C'est notamment *Timon ou le Misanthrope* qui serait fortement marqué par ces "détails attiques"²¹. Mais surtout, Lucien est fortement caractérisé par toute une thématique attique qui pour lui est matière à variation. Il fait cela dans le cadre de la Seconde Sophistique, sans insister sur l'évocation de querelles linguistiques, privilégiant des répétitions de thèmes littéraires même sur des sujets assez inattendus : il mêle question philologique et mise en scène judiciaire dans *Le jugement des voyelles*, la logorrhée de Lexiphanès est un contre-*Banquet* faisant écho à celui de Platon, les erreurs de la vie publique deviennent matière à démonstration d'érudition (*Pro Lapsu* 8 ; *Merc. Cond.* 11 ; *Rh. Pr.* 17), les citations qu'il fait sont des morceaux littéraires connus et sans surprise (*Laps.* 2), bref "It is clear that much of the material was

¹³ "Brobdingnagian" est un adjectif qui signifie "d'une taille extraordinaire, gigantesque, énorme. Il est formé sur "Brobdingnag", pays des géants dans *Gulliver's Travels* de Swift. L'application de l'adjectif au travail de Bompaire 1958 ne manque pas de sel...

¹⁴ Baldwin, 1973, 4.

¹⁵ Baldwin 1973, 47.

¹⁶ Baldwin 1973, 49.

¹⁷ Baldwin 1973, 59.

¹⁸ Baldwin, 1973, 72-73.

¹⁹ *J. Trag.* 15; *Pisc.* 13; *D. Meretr.* 10.2.

²⁰ *Navig.*, 2 ; *Timon*, 23.

²¹ Anderson 1976 a, 90 *sqq.*

within Lucian's basic repertoire, and most of the rest well within his sphere of interest ; I find it improbable that he took the trouble to consult a treatise even if he knew of one. It is easier to take his own reaction at its face value."²² Enfin, quand il témoigne de l'intérêt pour le style personnel d'un Lucien sensible au solécisme dans le *Pseudologue*, c'est pour immédiatement lui concéder encore moins d'originalité que ne le fait Bompaigne 1958 : l'atticisme culturel de Lucien se limite à quelques bonnes recettes, constamment réutilisées, selon des préparations différentes, qui aboutissent toutes à une sorte d'auto-imitation permanente : "(...) he exploits a basic repertoire of motifs more intensively than most scholars have acknowledged. He contaminates them with the same facility whether he is describing a fantastic picture in Gaul or a contemporary charlatan in Athens; and the same theme is liable to form the nucleus of a trivial story or the trappings of a "learned" treatise. We cannot expect to determine exactly where Lucian's sources end and his reworking begins — or where fact runs out and fiction takes over ; but we can always tell where they overlap ; and it is here that converging cross-references can never be left out of account. These examples of self-imitation point out in one direction : to a tall-story teller and opportunist ranging over of a number of topics, and not likely to confine his fictions to the two or three places where he boasts about his lies. Nor is he likely to rely in more than the most perfunctory way on rhetorician's manuals—his equipment in this field is perhaps even more elementary than even Bompaigne [scil.1958] would have us believe ; and on present evidence we should credit Lucian with all the more resourcefulness—within the narrow areas where his sources converge and overlap."²³

Hall 1981 poursuit le développement de la réflexion sur la satire chez Lucien. Pour elle, cette satire n'est pas non plus en dehors de l'atticisme puisqu'elle s'en nourrit. Hall 1981 ne prend d'ailleurs pas en compte l'atticisme comme tel, mais le traite comme un élément supplémentaire à ajouter à la réflexion sur les rapports entre Lucien et la rhétorique²⁴. Pour elle, l'atticisme est un outil linguistique supplémentaire à la disposition des sophistes de l'époque. En ce sens, Lucien est non seulement dans l'atticisme, mais dans la Seconde Sophistique. Elle conclut, comme ses prédécesseurs, à un atticisme modéré de la part de Lucien, sans définir les spécificités de sa modernité.

Pour Jones 1986, l'atticisme de Lucien possède avant tout une dimension culturelle et sociale. Il s'exprime en premier lieu dans toutes les évocations d'Athènes, qu'il s'agisse pour Lucien de faire allusion aux moments où il y séjourna, de la faire apparaître comme capitale culturelle, ou d'en faire le décor de la *Vie de Démosthène*²⁵. L'atticisme est en outre évoqué sous le nom de "Attic irony" et mis sur le même plan que l' "erudite wit" à propos de l'adresse *A celui qui a dit "tu es un Prométhée en discours"*. Jones 1986 évoque aussi l' "Attic poverty": il s'agit d'un lieu commun de la satire qui peut suggérer avec humour que les revenus de Lucien étaient aléatoires, parfois faibles peut-être, et dépendants en tout cas du bon vouloir de protecteurs institutionnalisés dans la société²⁶. Ce sont donc des "Attic qualities" auxquelles Lucien fait avant tout référence dans le domaine social et qui s'incarnent par exemple en Nigrinus: "moderation, generosity and plainspokenness."²⁷ Démosthène, lui, représente la notion par rapport à la tradition rhétorique et à la Seconde Sophistique en ce qu'elles auraient de

²² Anderson 1976 a, 129-132.

²³ Anderson 1976 a, 133.

²⁴ Hall, 1981, 252-310 sqq. (Chap. IV "Lucian and Rhetoric".)

²⁵ Jones 1986, 6, 11, 12, 16-17, 25, 28, 29, 36, 38, 84-85, 90, 93-95, 97-98, 105, 112, 124.

²⁶ Jones, 1986, 15-16.

²⁷ Jones 1986, 85.

mesuré et comme critiques implicites de l'hyperatticisme²⁸. Le *Lexiphanès* et *Le maître de rhétorique* seraient les deux opuscules qui illustreraient le mieux cette lutte de Lucien contre les préciosités linguistiques de ces contemporains²⁹. L'atticisme se définit aussi implicitement pour Jones 1986 comme une mesure de l'assimilation ou de l'acculturation d'une personne, quand il explique que la querelle autour du mot ἀποφράς est avant tout pour Lucien une occasion de démontrer qu'il maîtrise mieux l'attique qu'un rival issu d'une des plus belles cités de Phénicie³⁰. Cependant alors que Jones met bien à jour la dimension moderne et sociale de l'atticisme de Lucien, il reste soumis à la tradition critique en matière de perception de la langue grecque et de la notion de langue en général : "to this informed conservatism in matters of literature Lucian joins a similar attitude towards style. Like most Greek stylists of the imperial period, he is an atticist, who looks to Athens of the fifth and fourth century for his linguistic models³¹. Yet his ideal is not a rigid imitation, but the elegance, wit and above all clarity of his favorite authors, Aristophanes, Menander, Plato, Demosthenes. Of the two lexicographers who are known to be his contemporaries, he is much closer to Phrynichos than to Pollux. Whereas Pollux admits to his lists of acceptable words anything sanctioned by the Ancients, Phrynichos defends his selections with wit and gusto, and like Lucians he comments bittingly on the slips on recents and contemporary authors, notably the sophists Favorinus and Lollianus."³²

Les conclusions de la critique convergent : Lucien est un parangon d'une forme de classicisme dénommée "atticisme", qui consiste pour un locuteur ou un scripteur du II^e s. de notre ère, plutôt littéraire mais pas forcément, à signaler explicitement ou implicitement que sa production prend pour norme linguistique et plus largement culturelle l'attique des V^e et IV^e s. a.C. Lucien s'intéresse à la langue et aux langues, en cela il *atticise*, de différentes manières, et jusque là on s'est particulièrement intéressé à démontrer et à expliciter ses conformités à l'atticisme, à l'atticisation, à l'atticité...

Mais on constate bien, ne serait-ce que superficiellement lors d'une première lecture, qu'il existe chez Lucien tout un *appareil* linguistique et métalinguistique—c'est-à-dire de commentaire sur le texte et la langue grecque ou d'autres langues—, non-attique—c'est-à-dire ou bien ne correspondant pas aux canons des auteurs attiques des V^e et IV^e s.a.C. ; ou bien ne correspondant pas à l'idée que l'on se faisait de l'atticisme de ces auteurs au II^e s.d.n.è., ou bien ne correspondant pas à l'idée que la critique moderne se faisait des atticismes—, et qui reste jusqu'ici peu expliqué. Or nous nous sommes donné comme but de comprendre en quoi Lucien, dans son rapport aux langues, et notamment à la langue grecque, invite à intégrer et accepter les réalités linguistiques du grec du II^e siècle de notre ère. Il faut donc réfléchir à nouveau, dans cette introduction, à la compréhension des approches critiques de Lucien et de ses textes.

En premier lieu se présente ainsi un paradoxe de taille : la critique se félicite que Lucien soit atticiste, ne remet pas cela en cause, mais ne proclame jamais bien haut qu'il écrit plus de

²⁸ Jones 1986, 95.

²⁹ Jones 1986, 103-4.

³⁰ Jones 1986, 113; *Pseudol.* 19 et *passim*.

³¹ Jones 1986, 153, n. 29 : "See the summary of Deferrari (1916), 80-82."

³² N. de Jones, 1986, 153 : Phr. *Ecl.* ed. Fischer, 140, 141, 152, 161, etc.

six siècles après l'apogée de l'influence de ce dialecte. Imaginons un instant qu'on aille écrire le présent travail dans le français du *Roman de la rose* ou bien des *Mémoires* de Joinville (tous deux rigoureusement incompréhensibles pour un lecteur d'aujourd'hui)? Quelques savants esprits s'en réjouiraient, mais qui le comprendrait? Serions-nous d'ailleurs capables d'imiter ou de comprendre la langue de ce texte aussi bien que Lucien pratique ou entend celle de Lysias, Platon, Démosthène? De même, le latin de Descartes se rapporte idéalement à celui de César et de Cicéron, mais leur est-il encore *vraiment* identique, et est-il encore lisible par le plus grand nombre, au-delà d'une certaine communauté scientifique, au XVII^es.?

Lucien semble victime d'un aveuglement ou d'un oubli quasi général en ce qui concerne l'époque de production de son texte. Or il ne semble pas possible que cette recreation artificielle de langue écrite attique des V^e et IV^es. a.C. ait été totalement imperméable aux virtualités du grec, ou d'autres langues en contact avec lui, écrites et parlées autour de Lucien au II^e s.d.n.è. Dans la somme critique consacrée à Lucien, quelques remarques dans l'une ou l'autre étude semblent parfois entrevoir cette problématique et ses implications. Ainsi pour Allinson 1927 — avant Bompaigne donc —, il est d'emblée patent que la langue pratiquée par Lucien n'est pas celle de son temps. Mais ce n'est que le début rapide de l'introduction de son travail qui étudiait Lucien dans ses dimensions satiriques et artistiques.

Branham 1989 ne sort certes pas Lucien de l'atticisme mais formule avec précision comment sur le plan littéraire s'est formée une image particulièrement complexe de Lucien, qui en est venue à opposer deux conceptions. La première est celle de Bompaigne 1958 et de ses émules, qui fait de Lucien un "écrivain" hors de son temps, totalement conditionné par des procédés d'écriture qu'il réutilise (atticisme, Seconde Sophistique, Rhétorique oratoire), déconnecté ou déphasé par rapport à l'époque dans laquelle il vit. La seconde conception est plus récente et se voit représentée par Baldwin 1973 et Jones 1986. Elle se fonde sur l'idée que Lucien est un homme de son temps et que cela se retrouve dans ses œuvres. Branham 1989 renvoie dos à dos les deux conceptions, dans la mesure où il constate que la lecture de l'auteur entraîne à reconnaître qu'il n'entre parfaitement dans aucun des deux schémas préconçus. La question fondamentale pour Branham, qui choisit de sortir du problème par le haut, est celle de la production des effets, de la manière dont Lucien traite thèmes et motifs pour toucher et engager des lecteurs et auditeurs du II^e s.d.n.è. : "The critical questions are how he did so and to what ends? If he spoke to contemporary concerns, to his audience's ideals and anxieties, and to their own specific sense of the congruous and incongruous, how is this reflected in a distinctive set of literary procedures? Can we make sense of Lucian as a writer who used the literary language of a specific phase of Greek culture or do so without reducing him to a figure of historicist interest only?"³³ Perspective d'autant plus intéressante qu'elle appelle le même type de démarche concernant son usage de la langue grecque, les observations qu'il fait sur elle, ses choix linguistiques, explicites ou implicites³⁴.

Le colloque de Lyon qui lui a été récemment consacré semble marquer un changement dans la manière d'aborder Lucien. La communication inaugurale pose avec précision le problème : "Depuis la parution de l'ouvrage de J. Bompaigne, *Lucien écrivain : imitation et création*, Paris, 1958, les travaux sur Lucien ont souvent été orientés vers la première de ces catégories, l'imitation, les rapports mimétiques entre Lucien et la tradition littéraire, et la nature

³³ Branham 1989, 1-2.

³⁴ Allinson 1927, 3-4.

mimétique de sa création littéraire. Ses rapports avec la littérature contemporaine ont été moins systématiquement étudiés.³⁵ Et ses rapports avec la langue grecque et les autres langues de son temps ont également été assez peu systématiquement étudiés. Bompaire 1994 lui-même semble percevoir les limites de la voie sur laquelle il s'était engagé ainsi qu'une bonne partie de la critique, et s'efforce de réorienter son discours : "Lucien pratique "l'ouverture linguistique (...) il pratique l'équilibre dans l'usage de la langue attique (...) ailleurs se montre gardien vigilant de l'atticisme (...) donne l'exemple de l'équilibre entre les tendances. On ne décèle chez lui nulle trace de dogmatisme en matière de langue."³⁶ La part non-attique, en général, de Lucien se trouve pourtant mieux reconnue, sans discussion ou approfondissement cependant, dans son image et sa réception globale : il devient tour à tour romancier, linguiste, ethnologue³⁷.

Or le souci, notamment linguistique, de Lucien semble plus large, même s'il n'est pas immédiatement discernable. C'était l'une des thèses de notre premier travail de recherche le concernant, *Les notations métalinguistiques dans l'œuvre de Lucien de Samosate*³⁸. Partant notamment des "Œuvres entières portant sur des problèmes de langue", autrement appelés "opuscules grammaticaux" : *Lexiphanès* ; *Le jugement des voyelles* ; *Sur une faute commise en saluant* ; *Le Pseudologue* ; *Le maître de rhétorique*, ce mémoire de DEA tentait de montrer que la fonction métalinguistique du langage se trouve mise en oeuvre par Lucien dans de nombreuses notations et dans d'autres opuscules pour attirer l'attention du lecteur-auditeur sur des questions de langue. Par "métalinguistique" il faut entendre que nous rencontrons souvent un Lucien qui, d'une manière ou d'une autre, est commentateur de son propre texte, ou de la langue grecque qu'il utilise, ou des autres langues qu'il met en scène³⁹.

Ainsi d'autres approches de Lucien existent, qui ont déjà montré que l'interrogation sur la conformité de Lucien à des normes provoquait peut-être plus de limites qu'un questionnement global sur les écarts qui se manifestent dans ses textes et se rapportent tous d'une manière ou d'une autre au langage n'offrait de perspectives. Moins marquées par le concept bompairien de Mimésis, elles s'orientent vers la prise en compte des contingences des époques de production des textes. Korus 1984 rappelle en quoi par exemple l'intérêt pour la langue grecque peut être une mode : "At the times of Lucian, that is during the full blooming of the Second Sophistry, classical attic style was most fashionable, almost universally."⁴⁰ En outre, les ouvrages des historiens sur le II^e.s.d.n.è. connaissent depuis Marrou 1948 un essor notable et leur développement rappelle que les déterminations historiques ne peuvent pas se limiter aux déterminations de l'histoire littéraire mais doivent prendre en compte des éléments institutionnels, le premier étant que Lucien est un citoyen de l'Empire romain, écrivant en grec, dont la langue maternelle est certainement l'araméen. Petit 1974 rappelle, par exemple, que l'atticisme est un phénomène d'ordre moins littéraire que grammatical. Il s'agit moins d'un effort pour retrouver les qualités de style et de goût des grands écrivains d'Athènes que d'une mode visant à restaurer le vocabulaire, la morphologie et la syntaxe du dialecte classique dans sa

³⁵ Reardon 1994, 9.

³⁶ Bompaire 1994, 70.

³⁷ *Actes de Lyon 1994*.

³⁸ Jouin 1994, 59 *sqq.* (III,3).

³⁹ Pour la définition de l'adjectif "métalinguistique", cf. entre autres *GRADUS, Les procédés littéraires*, Bernard Dupriez, p.184-5 : "Il suffit que ce dont on parle soit moins immédiat pour que l'énonciation se distingue de l'énoncé, appartienne à un autre univers. Dès lors ou bien elle est effacée, ou bien il y a double actualisation. (Une des) marques de l'énonciation (est) alors : (...) la mention du texte comme texte (fonction métalinguistique)."

⁴⁰ Korus 1984, 304.

“pureté” passée, en éliminant de la langue littéraire tout ce qui était une innovation du grec parlé à l’époque hellénistique⁴¹. Marrou 1948 cependant estimait, à la suite de la tradition philologique, que Lucien “persiflait” cette mode, citant *Le maître de rhétorique*, 16 et 20 et *Lexiphanès*, 16.

Une approche telle que celle de Petit 1973 est cependant contestée. L’étude récente qui montre le mieux la modernité de Lucien, c’est-à-dire entre autres son refus de l’innovation dans la langue, est sans doute celle de Cazevitz 1994⁴². Pour lui Lucien est un homme de son temps car il est créateur conscient de mots, et en cela original parmi ses contemporains. C’est à partir de la lecture du *Lexiphanès* que cette création se perçoit selon lui le mieux. L’étude porte sur les *hapax* de forme (a-composés; b-dérivés), les *hapax* de sens, du *corpus* lexicologique du *Lexiphanès*, nombreux, et dont la formation semble soumise à des constantes. Nouveautés dans le langage, ces mots sont des critiques adressées à l’atticisme dans ce qu’il a d’exubérant et d’hyperbolique dans son intransigeance parfois artificielle du II^es.d.n.è. Ce sont également des signes que Lucien maîtrise les niveaux de langue de son époque.

Lucien fait donc des entorses aux classicismes de tous ordres définis par la critique elle-même influencée par la superposition de jugements identiques. Parfois certaines de ces entorses semblent perçues comme intuitivement de Chabert à Bompaire, qui ne les intègrent pas sous un angle métalinguistique ou sociolinguistique dans leur réflexion, mais les signalent comme des détails. On peut dire qu’elles aboutissent pour l’essentiel à une caractérisation de Lucien, quel que soit leur thème, comme “atticiste mesuré”. Les étapes fondamentales de cette interprétation critique sont Chabert 1886, Schmid 1896, Deferrari 1916, Bompaire 1958. Bompaire 1993 les analyse encore comme telles.

Dans la critique lucianesque, l’approche sociologique est, dès 1991, une des voies nouvelles qui cherche à se définir, et qui tente, sans remettre totalement en question l’approche de Bompaire 1958 et de ses successeurs, de la dépasser : “The most significant developments in work since Bompaire include a tendency to reinstate the dimension of social reality that his “mimetic” approach discounted (e.g. Baldwin, Hall, Robert, Jones) and to replace the notion of traditionalism as imitation (mimêsis) with a more comprehensive, dynamic and flexible concept of the phenomenon of archaism in imperial Greek culture (Bowie, *The Greeks and their past*).”⁴³ On peut en outre estimer que parmi les études les plus récentes, c’est à nouveau la contributions de Casevitz 1994 au Colloque de Lyon 1994 qui montre le mieux, sous l’angle de l’interrogation sur l’influence de la réalité, le rapport de Lucien au langage, et qui, dans son introduction, invite à aller plus loin dans la voie qu’elle explore : “Pour qui met sa passion dans les mots, Lucien est un des auteurs qui apporte le plus de satisfaction. Non seulement parce qu’il joue avec, véritable logopède, si l’on peut risquer ce néologisme, mais aussi parce qu’il les aime assez pour ne pas s’en contenter et pour contribuer lui-même, en démiurge, à en enrichir le stock, comme si le véritable philologue devait être aussi amoureux des mots inconnus. Il est avéré depuis longtemps que le Samosate est un virtuose du pastiche et de la parodie, mais ici on voudrait montrer qu’en créant du vocabulaire, même quand il attribue cette création à un personnage, fût-il ridicule, il obéit aussi à des lois internes et qu’il y a des constantes dans ses diverses créations, constantes qui concourent à définir le goût d’un “homme de son temps”,

⁴¹ Petit 1974, 291-298 ; cf. également Petit et Laronde 1993, *passim*.

⁴² *Actes de Lyon 1994*, 77-86.

⁴³ Branham 1991, 223, n. 6.

pour autant que Lucien soit représentatif, mais qui aident aussi à saisir l'originalité de notre auteur."⁴⁴

Donc si hellénisme, Seconde Sophistique, atticisme et autres notions concernant le langage et la langue grecque de l'Antiquité ne sont pas des concepts figés ou les noms de modes littéraires passagères du II^e s.d.n.è., mais s'ils comportent une part qui relève d'un emploi évolutif, créatif dans l'originalité et la modernité plus que dans l'imitation, cela s'illustre chez Lucien. Dans cette perspective, une vision sociolinguistique semble devoir dans sa modernité compléter au mieux la recherche d'une nouvelle compréhension des rapports entre Lucien et la langue grecque. Cette approche linguistique est neuve, originale et légitime, comme en témoigne la section particulière qui lui est réservée depuis peu dans l'*Année Philologique*⁴⁵.

Cette perspective permet d'étudier le rapport entre l'image de Lucien, c'est-à-dire sa réception par les publics et les critiques, Lucien étant donné immédiatement, depuis longtemps, et absolument, comme atticiste, et les usages qu'il fait, et surtout qu'il présente, lui-même, de la langue et des *mots* grecs (ou étrangers) du II^e s.d.n.è., si l'on se rapporte notamment à la part non attique au sens large de son oeuvre.

Les textes de Lucien mettent également en œuvre des variétés diverses de langue et de parole grecques. Brunet 1997 explique cette diversité en ce qui concerne Homère et *mutatis mutandis* son raisonnement peut s'appliquer à Lucien : "Homère connaît, avance et analyse toutes les formes de paroles (...) c'est toujours par la parole, mensongère ou non, qu'Homère et son héros s'accordent pour emporter l'adhésion des autres (...) cette étrange situation narrative intrigue les spécialistes de l'énonciation."

Ce point de vue limpide à propos d'Homère explique des communications comme celle de Dubel 1994, qui ouvrent l'analyse lucianesque sur des perspectives sociolinguistiques⁴⁶. De même, nous devons accorder à l'étude du nom de Lucien le soin que Brunet 1997 accorde à celui d'Homère : "Le nom d'Homère est lui-même un nom de poète, et bien que les linguistes en discutent la véritable étymologie (en fait la vérité que le nom laisse percevoir de lui-même, constitue, pour les Anciens, son "étymologie"), il est celui qui tisse, agence, adapte, joint les paroles. Les Anciens se plaisaient à lire dans son nom "celui qui ne voit pas", "le compagnon", ou "l'otage"⁴⁷.

La question du rapport entre la norme et l'usage se pose ainsi à nouveau et redouble celle qui consiste à se demander comment Lucien rend compte des facteurs évolutifs du grec du II^es.d.n.è. dans son identité, sa présentation de l'atticisme de son époque, de la *paideia* de son temps, de son lexique.

Etudier le rapport de Lucien à la langue grecque consiste ainsi en premier lieu à étudier les représentations de cette langue dans ses oeuvres. Cela revient, en d'autres termes, à étudier comment chez Lucien se trouvent représentées et commentées certaines réalités linguistiques et sociolinguistiques de la langue de son temps.

Cela entraîne une autre définition de la *Mimésis* que celle de J. Bompaire, qui influence toutes les études lucianesques après lui. Cette autre définition suit pour nous celle de Auerbach 1946 : "L'objet de cet ouvrage (est) l'interprétation du réel à travers la représentation (ou

⁴⁴Casevitz, 1994, 77.

⁴⁵Comme illustration de cette approche, v. *La koiné grecque antique*, 5 vol. publiés à Nancy sous la direction de Claude Brixhe et René Hodot.

⁴⁶Dubel 1994, 19-26.

⁴⁷Brunet 1997, 44 *sqq.*

“imitation”) littéraire.”⁴⁸

Ainsi donc des notations, souvent métalinguistiques, dans les opuscules de Lucien, permettent de réfléchir à la fois aux rapports entre réception usuelle de l'écrivain et de son œuvre, et son contenu lu de façon désacralisée, analysé en faisant la part de toutes les stylisations et les transfigurations possibles⁴⁹. Bompaire 1958 avait lui-même plusieurs fois noté l'acuité philologique de Lucien : “On doit à la curiosité philologique de Lucien des ouvrages comme *Le jugement des voyelles* ou *Sur une faute commise en saluant* - note 3 de l'auteur : Householder, *l.c.*, étudie précisément ces traces : la terminologie et les classifications grammaticales et rhétoriques se retrouvent chez Lucien ; il consacre à certaines parties de la rhétorique des analyses serrées (λογός ιστορικός, panégyrique) (...)”⁵⁰

Aussi dans notre étude, partant de relevés puisés dans les textes et d'analyses des opuscules eux-mêmes, nous nous intéresserons aux présentations dans les œuvres de Lucien de la langue grecque et d'autres langues de son époque. Une première partie permettra de comprendre les influences et les intérêts de Lucien, en étudiant son nom, sa vie, le traitement dans ses textes de la notion d'étranger dans le monde grec, et sa sensibilité linguistique. Une deuxième partie sera consacrée aux questions que soulève la notion d'atticisme chez Lucien, afin de mieux saisir tout ce qui chez lui n'est pas attique et de nous préparer à une meilleure compréhension de cette face encore obscure de sa production. La critique textuelle ayant jusqu'à aujourd'hui “traqué” les traces de *koiné* dans l'œuvre de Lucien, nous tenterons de renverser ce mode d'étude en voyant comment les opuscules de Lucien mettent en valeur les rapports entre la norme de la langue littéraire de l'époque où il vit, et les autres modalités du grec de son époque : langue administrative, langue des apprentissages scolaires, langue de contact entre autres. Nous aborderons enfin le rapport entre langue et culture chez Lucien, compris en premier lieu comme les modalités d'apprentissage et d'acculturation que la langue grecque implique au II^e siècle de notre ère, sans exclure un élargissement de la notion à d'autres définitions, comme à certains usages notables que Lucien fait ou présente des langues et de la langue grecque, notamment sous l'angle lexical.

Le *corpus* général sur lequel nous réfléchirons s'entend comme le *corpus* traditionnel des œuvres de Lucien, comprenant les *libelli adulterini*⁵¹. Nous ne rejetons pas ces derniers *a priori* et rendrons compte, si besoin est, des discussions en matière d'authenticité et de datation. Nous intégrons également les scolies des textes de Lucien dans notre étude.

Comme il a semblé important de fournir au lecteur de notre travail tout autant un outil que les moyens de vérifier les conclusions qui seront ici présentées, de nombreuses citations assez étendues sont utilisées. Leurs traductions sont le plus souvent nouvelles et cherchent à s'appuyer sur les travaux récents, en offrant au lecteur la possibilité de travailler également à une lecture précise et à une analyse détaillée. Nous avons choisi de tendre vers le maximum de citations et de traductions immédiatement utilisables pour des recherches ultérieures et assurant la cohérence de l'ensemble.

Les noms des opuscules qui sont utilisés ici sont les noms grecs, latins (et leur

⁴⁸ Auerbach 1946, 519.

⁴⁹ Jouin 1994, 7-8.

⁵⁰ Bompaire 1958, 129.

⁵¹ Cf. Macleod 1987, *Libellum ordo* viii et *Quarti tomi praefatio* xv-xvi à propos de l'op. [81].

abréviation) ou français tels que Bompaire 1993 (éd. des *Œuvres* de Lucien, t.1) les indique. En ce qui concerne la dénomination “opuscule” pour chacune des pièces de Lucien, il s’agit de celle que nous utilisons le plus souvent. Lucien semble dénommer ainsi lui-même ses travaux, par exemple dans *Les longues vies*, 28.

Les éditions utilisées sont indiquées en fin de volume. Notre édition de référence pour le texte grec est celle de Macleod 1972-1987. Nous avons également eu recours, dans certains cas, au CD-ROM du *Thesaurus Linguae Graecae*.

PREMIERE PARTIE

LES ORIGINES DE LA CONSCIENCE LINGUISTIQUE

I.A

Le nom de Lucien

1. Le nom de Lucien: une première manipulation linguistique?

1.1 Les noms de Lucien et leur réception

Qui est Lucien? Une des meilleures façons de faire connaissance avec un auteur est de s'interroger sur son nom, ce qui constitue une question importante pour un auteur antique.

Le nom français et les noms européens de Lucien posent un premier problème que nous ne ferons qu'évoquer ici mais qui reflète bien la problématique du nom antique : la tradition met en avant surtout le nom latin *Lucianus*. Cela donne "Lucien" pour la critique de langue française, "Lucian" pour les Anglo-Saxons, "Lukian" ou bien "Lucian" ou encore "Lukianos"⁵² pour la critique de langue allemande. Or Lucien est aussi Λυκῖνος et Λούκιος. Il n'y a donc pas loin à penser qu'une volonté de brouillage paronomastique aurait atteint là son but. En effet Λούκιος / Lucius donnerait Lucius en français. Son équivalent proprement grec serait Λεύκιος, hypocoristique de composés en Λευκο- selon Bechtel, *HPN* 278, qui mentionne également Λευκῖνος ; sur le nom du "loup, Bechtel indique en outre l'hypocoristique Λυκίας p. 289, et le dérivé de sobriquet Λυκῖνος p. 584 ; enfin p. 540 l'ethnique Λύκιος "Lycien" employé comme sobriquet. Le nom de Lucien tel que nous le connaissons présente donc tout un arrière-plan qui ne va pas de soi.

Mais notre objet n'est pas ici de rentrer dans le débat de la réception du nom de Lucien et de Lucien en général, après son époque⁵³. Un travail précis d'investigation reste à faire pour savoir quels sont les premiers auteurs grecs et latins à nommer Lucien et comment ils le nomment, pour savoir également à partir de quand on dit "Lucien" en français et qui est le premier à l'écrire⁵⁴. Mais, dans notre perspective, nous sommes amenés à un premier constat : la tradition retient le nom de Lucien qui, nous allons le voir, se rapporte le plus à la latinité. Il s'agit là sans doute du signe que Lucien très tôt s'est lui-même latinisé, qu'il a d'emblée posé le pied à côté de la grecité traditionnelle, par une première évolution linguistique, celle de son nom.

1.2 Points de vue des critiques anciennes et modernes

Dans les études générales ou les articles de la critique, il n'existe pas ou peu de précisions concernant le nom "grec" de Lucien et son origine.

Bompaire 1958 ne mentionne aucun de ses noms, grec ou latin, dans son *index nominum* des écrivains et philosophes antiques. Il ne parle pas non plus des auto-citations de Lucien dans son œuvre et ne pose jamais véritablement la question de l'identification des premières personnes. Son étude manifeste cependant parfois l'intuition que l'identité constitue à propos

⁵² R.E., 1725.

⁵³ Pour la réception de Lucien au XVI^e s., v. Lauvergnat-Gagnère 1988.

⁵⁴ Rabelais, par exemple, cite souvent "Lucien" (e.g. *Tiers Livre*, ch.33).

des écrits de Lucien un problème auquel il faut être attentif⁵⁵. Il étudie l'invention des autres noms propres, notamment en la remplaçant dans l'influence de la Comédie, en laissant de côté le nom de l'auteur lui-même, alors que Lucien est dans ses opuscules plusieurs fois metteur en scène de lui-même ou de l'un de ses masques⁵⁶. Dans ses autres articles, Bompaigne n'aborde jamais non plus la question du nom de Lucien, ou plus largement de son identité.

Baldwin 1973 effleure quelques aspects de la question. Il commence par citer la notice de la *Souda* (X^e s.d.n.è.) concernant Lucien et qui à son commencement le nomme Λουκιανός et indique trois surnoms. Cette notice est la suivante :

Λουκιανός, Σαμοσατεύς, ὁ ἐπικληθεὶς βλάσφημος ἢ δύσφημος, ἢ ἄθεος εἰπεῖν μᾶλλον, ὅτι ἐν τοῖς διαλόγοις αὐτοῦ γελοῖα εἶναι καὶ τὰ περὶ τῶν θεῶν εἰρημένα παρατίθεται. γέγονε δὲ ἐπὶ τοῦ Καίσαρος Τραιανοῦ καὶ ἐπέκεινα. ἦν δὲ οὗτος τὸ πρὶν δικηγόρος ἐν Ἀντιοχείᾳ τῆς Συρίας, δυσπραγῆσας δ' ἐν τούτῳ ἐπὶ τὸ λογογραφεῖν ἐτράπη καὶ γέγραπται αὐτῷ ἄπειρα. τελευτῆσαι δὲ αὐτὸν λόγος ὑπὸ κυνῶν, ἐπεὶ κατὰ τῆς ἀληθείας ἐλύττησεν· εἰς γὰρ τὸν Περεγρίνου βίον καθάπτεται τοῦ Χριστιανισμοῦ, καὶ αὐτὸν βλασφημεῖ τὸν Χριστὸν ὁ παμμίαιρος. διὸ καὶ τῆς λύττης ποινὰς ἀρκούσας ἐν τῷ παρόντι δέδωκεν, ἐν δὲ τῷ μέλλοντι κληρονόμος τοῦ αἰωνίου πυρὸς μετὰ τοῦ Σατανᾶ γενήσεται.

“Lucien de Samosate fut accusé d’être un blasphémateur ou un diseur d’injures, ou un impie pour mieux dire, parce que dans ses dialogues les propos sur les dieux aussi sont présentés pour être plaisants. Il naquit sous l’empereur Trajan et vécut au-delà. Il fut en premier lieu avocat à Antioche en Syrie, mais malheureux dans ses entreprises dans ce métier, il se tourna vers l’écriture de discours et en écrivit d’innombrables. Il passe pour avoir été tué par des chiens, parce qu’il avait été enragé contre la vérité. Dans la Vie de Peregrinus en effet il s’attaque au christianisme, et il blasphème à propos du Christ lui-même, cette pourriture ! Pour sa rage il fut suffisamment puni sur le moment, mais pour l’avenir il héritera du feu éternel avec Satan.”

Mais Baldwin ne commente cette notice que dans la perspective de la vie et de la carrière de Lucien. Le nom et les surnoms de celui qui est en question ne constituent pas un problème ou bien sont laissés de côté. Selon Baldwin, Λυκῖνος serait le nom utilisé par Lucien dans ses dialogues pour lutter contre l'accusation de romanisation de son nom, attitude qui serait un stéréotype de l'époque : “(...) the absurd Apollonius of Tyana was upset by Greeks who were adopting Roman names. Lucian himself generally styles himself “Lycinus” in his dialogues, though not invariably.”⁵⁷ Mais Baldwin 1973 ne donne aucune explication concernant ce “though not invariably”.

Jones 1986 signale combien Lucien regimbe à donner des noms pour évoquer l'actualité de son temps et éviter de courir des risques⁵⁸. Son étude consiste à rechercher les identités des

⁵⁵ Bompaigne 1958, 182 : “... il faut se garder de voir dans le Ménippe de Lucien une simple doublure du Syrien, au même titre que le Lycinos de certains dialogues.”

⁵⁶ Bompaigne 1958, 699-704.

⁵⁷ Baldwin, 1973, 21, et ibid. n.2 : “Philostratus, *Life of Apollonius*, 4.5 ; he was upset by the presence of the name *Fabricius* in the ranks of the Ionian Greeks of Smyrna” et n.3 : “Bowie 1970, 32, is slightly misleading on this. Lucian uses “*Lucianus*” in the initial greetings of the Nigrinus and Peregrinus ; he is also *Lucianus* in Alexander, 55. *Lycinus* is his normal name in dialogue, apart from the disputed *Solécistes* and perhaps the *Piscator* (though in Harmon’s Loeb, *Lucian*, vol.3, 1921, he appears throughout as Parresiades). As Bowie notes, Lucian ridicules one of the writers of Parthica for transliterating or translating Roman names into Greek (*De historia conscribenda*, 21).”

⁵⁸ Jones, 1986, 102-103.

ennemis ou des victimes de Lucien⁵⁹. Mais il en vient à conclure que sous les noms ou les périphrases désignant des individus il n'y a pas de personnes réelles mais des figures regroupant un certain nombre de traits visés par la satire⁶⁰. Ces noms seraient aussi des déguisements produits par jeu, ce qui est un lieu commun de la littérature grecque⁶¹.

Jones 1986 évoque cependant deux noms de Lucien : Lucius (*Scil.* Λουκίος) et Λυκῖνος. Du premier, il ne commente que le fait qu'il s'agirait du nom de l'auteur des *Métamorphoses* et de *Lucien ou l'âne*⁶². En revanche, à propos du second, il écrit : "His names is derived from the latin "Lucius", and he usually hellenizes it as to "Lykinos". It may show the cultural influence of Romans implanted in Samosata, but his circumstances seem too modest for him to have been born a roman citizen." Mais il ne va jamais plus loin, sans justifier⁶³ d'ailleurs d'aucune manière la dérivation qu'il évoque⁶⁴.

A partir de Branham 1991, la question du nom de Lucien se transforme en question des noms de Lucien dans son œuvre, ce qui du même coup fait perdre de vue la question de la réalité du nom de Lucien. Ainsi pour Branham, Λυκῖνος n'est pas la seule représentation de l'auteur dans son œuvre : "The principal narrator of the symposium is Lycinus (*Scil.* Λυκῖνος), one of a series of seriocomic voices used by Lucian that includes Anacharsis, Menippus, the narrator of his satiric biographies of Alexander of Abonuteichos and Peregrinus the Cynic."⁶⁵ Λουκιανός dans *le Soléciste* est ainsi considéré comme "the ironic use of a didactive voice" qui dénonce les travers et les hypocrisies linguistiques des autres manières de parole de l'époque de Lucien⁶⁶.

Parmi les études les plus récentes, Dubel 1996 évoque des noms de Lucien en relation avec le genre autobiographique. Le nom de Λουκιανός est d'emblée écarté de son étude comme ne constituant pas une "didascalie interne". Sont étudiés Λυκῖνος, "qui porte un nom grec presque homonymique du nom romain de l'auteur"⁶⁷, l'orateur syrien de *La double accusation*⁶⁸ et le Parrhésiadès du *Pêcheur*, "en tant que personnages, doubles incontestables de l'auteur, trois exemples d'autofiction antique"⁶⁹. La communication de Dubel montre bien que la problématique de l'identité de Lucien est une question fondamentale. Elle ne remet cependant jamais en question le nom de Lucien : "Alors que Lucien n'hésite pas à se mettre en scène sous son nom dans ses œuvres non dialogiques, il ne le fait jamais dans ses dialogues (...)"⁷⁰. De même, en conclusion de son travail, tout en ayant démontré que "cette multiplication problématique des images de soi, dans une œuvre qui a pour stratégie essentielle la dénonciation

⁵⁹ Jones, 1986, 105.

⁶⁰ Jones, 1986, 107.

⁶¹ Jones, 1986, 114.

⁶² Jones, 1986, 54-55.

⁶³ Jones ne paraît pas sensible à la différence radicale des deux noms. La distinction Λουκ- / Λυκ- n'est pourtant pas seulement de durée mais aussi et surtout de timbre : [lu:k] pour le radical latin / [lyk] (ou déjà [lik] dans certains niveaux de langue) pour le radical grec.

⁶⁴ Jones 1986, 8 et n. 11 à cet endroit : "Compare the non-citizens with roman names at Seleuceia : Wagner, *Seleukeia am Euphrat* 191 (Pouplios), 261 (Lucius), 227 (Gaius)." *supra* notre n. 63.

⁶⁵ Branham 1991, 105-108.

⁶⁶ Pour une discussion concernant l'authenticité de ce dialogue, v. Macleod 1956 et Baldwin 1973, 53, 57.

⁶⁷ Comme Jones 1986, Dubel ne paraît pas sensible à la différence radicale entre les deux noms. V. *supra* notre n. 63.

⁶⁸ *Bis accusatus*, 14.

⁶⁹ Dubel 1996, 21 *sqq.*

⁷⁰ Dubel 1996, 19.

des dissonances entre l'être et le paraître, empêche sans doute que la satire ne se retourne contre le satiriste", elle pose encore que Λουκιανός est bien le nom de Lucien, sous forme de question rhétorique : "(...) un des rares textes où il choisit d'inscrire son nom n'est-il pas l'*Histoire Vraie*, œuvre de fiction par excellence?"⁷¹ Mais elle ne va pas plus loin dans la justification.

Cependant ses travaux récents ouvrent la voie à la création ou à la recréation d'une réflexion sur l'identité de Lucien sur le plan littéraire⁷². Ainsi il prend place dans le vaste corpus des "fictions d'auteurs" avec les implications que cela entraînerait. La principale implication serait un redéploiement de l'identité littéraire de Lucien : se citant dans son œuvre, il donnerait de lui-même tour à tour l'image d'un auteur, source d'une œuvre vaste, et qui ainsi ferait référence à ses propres productions ; l'image d'un locuteur, voire d'un interlocuteur, producteur de discours et de fiction, signe culturel et d'acculturation ; l'image enfin que l'auteur se renvoie à lui-même : quand il évoque le nom de l'une de ses autofictions ou l'un de ses propres noms, Lucien dans son écriture réfléchit à sa propre spécificité. C'est ce qu'il fait par exemple avec Κυνίσκος dans *Hérodote* et Ἐλεγχος ("Largement") dans le *Pseudologiste*. Κυνίσκος est formé avec le suffixe -σκος et sa base renvoie clairement à l'attitude philosophique cynique : Λυκῖνος "Leloup" n'est au fond pas si éloigné de Κυνίσκος. Par ailleurs Ἐλεγχος ("Largement") comme cela est commenté par le texte lui-même, est un rappel de la comédie comme genre littéraire. Ces deux renvois à la culture grecque complètent son identité littéraire pour lui, pour ses contemporains et pour la postérité d'une part, d'autre part facilitent son identification comme Lucien homme cultivé et homme de culture au moment de la mise en œuvre du texte, lecture ou lecture publique. Lucien devient tour à tour "Lumineux", Leloup", "Duchien", etc... On le constate, le nom et les noms de Lucien constituent un champ d'investigation prometteur⁷³.

2. Les notations biographiques dans les opuscules

La question des noms antiques de Lucien n'a donc jamais, ou presque, été véritablement traitée par la critique, qui va répétant qu'on ne sait rien de Lucien si ce n'est à partir des notations qu'il dispense ou disperse dans son œuvre. Ces notations biographiques sont au fond peu nombreuses et ne donnent aucune indication approfondie sur son nom. Il est difficile de leur accorder du crédit tant parfois la stylisation, voire la dissimulation semblent probables.

2.1 Les notations biographiques dans *La double accusation ou les tribunaux*

La Double accusation donne un bon exemple de ce jeu évident de l'auteur avec son identité⁷⁴. Cet opuscule se classe dans les dialogues satiriques comme le texte l'indique ([33] : monologue de Dialogue, allégorie par la bouche de laquelle l'auteur définit le genre qu'il est

⁷¹ Dubel 1996, 26.

⁷² Dubel 2001, *passim*.

⁷³ V. *infra* nos pp. 27-29.

⁷⁴ Lorsque cela apparaît nécessaire, nous donnons un résumé analytique de chaque opuscule. Ce résumé peut être tiré d'une édition de Lucien ; dans ce cas nous le signalons en donnant les références de cette édition. En outre, chaque fois que cela apparaît nécessaire, un opuscule peut être signalé par :

-son numéro d'ordre tel qu'il est attribué par l'édition de Macleod.

-son nom grec, ou son nom latin, ou son abréviation latine, ou sa traduction française.

justement en train de pratiquer et qui a été inventé par lui). Son sous-titre latin est *Tribunalia*, “Les tribunaux”, alors que le titre grec est “Le double condamné”, Δὺς κατηγορούμενος. Cette glose insiste sur l’idée que l’opuscule met en scène l’organisation de la justice divine par Zeus, Hermès et Justice. C’est au départ un long monologue [1-3] de Zeus qui se lamente de ne pouvoir régler toutes les affaires de justice qui lui échoient, tant il a de soucis, contrairement à ce qu’allèguent les philosophes qui ne cessent de prétendre que les Dieux connaissent le bonheur éternel. Hermès et Justice se rendent alors à Athènes pour y organiser une session judiciaire, malgré les atermoiements de Justice qui craint d’y être malmenée, notamment par les philosophes, qui ne cessent de l’invoquer alors qu’ils cultivent en réalité, comme tous les hommes, l’injustice [4-9]. Le duo, à son arrivée en Attique, rencontre Pan. Dans un dialogue avec Justice ce dernier rend compte, comme habitant d’Athènes, de l’amour de la chicane des Athéniens et notamment des philosophes [10-11]. Après qu’Hermès a fait la proclamation préliminaire, les Athéniens se ruant pour demander justice, on décide de s’en tenir aux causes que les arts, les professions ou les sciences ont intentées à des hommes [12-13]. Parmi ces causes, Hermès fait introduire deux causes nouvelles concernant un certain rhéteur [14]. Les causes sont ensuite examinées successivement et des décisions rendues [15-25], les deux derniers procès mettant aux prises Rhétorique et le Syrien ainsi que Dialogue et le Syrien, ce dernier l’emportant dans les deux cas, comme le proclame Hermès dans la dernière réplique du dialogue [25-34].

L’extrait ci-dessous se place au moment où Hermès propose à Justice d’introduire les deux causes concernant le “rhéteur syrien”. Ce rhéteur est évidemment Lucien qui se met en scène dans son œuvre. L’ethnique remplace le nom. Lucien utilise un procédé qui pourrait aussi bien servir à désigner un acteur ou un champion du cirque afin que son apparition dans son œuvre ait de l’allure. Justice se demande qui peut bien être cet étranger et, si on ne connaît pas son nom, comment on peut tirer les juges au sort :

ΔΙΚΗ

Τίς δὲ οὗτός ἐστιν; οὐ γὰρ ἐγγέγραπται τὸ ὄνομα.

ΕΡΜΗΣ

Οὕτως ἀποκλήρου, τῷ ῥήτορι τῷ Σύρῳ· κωλύσει γὰρ οὐδὲν καὶ ἄνευ τοῦ ὀνόματος.

ΔΙΚΗ

Ἴδοῦ, καὶ τὰς ὑπερορίους ἤδη Ἀθήνησιν ἐν Ἀρείῳ πάγῳ ἀποκληρώσομεν, ὃς ὑπὲρ τὸν Εὐφράτην καλῶς εἶχε δεδικάσθαι; πλὴν ἀλλὰ κλήρου ἑνδεκα τοὺς αὐτοὺς ἑκατέρῃ τῶν δικῶν.

Justice : Et qui est celui-là ? Son nom n’est pas écrit dans l’assignation.

Hermès : Tire comme ça, pour le “rhéteur de Syrie”. Rien ne va nous empêcher de tirer même sans le nom.

Justice : Voyons, allons-nous maintenant tirer au sort à Athènes, à l’Aréopage, des causes étrangères qui auraient dû être jugées par-delà l’Euphrate? Néanmoins tire onze jurés, les mêmes pour les deux causes.” (La double accusation ou les tribunaux, 14)

L’ironie et la volonté de dissimulation ressortent clairement du texte. Le mot ὄνομα est donné à la place du nom que le lecteur ou l’auditeur attendent, et l’on n’obtient en substitution que des indications toponymiques contradictoires, en dévoilant légèrement une parcelle

d'identité tout en l'opposant implicitement à la citoyenneté requise et idéale, comme le suggère la remarque de Justice.

Rhétorique qui dans le même dialogue attaque le Syrien pour négligence, *κακώσεως*, rappelle comment elle lui aurait conféré une identité :

εἶτα ἀγαγοῦσα αὐτὸν εἰς τοὺς φυλέτας τοὺς ἐμοὺς παρενέγραψα καὶ ἀστὸν ἀπέφηνα, ὥστε τοὺς διαμαρτόντας τῆς ἐγγύης ἀποπνίγῃσθαι.

"...Puis l'ayant épousé je le fis instruire frauduleusement parmi ceux de ma tribu et j'en fis un citoyen, si bien que les déçus de ma main s'en étouffaient." (*La double accusation ou les tribunaux*, 27)

Rien ne permet d'affirmer que les éléments d'identité évoqués se rapportent à une identité réelle. Ils évoquent cependant une procédure d'acquisition de citoyenneté : εἰς τοὺς φυλέτας τοὺς ἐμοὺς παρενέγραψα καὶ ἀστὸν ἀπέφηνα.

Le Syrien confirme ces informations données par Rhétorique :

πάντα γὰρ ὅποσα διηγῆσατο περὶ ἐμοῦ ἀληθῆ ὄντα διηγῆσατο· καὶ γὰρ ἐπαίδευσεν καὶ συναπεδήμησεν καὶ εἰς τοὺς Ἑλλήνας ἐνέγραψεν, καὶ κατὰ γε τοῦτο χάριν ἂν εἰδείην τῷ γάμῳ.

"Tout ce qu'elle a dit de moi est le dire de l'exacte vérité. C'est elle qui m'a instruit ; elle m'a accompagné dans mes voyages ; elle m'a inscrit au rang des Grecs, et, à ces titres, je peux lui savoir gré de m'avoir épousé." (*La double accusation ou les tribunaux*, 30)

Il signale également dans la même tirade son âge et la qualité qu'il quitte :

καλῶς εἶχέ μοι ἀνδρὶ ἤδη τετταράκοντα ἔτη σχεδὸν γεγονότι θορύβων μὲν ἐκείνων καὶ δικῶν ἀπηλλάχθαι καὶ τοὺς ἄνδρας τοὺς δικαστὰς ἀτρεμεῖν ἔαν, τυράννων κατηγορίας καὶ ἀριστέων ἐπαίνους ἐκφυγόντα, εἰς δὲ τὴν Ἀκαδήμειαν ἢ εἰς τὸ Λύκειον ἐλθόντα τῷ βελτίστῳ τούτῳ Διαλόγῳ συμπεριπατεῖν.

"Il était bien permis à un homme qui touche à la quarantaine de se retirer du tumulte des affaires et du barreau, de laisser les juges en paix, de renoncer à accuser les tyrans et à louer les grands hommes et d'aller à l'Académie ou au Lycée se promener avec cet excellent Dialogue." (*La double accusation ou les tribunaux*, 30)

Ces diverses notations de *La double accusation ou les tribunaux* illustrent bien le fait qu'une des manifestations essentielles des acculturations dans l'Antiquité passe par le nom qui est donné ou que l'on se choisit⁷⁵. L'onomastique, en une acception large, aide à mesurer la place que chaque individu a conscience d'occuper dans son histoire, ici entre sa cité et sa nationalité d'origine, et une culture impériale universelle. Le cas de Lucien est en outre particulier. Il joue avec *des* identités dans ses œuvres, et hors de ses œuvres rien ne semble permettre de lui donner un nom clair.

Or Lucien semble connaître les règles et les effets de la nomination, en grec en particulier. Le nom permet en premier lieu une identification⁷⁶. S'il n'y a pas de nom, l'identification est impossible ; si les noms sont multipliés, l'identification est difficile. La dénomination est également importante en regard de l'imbrication de la vie religieuse et de la vie civique. L'enfant nommé est continueur du culte familial et l'attribution de son nom est fêtée, avec enregistrement de ce nom par une institution gardienne de l'état civil. Au nom s'ajoute le nom

⁷⁵ Bernand, 1994, 314 : "Une preuve que la distance séparant le Grec du Barbare s'est abolie à mesure que les deux catégories se sont mieux connues, c'est l'adoption d'un nom indigène venant se joindre au nom grec", et 315 : "On sait que, dans l'Antiquité, le nom conférait l'existence à l'individu."

⁷⁶ Cf. Benveniste 1974, 200 : "Ce qu'on entend ordinairement par nom propre est une marque conventionnelle d'identification sociale telle qu'elle puisse désigner constamment et de manière unique un individu unique."

du père, au génitif, pour une identification plus précise, et dans les lieux de fort peuplement, comme à Athènes, on adjoint assez rapidement un “démotique” pour éviter des synonymies, et un ethnique qui apparaît quand la personne est mentionnée hors de sa cité d’origine⁷⁷.

Lucien joue en premier lieu sur le premier élément de la séquence, utilisant des noms entrant dans les catégories décrites par Schwyzer 1950 : les composés et leurs diminutifs, et les sobriquets, c’est-à-dire des noms communs (substantifs et adjectifs) employés comme noms de personnes. Les composés sont constitués d’éléments qui reflètent généralement des valeurs religieuses, civiques, morales ou sociales ; l’assemblage de ces éléments est relativement arbitraire. Les abrégés de composés, appelés hypocoristiques, utilisent divers procédés, le plus courant étant la troncation de la fin du nom et l’utilisation de suffixes plus ou moins spécialisés. Pour les sobriquets, les termes de base peuvent être employés tels quels ou, le plus souvent, munis de suffixes comparables à ceux des hypocoristiques de composés⁷⁸.

2.2 Les notations biographiques dans *Le Pêcheur ou les ressuscités*

On trouve une utilisation de séquence nominale dans *Le Pêcheur ou les ressuscités*. Il s’agit d’un dialogue satirique qui met en scène d’emblée Socrate comme meneur d’une horde de philosophes désireux de châtier ΠΑΡΡΗΣΙΑΔΗΣ, *Lafranche*⁷⁹ — une des figures de Lucien dans son œuvre, qui les outragerait en permanence [1-2]⁸⁰. Lafranche se défend contre ces philosophes, en tête desquels se trouve cette fois-ci Platon. C’est face à lui que Lafranche tente de faire valoir sa bonne foi, sans y parvenir. Cependant, il parvient à obtenir qu’un procès se tienne, avec comme juge suprême Philosophie, qui propose de se rendre à l’Acropole [3-18]. Juste avant d’y arriver, Philosophie interroge Lafranche sur son nom et son métier [19-20]. Une fois le tribunal installé dans le temple d’Athéna Poliade, les philosophes délibèrent entre eux pour savoir qui sera leur porte-parole dans l’accusation. Le choix se porte sur Diogène [21-24], qui prononce le réquisitoire [25-28]. Parrhèsiadès parle ensuite en défense [29-37]. Après une courte délibération des juges et accusateurs [38], Parrhèsiadès est admis au rang des philosophes par Philosophie [39], et on lui propose de mener l’accusation contre les faux philosophes avec lesquels il a été injustement confondu [40]. Ces faux philosophes ayant été appelés pour une distribution de deux mines et une galette de sésame, on assiste à une émeute. Chaque groupe de sectateurs, attiré par l’appât d’un gain, réclame tour à tour ce qui a été annoncé, sans l’obtenir, et prend la fuite quand Philosophie annonce qu’elle va juger avec Vertu et Vérité qui mérite le label de philosophe véritable [41-44]. Finalement, devant la déception de Philosophie, Parrhèsiadès décide de prendre à un hameçon, comme un pêcheur, quelques uns des fuyards, pour démontrer combien toutes les sectes souffrent d’imposteurs faciles à attraper [45-51]. La pêche se révélant fructueuse, Philosophie demande à Parrhèsiadès de cesser, et lui donne la mission de faire un tour des représentants contemporains des écoles philosophiques pour y couronner les philosophes véritables et marquer au fer rouge les imposteurs [52].

L’extrait ci-dessous se trouve donc environ au milieu de l’opuscule. Il s’agit du moment

⁷⁷ Cf. Schwyzer 1953, 634-5, pour une description et des exemples précis.

⁷⁸ V. le livre classique de F. Bechtel, *Die Historischen Personennamen des griechischen bis zur Kaiserzeit*, 1917 (1968).

⁷⁹ Traduction en remplacement de “*Lefranc*” proposé par Chambry 1933. Une traduction par un nom français évoquant le féminin nous paraît mieux appropriée dans la mesure où le nom grec est lui-même au départ formé sur le féminin παρρησία, *liberté de langage, franchise, franc-parler*.

⁸⁰ Dubel 1996, *passim*, à propos de Parrhèsiadès comme une des figures de Lucien dans son œuvre.

où Philosophie cherche à connaître l'identité de son interlocuteur :

ΦΙΛΟΣΟΦΙΑ

εἰπέ μοι σύ, τί σοι τοῦνομα;

ΠΑΡΡΗΣΙΑΔΗΣ

Ἐμοί; Παρρησιάδης Ἀληθίνος τοῦ Ἐλεγκικλέους.

ΦΙΛΟΣΟΦΙΑ

Πατρίς δέ;

ΠΑΡΡΗΣΙΑΔΗΣ

Σύρος, ὦ Φιλοσοφία, τῶν Ἐπευφρατιδίων. ἀλλὰ τί τοῦτο; καὶ γὰρ τούτων τινὰς οἶδα τῶν ἀντιδίκων μου οὐχ ἦττον ἐμοῦ βαρβάρους τὸ γένος· ὁ τρόπος δὲ καὶ ἡ παιδεία οὐ κατὰ Σολέας ἢ Κυπρίου ἢ Βαβυλωνίου ἢ Σταγειρίτας. καίτοι πρὸς γε σὲ οὐδὲν ἂν ἔλαττον γένοιτο οὐδ' εἰ τὴν φωνὴν βάρβαρος εἴη τις, εἴπερ ἡ γνώμη ὀρθὴ καὶ δικαία φαίνοιτο οὕσα.

ΦΙΛΟΣΟΦΙΑ

Εὖ λέγεις· ἄλλως γοῦν ἡρόμην. ἡ τέχνη δέ σοι τίς; ἄξιον γὰρ ἐπίστασθαι τοῦτό γε.

ΠΑΡΡΗΣΙΑΔΗΣ

Μισαλαζών εἰμι καὶ μισογόης καὶ μισοψευδῆς καὶ μισότυφος καὶ μισῶ πᾶν τὸ τοιουτῶδες εἶδος

Philosophie : "Mais dis-moi, toi, quel est ton nom?"

Lafranche : Mon nom? Lafranche, fils de Duvrai, petit fils de Champion de Largument.

Philosophie : Ta Patrie?

Lafranche : Je suis Syrien, Philosophie, né sur les bords de l'Euphrate. Mais qu'importe. Parmi ces gens qui me poursuivent, j'en connais qui par leur naissance ne sont pas moins barbares que moi. Mais le caractère et la culture ne dépendent point du fait d'être né à Soles, à Chypre, à Babylone ou à Stagyre, et l'on n'en vaut pas moins à tes yeux pour être barbare de langage, pourvu qu'on ait un esprit droit et juste.

Philosophie: C'est bien dit, j'avais fait ma question sans y penser. Mais ton métier, quel est-il? Car cela il m'importe de le savoir.

Lafranche : Je fais profession de haïr les fanfarons, les charlatans, les menteurs, les orgueilleux et je déteste toute cette engeance de vicieux. Le nombre en est grand, tu le sais." (Le pêcheur ou les ressuscités, 19)

Evidemment dans ce dialogue sans véritable cadre temporel (alors qu'il y a une nette délimitation spatiale dans une Athènes esquissée à coups de grands noms), il était difficile à Lucien de se livrer, face aux ténors de la philosophie, avec son véritable nom dans son œuvre. Il aurait encouru le reproche d'arrogance ou de présomption de la part des lecteurs de l'époque. En outre, son véritable nom n'aurait pas correspondu au ton satirique du dialogue et y aurait introduit une dose de sérieux préjudiciable à son unité de ton. Il fallait donc trouver le moyen linguistique de se faire reconnaître sans écrire ou dire son nom, ce qui suppose chez le public une connaissance préalable du scripteur et de sa façon. Ici Lucien procède par utilisation d'une autofiction, que les autres personnages allégorisés ou non nomment comme telle (Parrhésiadès / Lafranche), mais qui renvoie à une réalité identitaire supposée connue et identifiable par le lecteur ou les auditeurs, qui se manifeste par un grand nombre de noms et adjectifs se rapportant à la personne allégorique de Parrhésiadès.

Παρρησιάδης Ἀληθίωνος τοῦ Ἐλεγκικλέους sont les trois noms employés par le rhéteur syrien pour se désigner dans une parodie de séquence nominale grecque⁸¹. Le premier nom est un sobriquet ou un premier élément de nom composé qui n'a pas été complété. Mais il apparaît vraisemblable. Bechtel HPN, p616, cite en effet une Παρρησία, affranchie à Larisa de Thessalie, peut-être à l'époque hellénistique. Παρρησιάδης, même s'il s'agit d'une création de Lucien, est un sobriquet régulièrement formé, à l'aide du suffixe "patronymique"-ίδης (type Ἀτρεΐδης ; -(ι)άδης est la variante utilisée pour les bases en -io- u -ia-) Il fonctionne comme une allégorie, métonymie également d'une qualité que le personnage s'attribue. Le deuxième nom et le troisième, patronymiques, sont eux clairement des composés formés à partir de noms communs désignant également des allégories. On trouve ainsi Ἀληθίων comme hypocoristique de composé, porté par un Etolien au III^e s.a.C.⁸² Ἐλεγκικλῆς, quant à lui, est bien un composé fictif (le premier élément n'est pas répertorié dans HPN), mais sur un modèle très courant (plus de 200 composés différents en -κλῆς dans HPN 242-8, dont par exemple Ἀρετακλῆς, Δικαιοκλῆς, Ἐτυμοκλῆς). Avec ces trois noms, Lucien démontre sa capacité à utiliser un mécanisme élaboré de production de la langue grecque. Ce type de séquence est choisi par Lafranche pour pouvoir rivaliser avec les identités implicites des autres philosophes, qui ne sont pas ici dévoilées, mais dont on sait qu'elles sont enracinées dans un glorieux passé philosophique de la Grèce. C'est notamment le rôle de τοῦ Ἐλεγκικλέους, parponyme, qui permet d'insister sur la tradition familiale, et implique pour Lafranche une sorte de noblesse.

En outre chacun des syntagmes du reste de la phrase est chargé de compléter l'information identitaire en renvoyant à des éléments déjà connus et en distillant de nouvelles pistes : Σύρος τῶν Ἐπευφρατιδίων et βαρβάρους τὸ γένος constituent des informations déjà connues. Cependant le locuteur prend soin de compléter la description de son identité en signalant son souci linguistique : καίτοι πρὸς γε σὲ οὐδὲν ἂν ἔλαττον γένοιτο οὐδ' εἰ τὴν φωνὴν βάρβαρος εἴη τις, εἴπερ ἡ γνώμη ὀρθὴ καὶ δικαία φαίνοιτο οὕσα.

Surtout, ce souci est mis en action dès la phrase suivante par une série qui se retrouve dans les *hapax* de la langue de Lucien⁸³ et dénote bien sa capacité à exploiter les potentialités productives du grec, ici des composés d'un verbe : μισαλαζών, μισογόης, μισοψευδής, μισότυφος, μισῶ πᾶν τὸ τοιουτῶδες εἶδος. *LSJ* donne les définitions suivantes pour ces termes : μισαλάζων,ον,ονος : *LSJ* : *hating boasters*, qui n'aime pas les vantards, Luc.pisc.20; μισογόης,ου,ῶ : *LSJ* : *hating fraud or jugglery*, qui n'aime pas la fraude ni la tromperie, Luc.Pisc.20 ; μισότυφος,ον : *LSJ* : *hating humbug*, qui n'aime pas les fumisteries, Luc.Pisc.20 ; μισοψευδής,ές : *LSJ* : *hating lies*, qui n'aime pas les mensonges, Luc.Pisc.20. Le procédé que Lucien utilise pour les noms se retrouve donc pour des adjectifs. Pour suppléer au fait de ne pouvoir faire apparaître son nom dans son œuvre, Lucien est contraint de semer de nombreuses informations indirectes, pour ainsi dire des *clés*, qui vont le révéler aux yeux de ses lecteurs, qui rappellent qui il est. Ici il donne clairement à s(l)'identifier comme "Lucien-le-

⁸¹ Lucien réutilise la séquence sans totalement la nominaliser dans le *Pseudologiste ou sur le mot apophras*, 4 : L'argument (Ἐλεγχος) y est nommé et désigné comme ami de Vérité et de Franchise. Cf. également *Le pêcheur ou les ressuscités*, 11.

⁸² Cf. HPN, 34.

⁸³ V. liste de Schmid 1887 en annexe.

créateur-de-mot”. Ce faisant, il confirme sa sortie de la pure grécité, laisse entendre que la langue grecque ne doit pas forcément résister aux changements amenés par la romanisation, mais les accompagner, en adaptant le grec littéraire, en adaptant la koiné, voire en s’ouvrant sur les autres langues avec lesquelles elle peut se trouver en contact.

3. Les trois noms de Lucien se trouvant dans les opuscules

Dans les œuvres de Lucien, on trouve, sous la plume de Lucien, trois formes de nom qui catalysent la problématique que nous évoquons depuis le début de ce chapitre : Λυκῖνος, Λουκιανός, Λούκιος.

3.1 Λυκῖνος

Le premier nom dénote une grécité qui s’affiche.

Le nom Λυκῖνος se classe dans une catégorie importante constituée par les noms grecs affectés d’une finale *-ino-*, dont le *i* long marquerait l’appartenance surtout populaire⁸⁴, alors que *-ινο-* a servi à former des adjectifs dérivés, de temps ou de matière, qui se caractérisent en faisant remonter l’accent. Ce suffixe a servi, dans le vocabulaire familier, à tirer, de noms, des sobriquets et des noms d’animaux. Le suffixe *-ινο-* servant à former des surnoms ou des sobriquets a fourni un assez grand nombre de noms propres. Mais il est difficile de discerner ce qui dans cet emploi remonte à l’indo-européen et ce qui est arrangement de noms propres préhelléniques⁸⁵. Bechtel 1917 donne un exemple significatif de ce processus : Λυκῖνος Λύκου (Σαμαῖος), Kern 35 1 (3. Jahrh.)⁸⁶.

Une scolie à *Hermotime* concernant ce nom le rapporte ainsi au mot “loup”:

καὶ φθόνος οὐδεὶς σοι τῆς σοφῆς ταύτης ἐμπληξίας, δι’ ἣν καὶ πρὸς τοὺς λύκους ἀποπεμφθήσῃ ὡς Λυκῖνος τῷ ὄντι καὶ ὦν καὶ καλούμενος. (*Scholia in Lucianum*, op. 70, 54)

Le nom est extrêmement classique, et on le trouve déjà désignant des personnages chez un certain nombre d’auteurs classiques: Eschine, *In Ctesiphontem*, 62 ; Antiphon, *De caede Herodis*, 62 ; Aristophane, *Acharnenses* ; Demosthènes, *Contra Polyclem [Sp.]*, 53 ; Pausanias *Perieg., Graeciae descriptio*, livre 6, chapitre 2, 1-2 et 7, 9.

Mais il est encore également utilisé dans des écrits ecclésiastiques, ou tardifs, et repris par le scoliaste, signe de son usage poursuivi et d’une certaine modernité, voire littérarité, jamais démenties. On retrouve ainsi ce nom dans : *Concilia Oecumenica (ACO)*, *Synodus Constantinopolitana et Hierosolymitana anno 536*, Tome 3, page 118 ; dans les scolies d’Eschine (*scholia vetera*), *Oration 2*, scholion 14 ; chez Stobée en *Anthologium*, livre 3, chapitre 40, 8.

Λυκῖνος est en outre un nom qui connaît 120 occurrences dans Fraser, dont 33 pour l’Attique. Toutes sont datées avant l’ère chrétienne, et remontent particulièrement au V^e et IV^e s.

⁸⁴ Chantraine 1933, 204-5.

⁸⁵ Chantraine, 1933, 191 *sqq.*

⁸⁶ Bechtel 1917, 584.

a.C. Cela atteste son atticité. Λυκῖνος est bien “(...) un nom de la Grèce classique, courant et attesté dans les inscriptions⁸⁷ et chez les orateurs⁸⁸, et c’est un nom avec une ascendance littéraire : il figure dans la généalogie fantaisiste que s’attribue Amphithéos dans *les Acharniens* d’Aristophane.”⁸⁹ Enfin Λυκῖνος est le nom utilisé comme didascalie dans les dialogues, soit dans *Symposium, Imagines, Pro Imaginibus, De Saltatione, Lexiphanes, Eunuchus, Hesiodus, Hermotimus, Navigium, Amores, Cynicus*.

Le premier des noms utilisés par Lucien matérialise donc une pure grécité et sa face attique.

3.2 Λουκιανός

Le deuxième nom utilisé par Lucien est plus ouvert sur la romanité.

Le nom Λουκιανός est à classer parmi les dérivés thématiques en *-no-*. Il contient plus particulièrement la finale *-ανός* qui apparaît à l’époque hellénistique et chrétienne et est empruntée au latin. Elle est d’ailleurs “devenue un suffixe banal pour les anthroponymes grecs sous l’Empire”⁹⁰. Elle peut désigner, par exemple, les partisans d’un personnage⁹¹. Le suffixe *-ianus* dans l’onomastique latine est utilisé en cas d’adoption. On sait que quelqu’un qui se voyait adopté prenait le nom complet de son père adoptif et gardait sous forme adjectivale le nom de sa *gens* d’origine (*Lucius Aemilius Paulus* adopté par *Publius Cornelius Scipio Africanus* eut comme nom *Publius Cornelius Scipio Aemilianus*). Λουκιανός pourrait donc être la transcription, en grec, de *Lucianus* [avec [u:]], nom romain possible de Lucien, né dans l’Empire romain, devenu à un moment citoyen⁹². Lucien a d’ailleurs l’habitude de transcrire dans ses textes les sons [u:] du latin par le digramme *-ου-* (e.g. ^ε Ρουτιλιανός=Rutilianus, *Alex.33* ; Κουιντιλλίος=Quintillus, *Longaevi*, 1, 28 et *passim*). C’est une solution plausible dans la mesure où pour Λουκιανός Fraser ne connaît que peu d’attestations (6 en tout, et aucune en Attique) et toutes situées chronologiquement dans l’ère chrétienne⁹³. Lucien dans la réalité pourrait ainsi être devenu citoyen romain par l’intermédiaire de Lucius Vérus, comme nous le verrons dans la conclusion de ce chapitre.

Λουκιανός se trouve sur le plan littéraire interne dans les opusculs *Nigrinos* et *Sur la Mort de Pérégrinos* dans des formules de dédicace de lettres : Λουκιανός Νιγρίνω εὔ πράττειν et Λουκιανός Κρονίω εὔ πράττειν. Des études nombreuses ont déjà été consacrées à l’identification des dédicataires⁹⁴. Il n’est ici que de retenir les noms romains

⁸⁷Note de Dubel 1996, 24 : W. Dittenberger *Sylloge* 3, n° 43, 56 ; 77, 17 ; art. “Lykinos”, *RE* 13 (1926), col. 2292-2293.

⁸⁸Note de Dubel 1996, 24 : un certain Lykinos sert par exemple de prête-nom dans l’affaire de l’ambassade : Eschine, *Sur l’ambassade infidèle*, 14 ; *Contre Ctésiphon*, 62. Autres références démontrant sa large utilisation : Pape 1863, s.v.

⁸⁹Dubel 1996, 24.

⁹⁰Brixhe-Hodot, *EAC* 6, 1988, p.94, à propos d’un Ἐυτυχιανός père d’un Ἀυρ. Ἡθαίος, à Aspendos, au début du III^e s.d.n.è. [= *SEG* 38, 1356].

⁹¹Chantraine, 1933, 191 *sqq.*

⁹²Si Lucien a bien exercé de hautes fonctions officielles en Egypte, il était nécessairement *ciuis Romanus* (cf. l’escorte officielle de deux soldats évoquée dans *Alexandre ou le faux prophète*, 54-55).

⁹³Fraser 1, 289.

⁹⁴Macleod 1994 en fait l’inventaire.

transcrits en grec. Un citoyen du monde romain s'adresse à un autre sous forme de lettre, en grec, ce qui traduit l'influence de la civilisation dominante à l'époque de production du texte.

Λουκιανός est également le nom par lequel Lucien se désigne dans les *Histoires vraies* :

καὶ ἐπειδὴ ἐποίησεν, στήλην βηρύλλου λίθου ἀναστήσας ἐπέγραψα πρὸς τῷ λιμένι. τὸ δὲ ἐπίγραμμα ἦν τοιόνδε·

Λουκιανὸς τάδε πάντα φίλος μακάρεσσι θεοῖσιν

εἶδέ τε καὶ πάλιν ἦλθε φίλην ἐς πατρίδα γαῖαν.

"Lorsqu'il [Homère, avec qui Lucien a eu des entretiens auparavant, §20] les [les vers que Lucien lui a commandés au moment de devoir quitter l'île des Bienheureux] composa, je dressai près du port une stèle de pierre de beryl⁹⁵ et je les inscrivis. L'épigramme était la suivante :

'Lucien cher aux dieux bienheureux a vu tout cela

et s'en est retourné sur la terre d'une chère patrie.'" (*Histoires vraies* II, 28)

Il s'agit du nom gravé sur la stèle laissée comme *monumentum* du passage des voyageurs. La transcription grecque du nom romain sert à désigner une frontière qui a été atteinte et comme des limites qui ont été repoussées. Ce nom romain apparaît comme celui apte à figurer dans une narration pour mettre en scène un auteur-personnage.

C'est également le nom de la figure qui s'oppose à Alexandre d'Abonotique :

καὶ ὅλως ἔχθιστος εἰκότως ἦν ἐγώ. Κάπειδὴ εἰσελθόντα με εἰς τὴν πόλιν ἥσθετο καὶ ἔμαθεν ὡς ἐκεῖνος εἶπεν ὁ Λουκιανός

"Et moi j'étais visiblement l'homme auquel il vouait une haine totale et suprême. Or quand il comprit que j'arrivais dans la ville et apprit que j'étais le célèbre Lucien (...)" (*Alexandre ou le faux prophète*, 54-55).

Lorsque Lucien parle de lui comme relation d'un notable romain (Rutilianus en l'occurrence), il utilise son nom romain. C'est également le nom sous lequel la rumeur colporte sa venue. En outre la suite du texte nous montre Lucien accompagné de deux soldats, ce qui correspond à l'escorte officielle dans l'Empire romain⁹⁶.

Λουκιανός est aussi utilisé dans une épigramme, composée d'un distique élégiaque et d'un hexamètre :

Εἰς τὴν ἑαυτοῦ βίβλον.

Λουκιανὸς τάδ' ἔγραψα παλαιά τε μωρά τε εἰδώς,

μωρὰ γὰρ ἀνθρώποις καὶ τὰ δοκοῦντα σοφά.

"Sur son livre.

C'est moi Lucien l'auteur de ces écrits, expert en vieilleries et en sottises;

Car sottises ce qui semble aux hommes des savoirs!" (*Epigrammes*, 1⁹⁷)

Son nom le fait alors reconnaître comme une figure d'écrivain philosophe, une des qualités, on l'a vu, que la postérité lui attribue le plus souvent.

Λουκιανός est utilisé dans un seul opusculé comme didascalie désignant le nom d'un interlocuteur, dans le dialogue *Le soléciste ou le pseudosophe*. Dubel 1996 met en doute l'utilisation de ce nom à cet endroit par Lucien lui-même. Indépendamment de la question de l'authenticité du dialogue, elle rappelle le goût des éditeurs à doter de noms les *dramatis*

⁹⁵ Pierre tendre, facile à travailler, constituant la plus grande partie de l'écorce terrestre. La stèle ne semble pas faite pour durer...

⁹⁶ V. Tac., *Hist.*, III, 27.

⁹⁷ Note de Chambry 1933 (n.539) : "Toutes ces épigrammes sont tirées de l'*Anthologie palatine*, à l'exception des épigrammes 29, 30, 31 et 32, qui viennent de l'*Anthologie* de Planude."

personae, et met donc ainsi en doute la pertinence de l'utilisation de ce nom⁹⁸. *A contrario*, on peut alors s'interroger sur ce qui a poussé les éditeurs à choisir le nom Λουκιανός pour *Le soléciste*, et non Λυκῖνος, qui en fait de modèle de grécité et d'atticisme eût mieux convenu.

Enfin on compte 19 occurrences de scolies des textes de Lucien contenant une ou plusieurs fois le nom Λουκιανός dans le corpus du CD-Rom *TLG*⁹⁹. Le nom est donc reconnu comme celui de l'écrivain par les scoliastes. Il n'est utilisé que pour effectuer un commentaire sur l'auteur et son écrit, ou bien sur le personnage de l'auteur et son action. Une d'entre elles, curieusement, semble pourtant apostropher Lucien, soulignant combien son nom appelle à être mis en relation avec d'autres noms d'auteurs, même s'il s'agit de mettre en cause son sérieux :

ὦ βωμολόχε καὶ ψωμοκόλαξ· ὥσπερ Ὅμηρος, οὕτω καὶ Μένιππος τὰ οὐράνια εἶδε, καὶ ὡς Μένιππος, οὕτω καὶ σύ, ὁ Λουκιανός.

“Bouffon! Profiteur! Comme Homère, Ménippe vit les cieux, et comme Ménippe, toi aussi, Lucien.”

(*Scholia in Lucianum, scholia vetera et recentiora Arethae*), opusculum 24 (*Icaroménippe ou le voyage aérien*, 27, ligne 5.)

Mais aucune scolie ne donne d'explication concernant le nom de Lucien ni ne réfléchit sur son étymologie. Ce nom n'est donc pas senti comme obscur et ne pose pas de problème d'acceptation à un lecteur et/ou scripteur qui possède le grec, le copie, le lit, le transcrit, le traduit. Ce nom apparaît comme usuel. Un tel consensus va dans le sens de l'interprétation du nom comme une transcription courante à partir du latin d'un *praenomen* ou d'un *nomen* lui-même courant, quelle que soit l'origine, dans l'Empire romain, de celui qui le porte. “Les mœurs romaines étaient à la mode et on donnait volontiers aux enfants des noms latins.”¹⁰⁰

D'autres occurrences de Λουκιανός dans le corpus du *TLG* permettent de mieux cerner les utilisations, connotations, et utilisations de ce nom avant, pendant et après l'époque de Lucien. Le nom est évoqué dans un contexte de civilisation et de culture grecques encore florissantes, par exemple chez Libanios (IV^e s.d.n.è.), dont l'atticisme est clairement défini par Lopez-Eire¹⁰¹ : *Epistulae* 1-1544, Epistle 256 ; *Epistulae* 1-1544, *Epistula* 636 (où il est question d'un certain Lucien titulaire d'un petit poste officiel) (numération de l'édition Foerster) ; *Orationes* 1-64, Oration 56 (*idem*). D'autres mentions de ce nom dans la littérature grecque contemporaine et postérieure utilisent “Lucien” comme un renvoi à l'écrivain. Ainsi chez Photius (IX^e s.d.n.è.), chez qui on trouve rappelée l'épigramme 1, citée *supra* : *Bibliotheca*, *Codex* 128, Bekker page 96b : Ἐχει γὰρ ὦδε Λουκιανὸς τὰς ἑγγραφα, παλαιά τε μωρὰ τε εἰδώς· μωρὰ γὰρ ἀνθρώποις καὶ τὰ δοκοῦντα σοφά. Lucien y est tout à fait identifié comme écrivain.

“Lucien” est ainsi jusqu'à Photius et Eustathe le nom sous lequel notre auteur est connu. Photius s'interroge d'ailleurs sur son nom et suggère une éventuelle relation étymologique avec le mot *loup*, signe que cette question était également problématique pour les écrivains du grec dans l'Antiquité postérieure à Lucien, signe également qu'à l'époque de Photius, d'une part l'opposition du *u* long et du *u* bref était bien abolie, d'autre part que Photius

⁹⁸ Dubel 1996, 19.

⁹⁹ *Scholia vetera et recentiora Arethae* : *epigr.* 1, 1; (NB : ici les références suivent l'ordre opusculum / paragraphe / ligne) : 17, 12, 5 ; 18, t, 4 ; 18, t, 6 ; 19, 22, 10 ; 21, 13, 3 ; 21, 28, 1 ; 24, 1, 17 ; 24, 27, 5 ; 24, 31, 2 ; 25, 43, 12 ; 27, 21, 61 ; 29, 33, 13 ; 31, 22, 1 ; 36, 34, 1 ; 41, 1, 5 ; 42, 47, 3 ; 55, 25, 6 ; 59, 24, 4 ; 77, 1, 4.

¹⁰⁰ Veyne 1999, 540.

¹⁰¹ López-Eire 1991, 63-102.

raisonnait sur les lettres plutôt que sur les sons¹⁰². Mais il semble bien être un des premiers à s'interroger sur les noms, ou à tout le moins sur l'identité, de Lucien, c'est-à-dire à sentir que là quelque chose se passe qui a peut-être échappé, et a suscité des confusions¹⁰³ :

[...] καὶ ὡς ἂν τις εἴποι, ἄλλος ἐστὶ Λουκιανός. Οἱ δέ γε πρῶτοι αὐτοῦ δύο λόγοι μόνον οὐ μετεγράφησαν Λουκίῳ ἐκ τοῦ Λουκιανοῦ λόγου ὃς ἐπιγέγραπται "Λοῦκῖς ἢ "Ονος" ἢ ἐκ τῶν Λουκίου λόγων Λουκιανῶ. Ἔοικε δὲ μᾶλλον ὁ Λουκιανὸς μεταγράφοντι, ὅσον εἰκάζειν·

"Comme on pourrait dire, il y a un autre Lucien. Et peu s'en faut que ses deux premiers ouvrages au moins aient été copiés sous le nom de Lucius sous l'influence de l'ouvrage de Lucien qui s'intitule Lucis ou l'âne, ou bien sous le nom de Lucien sous l'influence des ouvrages de Lucius. Mais le nom de Lucien a paru au copiste plus important qu'on peut le conjecturer." (*Bibliotheca*, Codex 129, Bekker page 96b, l.17 sqq.)

Le nom est enfin souvent mentionné chez des écrivains ecclésiastiques, signe qu'il fut maintes fois repris dans ce contexte et qui atteste d'une certaine modernité. Le nom et l'écrivain ont connu une belle carrière dans les dénominations de Pères de l'Eglise¹⁰⁴. Pour Eusthate, évêque de Thessalonique au XII^e s. de notre ère, le nom identifie encore à de nombreuses reprises un garant littéraire avec lequel on entame un dialogue érudit : Eustathe, *Commentarii ad Homeri Iliadem*, 1, 156 : καὶ τῷ μέλλοντι, εἰ καὶ δοκεῖ ὁ Λουκιανὸς εἰς τοῦτο ἀπαρέσκεσθαι, ὡς τὸ "ἦδη λοίγια ἔργα τάδ' ἔσεται". Dix siècles après celui de Lucien, Eustathe reconnaît encore en lui un "atticiste" : *Commentarii ad Homeri Iliadem*, 3, 880 : Καὶ ὅρα τὸ "ἦδη δαμάσω". συντέτακται γὰρ καὶ νῦν τὸ "ἦδη" μέλλοντι ἀνακολούθως τῇ χρήσει τῶν ὕστερον Ἀττικιστῶν, ὧν ἐστὶ καὶ ὁ Λουκιανός. (v. 433) ; un satiriste qui se moque de ce qui arrive aux âmes : *Commentarii ad Homeri Odysseam*, 1, 440 : ἵνα μὴ νοοῖτο ἄρτι Ἡρακλῆς αὐτὸς ἐκεῖνος, ἀλλὰ τὸ αὐτοῦ εἶδωλον, ὡς τοῦ μὲν σώματος καυθέντος κατὰ τὴν Τραχινίαν Οἴτην, τῆς δὲ ψυχῆς ἄνω οὔσης, τοῦ δὲ εἰδώλου περὶ τὸν Ἄϊδην, οὗ καταπαίζει εὐφυῶς ὁ Λουκιανός. (v. 603.)

De toutes ces occurrences, des traits convergents se dégagent. Le nom de Lucien est couramment précisé et identifié par l'ethnique "de Samosate" ou "Syrien"¹⁰⁵. Des qualités lui sont reconnues en matière de littérature générale : c'est un satiriste que l'on accuse toujours de mentir, ou de produire des invraisemblances, comme l'écrit Aelius Hérodien en *Schematismi Homericæ*, 117 : καὶ οἱ μὴ τὰ (am grande λνκ' = Λουκιανός) ἀληθῆ συγγεγραφότες. Lucien est toujours vu comme un rhéteur¹⁰⁶, un philosophe¹⁰⁷. Mais Lucien se trouve aussi reconnu comme spécialiste de la langue : il apparaît comme un classique mis sur le même plan

¹⁰² Mais Lucien, lui, est trop fin connaisseur pour confondre Luc(ianus) [u:] et Λυκ(ῖνος) [y] ou [i].

¹⁰³ Cf. aussi : Photius, *Bibliotheca*, Codex 129, Bekker page 96b, l.28.

¹⁰⁴ On peut se rapporter entre autres aux auteurs et aux passages suivants : Epiphane, *Anchoratus*, 33, 4 et *Panarion (Adversus haereses)*, 2, 186 et 2, 187, ainsi que *Anacephalaeosis [Sp.]*, 2, 3; Joannes Damascenus, *De haeresibus*, 43; Socrates Scholasticus Hist., *Historia ecclesiastica*, 3, 25, 56.

¹⁰⁵ Cf. Tzetzes, *Hist.* 1, 646; Eunape, *Vitæ sophistarum*, livre 2, chap. 1, §9 : Λουκιανὸς δὲ ὁ ἐκ Σαμοσάτων, ἀνὴρ σπουδαῖος ἐς τὸ γελασθῆναι, Δημόνακτος φιλοσόφου κατ' ἐκείνους τοὺς χρόνους βίον ἀνέγραψεν.

¹⁰⁶ Scolies à Hésiode, *in opera et dies* 6, 21 : ὁ Σύρος ῥήτωρ ὁ Λουκιανός, ὁ λιθοξόος τε καὶ ἡμίδουλος.

¹⁰⁷ Cf. Joannes Malalas Chronogr., *Chronographia*, 77, 1 : ὁ σοφώτατος δὲ Λουκιανός ; Scolie à Eschyle, Scolie à *Prométhée enchaîné*, v 936 : ὁ Λουκιανὸς δηλαδὴ καὶ ἕτεροι σοφοί.

que Galien, Plutarque, Diodore¹⁰⁸ ; comme une référence que l'on cite pour son utilisation de la langue¹⁰⁹, pour son atticisme¹¹⁰ ; mais également comme un linguiste et une référence en matière d'utilisation de la langue. Une scolie aux *Nuées* d'Aristophane, 327, signale où et comment il réutilise une expression : ὁ δὲ Λουκιανὸς ἐν τῷ Πρὸς ἀπαίδευτον καὶ πολλὰ βιβλία ὠνούμενον οὐκ ὤκνησεν εἰπεῖν "χύτραις λημῶντες". Eustathe en *Commentaires à l'Odyssée*, 2, 56 signale encore une réutilisation : ἐντευθεν ὁ Λουκιανὸς καὶ ἕτεροι χηνίσκον λέγουσι νηὸς τύπωμά τι χηνὸς παράσημον ἐν ναυσίν¹¹¹. Témoin de sa latinité ou d'une romanisation large, le nom "Lucien", désignant d'autres personnages, est utilisé dans ce contexte chez d'autres auteurs comme Dion¹¹². On le retrouve de même plus tardivement chez quelqu'un comme Palladius également évoqué dans un contexte de latinité face au nom Ἀντωνῖνος¹¹³.

Le nom Λουκιανός est par ailleurs donné par Pape 1863 comme étant l'équivalent grec de *Lucianus*, dont Λουκιανός on l'a vu serait une transcription phonétique qui rendrait mieux le son [u] latin. En utilisant ce nom, Lucien fait donc clairement un pas supplémentaire vers une ouverture linguistique qui va au-delà d'une simple diminution de la pression de l'atticisme sur la langue. Mais le grec hésite aussi entre la transcription de *Lucianus* ou d'un nom plus proche du *Lucius* latin, ce qui nous amène à évoquer l'utilisation de Λούκιος dans le corpus des œuvres de Lucien.

3.3 Λούκιος

Le troisième nom que l'on trouve chez Lucien est Λούκιος.

Pape signale que Λούκιος est bien la transcription grecque du *praenomen* "Lucius", et donne maintes attestations chez Dion Cassius. (Le *TLG* signale 121 occurrences). On trouve chez Dion de nombreux personnages portant le nom Λούκιος¹¹⁴.

C'est chez Dion Cassius également que nous retrouvons les mentions du nom qui désigne Lucius Vérus : *Historiae Romanae (Xiphilini epitome)*, Dindorf-Stephanus p. S 258 : ὁ δὲ Λούκιος ἔρρωτό τε καὶ νεώτερος ἦν ; *ibidem*, p. S 258: ὁ οὖν Λούκιος

¹⁰⁸ Diodorus Siculus, *Bibliotheca historica*, 40, 6, 1.

¹⁰⁹ Scolie à Apollonius de Rhodes, *Argonautique*, p.153,l.19 ; Scholie à Aristophane, *Acharniens*, 740 ; aux *Nuées*, 71.

¹¹⁰ Anonyme dans l'*Ethique à Nicomaque* ii-v : ἔστι δὲ τοῦτο Ἀττικῆς συνηθείας οὕτω λέγειν. ὥς καὶ τὸ πρὸ ὁδοῦ "Ὁμηρος" σὺν τε δὴ ἐρχομένῳ πρὸ ὁδοῦ βουλευσόμεθα, ὅτι ἐροῦμεν" ἀντὶ τοῦ προηγουμένως· καὶ Λουκιανὸς ἐν τῷ Μικύλλῳ "πρὸ ὁδοῦ ἔση τοῦτο ἐς τὰ ἄλφιστα πεπονηκώς." Οἷον τοῖς μεθύουσι διπλὰ τὰ ἐπιτίμια.

¹¹¹ Cf. Eustathe, *Commentarii ad Homeri Odysseam*, 2, 23, à propos de θύννος et ἀποθυννίζεσθαι.

¹¹² Cf. e.g. *Historiae Romanae (Xiphilini epitome)*, Dindorf-Stephanus, page S172, l.32.

¹¹³ Cf. *Commentarii in Hippocratis librum sextum de morbis popularibus*, volume 2, page 113, l.5.

¹¹⁴ On peut entre autres citer à titre d'exemple : Cassius Dio Hist., *Historiae Romanae (Xiphilini epitome)*, Dindorf-Stephanus page 59 : Λούκιος Κορνήλιος Βάλβος ὑπάτευσεν, ἀνὴρ Γαδιρεύς ; *ibidem*, p. 136 : Λούκιος Αἴλιος Σιανός ; *ibidem*, 165 : ὁ δὲ δὴ Σευνέκας ὁ Ἄνιος Λούκιος ; p. 169 : ὁ δ' οὖν Βιτέλιος ὁ Λούκιος ; *ibidem*, p. 180 : Βιτέλιος Λούκιος ; *ibidem*, p.S146 : Λούκιος Ἰούλιος Γαλίων ὁ τοῦ Σευνέκα ἀδελφός ; *ibidem*, p. S221 : Λούκιος Μάξιμος ; *ibidem*, p.S231 : ὁ τε Λούκιος ; *ibidem*, p.S343 : Λούκιος δέ τις Πρισκιλιανὸς οὕτω περιβόητος ἐπὶ ταῖς ἐπηρεαῖς γενόμενος ὥσπερ καὶ ἐπὶ ταῖς τῶν θηρίων σφαγαῖς ὑπὸ μὲν τοῦ Καρακάλου μεγάλως ἐτιμήθη ; Cassius Dio Hist., *Historiae Romanae* (Petri Patricii excerpta Vaticana sive Maiana), Excerpt 19 : Λούκιος τις Ἀρούντιος ; *ibidem*, Excerpt 185: Λούκιος Ὀκτάβιος.

ἐλθὼν ἐς Ἀντιόχειαν ; *ibidem*, p.S259 : καὶ ὁ μὲν Λούκιος τούτοις ἐπεκυδαίνετο καὶ μέγα ἐφρόνει ; p.S276 : (...) καὶ τέλος καὶ οἱ μῆνες ἀπ' αὐτοῦ πάντες ἐπεκλήθησαν, ὥστε καταριθμείσθαι αὐτοὺς οὕτως, Ἀμαζόνιος Ἀνίκητος Εὐτυχῆς Εὐσεβῆς Λούκιος Αἴλιος Αὐρήλιος Κόμοδος Αὔγουστος Ἡράκλειος Ῥωμαῖος Ὑπεραίρων ; *ibidem*, p. S276 : καὶ τῇ βουλῇ οὕτως ἐπέστελλεν "αὐτοκράτωρ Καῖσαρ Λούκιος Αἴλιος Αὐρήλιος Κόμοδος Αὔγουστος εὐσεβῆς εὐτυχῆς, Σαρματικὸς Γερμανικὸς μέγιστος Βρεττανικὸς, εἰρηνοποιὸς τῆς οἰκουμένης [εὐτυχῆς] ἀνίκητος, Ῥωμαῖος Ἡρακλῆς, ἀρχιερεὺς, δημαρχικῆς (...).

Il est, en outre, en fin de notice de Pape 1863, signalé comme un nom de mois du calendrier romain sous Commode (D.Cass.72.15.).

Dans le cas de Λούκιος on constate que les attestations dans Fraser sont nombreuses (88 en tout), particulièrement dans les îles de l'Egée, Chypre et la Cyrénaïque (42), et en Attique (22). Elles sont toutes signalées comme étant de notre ère, à deux exceptions près, dont les datations sont indéterminées d'ailleurs. Ce grand nombre d'attestations témoigne vraisemblablement d'un phénomène d'acculturation à la romanité, qui débute au premier siècle de notre ère, et tend à faire prendre des noms romains aux habitants des provinces de l'Empire, certainement à l'occasion de l'acquisition de la citoyenneté.

Lucius est à cet égard un *praenomen* qui se répète parmi les noms de Syriens de rang sénatorial installés à Rome aux deux premiers siècles de notre ère : "L. Iulius Procleianus aus Tripolis, P.P. Harper, *Anat. Stud.* 14 (1964) 163 f. = AE 1964, 4 : Quaestor und endlich Legatus von Kappadokien-Galatien 79/81-82. Herkunft aus Tripolis wahrscheinlich (AE 1966, 484) ; L. Æmilius Iuncus aus Tripolis, Suffektkonsuln 127, unter Trajan in den Senat aufgenommen ; hatte aber ritterliche Vorfahren; H. J. Oliver, *Relatives of Æmilius Juncus*, *Hesperia* 36 (1967) 44 ff. (...) Als Syrer während der zwei ersten Jahrhunderte gelten noch L. Iulius Marinus und L. Iulius Marinus Caecilius Simplex, möglicherweise sein Sohn (PIR² I. 401.408) (...)." ¹¹⁵

En revanche, sur le plan littéraire, dans ses propres opuscules, ce nom n'est quasiment pas utilisé par Lucien. On le trouve en *Loukios ou l'âne*, 55. On peut considérer ce nom comme une transcription grecque du latin *Lucius*, qui serait également à rattacher à l'obtention de la citoyenneté romaine par Lucien. Si l'opuscule n'est pas de Lucien, la question de la citoyenneté ne se pose plus. En attribuant le texte de *L'âne* à Lucien, on trouve une indication supplémentaire sur son identité : *Lucius* peut-être considéré comme un *praenomen*, à partir de l'évocation d'un frère.

Enfin, comme Λουκιανός, le nom Λούκιος se retrouve à travers les siècles chez des écrivains d'époques diverses et traverse l'hellénisme. Ainsi des personnages portant ce nom se retrouvent chez Constantin VII Porphyrogénète, Damascius, Diodore de Sicile, Epiphane, Eusèbe, Eutrope, Galien, Hérodiën, Jean Chrysostome, Jean de Damas, Jean Malalas, Flavius Josèphe, Justinien, le Nouveau Testament, Palladius, Flavius Philostrate, Publius Aelius Phlegon, Photius, Plutarque, Simplicius, Socrate le Scholastique, Soranus d'Ephèse, Salaminus Hermias Sozomène, Stephane le grammairien, Theodorète.

¹¹⁵Solin 1983, 667-668.

4. Conclusion sur les noms de Lucien

Λουκλανός et Λούκλος sont le versant latin de Lucien *Janus Bifrons*, dont Λυκῖνος est le versant attique.

Avec Λυκῖνος, Lucien a sciemment réutilisé un nom grec, parce que, peut-être, ce nom “Duloup” était l'équivalent de son nom syrien d'origine en cela qu'il faisait référence au même animal. Λυκῖνος est donc en quelque sorte, par réaction, l'aboutissement d'un effort qui prend ses racines dans la nécessaire romanisation : la grécité renaît en Lucien grâce à l'Empire!

Avec Λουκλανός et Λούκλος, Lucien utilise des noms latins. Une solution de compréhension possible à leur utilisation consisterait à penser que Lucien tire ces noms de celui de l'empereur Lucius Vérus.

L'analyse que Baldwin 1973 fait des relations possibles qui existent entre eux met sur cette voie. A la suite de Helm 1899, il place *Les portraits*, *La défense des portraits* et *Sur la danse* dans les années 160 à Antioche¹¹⁶. *Les portraits* représentent un compliment envers la maîtresse de l'empereur Vérus, Pantheia, et peuvent, comme leur pendant de *La défense des portraits*, être datés de la période 162-166. *La danse* est en général acceptée comme une production de la même période, avec pour but de plaire au goût de l'empereur pour la pantomime¹¹⁷. Avec de nombreuses précautions, cette recherche de flatterie envers Vérus est considérée par Baldwin comme une recherche de protection : “(...) it is not unduly cynical to believe that, with so many other sophists feathering their nests with Marcus, Lucian saw in Verus an easier road to patronage”¹¹⁸. Lucien serait ancré dans son époque et dans les implications des événements qui l'entourent au point qu'il ne peut pas se permettre de se faire des ennemis. Cela explique le soin qu'il prend à ne pas dire de mal des dirigeants et généraux romains, dans *Comment il faut écrire l'histoire*, par exemple. Cette dimension de l'œuvre n'est, selon Baldwin, pas perçue par Bompaire 1958. Or *Comment il faut écrire l'histoire* est un témoignage de tout premier ordre sur la guerre parthique de Lucius Vérus. Il constitue surtout le seul ouvrage théorique de l'Antiquité sur l'historiographie, dont l'influence se fera encore sentir à la Renaissance et jusqu'au XIX^e s.¹¹⁹.

A la mort d'Antonin, qui l'avait désigné pour être son unique successeur, Marc Aurèle demanda que son frère adoptif, Lucius Vérus, fût associé à son pouvoir et Lucius Vérus reçut le titre d'Auguste, la puissance tribunicienne, et l'*imperium*, sauf le grand pontificat qui ne pouvait être partagé. Lucius Vérus, fils de *Lucius Ceionius Commodus* qu'Hadrien s'était choisi pour successeur en 136, était devenu ensuite en 138, après son adoption par Antonin, L. Aelius Aurelius Commodus, puis en 161, L. Aurelius Verus¹²⁰. La tradition le donne comme un jouisseur aimable, de caractère gai et facile, passionné de cirque et d'amphithéâtre, de bons dîners et de danseuses. Il n'apporta guère de soutien à Marc Aurèle, sans toutefois le gêner.

Ainsi, recevoir le nom de Lucius au moment où il a reçu la civitas a pu être la possibilité pour Lucien d'une intégration dans le système politique et dans les classes dirigeantes. Ce nom sous lequel il est connu est donc acquis bien tard ; et il en résulte qu'on ne connaît pas son nom

¹¹⁶ RE, col. 1726, 21-26.

¹¹⁷ Baldwin 1973, 16 ; et pour une discussion sur l'authenticité de *La Danse*, Robertson 1913.

¹¹⁸ Baldwin 1973, 23.

¹¹⁹ Strobel 1994, 1316.

¹²⁰ Marc Aurèle avait d'abord eu comme nom *Marcus Annius Verus*, et était devenu, après son adoption par Antonin, *M. Aelius Aurelius Verus*, puis lors de son avènement, *M. Aurelius Antoninus*.

de naissance. Il faut supposer que sa famille syrienne était probablement libre, ce qui explique les différentes allusions à des voyages dans son œuvre, mais qu'elle n'avait pas jusque là reçu la *civitas*. Or s'il est devenu fonctionnaire du préfet d'Égypte, il faut aussi lui supposer un nom romain. Ce qui est sûr, c'est que la rencontre a lieu à Antioche où Vérus a installé sa cour¹²¹. De même à la fin de la guerre parthique, le prestige, hyperbolique peut-être, de Lucius Vérus est grand, comme en témoignent les monnaies, la titulature impériale de l'époque, les monuments (le monumental autel de la victoire sur les Parthes notamment) et les écrits de Fronton¹²².

Nous ne rentrerons pas ici dans les détails de la question de l'obtention ultérieure et de la datation du poste de Lucien, mais nous contenterons de raisonner à partir de la réception de la *civitas* si l'on souhaite faire carrière dans l'Empire romain. Le provincial qui se romanise est tenu de recevoir un nom romain. Le nom romain et la citoyenneté romaine sont deux choses différentes. Le nom romain peut être adopté, parfois usurpé, par des pérégrins sur la voie de la romanisation. Mais ces usurpateurs ne peuvent adopter le système onomastique à trois éléments du citoyen, sauf à ce qu'il leur soit concédé par édit impérial, comme ce fut le cas à maintes reprises au I^{er} et II^e s. de notre ère, par Claude par exemple. Or sous l'Empire, le processus d'attribution des noms aux romanisés ou aux nouveaux citoyens est assez clair. On attribue principalement le nom gentilice de l'Empereur. Sous Caracalla (dont le nom officiel est *M. Aurelius Severus Antoninus*), on ne procédera pas différemment : en 212 un édit impérial étend la citoyenneté romaine à tous les hommes libres de l'Empire. Les nouveaux citoyens reçoivent tous le *nomen* d' Αὔρ(ήλιος), le *praenomen* étant souvent omis : par exemple : Μ. Αὔρ. Ἀβας, mais Αὔρ. Καλλικλῆς Καλοκαίρου ou Αὔρ. Ἡθικὸς Εὐτυχιανοῦ, tous trois en Pamphylie¹²³.

Recevoir le nom de l'empereur lorsqu'on se romanise ou que l'on devient citoyen est un usage attesté mais non limitatif : on peut recevoir le nom du gouverneur de sa province, le nom d'un notable local, ou au contraire originaire de Rome, qui s'est entremis pour faciliter les démarches. Et il est possible de recevoir non seulement le nom gentilice, mais aussi le *praenomen*, qui souvent ne fait qu'un avec lui. Cicéron, deux siècles et demi avant celui de Lucien, s'entremettant pour obtenir la citoyenneté au philosophe Cratippos de Pergame, celui-ci devient *M. Tullius Cratippus*. Mais on peut rencontrer des gentilices romains fondés sur un nom étranger au latin et qui dénotent à la fois une évidente acculturation et des racines provinciales (noms grecs : *Alectorius* ; *Critonius*, syriens : *Bolanus* ; *Tyrius*, etc...) Dans tous les cas la citoyenneté romaine tire son importance de ce qu'elle fait des provinciaux, parfois très éloignés de la Ville, les égaux de ses habitants.

On le voit, pour Lucien, les possibilités sont multiples même si rien jusqu'ici dans les textes ou les inscriptions n'indique clairement l'acquisition de la citoyenneté. Quant à Λούκιος, il pourrait être la transcription grecque de *Lucius*, en un hommage plus ou moins direct à Lucius Vérus, à la fois empereur, notable local et romain, et probablement intermédiaire dans l'acquisition de la citoyenneté par Lucien. La recherche de romanisation est plus claire avec ce nom et les allusions nombreuses à la société romaine peuvent en servir d'attestation. Λουκιανός exprime alors peut-être le mieux l'acculturation de la *civitas*, si on le considère comme un *cognomen*, qui ne serait pas attribué par hasard mais pourrait également se rattacher à la

¹²¹ Jones 1986, 68-77, évoquant *La Danse*, *Les portraits* et *La défense des portraits*.

¹²² Strobel 1994, 1324.

¹²³ Αὔρ. étant d'ailleurs un critère de datation pour les épitaphes ; cf. *supra* note 6.

personnalité de Lucius Vérus. Car, on le sait, Vérus est à Antioche de 163 à 168, afin de diriger les guerres parthiques, et Lucien s'y trouve à la même époque.

Le choix du *cognomen* offre en effet plus de liberté que celui du *nomen* pour le nouveau Romain : *cognomen* purement romain pour se fondre dans une nouvelle société ; *cognomen* rappelant des racines et une tradition¹²⁴. On recherche la précision et cela se rencontre de façon particulièrement remarquable dans l'Orient hellénophone, où les Grecs ont adapté les règles de la nomenclature romaine. Lassère 1987 cite ainsi l'exemple de Κηπίων Πιερίωνος, qui adapte son onomastique traditionnelle à sa condition de Quirite : Αὐρήλιος Κηπίων ὁ πρὶν Πιερίωνος, *Aurelius Cepion, celui qui s'appelait avant (de devenir citoyen romain) Cepion fils de Pieriôn*. "Un pont astucieux se trouve ainsi jeté entre les deux cultures"¹²⁵.

Il est aussi possible de considérer *Lucianus* comme un pont jeté entre ces deux cultures : la grecque, acquise par Lucien, assez naturelle dans la partie de l'Empire où il était né, et la romaine, avec laquelle il fallait composer si l'on souhaitait s'élever socialement¹²⁶.

L'étude des noms de Lucien permet déjà d'approcher ce que pouvait être le sentiment linguistique d'un individu qui se trouvait effectivement à la rencontre d'au moins trois cultures, syriaque ou araméenne, grecque et latine. Λουκιανός, transcription en grec d'un nom latin, peut donc être une référence à un processus d'acquisition de la citoyenneté, une allusion à la fidélité que l'on porte à un protecteur, mais aussi une habile paronomase, identité linguistique claire (v. *Gradus*) rapprochant Λουκιανός, Λουκίος et Λυκῖνος, et peut-être un nom araméen ; ainsi que, d'autre part un heureux concours de circonstances, si du moins le nom syrien de Lucien pouvait effectivement se traduire en grec par le nom du loup. L'habileté et la paronomase se limiteraient alors à habiller la base Λυκ- d'un suffixe qui rappelât -ανός. Surgirait alors cependant un problème de chronologie relative : les dialogues mettant en scène Λυκῖνος devraient suivre l'acquisition de la *ciuitas*. Il faut donc faire la part de l'illusion graphique *Luc-* / *Λυκ-* qui risque de faire oublier l'important écart phonétique [lu:k] / [lyk, lik], et conclure qu'on ne sait pas comment s'appelait Lucien avant d'être *Lucianus*.

Il était par ailleurs impossible pour Lucien de conserver son nom grec à Rome autrement que dans les textes, étant donné les connotations d'un *cognomen* issu du grec : "Bei der permanenten Bevölkerung Roms zeigt ein griechischer Name, dass — abgesehen von den wenigen Fällen, wo es sich um Peregrine handelt — einer, der ihn trägt, juristisch zur Gruppe der Sklaven und Freigelassenen gehörte oder in nächste Verwandtschaft mit ihnen verbunden war. Diese Gewonheit büsst ihre Wirksamkeit erst mit Mark Aurel — Commodus ein"¹²⁷. Λουκιανός comme *cognomen* grec à Rome n'est d'ailleurs pas répertorié chez Solin 1971.

Λυκῖνος est bien la face attique de notre auteur. On peut conclure avec Dubel 1996 : "comme son nom le fait attendre, il est dessiné en filigrane comme une figure d'Athénien."¹²⁸ Et

¹²⁴ Le nom grec de Lucien est fait pour établir une relation: entre sa grécité et sa syrianité. Le nom grec ne doit pas forcément comporter de référence au nom latin. Avec *Lucius*, les événements offrent à Lucien la possibilité de brouiller encore plus les pistes, d'où Λουκίανος et Λουκίος. Λευκῖνος (Bechtel, *HPN*, 278), autre possibilité, n'aurait donc pas convenu au moins pour une raison : on s'éloigne de "Duloup" en se rapprochant de "Leblanc" ou de "Lumineux".

¹²⁵ Lassère, 1987, *passim*.

¹²⁶ Pour l'installation de Lucien à Antioche à la cour de Vérus, Hall 1981, 26-28 et Jones 1986, 68-77.

¹²⁷ Solin 1971, 137.

¹²⁸ Dubel, 1996, 19.

“ce choix du nom de Λυκῖνος est certainement d’abord de nature esthétique (...)”¹²⁹.

On peut donc difficilement suivre Jones 1986 quand il parle d’hellénisation à propos de Λουκίος et Λουκλιανός (présupposés donc comme des transcriptions de *Lucius* et *Lucianus*) par Λυκῖνος, s’il entend par là une transcription ou tout phénomène avoisinant¹³⁰. Λυκῖνος est proprement grec, proprement attique, n’est pas une invention.

Lucien n’a peut-être pas toujours eu d’identité ni de nom grecs. Voilà pourquoi il a pris tant de soins à s’en doter dans son œuvre. Son nom grec est un nom réel mais qu’il s’attribue certainement, car dans l’œuvre, pour certains opuscules, il faut faire *vraiment grec*.

En revanche il a certainement eu un nom romain, lié à sa *ciuitas*. Les noms romains qu’il se donne ou qui lui ont été donnés peuvent être rapprochés du *praenomen* de l’empereur Vérus, *Lucius*, *praenomen* aux virtualités par ailleurs assez larges, rappelant phonétiquement son nom grec attique, connotant des noms et des familles traditionnelles romains, pouvant être utilisé comme *nomen*, ou sous forme de dérivé comme *cognomen*¹³¹. Encore une fois, à l’époque romaine, dans la diffusion de la citoyenneté romaine, le prénom est peu significatif (aucune piste dans le cas de Lucien), mais le gentilice offre un repère précieux, pour situer le personnage dans un environnement sociolinguistique précis. Cette diffusion de la citoyenneté romaine à l’époque de Lucien, et qui le touche, doit être soulignée dans une perspective sociolinguistique. Au moment où ils devenaient citoyens de Rome, les Grecs et les hellénophones ont trouvé dans la Seconde Sophistique une possibilité de proclamer très haut leur identité hellénique¹³².

Au bout du compte, nous pouvons dire qu’il existe trois versions du nom de Lucien. Deux d’entre elles sont des ouvertures claires sur la romanité, et la troisième une revendication de grécité. Lucien n’ignore pas les “pouvoirs et sens de la nomination” et nous indique lui-même par son nom que son “atticisme” n’a rien de naturel, mais qu’il s’agit d’une affirmation, une conquête¹³³. Etrange purisme qui n’est pas sûr de lui et manipule son nom pour affirmer un grécité qui en a bien besoin!

¹²⁹ Dubel, 1996, 25.

¹³⁰ Jones 1986, 8.

¹³¹ Kajanto 1965, 20, 40, 172.

¹³² Pernot 2002, 6 *sqq.*

¹³³ Lassère 1988, 87-90.

II. B

Vie de Lucien : acquisition d'une langue grecque nécessaire à sa profession.

1. La langue grecque comme donnée fondamentale de la vie de Lucien

La vie de Lucien a été principalement étudiée à partir des notations qu'il disperse lui-même dans ses œuvres. Selon les points de vue critiques, l'image de la vie de Lucien serait différente selon la série d'opuscules que l'on considère : "Other works suggest that his later career had several stages, and that the familiar figure of the satirist and pamphleteer is only the product of a long development."¹³⁴ Les divers résultats de ces études envisagent l'auteur et sa production, dans une perspective chronologique et linéaire, en des sortes de reconstructions successives de sa vie¹³⁵.

Sans rentrer toujours dans les détails des discussions en matière de datation (questions de sa date de naissance, de la date conjecturale de ses différents déplacements, de la date de production de ses différents opuscules), de vérité ou de vraisemblance, nous pouvons donner un éclairage nouveau sur les éléments essentiels dégagés par les biographes successifs¹³⁶. Nous voulons faire découvrir combien l'attention portée aux langues et particulièrement à la langue est une donnée fondamentale de la vie de Lucien. Nous voulons montrer que cela est retranscrit dans ses œuvres. Cette partie de notre travail ne relève pas d'une simple visée biographique. Nous cherchons à retracer et à comprendre les différentes étapes de l'acquisition et de l'utilisation d'une *langue professionnelle*.

1.1 Lucien vu par Galien

Il faut immédiatement signaler et noter qu'on ne relève qu'une seule anecdote biographique originale concernant Lucien chez un autre auteur. Il s'agit d'une notation qui se trouve chez Galien. Elle est d'autant plus importante que Galien, médecin contemporain de Lucien, lui fournit du lexique¹³⁷. D'autre part elle met en évidence le goût de Lucien pour les manipulations linguistiques. Branham 1991 compare cette anecdote avec une notation d'*Alexandre ou le faux prophète* : "In the only anecdote we have about Lucian himself, Galen reports that he forged some dark sayings meaning nothing, attributed them to Heraclitus, and

¹³⁴Jones 1986, 10.

¹³⁵Schwarz 1965 est l'ouvrage central sur la question. On peut y ajouter Baldwin 1973 et Jones 1986. Les synthèses les plus récentes et les plus claires se trouvent dans l'introduction de J. Bompaire, tome I, des *Œuvres* de Lucien, 1993, "Vie", pp. xii-xviii, et chez Anderson 1994.

¹³⁶ Cf. Bompaire 1958, 528-532, qui conclut son étude des notations apparemment biographiques par : "De toute façon, on n'attendra guère de l'œuvre des révélations intéressantes sur la vie."

¹³⁷ V. en annexe la liste de Schmid 1887-97.

then used some intermediaries to induce a respected local philosopher to expound their meaning¹³⁸. Not only did the philosopher fail to see through the ruse ; he prided himself on the acuity of his readings. Lucien contrives a similar trick in *Alexander or the false prophet* when he submits mock questions to the oracles (“When was Homer born?” [53])”¹³⁹.

1.2 Lucien par lui-même

Pour le reste, Lucien de Samosate ne nous est connu que par lui-même à travers ses œuvres. Il serait né vers 120¹⁴⁰, à Samosate, en Commagène, à l'extrême nord de la Syrie antique, sur le cours supérieur de l'Euphrate¹⁴¹. Il aurait appartenu à une famille de modestes artisans et, quand il se met en scène dans *La double accusation*, il se trouve être “encore barbare de langue” à l'origine : Βάρβαρον ἔτι τὴν φωνήν¹⁴². Car il faut bien parler de mise en scène si l'on s'en tient aux caractères dégagés par Bowersock 1969 concernant l'origine des sophistes : ils sont tous pour la plupart issus de familles de notables de leur cité. Coquetterie de Lucien se plaisant à minimiser ses origines pour mieux mettre en valeur ses succès de sophiste, dissimulation de son origine, ou simple jeu de stylisation littéraire, la notation de *La double accusation* est soumise à caution, et son élément de vérité peut-être le plus sûr est celui de la langue d'origine.

1.3 Lieu de naissance

Etant donné le lieu de naissance qui est attribué à Lucien par la tradition, on peut supposer que sa langue première est l'araméen, langue sémitique qui eut une grande extension dans l'ouest de l'Asie. L'araméen appartient à un groupe de langues parlées dans l'Aram, nom donné par la Bible à la Syrie et à la Mésopotamie, peuplées par les descendant d'Aram, cinquième fils de Sem. L'Ecriture mentionne, dans l'Aram, plusieurs régions distinctes, dont la Commagène. Sous le nom de “langues araméennes, on désigne un rameau de la branche sémitique, qui se divise en deux dialectes : le chaldaïque (dialecte occidental), et le syriaque (dialecte oriental), dont on peut supposer qu'il est représenté dans l'œuvre de Lucien par le verbe Συρίζειν¹⁴³ et ses occurrences. Grammaticalement l'araméen s'éloigne de l'hébreu et de l'arabe entre autres signes distinctifs par le moins grand nombre de voyelles dans la formation des mots. Le lexique araméen est également plus pauvre que le lexique hébreu ; et dans la Bible, là où l'hébreu emploie quatre ou cinq synonymes, le traducteur chaldéen ou syriaque est obligé de répéter autant de fois le même mot. Lucien s'il apprend le grec en langue seconde ne semble pas avoir été influencé par cet aspect de sa langue d'origine : une des premières remarques de Schmid dans son ouvrage sera de noter la diversité du lexique de Lucien en grec¹⁴⁴.

Le reste de la vie de Lucien telle que nous la concevons aujourd'hui est une reconstruction intellectuelle fortement guidée par les travaux monumentaux de la critique positiviste allemande

¹³⁸ Cf. G. Strohmaier, “Uebersehenes zur Biographie Lukians”, *Philologus* 120 (1976), 118-119.

¹³⁹ Branham 1991, 181.

¹⁴⁰ Bompaire 1993, introduction, p.xii, note 5, où l'auteur évoque la *Souda* s.v. Nous avons reproduit la notice de la *Souda* dans le chapitre précédent de notre travail, cf. p. 19.

¹⁴¹ Cf. carte p.5.

¹⁴² *La double accusation*, 27.

¹⁴³ Συρίζειν est plus précisément évoqué dans notre travail au chapitre : I, 3, “Langues de non Grecs”.

¹⁴⁴ Schmid 1887-1897, 221-226.

de la fin du XIX^es¹⁴⁵. Cette critique, pour sortir de la tradition, s'est en effet immédiatement attachée à recenser ce qui dans l'œuvre pouvait être interprété comme des détails biographiques, puis à les assembler¹⁴⁶. On peut synthétiser comme suit les conclusions auxquelles cette critique aboutit.

1.4 La vie de Lucien selon les recoupements de la critique moderne

De ce petit syrisant son père aurait voulu faire un sculpteur, et il le plaça apprenti chez son oncle, fabricant de statuettes. Mais il s'enfuit, préférant aller faire des études de rhétorique en Ionie, en écoutant les sophistes. Il aurait pu y entendre Aelius Aristide, Polémon, Hérode Atticus. A l'issue de cette formation, la *Souda* le signale comme avocat à Antioche¹⁴⁷. Puis il exerce à son tour le métier de sophiste itinérant, faiseur de déclamations, en Ionie, (*Double accusation*, 27), Macédoine (*Le Scythe*), Thrace (*Fugitifs*), Italie (*Double Accusation*, 27; *Ambre*), Gaule (*Double acc.*, 27). A la suite d'un séjour à Rome, à environ quarante ans, (*Double accusation*, 32) il se serait fixé à Athènes pour vingt ans, laissant la parole professionnelle pour des visées plus intellectuelles. Cette ville lui sert de point de rayonnement, à partir duquel il effectue un séjour en Orient. A Antioche, vers 163-166, il serait en contact entre autres avec Lucius Vérus, à l'occasion de la guerre parthique. Cette période serait en outre pour lui celle d'un éventuel retour à Samosate (*Le songe*, 18) et d'un passage à Abonouteichos (*Alexandre ou le faux prophète*). Sur le plan littéraire, la période marquerait une volonté de produire des œuvres qui soient le reflet d'un regard amusé sur le monde. Le point de vue serait également philosophique, mais plusieurs notations (dans *l'Hermotimos* notamment, en 13-15 e.g.) suggèrent clairement que Lucien était un peu revenu de son premier élan¹⁴⁸.

Les divers recoupements successifs de la critique permettent de supposer que vers 171 il quitte à nouveau Athènes pour l'Égypte comme assesseur du gouverneur romain pour les affaires judiciaires. De cette dernière période dateraient entre autres l'*Apologie* et *Sur une faute commise en saluant*. Mais sa carrière dans l'administration impériale ne dure pas, et il rentre à Athènes en 175. L'écriture et la parole sophistique semblent dominer la fin de sa vie et de cette époque dateraient plusieurs *prolaliai* comme *Heraclès* ou *Dionysos*. Selon l'opinion générale Lucien meurt sous Commode peu après 180.

Entre 160 environ et sa mort, la période d'activité de Lucien est intense mais il semble surtout se passer dans ses productions une évolution notable¹⁴⁹. En 160, installé à Athènes avec un bagage hérité de ses études de rhétorique et de ses voyages, Lucien se met à imaginer des dialogues, puis rédige quelques opuscules de circonstance. La critique incrimine sa faiblesse de souffle, séquelle de sa vie de sophiste, pour expliquer qu'il se cantonne au genre dialogique.

¹⁴⁵ Cf. Bompaigne 1958, 529-530.

¹⁴⁶ Helm, *RE*, s.v. *Lukianos*, col. 1725-1777 débute par un recensement des références biographiques dans les opuscules ; Schmid 1887-1897, 216-221, fait la même chose. La critique lucianesque, jusqu'à aujourd'hui, reprend ensuite ces références pour en développer tel ou tel aspect, en cherchant éventuellement à en prouver la réalité par l'apport d'autres domaines des études grecques.

¹⁴⁷ Cf. chapitre précédent.

¹⁴⁸ Etat de la question dans Bompaigne 1993, "Introduction", p. xiv, note 11. Les différentes hypothèses de datation des opuscules conditionnent les différentes hypothèses d'établissement de chronologie biographique.

¹⁴⁹ Schwartz, 1965, 14, 137 et chap. VII. Toutefois on peut se demander si son schéma d'explication n'oppose pas un peu simplement les "connaissances scolaires" des sophistes au climat particulier que Lucien aurait trouvé à Athènes. Il semble faire bon marché de la coexistence entre latin et grec à l'époque, où l'élite intellectuelle et politique est au moins bilingue.

Cependant à l'avènement de Marc-Aurèle et de Lucius Vérus il semble s'être fait une place littéraire. Certes ses productions sont brèves, mais elles comportent aussi certaines audaces de langage. L'homme, actif, rend la langue complice, avec sur le métier divers ouvrages qu'il compte promouvoir et achever. Il quitte en 163 Athènes pour l'Asie, laissant inachevés peut-être le *Timon* et *L'Assemblée des dieux*.

Il est surtout remarquable, pour la période d'Antioche, que le nom de Λυκῖνος, une sorte de double "plus grec", apparaisse dans ses opuscules. Cette manifestation ostentatoire de grécité par l'onomastique est antithétique de ce qu'il aurait pu vivre alors si l'on s'en tient à son autre nom, c'est-à-dire une romanisation recherchée par et dans la fréquentation de Vérus.

Le petit nombre d'années qui va de la première installation à Athènes (environ 160) au premier retour (165) paraît très fructueux en ouvrages¹⁵⁰. Après 165 Lucien s'attaque aux philosophes, en développant son goût du portrait. Il porte aussi quelques attaques aux sophistes. Mais la catégorie des grammairiens surtout attirera ses foudres.

1.5 Conclusion sur les approches traditionnelles de la vie de Lucien

L'examen de la vie de Lucien au regard des ouvrages qu'il produit dégage une caractéristique importante. L'écrivain manifeste en permanence un double regard linguistique. Et nous retenons cela comme un fait biographique moins conjectural que les diverses datations.

Le premier regard linguistique naît des conditions de rédaction que Lucien a probablement connues. Il ne pouvait manquer d'être influencé par les différents lieux qu'il traversait. Il en rend compte en évoquant la langue en ces lieux. Schwartz 1965 précise ainsi : "Quelle qu'ait été la masse de connaissances livresques accumulées par Lucien pendant son apprentissage du métier de sophiste, l'établissement à Athènes a créé une situation toute nouvelle, entraînant infailliblement des lectures nouvelles qu'il faut absolument dissocier des connaissances scolaires d'un sophiste. Comme auteur de dialogues, puis rapidement, comme pamphlétaire, Lucien utilise, certes, des éléments de son bagage ancien et Bompaire¹⁵¹ a dressé des listes impressionnantes des sources de la documentation personnelle de Lucien, parmi lesquelles figure, par exemple, le vocabulaire du théâtre familial à tous les rhéteurs (...)"¹⁵². Mais Lucien reflète aussi l'Athènes de son temps.

Le deuxième regard linguistique naît des questions que se posent les *pepaideumenoi* de son temps. L'activité essentiellement littéraire de Lucien, ne manque pas de rencontrer des problèmes de linguistique, dont le vocabulaire rend compte, par exemple au sujet des dialogues farcis du vocabulaire de la Comédie ancienne. Il parle ainsi de κρᾶσις, "mélange" (*La double accusation*, 33), mot qu'il place dans la bouche de Dialogue qui se plaint d'être un mélange de prose et de vers ; de συνθήκη, "composition", quand le locuteur de *A celui qui a dit* : "Tu es un Prométhée en discours", 5 présente au contraire le dialogue à son avantage ; de συνάγειν, "réunir" (*Ibid*, 6) et de συναρμόζειν, "unir" (*Ibid*, 6) quand il achève son plaidoyer en faveur de son nouveau genre ; enfin il utilise παρ᾽έξω, "j'adjoigns", quand il fait dire au Syrien qu'il a sauvé la dignité de Dialogue en le rendant attrayant par l'introduction de la comédie

¹⁵⁰ Cf. *Le pêcheur*, 25-26 et 29 ; *La double accusation*, 27-28 et 32.

¹⁵¹ Bompaire, 1958, III^e partie : La création littéraire, 547 sqq.

¹⁵² Biographie et bibliographie également dans Helm, s.v. *Lukianos*, R.E., col.1725-1777.

2. Éléments de définition d'une autre approche de la vie de Lucien

L'oeuvre de Lucien, quand elle présente des notations véritablement ou pseudo-biographiques, est ainsi le lieu d'une problématique très riche : la confrontation d'un homme du II^e s.d.n.è. avec une langue qui est sa langue d'acculturation et son outil de travail. D'autant que la situation historique dans laquelle se trouvait sa région de naissance supposée peut conduire à penser que le syriaque (l'araméen) fut la langue dans laquelle il naquit. Mais ce qui lui permettait de communiquer à Samosate et en Syrie avec ses compatriotes lui fermait peut-être du même coup les portes du monde grec, si prépondérant encore par sa culture au II^e s. de notre ère, et partant, du monde romain.

En travaillant en grec, il choisit un autre héritage linguistique et culturel que le sien, et dont son oeuvre constitue une manifestation, un reflet, un commentaire. On peut retenir des traits saillants de sa vie, pertinents pour notre étude :

1. L'intérêt pour le langage se manifeste très tôt.
2. Au lieu de devenir un professionnel de l'artisanat ou de l'art, Lucien devient un professionnel de la parole grecque
3. Auteur grec par excellence, il n'est cependant pas grec de naissance et finit par faire un passage dans l'administration impériale romaine.

2.1 Jeunesse et langue

Alors qu'il vit dans une région principalement romanisée, Lucien est appelé vers la grécité par différents facteurs.

2.1.1 Samosate et sa région : un carrefour de langues

Samosate en Syrie-Commagène est par sa situation géographique un carrefour linguistique. La civilisation grecque s'est développée hors de Grèce sous l'influence de la culture grecque. Au II^e s.d.n.è., il y a quarante quatre provinces romaines autour de la *Mare nostrum* et de la mer Noire. Mais plus de la moitié de l'Empire parle et pense en grec. Y règnent des mœurs grecques ; parmi les villes grecques, Athènes reste le passage obligé pour les jeunes gens de la bonne société impériale, mais il y a aussi toutes les grandes cités hellénistiques comme Alexandrie, Pergame, et tant d'autres, tandis que l'Afrique du Nord (domaine latin) débute son essor culturel. On trouve dans les opuscules de Lucien des allusions à cette répartition : force et pouvoir à Rome (bien que les empereurs soient de moins en moins italiens — mais ils ne seront jamais grecs non plus — et que les carrières s'accomplissent de moins en moins à Rome.) ; sagesse et culture pour les cités hellénistiques. Plus précisément, concernant un écrivain comme Lucien, il faut se demander dans quelle Asie Mineure (nom que donnaient les Anciens à la partie occidentale de l'Asie au sud de la Mer Noire) se trouvent ses premières racines.

Les études historiques sur cette région et cette époque nous fournissent des éléments de

¹⁵³ Mêmes types de signalement déjà chez Schmid 1887-1897, 221-223, s'appuyant particulièrement sur une lecture des §§ 37, 41, 44, 46, 51, 61 de l'opuscule *Comment il faut écrire l'histoire*.

réponse. Il nous faut d'abord retenir que le II^e s. de notre ère voit la renaissance de l'Orient grec¹⁵⁴. Aux plans politiques, économiques et culturels, c'est un trait essentiel de la vie impériale à cette époque. L'équilibre avait été rompu à la fin de la République par la prépondérance de l'Occident et la ruine de l'Orient, affaibli par les républicains Cassius et Brutus, puis par le triumvir Antoine installé en Égypte. Le retour de la paix et de la sécurité assura un nouvel essor des provinces orientales avec la *Pax Romana*. Une meilleure administration fut mise en place par le principat et favorisa la vie municipale dans les cités grecques. Mais, surtout, la participation des élites intellectuelles à la vie de l'Empire s'intensifia au II^e s. de notre ère.

C'est ainsi que Lucien s'installa lui-même à Athènes, "séjour des vrais intellectuels"¹⁵⁵, vers l'âge de quarante ans. Mais il faut noter que, allant à Antioche quelques années plus tard, il fut en rapport avec l'empereur Lucius Vérus, de même qu'en 171 "il quittait à nouveau Athènes, afin d'occuper un poste important dans l'administration d'Égypte (*Archistator praefecti Augusti*), sorte "d'huissier en chef" avec rang équestre, poste auquel l'aurait appelé le préfet C. Calvisius Statianus"¹⁵⁶.

La courte carrière administrative de Lucien peut être chez lui considérée comme élément de "romanisation". On peut penser que, s'il parvient à un poste officiel sur le tard, il était d'une manière ou d'une autre intégré à l'organisation sociale de l'empire dès sa jeunesse. A supposer qu'il ait été peu latinisé¹⁵⁷, il est presque à coup sûr "romanisé". Il faut comprendre cela comme une recherche volontaire, qui montre que Lucien a compris le fonctionnement du monde nouveau qui s'est mis en place. Car, en Syrie plus précisément, région d'origine de Lucien, l'influence romano-occidentale resta toujours faible¹⁵⁸.

Pour la langue et la religion notamment, les études s'accordent sur le fait que, si le grec est officiel, les langues populaires, syriaque, copte, se maintiennent, alors que les religions orientales, de leur côté, finissent par conquérir le monde occidental. Le grec fut pour Lucien un instrument d'ascension sociale dans le monde romain. Il sait être attique et faire preuve d'hellénisme. Mais dans le monde où il vit il faut être romain.

Longtemps la Syrie aurait été la plus prestigieuse des provinces impériales, malgré ses instabilités politiques. Cette région est située au contact du monde extérieur, asiatique, et a de ce fait une grande importance stratégique et économique : elle assure la protection de l'empire face aux Parthes, puis aux Perses, et aux Nomades du désert. Mais il y a surtout de fructueuses relations commerciales avec les pays de l'Euphrate. Les marchands syriens se devaient de connaître le grec. Sous l'Empire, on les rencontre partout. Mais le commerce étant vecteur de la langue, on peut supposer que le jeune Lucien en profite comme un contact, parmi d'autres, avec l'hellénisme, tout en n'ignorant pas les proches barbares qui lui renvoyaient une partie de son image.

Car les contacts de population sont nombreux en Syrie. Les Romains sont au contact de pays qui pourraient avoir été berceaux de civilisation, peuplés d'orientaux de toutes sortes : Araméens, Juifs, Arabes, Parthes, Iraniens et Égyptiens, civilisés par les grands empires de l'Orient ancien, Égypte pharaonique, empires babylonien, assyrien, perse, et par les royaumes

¹⁵⁴Petit, 1974, I, p.264 *sqq.*

¹⁵⁵Bompaire, 1993, p.xiii.

¹⁵⁶Bompaire, 1993, p.xv, et particulièrement note 14.

¹⁵⁷ Et encore... Faut-il prendre au sérieux les coquetteries de méconnaissance du latin qu'il manifeste en *Sur une faute commise en saluant*, 13?

¹⁵⁸Petit, 1974, II, p.142 *sqq.*

hellénistiques des Séleucides et des Lagides. L'élite intellectuelle qui revient à l'honneur en ce II^e siècle de notre ère y puise ses racines : sophistes (ce que sera Lucien avant d'accéder à un rang équestre¹⁵⁹) professeurs et médecins.

Ces caractéristiques historiques correspondent aux traits essentiels que l'historiographie et la philologie ont pu dégager à propos de la ville de Samosate, "petite patrie" de Lucien à son époque¹⁶⁰. On constate en premier lieu que le nom de la ville ne fut jamais modifié, bien qu'elle fût au contact du monde barbare et susceptible de changer souvent de mains. Samosate est confirmée comme ville de garnison romaine en Syrie, et connut l'urbanisation pour cette raison au même titre que Satala et Métilène aussi sur l'Euphrate. Les indications techniques données par Weissbach et celles qui sont tirées de Lucien le confirment : "Samosata war mit Mauern befestigt und hatte eine ἀκρόπολις."¹⁶¹

Weissbach nous donne en outre des indications précieuses pour comprendre les influences diverses au centre desquelles durent être Samosate, et Lucien peut-être par la même occasion : "Erwähnt wird Samosata dann beim Partherkrieg Traians im Jahr 114, wenn die Lesung bei CASS DIO LXVIII 19, 2 richtig ist (v. Gutschmid Gesch. Irans 141,1 wollte Σαμοσάτων in Ἀρσαμοσάτων ändern), muss man annehmen, dass die Stadt, die der Kaiser ohne Schwerstreich gewann, damals in den Händen der Parther gewesen war." Samosate resta donc à l'écart des grandes routes commerciales, vu sa fonction première de forteresse¹⁶². Mais elle ne resta certainement pas à l'écart des contacts linguistiques, comme ceux apportés par les armées par exemple. On sait également à présent que la cité manifestait son ouverture sur la grécité, et cela peut conduire à penser qu'il s'agissait d'une des influences subies par Lucien. C'est une des thèses de Jones 1986 : "Though Lucian says nothing of the kingdom or its kings, one of the indirect influences on him is their enthusiasm for Greek language and culture, attested by their benefactions to cities such as Athens and Ephesos."¹⁶³

Tous ces éléments historiques peuvent aider à comprendre que Lucien se désigne tantôt comme Syrien (pour rappeler son origine et quand cela l'arrange), tantôt comme un maître en grec.

2.1.2 Le sentiment linguistique dans *Le songe ou la vie de Lucien*

Dans le cas de Lucien donc, au vu des éléments biographiques que nous avons en main (qui sont tous pour la plupart sujets à caution tant ils apparaissent stylisés) une langue seconde, le grec, perçue comme langue de culture, est choisie dès la jeunesse comme langue de travail et de production littéraire. L'amour des lettres grecques n'est jamais désavoué quand l'auteur emploie la première personne ou à l'occasion des auto-représentations de Lucien que l'on

¹⁵⁹ Petit, 1974, II, p.269.

¹⁶⁰ Weissbach, s.v. *Samosata*, R.E.

¹⁶¹ Cf. *Comment il faut écrire l'histoire*, 24.

¹⁶² Petit, 1974, II, 269.

¹⁶³ Jones 1986, 6, et note 1: "The Literature on Commagene has grown with recent study of the archeology and topography. For general guidance, Honigmann, *RE* 4 (1924), 978-990, is still useful: cf. also Dörner *et al.*, *AW Sondern*. 6 (1975), *Kommagene*. On the archeology and exploration, Dörner und Naumann, *Forschungen in Kommagene*; Wagner, *Seleukeia am Euphrat*; Hellenkamper in *Stud. zu den Militärgrenzen Roms* 2.461-471; Wagner *MDAI (I)* 33 (1983) 177-224. On the kings and their foreign policy, Sullivan in *Aufstieg u. Niedergang II.8*, 732-798; Fraser in *Stud. zur Religion u. Kultur Kleinasien* 1.359-374."

rencontre dans l'œuvre¹⁶⁴. Ce choix trouve son écho dans ses textes par des représentations de la langue grecque en rapport avec l'atticisme, la culture grecque et ses notions fondamentales.

Le songe ou la vie de Lucien, par exemple, est un opuscule qui matérialise bien l'émergence d'une dimension de Lucien : le rhéteur. C'est d'abord un récit à la première personne de ce qui se présente comme un épisode de la prime adolescence de Lucien : le narrateur évoque comment sa famille décide de le mettre en apprentissage pour apprendre la sculpture chez son oncle [1-5]. Le choix de vie qui est alors raconté est déterminé par un songe allégorique qui met en scène deux femmes, la Sculpture et Paideia, qui s'opposent et se disputent le ravissement de Lucien en produisant chacune un discours [6-13]. Le narrateur se décide finalement pour Paideia [14]. Elle lui fait honneur et le ramène paré à son père [15]. Les deux derniers paragraphes sont une justification du narrateur qui répond à un interlocuteur non identifié qui critique le fait qu'on vienne de subir "le vieux coup du rêve". Ils indiquent indirectement que l'opuscule est moins une pièce autobiographique qu'une déclamation. Soulignant ainsi le primat esthétique du récit, il permet au lecteur de mettre en doute les informations autobiographiques qui y sont distillées. Elles ont certes satisfait toute la critique positiviste allemande du début du XX^e siècle qui les a entendues comme des morceaux de vérité, et a tenté de les rassembler en un patchwork biographique cohérent. Pour notre part, nous pouvons reprendre ces informations autobiographiques en tant qu'elles signalent plus ou moins explicitement le rapport d'un producteur d'écrit à la langue, à la culture qu'il pratique, et à la société dans laquelle il vit. Elles indiquent peut-être une face du sentiment linguistique d'un praticien de la langue grecque (un déclamateur). Mais rien de plus. Car rien au fond ne permet d'affirmer que la première personne du narrateur dans ce texte renvoie directement à Lucien.

Le sentiment linguistique est signalé dès la mise en scène allégorique de l'enfance, à propos d'une allégorie même, la Sculpture, antithèse de Paideia, qui s'adresse à l'enfant en songe :

Ταῦτα καὶ ἔτι τούτων πλείονα διαπταίουςα καὶ βαρβαρίζουσα πάμπολλα εἶπεν ἡ Τέχνη, μάλα δὴ σπουδῇ συνείρουσα καὶ πείθειν με πειρωμένη· ἄλλ' οὐκέτι μέμνημαι· τὰ πλείστα γὰρ ἤδη μου τὴν μνήμην διέφυγεν.

"La sculpture prononça ces paroles et bien d'autres encore en bredouillant et en écorchant une foule de termes comme une barbare, enfilant ses mots très vite et s'évertuant à me persuader ; mais je ne m'en souviens plus; la plus grande partie s'est échappée de ma mémoire" (*Le songe ou la vie de Lucien*, 8)

Il faut noter dans ce passage la répétition de termes évoquant le langage, et notamment de "bredouiller", *hapax* relevé dans la liste, dressée par Schmid, des mots que seul Lucien utilise ou qu'il utilise pour la première fois¹⁶⁵ : διαπταίω : *LSJ* : "stutter much, bégayer beaucoup, Luc. *Somn.*8"; *DGE* : "balbutier, Luc. *Somn.*8." Les autres attestations sont postérieures et le sens glisse alors vers "vaciller".

L'arrivée des allégories avait été préparée par un commentaire du locuteur sur son propre récit, qui avait lui-même amené une citation d'Homère, utilisée alors comme garantie de la vérité

¹⁶⁴ Cf. Dubel 1994, 20, qui voit en Λυκῖνος, "l'orateur syrien", et Parrhésiadès des "doubles incontestables de l'auteur, (...) trois exemples d'*autofiction* antique (note 5 : le terme désigne la pratique littéraire selon laquelle un auteur se met en scène dans son œuvre sous la forme d'un personnage de fiction à qui il donne son identité ("protocole nominal") : voir V. Colonna, *L'autofiction. Essai sur la fictionnalisation de soi en littérature*, Thèse de doctorat non publiée, EHESS, 1989.) (...) Il me semble que ces trois auto-représentations sont au cœur d'une problématique de l'identité qui traverse toute l'œuvre de notre auteur (...)"

¹⁶⁵ V. en annexe.

autobiographique :

“μέχρι μὲν δὴ τούτων γελάσιμα καὶ μεираκιώδη τὰ εἰρήμενα· τὰ μετὰ ταῦτα δὲ οὐκέτι εὐκαταφρόνητα, ὦ ἄνδρες, ἀκούσεσθε, ἀλλὰ καὶ πάνυ φιληκόνων ἀκροατῶν δεόμενα· ἵνα γὰρ καθ’ Ὅμηρον εἴπω,

θεῖος μοι ἐνύπνιον ἦλθεν

“ὄνειρος ἀμβροσίην διὰ νύκτα”

“Jusqu’ici mon récit n’est que risible et puéril; mais ce que vous allez entendre désormais, mes amis, n’est plus à dédaigner et réclame des oreilles tout à fait attentives; car pour parler comme Homère,

—Pendant mon sommeil il me vint un songe divin au cours de l’immortelle nuit—.” (Le songe ou la vie de Lucien, 5)

La citation d’Homère joue en outre le rôle de garant de l’hellénisme du rêve. Le rêve est celui d’un petit barbare avant qu’il choisisse l’hellénisation et une profession de la parole.

2.2 Lucien professionnel de la parole, sophiste, rhéteur, philosophe

Si donc on se fonde sur les notations réparties dans l’œuvre de Lucien et qui présentent une apparence biographique, il faut noter combien les allusions à la parole expérimentée et professionnelle reviennent. Elles concernent aussi bien des personnages de l’univers des opuscules que des autofictions de Lucien. Des fragments de biographie chronologique de personnages pourraient s’interpréter comme des moments stylisés de la vie de Lucien. L’utilisation des termes *sophiste* ou *rhéteur* est au centre de notre problématique de la réflexion biographique sur Lucien parce qu’ils se répètent dans les opuscules et caractérisent ces moments stylisés¹⁶⁶.

Il importe donc en premier lieu de connaître ce que peuvent être à l’époque les caractéristiques essentielles de la vie des professionnels de la parole, pour ensuite les rapprocher des notations que l’on trouve chez Lucien, notamment dans celles que l’on considère comme relatives à des autofictions.

2.2.1 Lucien sophiste

Le texte antique qui sert de repère de base à la critique moderne est *La vie des sophistes* de Philostrate¹⁶⁷.

La Vie des Sophistes est un recueil d’anecdotes concernant les professionnels de la parole ainsi dénommés. Cette forme de compilation ne connaît pas véritablement de structuration. Le but visé et récurrent est d’illustrer l’idée que les qualités sophistiques apportent tout : gloire, succès, argent, reconnaissance sociale et politique. Dans son ouvrage sur ce sujet, Bowersocks 1969 reprend cette thèse et l’illustre par des éclaircissements historiques concernant les cités d’origine des sophistes, leurs actions pour elles, et leurs relations politiques. Il éclaire, à dix-huit siècles d’intervalle, sur le mode positiviste, avec les apports des sciences de son temps, ce qui se trouvait être une collection d’anecdotes chez Philostrate.

Selon Bowie 1982, Philostrate et Bowersocks partent au fond de la même thèse : les

¹⁶⁶ *Timon ou le misanthrope*, 49-53 ; *Le maître de rhétorique*, 15-23 ; *Lexiphanès*, *passim*.

¹⁶⁷ V. Billault 1994, 117.

sophistes sont des hommes qui acquièrent une autorité politique par leur statut professionnel¹⁶⁸. En d'autres termes, ils réussissent politiquement par la parole. Bowie en revanche propose de penser à nouveau "the importance of sophists" et de ne pas les considérer seulement comme des hommes faisant carrière dans le système impérial romain grâce à la langue grecque, mais comme des écrivains ayant joué un rôle de premier ordre dans les lettres grecques¹⁶⁹. Certes leurs rôles historiques sont indéniables : bienfaiteurs de leurs cités ; ambassadeurs de et dans leurs cités ; intermédiaires récurrents auprès de l'Empereur car ils savent trouver les mots pour le convaincre, ou bien sont ou ont été dans son entourage¹⁷⁰. Mais ils ne sont pas les seuls à posséder une certaine maîtrise de la parole. Etre sophiste ou rhéteur n'entraîne pas automatiquement le fait de mener des ambassades. Il semble bien que le crédit et le poids social d'une personne soient des critères plus importants pour participer à une ambassade. Ainsi Bowie 1982 cherche à démontrer que l'image du sophiste comme ambassadeur est plutôt une construction *a posteriori* de la mémoire critique collective ; car, si l'on s'en tient à la documentation, la conclusion est que "the typical members of an embassy were aristocrats who were not sophists ; that sophists did not play a preponderant part in ambassadorial activity ; and that when they do serve on embassies their role as city politicians from distinguished families is as significant as their eminence in sophistic oratory"¹⁷¹. Le rôle des sophistes comme personnel politique apparaît donc comme limité à des périodes où ils sont en faveur dans ces milieux et particulièrement auprès des empereurs.

Les sophistes apparaissent cependant aussi comme des habitués de certaines charges et particulièrement de celle *ab epistulis*. Leurs compétences les prédisposent à cette charge particulière¹⁷². Ils sont pour la plupart des τεχνουργοί, spécialistes des mots, du choix du vocabulaire, cependant peu tournés vers la déclamation, donc plutôt spécialistes de l'écrit. Le nombre de sophistes intégrant cette charge et provenant de la partie orientale est significatif. Il correspond à un mouvement qui commence dès la fin de la République, et renvoie à une professionnalisation de la culture grecque en même temps que du conseil politique à Rome. Dion est le premier à apparaître pleinement dans ce rôle dans l'administration impériale, mais il n'est pas un sophiste en tant que tel¹⁷³. C'est à l'époque de Lucien que l'œil impérial est attiré par d'autres types d'intellectuels grecs afin de pourvoir les postes tels que ceux de *ab epistulis*. Et l'œil du pouvoir est attiré par les intellectuels ou les hommes éduqués alors visibles, ceux qui pratiquent la rhétorique sophistique, mode de production de parole alors prestigieux. Les déclamateurs se recrutent parmi les élites des cités grecques. Ils tirent leur succès du genre même qu'ils pratiquent par les implications de sa communication. Le texte dit vise un public. Il ne s'agit pas d'un texte purement théâtral comme celui de la tragédie classique, ni d'un texte qui fait progresser l'art du récit comme les romans, posant ainsi des questions modernes, mais d'un texte qui implique l'auditoire, virtuel ou non : "The typical circumstances of his delivery allowed a rapport between speaker and audience denied to circulated written texts: speaker could work upon audience, and the audience could, especially in impromptu performances, feel the

¹⁶⁸ Bowie 1982, 29 : "Both Philostratus and Bowersock seem to present sophists as men who acquire political authority through their professional status."

¹⁶⁹ Bowie, 1982, 29.

¹⁷⁰ Bowie 1982, 31-36.

¹⁷¹ Bowie 1982, 37-38.

¹⁷² Bowersocks 1969, 50 *sqq.* et Bowie 1982, 39.

¹⁷³ Bowie 1982, 43.

stimulus of participation in the act of creation.”

Enfin le genre déclamatoire semble permettre la promotion sociale. Les postes tels que ceux de *ab epistulis* peuvent être envisagés comme des degrés sur le chemin d’une certaine ascension dans la société romaine, avec pour visée le rang équestre, voire sénatorial. Mais cela paraît être resté marginal. La carrière de sophiste exige un entraînement à l’oral et une mise à jour régulière des connaissances peu compatibles avec un lourd volume de travail purement administratif. Cela n’exclut pas l’ambition d’obtenir ces postes ou le rang social préalable pour les obtenir. Beaucoup de sophistes en effet sont issus de familles ayant intégré la carrière des honneurs, parfois jusqu’au consulat¹⁷⁴. Mais au II^e s.d.n.è. le consulat n’est pas un but auquel un sophiste peut raisonnablement songer. Il faut pour cela effectuer une carrière administrative plus classique. L’arrivée à des postes administratifs ne peut donc au fond se faire qu’à une sorte de “tour extérieur”. Et les hommes qui choisissent cette carrière de sophiste l’embrassent avant tout pour le prestige dont elle jouit sur le plan intellectuel.

Il existe enfin certainement des sophistes hors charges, sorte de conseillers spéciaux hors organigramme, que le vocabulaire impérial désigne comme *amicus* ou φίλος. La littérature fait parfois référence à de telles amitiés officieuses sans statut officiel. Il est difficile de mesurer l’impact politique de ces amitiés et ce que les deux parties en attendent. Le fait demeure qu’elles existent, intéressées ou non, sans induire une augmentation de pouvoir particulière chez les sophistes. Les facultés intellectuelles étaient certainement estimées, mais non utilisées en matière de gouvernement. Si un sophiste était considéré par le pouvoir impérial, c’était certainement en regard de sa richesse, de son influence et de ses réseaux.

L’importance politique des sophistes réside donc dans leur origine sociale. C’est en fonction de cette origine sociale qu’ils pourront être utile au pouvoir. Si leur origine sociale ou leur richesse ne les rendent pas suffisamment influents, ils peuvent être considérés en regard de leur brillant intellectuel. Ils n’ont alors que peu ou prou d’influence politique, donc historique¹⁷⁵.

Cela signale l’enjeu d’une vie de sophiste à l’époque de Lucien. Si l’on n’était pas soi-même membre d’une dynastie de lettrés, cela représentait la chance de devenir lettré, partant, d’intégrer une aristocratie intellectuelle qui se confondait avec une aristocratie tout court, *dans le monde romain*. Or il importait à Lucien de se “faire un nom” dans le monde romain. Les manipulations linguistiques qu’il effectue sur et autour de son nom l’indiquent. Un des enseignements de *Le Songe ou la vie de Lucien* et de *Les sectes à l’encan* est qu’une des raisons pour devenir sophiste est de faire oublier *syrien* dans la dénomination *orateur syrien*. Il semble bien que ce que l’on pourrait appeler la “syrianité” soit un objet de mépris parmi les Grecs¹⁷⁶.

C’est que les sophistes ont par ailleurs peut-être à résoudre des problèmes identitaires engageant la “fierté grecque”¹⁷⁷ face à Rome. Comme notables, ils n’ont pas comme premier

¹⁷⁴ Bowie 1982, 49.

¹⁷⁵ Bowie 1982, 54 arrive pour l’essentiel à cette conclusion que l’on peut encore synthétiser : l’importance des sophistes est avant tout littéraire.

¹⁷⁶ Veyne 1999, 549 : “Dion s’esclaffe de la plus grosse bourde des Athéniens: ils ont décerné les titres de nouvel Homère et de nouveau Thémistocle à un vil Syrien richissime et poète, parce qu’il avait racheté Salamine pour leur en faire cadeau ; Dion, ce Grec, mais de Bythinie, n’en méprise que plus cet autre Grec, mais de Syrie.” et 549, note 213 en regard : “Rhodien § 116, expliqué par Louis Robert qui a identifié p.349 ce C. Julius Nicanor, qui était peut-être un aristocrate d’origine gréco-macédonienne, établi en Syrie. Pour Dion, c’est un Syrien, “et même pas d’une cité de la côte, mais d’un village de l’intérieur”. Cf. aussi G.W.Bowersock, *Augustus and the Greek world*, p.96. V. aussi Veyne 1999, 551, et note 230.

¹⁷⁷ Veyne 1999, 511.

réflexe d'appeler à la révolte ; ils se soumettent officiellement à la force du vainqueur. Mais ils font sous-entendre également leur amertume¹⁷⁸. La Seconde Sophistique fait ainsi des sophistes les chantres d'une certaine nostalgie, "opium d'une identité opprimée"¹⁷⁹.

2.2.2 Lucien rhéteur

D'un autre côté, les sophistes sont également des maîtres, intermédiaires du savoir-faire de la parole. On les envisage alors comme orateurs ou rhéteurs, ῥήτορες. Le mot au II^e s.d.n.è. perd de son sens politique. Ces professionnels sont moins liés au monde politique, davantage à celui de l'enseignement. Ainsi ils rapportent plus ou moins leur activité à une sorte de programme scolaire, exercices fondamentaux de l'entraînement à la rhétorique, les *progymnasmata*¹⁸⁰.

Rappelons rapidement quels sont ces exercices fondamentaux. Les plus simples sont les récits concernant des dieux ou des demi-dieux, ou des récits simples, qui se définissent par un schéma narratif qui n'est jamais trop complexe. Les *chries* sont une forme d'écriture discontinue, recueil de bons mots ou d'anecdotes, courts dialogues. On peut également pratiquer la *syncrisis* ou comparaison antithétique. L'éloge et l'éloge paradoxal sont une quatrième forme. La *mélète* enfin apparaît comme le plus difficile des exercices rhétoriques. Lucien met son activité littéraire en rapport avec chacun de ces genres. Il les utilise comme les autres professionnels de la parole de son temps, mais *autrement*. "We can say that he has turned the rhetorical curriculum upside-down : in an age obsessed with doxa, most of his output verges on "adoxography" — the elevation of the undignified just for the fun of it." écrit Anderson 1962 ; et alors qu'il évoque l'activité de rhéteur de Lucien, il ajoute : "We are dealing with a fully-fledged sophist who likes to pose as a sophist's apprentice", revenant à la dénomination de "sophiste"¹⁸¹.

2.2.3 Lucien philosophe?

En réalité, dans le cas de Lucien et plus généralement dans le cas du II^e s.d.n.è., il faut nous tourner aussi vers une autre dénomination pour obtenir un panorama plus complet de ce que peuvent être les virtualités de la parole professionnelle, le mot φιλοσοφός. Il s'agit de ce que la critique a dénommé le "*Halbphilosoph*, the rhetorical writer who concerned himself with moral (and very often religious) common place."¹⁸² C'est un professionnel de la parole également, mais qui diffère du sophiste ou du rhéteur en ce qu'il se présente ouvertement sur le mode du *pseudo*, ce qui caractérise et signale en même temps son attitude philosophique. Le ton des productions est donc celui de l'humour.

Dans tous les cas, ces métiers de parole impliquent la maîtrise du grec et illustrent ce que Lucien fut.

¹⁷⁸ Veyne 1999, 515.

¹⁷⁹ Veyne 1999, 536.

¹⁸⁰ Cf. Bompaigne 1958, 239-332 et *passim*; et Reardon 1971, 165-170.

¹⁸¹ Anderson 1982, 63.

¹⁸² Anderson 1982, 64, et note 8 : "For the *Halbphilosoph* as a type, cf. Reardon [1971] 199-205.

3. Les mots σοφιστής et ῥήτωρ dans les opuscules

Les mots principaux désignant les professionnels de la parole au temps de Lucien, σοφιστής, ῥήτωρ, se retrouvent dans les textes de Lucien.

3.1 Σοφιστής

Dans l'Antiquité, le mot σοφιστής recouvre des réalités différentes selon les époques. Pour le temps de la Seconde Sophistique et de Lucien, le mot σοφιστής connote la virtuosité dans le maniement de la parole grecque en premier lieu, mais qui peut s'exercer aussi bien dans la déclamation, politique ou non, que dans l'enseignement¹⁸³. Le sens philosophique n'est plus mis en avant dans le jeu social. Le mot est utilisé au sens de "spécialiste de" quelque chose.

3.1.1 Les scoliastes de Lucien et le mot σοφιστής

Cette polysémie se retrouve dans les jugements des scoliastes sur le mot tel qu'il est employé chez Lucien. Les scoliastes privilégient le sens classique. Mais l'acception du mot à l'époque de Lucien est bien intégrée comme le montrent les mots καθόλου et τριχῶς et leur charge implicite dans la citation ci-dessous. Pour le scholiaste de Lucien, σοφιστής peut connoter la tromperie en matière de langage :

σοφιστής] καθόλου σοφιστὰς ἐκάλουν τοὺς ἀπατῶντας διὰ τῶν λόγων.

"En général on appelait sophistes les gens qui trompent par les discours." (Scholia in Lucianum, scolie à *Le coq* ou *le songe*, 18.)

Mais le scoliaste évoque aussi une définition davantage ancrée dans la tradition philosophique du terme dans *Le maître de rhétorique* :

σοφιστής] τὸ τοῦ σοφιστοῦ ὄνομα τριχῶς παρὰ τοῖς παλαιοῖς διανενόηται. πρῶτον σοφὸν καλοῦσιν αὐτὸ τὸ ἀληθὲς καὶ τὸ φρόνιμον καὶ τὸ καλόν· ὅθεν καὶ Πλάτων.

"Le mot de sophiste a été pensé de trois manières différentes chez les Anciens : d'abord ils appellent sage la vérité elle-même, et l'intelligence, et la beauté ; de là aussi Platon." (Scholia in Lucianum, scolie à *Le maître de rhétorique*, 1.)

Une autre scolie commente une utilisation particulière du mot par Lucien :

τὸν Σύρον ... τὸν ἐπὶ τούτων σοφιστὴν κτλ.] οὐαὶ σοι, Λουκιανὲ ἄθεε·

"le Syrien ... le spécialiste de ces choses-là etc...] 'Malheur à toi, impie de Lucien!'" (Scholia in Lucianum, scolie à *Les amis du mensonge* ou *l'incrédule*, 16)

Le terme s'entend alors comme "spécialiste" dans un domaine précis, comme ici dans les guérisons.

Le mot σοφιστής est le premier mot qui peut servir de repère dans la vie de Lucien comme professionnel de la parole, et qu'il replace dans ses textes. Homme de l'époque de la Seconde Sophistique, qu'on le situe à l'intérieur de ce mouvement ou en dehors, il illustre dans

¹⁸³ Bowersock 1969, 12 *sqq.*, et Bowie 1982, 39.

et par son œuvre le terme de “sophiste”, c’est-à-dire de personne possédant une compétence en langue grecque ou dans certains domaines techniques, au deuxième siècle de notre ère.

La différenciation s’établit facilement. Elle se trouve entre l’idéal du sophiste, sophiste du II^es. de notre ère qui se doit d’être le plus semblable possible à celui de la première sophistique, et le sophiste charlatan dont Lucien est un vigilant dénonciateur. Ce “n’importe quel sophiste” charlatan du langage est bien remarqué par le scoliaste lorsqu’il commente le titre de *Le soléciste ou le pseudosophiste* :

Ψευδοσοφιστής ἢ Σολοικιστής. [Σοφιστήν τινα εἰσάγει ἀπαίδευτον μεγάλα φρονούντα καὶ ἐπαγγελλόμενον ἅπαντα εἰδέναι τὰ σόλויκα.]

“*Le Pseudosophiste ou le Soléciste. Il [i.e. Lucien] met en scène un sophiste inculte, orgueilleux, et qui proclame qu’il connaît toutes les incorrections.*” (Scholia in Lucianum, scolie à *Le soléciste*, titre.)

De cela, il ressort que les scoliastes prennent l’utilisation du terme au sérieux.

3.1.2 Lucien et le mot σοφιστής

Lucien, lui, ne prend pas l’utilisation du terme au sérieux, même quand il s’agit de désigner un idéal qu’il a certainement recherché aussi. L’idéal de la figure du sophiste au II^e s. de notre ère se trouve plusieurs fois représentée chez Lucien, mais assez souvent avec ironie.

Dans *Le coq ou le songe*, un coq de savetier représente une réincarnation de Pythagore qui fait l’éloge de la pauvreté. Au §18, ce coq informe son maître sur sa vie antérieure. Il était sophiste et homme cultivé :

ΑΛΕΚΤΡΥΩΝ Τὸ μὲν ὅλον, ὦ Μίκυλλε, σοφιστής ἄνθρωπος ἦν· χρή γάρ, οἶμαι, τάληθῇ λέγειν· ἄλλως δὲ οὐκ ἀπαίδευτος οὐδὲ ἀμελέτητος τῶν καλλίστων.

“*Alectryon —En un mot, Micylle, homme, j’étais sophiste ; car il faut, ce me semble, dire la vérité ; au reste, je ne manquais pas d’instruction et j’étais versé dans les plus nobles connaissances.*” (*Le songe ou le coq*, 18)

Dans *Les sectes à l’encan*, le fait d’être sophiste représente un argument de vente à propos d’un “Cyrénéen vêtu de pourpre et couronné de fleurs”, Aristippe :

πεμμάτων ἐπιστήμων καὶ ὀσποιοῦς ἐμπειρότατος, καὶ ὅλως σοφιστής ἡδυπαθείας. ἐπαιδεύθη μὲν οὖν Ἀθήνησιν, ἐδούλευσε δὲ καὶ περὶ Σικελίαν τοῖς τυράννοις καὶ σφόδρα εὐδοκίμει παρ’ αὐτοῖς.

“*connaisseur en matière de pâtisseries, cuisinier hors pair, et tout à fait sophiste en mollesse. S’il a donc été élevé à Athènes, il a par ailleurs servi les tyrans de Sicile et il jouit chez ces gens d’une grande réputation.*” (*Les sectes à l’encan*, 12)

Le désir et l’idéal d’hellénisation et d’hellénisme sont matérialisés par le mot σοφιστής, placé au même rang que φιλόσοφος dans *La double accusation ou les tribunaux*. C’est Pan qui parle :

ὄρειος γὰρ ἔγωγε καὶ τὰ κομψὰ ταῦτα ῥήματα καὶ ἀστικά οὐ μεμάθηκα, ὦ Δίκη. πόθεν γὰρ ἐν Ἀρκαδίᾳ σοφιστής ἢ φιλόσοφος; μέχρι τοῦ πλαγίου καλάμου καὶ τῆς σύριγγος ἐγὼ σοφός, τὰ δ’ ἄλλα αἰπόλος.

“*Moi, habitant des montagnes, je n’ai pas appris non plus les expressions élégantes de la ville, Justice.*”

Comment en effet peut-on devenir sophiste ou philosophe en Arcadie? Ma science à moi s'arrête à ma flûte traversière et à ma syrinx, pour le reste je suis un chevrier..." (La double accusation ou les tribunaux, 11)

Le terme de sophiste est également l'idéal désigné comme but à atteindre pour la jeunesse lettrée, au même titre que ῥήτωρ :

Ἐρωτᾷς, ὦ μειράκιον, ὅπως ἂν ῥήτωρ γένοιο καὶ τὸ σεμνότατον τοῦτο καὶ πάντιμον ὄνομα σοφιστῆς εἶναι δόξαις· ἀβίωτα γὰρ εἶναί σοι φήσ, εἰ μὴ τοιαύτην τινὰ τῇν δύναμιν περιβάλοις ἐν τοῖς λόγοις ὥς ἄμαχον εἶναι καὶ ἀνυπόστατον.

"Tu demandes, jeune homme, comment tu peux devenir orateur et apparaître sous ce nom partout en honneur de sophiste. Car tu dis qu'il n'est pas vivable pour toi de ne pas embrasser un tel pouvoir dans les discours que tu deviennes invincible et irrésistible." (Le maître de rhétorique, 1)

Dans *Hérodote ou Aétion*, le sophiste est un personnage historique qui imite le comportement légendaire d'Hérodote :

Ὅπερ ὕστερον κατανοήσαντες, ἐπίτομόν τινα ταύτην ὁδὸν ἐς γνῶσιν, Ἰππίας τε ὁ ἐπιχώριος αὐτῶν σοφιστῆς καὶ Πρόδικος ὁ Κεῖος καὶ Ἀναξιμένης ὁ Χίος καὶ Πῶλος ὁ Ἀκραγαντῖνος καὶ ἄλλοι συχνοὶ λόγους ἔλεγον.

"Plus tard, ayant remarqué que c'était là une voie raccourcie pour arriver à la célébrité, Hippias, sophiste du même pays d'Elis, Prodicos de Céos, Anaximène de Chios, Polos d'Agrigente et beaucoup d'autres prononcèrent eux aussi à tour de rôle des discours." (Hérodote ou Aétion, 3)

Dans les *Epigrammes* enfin, le mot sophiste désigne ironiquement une haute qualité usurpée :

ΤΟΥ ΑΥΤΟΥ (scil. ΛΟΥΚΙΑΝΟΥ)

Θαυμάζειν μοι ἔπεισιν, ὅπως Βύτος ἐστὶ σοφιστῆς
οὔτε λόγον κοινὸν οὔτε λογισμὸν ἔχων.

*"Du même [i.e. de Lucien] : L'étonnement me gagne à l'idée que Bytos est sophiste
Lui qui ne possède aucun sens commun ni aucun raisonnement."*

[*Epigramme*, 58 (Macleod) (42 chez Chambry, suivant le classement de J) ; (Autre classement : A.P. 11.435)]

Par ailleurs, face à la réalité de ce qu'est le tout venant des sophistes, des faiseurs et travailleurs de la langue, Lucien reste ironique.

Dans *Le soléciste ou le pseudosophiste*, le sophiste est tourné en ridicule, et cela dès le titre :

ΨΕΥΔΟΣΟΦΙΣΤΗΣ Η ΣΟΛΟΙΚΙΣΤΗΣ

Le préfixe *pseudo-* dénonce ici la dénomination de sophiste dans ses usurpations. *Le soléciste ou le pseudosophiste* est un dialogue dans lequel le nom de Λουκιανός est retenu par la tradition éditoriale pour confondre le sophiste. Lucien en personne se dresse ainsi contre une des potentialités du mot *sophiste* : le pédantisme en marche combiné à une certaine connaissance et à une certaine maîtrise de la langue, comme le personnage a l'aplomb de le soutenir dans le § [1] :

ΛΟΥΚΙΑΝΟΣ

Ἀρά γε ὁ γινῶναι τὸν σολοικίζοντα δεινὸς οὗτος καὶ φυλάξασθαι μὴ σολοικίσαι δυνατός;

ΣΟΦΙΣΤΗΣ

Ἐμοὶ μὲν δοκεῖ.

“Lucien — Penserai-tu par hasard que celui qui est capable de reconnaître le solécisant possède également la faculté de se garder de soléciser?”

Le sophiste — Je pense que oui.”

(Le pseudosophiste ou le soléciste, 1)

Lucien s’amuse à la satire sur l’activité de sophiste en la transposant aux Enfers dans les *Dialogues des morts*. Paradoxalement c’est peut-être là que la réalité du sophiste de la Seconde Sophistique transparaît le mieux. Lorsque Ménippe demande à Cerbère de lui dire la vérité sur l’arrivée de Socrate aux Enfers, le chien évoque la peur du philosophe, ce qui fait dire à Ménippe:

MENIPPION Οὐκοῦν σοφιστῆς ὁ ἄνθρωπος ἦν καὶ οὐκ ἀληθῶς κατεφρόνει τοῦ πράγματος;

“Ménippe — Ce n’était donc qu’un sophiste, cet homme, et le mépris de la mort qu’un faux semblant?”

(Dialogues des morts, 4, 2—21, 2 chez Chambry)

Le terme est une insulte dans la bouche du dieu agacé par le comportement de l’ombre de Diogène de Sinope :

ΗΡΑΚΛΗΣ Θρασύς εἰ καὶ σοφιστῆς· τίς δαὶ καὶ ὦν τυγχάνεις;

“Hercule — Tu n’es qu’un insolent sophiste. Qu’es-tu donc?” (Dialogues des morts, 11, 5 — idem chez Chambry)

Le même mode d’insulte avec la même reprise de la *unctio* θρασύς καὶ σοφιστῆς, qui prend ainsi une sorte de valeur définitoire, se retrouve dans la bouche de Zeus finalement excédé par les interrogations philosophiques d’un certain Kyniskos :

ΖΕΥΣ Οὐκέτ’ οὐδὲ ἀποκρίνεσθαί σοι ἄξιον τοιαῦτα ἐρωτῶντι· θρασύς γὰρ εἰ καὶ σοφιστῆς. καὶ σε ἄπειμι ἤδη καταλιπών.

“Tu ne mérites même plus que je te réponde quand tu poses de telles questions. Tu es un insolent et un sophiste. Je te laisse et je m’en vais.” (Zeus confondu, 19)

A en croire Lucien — mais il ne fait peut-être que manier un *topos* —, ce type de sophiste professionnel est méprisé dans la société romaine du II^es. de notre ère. Dans *Contre un bibliomane ignorant*, le sophiste est relégué au rang de pantin culturel auquel le locuteur fait prendre des postures ridicules. Dans l’extrait qui suit nous avons le spectacle d’un sophiste travesti :

εἰπὲ γοῦν μοι καὶ τόδε, εἰ Βάσσος ὁ ὑμέτερος ἐκεῖνος σοφιστῆς ἢ Βάταλος ὁ αὐλητῆς ἢ ὁ κίναδος Ἡμιθέων ὁ Συβαρίτης, ὃς τοὺς θαυμαστοὺς ὑμῖν νόμους συνέγραψεν, ὥς χρὴ λεαίνεσθαι καὶ πάσχειν καὶ ποιεῖν ἐκεῖνα, εἰ τούτων τις νυνὶ λεοντῆν περιβάλομενος καὶ ρόπαλον ἔχων βαδίζοι, τί οἷι φανεῖσθαι τοῖς ὁρώσιν; Ἡρακλέα εἶναι αὐτόν;

“Réponds encore à cette question-ci : si Bassos, votre fameux sophiste, si Batalos le joueur de flûte, ou le mignon Hémithéon de Sybaris qui vous a rédigé un si beau code, où il vous enjoint de vous adoucir la peau, de vous épiler, d’être tour à tour actifs et passifs, si l’un de ces gaillards-là s’avançait à présent, revêtu d’une peau de Lion et tenant une massue dans la main, pour qui, à ton avis, ceux qui le verraient le prendraient-ils ? Pour

L'association du sophiste avec l'*aulète* et le *mignon* place l'activité de sophiste sur le même plan qu'une profession de bas étage, et en fait une espèce de prostitué. La dégradation de l'activité de professionnel de la parole est nette.

Nul doute que de telles représentations ridicules n'aient dû être plaquées sur le personnel culturel de la bourgeoisie des grandes métropoles antiques, au premier rang desquelles Rome, et que ces représentations doivent être considérées au moins comme le reflet de la vie misérable d'une bonne partie des intellectuels grecs du II^e s. de notre ère. Lucien reflète l'*opinio communis* que se fait l'aristocratie romaine : mépris de principe, qui rappelle celui exercé envers les *Graeculi* de la fin de la République, d'une part ; d'autre part, Lucien reflète la réalité sociale des gagne-petit et traîne-misère que sont ces intellectuels. Il nous le rappelle constamment au moins dans un opuscule : *Sur ceux qui sont aux gages des grands*.

L'ironie de Lucien joue le plus souvent sur le flou du terme *sophiste*, qui repose sur des connotations nombreuses. Billault 1993 analyse comment la dénomination de *sophiste* est retournée par Lucien dans *Le Pseudologiste ou sur le mot apophras*. *Sophiste* désigne dans cet opuscule un homme dont les mœurs corrompues sont le fondement de l'exercice de la parole. Au-delà de la stylisation de la figure du sophiste dans cet opuscule, c'est bien une "vie de sophiste" que Lucien écrit, suggérant que sa conception, voire son témoignage, concernant "la pratique professionnelle de l'art de la parole" sont éloignées d'un idéal intellectuel colporté par la littérature¹⁸⁴. Lucien cherchant à blesser son adversaire le nomme ironiquement *sophiste*, usant au passage d'une superposition de procédés narratifs. Implicitement, pouvoir être un bon sophiste n'est pas exclu :

“Ο γὰρ σοφιστῆς οὗτος εἶναι λέγων” (ὁ πρόλογος ἤδη φησὶν ταῦτα) “ἐς Ὀλυμπίαν ποτὲ ἦκε λόγον τινὰ πρὸ πολλοῦ συγγεγραμμένον ἐπιδειξόμενος.”

“Cet homme qui se donne pour un sophiste—c'est à présent le prologue qui parle— vint un jour à Olympie pour y prononcer un discours composé longtemps à l'avance.” (*Le pseudologiste ou sur le mot apophras*, 5)

C'est la dénomination que Lucien lui assigne encore au moment de sa mise à mort symbolique. Son ennemi vient de l'entendre utiliser le mot ἀποφράς :

Τοῦτ' ἀκούσας ὁ σοφιστῆς τὴν ἀποφράδα ὥς τι ξένον καὶ ἀλλότριον τῶν Ἑλλήνων ὄνομα ἐγέλα εὐθύς.

“En entendant cela le sophiste moqua aussitôt l'*apophras* comme quelque chose d'étranger et comme un mot qui n'avait rien à voir avec les Grecs.” (*Le pseudologiste*, 8)

Et la dénociation de l'imposture associe la qualité de ῥήτωρ et celle de σοφιστής :

ἀλλὰ νῦν ῥήτωρ καὶ σοφιστής·

“Mais maintenant te voilà rhéteur et sophiste.” (*Le pseudologiste*, 19)

“L'utilisation frauduleuse du langage est (...) le signe d'une nature vicieuse, et ce vice est inscrit dans les réalités d'une vie.”¹⁸⁵ En ce sens Lucien est peut-être le premier intellectuel à comprendre qu'il existe des professionnels de la parole en son temps, nommés *sophistes*, qui sont de plus en plus éloignés des philosophes du IV^e s.a.C. Certes ses intentions dans un

¹⁸⁴ Billault 1993, 117.

¹⁸⁵ Billault 1993, 119.

opuscule tel que le *Le pseudologiste* peuvent être polémiques, satiriques ou moralistes, voire philosophiques en ce qui concerne le langage¹⁸⁶. Cependant, ce que le texte donne à voir dans sa répétition de certains termes à forte charge connotative tels que le mot de *sophiste*, c'est un nouveau métier, dont l'outil principal est le maniement de la langue grecque, dans une société qui connaît des mutations.

Le terme est ainsi mis en scène dans *Qu'il ne faut pas croire à la calomnie à la légère*, dans une anecdote où le préfixe ἀντι- qui lui est adjoint prend toute sa valeur :

Ἀνυσιμώτατον γὰρ τὸ εἶδος τῆς διαβολῆς τὸ ὑπεναντίον τῆς τοῦ ἀκούοντος ἐπιθυμίας, ὅποτε καὶ παρὰ Πτολεμαίῳ τῷ Διονύσῳ ἐπικληθέντι ἐγένετο τις ὃς διέβαλλε τὸν Πλατωνικὸν Δημήτριον, ὅτι ὕδωρ τε πίνει καὶ μόνος τῶν ἄλλων γυναικεῖα οὐκ ἐνεδύσατο ἐν τοῖς Διονυσίοις· καὶ εἴ γε μὴ κληθεὶς ἔωθεν ἔπιέν τε πάντων ὀρώντων καὶ λαβὼν ταραντινίδιον ἐκυμβάλισε καὶ προσωρχήσατο, ἀπολώλει ἂν ὡς οὐχ ἡδόμενος τῷ βίῳ τοῦ βασιλέως, ἀλλ' ἀντισοφιστῆς ὢν καὶ ἀντίτεχνος τῆς Πτολεμαίου τρυφῆς.

“En effet la forme la plus efficace de calomnie est celle qui vise ce qui s'oppose à la passion de l'auditeur. Ainsi à la cour de Ptolémée surnommé Dionysos¹⁸⁷, il y eut un homme qui accusa Démétrios, philosophe platonicien, de boire de l'eau et d'être le seul qui n'eût pas revêtu les habits de femme aux fêtes de Dionysos. Si Démétrios, invité dès le lendemain matin, n'avait pas bu de vin sous les yeux de toute la cour, n'avait pas revêtu une robe de Tarente¹⁸⁸, frappé des cymbales et dansé, il aurait été mis à mort sous prétexte qu'il n'approuvait pas la conduite du roi, du moins comme controversiste et comme contradicteur de la mollesse de Ptolémée.” (*Qu'il ne faut pas croire à la calomnie à la légère*, 16)

La référence est d'autant plus importante que le terme ἀντισοφιστής est présenté comme une nouveauté chez Lucien par Schmid 1887-1897. *LSJ* le définit comme : “one who seeks to refute”, et donne comme référence Luc. *Alex.*43, cf. *Cal.*16. Le *DGE* ajoute comme référence Luc., *Philops.* 39, mais donne comme premier sens : “grammairien qui prend une position contraire sur une question”, avec des attestations d'auteurs latins des premiers et deuxièmes siècles de notre ère : Quint. *Inst.* 11.3.126, Suet. *Tib.*11, *Gram.Rhet.*9.3. Non seulement le mot représente une évolution sémantique en grec, mais il représente également une vision latine du monde qui se trouve ainsi inversée dans la langue grecque et dans ce que pouvait être l'idéal de quelqu'un qui aspirait à devenir sophiste. Il faut y voir une nouvelle preuve de l'orientation de Lucien vers Rome, nécessaire pour sa vie, sa carrière, tout en utilisant la langue grecque.

3.2 ῥήτωρ

Le mot ῥήτωρ est le deuxième terme par lequel la vie de professionnel de la parole grecque est évoquée par Lucien. Ce terme semble concerner en premier lieu les déclamateurs à

¹⁸⁶ Billault 1993 évoquant la thèse de Jones 1972 et 1996, à savoir que la cible de Lucien dans le *Pseudologiste* pourrait être Adrien de Tyr, à Ephèse, entre 153 et 161, “soulève (...) des difficultés”. Il se fonde cependant sur l'hypothèse de Jones pour proposer une lecture morale de l'opuscule, faisant de l'ennemi de Lucien une figure intemporelle de tous les parleurs audacieux.

¹⁸⁷ “Probablement Ptolémée Aulète, père de Cléopâtre, qui s'appelait lui-même le nouveau Dionysos”, n. 159 de Chambry 1933.

¹⁸⁸ “Robe d'un fin tissu comme en portaient les femmes de Tarente”, n.160 de Chambry 1933.

l'époque de Lucien, sans que soit totalement exclue l'utilisation du mot en ce qui concerne l'enseignement¹⁸⁹. Comme pour les deux autres termes, on le verra, la frontière semble floue et l'utilisation varie d'un auteur à l'autre et chez le même auteur.

3.2.1 ῥήτωρ comme désignation postérieure

Dans les scolies, en premier lieu, on peut voir que la réception de Lucien l'identifie à un rhéteur ou à un orateur. Cela peut être effectué sur un ton humoristique, dans une sorte d'apostrophe du scoliaste à l'auteur, qui, par la même occasion, ne manque pas de rappeler son origine syrienne :

τοῦ ῥήτορος] ὁ ῥήτωρ οὗτος εἶ αὐτός, κακόδαιμον Λουκιανέ.

Σύρῳ] διὰ τὸ Σύρον εἶναι τὸν ῥήτορα.

(*Scholia in Lucianum*, scolie à *La double accusation*, 14)

Il rappelle également la personnalité littéraire polymorphe de l'auteur qu'il commente :

μεταξὺ παιδιδᾶς καὶ σκωμμάτων [οἷα] ἡμῖν σπουδαῖα παιδεύματα παρατίθεται ὁ [γενναῖος] οὗτος καὶ ῥήτωρ [καὶ κωμῳδὸς καὶ σιλλοποιὸς ἐμφρόνως] τε καὶ δριμέως τὰ μάταια τῆς ἀνθρωπίνης σπουδῆς ἀξίως διασύρων ἐπιτηδεύματα]. (*Scholia in Lucianum*, scolie aux *Dialogues des morts*, 20, 2)

Mais les scolies rappellent également la méthode de travail des orateurs et en signalent le fonctionnement :

διὸ καὶ ἐν ταῖς ἱστορίαις ἐκλείπει, ὅτι μὴ ἑαυτῷ τότε ὁ ῥήτωρ ἀλλὰ τοῖς ἀκροαταῖς ἐργάζεται. (*Scholia in Lucianum*, scolie à *Comment il faut écrire l'Histoire*, 53)

3.2.2 ῥήτωρ comme auto-désignation

Le mot ῥήτωρ est le terme utilisé par Lucien pour se désigner dans des opuscules cruciaux comme *La double accusation* et *Le maître de rhétorique*¹⁹⁰.

Dans *La double accusation*, par exemple, Lucien se signale par une dénomination professionnelle comme orateur. Justice et Hermès tirant les procès, une question vient :

ΕΡΜΗΣ—Βούλει καὶ ταύτας ἀποκληρῶμεν, ὦ Δίκη, τὰς δύο, τὰς πρώην ἀπεινηγεμένας κατὰ τοῦ ῥήτορος;

"Hermès—Veux-tu, Justice, que nous tirions aussi les deux procès nouvellement intentés contre le rhéteur?" (*La double accusation*, 14)

Et comme Justice a du mal à être d'accord et s'étonne ensuite de l'absence de nom de l'accusé :

ΕΡΜΗΣ—Οὕτως ἀποκλήρου, τῷ ῥήτορι τῷ Σύρῳ.

"Hermès—Tire comme ça, pour l'orateur de Syrie." (*La double accusation ou les tribunaux*, 14)

3.2.3 Spécimens de ῥήτορες anciens et "modernes"

Dans *Les longues vies*, le mot sert à identifier des figures d'intellectuels de l'Antiquité

¹⁸⁹ Bowersock 1969, 12 sqq. et Bowie 1982, 39 sqq.

¹⁹⁰ Dubel 1996, 20-22, pour une analyse fondée sur la qualité d'étranger du Syrien.

classés comme “orateurs” par l’auteur et qui grâce à un régime approprié ont su allonger leur temps de vie. Le paragraphe [23] leur est consacré :

Ῥητόρων δὲ Γοργίας, ὃν τινες σοφιστὴν καλοῦσιν, ἔτη ἑκατὸν ὀκτώ. [...] Ἀπολλόδωρος δὲ ὁ Περγαμηνὸς ῥήτωρ, θεοῦ Καίσαρος Σεβαστοῦ διδάσκαλος γενόμενος καὶ σὺν Ἀθηνοδώρῳ τῷ Ταρσεὶ φιλοσόφῳ παιδεύσας αὐτόν, ἔζησεν ταῦτα τῷ Ἀθηνοδώρῳ ἔτη ὀγδοήκοντα δύο. Ποτάμων δὲ οὐκ ἄδοξος ῥήτωρ ἔτη ἐνενήκοντα.”

“Parmi les orateurs, Gorgias, que quelques uns appellent *sophiste*, (vécut) cent huit ans. (...) Apollodoros de Pergame, *rhéteur* et précepteur du divin César Auguste, dont il fit l’éducation avec le *philosophe* Athénodoros de Tarse, vécut, comme ce dernier, quatre-vingt-deux ans. Potamon, *rhéteur* assez connu, mourut à quatre-vingt-dix ans.” (Les longues vies, 23)

Dans cet ouvrage de classement à visée nettement dédicatoire comme cela est souligné en introduction et en conclusion, [1-7] et [28], il est significatif que Lucien parle des orateurs en fin de classement. Les premiers dans les rangs sociaux sont les rois et les généraux[8-17], incarnant le pouvoir ; viennent alors seulement les philosophes [18-21] et les historiens [22]. Le premier ῥήτωρ nommé, comme on le lit, est Gorgias. Sur l’appellation de ce dernier Lucien hésite et s’en rapporte à la dénomination de quelques autres, “sophiste”, qu’il ne critique pas. La frontière de sens est floue à l’époque de Lucien. L’auteur distingue enfin nettement entre les orateurs et les grammairiens, relégués, eux, au paragraphe [27] (l’auteur n’en mentionne en fait qu’un seul, Eratosthène, fils d’Aglaos de Cyrène), après les poètes tragiques [24], les comiques [25], les lyriques [26].

3.2.4 Evolution des représentations

Dans le *Maître de rhétorique*, dès le premier paragraphe, les deux mots sont associés :

Ἐρωτᾷς, ὦ μειράκιον, ὅπως ἂν ῥήτωρ γένοιο καὶ τὸ σεμνότατον τοῦτο καὶ πάντιμον ὄνομα σοφιστῆς εἶναι δόξαις·

“Tu demandes, jeune homme, comment tu pourrais devenir orateur et acquérir le nom de sophiste, ce nom si auguste et si universellement estimé.” (Le maître de rhétorique, 1)

On ne sait pas qui parle, ni si on peut assimiler la personne qui prend la parole à Lucien. On peut supposer un locuteur plus âgé et expérimenté que le “jeune homme” dont il est question. Mais il est surtout possible de percevoir une hiérarchie implicite, en regard de l’extrait de *Les longues vies*, 23 que nous venons de citer. Ῥήτωρ renvoie à l’activité professionnelle ; σοφιστής est le titre de gloire (relative) qui peut en résulter.

Une expression présente ensuite le caractère brillant de la carrière dont il est question, à travers la métaphore de la royauté. Le maître dont il est question dans les lignes précédentes est le formateur idéal de l’orateur pour ce qui est de l’apparence, du langage et de l’état d’esprit :

Τούτῳ τοίνυν προσελθὼν καὶ παραδοὺς σεαυτὸν αὐτίκα μάλα ῥήτωρ καὶ περίβλεπτος καί, ὥς ὀνομάζει αὐτός, βασιλεὺς ἐν τοῖς λόγοις ἀπονῆτὶ καταστήσῃ τὰ τέθριππα ἐλαύνων τοῦ λόγου.

“Si donc tu vas à lui et te remets entre ses mains, tu deviendras tout de suite *orateur*, tu fixeras tous les regards, et, pour me servir de ses propres expressions, tu seras sans aucune peine déclaré roi dans l’art de parler,

conduisant le quadrigue de l'éloquence." (*Le maître de rhétorique*, 11)

Lorsqu'il s'agit de faire miroiter au disciple la carrière, c'est le terme d'*orateur*, à la connotation d'activité politique plus marquée dans la tradition¹⁹¹, qui est utilisé :

Ἐπεὶ δὲ καὶ ῥήτωρ αὐτὸς ἐθέλεις γενέσθαι καὶ τοῦτο οὐκ ἂν παρ' ἄλλου ῥῶον μάθοις, ἔπου μόνον, ὦ μέλημα, οἷς ἂν εἴπω καὶ ζήλου πάντα.

"Mais puisque tu veux toi aussi devenir orateur et que personne ne peut t'apprendre à le devenir plus facilement que moi, suis seulement, cher élève, les préceptes que je te donnerai, imite-moi en tout" (*Le maître de rhétorique*, 14)

D'autant plus que l'orateur est avant tout un homme de pouvoir et de prise de parole :
οὐδ' ἂν, τὸ κοινότατον, μηδὲ γράφειν τὰ γράμματα εἰδῆς· ἄλλο γάρ τι παρὰ ταῦτα ὁ ῥήτωρ.

"...même si tu ne sais pas, c'est un cas très commun, écrire tes lettres ; l'orateur n'a pas à s'inquiéter de cela." (*Le maître de rhétorique*, 14)

La dégradation de l'image est donc progressive et en filigrane. Ce n'est qu'au § 25 du *Maître de rhétorique* que l'on assiste à une forme de déchéance possible pour l'orateur, professionnel de la parole réduit à des expédients :

ἐξωσθεὶς δὲ ἐπὶ κεφαλὴν ὅμως οὐδὲ τότε ἠπόρησα τῶν ἀναγκαίων, ἀλλὰ καὶ ῥήτωρ δοκῶ κἂν ταῖς δίκαις ἐξετάζομαι προδιδούς τὰ πολλὰ καὶ τοὺς δικαστὰς τοῖς ἀνοήτοις καθυπischynούμενος.

"On me jeta dehors la tête la première. Je ne manquai pourtant pas du nécessaire, même alors. Je me fais passer pour orateur et je parais dans les tribunaux, en trahissant le plus souvent et promettant la faveur des juges aux imbéciles." (*Le maître de rhétorique*, 25)

3.2.5 Diversité de la figure du ῥήτωρ

Dans les autres opuscules de Lucien, les acceptions de ῥήτωρ sont diverses. La vie de Lucien lui permet d'utiliser le terme et d'exprimer d'un opuscule à l'autre la tension qui existe entre un idéal d'éloquence et la réalité qu'il a pratiquée, côtoyée, observée et retranscrite.

L'idéal de la parole grecque s'exprime en premier lieu dans *La salle*. Cet opuscule glorifie le lieu de mise en scène de l'éloquence et partant la figure de l'orateur, appelé par sa production à la faire entrer en résonance :

Ἄνδρες τοίνυν δικασταί, φησὶν ὁ λόγος, ὁ μὲν προειπὼν ῥήτωρ πολλὰ καὶ μεγάλα τόνδε τὸν οἶκον ἐπήνεσε καὶ τῷ ἑαυτοῦ λόγῳ ἐκόσμησεν.

"Donc, juges, dit Discours, l'orateur qui a parlé avant moi a prodigué à cette salle de magnifiques éloges et l'a embellie par son discours." (*La salle*, 15)

La salle décrite est une métaphore de l'art oratoire et du langage. Elle est un écrin, un réceptacle chargé de recevoir la parole argumentative de l'orateur et le glorifie du même coup, avec, en outre, le soutien d'une référence classique à Homère :

τοῦτο δέ μοι δοκεῖ λογισάμενος καὶ ὁ τοῦ Ὀμήρου ῥήτωρ ἐκεῖνος εὐμορφίας ἐλάχιστον φροντίσαι, μᾶλλον δὲ καὶ παντελῶς αἰδρεῖ φωτὶ ἑαυτὸν ἀπεικάσαι.

"C'est la réflexion qu'avait faite, ce me semble, l'orateur d'Homère, quand, peu soucieux de paraître"
¹⁹¹ Pernot 2002, *passim* et Brunet 1997, 155-159.

beau, il se donnait plutôt l'air d'un homme complètement ignorant" (La salle, 17)

Dans *Prométhée ou le Caucase*, le mot est sorti de toute temporalité pour devenir la désignation d'une qualité d'Hermès. Il s'agit plus particulièrement d'accuser en parlant publiquement. Héphestos délègue ainsi sa part d'accusation au messager des Dieux. Prométhée se déclare prêt à répondre :

ΠΡΟΜΗΘΕΥΣ Οὐκοῦν διελόμενοι τὴν κατηγορίαν, σὺ μὲν περὶ τῆς ἤδη σύνειρε, ὁ Ἑρμῆς δὲ τὴν κρεανομίαν καὶ τὴν ἀνθρωποίαν αἰτιάσεται· ἄμφω δὲ τεχνῖται καὶ εἰπεῖν δεινοὶ εἴοικατε εἶναι.

ΗΦΑΙΣΤΟΣ Ὁ Ἑρμῆς καὶ ὑπὲρ ἐμοῦ ἐρεῖ· ἐγὼ γὰρ οὐ πρὸς λόγους τοῖς δικανικοῖς εἰμι, ἀλλ' ἄμφι τὴν κάμινον ἔχω τὰ πολλά· ὁ δὲ ῥήτωρ τε ἐστὶ καὶ τῶν τοιούτων οὐ παρέργως μεμέληκεν αὐτῷ.

"Prométhée—Eh bien donc, partagez l'accusation ; toi, fais nous ta tirade sur le larcin ; Hermès mettra en cause la création de l'homme et le partage des viandes. Vous m'apparaissez tous les deux des artistes habiles dans l'art de la parole.

Héphaistos—Hermès parlera aussi pour moi ; car je ne suis pas fait au langage des tribunaux, étant la plupart du temps occupé à ma forge. Mais lui est orateur et il a étudié ces choses là à fond." (Prométhée ou le Caucase, 5)

Dans ce dialogue, Lucien fait effectuer à ses personnages des distinctions fondamentales qui ne correspondent pas aux définitions de ces hommes dans la Seconde Sophistique : le sophiste est habile à discourir, le rhéteur se distingue par les études qu'il a faites, et tous deux sont à classer dans les *"artistes habiles dans l'art de la parole"*.

Dans *Contre un Bibliomane ignorant*, le mot est garant d'une maîtrise de l'éloquence, que le bibliomane ne possède pas, et qui lui est indiquée comme modèle prestigieux par le locuteur, lequel en outre désigne avec ce mot toutes les grandes figures de l'éloquence grecque :

κατὰ δὴ ταῦτα, ἐκεῖνα ἔχε συλλαβὼν τὰ τοῦ Δημοσθένους ὅσα τῇ χειρὶ τῇ αὐτοῦ ὁ ῥήτωρ ἔγραψε, καὶ τὰ τοῦ Θουκυδίδου ὅσα παρὰ τοῦ Δημοσθένους καὶ αὐτὰ ὀκτάκις μεταγεγραμμένα εὐρέθη.

"En conséquence, ramasse et garde tous les ouvrages de Démosthène écrits de la propre main de cet orateur et tous ceux de Thucydide qu'on a trouvés copiés huit fois par le même Démosthène." (Contre un bibliomane ignorant, 4)

"Orateur" est le nom d'une qualité qui ne peut être atteinte par le bibliomane, dont il se pique et donc que les flatteurs lui donnent. Lucien, feignant de chercher quelle peut être la raison pour laquelle le bibliomane achète des livres, en arrive à cette conclusion :

λοιπὸν οὖν δὴ ἐκεῖνο, πεπεισμένον ὑπὸ τῶν κολάκων ὥς οὐ μόνον καλὸς εἶ καὶ ἐράσμιος ἀλλὰ σοφὸς καὶ ῥήτωρ καὶ συγγραφεὺς οἷος οὐδ' ἕτερος, ὠνεῖσθαι τὰ βιβλία, ὥς ἀληθεύουσιν τοὺς ἐπαίνους αὐτῶν.

"Il reste donc bien l'explication que, persuadé par les flatteurs que tu es non seulement beau et aimable, mais encore, savant, orateur, écrivain hors de pair, tu achètes des livres pour justifier leurs éloges." (Contre un bibliomane ignorant, 20)

Ῥήτωρ est une qualité que le parasite ne possède pas non plus :

παλαίστρας καὶ τὰ γυμνάσια καὶ τὰ συμπόσια διώκει καὶ κοσμεῖ μόνος οὗτος. ἐπεὶ τίς ἐν παλαίστρᾳ φιλόσοφος ἢ ῥήτωρ ἀποδύς ἄξιος συγκριθῆναι

παρασίτου τῷ σώματι;

[Le parasite] fréquente les palestres, les gymnases, les banquets, dont il fait seul l'ornement. Car quel orateur, ou quel philosophe, à la palestre, quand il est dévêtu, peut-être comparé à un parasite pour ce qui est du corps?" (Le parasite ou que le métier de parasite est un art, 51)

Dans *Sur ceux qui sont aux gages des grands* le ῥήτωρ est l'idéal que les salariés des maisons romaines ne parviennent plus à atteindre, et que le locuteur cite comme juge de leur situation :

ἐπεὶ δὲ ὡς ὁ καλὸς που ῥήτωρ ἔφη τοῖς τῶν νοσοῦντων σιτίοις ἐοικότα λαμβάνουσι, τίς ἔτι μηχανὴ μὴ οὐχὶ καὶ πρὸς τοῦτο κακῶς βεβουλευθῆναι δοκεῖν αὐτούς.

"Mais puisque, comme le dit le grand **orateur**, ils ne reçoivent qu'une nourriture de malade, comment feront-ils croire encore qu'ils n'ont point pris le mauvais parti¹⁹² " (Sur ceux qui sont aux gages des grands, 5)

Dans *Sur les portraits*, le mot reçoit une acception ironique, d'autant qu'il se trouve dans la bouche de Λυκῖνος. Il apparaît encore, implicitement, comme une qualité que l'interlocuteur n'a pas pu atteindre, tout en donnant tous les signes extérieurs de l'éloquence, notamment l'éloquence et son organisation :

ΛΥΚΙΝΟΣ Πολύστρατε, οἷος ὢν ῥήτωρ ἐλελήθεις με. ῥῆσιν γοῦν οὕτω μακρὰν καὶ κατηγορίαν τοσαύτην ἐξενήνοχας κατὰ τοῦ συγγράμματος"

"Lykinos —Polystratos, tu m'avais caché quel orateur tu étais! Tu viens de prononcer contre mon livre un discours si long et un réquisitoire si grave (...)" (Sur les portraits, 15)

Dans *Toxaris ou sur l'amitié*, le mot est utilisé avant une prise de parole de Toxaris¹⁹³. Mnèsippos pousse Toxaris à être éloquent et semble plutôt porter un jugement par avance sur le contenu du discours qui va être fait. Le barbare est admis comme orateur et, avec une certaine élégance, attendu sur le plan des idées et non plus de l'élocution ou de la maîtrise de la langue. Mnèsippos demande à Toxaris de se montrer à la hauteur :

Ἀλλὰ χρὴ ἄνδρα ἀγαθὸν εἶναι· ἐπεὶ καὶ γελοῖα ἂν πάθοις Ὀρέστην μὲν καὶ Πυλάδην πάνυ σοφιστικῶς ἐπαινέσας, ὑπὲρ δὲ τῆς Σκυθίας φαῦλος ῥήτωρ φαινόμενος.

"Mais il faut être un homme de qualité ; car tu pourrais aussi te voir l'objet de moqueries si, après avoir loué Oreste et Pylade avec tout l'art d'un sophiste, pour défendre la Scythie tu ne déployais qu'une éloquence vulgaire" (Toxaris ou sur l'amitié, 35)

Le *Pseudologiste ou sur le mot apophras* est le dialogue idéal pour rappeler que l'orateur n'a pas droit à l'erreur sur le plan de l'élocution dans l'idéal, mais que la pratique quotidienne signale en permanence des déchéances comme cela est également le cas pour le titre de sophiste :

ὁ δὲ λῦμην, ὅτι τὰς ἐκκλησίας θορυβώδης ῥήτωρ ὢν ἐπετάραττεν.

"Lui [on l'a appelé] 'La Rage', parce que comme **orateur** brouillon il jetait le trouble dans les assemblées du peuple" (Le pseudologiste, 16)

Le locuteur reproche à son accusateur d'avoir été acteur, de ne pas en faire de publicité, d'autant qu'aujourd'hui il a accédé à la notoriété du statut d'orateur :

¹⁹² Cf. Demosthène III, 33; note 315 de Chambry.

¹⁹³ Sur le personnage de Toxaris v. RE s.v.

ἀλλὰ νῦν ῥήτωρ καὶ σοφιστής.

"Mais aujourd'hui tu es orateur et sophiste !" (Le pseudologue, 19)

Cet exemple illustre bien en fin de compte l'amalgame qui doit se faire aux yeux de l'opinion, qui ne fait plus la distinction classique entre orateur et sophiste. Lucien dénonce un idéal faussé par un type de maniement de parole du II^e s. de notre ère, qui au fond n'est pas très éloigné de ce que l'on pouvait reprocher aux premiers sophistes.

Le mot ῥήτωρ rend compte dans de nombreux autres emplois de cette dégradation d'un idéal professionnel que Lucien a pu vivre.

Dans *Le banquet ou les Lapithes*, le mot semble plutôt devoir être compris dans le sens de "rhéteur" car il s'oppose à "grammairien" et désigne un personnage du II^e s.d.n.è., loin de la figure de l'orateur de l'époque classique :

οὗτοι μὲν αὐτοῦ Ἀρισταίνετου φίλοι καὶ συνήθεις ὄντες παρεκέκληντο ἐπὶ δεῖπνον καὶ ξὺν αὐτοῖς ὁ γραμματικὸς Ἱστίαῖος καὶ ὁ ῥήτωρ Διονυσόδωρος.

"Ces gens [scil. les philosophes] étaient les amis et les intimes d'Aristainétos ; c'est en cette qualité qu'ils avaient été conviés au dîner, et avec eux le grammairien Histiaios et le rhéteur Dionysodoros." (Le banquet ou les lapithes, 6)

Le personnage de Dionysodoros-le-rhéteur revient sans cesse dans cet opusculé. Le terme devient alors la caractéristique d'un type de personnage stéréotypé repris du dialogue platonicien, le rhéteur, dans la pensée implicite qu'un *Banquet* se joue avec cet emploi type.

Dans *Timon ou le misanthrope*, le mot sert à désigner Déméas, l'orateur que Timon a fait mettre en liberté, et qui en retour lui rapporte un décret rédigé en sa faveur :

ΤΙΜΩΝ Ἴδου τρίτος οὗτος ὁ ῥήτωρ Δημέας προσέρχεται ψήφισμα ἔχων ἐν τῇ δεξιᾷ καὶ συγγενῆς ἡμέτερος εἶναι λέγων.

"En voici un troisième, c'est l'orateur Déméas qui s'approche avec un décret à la main et qui prétend être notre parent." (Timon ou le misanthrope, 49)

Ce passage du Timon [49-51] montre en quoi Déméas est un parfait fabricant de discours, orateur en mauvaise part, qui n'utilise même pas l'apparence de raisonnement sophistique, mais assemble simplement les mots car il trouve qu'ils "font bien": alors qu'il lit son décret à Timon, ce dernier l'interrompt pour rétablir une vérité, dont Déméas ne s'embarrasse pas, à savoir le fait qu'il n'a jamais assisté aux Jeux olympiques alors que Déméas raconte le contraire [50]. Face à cette protestation, Déméas répond, par un mélange de désinvolture et d'impudence, que ce qui compte n'est pas la vérité de la mention mais la seule mention, et que Timon pourra assister à ces Jeux "plus tard".

Dans *Les sectes à l'encan*, le mot ῥήτωρ placé dans la bouche d'Hermès est à nouveau détemporalisé, pour désigner ironiquement une vie de qualité qui permet de maîtriser la parole, celle de Chrysippe :

ΕΡΜΗΣ Ὅτι μόνος οὗτος σοφός, μόνος καλός, μόνος δίκαιος ἀνδρεῖος βασιλεὺς ῥήτωρ πλούσιος νομοθέτης καὶ τὰ ἄλλα ὅποσα ἐστίν.

"Hermès—Celui-ci est le seul sage, le seul beau, le seul qui soit juste, brave, roi, orateur, riche, législateur, le seul pour tout le reste." (Les sectes à l'encan, 20)

Dans *Le pêcheur ou les ressuscités*, Lafranche, une des figures de Lucien dans son

œuvre, est ῥήτωρ. Mais nous n'avons toujours pas de marque temporelle dans le texte :

ῥήτωρ δὲ ὁ Παρρησιάδης ἐστίν.

"Lafranche est aussi¹⁹⁴ *orateur*" (*Le pêcheur ou les ressuscités*, 23)

Le rhéteur est souvent assimilé au "bavard": c'est un rhéteur, comme on dit... : l'expression est commune à *Le pêcheur ou les ressuscités* et à *La double accusation*, les opuscules qui semblent les plus autobiographiques ; toutefois alors que la première occurrence peut désigner Lucien lui-même, la seconde utilise le mot dans une plus large acception et se moque de l'espèce en général, en l'accusant implicitement de se complaire dans la chicane :

Ῥήτωρ γάρ τις, ὥς φασιν, ὢν, ἀπολιπὼν τὰ δικαστήρια καὶ τὰς ἐν ἐκείνοις εὐδοκίμῃσεις.

"Il est '*avocat*', comme il dit, il a renoncé aux tribunaux et à la renommée qu'il s'y était faite" (*Le pêcheur ou les ressuscités*, 25)

La double accusation ou les tribunaux est un opuscule où, sur le mode ironique et péjoratif, un certain Syrien est désigné comme un certain orateur. Il y a de l'autodérision et du trouble jeté dans cette manœuvre linguistique qui utilise le mot ῥήτωρ :

ΔΙΚΗ Ῥήτωρ τις ἔοικεν εἶναι ὁ τὴν ἐναντίαν θέμενος.

"Justice : quelque orateur, semble-t-il, a déposé un avis contraire." (*Bis accusatus sive tribunalia*, 32)

Dans *Comment il faut écrire l'histoire*, la figure de l'orateur est ridiculisée. Lucien dénonce le personnage ridicule que l'historiographe fait intervenir comme orateur sur le tombeau de Severianus :

καὶ μάλιστα ὅποτε ὁ ῥήτωρ ὁ Ἀφράνιος ἐπὶ τέλει τοῦ λόγου δακρύων ἅμα σὺν οἰμωγῇ περιπαθεῖ ἐμέμνητο τῶν πολυτελῶν ἐκείνων δείπνων καὶ προπόσεων.

"Et surtout quand cet *orateur*, cet Afranius, à la fin de son discours, s'est mis à pleurer et à pousser des gémissements émouvants en rappelant les somptueux soupers de son général et les santés qu'il y portait (...)" (*Comment il faut écrire l'histoire*, 26)

La figure de l'orateur est également présente dans les *Dialogues des morts* au point qu'elle sert à nommer un personnage. Ce personnage est pour ainsi dire prothétique. Il n'apparaît que pour qu' Hermès ait l'occasion de lui demander de quitter ses attributs et d'en donner une image dégradée. Cette partie de réplique constitue une assez bonne définition du rhéteur par la négative :

καὶ ὁ ῥήτωρ δὲ σὺ ἀπόθου τῶν ῥημάτων τὴν τοσαύτην ἀπεραντολογίαν καὶ ἀντιθέσεις καὶ παρισώσεις καὶ περιόδους καὶ βαρβαρισμούς καὶ τὰ ἄλλα βάρη τῶν λόγων.

ΡΗΤΩΡ Ἦν ἰδού, ἀποτίθεμαι.

"Et toi, le rhéteur, renonce à tes interminables enfilades de mots, tes antithèses, tes constructions symétriques, tes périodes, tes barbarismes et tout ce qui surcharge tes discours.

Le rhéteur—Eh bien vois, j'y renonce." (*Dialogue des morts*, 20, 10)

¹⁹⁴ Traduction qui se fonde sur la place de δέ.

3.3 Lucien *sophiste* et *rhéteur* : la volonté de maîtriser la langue grecque

Lucien devient donc un professionnel de la parole. A ce titre, sa connaissance et son utilisation de la langue relèvent moins d'un style monolithique que d'une adaptation aux circonstances ou aux sujets. Elles présupposent la capacité de choisir un registre et de passer de l'un à l'autre. Par exemple, dans l'ordre des genres, le *corpus* fait se côtoyer *L'éloge de la mouche*, éloge paradoxal, *La salle*, mélétè, et les *Histoires vraies*, fiction... Le spectre des genres et des thèmes est large chez Lucien¹⁹⁵ ; par exemple encore, dans l'ordre des dialectes, le choix de l'ionien dans certains opuscules ou dans certaines notations¹⁹⁶. Comme professionnel de la parole, Lucien doit être crédité d'une connaissance large des virtualités du grec.

De ces diverses occurrences et d'une réflexion sur les genres et les thèmes pratiqués, on peut dégager des traits essentiels pour les types de locuteurs modèles chez Lucien. Ces caractéristiques permettent de remettre sa vie en perspective et de penser que les qualités de *sophiste* et de *rhéteur* au sens noble, dans ce qu'elles ont de plus favorable à l'émergence d'une figure d'*expert* en matière de langue, ont été l'objectif de Lucien. Sans que cela doive être considéré comme péjoratif, on peut considérer Lucien comme devant être classé dans la catégorie proposée par Bowie 1982 en annexe de son travail : "Appendix I : Sophists of 'low or middle-class origin'."¹⁹⁷ Bowie précise alors au sujet de Lucien : "A better case might be made out for Lucian, but it is easier to be sure that he was a sophist (cf. *Bis accusatus* 27, *Apologia* 15) *pace* Bowersock, *Sophists* 114, than to extract from the conventions of the *Somnium*, with its tale of a prospective career in sculpture, a clear picture of Lucian's social background."¹⁹⁸

Le sophiste et le rhéteur visés par Lucien comme but sont des figures de son temps qui ne doivent pas être des reproductions des siècles passés, mais une combinaison de qualités classiques et de modernité dictée par les réalités de l'époque : primat de la parole d'apparat (en spectacle et/ou comme outil communication), domination romaine, professionnalisation des intellectuels, que cela se passe sur un mode respectable ou dégradé. Ainsi certains des personnages de Lucien, dans leur intemporalité, apparaissent avant tout comme des avatars de professionnels de la parole du II^e s. de notre ère : Jupiter est un déclamateur infatigable¹⁹⁹ ; les Enfers sont le lieu de débats sophistiques entre Alexandre et Hannibal (Ce dernier ne manque d'ailleurs pas de signaler son apprentissage de la langue grecque)²⁰⁰ ; un Scythe fait une ecphrasis²⁰¹ ; le Coq de *Le coq ou le songe* et Jésus Christ dans *Sur la mort d Pérégrinos* sont des sophistes²⁰² !

Lucien est un parleur professionnel et il le représente dans son œuvre. Il utilise la langue grecque parce que dans le monde romain elle se trouve être la plus "porteuse" pour son activité.

¹⁹⁵ Cf. index 1 des opuscules en fin de volume.

¹⁹⁶ Emplois de l'ionien dans *Comment il faut écrire l'histoire* ; *Les portraits* ; *La salle* ; *Les sectes à l'encan*. *Sur la Déesse syrienne* et *Sur l'astrologie* sont des traités entièrement écrits en ionien, mais dont on discute toujours plus ou moins l'authenticité (Pour une analyse de cet ionien, v. notre *Troisième Partie*).

¹⁹⁷ Bowie 1982, 54.

¹⁹⁸ Bowie 1982, 55 ; Anderson 1982, 92, a plus de mal à définir Lucien et parvient à un résultat moins clair tout en reconnaissant dans ses conclusions que Lucien est bien et avant tout un sophiste : " (...) to describe Lucian as a 'writer of dialogues' is a solecism only equal to that of denying him the title sophist, a term so flexible and subjective in second-century usage that it cannot fail to stick. How then is Lucian to be characterized ?"

¹⁹⁹ *Zeus tragédien*, 15 ; 32.

²⁰⁰ *La nécromancie ou Ménippe*, 19 sqq. ; *Dialogue des morts* 12, 13, 25.

²⁰¹ *Toxaris*, 8.

²⁰² *Le coq ou le songe*, 18 ; *Sur la mort de Pérégrinos*, 13.

4. Lucien fait un passage dans l'administration du système impérial romain

Lucien aurait occupé un poste dans l'administration impériale en Egypte. Le grec fut pour lui le moyen d'obtenir cet emploi.

De "nationalité", au sens moderne du terme, on peut dire qu'il est Syrien d'origine. Les mentions répétées de cette autodésignation dans ses textes sont insistantes. Or la critique des érudits ne se pose jamais véritablement la question de cette "nationalité". Chez Baldwin 1973, la question est effleurée²⁰³. Il se contente de renvoyer à Householder 1941 qui propose que Lucien ait reçu la citoyenneté romaine par l'intermédiaire de son père qui aurait pu venir à Samosate avec la *Legio XVI Flavia*²⁰⁴.

Etant donnée son passage dans l'administration romaine, nous estimons qu'il a dû être ou devenir citoyen romain, comme nous l'indiquent ses noms latins Lucius/Λούκιος et Lucianus/Λουκιανός. Le réalisme de l'intelligence et l'optimisme de la volonté font comprendre aux techniciens de la langue, sophistes et rhéteurs, tous professionnels de la parole d'origine non romaine, que la capitale du monde est bien Rome. Leur nationalité n'est plus grecque ni romaine mais "impériale"²⁰⁵.

La maîtrise de la langue grecque est donc une nécessité pour un oriental désireux de faire carrière. C'est ce que Lucien fit. La critique universitaire est sur cet aspect de la vie de Lucien plus productive. Selon Schwartz 1965, Lucien doit sa promotion à un poste d'*archistator praefecti Aegypti* à un personnage nommé Calvisius Statianus. Ce dernier, venu de Vérone et nommé en Egypte par disgrâce, aurait été rencontré par Lucien dans ses jeunes années lors de son voyage en Gaule²⁰⁶. Le poste occupé serait un poste de ἀρχιστάτωρ ou de "chief court usher": Pflaum l'identifie ainsi en comparant la mention d'un tel officier dans *Pap. Oxy II* (1899), p. 294, n° 294, Ed Grenfell et Hunt : il s'agit d'une lettre d'Alexandrie datée du premier siècle²⁰⁷.

Baldwin 1973 décrit d'emblée ce passage de carrière comme un mystère : "Lucian's translation to the imperial service in Egypt is another mystery. His elevation may have been ironically appropriate to one so concerned with style (we imagine he was a meticulous drafter of documents and may have been a rare civil servant who could write an intelligible *memorandum*), but who was responsible for his appointment and why? His actual position may have been *archistator praefecti Aegypti* ; Lucian himself is quite vague on the point."²⁰⁸. Ce qui frappe Baldwin 1973 dans la lecture qu'il fait des allusions de Lucien à sa prise de fonction en Egypte, c'est le besoin de se justifier : "Equally odd is the fact that he felt the need to justify his position in the *Apology*, since the *De Mercede Conductis* had attacked a very different class of men from civil servants, and in the *Somnium* the hope of public office is listed as one of the normal ambitions of a sophist"²⁰⁹.

²⁰³ Baldwin 1973, 12, n. 29.

²⁰⁴ Householder 1941, 94 *sqq.*

²⁰⁵ Bowersock 1965, 123.

²⁰⁶ Schwartz, 1965, 12-13.

²⁰⁷ Pflaum 1959, 281 *sqq.*; Bowersock 1969, 114.

²⁰⁸ Baldwin, 1973, 17.

²⁰⁹ Baldwin, *ibid.*

Sur le principe, comme le signale Baldwin 1982, et comme nous venons de le voir, il n'est pas exclu qu'un sophiste obtienne un poste dans l'administration impériale. Cela est même une constante qui se dégage de la documentation, textuelle ou autre : "In diplomacy and political leadership, however, it might be thought that the sophist's greater skill in public speaking gave him an advantage over his peers, secured him greater authority as a city politician and commended him for more frequent representation on important embassies, embassies which might in turn lead to imperial favour or friendship for the individual."²¹⁰ Cependant, on a vu que les sophistes trouvent leur vocation administrative surtout dans les charges impériales *ab epistulis*. Jones 1986 signale finalement ce que représente socialement cette prise de poste par Lucien : "When Lucian took a highly paid position in Egypt he justified it by recalling to Sabinus the salary he had long ago made as a sophist in Gaul, and this too implies no great wealth in the interval"²¹¹.

L'opuscule central sur la question du poste occupé par Lucien et de sa recherche de justification est l'*Apologie*. Ce texte revient parmi les plus souvent étudiés et les plus souvent cités. Le locuteur à la première personne qui s'exprime dans ce travail est directement assimilé par toute la critique à Lucien, sans remise en question totale ou partielle, c'est-à-dire pour le second cas portant sur la nécessaire part de stylisation que comprend une œuvre littéraire²¹².

On peut retirer de cela une quasi certitude de principe : les postes de ce type dans l'administration impériale romaine sont pourvus par des Grecs lettrés. Et Bowie 1982 l'a très tôt démontré, on ne fait pas seulement appel en cela à leur compétences techniques de maîtrise de la langue et du vocabulaire, mais à leur envergure littéraire. La thèse de Bowie 1982 est d'ailleurs que, sans cette dimension littéraire, les sophistes, notamment à l'époque de Lucien, ne seraient pas parvenus à ces charges, particulièrement à celle de *ab epistulis*.

L'*Apologie* débute par une adresse à Sabinus, immédiatement transformée en prosopopée de Sabinus. Le dedicataire, devenu personnage littéraire, ne comprend pas que l'auteur adopte une conduite qu'un de ses écrits, *Sur ceux qui sont aux gages des grands*, avait fortement condamnée, être salarié des élites, dans une servitude volontaire et rémunérée [1]. Le locuteur répète qu'il comprend ce jugement et la démarche de pensée de son interlocuteur. Il annonce qu'il va le faire parler à nouveau dans le sens du renoncement [2]. Ce discours du Sabinus de l'auteur utilise comme argument le fait que *Sur ceux qui sont aux gages des grands* est un ouvrage reconnu, qui pourrait causer du tort à son auteur dans sa vie actuelle, qui est en

²¹⁰ Bowie 1982, 31, et *ibid.* note 5 : "As Dr. J. L. Moles points out to me, Plut., *Praec. ger. reip.* 814 and Dio, *Orr.* xviii , and xlvii , might be used as evidence that sophistic rhetoric was widely regarded as useful in a Greek political context. For modern views cf. H.I.Marrou, *Hist. educ.*⁶, 294 (quoted by B.P.Reardon, *Courants littéraires grecs des IIe et IIIe siècles après J.-C.* (Paris 1971), 135-⁶ n.35), 'le prestige artistique...reconnu à l'orateur aboutit à investir indirectement celui-ci d'une certaine efficacité politique...'. On the other hand the unsuitability of the epideictic style to public life is recognized in Cicero, *De Or.* i.81 ; *Or.* 37-42 ; Quint.X.I.79 ; Plut., *De lib. educ.* 7a5-⁶."

²¹¹ Jones 1986, 16 ; cf. *Apol.* 15.

²¹² Dubel 1994, 26, note 39, remarque : " Il me paraît clair que l'on ne peut esquisser une biographie de Lucien à partir de la biographie de Δουκλινος : les traits de caractères et les rares éléments d'état civil qui lui sont attribués ont toujours leur raison d'être dans la stratégie visée par le dialogue." Elle donne en référence sur la fonction rhétorique des détails autobiographiques chez Lucien : « S. Saïd, "Le "je" de Lucien", *L'invention de l'autobiographie d'Hésiode à Saint-Augustin* (M.-F. Baslez, P.Hoffmann, L.Pernot éd.) Paris, 1993, 255-259. Cette notion de distance est absolument caractéristique de l'écriture de Lucien et dépasse largement le cadre du dialogue : voir les études sur Lucien narrateur de R. Branham 1989, chap. 4, et Clay D., "Lucian of Samosata : Four philosophical lives", *ANRW II.* 36. 5, 3422-3423.»

contradiction avec ce livre passé. A l'appui de cet argument vient un chapelet d'exemples de comportements contradictoires [3-7]. L'auteur se demande à la suite quels seraient les contre arguments qu'il pourrait invoquer pour sa défense, comme la Moire, la volonté désintéressée de servir un personnage qui réalise un grand dessein public, en désespoir de cause la vieillesse, la mauvaise santé, la pauvreté [8-10]. Mais le locuteur déclare ne pas en être au point d'avoir recours à de tels arguments. Il contre attaque alors contre la prosopopée qu'il a lui-même mise en marche en lui demandant de distinguer entre le particulier au service d'un particulier et l'homme public salarié de l'empereur [11]. Lucien proclame sa liberté dans ce poste, introduit alors une énumération de ses tâches administratives et évoque son salaire élevé, ses espoirs de carrière, le désir naturel de recueillir un salaire comme fruit de son travail, enfin le simple fait que l'activité est une des essences de l'homme [12-14]. Le dernier argument est que le locuteur se déclare être homme tout simplement, qu'il n'est pas philosophe pour avoir écrit *Sur ceux qui sont aux gages des grands* et que donc il ne faut pas attendre de lui une sagesse particulière :

Πρὸ δὲ τῶν ὅλων μεμνησθαι χρὴ τοὺς ἐπιτιμῶντας ὅτι οὐ σοφῶ ὄντι μοι—εἰ δὴ τις καὶ ἄλλος ἐστὶ που σοφός—ἐπιτιμήσουσιν ἀλλὰ τῶν ἐκ τοῦ πολλοῦ δήμου, λόγους μὲν ἀσκήσαντι καὶ τὰ μέτρια ἐπαινουμένῳ ἐπ' αὐτοῖς, πρὸς δὲ τὴν ἄκραν ἐκείνην τῶν κορυφαίων ἀρετὴν οὐ πάνυ γεγυμνασμένῳ. καὶ μὰ Δί' οὐδ' ἐπὶ τούτῳ ἀνιδῆσθαι μοι ἄξιον, ὅτι μηδὲ ἄλλῳ ἐγὼ γοῦν ἐντετεύχηκα τὴν τοῦ σοφοῦ ὑπόσχεσιν ἀποπληροῦντι. σοῦ μέντοι καὶ θαυμάσαιμ' ἂν ἐπιτιμῶντός μου τῷ νυνὶ βίῳ, εἴ γε ἐπιτιμῶς, ὃν πρὸ πολλοῦ ἤδεις ἐπὶ ῥητορικῇ δημοσίᾳ μεγίστας μισθοφορὰς ἐνεγκάμενον, ὅποτε κατὰ θέαν τοῦ ἐσπερίου Ὠκεανοῦ καὶ τὴν Κελτικὴν ἅμα ἐπιὼν ἐνέτυχες ἡμῖν τοῖς μεγαλομίσθοις τῶν σοφιστῶν ἐναριθμουμένοις.

"Mais, avant toutes choses, les accusateurs doivent se souvenir qu'ils ne m'accusent pas moi en tant que sage — si toutefois on est jamais sage en quelque manière — mais un homme ordinaire qui s'est exercé à des discours et pour eux s'est vu prisé à sa juste mesure, sans cependant s'être tout à fait entraîné à cette sublime vertu des maîtres à penser. Et, par Zeus, je ne crois pas devoir m'en affliger ; car je n'avais jamais rencontré un seul homme qui remplît la promesse du sage. Pourtant en ce qui te concerne, je m'étonnerais aussi que tu accuses ma vie actuelle, si toutefois tu l'accusais, ma vie dont tu savais depuis longtemps qu'elle rapportait les plus grandes paies pour de la rhétorique au nom de l'Etat, à l'époque où, étant allé voir l'Océan occidental et parcourant en même temps la Celtique, tu nous rencontras, nous que l'on comptait parmi les gens très bien payés parmi les sophistes." (Apologie, 15)

Cette dernière notation va dans le sens de l'analyse de Jones 1986, pour qui le préfet d'Egypte qui aurait donné ce poste à Lucien dans son administration aurait été pour lui une sorte de protecteur, qui lui aurait ainsi assuré un revenu, voire une prébende.

Mais cet opuscule de mise au point a surtout le mérite de définir la tâche de Lucien comme fonctionnaire : "...homme public chargé d'une partie de l'administration, qui gouverne dans la limite de son pouvoir, et reçoit à ce titre un salaire de l'Empereur."²¹³ La description est complétée en *Apologie*, 14, où le locuteur nous détaille ses fonctions :

ἔγωγ' οὖν, εἰ σκέψαιο, δόξαιμ' ἂν σοι οὐ τὸ σμικρότατον τῆς Αἰγυπτίας ταύτης ἀρχῆς ἐγκεχειρίσθαι, τὰς δίκας εἰσάγειν καὶ τάξιν αὐταῖς τὴν προσήκουσαν ἐπιτιθέναι καὶ τῶν πραττομένων καὶ λεγομένων ἀπαξάπαντων

²¹³ Cf. *Apologie*, 11.

ὑπομνήματα γράφεσθαι καὶ τὰς τε ῥητορείας τῶν δικαιολογούντων ῥυθμίζειν καὶ τὰς τοῦ ἄρχοντος γνώσεις πρὸς τὸ σαφέστατον ἅμα καὶ ἀκριβέστατον σὺν πίστει τῇ μεγίστῃ διαφυλάττειν καὶ παραδιδόναι δημοσίᾳ πρὸς τὸν αἰὲ χρόνον ἀποκεισομένης, καὶ ὁ μισθὸς οὐκ ἰδιωτικός, ἀλλὰ παρὰ τοῦ βασιλέως, οὐ σμικρὸς οὐδὲ οὔτος, ἀλλὰ πολυτάλαντος· καὶ τὰ μετὰ ταῦτα δὲ οὐ φαῦλαι ἐλπίδες, εἰ τὰ εἰκότα γίγνοιτο, ἀλλὰ ἔθνος ἐπιτραπῆναι ἢ τινας ἄλλας πράξεις βασιλικάς.

“Tu verras que ce n’est pas la partie la moins importante de ce gouvernement de l’Egypte qu’on m’a confiée, que j’introduis les instances, que je leur assigne le rang qui leur revient, que je tiens des registres exacts de tout ce qui se fait, de tout ce qui se dit, que je règle les discours des avocats, que je conserve les décisions du préteur, rédigées très clairement et très exactement avec la fidélité la plus entière, et que je les remets aux archives publiques pour être conservées à jamais. Ensuite ce n’est pas d’un particulier que je reçois mon salaire, mais de l’empereur, et ce salaire n’est pas petit ; il monte à plusieurs talents. Ajoute que j’ai des espérances assez bien fondées, si les choses suivent leur cours naturel : on peut fort bien me donner un pays à gouverner ou d’autres fonctions impériales.” (Apologie, 14)²¹⁴

Lucien illustre ainsi le fait que les sophistes sont en même temps des hommes publics. Nul doute que sa maîtrise du grec ne lui ait également fait attribuer ce poste. On recherche alors des professionnels de la parole pour le fonctionnement de positions sociales en vue, pas forcément d’ailleurs à Rome, ce qui relativise son importance en même temps que l’importance de la langue latine.

Quelles que soient les conjectures sur cette partie de la vie de Lucien, temps fort de sa carrière publique, il faut retenir que cette position dans un poste impérial est à l’image des possibilités de carrière que les sophistes de l’époque recherchaient et qu’on leur offrait. Mais l’obtention d’un poste pouvait dépendre de confluences d’intérêts politiques, de mystère des choix individuels, de purs hasards. Lucien est en ce sens tout à fait dans une norme, et sa vie est l’histoire d’une ascension par la maîtrise de la langue grecque. Il en respecte d’ailleurs les codes en reprenant des traits de styles caractéristiques des *écrivains* de l’administration impériale qui devenaient également *écrivains*. Le trait le plus remarquable est l’utilisation du “nous” impérial²¹⁵, convenance stylistique quasi obligatoire et caractéristique d’un fonctionnaire impérial en même temps homme de lettres²¹⁶.

Une dernière question demeure et se trouve à plusieurs reprises posée par la critique : pourquoi la carrière administrative de Lucien ne continue-t-elle pas ? Plusieurs hypothèses se présentent. La première ressortit à l’origine sociale de Lucien. Nous avons vu que les notations biographiques qu’il disperse et dispense dans ses opuscules entraînent à le représenter comme issu d’origine modeste. D’un autre côté, il n’existe pas de notations nous le situant dans une classe sociale favorisée. Lucien est un *homo novus*. Or Rome appuie toujours les privilégiés dans l’Empire, c’est-à-dire la classe des notables, qui est un fondement de son pouvoir²¹⁷. Lucien dans son poste subit certainement deux désavantages : 1) il est éloigné de sa région d’origine, ce qui n’en fait pas un véritable notable, si on définit cet état comme relevant d’une importance locale ; 2) il n’appartient pas à une famille dont des membres ont déjà fait carrière

²¹⁴ Sur la carrière des professionnels de la parole sous l’Empire Romain, cf. encore M. L. Clarke, *Rhetoric at Rome*, 143 ; D. L. Clark, *Rhetoric in Greco Roman Education*, 259.

²¹⁵ Cf. *Alexandre ou le faux prophète*, 48 et *Comment il faut écrire l’Histoire*, 29.

²¹⁶ Veyne 1999, 516 ; cf. Cassius Dion LXXX 4, 1 ; LXXVI. 12, 5 ; XXXIX. 38, 1 ; LXXV. 3, 3 ; cf. Palm 1959 ; Swain 1996, 403.

²¹⁷ Veyne 1999, 522.

dans le système. On peut penser qu'il se rend donc rapidement compte qu'il se trouve dans une impasse professionnelle qui risque de lui coûter en technicité, dans la mesure où la déclamation nécessite un entraînement régulier, comme on l'a vu, qui n'est pas toujours compatible avec une charge administrative. Les vies de sophiste, rhéteur, *Halbphilosoph*, sont au quotidien peu enviables, à tout le moins assez ordinaires. Lucien les retranscrit d'ailleurs ainsi dans son œuvre. Mais Lucien y revient après un poste administratif. Il faut interpréter cela comme un retour à l'activité et aux satisfactions intellectuelles, que les charges administratives offrent peu.

5. Conclusion sur la vie de Lucien

Comme étranger d'origine, il devient assez grec pour adopter l'attitude des élites grecques face à la domination romaine : l'acceptation de la domination politique à un niveau "supranational" dans les cités, qui laisse cependant le champ libre à l'exercice d'un pouvoir local auquel on laisse assez de liberté pour qu'il se pense autonome de fait, avec des apparences de romanité, et qui manifeste de manières et d'autres des signes de résistances idéologiques ou culturelles²¹⁸. Cette immersion de la grécité dans l'Empire romain ne peut être ignorée de Lucien, qui la représente clairement, sous différentes modalités²¹⁹, laissant entendre, à chaque fois, que le changement culturel se manifeste par des signes linguistiques²²⁰.

Sa vie pose comme *leitmotive* les questions de l'apprentissage du grec et de la maîtrise du langage²²¹. Pour un Syrien d'origine, les modalités sociales de l'apprentissage et de l'utilisation de la langue ne peuvent être entièrement gommées. Et il ne s'agit pas seulement d'une question qui se pose pour le début de sa vie, mais encore pour le cours de sa carrière vu son intérêt pour les notations évoquant la formation et l'éducation permanente que nécessite la langue grecque, et ceux qui la manient. Lucien, par sa vie, prouve d'emblée l'intérêt de la notion d'évolution en matière de langue.

Au bout du compte, le débat ne nous semble pas être de savoir ce qui, dans les allusions à la vie de Lucien dans ses œuvres, est vrai ou non. Une démarche de reconstruction biographique est toujours possible en même temps que sujette à caution. On pourrait conjecturer longtemps sans vraiment offrir de résultats fermes. Lucien veut nous amener à croire aux notations qu'il distille le concernant comme "a sophistic personality": "His interest in both falsehood and paradox should be borne in mind when one reads his biographical excursuses. We are asked to believe that he abandoned rhetoric for philosophy around the age of forty, that he produced a mixture of prose and verse, that he mixed Comedy, Satyric drama, Eupolis and Aristophanes, and then added Menippus."²²² Or le scepticisme de la critique est à cet égard quasi général et récurrent²²³.

Au lieu d'un débat, nous entendons donc proposer l'examen d'un constat que nous avons cherché à établir. Lucien dans sa vie est à prendre comme un témoin sur l'état de la culture et de

²¹⁸ Veyne 1999, *passim*.

²¹⁹ Il faut citer d'emblée *Sur ceux qui sont aux gages des grands*.

²²⁰ Cf. toutes les études sur *Sur une faute commise en saluant* ou *Le pseudologue* ou sur le mot ἀποφράς, par exemple.

²²¹ Les dialogues *Lexiphanès* et *Le Pseudologue*, qui ont des thèmes apparentés, prouvent, si on admet l'écart temporel de leur production, que le souci linguistique, quel qu'on l'interprète, est constant dans la vie de Lucien : cf. Jones 1972.

²²² Anderson, 1982, 85.

²²³ Cf. Bompaire 1958, 528 *sqq.*, Baldwin 1973, 12-20, Baldwin.

la langue²²⁴. Dans ce qui, dans le texte de Lucien, peut être compris comme pouvant se rattacher à sa vie, un souci répété pour les questions de langue l'amène à donner des représentations de la langue grecque dans son oeuvre²²⁵. Ces représentations donnent à voir et à comprendre la langue grecque comme un moyen de gagner sa vie. Ainsi il y a toujours une certaine *distance* entre Lucien, l'homme, et son grec.

²²⁴ Cf. *Le pseudologue*, 5-7; *Sur la mort de Pérégrinos*, 3-7.

²²⁵ Cf. *Le Pseudologue* et *Sur une faute une faute commise en saluant*.

I.C

Lucien et les langues des étrangers.

Lucien reprend souvent dans son œuvre l'opposition traditionnelle du même et de l'autre. Cette opposition est particulièrement traitée sous l'angle linguistique. Plaçant la langue grecque dans la bouche d'un étranger, Lucien affirme l'identité d'une communauté, la grécité, définie par la langue, et, d'autre part, il fait toute sa place à l'étranger. Dans la même démarche, et c'est là le plus important, Lucien fait savoir, sur fond de barbarismes, que sa propre grécité est acquise, et par conséquent que le grec est quelque chose de malléable et de fragile, de provisoire peut-être aussi.

Voilà pourquoi Lucien fait une présentation multiple du ξένος, en d'autres termes voilà pourquoi les étrangers et leurs langues et leurs usages sont si nombreux dans son œuvre. Lesbien, phénicien, syriaque, latin, égyptien, celte, thrace, scythe, hébreu, et d'autres non précisées : on se demande si Lucien a oublié de faire un sort à quelques langues parlées sur le pourtour de la Méditerranée ! Et le lecteur de Lucien s'aperçoit aisément qu'il n'a pas de mépris pour les gens qui parlent mal le grec, ou qui parlent autrement le grec, souvent des étrangers, et qu'au contraire il s'intéresse à leur langue d'origine, et à leur grec.

1 Les notions d'étranger et de langue de l'étranger, en général et chez Lucien.

1.1 La notions d'étranger et de langue de l'étranger, en général

On connaît à présent l'importance fondamentale de la notion de langue de l'étranger dans le monde grec grâce à différents travaux précurseurs. Lonis 1988 et 1992 permettent de bien comprendre les concepts qui fondent la réflexion sur l'étranger dans l'Antiquité grecque, notamment à la période classique. A chaque fois, dans ces travaux, Brixhe (1988) et Hodot (1992) mettent en évidence l'importance de la dimension *sociolinguistique* dans cette prise en compte du ξένος dans les textes. C'est-à-dire que leurs études portent sur des variations linguistiques textuelles qu'ils analysent comme étant en rapport avec des classes sociales, des situations de communication, des facteurs géographiques, des données culturelles. Ces mêmes études montrent comment les contacts linguistiques ont (notamment dans des cas de bilinguisme ou multilinguisme) non seulement des conséquences linguistiques, mais encore politiques au sens étymologique et le plus large du terme.

La perception première que l'on a des rapports entre Grecs et barbares à travers les notations littéraires est, généralement, celle du mépris des premiers envers les seconds. Comme l'écrit Bernand 1994 : "Quelle que soit l'admiration que l'on éprouve pour les écrivains et les penseurs grecs, force est de constater qu'une de leurs certitudes les plus constantes fut le mépris

qu'ils affichaient pour ceux qui, ne parlant pas leur langue, étaient qualifiés de "Barbares". Tout le théâtre grec résonne de ces déclarations péremptoires et péjoratives au sujet des étrangers ne parlant pas le grec ²²⁶. Car la langue parlée est une des premières caractéristiques qui se manifeste dans le contact entre populations. Celui qui ne parle pas ou mal grec, étranger souvent, pose à l'hellénophone, qui par sa maîtrise de la langue a un sentiment d'appartenance à une communauté, un problème d'identification. Dans sa difficulté à résoudre ce problème, une des réactions possibles est la xénophobie sous forme de dédain ou d'exclusion²²⁷, voire de violence.

Brixhe 1988 a démontré la complexité de la signification des notations littéraires présentant de telles situations sociolinguistiques en effectuant des analyses rigoureuses du grec parlé par un Perse des *Acharniens* (v.100 et 104), par un dieu triballe dans *Les oiseaux* (v.1615, 1628-1629 et 1678-1679)²²⁸, par un archer scythe dans les *Thesmophories* d'Aristophane. Ses analyses l'amènent aujourd'hui à considérer cette langue grecque d'étranger à Athènes comme un *pidgin*, qui "se définit, on le sait, par sa fonction purement véhiculaire et par la simplification qu'entraîne cette fonction (...) simplification du système phonologique, de la flexion nominale et pronominale, de la conjugaison, de la syntaxe, où la parataxe prend le pas sur l'hypotaxe." Les conclusions de cet examen débouchent sur ce qui peut constituer une définition des critères à prendre en compte pour effectuer une lecture sociolinguistique de notations où il est question de la langue de l'étranger. Il faut en premier lieu avoir présent à l'esprit que la plupart du temps l'étranger apprend le grec "sur le tas", sur son lieu de travail pour l'essentiel, parfois au bas de la pyramide sociale, et au contact d'autres étrangers. En second lieu, il faut compter avec la volatilité et le caractère éphémère de ce type de parler grec sous la pression constante des koinés officielles ou locales²²⁹.

Dans la même logique sociolinguistique, Hodot 1992 a mis évidence que les comportements sociaux, notamment une forme de "xénophobie ordinaire", rejaillissaient sur l'état de la langue. Ainsi on observe que les verbes en -ύζω tirés d'ethniques reflètent particulièrement certains traits de société et certaines manières de parler le grec, et que leur sens s'élargit souvent d'une signification morale péjorative²³⁰.

1.2 La notions d'étranger et de langue de l'étranger, chez Lucien

L'étranger, l'étranger parlant grec, l'étranger parlant sa langue autre que le grec, se trouvent représentés chez Lucien sous les différentes modalités que nous venons d'exposer, à des degrés divers.

²²⁶ Bernand 1994, 162.

²²⁷ Cf. le désarroi pathétique d'Anacharsis, pour ainsi dire autiste linguistique et culturel, "débarquant" à Athènes, désarroi magnifiquement rendu par Lucien en *Scythe*, 3 et 4.

²²⁸ Note de Brixhe : "Les Triballes appartenaient, semble-t-il, à l'ensemble thrace, symbolisant pour les Athéniens l'humanité la plus primitive et l'exotisme sauvage."

²²⁹ Brixhe 2001, 2-4.

²³⁰ Cf. également Berche 1987, 135-139 qui décrit les enjeux de sens diachroniques et synchroniques de ces verbes.

1.2.1 Le regard de la critique moderne

La critique lucianesque ne manque pas de repérer ce motif. Cependant Bompaire 1958, par exemple, considère le monde barbare et la barbarophonie comme secondaires dans l'œuvre de Lucien. Concomitamment, l'étude de Kokolakis 1958 met en évidence que Lucien envisage autrement le monde barbare, par l'entremise de sa représentation dans les jeux de gladiateurs par exemple²³¹.

Il faut attendre plus de trente ans pour que la critique prenne véritablement en compte la représentation de l'étranger chez Lucien. Ainsi Saïd 1993 définit tout d'abord les caractères *ethnographiques* de l'écriture de Lucien. Les notations ethnographiques que l'on recense dans l'œuvre de Lucien sont nombreuses. Mais selon Saïd 1993, elles ne doivent pas être prises pour de(s) (prétendues) représentations de la réalité, supplémentaires, qui viendraient s'ajouter aux productions dues à la vogue de l'écriture ethnographique, comme celles de Ctésias, Jambule ou Antonius Diogénès. L'écriture ethnographique de Lucien aurait pour but de dénoncer les mensonges des autres écrivains et l'ethnographie-fiction, en produisant elle-même des fictions ethnographiques. Cela présuppose chez Lucien l'intériorisation culturelle de l'écriture hérodotéenne, des procédés des écritures ethnographiques qu'il connaît, et de ce que peut être l'œil ethnographique des étrangers représentés dans les opuscles. La problématique de cette écriture est surtout traitée par Saïd du point de vue des thèmes littéraires²³². Il est possible de prolonger la réflexion en l'étendant au plan politique. L'écriture ethnographique sert les pouvoirs quand ils l'organisent. C'est ce que fit Alexandre en Egypte, suscitant enquêtes et écrits sur les peuples soumis, affirmant sa suprématie et contrôlant les barbares²³³. L'œil ethnographique de Lucien n'est peut-être pas alors totalement parodique, mais signale une "sagesse barbare", non plus objet d'étude, mais active dans sa participation à l'hellénisme par la vision qu'elle donne d'hellénophones susceptibles d'être critiqués.

Mais la conception de Saïd 1993 permet nettement de dire aussi en quoi la perception de l'étranger par Lucien est avant tout une perception linguistique. Lucien définit implicitement son écriture par rapport à celle d'Hérodote. C'est qu'écrire comme Hérodote implique l'utilisation de l'ionien. Lucien réutilise des formules et procédés d'écriture d'Hérodote et de ses successeurs. En effet, "à plusieurs reprises et pas seulement dans *Comment il faut écrire l'histoire*, Lucien se montre un lecteur attentif d'Hérodote et de ses successeurs et démontre avec éclat qu'il maîtrise à la perfection tous les procédés de cette "linguistique du mensonge"²³⁴ qu'il se plaît si souvent à dénoncer"²³⁵. Lucien, lui, par la subversion du propos ethnographique, les étrangers représentés dans ses opuscles devenant ethnologues de l'hellénisme, appelle implicitement à une reconnaissance de l'acculturation des étrangers du monde grec. La démonstration de Saïd 1993 en est claire, et certaines notations des textes de Lucien, concernant des faits de langue, la corroborent.

²³¹ Kokolakis 1958, 328-351.

²³² Saïd 1993, 149-170.

²³³ Le Boulluec 2000, 63-75.

²³⁴ Note de Saïd 1993 : "J'emprunte cette expression à l'ouvrage de H. Weinrich, *Linguistik der Lüge*, Heidelberg 1966".

²³⁵ Saïd 1993, 163.

1.2.2 Le regard de Lucien

Nous avons vu comment Lucien lui-même, lorsqu'il s'agit de son nom et de son identité, a conscience d'avoir été étranger et le rappelle dans ses oeuvres, comme quand, dans *Le pêcheur ou les ressuscités*, par la bouche de Lafranche, un de ses noms dans son oeuvre, il décline son identité à Philosophie. Accusé par une galerie des philosophes les plus illustres d'avoir fait déchoir la philosophie de différentes façons, Λυκῖνος cède la parole à une quasi-prosopopée de lui-même, Parrésiadès, nom que, en suivant le ton de familiarité brusque de cet opuscule, on peut traduire par "Lafranche"²³⁶. C'est à lui qu'il revient de mettre en valeur toute l'"étrangeté"²³⁷ de Lucien :

ΠΑΡΡΗΣΙΑΔΗΣ Σύρος, ὦ Φιλοσοφία, τῶν Ἐπευφρατιδίων. ἀλλὰ τί τοῦτο; καὶ γὰρ τούτων τινὰς οἶδα τῶν ἀντιδίκων μου οὐχ ἥτερον ἐμοῦ βαρβάρους τὸ γένος· ὁ τρόπος δὲ καὶ ἡ παιδεία οὐ κατὰ Σολέας ἢ Κυπρίους ἢ Βαβυλωνίους ἢ Σταγειρίτας. καίτοι πρὸς γε σέ οὐδὲν ἄν ἔλαττον γένοιτο οὐδ' εἰ τὴν φωνὴν Βάρβαρος εἴη τις, εἴπερ ἡ γνώμη ὀρθὴ καὶ δικαία φαίνοιτο οὔσα.

"Lafranche—Je suis Syrien, Philosophie, né sur les bords de l'Euphrate. Mais qu'importe? Parmi ces gens qui me poursuivent, j'en connais qui, par leur naissance, ne sont pas moins barbares que moi. Mais le tour"²³⁸ et la culture ne sont pas Solésiens, Chypriotes, Babyloniens ou Stagyrtes, et assurément l'on n'en vaudrait pas moins à tes yeux si l'on était barbare de langue, du moment que l'esprit apparaisse droit et juste."²³⁹ (*Le pêcheur ou les ressuscités*, 19)

La déclaration de Lafranche est un bon paradigme des notions qui sont au coeur de la problématique de l'étranger chez Lucien : παιδεία²⁴⁰, mais aussi τρόπος, φωνή, βαρβάρους et γνώμη. La φωνή est un critère de définition de l'étranger auquel on prête attention dans l'oeuvre même de Lucien, mais qui est clairement relégué à un niveau secondaire par l'opinion commune. Lafranche porte-parole de Lucien dans son oeuvre est d'emblée chargé d'un message idéologique : la *débarbarisation* passe par un travail sur la langue concomitant au travail sur le τρόπος. Sur le plan sociolinguistique, τρόπος est une occurrence très intéressante. Le sens du mot est ici clairement celui de *comportement*, que l'on peut traduire dans un registre de français plus soutenu par *tour*. Cette notion se trouve, dans la réplique de Lafranche, mise en relation avec des adjectifs toponymiques dont les connotations habituelles sont bien celles d'une "xénophobie ordinaire", ainsi dénoncée en creux par le procédé rhétorique de l'ironie

²³⁶ Cf. I.A *supra*.

²³⁷ Il y indéniablement une forme de fierté à se dénommer étranger, "le Syrien", et à se signaler comme tel quand on recèle une part d'Orient en soi. Méléagre de Gadara (I^{er} s.a.C.) le fait à plusieurs reprises. Né d'un père grec à Gadara en Syrie, il vécut à Tyr une grande partie de sa vie, puis se retira à Cos sur ses vieux jours. Cf. *Epigrammata Graeca*, édition Page, Oxford, Meleager II, 5, 4032 : "εἰ δὲ Σύρος, τί τὸ θαῦμα;" et IV, 7, 4050: "ἀλλ' εἰ μὲν Σύρος ἐσσί, σαλάμ."

²³⁸ Cf. Bernand 1994, 300 : "Le vêtement dénonce l'étranger et aussi celui qui a emprunté aux Barbares leur mode de vie."

²³⁹ Cf. également *Toxaris* 5, 6, 8, 9, 28, 35, 51.

²⁴⁰ V. Jones 1986, *passim*.

retournée, souvent utilisé par Lucien²⁴¹. Les quatre adjectifs ethniques ne sont certainement pas choisis au hasard : Σολέας est l'éponyme du solécisme, vient ensuite la mention de l'île grecque la plus exotique, une ancienne capitale orientale qui fait penser aux rives de l'Euphrate, et Σταγειρίτας qui fait allusion à la patrie d'Aristote. Le dernier ethnique valide par ironie le propos de Lafranche. Le philosophe par excellence lui-même n'était pas de naissance classique, mais s'est acculturé.

On sait que les barbares sont habituellement assez stylisés, voire seulement esquissés dans les représentations que la littérature grecque en donne²⁴². Bernand 1994 résume ainsi la pratique littéraire de l'utilisation de la figure du barbare : "Les barbares deviennent des êtres réduits à un schéma abstrait. On les voit rarement et ils sont seulement évoqués pour leur cruauté, leur indisciplin, leur lâcheté, leur fourberie. On indique leurs noms mais leurs mœurs, leurs manières de vivre, leur habillement et les détails concrets de leur vie ne sont pas donnés. Le barbare devient ainsi une notion abstraite, qui ne frappe plus l'imagination. Bien plus, on les hellénise, tandis que les Grecs se barbarisent."²⁴³

Les notations concernant des barbares, c'est-à-dire des étrangers, chez Lucien, sont nombreuses, et se rapportent très souvent à la langue qu'ils parlent et à la manière dont ils la parlent. Sans rappeler exhaustivement ces notations, on peut évoquer certains traits essentiels de ces utilisateurs étrangers de langue grecque ou non grecque dans leurs apparitions chez Lucien.

Dans *L'éloge de la patrie* par exemple, ouvrage épictique consacré à la mise en valeur de la notion de patrie, une définition du barbare se dessine en creux par opposition à celle de l'autochrome. Les barbares sont présentés comme des êtres méprisables et déracinés :

οἱ μὲν γὰρ ἐπήλυδες καθάπερ νόθοι ῥαδίως ποιοῦνται τὰς μεταναστᾶσεις.

"Car les immigrés, comme des bâtards, se déplacent facilement" (*L'éloge de la patrie*, 10)

Lucien affectionne le traitement de la notion d'étranger dans des contextes d'une manière ou d'une autre abstraits. *L'éloge de la patrie*, comme ouvrage épictique, ne peut évoquer la problématique qu'en filigrane. Mais il signale clairement les causes de la volatilité et du caractère éphémère des pidgins qui devaient exister au second siècle de notre ère et dont on trouve à plusieurs reprises la trace dans certaines notations de Lucien.

Lucien utilise pour ainsi dire le même type de traitement dans les opuscules qui mettent en scène des dieux. Le monde divin ainsi recréé offre une aire de débat, hors de toute détermination historique, sur la notion d'étranger. Lucien rappelle par exemple une caractéristique éternelle du monde grec antique, son hétérogénéité ethnique et les flux migratoires qu'elle présuppose, dans la conclusion du *Zeus tragédien*. Dans ce dialogue, Zeus apparaît d'emblée comme ne cessant de débiter des vers de tragédie. Les autres dieux le soupçonnent d'évoluer dans ce registre car il aurait un souci amoureux²⁴⁴. Mais son tourment est causé par l'opposition de deux philosophes, dont l'un, Damis, conteste l'existence des

²⁴¹ Hodot, 1992, *passim*.

²⁴² Cf. *Toxaris* 5, 6, 8, 9, 28, 35, 51, pour une hellénisation de barbare scythe avec une certaine épaisseur psychologique.

²⁴³ Bernand 1994, 312.

²⁴⁴ Une traduction modernisée du titre et à laquelle pourrait s'adapter un idiomatisme familier de la langue française serait : "*Zeus fait son cinéma*". Je m'inspire pour cette traduction d'une remarque de Saïd 1993, 157 à propos de *Toxaris* 12.

dieux, alors que l'autre, Timoclès, la défend. Hermès, en guise de conclusion, cherche à consoler Zeus, en lui disant que les partisans de Damis sont peu nombreux, en comparaison de la multitude des croyants, désignée par :

Ἑλλήνων ὁ πολὺς λεὼς Βάρβαροί τε πάντες.

"La majorité du peuple des Hellènes et tous les barbares." (Zeus tragédien, 53)

Et dans le même dialogue, quand Zeus appelle les dieux à se réunir, se pose un problème de préséance selon la matière dont les dieux sont fabriqués, et selon que ceux des barbares sont plus richement ornés que ceux des Grecs²⁴⁵.

Les étrangers sont, dans le monde divin, constamment désignés comme tels, et symbolisent les faux ou néo-dieux qui ne devraient pas pouvoir prendre part à la vie des dieux véritables et traditionnels. C'est la critique de Momos dans *L'Assemblée des Dieux*, qu'Hermès l'invite à développer en ces termes :

ἡ δὲ σκέψις περὶ τῶν μετοίκων καὶ ξένων.

"La délibération porte sur les métèques et les étrangers." (L'Assemblée des Dieux, 1)

Momos met alors en accusation Dionysos. Et là, la réplique devient moins innocente si l'on se rapporte à l'ordre des mots, qui met en relief l'ethnique Συροφοίνιξ. Lucien glisse ici au moins une connotation, sinon une intention, à l'endroit de Dionysos. Il s'agit à nouveau de signaler une origine étrangère pour suggérer l'application universelle du réflexe de scepticisme à propos de la notion d'origine. A cela s'ajoute une dimension de flou et de mélange finement mise en valeur à la fois par le préfixe ἡμι- et par le caractère composé de l'ethnique. Ce dernier, Συροφοίνιξ, pose d'ailleurs une intéressante question de traduction. Chambry le traduit par "phénicien", ce qui évoque déjà un soupçon de fourberie et "cent tours d'adresse jolis"²⁴⁶. Mais cette traduction laisse de côté le premier élément, Συρο-, de la composition de l'ethnique. Or il est important dans la mesure où il constitue au moins un fragment supplémentaire d'autofiction de Lucien dans son œuvre d'une part, et, parce que, d'autre part, il influe sur le sens de -φοίνιξ. On pourrait alors, au prix d'un anachronisme, traduire par "Levantin" cet adjectif, et lire que Dionysos est :

ἡμιάνθρωπος ὢν, οὐδὲ Ἑλλήν μητρόθεν ἀλλὰ Συροφοινικός τις ἐμποροῦ τοῦ Κάδμου θυγατριδοῦς...

"Demi-homme, qui n'est même pas grec du côté de sa mère, car il est le petit-fils de Cadmos, un quelconque marchand levantin." (Assemblée des dieux, 4)

Enfin quand il s'agit de rendre le décret, Momos stigmatise une dernière fois les étrangers (comme étrangers à la citoyenneté divine cette fois) et les différentes langues qu'ils parlent :

πολλοὶ τῶν ξένων, οὐ μόνον Ἕλληνες ἀλλὰ καὶ βάρβαροι, οὐδαμῶς ἄξιοι ὄντες κοινωνεῖν ἡμῖν τῆς πολιτείας, παρεγγραφέντες οὐκ οἶδα ὅπως καὶ θεοὶ δόξαντες ἐμπεπλήκασιν μὲν τὸν οὐρανὸν ὥς μεστὸν εἶναι τὸ

²⁴⁵ Zeus tragédien, 8.

²⁴⁶ Molière, *Fouberies de Scapin*, I, 2.

συμπόσιον ὄχλου ταραχώδους πολυγλώσσων τινῶν καὶ ξυνκλύδων ἀνθρώπων .

"Beaucoup d'étrangers, non seulement grecs, mais aussi barbares, alors qu'ils ne sont absolument pas dignes de partager avec nous la citoyenneté, ayant été inscrits sur nos registres je ne sais comment, et se faisant passer pour des dieux, ont rempli le ciel au point que notre salle à manger est pleine d'une foule turbulente d'individus mélangés qui parlent toutes les langues ." (Assemblée des dieux, 14)

Il s'agit dans sa bouche en partie des traits conventionnels critiquant les étrangers et qui sont reproduits dans le monde des dieux. Mais Lucien prend soin de bien signaler le trait linguistique d'un mot sans équivoque, et péjoratif dans le contexte : πολυγλώσσων.

Evidemment, le monde barbare est également signalé comme ayant une éducation qui reste à faire, ce dont entendait par exemple se charger la Philosophie de *Les fugitifs*. Elle raconte à Zeus comment, maltraitée par les hommes en général, elle a été la première à les éduquer, en commençant par les barbares :

ᾠ Ηἱξά μέν, ᾠ πάτερ, οὐκ ἐπὶ τοῦς Ἑλληνας εὐθύς, ἀλλ' ὅπερ ἔδόκει μοι χαλεπώτερον τοῦ ἔργου εἶναι, τὸ Βαρβάρους παιδεύειν καὶ διδάσκειν, τοῦτο πρῶτον ἡξίουν ἐργάσασθαι .

"Ce n'est pas chez les Grecs, mon père, que je m'élanciai d'abord. C'est par la partie de ma tâche qui me paraissait la plus difficile, par l'instruction et l'éducation des barbares, que je jugeai à propos de commencer." (*Les fugitifs*, 6)

Un premier sous-entendu se dégage clairement de cette notation : les Grecs n'ont pas été les premiers maîtres de la philosophie. Ce lieu commun assez banal sert cependant à en masquer un autre moins conventionnel : les Grecs ne devraient peut-être pas tant faire les fiers, eux qui "se retrouvèrent sous la domination d'Alexandre le Grand, un Macédonien de langue grecque qui se considérait comme l'héritier des rois de Perse."²⁴⁷

Enfin les étrangers sont parfois des autoreprésentations supplémentaires de Lucien dans son oeuvre. Lucien, on l'a rappelé, se représente en utilisant des noms, des masques, ou des allégories qui traduisent les modalités de l'autoreprésentation. Nous avons également déterminé en quoi des figures d'étrangers sont des parcelles de Lucien dans son oeuvre. Les Scythes, à cet égard, peuvent être considérés comme les représentants de l'acculturation du Syrien, pour ainsi dire des allégories de Lucien à Athènes "école de la Grèce"²⁴⁸. La fascination que la culture grecque exerce se trouve d'ailleurs sans cesse rappelée aux étrangers par les étrangers eux-mêmes²⁴⁹.

Dans *Le Scythe ou le Proxène*, nous retrouvons deux étrangers, Toxaris et Anacharsis. Toxaris est un Scythe établi depuis longtemps dans l'Athènes du V^e s.a.C. et qui est devenu tout à fait attique²⁵⁰. Il rencontre par hasard Anacharsis, un autre Scythe fraîchement arrivé à Athènes, qui ne parle pas grec²⁵¹, et entreprend en quelque sorte son initiation culturelle. Les conditions socio-historiques de situation du dialogue, autrement dit le contexte, se limitent au décor esquissé. Toxaris présentant Anacharsis à Solon constitue certes une référence à un temps historique. Mais cela mis à part, rien d'autre ne permet dans l'opuscule de préciser une

²⁴⁷ Momigliano 1980, 94.

²⁴⁸ *Le Scythe*, 9.

²⁴⁹ Saïd 1993, 163-170.

²⁵⁰ *Le Scythe*, 3.

²⁵¹ *Le Scythe*, 3.

quelconque datation précise des événements fictifs qui y sont relatés. Sur ce plan, la fiction est quasi-absolue au sens étymologique du terme. Lucien l'écrivain ne l'a rattachée à aucun déterminisme, même si les noms d'Anacharsis et les éléments de décor connotent la grandeur de l'Athènes classique²⁵². Cela a pour effet de concentrer toute l'attention du lecteur sur cette rencontre contrastée, dans le monde grec, de deux étrangers dont le degré de grécisation respectif permet de jouer sur un contraste. Toxaris parle donc ainsi d'Athènes à Anacharsis :

οὐ γὰρ ἄν, ὥς φῆς, ἀπέλθοις οὐδ' ἂν ἀφείη σε ῥαδίως ἢ πόλις·
οὐχ οὕτως ὀλίγα τὰ θέλγητρα ἔχει πρὸς τοὺς ξένους, ἀλλὰ μάλα
ἐπιλήψεταιί σου, ὥς μήτε γυναικὸς ἔτι μήτε παίδων, εἴ σοι ἤδη εἰσί,
μεμνήσθαι.

"Car tu ne peux pas, comme tu le dis, t'en aller, et la ville ne te laisserait pas facilement partir. Elle a des charmes qui ne sont pas peu nombreux pour les étrangers, mais surtout elle s'emparera de toi au point que tu ne te souviennes plus de ta femme ni de tes enfants, si tu en as déjà." (Le Scythe, 5)

On le voit, la figure de l'étranger connaît diverses formes de représentations et d'utilisation chez Lucien. Mais elle a pour but surtout de matérialiser et de mettre en œuvre une des dimensions de la sensibilité linguistique de Lucien : la notation de possibilités de parler le grec différemment d'une part; d'autre part l'existence dans l'hellénophonie de locuteurs de langues étrangères, qui en outre ne méritent pas un dédain automatique. On constate donc souvent dans les opuscules une attention à la langue grecque dans la bouche de l'étranger, comme aux langues étrangères dans la bouche des étrangers. Cette attention se matérialise par des notations qui rendent compte de ce qu'un ou plusieurs personnages perçoivent d'une langue, de la manière dont ils l'entendent, de leur description des sons. Cette attention est aussi soulignée par une terminologie dont on peut étudier certaines occurrences, le contexte et la signification, modalité d'étude à laquelle nous invitent les textes mêmes de Lucien, qui jamais ne reproduisent des phrases entières d'un grec différent ou d'une langue étrangère. Nous nous attacherons donc à mieux comprendre cette mise à distance.

2. Des étrangers qui parlent grec, ou ce que le grec assimile

2.1 Ce qui est consubstantiel au grec : des dialectes

L'œuvre de Lucien n'ignore pas les dialectes, au premier plan desquels l'ionien, présenté et utilisé à plusieurs reprises, mais dans sa dimension littéraire²⁵³.

Le lesbien et le phénicien se présentent, eux, dans une notation de règlement de compte linguistique, sous forme de verbes tirés d'ethniques en -άζω et -ίζω. Dans ces deux cas, référencés dans *Le Pseudologiste*, nous ne sommes plus vraiment dans le registre précis des langues, puisque Lucien joue de l'équivoque et qu'il n'est pas totalement question du langage.

²⁵² Même si Lucien ne se prive pas d'une pique envers les Athéniens au passage : Anacharsis, à l'allure grecque, est également un bon bavard, dernier trait qui fait de lui un autochtone : ἤδη στώμιλον, αὐτῶν τῶν ἀττικῶν εἶνα τῶν αὐχρόνων; (*Le scythe*, 3). Le regard admiratif de Lucien pour la παιδεία n'est pas exclusif d'une certaine distanciation.

²⁵³ Cf. Bompaire, Bowersocks, Branham, Jones entre autres *et alii*, *passim*. Cf. également notre *Troisième Partie*.

Il n'y pas dans le texte d'échantillon rapporté de cette "lesbiasation" et de cette "phénicisation" de son adversaire. Les phénomènes sont tenus à distance pour mieux mettre en évidence la virulence du type d'attaque. Le grec parlé autrement par l'autre est un argument commun dans la bouche d'un sophiste prêt à tout pour se défendre et/ou attaquer. Lucien connaît cette technique de communication et utilise la charge connotative de la nomination des dialectes évoqués. En faisant allusion au lesbien, Lucien renvoie à l'éolien d'Asie, c'est-à-dire au dialecte de la partie septentrionale de la côte d'Asie Mineure qui fait face à la Grèce. Cela revient à faire allusion à un dialecte qui renvoie à davantage de charge culturelle que ce que la connotation commune laisserait à penser. En effet, les poésies lyriques d'Alcée et de Sappho vers le VI^e s.a.C. faisaient partie du canon de la littérature grecque antique, et ont fait l'objet d'éditions savantes à l'époque alexandrine. Ces poèmes furent imités, par Théocrite, ou adaptés par des auteurs latins comme Catulle ou Horace. Enfin des inscriptions, encore à l'époque de Lucien, sont à l'occasion rédigées en lesbien. L'allusion de Lucien ne concerne donc pas seulement un mauvais grec éventuel, mais renvoie certainement d'une part à la thématique souvent érotique des textes littéraires lesbiens, cherchant peut-être à insinuer un doute dans l'esprit de celui qui entendra le verbe ; et, d'autre part, si l'on se rapporte à l'usage de ce dialecte comme ornement encore au deuxième siècle dans des inscriptions, on peut penser que Lucien vise aussi un certain snobisme linguistique.

Le mécanisme connotatif est le même et s'accroît avec l'allusion au phénicien : on dénonce une langue orientale et son influence éventuelle sur la prononciation du grec. Il va sans dire que les sous-entendus de mauvaise moralité s'attachant par xénophobie ordinaire aux peuples évoqués sont contenus aussi dans ces verbes²⁵⁴. Lucien transforme ainsi son adversaire en étranger à la maîtrise de sa propre langue, parlant moins bien le grec que bon nombre d'autres véritables étrangers mis en scène dans ses opuscules. C'est le meilleur moyen de ridiculiser Timarchos, qui avait critiqué comme non attique le mot ἀποφράς (néfaste), lancé par Lucien contre lui :

Τοιούτοις δὴ καὶ τοσούτοις ὀνόμασι πλουτῶν αἰσχύνῃ τὴν ἀποφράδα ;
πρὸς θεῶν εἰπέ μοι, τί πάσχεις ἐπειδὴν καὶ κεῖνα λέγῳσιν οἱ πολλοί,
λεσβιάζειν σε καὶ φοινικίζειν ;

"Riche que tu es désormais de tels noms et de tant de noms, serais-tu honteux de "néfaste" ? Par les dieux, dis-moi ce que tu ressens quand le peuple colporte que ta langue est lesbienne ou phénicienne !" (Le pseudologue, 28)

2.2 Ce que le grec est en mesure d'assimiler : les langues de l'enfance

2.2.1 Le syriaque

Les recoupements que l'on peut effectuer en ce qui concerne la vie de Lucien convergent entre autres vers une information utile pour la perspective de ce chapitre : répétons-le, il aurait été "barbare" de langue à l'origine : βάρβαρον ἔτι τὴν φωνήν²⁵⁵ et aurait parlé

²⁵⁴Hodot, 1992, 178, a bien montré de quelle "langue" il s'agissait également, en expliquant l'emploi sexuel qui sert un jeu de mot salace.

²⁵⁵La double accusation, 27.

vraisemblablement l'araméen²⁵⁶. La question de sa langue maternelle ou d'origine est assez peu débattue par la critique. S'il s'agit du syriaque, Hall 1981 a noté que : "What may have made matters worse for Lucian (*i.e.* dans le cas de *Sur une faute commise en saluant*) was perhaps the fact that he was by birth a Syrian, anxious to be considered a true Greek in Culture, and, whether or not his joke about himself in the *Bis Accusatus* (27) as having been in his youth, when Oratory chose him as her husband, βάρβαρον ἔτι τὴν φωνὴν καὶ μονονουχὶ κόνδυν ἔνδεδυκότα εἰς τὸν Ἀσσύριον τρόπον, implies that his native language was not Greek, Lucian was possibly always conscious that his place of birth in a remote part of Syria might furnish rival sophists, upon occasion, with the gibes appropriate to the invective at the expense of his language and education."²⁵⁷ Householder 1941 pensait en revanche que le grec était sa "langue maternelle" et ne reconnaissait pas le précédent passage comme décisif. Au contraire, pour lui Lucien ne connaissait aucun langage sémitique²⁵⁸. Le passage de *La Double accusation* est peut-être en effet une coquetterie de Lucien, et sa première éducation a peut-être été faite en grec. Peut-on pour autant parler de langue maternelle? Cela conduit à penser que le grec à norme haute, oral ou écrit, fut pour Lucien certainement au moins une langue seconde, sans trancher sur l'identité exacte de la langue première, puisqu'il est également possible de conjecturer sur la (ou les) langue(s) véhiculaire(s)²⁵⁹ en usage à Samosate au temps de l'enfance de Lucien.

L'attention de Lucien pour le syriaque se manifeste avec le verbe συρίζω. Il sert à désigner la façon de parler d'un portier syrien (θυρωρῶ κακῶς Συρίζοντι) dans *Sur ceux qui sont aux gages des grands*, 10. Cette expression apparaît comme pléonastique par rapport à Συρίζοντι, *speak like a Syrian*, qui se retrouve également selon Liddell-Scott chez S.E. M. 1. 314 et Porph. *Abst.* 3.5. En ajoutant l'adverbe κακῶς, le but de Lucien est de signaler le trait sociolinguistique : la langue telle qu'elle est parlée ou prononcée par une catégorie d'étrangers devient la dénomination d'un niveau, teintée au passage de xénophobie ordinaire²⁶⁰. Mais l'indication de Lucien, en creux, est qu'il y a un bon usage de parler syrien, à l'intérieur de leur groupe par exemple. On sait en effet que les esclaves syriens à Rome à l'époque constituaient une population qui ne s'assimilait pas vraiment, continuait à parler sa langue, et apprenait le grec sur le tas en servant comme "gens à tout faire". Lucien, par sa notation, nous rend attentif à l'effort linguistique, entre autres, que l'on demandait à ces immigrés. Le verbe pourrait ici tout à fait être considéré comme le reflet d'un "pidgin antique" tel que Brixhe 1993 le définit²⁶¹.

Le constat que l'on fait est donc celui de l'absence quasi totale de mention par Lucien de ce qui aurait pu être sa langue originelle²⁶². L'exemple du portier syrien de *Sur ceux qui sont aux gages des grands* ne renvoie même pas à une autoreprésentation relativement explicite de Lucien, qui, maître de l'énonciation dans ce traité, fait bien de cet esclave un étranger.

²⁵⁶ V. *supra* I.B.

²⁵⁷ Hall, 1981, 295-296.

²⁵⁸ Householder 1941, 95.

²⁵⁹ Pour des éléments de définition de "langue véhiculaire", cf. Calvet 1999, 79-94, "Le grégaire et le véhiculaire".

²⁶⁰ V. les expressions françaises "parler anglais comme une vache espagnole" ou "parler comme un Arabe".

²⁶¹ Cf. Brixhe 1993, *passim*.

²⁶² Cf. aussi συριστὶ en *Alexandre*, 51, où la mention du syrien par l'adverbe est plus extérieure à Lucien qui la plaque sur Alexandre.

L'interprétation d'ensemble prête donc le flanc à l'équivoque. Si l'effacement quasi total est involontaire, il nous invite à ne pas accorder plus d'importance à ce qui aurait été le naturel linguistique de Lucien. S'il est volontaire, il implique une volonté de dérober au lecteur (notamment au lecteur contemporain de l'époque de production du texte) un élément sur lequel ce dernier pourrait s'appuyer pour réfuter, dénigrer, néantiser l'auteur.

2.2.2 Le latin.

Dans la mesure où Samosate fut une garnison romaine plus ou moins pérenne, dans la mesure également où Lucien vivra dans l'Empire romain, on peut estimer qu'il fut assez rapidement en contact avec le latin. La langue latine est le plus souvent désignée chez Lucien par l'expression τὴν Ῥωμαίων φωνήν. Dans *Sur ceux qui sont aux gages des grands*, elle désigne particulièrement le latin mal parlé par celui à qui s'adresse le discours. Il est ici rendu compte de la difficulté orale du latin pour des non latinophones, en l'occurrence des hellénophones :

καί οὐκ αἰσχύνῃ κόλαξιν ἀνθρώποις καὶ ἀγοραίοις καὶ βωμολόχοις ἀντεξεταζόμενος καὶ ἐν τοσοῦτῳ πλήθει Ῥωμαϊκῇ μόνος ξενίζων τῷ τρίβωνι καὶ πονηρῶς τὴν Ῥωμαίων φωνὴν βαρβαρίζων.

“Et tu ne rougis pas d'être mis en parallèle avec des flatteurs, des marouffles, des bouffons, ni d'être, dans cette foule immense de Romains, seul à trancher²⁶³ par l'accoutrement et à baragouiner un mauvais latin.” (*Sur ceux qui sont aux gages des grands*, 24)

Par l'intermédiaire de la question de la traduction des noms, la langue latine pose problème pour l'écriture du genre de l'Histoire, ce dont rend compte le locuteur du traité *Comment il faut écrire l'Histoire* :

Καὶ μὴν κάκεινο λεκτέον οὐ μικρὸν ὄν· ὑπὸ γὰρ τοῦ κομιδῇ Ἀττικὸς εἶναι καὶ ἀποκεκαθάρθαι τὴν φωνὴν ἐς τὸ ἀκριβέστατον ἡξίωσεν οὗτος καὶ τὰ ὀνόματα μεταποιῆσαι τὰ Ῥωμαίων καὶ μεταγράψαι ἐς τὸ Ἑλληνικόν, ὥς Κρόνιον μὲν Σατουρνίνον λέγειν, Φρόντιν δὲ τὸν Φρόντωνα, Τιτάνιον δὲ τὸν Τιτιανὸν καὶ ἄλλα πολλὰ γελοιότερα.

“Voici encore une chose qu'il faut dire et qui n'est pas négligeable. Pour être tout à fait attique et parler une langue aussi exactement épurée que possible, cet auteur a cru bon de changer jusqu'aux noms des Romains et de les transcrire en grec. C'est ainsi qu'il dit Cronios pour Saturninus, Phrontis pour Fronton, Titanios pour Titianus, sans parler d'autres transformations beaucoup plus ridicules.” (*Comment il faut écrire l'Histoire*, 21)

Dans *Sur une faute commise en saluant*, la langue latine rentre dans un raisonnement de quasi linguistique comparative:

ἀλλὰ καὶ ὑμεῖς αὐτοί, εἴ τι καὶ γὰρ τῆς Ῥωμαίων φωνῆς ἐπαίω, τοὺς προσαγορεύοντας ἀντιδεξιούμενοι τῷ τῆς ὑγιείας ὀνόματι πολλάκις ἀμείβεσθε.

“Vous mêmes, si j'entends un peu la langue des Romains, en répondant à ceux qui vous saluent, ne faites-vous pas un fréquent usage du mot ‘santé’?” (*Sur une faute commise en saluant*, 13)

Dans *L'âne ou Loukios*, on assiste à une variation de l'expression en ce qui concerne le

²⁶³ *trancher*: cf. Chantraine, *DELG*, s.v. ξένος, qui donne comme premier sens de ξενίζω, “accueillir comme un hôte” (Hom., ion. att. etc...), plus tard “étonner”, ajoutant parfois “rendre étrange”, avec un sens intransitif, “parler avec un accent étranger, être étranger” [...].

complément au génitif de φωνή, qui est dans ce cas le mot ὁ Ἴταλῶν. L'âne Lucien vient d'être cédé à un jardinier qui lui fait transporter des légumes. L'aventure se déroule en Thessalie :

ἐξιόντων ἡμῶν εἰς τὸν κήπον ἐντυγχάνει ἀνὴρ γενναῖος στρατιώτου στολὴν ἡμφιεσμένος, καὶ τὰ μὲν πρῶτα λαλεῖ πρὸς ἡμᾶς τῇ Ἰταλῶν φωνῇ καὶ ἤρετο τὸν κηπουρὸν ὅποι ἀπάγει τὸν ὄνον ἐμέ· ὁ δέ, οἶμαι, τῆς φωνῆς ἀνόητος ὢν,²⁶⁴ οὐδὲν ἀπεκρίνατο·

“Un jour que nous sortions pour nous rendre au jardin nous rencontrâmes un grand gaillard, en uniforme de soldat. Il se mit à nous parler en langue italique et demanda au jardinier où il conduisait l'âne que j'étais. Mon maître, qui sans doute ignorait cette langue, ne répondit mot.” (L'Ane ou Loukios, 44)

Si Lucien est bien l'auteur de ce récit, cette variation est intéressante²⁶⁵. S'il s'agit du latin, cette langue est envisagée dans ce cas comme celle de l'étranger, plutôt que comme celle d'un pouvoir. D'ailleurs le texte signale ensuite l'impossibilité pour la situation de communication de se mettre en place du fait de la méconnaissance linguistique : *“Le soldat, se croyant méprisé, se met en colère et donne un coup de fouet au jardinier. Celui-ci le saisit à bras le corps et, d'un croc en jambe, l'étend sur la route, ...” (L'Ane ou Loukios, 44)*

La bagarre s'est déclenchée en l'absence de contact linguistique. La situation était complexe : elle a été précisément notée par “Lucien” romancier. Si l'Italien est vexé qu'on ne lui réponde pas, c'est que nous devons assimiler la langue dans laquelle il s'exprime à du latin, soit à la langue certainement la plus répandue à cette époque et dans les lieux qui sont évoqués. Le soldat s'attend à ce qu'on le comprenne, un peu de la même manière qu'un Américain d'aujourd'hui s'attend à trouver chez tous ses interlocuteurs une compréhension minimale de l'anglo-américain, et cela, où qu'il se trouve. Cela explique que l'absence de réponse soit comprise comme une vexation alors qu'il s'agit d'une non compréhension de la langue.

Enfin, Lucien pourrait également ainsi introduire une distinction liée à la topographie, faisant de Ῥωμαίων φωνή une désignation concernant la Ville de Rome, et de ὁ Ἴταλῶν φωνή une désignation liée à l'utilisation du latin hors de Rome, comme langue véhiculaire impériale.

2.2.3 Conclusion sur la présentation du syriaque et du latin

Ces deux langues sont présentées dans l'œuvre de Lucien avec une certaine distance. Les situations dans lesquelles elles se trouvent les mettent en valeur sans les citer. Elles sont pour ainsi dire fondues dans la langue grecque. Lucien porte bien un intérêt aux gens qui ne parlent pas ou mal ou autrement grec sous l'influence d'une autre langue. Il pose à nouveau ainsi la problématique de l'évolution de la langue grecque dans toute sa complexité du II^e s.d.n.è. et nous suggère une piste : le grec est une formidable machine à assimiler linguistique, capable de fondre en elle d'autres langues qui entrent en contact avec elle.

²⁶⁴ Nous ajoutons ici une virgule à l'édition Macleod 1980 afin de souligner l'étroite dépendance entre οἶμαι et ὢν.

²⁶⁵ Chambry 1934, 501, note 450 : “La plupart des critiques sont aujourd'hui d'avis que cet ouvrage n'est pas de Lucien. C'est l'abrégé d'un récit plus étendu dont l'auteur est Loukios de Patras. *L'Ane* d'Apulée a été puisé à la même source ; mais il est plus complet et se tient plus près de l'original que celui que l'on a attribué à Lucien.”

2.3 L'égyptien

La langue égyptienne connote également l'inconnu linguistique d'une part, mais est également assimilable par le grec de l'autre. Lucien semble s'y intéresser de plus près.

Dans l'*Hermotimos*, Lucien évoque la langue égyptienne écrite. Cet opusculé met en scène Lycinos qui tente de persuader un vieux tenant du stoïcisme d'abandonner sa quête stérile, et de reconnaître la supériorité de l'homme ordinaire :

Ἰδοὺ δὴ καὶ ἑτέρως τὸ αὐτὸ ἐπισκόπησον. Τί γάρ εἰ μὴδὲ γράμματα γράφοιμεν ἐπὶ τῶν κλήρων ἀλλὰ τινα σημεῖα καὶ χαρακτηῖρας, οἷα πολλὰ Αἰγύπτιοι γράφουσιν ἀντὶ τῶν γραμμάτων- κυνοκεφάλους ἀνθρώπους.

"Tiens donc! et examine la même question de manière différente. Qu'en serait-il en effet si nous n'écrivions absolument aucune lettre sur tablettes, mais des signes et des symboles, comme les Egyptiens en écrivent en nombre au lieu des lettres- des hommes à tête de chien ..." (Hermotimos, 44)

Κυνοκεφάλους ἀνθρώπους en précision finale joue sur l'effet d'étrangeté. Les caractères égyptiens apparaissent comme des rébus, comme peuvent l'être les représentations des divinités.

Le verbe qui exprime l'action de parler cette langue est αἰγυπτιάζω. On le trouve chez Lucien par exemple dans *Le banquet ou les Lapithes*, satire des philosophes, récit de Mycinos à Philon d'un banquet de mariage dans la maison d'Aristénète, qui finit de façon grotesque en bagarre générale. Lucien y parle d'un personnage qui joue le rôle d'un bouffon αἰγυπτιάζων τῇ φωνῇ²⁶⁶, "qui parle en langue égyptienne" :

οὗτος ὠρχήσατό τε κατακλῶν ἑαυτὸν καὶ διαστρέφων, ὥς γελοιότερος φανείη, καὶ ἀνάπαιστα συγκροτῶν διεξῆλθεν αἰγυπτιάζων τῇ φωνῇ.

"Il se mit à danser en se disloquant et se tortillant, pour paraître plus ridicule, et il récita en battant la mesure des anapestes en langue égyptienne." (Le banquet, 18)

Le mépris est clairement présent dans cette mention, d'autant plus dans le contexte de dérèglement général. En revanche, l'étrangeté des hiéroglyphes, déjà notée plus haut, revient quand il s'agit d'incantations, et force un certain respect.

Dans *Les amis du mensonge ou l'incrédule*, on retrouve exactement la même notation, avec des connotations linguistiques différentes, voire opposées :

ἐγὼ δὲ προχειρισάμενος τὴν φρικωδεστάτην ἐπίρρησιν αἰγυπτιάζων τῇ φωνῇ συνήλασα κατὰδων αὐτὸν εἰς τινα γωνίαν σκοτεινοῦ οἰκήματος.

"Mais moi j'avais préparé la plus terrible des incantations; je la lui adresse en langue égyptienne et je l'acculai dans le coin d'une chambre obscure." (Les amis du mensonge ou l'incrédule, 31)

Dans les contextes, les sens du verbe prennent deux directions : 1) morale, "parler comme un Égyptien", c'est-à-dire avec une certaine fourberie ; 2) linguistique, "parler égyptien". Le *DGE* sous αἰγυπτιάζω fait référence à Cratinos et Aristophane pour le sens "moral" de "se comporter comme un Egyptien". Le sens linguistique est signalé seulement chez Lucien. *LSJ* donne les mêmes références. Aucun des deux ouvrages ne fait référence à *Le banquet*, 18. En regard des exemples que nous venons de donner, on peut déduire que Lucien d'une part connaît

²⁶⁶*Le banquet*, 18.

et maîtrise le sens moral du verbe, d'autre part est le premier à utiliser le sens linguistique à l'écrit²⁶⁷.

L'Egypte (et l'Inde) étai(en)t à la mode, comme le note Lucien lui-même en *Alexandre*, 44, passage dont Dihle 1994 fait ce commentaire : "Es gab im 2.Jh.n.Chr. sogar so etwas wie einen Tourismus auf dem Seeweg zwischen Ägypten und Indien, den Lukian von Samosata im Bericht über die Abenteuer eines in Alexandrien studierenden jungen Griechen aus Kleinasien erwähnt."²⁶⁸

Sur le plan du rapport biographique entre ces notations et la vie de Lucien, l'influence d'une planification du séjour en Egypte n'est certainement pas une piste supplémentaire négligeable, car elle a pu viser l'ajout d'une expérience pratique aux connaissances livresques sur la langue égyptienne, que Lucien ne pouvait manquer d'avoir. Les opuscules dans lesquels se trouvent les notations que nous venons d'évoquer précèdent en effet d'assez peu le poste de Lucien en Egypte. L'*Hermotimos* pourrait avoir été écrit en 165 et *Le Banquet* et *Les amis du mensonge* en 168²⁶⁹. Lucien aurait pu avoir déjà en tête un futur poste en Egypte.

2.3.1 Conclusion sur l'égyptien

Les connotations de l'Egypte et de la langue de l'Egypte restent assez mystérieuses, génératrices à tout le moins de déstabilisations dans leurs utilisations à visée de complément de la thématique d'un opuscule. C'est-à-dire que la référence à la langue égyptienne apparaît au lecteur d'une part comme la réutilisation d'un lieu commun de la littérature grecque classique, celui de la référence à la magie. Jones le rappelle à propos du *Maître de rhétorique* : "That Lucian makes the teacher originate from two barbarously named towns of the Nile Delta is also suspicious but at least suggests Egyptian origin."²⁷⁰ Cependant la réutilisation du lieu commun du mépris n'est pas non plus absente. L'Egyptien apparaît finalement comme une langue tenue à distance, peu véhiculaire, pour laquelle on ne signale pas de contacts mais une certaine fascination contenue.

3. Des autres langues étrangères directement exprimées.

Lucien fait apparaître, selon différentes modalités, différentes langues étrangères, c'est-à-dire autres que le grec, dans son œuvre. Ces différentes langues semblent devoir se fondre moins facilement dans la langue grecque que celles que nous venons d'évoquer. Lucien a conscience de cette situation et la fait commenter par différents personnages ou bien la commente lui-même plus ou moins directement. Lucien a surtout ainsi conscience que le grec n'existe qu'au milieu de ce qui n'est pas lui. Face à la tentation du "tout grec", il existe des altérités non négligeables et respectables. Le Celte de *Héraclès* est un étranger respectable et respecté, mais l'on n'entend pas sa langue... et il parle grec.

²⁶⁷ Noter également pour αἰγυπτιαῖζω dans le *DGE* un sens très spécial chez Philostrate : "devenir comme l'Egypte", c'est-à-dire "se couvrir d'eau".

²⁶⁸ Dihle 1994, 114.

²⁶⁹ Cf. Schwarz 1965, 148.

²⁷⁰ Jones 1986, 107.

3.1 Le celte

Le *TLG* recense dans l'œuvre de Lucien quinze occurrences de κελτ- dont κελτιστί. Il s'agit principalement de mentions ethniques. Lucien semble indiquer lui-même qu'il a connu le monde celto-gaulois au cours de ses tournées de sophiste :

τὴν Ἰταλίαν ἀποδημῆσαι θελήσαντι αὐτῷ τὸν Ἰόνιον συνδιέπλευσα καὶ τὰ τελευταῖα μέχρι τῆς Κελτικῆς συναπάρασα εὐπορεῖσθαι ἐποίησα.

"Mais quand il voulut se rendre en Italie, je traversai avec lui la mer Ionienne, et, à la fin, l'ayant accompagné jusqu'en Celtique, je le rendis riche." (La double accusation ou les tribunaux, 27)

A cet égard tout le début de *Héraclès* est un témoignage de la sensibilité sociolinguistique de son auteur à travers une recherche de nuances variées pour décrire la subtilité de la variation de la situation de communication entre un interlocuteur et un Celte cultivé :

Τὸν Ἡρακλέα οἱ Κελτοὶ Ὅγμιον ὀνομάζουσι φωνῇ τῇ ἐπιχωρίῳ, τὸ δὲ εἶδος τοῦ θεοῦ πάνυ ἀλλόκοτον γράφουσι.

"Les Gaulois donnent à Héraclès dans leur langue le nom d'Ogmios, et ils représentent ce dieu d'une manière fort étrange." (Héraclès, 1)

Kruta 2000 signale bien les qualités de l'œil ethnologique de Lucien narrateur de cette rencontre d'un Gaulois. Avant de transmettre la parole à ce Gaulois pour l'approfondissement de l'investigation ethnographique, le narrateur a mis l'accent sur le nom Ὅγμιος, qui représente un pont linguistique entre deux cultures : "Deux textes latins de défexion gravés sur des tablettes en plomb trouvées à Bregenz (Vorarlberg, Autriche) associent le nom d'*Ogmios* à *Dis Pater* et à un autre dieu, suggérant qu'il pourrait être une divinité du monde infernal et que la scène décrite par Lucien pourrait représenter Ogmios en fonction de psychopompe. Il devrait correspondre au dieu irlandais Ogma, un des *Tuatha dé Danann* qui participèrent à la bataille de *Mag Tuired*, considéré comme l'inventeur de l'écriture ogamique (il s'agit probablement d'une attribution tardive, s'appuyant sur l'analyse des noms)²⁷¹."

Par ailleurs Kruta 2000 montre bien les relations de la culture celte avec l'hellénisme, notamment à travers ce qu'il nomme les données textuelles de l'historiographie. Il fait référence plus particulièrement à toutes les inscriptions gallo-grecques, utilisant l'alphabet ionien de Marseille, répertoire comportant actuellement plus de soixante-dix inscriptions monumentales sur pierre, deux cents graffitis sur céramique, et une douzaine d'inscriptions sur matériaux divers²⁷².

Enfin Kruta 2000 donne raison à Lucien d'entamer son opuscule par une étude linguistique, plus particulièrement onomastique : "Les possibilités d'étude qu'offrent les témoignages linguistiques sont donc multiples et dépassent largement le domaine de l'analyse strictement linguistique²⁷³". Il ajoute particulièrement à propos des théonymes que ce "sont un cas particulier de noms de personnes. On les connaît principalement grâce aux inscriptions d'époque romaine et leur nombre est étonnamment élevé. Leur examen révèle cependant que l'écrasante majorité de ces noms paraît constituée par des surnoms qui évoquent une qualité particulière et devaient donc être multiples pour chaque divinité importante."²⁷⁴ Mais les langues

²⁷¹ V. Duval P.-M. 1976 ; Le Roux 1960, 1970/1973a ; MacCana 1983.

²⁷² Kruta 2000, 44-45.

²⁷³ Kruta 2000, 65.

²⁷⁴ Kruta 2000, 66.

celtiques ont évolué et cela dès le VI^e s. avant J.C.²⁷⁵. Delamarre 2001, corroborant Kruta 2000, livre une analyse linguistique précise et récente de ce théonyme. Cette analyse débouche sur les mêmes résultats que les données du texte lucienescque: “L’appellatif *ogmios* semble être un dérivé en -jo- d’un subsantif **ogmos* ‘chemin, sentier, orbite’, signifiant donc ‘Celui du chemin’ = ‘Conducteur’. Le mot **ogmos* est commun, comme l’établit l’équation : grec ὄγμος ‘sillon, orbite, chemin’ = skr. àjmah ‘chemin’, et surtout la correspondance phraséologique, (“poétique”) récemment découverte par Fred Porta : grec μέγας ὄγμος ‘le grand chemin (suivi par les chevaux du char de la lune)’ = skr.véd. mahò àjmasja gén ‘le grand chemin (suivi par les chevaux du char du soleil)’, Watkins 1995 *Dragon* 16. Dérivé de la racine *ag’- [*h₂eg’]- ‘mener, conduire’ > ogmos [*h₂ogmos] ‘chemin suivi par les astres, orbite’. L’emploi mythico-poétique gréco-indien renforce cette étymologie pour le théonyme gaulois qu’il faut donc analyser comme un dieu conducteur autant qu’un dieu orateur, même si l’essentiel de sa théologie nous reste obscur.”²⁷⁶

L’interlocuteur de Lucien est avant tout un Gaulois certainement romanisé si l’on se rapporte au lieu et à l’époque, et, chose plus rare, que Lucien ne manque pas de signaler, en outre hellénisé. Ces deux hommes du II^e s.d.n.è. vont donc ouvrir la discussion sur une question d’onomastique, donc de linguistique, déjà antique pour chacun d’eux.

C’est ainsi un Gaulois, créature née de l’imagination de Lucien ou réminiscence d’une rencontre réelle, qui va donner des explications socio-ethno-linguistiques à Lucien, et dont le locuteur de l’opuscule nous dit, avant qu’il parle, sa culture, notamment par une mention d’un degré de maîtrise de langue désigné par ἀκριβῶς :

Κελτὸς δέ τις παρεστὼς οὐκ ἀπαίδευτος τὰ ἡμέτερα, ὡς ἔδειξεν ἀκριβῶς Ἑλλάδα φωνήν ἀφιεῖς, φιλόσοφος.

“Et il y avait là un Gaulois qui n’était pas inculte de notre culture, comme il le démontra en parlant avec précision la langue grecque, un philosophe.” (Héraclès, 4)

L’explication du Gaulois commence ainsi:

Ἐγὼ σοι, ἔφη, ὦ ξένε, λύσω τῆς γραφῆς τὸ αἵνιγμα· πάνυ γὰρ παραττομένῳ ἔοικας πρὸς αὐτήν. τὸν λόγον ἡμεῖς οἱ Κελτοὶ οὐχ ὥσπερ ὑμεῖς οἱ Ἕλληνες Ἑρμῆν οἰόμεθα εἶναι, ἀλλ’ Ἡρακλεῖ αὐτὸν εἰκάζομεν.

“Il me dit : “ Je vais t’expliquer, étranger, l’énigme de ce tableau, qui semble avoir fortement troublé ton esprit. Nous Gaulois, nous ne pensons pas comme vous que le dieu de l’éloquence soit Hermès; nous l’assimilons à Héraclès.” (Héraclès, 4)

On le voit, Lucien prend énormément de soin pour “verrouiller” dès le début de l’opuscule la situation de communication. Les instruments de ce verrouillage sont signalés par les emplois du lexique, notamment de ὀνομάζουσι, φωνήν, ἀκριβῶς..., ἀφιεῖς, et c’est, comme l’a montré Saïd 1993, le Gaulois, figure de Lucien dans son œuvre, qui prend la parole en un grec parfait. C’est certainement là un des meilleurs exemples de “sagesse barbare” qu’il nous soit donné de lire chez Lucien. Le Gaulois va en grec faire un exposé culturel sur un mot de sa langue. Il est un exemple de non-Grec qui profite de la possibilité qui lui est offerte d’exposer aux hellénophones, c’est à dire à la frange la plus cultivée de l’Empire romain, qui a su cultiver l’hellénisme, en langue grecque, sa propre histoire et ses usages religieux. “Si l’on

²⁷⁵ Kruta 2000, 67.

²⁷⁶ Delamarre 2001, 202.

déguise sa culture sous un vêtement grec pour en faire une “sagesse barbare”, on reprend conscience aussi de son identité, on la proclame sous le masque.”²⁷⁷

Les morts ont le mauvais goût de ne pas tous parler grec, mais se retrouvent tous dans les Enfers grecs, et l’on s’y exprime entre autres en langue celte. Cela exaspère Hermès qui ne s’y retrouve plus et avoue son monolinguisme :

Οὐχ ἅπαντες, ὦ Ζεῦ, τὴν Ἑλλήνων φωνὴν συνιᾶσιν· ἐγὼ δὲ οὐ πολὺγλωττός εἰμι, ὥστε καὶ Σκύθαις καὶ Πέρσαις καὶ Θραξίν καὶ Κελτοῖς συνετὰ κηρύττειν. ἄμεινον οὖν, οἶμαι, τῇ χειρὶ σημαίνειν καὶ παρακελεύεσθαι σιωπᾶν.

“Ils n’entendent pas tous le grec, Zeus, et moi je ne suis pas polyglotte pour me faire comprendre des Scythes, des Perses, des Thraces et des Celtes. Il vaut mieux, je crois, leur faire signe de la main pour les engager à se taire.” (Zeus tragédien, 13)

Hermès renonçant à la parole pour cause de défaut de plurilinguisme n’exclut cependant pas les différents nationalités. Le monde des dieux est prêt à accueillir les étrangers. Cela n’était pas le cas de Mōmos en *Assemblée des dieux*, 14, quand il méprisait un “mélange d’individus parlant toutes les langues”, mais il s’agissait de simples êtres humains.

Alexandre ou le faux prophète, 51 est une des occurrences où nous rencontrons des adverbes en -στί. Un des adverbes concerne la langue celte :

Ἄλλὰ καὶ βαρβάροις πολλάκις ἔχρησεν, εἴ τις τῇ πατρίῳ ἔροιτο φωνῇ, Συριστὶ ἢ Κελτιστί, ῥαδίως ἐξευρίσκων τινὰς ἐπιδημοῦντας ὁμοεθνεῖς τοῖς δεδωκόσιν.

“Il rendait souvent aussi des oracles aux barbares qui l’interrogeaient dans leur langue maternelle, le syrien ou le celtique, trouvant facilement dans la ville des gens de la même nation que ceux qui le lui avaient confié.” (Alexandre ou le faux prophète, 51)

Ces adverbes sont dérivés des verbes en -ίζω tirés d’ethniques. Ils ont dans cet exemple une valeur moins péjorative. Ils contribuent davantage à la mise à distance de l’expression des langues étrangères. Trouver ces deux adverbes évoquant deux régions éloignées²⁷⁸ de l’Empire romain dans l’*Alexandre* est significatif. L’attrait du personnage opère une fusion qui dépasse la barrière linguistique, qui certes sert bien les escroqueries d’Alexandre. Le lecteur peut grâce à eux imaginer le bouillonnement linguistique dans lequel devait baigner ce tourisme mystique autour du personnage d’Alexandre, d’autant que le théâtre de ses exploits est le Pont, vieille zone de colonisation grecque, mais aux confins de populations peu hellénisées²⁷⁹.

Lucien place dans la bouche d’un autre adversaire les paroles que lui-même Lucien pourrait prononcer à propos du mot ἀποφράς. Elles incluent, parmi des allusions à d’autres langues, une allusion supplémentaire à la langue celte :

νῇ Δί, οὐ γὰρ ἦν τῶν Ἑλλήνων ἴδιον, ἀλλὰ ποθεν ἐπεισκωμάσαν αὐτοῖς ἀπὸ τῆς πρὸς Κελτοὺς ἢ Θρᾶκας ἢ Σκύθας ἐπιμιξίας, σὺ δὲ - ἅπαντα γὰρ οἶσθα τὰ τῶν Ἀθηναίων - ἐξέκλειςας τοῦτο εὐθύς καὶ ἐξεκήρυξας τοῦ Ἑλληνικοῦ, καὶ ὁ

²⁷⁷ Le Boulluec 2000, 64.

²⁷⁸ Il faut noter que l’allusion pourrait renvoyer également à des clients d’Alexandre originaire de la Galatie proche du Pont.

²⁷⁹ Qu’on nous permette une comparaison, *mutatis mutandis*, avec l’agitation linguistique de la place saint-Pierre de Rome, de nos jours.

γέλως ἐπὶ τούτῳ, ὅτι βαρβαρίζω καὶ ξενίζω καὶ ὑπερβαίνω τοὺς ὅρους τοὺς Ἀττικοῦς.

“C’est que, par Zeus, ce n’était pas un mot propre aux Héliènes, mais un intrus venu de leur métissage avec les Gaulois, les Thraces ou les Scythes. Et alors toi qui connais tout ce qui concerne Athènes, tu l’as exclu immédiatement et l’a mis au ban du territoire hellénique. Et si tu ris de ce mot, c’est que je parle comme un barbare et un étranger et que je franchis les limites de l’Attique.” (*Pseudologiste*, 11)

Une allusion ethnologique est ici l’occasion de souligner les mentalités linguistiques de l’époque. Les paroles placées dans la bouche du pseudologiste sont également de celles qui pourraient relever de l’énonciation de Lucien, selon le mécanisme de retournement décrit par Saïd. Elles ne sont pas ici dans la bouche d’un étranger, mais d’un ennemi intime.

Or une des allusions à la vie itinérante de Lucien nous rappelle qu’il a voyagé en Gaule Celtique, pour y gagner de l’argent, et a pu à cette occasion expérimenter le contact des langues :

ἥδεις ἐπὶ ῥητορικῇ δημοσίᾳ μεγίστας μισθοφορὰς ἐνεγκάμενον, ὅποτε κατὰ θέαν τοῦ ἐσπερίου Ὠκεανοῦ καὶ τὴν Κελτικὴν ἅμα ἐπιὼν ἐνέτυχες ἡμῖν τοῖς μεγαλομίθοις τῶν σοφιστῶν ἐναριθμουμένοις.

“ [Lucien menait en Gaule une vie de sophiste] dont tu savais depuis longtemps qu’elle rapportait les plus grandes paies pour de la rhétorique au nom de l’Etat, à l’époque où, étant allé voir l’Océan occidental et parcourant en même temps la Celtique, tu nous rencontras, nous que l’on comptait parmi les gens très bien payés parmi les sophistes.” (*Apologie*, 15)

En somme la langue celtique fournit à Lucien de nombreuses occasions de mettre en valeur une des altérités du grec. La langue gauloise²⁸⁰ apparaît comme une ouverture culturelle, dans la grécité, dans l’Empire romain. Les allusions que Lucien distille à son propos sont une manière de signaler une conception différente de la langue étrangère. Elle n’apparaît pas seulement comme un système grammatical, mais comme une culture à mettre en œuvre selon des codes précis dans des situations de communication. D’où *Héraclès* comme point central de la référence à la langue celte.

3.2 Le thrace

Les occurrences des mots de la famille de Θρακ- sont intéressantes, notamment pour une lecture ethnologique des œuvres de Lucien. On n’y rencontre aucune mention directe de langue. Ce sont beaucoup de noms de peuples ou de désignations de territoires qui sont cités et utilisés par Lucien²⁸¹.

Seule une référence déjà citée ci-dessus (*Le pseudologiste*, 11) pour la langue gauloise fait référence à langue des Thraces. Lucien y fait allusion comme à une pourvoyeuse occasionnelle de mots pour le grec.

C’est que Lucien est peut-être dans la même situation que nous, c’est-à-dire disposant au fond d’assez peu d’informations sur le thrace. La thèse traditionnelle situe les Thraces dans les Balkans au début du II^e millénaire, avec la grande migration des peuples indo-européens. Pour

²⁸⁰ V. également Lambert 1994, *passim*.

²⁸¹ Cf. *Demonax*, 34 ; *Verae historiae* II, 17, 23 ; *Juppiter tragoedus*, 42 ; *Icaromenippus*, 24 ; *Anacharsis*, 34 ; *Alexander*, 9,18 ; *Fugitivi*, 24 ; *De saltatione*, 51 ; *Pseudologista*, 11 ; *Dialogi mortuorum*, 12, 2 ; 22, 3 ; *Dialogi meretricii*, 9, 2. Deux scolies faisant référence à ce peuple n’apportent rien non plus : *Scholia in Lucianum* (*scholia vetera et recentiora Arethae*), in *Zeus tragédien*, 8 ; in *Les Portraits*, 14.

les Anciens, la Thrace allait en gros de l'Egée au Danube, mais les problèmes de délimitation de son aire exacte sont aujourd'hui extrêmement complexes. Cela rejailit sur les questions linguistiques qui s'y posent car "cette région n'a jamais connu d'unité que sous tutelle étrangère, (...) elle a très tôt subi la pression des Grecs, puis des Macédoniens, puis des Romains, des Celtes, des Germains et enfin des Slaves"²⁸². Les documents en langue thrace sont souvent sujets à caution, mais utilisent dans un nombre non négligeable de cas des caractères grecs. Les documents les plus et les mieux exploitables semblent surtout les gloses des auteurs anciens, les monnaies et inscriptions²⁸³. Disons alors en ce qui nous concerne qu'il y a d'ores et déjà chez Lucien mention et compréhension de cette complexité et de cette diversité. Quand, dans *Le pseudologiste*, 11, il écrit à propos du mot ἀποφράς : οὐ γὰρ ἦν τῶν Ἑλλήνων ἴδιον, ἀλλὰ ποθεν ἐπεισχωμάσαν αὐτοῖς ἀπὸ τῆς πρὸς Κελτοὺς ἢ Θράκας ἢ Σκύθας ἐπιμιξίας²⁸⁴, certes il poursuit sa défense, mais il place également dans la bouche de son adversaire une des réalités linguistiques de l'époque dans laquelle il vit, l'ἐπιμείζια. Il s'agit du même concept que celui décrit par Brixhe 1994 à propos des sources du thrace, le plus souvent hellénophones, et qui "suppose(nt) :

- a) une adaptation morphologique au grec (puis au latin) avec apparitions de suffixes grecs, puis latins ;
- b) une intégration phonologique au grec, en fonction des deux systèmes en présence (...);
- c) des phénomènes de "polarisation" : assimilation d'un radical indigène à un radical grec ou latin phonétiquement proche, processus banal quand deux langues se rencontrent (...).²⁸⁵ La mention du thrace, langue étrangère, par Lucien, participe de sa prise en compte de l'étranger comme locuteur légitime et de son entreprise de relativisation de la langue grecque.

3.3 La langue scythe

La mention du scythe est du même ordre. On en recense une seule occurrence dans une acception linguistique alors que les Scythes sont un des instruments symboliques les plus utilisés par Lucien. Très présents dans son œuvre, ils n'y parlent jamais directement leur langue. Mais Lucien nous raconte qu'ils la parlent. Et quand le scythe apparaît peut-être, cela se fait sur un autre mode, à travers une mention d'oracles supposés.

La langue scythe rapportée par la narration se manifeste surtout par l'utilisation d'un adverbe en -ιστί²⁸⁶ : Σκυθιστί²⁸⁷ :

Ἀλλὰ Τόξαρις Σκυθιστὶ προσειπὼν αὐτόν, Οὐ σύ, ἔφη, Ἀνάχαρσις ὢν τυγχάνεις ὁ Δαυκέτου; ἐδάκρυσεν ὑφ' ἡδονῆς ὁ Ἀνάχαρσις, ὅτι καὶ ὁμοφώνον εὐρήκει.

²⁸² Brixhe 1994, 185.

²⁸³ Brixhe 1994, 189.

²⁸⁴ *LSJ* pour ἐπιμείζια privilégie la forme ἐπιμειζία et donne comme premier sens "commerce, rapport", attesté chez des auteurs classiques; pour le deuxième sens "mélange; fait de se mêler à", on note une référence intéressante chez un contemporain de Lucien, Galien, qui partage avec lui de nombreux éléments de lexique: Gal.6.587.

²⁸⁵ Brixhe 1994, 190.

²⁸⁶ La polysémie de ces adverbes est importante. Berche 1988 et Hodot 1993 montrent les deux voies sémantiques prises par ces formations. En l'occurrence, le sens linguistique est ici patent.

²⁸⁷ Le *TLG* donne par ailleurs 129 occurrences de Σκυθ- dans des acceptions exclusivement ethniques.

“Mais Toxaris lui adressant la parole **en scythe** : “N’es-tu pas, lui demanda-t-il, Anacharsis fils de Daukétés?” Anacharsis pleura de plaisir de trouver quelqu’un qui parlait sa langue.” (*Le scythe*, 4)

La langue d’origine des personnages a besoin d’être signalée à ce moment du texte car elle est au cœur du bonheur d’une scène de rencontre entre Toxaris et Anacharsis. Par deux fois, avec deux termes complémentaire importants, Lucien soulignera l’importance que le fait de se parler dans leur langue d’origine revêt pour les deux Scythes. Le désarroi et la solitude d’Anacharsis au Pirée, moment où il est victime de moqueries de la part des autres, car il est un étranger qui débarque, sont rendus par Lucien sur le plan linguistique par le fait qu’il lui est impossible de trouver un ὁμόγλωσσον [3]. Quand cela est fait, que Toxaris s’est adressé à lui en langue scythe, Anacharsis pleure de joie à la rencontre de son ὁμόφωνον [4]. La variation du thème, alors que le préfixe demeure identique, a une signification qui va au-delà du style. Lucien distingue clairement ici la langue telle qu’elle est intériorisée par le locuteur, γλώττα, de la langue qui se parle, φωνή. Son intérêt pour les Scythes et leur langue est évident.

Les opuscules scythiques de Lucien ne font jamais de ce peuple une critique avec l’argument de la barbarie. Ces barbares y offrent l’image de personnages raisonnables, dont la vie est conforme à la nature, démontrant d’assez hautes qualités morales, et qui parlent scythe ou grec, prouvant par là-même leur adaptabilité à la société²⁸⁸.

3.4 L’hébreu

Cette langue est évoquée dans *Alexandre ou le faux prophète* comme une assimilation possible à une langue incompréhensible²⁸⁹ :

ὁ δὲ φωνάς τινας ἀσήμους φθεγγόμενος, οἷαι γένοιτο ἂν Ἑβραίων ἢ Φοινίκων, ἐξέπληττε τοὺς ἀνθρώπους οὐκ εἰδότας ὃ τι καὶ λέγοι.

“Et lui proférant des sons indistincts comme ceux sortant des bouches des Hébreux ou des Phéniciens, achevait d’en imposer à cette foule qui ne savait pas ce qu’il disait.” (*Alexandre*, 13)

Sont évoquées ici les impressions que cause une langue à des oreilles qui ne la connaissent pas, et particulièrement avec le mot φωνή, qui évoque la langue dans ses sons, plutôt qu’avec des verbes en -ίζω qui, on le sait, existent. L’inintelligibilité est ici voulue ; il est vraisemblable qu’Hébreux et Phéniciens représentent ici toute espèce de “mage”, c’est-à-dire des charlatans plus ou moins avérés. Il s’agit donc, à travers la présentation de deux langues étrangères fortement connotées, de signaler une utilisation frauduleuse du langage consistant à impressionner les chalands en ne parlant pas grec. Cela explique également de la part de Lucien l’évitement des verbes porteurs de sens technique²⁹⁰.

Le son de cette langue, qu’il a dû également rencontrer dans sa jeunesse, dans les régions de sa formation rhétorique, demeure à distance, comme celui de la langue égyptienne. Il est

²⁸⁸ Cf. Galernika 1959, *passim*.

²⁸⁹ V. nos modernes “c’est de l’hébreu” ou “c’est du chinois”.

²⁹⁰ Deux scolies évoquent également les Hébreux mais ne font aucune référence à la langue hébraïque : (*scolia vetera et recentiora Arethae*), in *Le maître de rhétorique*, 9 : καὶ διήρκεσεν ἀρξάμενος ἀπὸ τῶν καθ’ Ἑβραίους κριτῶν μέχρι τοῦ μικροῦ Θεοδοσίου ; et *Scolia in Lucianum (scolia vetera et recentiora Arethae)*, *Le maître de rhétorique*, 9 : τεσσάρων γὰρ [ἐτῶν με]ταξὺ συντελουμένων τῷ πέμπτῳ [ὁ ἀγὼν ἐ]πετελεῖτο. ἀρξάμενος δὲ ἀπὸ τῆς ἐποχῆς] καθ’ Ἑβραίους ἐπ’ Ἰάειρον ἐνά [] διήρκεσε μέχρι τοῦ μικροῦ Θεοδοσίου, ὃς Ἀρκαδίου υἱὸς ἦν, τῶν χρόνων. , qui complète la première.

néanmoins à noter qu'il se place dans un opusculé où la question religieuse est au premier plan. Lucien n'ignore pas sa portée symbolique en ce domaine non plus. On peut enfin également supposer qu'il n'ignore pas non plus l'exécution et l'importance de la *Septante*²⁹¹. Pour toutes ces raisons, il laisse également l'hébreu, comme langue étrangère, à distance.

3.5 Langue étrangère non précisée

Le *DELG*, s.v. ξένος, donne comme sens premier de ξενίζω “accueillir comme un hôte” (Hom., ion.-att. etc.), plus tard “étonner”, ajoutant: “parfois “rendre étranger”; avec un sens intransitif “parler avec un accent étranger, être étranger” [...]”; *LSJ* signale “être étranger” ou “parler avec un accent étranger” comme troisième sens intransitif pour ce verbe chez Démosthène et Diodore de Sicile, mais également chez Lucien dans *Comment il faut écrire l'Histoire*, 45. Enfin, le verbe dans son utilisation intransitive a une acception commune à Lucien et Galien: “être étrange” ou “inhabituel”, Gal.17(1).162; Luc.*Anach.*16; *Merc.Cond.*24; *Hist.conscr.*25.

Sur ceux qui sont aux gages des grands présente un contexte qui concerne la commercialisation de la culture:

καὶ ἐν τοσοῦτῳ πλήθει Ῥωμαϊκῷ μόνος ξενίζων τῷ τρίβωνι καὶ πονηρῶς τὴν Ῥωμαίων φωνὴν βαρβαρίζων.

“Et dans cette si grande foule romaine tu es le seul à détonner²⁹² par ton manteau et tu écorches méchamment la langue des Romains.” (*Sur ceux qui sont aux gages des grands*, 24)

Le verbe ξενίζω désigne ici par inversion l'hellénisme de celui qui porte un manteau grec; le locuteur signale un trait vestimentaire par un verbe dont la signification est *a priori* linguistique et que l'usage du II^e s.d.n.è. adapte (v. *LSJ* sens III). Ce verbe est suivi d'un nom au datif qui en précise le sens qui devient alors non ou moins linguistique. Ce fléchissement du sens est en outre nécessaire afin de bien donner la mesure de βαρβαρίζω par rapport à la langue latine. Lucien utilise ces possibilités d'infléchissement du sens des verbes à signification linguistique à plusieurs reprises. Il peut s'agir de l'emploi de l'accusatif de relation (Βαρβαρὸν ἔτι τὴν φωνήν), du datif comme ici; d'autres emplois quand il s'agit des solécismes.

Dans *Sur une faute commise en saluant*, à des fins de justification, Lucien assure son lecteur qu'il a écrit son opusculé non dans le but de remplacer la formule “réjouis-toi”, pour lui substituer celle de “porte-toi bien”, mais pour montrer que sa volonté n'est pour rien dans cette “méprise”:

ἢ γελοῖός γ' ἂν ἦν ξενίζων καὶ τοὺς καίρους τῶν προσαγορεύσεων ἐναλλάττων.

“Autrement je serais ridicule de détonner et de changer les temps assignés à ces salutations.” (*Sur une faute commise en saluant*, 14)

Une nouvelle fois le verbe n'a pas une signification qui apparaisse comme immédiatement linguistique, mais une nouvelle fois le contexte d'utilisation du verbe est lié à une question de

²⁹¹ Cf. Le Boulluec 2001, 68-77, pour le processus d'établissement et le rayonnement de la *Septante*.

²⁹² Je propose cette traduction du verbe, que j'utilise encore dans l'extrait suivant, pour rendre, en les réunissant, les sens sociaux et linguistiques de cette acception.

maîtrise de langue, grecque cette fois.

Dans *Le pseudologiste*, lorsque le locuteur s'adresse en défense à Timarque qui a ri de son mot, il repasse les accusations que Timarque peut invoquer afin de montrer combien elles sont attendues. Parmi ce qui apparaît comme des lieux communs de l'invective entre sophistes, on trouve trois verbes. Les deux premiers font reposer leur sens sur leur racine et leur suffixe ; le troisième participe d'une métaphore hyperbolique ; parmi eux se trouve ξενίζω :

καὶ ὁ γέλως ἐπὶ τούτῳ, ὅτι βαρβαρίζω καὶ ξενίζω καὶ ὑπερβαίνω τοὺς ὅρους τοῦς Ἀττικούς.

"Et lui il rit parce que je barbarise et xénise et dépasse les limites de l'Attique." (*Le pseudologiste*, 11)

Dans cette nouvelle allusion à la "xénisation"²⁹³, la langue utilisée n'est pas précisée. Le contexte est encore celui d'une question de vocabulaire (le mot ἀποφράς). Les suffixes en -ίζω ont bien ici leurs valeurs linguistiques et dépréciatives. Les deux verbes utilisés ne semblent pas recouvrir la même réalité. Le premier se rapporte à une altération du grec parlé et peut se rapprocher du solécisme en ce sens qu'on peut les assimiler à des fautes. Mais "xéniser" semble davantage noter un accent ou une prononciation. Le premier relève de la morphologie ; le second de la phonologie, ce qui n'entraîne pas automatiquement une incorection du grec qui est parlé selon ce trait.

3.6 Langues non identifiées

Deux expressions d'une langue non grecque se trouvent écrites chez Lucien. Par deux fois on trouve exprimée chez Lucien une langue non grecque, à travers des oracles, langue qui peut passer pour du scythe.

On connaît le caractère traditionnellement obscur de ces communications divines. Lucien nous le rappelle lui-même dans *Zeus tragédien*. Il y met en scène la convocation d'une assemblée céleste, sans que s'instaure une vraie délibération. Les intentions satiriques sont fortes. Le débat n'est donc pas équilibré ni les avis motivés. Le discours essentiel est prononcé par Mômos, la Critique incarnée. Mais il effectue plutôt un réquisitoire contre les dieux et ne traite même pas la question posée. Ce personnage déclare à propos des oracles :

Τοῦτο μὲν ὀρθῶς ἔλεξας, ὦ Ἀπολλων, ἐπαινέσας τοὺς σαφῶς λέγοντας, εἰ καὶ μὴ πάνυ ποιεῖς αὐτὸ σὺ ἐν τοῖς χρησμοῖς λοξὸς ὢν καὶ γριφώδης καὶ ἐς τὸ μεταίχμιον ἀσφαλῶς ἀπορίπτων τὰ πολλά, ὥς τοὺς ἀκούοντας ἄλλου δεῖσθαι Πυθίου πρὸς τὴν ἐξήγησιν αὐτῶν.

"En cela tu as eu raison, Apollon, de louer les gens qui s'expriment clairement, même si tu ne le fais absolument pas, toi qui dans tes oracles es équivoque, énigmatique, et qui les lance fermement en grand nombre sur le champ de bataille, de sorte que leurs auditeurs ont besoin d'un autre Pythien pour leur explication." (*Zeus tragédien*, 28)

La satire des oracles se manifeste clairement aussi dans *Alexandre ou le faux prophète*. Ce pamphlet dirigé contre le (pseudo-?) prophète Alexandre d'Abonotique dévoile bon nombre de recettes magiques ou mantiques des plus usées. Bompaigne 1958 pense qu'il s'agit en l'occurrence d'une satire totale des oracles et ne considère le problème posé que du point de vue

²⁹³ Je propose, dans le contexte, de forger ce néologisme.

moral. Il pense que la description de Lucien ne repose que sur des conjectures partiales et mécaniques. Il estime que l'hostilité de Lucien à l'égard des oracles serait donc totale. Il serait en quelque sorte passé à côté de la question et aurait méconnu la mode et les méthodes oraculaires propres à l'Empire²⁹⁴. Mais le texte présente des données objectives, ou bien qu'il est possible d'envisager en marge du pastiche, de la parodie ou du travestissement polémique. On peut lire en effet dans *Alexandre* deux oracles en langue étrangère restituée, que, par le contexte, les éditeurs et commentateurs ont jusqu'à aujourd'hui assimilé ou rattaché à de la langue scythe. Le premier serait une réponse donnée à un Scythe dans sa langue :

Μορφὴν εὐβαργουλις εἰς σκιδὴν χνεχικραγῆ

λείπει φάος. (*Alexandre*, 53²⁹⁵)

En ce qui concerne le premier oracle, le jugement de Bompaire 1958 est le suivant: "Lucien a transcrit un oracle d'Alexandre en langue scythe [§51], Μόρφι εὐβαργουλις εἰς σκιδὴν χνεχικραγῆ λείπει φάος (avec la variante encore plus scythique : Μορφεῦ, μάργουλος, ἰσχιάγχνε χι φι φάος δα) ; ce langage de pacotille n'a guères de traits communs avec celui des *Thesmophories*, sinon le goût pour la diphtongue *eu* et les finales en *i* (Mais les aspirées et les finales nasales sont maintenues) ; on est dans un domaine de libre invention."²⁹⁶ Il écrit par ailleurs²⁹⁷ que les langues barbares sont pour Lucien un "jargon louche propre aux magiciens ou aux dieux de seconde zone."²⁹⁸

En effet, le narrateur critique Alexandre et les oracles. Nos deux exemples sont rapportés à travers lui. Il se peut donc qu'il y ait eu une stylisation parodique de la langue non grecque, traduite par des fantaisies et des inventions de transcription phonétique. Le narrateur exprimerait un chapelet d'onomatopées dénuées de sens pour lui.

Pour les variantes, Bompaire en signale une qu'il juge "encore plus scythique". Goold donne aussi des variantes, sans porter de jugement, car elles tiennent aux manuscrits. Pour le premier oracle, il signale dans la famille de manuscrits B :

βάργουλος πουρ εὐβαργουλις, ετ δάος πουρ φάος.

Le second oracle est une réponse donnée au narrateur dans un oracle nocturne :

Σαβαρδαλαχου μαλαχααττηαλος ἦν.²⁹⁹

Au sujet de cet autre oracle, Goold signale dans les familles Γ et Υ :

σαμαρδάχου μάλα ἄττης ἄλλοήν

et σαβαρδάχου μάλα ἄττης ἄλλο ἦν.

Ces variantes sont toutes deux accentuées entièrement, contrairement au texte établi qui ne présente que ἦν accentué.

En ce qui concerne le sens, Goold choisit une transcription en caractères latins :

²⁹⁴Bompaire, 1958, 481.

²⁹⁵Edition Loeb classical Library, texte édité par G.P.Goold, réed. 1992, pp.240, 241, 242. (Pour les deux oracles).

²⁹⁶Bompaire, 1958, 630.

²⁹⁷Bompaire, 1958, 151, note 3.

²⁹⁸Voir aussi Jones, 1986, 44-46.

²⁹⁹Edition Loeb classical Library, texte édité par G.P.Goold, réed. 1992, pp.240, 241, 242. (Pour les deux oracles).

1. “*Morphen eubargoulis eis skian chnechikrage leipsei phaos*”

2. “*Sabardalachoumalachaattelaosen.*”

Il évite ainsi de poser le problème du sens. Il semble suivre l'idée que le recours à un charabia refléterait le manque d'intérêt des Grecs pour la langue des autres. Ils ne la percevaient, et ne voudraient la percevoir, que comme des sons. C'est aussi accepter l'idée que Lucien, comme Aristophane, chercherait avant tout à faire rire.

Toutefois Goold n'exclut pas la piste d'un sens possible, puisqu'il signale des mots aux allures grecques, dans le premier cas au moins : “The oracle seems to contain some Greek, in the two phrases *eis skian* (into the darkness) and *leipsei phaos* (Thou shalt leave the light of day) ; it is uncertain, however whether these phrases belong to the original text, or to someone's interpretation, which has become confused to the text, or are mere corruptions due to a scribe's effort to convert “Scythian” into Greek. The “scythian” part itself is a complete mystery.” Quant à l'autre oracle, il semble ne contenir clairement que la forme grecque, *en*, “était”. Ni Bompaire ni Goold ne le commentent.

D'autres “traductions” de ce passage trahissent l'embarras de la critique. Chambry 1934, en note à *Alexandre*, 51, p.159, précise : “Morpheu bargoulos ischnianchnechi psidaos de”. Dans certains manuscrits on lit εἰς σκίαν, “dans l'obscurité”, et λείψει φάος “tu laisseras la lumière” au lieu de *ischnia* et de *chipsiados*. On ne sait si ces mots appartiennent au texte original ou à quelque interprétation qui l'a remplacé. En tout cas on ignore ce que veut dire ce langage scythe.”

Caster propose également quelque chose³⁰⁰. Il traduit ainsi le premier oracle retenant pour le texte grec la même leçon que Goold : “*Morphen eubargoulis* laissera la lumière *knékhikrage* pour l'ombre.” Une note justifie, dans son édition, la traduction : “Les mots “scythes”—incompréhensibles— alternent avec du grec.”

La leçon retenue pour la graphie du deuxième oracle est différente chez Caster : Σαβαρδαλαχου μαλαχααττηαλος ἦν. Cette graphie n'accentue pas les deux premiers mots mais laisse clairement apparaître le verbe “être” en fin d'oracle, ce qui ne ferme pas complètement le chemin d'un sens pour les groupes de lettres qui précèdent. Toutefois le traducteur ne donne en traduction qu'une transcription phonétique : “Sabardalakhou malakhaattéalos en.” Le commentateur précise en note: “Lucien ne s'étant pas cherché d'interprète, on en est réduit à entendre ici un écho des bredouillements de la Pythie de Delphes”.

Les différentes interprétations qui gravitent autour de ces oracles conduisent à certaines conclusions.

On peut raisonnablement supposer qu'Alexandre, ayant recours à des truchements occasionnels, ne devait pas connaître personnellement la langue scythe; que Lucien ne devait probablement pas la connaître non plus, de même que les copistes et scholiastes successifs. Les transcriptions ont donc différentes fonctions. Elles servent à “faire vrai”, à assurer une partie du réalisme de l'opuscule, car ce sont les mots-mêmes du “prophète” qui sont retranscrits. Elles démontent le mécanisme de l'escroquerie, qui assume alors un certain mélange des langues. Elles créent un certain pittoresque : les mots peuvent alors n'avoir aucune signification en aucune langue et il y a peu de chances que le texte tombe sous les yeux d'un Scythe. Elles

³⁰⁰ Cf. Caster 2001.

offrent une documentation supplémentaires sur la diversité des langues. Toutes ces interprétations convergent vers une idée : la représentation d'une réalité contemporaine de l'auteur. Enfin, et c'est là le plus important, si on se place *dans* le récit qui met en scène Alexandre, et non plus dans le trace écrite qui en est conservée, il faut bien penser que, pour que la charlatanerie ait fonctionné, que les clients scythes se soient retrouvés plus ou moins dans les réponses qu'on leur destinait. Ces notations d' "oracles" sont un mélange de langues sans doute, des bredouillements pythiques peut-être, mais comportent nécessairement quelques traits authentiquement scythes, que Lucien a pu, lui, retranscrire plus ou moins fidèlement.

Alexandre ou le faux prophète est en en prise sur l'époque de Lucien. L'auteur situe les événements dans un temps qui lui est contemporain, alors que pour d'autres opuscules nous sommes ramenés en de violentes analepses dans l'Athènes des V^e et IV^e s. avant notre ère, ou projetés en d'indatables et absolues prolepses dans des mondes divins, des Enfers grouillant de vie, voire une Athènes sanctuarisée dont la fonction est avant tout de fournir un cadre et une toile de fond³⁰¹. Ces mondes classiques étaient certainement des mégaloïes cosmopolites, l'Empire romain est cependant également un vaste monde où se croisent et se côtoient toutes les nationalités. Il arrive que ces nationalités qui se croisent aient à communiquer et, lorsque les individus n'ont pas la compétence linguistique suffisante, qu'ils doivent utiliser une langue véhiculaire, dont les oracles en langue scythe sont *un* reflet littéraire. En tout cas, quelle que soit l'exactitude du texte qui nous est parvenu, ces oracles "scythes" sont à considérer en eux-mêmes comme des *documents* fournis par Lucien et qui témoignent, par le seul fait de leur insertion, de son intérêt constant pour les phénomènes de langue.

3.7 Conclusions

Il est donc clair que chez Lucien, qui d'origine est lui-même étranger, l'importance de la notion d'étranger et partant celle de langue de l'étranger est importante. Jones 1986 a commenté de manière précise les enjeux linguistiques auxquels certaines notations de Lucien peuvent renvoyer et donne des références bibliographiques extrêmement précises à l'appui de ses analyses³⁰². Lucien se plaît à apparaître, quand il est présent dans ses opuscules, sous forme de première personne, ou d'autoreprésentation, comme un peu ou totalement étranger. Dans *Zeuxis ou Antiochos*, par exemple, il se signale encore discrètement, dès le [1] comme ξένον ἀνθρώπων.

Lucien n'hésite donc pas à se présenter comme étranger et signale l'étranger en maintes occasions. L'importance de cette notion est redoublée par l'attention constante portée au grec ou à toute autre langue³⁰³ utilisée par l'étranger. Car chez Lucien l'attention portée à l'étranger est

³⁰¹ Delz 1950, passim.

³⁰² Jones 1986, 6 : "The majority of the population (c'est-à-dire, de Samosate) seems to have been semitic, speaking the dialect of Aramaic later known as Syriac (n.2 p.7 : On Syriac and Aramaic in "Roman Syria", Millar, *JRS* 61 (1971) , 2-5, in "Paul of Samosata, Zenobia and Aurelian : the church, local culture and political allegiance in third century Syria." Sur le syriaque plus précisément, cf. R. Mc Mullen, *AJPhil.* 87,1 : "...there are four languages about which a little more can be learned : syriac, coptic, puni and celtic" ; et p.2 n.3 : "Assyrian means what we now call Syriac, as Assyrii means Syrians (Jerome, *In. Is.* V, 19, 23 ; Hyppolitus, *Philosophoumena*, ed. F. Legge, I p. 123, n.6, at 5, 7 ; Lucian, *Octogenarians*, 4), and Assyria often means Syria (idem *Goddess of Syria*, 1, (Loeb Class.Library) n. *ad loc.* ; Lucan, *B.C.*, VII, 636 ; Tatian, *Or.*, col.888)."

³⁰³ Bernard 1994, 203 : "Il est plaisant de constater que la même accusation de "barbarie" était lancée aussi bien par les Egyptiens que par les Grecs, ce qui montre l'importance de la langue dans la notion même de civilisation."

très souvent une attention portée à la langue³⁰⁴. Ce souci linguistique porté à l'étranger est une des illustrations cruciales de la présentation du grec et des mécanismes de l'évolution de la langue dans les œuvres de Lucien.

Avec certaines précautions (attention portée au décalage chronologique, prise en compte de l'hellénisation du bassin oriental de la Méditerranée) on peut appliquer au Scythe de Lucien le raisonnement que fait Brixhe 1993 à propos des étrangers d'Aristophane, et l'analyser comme un "acculturant" reconstruit³⁰⁵. Cette attention décline ses effets sur trois plans séparés : phonétique et phonologique d'un côté, morphologique, lexical, syntaxique et grammatical d'un autre côté.

3.7.1 ψόφος et τόνος

Il existe chez Lucien de nombreuses notations que l'on peut rapporter à la phonétique et à la phonologie. Le plus souvent, elles signalent le "bruit" que fait la langue de l'autre ou de l'étranger et ses accents. La langue de l'étranger, quand elle n'est pas comprise, ou quand elle est écorchée, se trouve donc d'abord perçue comme un bruit sans véritable structure³⁰⁶. Par restructuration, le lecteur-auditeur tentera de lire-reproduire un bruit qu'on lui a en quelque sorte mimé, avec des séries de sons et d'intonations, comme dans le cas de "l'oracle en langue scythe". Ces accents sont non seulement ceux du monde hellénistique, mais, au II^e s.d.n.è., s'étendent aux dimensions de l'Empire romain qui, s'il ne comprend pas toute la culture grecque, va la diffuser en tout ou partie³⁰⁷.

Il n'y a évidemment pas de notations scientifiques de phonétique et de phonologie dans les opuscules. Mais les accents des langues sont souvent notés, comme dans ce cas par exemple où le mal-parler s'assimile presque de lui-même à une éventuelle servilité. Nous sommes dans *Le navire ou les souhaits*, dialogue entre Lycinos, Samippos et Timolaos. Un cargo égyptien vient de débarquer au Pirée et Lycinos (Λυκῖνος), Samippos et Timolaos viennent assister au spectacle. Ils évoquent dès le début du dialogue un certain Adeimantos de leurs connaissances, perdu lors de la visite du navire, car il aurait aperçu un beau jeune homme étranger. C'est Lycinos lui-même, la figure athénienne de Lucien, qui signale ce beau jeune homme comme étranger, insistant sur son ψόφος et son τόνος :

οὗτος δὲ πρὸς τῷ μελάγχρους εἶναι καὶ πρόχειλός ἐστι καὶ λεπτὸς ἄγαν τοῖν σκελοῖν, καὶ ἐφθέγγετο ἐπισεσυσμένον τι καὶ συνεχὲς καὶ

³⁰⁴ Bernand 1994, 300 : "Le délit de faciès n'était pas officialisé dans le monde antique, mais deux particularités des individus retenaient tout spécialement l'attention : le langage et l'habillement. Dans une civilisation de la parole et de la place publique, il ne pouvait en être autrement." Cf. en ce sens également les occurrences et nos traductions de ξενίζω dans le présent chapitre.

³⁰⁵ Brixhe 1993, 12.

³⁰⁶ Face à une classe de collègue ou de lycée d'une école française de l'étranger d'Autriche ou d'Allemagne, on s'aperçoit que le français (comme langue étrangère, usuellement désignée comme "FLE"), quand il n'est pas compris, est d'abord perçu comme un bruit, *mutatis mutandis*, mélodieux, sans véritable structure. Par jeu mimétique, pour rendre leur perception de cette langue, les petits germanophones imitant le français se mettent à produire une sorte de chant, fait de *crescendo* et de *decrescendo* incessants, et qui fait rire tout le reste de la classe.

³⁰⁷ Cf. en outre Meillet 1955, 297 : "Ainsi la koiné n'est pas de l'attique, c'est du grec local plus ou moins atticisme. Quant aux étrangers, le grec qu'ils ont parlé a été celui des Grecs avec lesquels ils ont été en rapport, et ces Grecs n'ont été que pour une faible part des Athéniens."

ἐπίτροχον, Ἑλληνιστὶ μὲν, ἔς τὸ πάτριον δὲ τῷ ψόφῳ καὶ τῷ τῆς φωνῆς τόνῳ, ἥ κόμη δὲ καὶ ἔς τοῦπίσω ὁ πλόκαμος συνεσπειραμένος οὐκ ἐλευθερίον φησιν αὐτὸν εἶναι.

[Lycinos: (...):] *“Ce beau jeune homme, outre qu’il a la peau trop brune, a des lèvres saillantes et les jambes trop grêles, et puis il parlait du gosier avec une volubilité sans arrêt, du grec oui, mais avec la prononciation et l’accent de son pays. D’ailleurs sa chevelure bouclée et ramenée en arrière dit assez qu’il n’est pas de condition libre.” (Le navire ou les souhaits, 2)*

Est-ce que ce beau jeune homme est αἰγυπτιάζων τῇ φωνῇ, c’est-à-dire en train de parler grec avec un accent égyptien? Etant donné sa présence sur un cargo égyptien et l’évocation de son physique, on pourra le penser. Quoi qu’il en soit, ψόφος et τόνος sont présents dans le texte, deux notions métalinguistiques que Lucien utilise avec une acuité particulière, et peut-être davantage lorsqu’il s’agit de locuteurs égyptiens, s’agissant de signaler que, héritage des temps hellénistiques, le grec était très utilisé en Egypte.

Mais la leçon de linguistique est ailleurs dans la phrase, très limpide de grécité dans son opposition binaire, illustrant en cela que Lucien est encore une fois bien conscient des mécanismes de production et d’évolution de la langue dans laquelle il écrit : Ἑλληνιστὶ μὲν, ἔς τὸ πάτριον δὲ. Le message de Lucien est que le grec d’ailleurs reste du grec, quelles que soient les pressions qu’il subit.

3.7.2 σόλοικος

La morphologie et la syntaxe sont davantage présentes. Le II^e s.d.n.è. compte de nombreux grammairiens³⁰⁸. L’intérêt ainsi porté à la langue est assez général. Tout un spectre de notations montre ou suggère chez Lucien, avec une coloration grammaticale, les décalages linguistiques du grec des étrangers par rapport à celui de leurs interlocuteurs ou à celui que l’on attend d’eux. Cette idée d’*horizon d’attente* à la fois linguistique et ethnique est présente par exemple dans une des anecdotes de *La vie de Démonax*, opuscule dans lequel la vie du philosophe Démonax sert d’exemple pour toute une série de situations, dont certaines sont linguistiques :

Πολυβίου δὲ τινος, κομιδῇ ἀπαιδεύτου ἀνθρώπου καὶ σολοίκου, εἰπόντος, Ὁ βασιλεύς με τῇ Ῥωμαίων πολιτείᾳ τετίμηκεν· Εἴθε σε, ἔφη, Ἑλλήνα μᾶλλον ἢ Ῥωμαῖον πεποιήκει.

“Et à un certain Polybe, homme tout à fait inculte et solésien, qui disait : le roi m’a fait l’honneur du droit de cité romain, il répondit : si seulement il avait pu te rendre Grec plutôt que Romain.” (Vie de Démonax, 40)

Ce sont alors les mots ἀπαίδευτος et σόλοικος qui caractérisent l’absence de culture associée à l’absence de maîtrise de la langue grecque. Paradoxalement cependant le personnage est dénommé Polybe, afin de créer une antithèse, ironie supplémentaire, entre son nom et ses

³⁰⁸ Cf. Bompaire 1958, 33 sqq., 99 sqq., 125 sqq.

pratiques linguistiques. L'anecdote signale enfin que la citoyenneté romaine est un objet de dédain pour les tenants de la culture grecque, du moins en apparence, et que les Romains, dans ces situations de pratiques culturelles, sont rejetés au moins implicitement au nombre des barbares.

La galerie des personnages qui parlent mal grec s'étend, ironiquement encore, par retournement, à certains maîtres, sophistes, rhéteurs et grammairiens mêmes, étrangers à leur propre langue. Le décalage réside dans le fait que, alors que l'on peut attendre d'eux comme détermination solide la connaissance de la langue grecque, ils ne la maîtrisent pas. Dans *Les amis du mensonge ou l'incrédule*, c'est à Pancratès, un *Aegyptius* (encore un!) *fictus*³⁰⁹, qu'il revient d'incarner les savoirs : "C'est Pancratès dont tu parles, dit Arignotas; c'est mon maître, un homme sacré, rasé vêtu de lin, pensif, parlant grec, mais incorrectement (οὐ καθαρῶς ἐλληνίζοντα), grand, camus, aux lèvres proéminentes, aux jambes grêles." (Philopseudes, 34)

Enfin Lucien l'étranger et les étrangers de ses textes sont une des origines de nombreuses questions syntaxiques et grammaticales qui sont posées par des textes ou dans des textes. La notion d'étranger chez Lucien cristallise en partie la théorie du solécisme dans l'antiquité³¹⁰. Ce faisant, elle est une des dimensions de la présentation de la langue dans les opuscules.

Le fait d'être étranger engage également un regard de l'écrivain sur la morphologie. Les représentations des étrangers dans les textes rendent attentifs à la notion de mot, à son sens, à son utilisation, à sa construction. Lucien accusé d'être barbare se défend violemment pour des mots dans *Le Pseudologue* et dans *Sur une faute commise en saluant*³¹¹. Ces mises en scène de querelles de mots, dans lesquelles on risque toujours l'accusation d'"étranger", suggèrent une attention plus vaste aussi aux structures productives de la langue.

Le problème posé par Lucien est donc aussi celui de l'acculturation et des contacts de culture. A la lecture de Lucien, il est toujours intéressant de se pencher sur les rapports possibles que l'auteur, le locuteur ou le personnage, établissent entre eux et la culture ou la langue évoquée. Lucien n'est pas un "héritier", d'où peut-être le mélange d'aisance et d'insécurité qui se traduit dans la violence de ton du *Pseudologue*. Elle pourrait être celle d'un homme qui estime n'avoir plus à prouver qu'il a appris le grec, mais qui cherche à le prouver *quand même*. L'attrance et la répulsion se mêlent aussi quand on songe au mépris connu du Grec pour le "barbare". Le lieu commun de l'origine barbare est une insulte courante. Lucien participerait ainsi lui aussi à une "xénophobie ordinaire", d'autant plus paradoxale dans son cas qu'il fait le rappel fréquent de son origine.

Pourtant cette hostilité ne semble pas nette dans le cas de l'utilisation des trois adverbess que nous avons relevés. Σκυθιστί par exemple transmet seulement une atmosphère. Certes l'Anacharsis du *Scythe* est "l'humble élève"³¹² de l'Attique. Mais ni dans ce dialogue, ni dans *Anacharsis* ou *Toxaris* on ne trouve par exemple le besoin chez Lucien d'utiliser le verbe σκυθίζω, qui n'arrivera qu'au IV^e s.d.n.è. chez Himérios de Prusias. Dans leur contexte oraculaire, Συριστί et Κελτιστί relèvent de la même interprétation.

³⁰⁹ Cf. *Index nominum in Luciani opera*, Macleod 1987, IV, 506.

³¹⁰ Flobert, 1986, *passim*.

³¹¹ *Op.cit.*, *passim*.

³¹² Bompaire, 1958, 228 *sqq.*

Peut-être faut-il enfin aussi se tourner vers les domaines affectifs ou intellectuels. Le point de départ de l'utilisation de ces mots serait, dans la perspective d'une "mimésis" particulière, l'école, qui "a rangé chaque cité, chaque nation à sa place en lui donnant un costume, une tâche et des vices, un monde qu'un écrivain nourri de "mimésis" accepte par habitude"³¹³.

4. Βαρβαρίζειν

La langue parlée par le barbare et/ou l'homme inculte devient alors à son tour *une forme* de grec. Dans un monde où la norme haute est l'atticisme, dont Lucien connaît les points cardinaux et dans lequel il se repère avec virtuosité littéraire et linguistique, ses opuscules signalent également, régulièrement, ce phénomène du grec dégradé.

Les notations sur des étrangers parlant mal le grec permettent de se faire une idée plus précise de ces formes. C'est par exemple un "baragouin", un parler *κακῶς* comme dans *Sur ceux qui sont aux gages des grands*, œuvre dans laquelle Lucien décrit avec ironie la situation de certains intellectuels grecs salariés de grandes maisons romaines, à Rome, vendant pour ainsi dire leur culture et fournissant à leur employeur une caution culturelle permanente mais également méprisable³¹⁴. C'est encore cette foule cosmopolite à laquelle Mômos ne trouve rien d'autre à reprocher que sa *polyglossie* : ὄχλου ταραχώδους πολυγλώσσων τινῶν καὶ ξυνκλύδων ἀνθρώπων.³¹⁵

Lucien fait d'ailleurs remarquer l'importance de tels signes sociolinguistiques dans sa vie dès sa jeunesse quand il évoque, par exemple, la sculpture, "métier" de l'oncle de Lucien, qui, dans *Le Songe*, cherche à persuader le jeune enfant de la suivre. Elle aussi ne parle pas bien grec :

Ταῦτα καὶ ἔτι τούτων πλείονα, διαπταίουςα καὶ βαρβαρίζουςα πάμπολλα, εἶπεν ἡ Τέχνη, μάλα δὲ σπουδῇ συνεχίρουςα καὶ πείθειν με πειρωμένη, ἀλλ' οὐκέτι μέμνημαι· τὰ πλεῖστα γὰρ ἤδη μου τὴν μνήμην διέφυγεν.

"La sculpture prononça ces paroles et bien d'autres encore en bredouillant et en écorchant une foule de termes comme une barbare, enfilant ses mots très vite et s'évertuant à me persuader, mais je ne m'en souviens plus, pour la plupart elles se sont déjà enfuies de moi." (*Le songe*, 8)

Alexandre d'Abonotique "bredouille" également, "des paroles indistinctes, qui pouvaient passer pour des mots d'hébreu ou de phénicien", ὁ δὲ φωνάς τινας ἀσήμεους φθειγγόμενος, οἷαι γένοιτο ἂν Ἑβραίων ἢ Φοινίκων, ἐξέπληττε.

Dans ces exemple, διαπταίουςα, βαρβαρίζουςα et ἐξέπληττε associent prononciation barbare, défaut de prononciation, et stigmatisation morale. L'intention polémique fondée sur l'attaque de mœurs réelles ou supposées de la victime est à nouveau le lieu commun de la rhétorique employé par Lucien. Il cherche à faire fonctionner pleinement les effets en les accumulant, afin de mieux dénoncer les agissements d'Alexandre. La mise en cause morale

³¹³ Bompaire, 1958, 228 sqq.

³¹⁴ *Sur ceux qui sont aux gages des grands*, 10.

³¹⁵ *Assemblée des dieux*, 14.

passer par un protocole linguistique.

Il rapproche également une lecture mal maîtrisée de celle d'un étranger, avec une association identique entre βαρβαρίζειν, à nouveau, et des termes évoquant encore des défauts, au moins de prononciation, sinon de maîtrise de la langue :

ὁπότεν τὸ μὲν βιβλίον ἐν τῇ χειρὶ ἔχῃς πάγκαλον (...) ἀναγινώσκῃς
δὲ αὐτὸ βαρβαρίζων καὶ καταισχύων καὶ διαστρέφων (...).

"Tu tiens le très beau livre dans tes mains (...) et en le lisant comme un barbare tu le déshonores et tu le tortures." (*Contre un bibliomane ignorant*, 7)

On voit clairement de ces exemples se dégager des traits en tous genres de ratage de maîtrise du grec de la part d'étrangers : un mauvais parler ; on bredouille, on écorche, on estropie, le tout d'une "voix rauque"³¹⁶. Lucien signale ces *façons* de parler. Cependant il ne les reproduit pas totalement, parce que, au moins partiellement, il s'agit de stéréotypes. L'étranger reste, au moins au premier abord, si le lecteur n'y prête garde, un barbare, mal parlant, inculte ou racaille. Certes on peut soupçonner le message métalinguistique d'être socialement marqué et concevoir de cela des doutes légitimes³¹⁷. Le transmetteur des données linguistiques peut, volontairement ou non, fausser, pasticher, parodier, travestir le témoignage. Cela dit, le champ de vocabulaire employé par Lucien pour préciser le mauvais parler grec dans les quelques exemples que nous venons d'évoquer, permet de constater une volonté linguistique de relever et de décrire des faits de langue propres aux langues autres que le grec au II^e s. de notre ère. Grâce à ces notations, nous pouvons également mieux comprendre des réalités du grec parlé ou écrit, avec toutes ses couches intermédiaires, à l'époque de production des textes de Lucien.

L'absence de maîtrise de la langue et le signalement par un "accent" dévoilent l'absence d'une maîtrise de culture scolaire, d'apprentissage scolaire de la langue, l'exclusion de l'étranger de l'hellénisme, entendu comme la transmission plus ou moins scolaire d'une langue et d'une culture grecques standard, ou si l'on veut, "de base", sans qu'il soit exclu du monde grec. Dans le monde dans lequel il vit, l'étranger n'a pas reçu les bases de l'instruction communes à l'espace hellénisant. Encore une fois, Lucien sous-entend de l'étranger qu'il a appris le grec "sur le tas". Cela peut concerner toutes les couches sociales, même "supérieures", en tout cas "commerciales" (autre stéréotype qui assimilerait la fortune mobilière aux nouveaux riches et à la grossièreté de mœurs, donc de langue) de la société. Lucien, dans *Contre un bibliomane ignorant*, critique les marchands de livres, sur ce mode ironique. Cela peut concerner aussi bien du grec qui ne mériterait pas le nom de langue grecque : τὰ Παφλαγόνων ἢ Καππαδοκῶν ἢ Βακτριῶν πάτρια, qui n'est pas celle des autres grecs³¹⁸.

On en arrive ici à penser que Lucien soutient constamment et implicitement un paradoxe intéressant : un étranger commettant un barbarisme, au sens d'écart plus ou moins large par rapport à une norme plus ou moins fixée, se signalera au premier abord comme ignorant du mot ou de la langue³¹⁹, mais il engagera par là-même une certaine compréhension des mécanismes de

³¹⁶ Cf. encore *Les sectes à l'encan*, 10.

³¹⁷ Brixhe-Hodot 1993, 10.

³¹⁸ *Le Pseudologiste*, 14.

³¹⁹ Cf. encore les Scythes de son oeuvre que Lucien ne fait pas parler au style direct. Il prend en charge leur parole, leur évitant de prêter le flanc à la satire linguistique, car ils sont, sur le plan éthique, par exemple, des modèles ou des symboles.

production de la langue (lexique et conjugaison, par exemple). Les étrangers et les barbares des opuscules deviennent souvent ainsi des “autoreprésentations” parcellaires de Lucien-l'étranger qui pourront permettre au lecteur ou à l'auditeur d'engager autrement la réflexion sur la notion de barbarisme, ...et de barbarie.

5. Conclusion du chapitre

Toutes nos notations depuis le début de cette étude amènent au constat que Lucien marque un intérêt pour les gens qui parlent autrement, ou bien ne parlent pas la langue grecque. Certes il utilise le masque commun du mépris de la grécité envers les barbares de tous ordres. Cependant ressort constamment une curiosité philologique qui rend Lucien différent, qui justement ne semble pas habituelle, et mérite qu'on s'y soit arrêté.

Lucien ne va pas jusqu'à faire parler abondamment ses allophones, comme Rabelais (grand lecteur de Lucien et qui le cite souvent) fera parler son écolier limousin ou Molière son “fils du Grand Turc”. Il tient l'expression des dialectes et des langues à distance. Cela ne fait pas des étrangers des gens antipathiques. Anacharsis et Toxaris, le Celte d'*Héraclès*, le beau jeune homme (peut-être) égyptien du *Navire*, et les autres, sont plutôt sympathiques, comme le sont les dieux “métèques” des *Dialogues des dieux* et des *Dialogues des morts*. Et s'ils sont plaisants, on ne se moque pas durement d'eux.

Pour mettre en œuvre du comique, Lucien, au fond, n'a pas à aller loin. Il lui suffit de replacer le grec “attique” dans son milieu, c'est-à-dire le deuxième siècle de notre ère. Dans l'œuvre de Lucien, c'est Lexiphanès qui se ridiculise et Toxaris qui est noble. L'*image verbale* du premier nous fait rire, tellement le personnage est tourné vers lui-même et son grec. L'*image verbale* du second est chaleureuse, conforme au titre de l'opuscule où nous la trouvons : προξένος.

Le lecteur de Lucien est en somme convié à penser qu'en dehors de la grécité, et *a fortiori* en dehors de l'atticisme, il y a un salut. Lycinos l'expose clairement à Hermotimos : la cité idéale est peuplée d'étrangers et de barbares³²⁰. Alors si tant de personnes, dans l'Empire, n'ont pas oublié et ne font pas oublier leurs origines, c'est que la langue grecque n'est pas un absolu. Et par l'intérêt appuyé qu'il leur manifeste, Lucien relativise le grec.

³²⁰ Cf. *Hermotimos*, 24 : ὡς ξύμπαντες μὲν ἐπήλυδες καὶ ξένοι εἶεν, αὐθιγενὴς δὲ οὐδὲ εἷς, ἀλλὰ καὶ βαρβάρους ἐμπολιτεύεσθαι πολλούς.

I.D

Conscience linguistique chez Lucien.

Lucien se frotte à des questions de communication, ou de correction de la forme de l'expression, plutôt qu'à des questions de culture, littéraire notamment. Il exploite les possibilités linguistiques de son nom et de ses noms ; les orientations de sa vie sont déterminées par la langue grecque, car il est un professionnel de la parole utilisant la langue grecque ; enfin, comme étranger, il est sensible aux paroles étrangères qui l'entourent et cela se vérifie par de nombreuses notations de ses opuscles.

Toutes les conditions sont réunies pour faire preuve d'une véritable *conscience linguistique*. C'est-à-dire que sa propension est constante à faire jouer le *sentiment linguistique*, le sien propre, ou celui de ses personnages, dans des situations variées. Le sentiment linguistique peut se définir au départ comme *la perception* qu'un individu ou un groupe ont *d'une langue parlée ou écrite et par le comportement qui en découle* dans une situation particulière d'énonciation.

1. Eléments supplémentaires de définition du sentiment linguistique de Lucien

On peut relever des expressions du sentiment linguistique dans l'Antiquité, et qui s'appliquent à la langue grecque dans sa diversité et aux langues étrangères.

1.1 Le sentiment linguistique chez Homère et Platon

Dans l'*Iliade*, le catalogue des alliés de Troie fait référence à leurs langues. Iris a pris l'apparence d'un fils de Priam, Politès, et interpelle Priam pour le pousser à la guerre. Elle lui déclare qu'il faut aller au combat car, eux, Troyens, ont :

πολλοὶ γὰρ κατὰ ἄστυ μέγα Πριάμου ἐπίκουροι,
ἄλλη δ' ἄλλων γλῶσσα πολυσπερέων ἀνθρώπων.
"dans la ville immense de Priam d'innombrables alliés,
de différents pays et de langues diverses." (Il.2, 803-4)

et Il.2, 867-8, nous fait voir (et presque entendre) :

Νάστης αὖ Καρῶν ἡγήσατο Βαρβαροφώνων,
οἱ Μίλητον ἔχον...
"Nastès, de son côté [qui] commandait les Cariens au langage barbare,
qui habitaient Milet..."

Dans l'*Odyssée*, quand Ulysse prétend se faire passer pour un Crétois, il évoque la Crète et ses 90 villes :

ἄλλη δ' ἄλλων γλῶσσα μεμιγμένη· ἐν μὲν Ἀχαιοί
ἐν δ' Ἐτεόκρητες μεγαλήτορες, ἐν δὲ Κύδωνες
Δωριέες τε τριχάκες δῖοι τε Πελασγοί”
“...[90 villes] dont les langues se mêlent; côte à côte on y voit
Achéens, vaillants Etéocrètes, Kydoniens, Doriens tripartites,
et Pélasges divins.” (Od.19, 175-7)

Dans le *Cratyle*, Socrate produit, dans un premier temps, des étymologies qui ont entre autres pour but de souligner la justesse des noms en grec :

...ἀπὸ ταύτης τῆς φύσεως τῆς τοῦ θεῖν «θεοῦς» ἐπονομάσαι.

“...c'est d'après cette faculté naturelle de courir qu'ils [scil. les premiers habitants de la Grèce] les [scil. les dieux] nommèrent dieux.” (Crat.397d)

Le même Socrate, dans un but de démonstration philosophique implicite, exprime un sentiment linguistique différent dans le deuxième temps du dialogue. En 433c-435c, Socrate fait voir à Cratyle qu'un nom peut être compris de ceux qui l'emploient, bien qu'il renferme des éléments incompatibles avec la notion qu'il exprime. L'explication nécessite alors un vocabulaire linguistique. Socrate introduit l'idée de convention, συνθήκη, en 433e, et les mots de la même famille que ce dernier sont nombreux dans ce 433e et dans le 434a qui suit : τὸ ξυνθήματα εἶναι ; τοῖς ξυνθεμένοις ; ξυνθῆται ; ξυνθήσει ; ξυνέθηκεν ; ξυντίθεται.

Illustrant davantage le sentiment linguistique (à visée philosophique évidemment) qu'il entend communiquer, Socrate fait à Cratyle, dans le même passage, une remarque dialectologique :

ΣΩ. Οἶσθα οὖν ὅτι ἐπὶ τὸ αὐτῷ ἡμεῖς μὲν φάμεν «σκληρότης», Ἐρετριῆς δὲ «σκληρότηρ»;

“Or sais-tu que pour la même notion nous disons, nous, sklêrotês, et les gens d'Erétrie sklêrotêr?” ³²¹
(Crat.434c)

Certes, le texte de Platon est à comprendre, comme l'explique Calvet 1999, comme une illustration du sentiment linguistique de supériorité des Grecs : “Le texte de Platon, qui constitue un moment de l'histoire de la réflexion sur le signe linguistique et exprime un point de vue qui ne sera radicalement évacué qu'au début du XX^e s., avec la théorie de l'arbitraire du signe de Ferdinand de Saussure, constitue donc en même temps l'illustration d'un moment de cette idéologie de la supériorité (...).”³²² Mais nous y voyons avant tout l'expression d'une conscience linguistique produisant un faisceau de sentiments linguistiques.

1.2 Le sentiment linguistique dans les inscriptions

Les inscriptions, quant à elles, et leurs témoignages, ne sont pas exempts de notations

³²¹ Cf. Méridier 2000, 128, n.2 : “L'ionien parlé en Eubée (à Erétrie et à Chalcis), offrait des traits particuliers, notamment le passage de σ intervocalique à ρ. De plus un σ final pouvait être remplacé par un ρ devant la voyelle initiale du mot suivant : ὅπωρ ἄν se lit dans une inscription d'Erétrie, pour ὅπως ἄν (A. Meillet, *Aperçu d'une histoire de la langue grecque* ¹, p.77).”

³²² Calvet 1999, 66.

touchant à la conscience et au sentiment linguistique. A propos d'une inscription de Mytilène, un décret portant sur la réconciliation nationale³²³ :

12 (...) ἀγάθαι δέ τύχαι
τῷ δάμῳ τῷ Μυτιληνάων, ἐψάφισθαι τᾷ βόλλα
καὶ τῷ δάμῳ· αἱ μέγ κέ τις δίκας γενομένας
κατ τὸν νόμον φύγῃ ἐκ τᾶς πόλιος ἢ ἀπυθάνῃ,
16 [χ]ρῆσθαι τῷ νόμῳ· (...)

“ ...A la Bonne Fortune du Peuple de Mytilène, il a été décidé par vote du Conseil et du Peuple : si à la suite d'un procès légal quelqu'un est banni de la cité ou condamné à mort, la loi s'appliquera...”

Hodot 1997 écrit par exemple : “Les l. 12-16 du texte n° 9 illustrent comment une norme écrite qui représente une survivance par rapport à une évolution phonétique ne parvient pas à être entièrement contraignante. A l'intérieur de ces lignes, l'*iota* est adscrit avec persévérance derrière les voyelles longues de datif singulier ou de subjonctif, mais ceux-là mêmes qui s'imposent cette règle ont le *goût* de ne pas l'appliquer quand le stoichédon conduirait à rejeter l'*iota* à la ligne suivante: d'où τᾷ βόλλα, l. 13, ἀπυθάνῃ, l. 15. C'est à dessein que j'emploie le mot “goût”, pour rappeler 1° que la disposition d'une inscription en damier est affaire d'esthétique, 2° que les locuteurs-scripteurs sont des êtres sensés et sensibles (c'est-à-dire dotés de *sentiment linguistique*), et pas seulement des producteurs d'isoglosses (...).”³²⁴

On peut bien conclure, comme le souligne de manière synthétique Brunet 1997 : “Les Grecs attachaient beaucoup plus d'importance aux propos tenus dans une circonstance précise qu'aux livres, d'usage peu commode et d'un plaisir toujours différé.”³²⁵ Lucien sera bien grec dans sa réception de la langue grecque et dans sa traduction en représentation littéraire.

1.3 La critique moderne et la notion de sentiment linguistique dans l'Antiquité

La critique universitaire en est donc venue à s'interroger sur la langue grecque antique *en situation* et sur les perceptions (et sur les modalités de perception) que l'on peut en avoir. L'*Année Philologique*, à partir de son volume 67, fait une place à part entière à ce qu'elle nomme “(g) sociolinguistique, dialectologie”, pour la section “II.Linguistique”, à propos de “C.-Grec”. On y trouve référencées, outre les contributions des membres du groupe de recherche 1038 (EA 1132, “Diversité géographique et socio-culturelle de la langue grecque”) de l'Université Nancy 2, d'autres contributions de savants d'universités étrangères.³²⁶

Des travaux d'ensemble viennent à l'appui de la théorie de la *conscience linguistique* et des manifestations du sentiment linguistique. Baratin 1991 expose les caractéristiques linguistiques des auteurs anciens³²⁷. Schmitter 1996 définit en quoi cette linguistique des anciens est un objet d'étude de *Sprachtheorie*, c'est-à-dire de la science qui traite du rapport entre la notion de langage et les langues, leur fonctionnement, les domaines dans lesquels on utilise telle

³²³ Stoichédon 35 ; c. 334-332 ; A.J.Heisserer- R.-Hodot, *ZPE* 63, 1986 (*SEG* 36, n° 750) in Hodot 1997.

³²⁴ Hodot 1997, 391.

³²⁵ Brunet 1997, 147.

³²⁶ Pour Nancy 2 : Monique Bile, Claude Brixhe, Paul Goukowsky, René Hodot, Bernadette Puech, Guy Vottero; par ailleurs, contributeurs réguliers aux travaux du groupe de Nancy 2, A.C.Cassio, Carlo Consani, Antonio Lillo, Antonio López Eire.

³²⁷ Cf. Baratin 1991, 9-67.

ou telle, les solutions que les langues proposent à certaines situations. L'interdisciplinarité de la *Sprachtheorie* est évidente, et touche, outre la linguistique, la philosophie, la sémiotique, l'anthropologie, la psychologie et la sociologie. La *Sprachtheorie* compare les différentes conceptions de la nature de la langue, interroge ses fonctions, son origine et son évolution, cherche à résoudre la contradiction entre continuité et changement, et intègre pour cela les résultats de la recherche en général pour dresser le tableau de la structure interne d'une langue³²⁸.

Les études qui portent actuellement sur le *sentiment linguistique* antique, particulièrement le sentiment qui s'applique à la langue grecque, demandent ainsi peut-être un changement des mentalités des chercheurs, notamment par rapport à la philologie. Drettas 1997 définit avec précision les raisons et les modalités du changement. En premier lieu il s'agit de se dégager des habitudes de la philologie : "La philologie se constitue dans la fascination du texte clos, origine et modèle du corpus fini. Dans l'univers de la permanence de l'écrit, les locuteurs n'existaient pas, ou plutôt ils étaient aussi impalpables que la poussière du marbre."³²⁹

Il situe dans cette perspective la place de la grammaire : "Pour la philologie traditionnelle, la grammaire est une pratique ancillaire qui s'efface derrière le texte ; elle peut rendre des services, mais elle ne possède pas de statut privilégié. Pour la linguistique, la perspective est inversée ; l'élaboration de la grammaire constitue un objectif essentiel. Le *corpus* est l'aliment empirique de la pratique grammaticale. Dans cette optique, tous les textes ont potentiellement la même importance, et les corpus écrits sont au même rang que les corpus oraux."³³⁰ Dans la perspective de Drettas, il ne s'agit pas de récuser l'héritage de la philologie, mais de la rendre pratique, en admettant que pour elle l'étude ne se limite pas à un texte clos fixé par écrit, mais s'étende à différents textes mouvants, fixés par écrit mais rendant compte de situations linguistiques spécifiques, comme de textes qui ne seraient pas obligatoirement fixés par écrit.

L'effort alors entrepris par celui qui mène sa recherche selon cette perspective lui demande une vigilance multiple : être attentif au(x) contexte(s) historique(s) ; ne pas présenter les données dans la perspective d'un usage exclusivement linguistique, mais songer à relier les analyses et les conclusions à des champs de recherche de disciplines voisines, comme la sémiologie, l'anthropologie, la sociologie, l'histoire, ou l'archéologie.

2. Situation de la conscience linguistique de Lucien

2.1 La conscience linguistique comme telle chez Lucien

La conscience linguistique de Lucien se comprend dans cette perspective. Nous venons déjà de relever dans les pages qui précèdent plusieurs notations qui montrent un Lucien sensible aux accents et aux tournures propres aux étrangers parlant grec. Ce sont des manifestations de pratiques sociolinguistiques empiriques, que certains opuscules transforment parfois en méthodologie³³¹. A de nombreux opuscules et passages de Lucien pourrait s'appliquer cette autre analyse de Drettas 1997 : "La transformation des pratiques empiriques en méthodologie s'est accompagnée de la réinsertion du locuteur comme sujet producteur du texte."³³² Lucien se

³²⁸ Cf. Schmitter 1996, *passim*.

³²⁹ Drettas 1997, XV.

³³⁰ *ibidem*.

³³¹ Drettas 2000, XVI et annexe 8 de ce travail.

³³² Drettas 2000, XVI.

trouverait pour ainsi dire précurseur de la pragmatique³³³, mettant en scène des locuteurs énonciateurs dans la variété de leurs aspects, et dont la visée serait de susciter des interrogations théoriques. Présentant des situations d'utilisation de la langue grecque ou des langues en général qui sont des situations caractérisées par une détermination sociale évidente, Lucien écrivain invite à penser la langue grecque sous sous un angle de sociolinguistique historique des langues anciennes, tel que le définit Drettas 1997 : "A la diversité des langues fait écho la diversité des situations d'usage et la prégnance des formes de plurilinguisme. Le locuteur n'est plus seul ; il est un agent linguistique, membre d'un groupe de locuteurs qui gèrent la variété en tant que sujets d'une histoire linguistique"³³⁴.

Lucien, d'une façon générale, est bien attentif à tous les problèmes de langue, et avec un sérieux dont témoigne le choix des thèmes qu'il traite. Jones 1986 le remarque dès son introduction : "Lucian aimed to amuse, but the subjects he chose were often ones taken very seriously by his contemporaries."³³⁵ Lorsque Lucien se représente animé de cette conscience linguistique, l'image produite est celle d'une vivacité prompte à réagir. De nombreux critiques ont bien noté cette aptitude à la réaction sociale en matière linguistique, dont Jones 1986 à propos de la représentation de Lucien par lui-même dans *Le pseudologiste* : "The ferocity of Lucian's reply shows how keenly such charges were felt and how purity of language was seen as a mark of culture and status. Curiously, he does not allege in his defense an example of the same usage from Eupolis, but this does not prove his knowledge of the poet superficial, for even professional grammarians sometimes admitted to oversight (cf. *Pseudol.*, esp. 8-9, 16 ; Eupolis, fr. 309 K. Cf. Phrynichos' confession of oversight, Ed. 231 Fischer.)"³³⁶

Autre dimension de sa conscience linguistique, Lucien perçoit la réalité et la diversité linguistique de son époque. Or Robert 1980 signale déjà sous un angle plus large, la nécessité de bien comprendre les réalités de l'époque de Lucien, que Lucien représente, pour comprendre Lucien, partant pour comprendre son sentiment linguistique : "(...) Lucien n'a pas vécu, pensé et écrit, en dehors de son temps, tourné obstinément vers le passé classique avec des œillères pour le présent ; la vie et les détails précis, quand ils abondent dans ses récits, ne sont pas une raison ou un indice pour douter de leur authenticité, car on en est arrivé là. (...) Les inscriptions et les monnaies sont indispensables pour comprendre Lucien."³³⁷

Hall 1981 remarque encore ce sentiment linguistique à propos de trois dialogues en particulier : *Lexiphanès*, *Le Pseudologiste* et *Le soléciste*. Elle exprime avec précision cela en reprenant à propos du *Pseudologiste* une remarque de Harmon : "That Lucian was acutely sensitive to matters of language is, as Harmon observes"³³⁸, borne out by the *Pro Lapsu*, a piece

³³³ La pragmatique, en tant que partie de la linguistique, s'intéresse aux unités linguistiques dont la signification ne peut être comprise qu'en contexte. Les travaux pionniers ont été réalisés, en français, par Oswald Ducrot (*Dire et ne pas dire*, 1972) et portent sur la présupposition, c'est-à-dire sur la signification communiquée de manière implicite. Si l'on affirme par exemple « Il ne pleut plus », on implique qu'il a plu. Depuis lors, la pragmatique est envisagée par d'autres théoriciens comme une science de la communication (Jacques Reboul et Anne Moeschler, *La pragmatique aujourd'hui*, 1998). Dans cette perspective élargie, elle étudie l'usage du langage dans la communication et dans la connaissance. Largement tributaire du cognitivisme, la pragmatique élargie considère les mécanismes inférentiels dans la connaissance, la construction des concepts, l'usage non littéral du langage, l'intentionnalité dans l'argumentation.

³³⁴ *ibidem*.

³³⁵ Jones 1986, vi.

³³⁶ Jones 1986, 154.

³³⁷ Robert 1980, 419

³³⁸ Ed. Læb, vol. 5 p. 371.

which, while providing Lucian with an opportunity of displaying his erudition and of turning a pretty compliment to an influential person, nevertheless appears to indicate - even allowing for literary exaggeration - that making such a slip as to say ὑγίαινε when he should have said χαῖρε caused him some embarrassment.”³³⁹

La conscience linguistique de Lucien n'est donc pas une notion dépourvue de cadres ni une reconstruction intellectuelle plaquée sur l'œuvre. On la définira encore comme la perception intuitive de phénomènes et de règles linguistiques dont un auteur rend compte dans ses œuvres par des remarques dispersées. Le sentiment qui naît de cette conscience doit être pris en compte pour une analyse d'œuvre fondée sur l'étude des faits de langue que le texte signale. Brixhe et Hodot, dans l'exploration du nouveau champ de recherche sociolinguistique qu'ils privilégient, le rappellent régulièrement : “Un autre élément à prendre en compte est le sentiment linguistique des usagers, tel qu'il se manifeste dans leurs comportements.”³⁴⁰

2.2 L'expression du sentiment linguistique chez Lucien

Le sentiment linguistique de Lucien se caractérise par des manifestations diverses dans son œuvre.

L'importance de la représentation de l'oral et l'idée que ses œuvres aient en partie des sources orales et des buts oraux de représentation de la parole (dont les lieux sont décrits : cf. *Hippias ou les Bains* ; *La Salle*) doivent retenir l'attention. L'*ecphrasis*, exercice écrit formel, devient sous l'Empire un genre littéraire très prisé, qui trouve sa pleine expression dans des situations de communication elles-mêmes très formelles³⁴¹. Lucien pratique sporadiquement le genre d'une part, et choisit de faire des remarques sur les situations de communication d'autre part. Jones 1986 signale dès le début de son étude ce mode original des notations métalinguistiques chez Lucien : “Though some of Lucian's inventions are inspired by literature, allowance must also be made for oral sources- the tales told for small change in the street and squares by professional story tellers and religious devotees, or related on occasions similar to the one described by Lucian.”³⁴²

L'intérêt pour la langue est présent d'une part sous un angle pour ainsi dire ethnologique³⁴³, d'autre part dans de nombreuses notations métalinguistiques qui se présentent sous différentes modalités. Lucien reprend en cela le spectre des sentiments linguistiques déjà remarquables chez Plutarque.³⁴⁴

Les questions grammaticales chez Plutarque sont relayées par la figure récurrente du grammairien, γραμματικός, comme Démétrios de Tarse³⁴⁵. Chez Lucien, elles peuvent apparaître sur le mode personnel (*Le Pseudologue* ; *Sur une faute commise en saluant*), sur le mode satirico-ironique (*Lexiphanès*, *Le soléciste*, *Sur ceux qui sont aux gages des grands*³⁴⁶), sur le

³³⁹ Hall, 1981, 295.

³⁴⁰ Brixhe-Hodot, *Koiné* 1, “A chacun sa koiné”, 9

³⁴¹ Cf. la notice de Bompaire 1993, 149-150 pour *La salle* et Dubel 1992, *passim*.

³⁴² Jones 1986, 50 et Plin., *Ep.* 2; 20.1 ; Juv. 15.16; Reitzenstein R. *Hellenistische Wundererzählungen*, Darmstadt 1963, 8-12.

³⁴³ Saïd 1994, *passim*.

³⁴⁴ Cf. Flacelière et Irigoin 1987, ccii-ccvi.

³⁴⁵ Cf. *De def. orac.*, 410 A.

³⁴⁶ Cf. notamment §4 ; 11; 25 ; 35. Cf. aussi *Le Banquet* 17 ; 40 ; *Les sectes à l'encan* 20.

mode rhétorique (*Le maître de rhétorique*).

Le langage comme problème philosophique se trouve abordé dans la dixième des *Questions platoniciennes*, en 1009 B-1011 E, où Plutarque la traite sous l'angle des éléments du discours, c'est-à-dire des mots et de leur nature. Lucien pose indirectement le même type de question dans *Le jugement des voyelles* ou bien dans *Lexiphanès*, par exemple, qui tous deux renvoient, implicitement au moins, au *Cratyle*.

La question de la langue latine apparaît également dans les *Questions platoniciennes*, en 1010C sqq. Plutarque y parle de "la langue latine, qui est aujourd'hui d'un usage presque universel, [qui] a supprimé presque toutes les prépositions, [qui] ne fait absolument aucun usage de ce que l'on appelle les articles." Lucien évoque le latin entre autres dans *Sur une faute commise en saluant* (§13), dans *Sur ceux qui sont aux gages des grands* (§ 10 et 24) et commente son utilisation, dans *Comment il faut écrire l'histoire* (§19), trois opuscules où les sentiments linguistiques sont explicites. Plus implicites sont certainement des transpositions lexicales qui ne se disent pas et demandent une identification de la part des lecteurs, comme la traduction de *praefectus* par ἀρμοστής³⁴⁷.

Plutarque étudie des différences dialectales réelles, supposées ou forgées, dans *Sur la manière de lire les poètes*, 6, 22, C, ou dans ses *Questions grecques*, 9, 292E. Lucien évoque entre autres l'ionien et l'utilise même. Des occurrences apparaissent dans *Le Banquet* (v.7), *Hérodote* 1, *Les Portraits* 15, *La salle* 20, *Sectes à l'Encan* 3-6 et 13-14³⁴⁸, mais l'ionien est aussi employé systématiquement dans *La Déesse syrienne* et *L'Astrologie*.

Enfin le jeu des étymologies, présent chez Platon, se retrouve chez Plutarque comme chez Lucien. Rappelons par exemple pour le premier les étymologies des noms des dieux dans le *Cratyle* (397c-408d) ; citons pour Plutarque celles d'épiclèses d'Apollon, et du nom de la déesse Isis³⁴⁹ ; évoquons chez Lucien par exemple des étymologies de noms de dieux également comme en *Astrologie* 23 ou en *Prométhée* 2, mais aussi de noms communs comme entre autres en *Histoires vraies* II, 22 ou en *Le parasite* 60.

Mais ce qui est nouveau chez Lucien est que le sentiment linguistique passe aussi par la perception des langues de l'étranger, ou par la perception-réception de la langue grecque par des étrangers. Ainsi dans *Les amis du mensonge* 9, Tychiadès, qui avait commencé à parler du thème du mensonge avec Philoclès (§1-5), raconte comment il avait été amené à disputer de ce même thème chez un dénommé Eucratès. Ce dernier, soi disant malade, se trouvait entouré de Cléodémos, péripatéticien, Deinomachos, stoïcien, Ion, platonicien un peu prétentieux, et Antigonos, médecin (§6). Alors que ces interlocuteurs semblent relativement crédules par rapport à tous les remèdes qu'ils proposent eux-mêmes mais qui sont à l'évidence une accumulation de lieux communs, Tychiadès, lui, remet en cause leurs croyances, et demande à Deinomachos de le persuader de l'effet de ces remèdes en lui fournissant des arguments conforme à la logique. Tychiadès en effet ne peut croire qu'une "phrase barbare", ῥῆσιν βαρβαρικῇν, chasse une fièvre (§9). Le sentiment linguistique relaie la manifestation d'incrédulité.

Ailleurs Lucien fait démarche de linguiste se posant la question des langues en contact, par

³⁴⁷ Cf. *Toxaris* 17 et v. Delz 1950, 74 n., pour qui cette traduction est jugée inhabituelle, Lucien évitant le mot latin.

³⁴⁸ V. Bompaigne 1958, 632-633 qui interprète ces occurrences comme des parodies ou des pastiches.

³⁴⁹ V. Flacelière Irigoin 1987, clxix et clxxiii et cf. pour d'autres étymologies e.g. Plut. *Quaest. Conv.*, 647 A-648 A ou *Sur l'amour*, 21, 767 D.

la bouche d'un de ses Scythes, auquel il fait transposer un mot scythe qui ressemble étrangement au radical du mot "corbeau", κόραξ, ακος :

καὶ τοῦνομα ἐπὶ τούτοις αὐτῶν ἐθέμεθα Κοράκους καλεῖσθαι· τοῦτο δέ ἐστιν ἐν τῇ ἡμετέρῃ φωνῇ ὥσπερ ἂν εἴ τις λέγοι "φίλιοι δαίμονες.

"C'est pour cela que nous leur avons donné à tous deux le nom de KORAKOI, ce qui dans notre langue signifie génie tutélaire de l'amitié." (Toxaris, 6)

Chez les dieux, la situation n'est pas très différente. Des problèmes de communication se posent. L'impossibilité de s'exprimer dans la langue des dieux étrangers irrite Hermès, car il voudrait bien les rassembler afin que Zeus leur parle. Il clame donc qu'il n'est pas "polyglotte pour [se] faire comprendre des Scythes, des Perses, des Thraces, et des Celtes"³⁵⁰. Mais le problème semble s'être résolu de lui-même quelques lignes plus loin quand Zeus prend enfin la parole, en grec pour tout le monde.

2.3 Le sentiment linguistique de Lucien s'applique à des formes variées de parole

Dans le cadre de la distinction qui existe entre hellénophones et barbarophones, on relève également des exemples qui concernent le sentiment de la langue grecque.

Dans *Les amis du mensonge* encore, suite à une discussion à propos d'amulettes qui pourraient guérir Eucratès, Lucien introduit un plaidoyer pour la médecine rationnelle. Se succèdent alors sept histoires, narrations dans un dialogue, qui forment le corps de l'opuscule. Au sujet d'un esprit qui habite un malade, il écrit :

“Ο μὲν νοσῶν αὐτὸς σιωπᾷ, ὁ δαίμων δὲ ἀποκρίνεται, ἑλληνίζων ἢ βαρβαρίζων ὅποθεν ἂν αὐτὸς ᾖ.

"Le patient lui-même se tait, et la divinité répond, parle en grec ou en langue étrangère selon l'origine de l'homme." (*Les amis du mensonge*, 16)

Ici l'emploi de βαρβαρίζω est neutre, et implique une opposition binaire entre le grec et les autres langues. Lucien utilise aussi par exemple par deux fois le verbe ξενίζω (*Comment il faut écrire l'Histoire* 45 et *Anacharsis* 16) qui à date ancienne signifie "recevoir un hôte", ou "étonner par un spectacle étrange", et plus tardivement "parler avec un accent étranger", ou "être étranger".

Dans *Le Pseudologiste*, Lucien apparaît grâce à une voix discursive, *Elenkhos*, qu'il a chargée d'assurer sa justification à propos du mot ἀποφράς. Il sait encore par exemple esquisser une définition de conditions communes de compréhension linguistique :

τῶν παλαιῶν ὀνομάτων τὰ μὲν λεκτέα, τὰ δ'οὐ, ὅποσα αὐτῶν μὴ συνήθη τοῖς πολλοῖς, ὥς μὴ ταραττοίμεν τὰς ἀκοὰς καὶ τιτρώσκοιμεν τῶν συνόντων τὰ ὦτα.

"Certains des mots anciens peuvent être utilisés; d'autres non, ce sont ceux qui ne sont pas usuels pour le plus grand nombre des gens, afin de ne pas troubler les propos ni de blesser les oreilles des gens présents." (*Pseudologiste*, 14)

³⁵⁰Zeustragédien, 13.

Il signale également qu'il y a un grec "basique", différent de la koiné, mais commun : τὰ κοινὰ τῶν Ἑλλήνων, parlé par les couches les plus basses, de même qu'il note qu'entre les Grecs, "vrais" Grecs, le grec est une langue d'usage, qui n'est pas définie plus avant :

τοῖς δ'ἄλλοις Ἑλλήσιν οἶμαι καθ' Ἑλλάδα γλώτταν συνεῖναι χρή.

"Mais pour les autres Grecs, je pense, il faut qu'ils parlent en grec." (*Le pseudologue*, 14)

Ces quelques exemples légitiment bien une distinction que l'on est amené à faire à propos des notations de Lucien concernant la langue grecque. Elles se répartissent entre celles qui ressortissent à une idée du grec bien écrit ou bien parlé, idéal, normatif et normé, et celles qui se rattachent à toutes les variations et interférences possibles du grec par rapport à cette norme.

3. La langue est un domaine qui rend Lucien réactif

3.1 Lucien et le mot φωνή

Le mot φωνή est utilisé à plusieurs reprises chez Lucien, voire privilégié, pour désigner la langue et ses virtualités. Afin de comprendre les utilisations de ce mot chez Lucien, on peut rappeler les définitions données par *LSJ*.

Φωνή désigne généralement un son ou une intonation, particulièrement de la voix, qu'il s'agisse d'hommes ou d'animaux³⁵¹ par opposition à φθόγγος, par exemple, qui désigne plutôt le bruit en soi, rendu par autre chose que la voix, comme la lyre ou le vent³⁵². En regard, γλώττα, autre mot pouvant désigner la langue au sens linguistique, part d'un sens anatomique net³⁵³ qui se retrouve encore chez Galien³⁵⁴. De là provient le sens du mot γλώττα comme organe de la parole, qui apparaît très utilisé chez Hésiode et les Tragiques³⁵⁵. Le sens linguistique est le deuxième grand sens de γλώττα³⁵⁶, avec des nuances intéressantes³⁵⁷ caractérisant le lexique étranger, obsolète ou remarquable³⁵⁸.

Le plus souvent, le mot φωνή est utilisé en ce qui concerne des êtres humains, au sens de *parole, voix, expression*³⁵⁹. Mais il peut également désigner le cri des animaux ou tout autre son articulé. Dans cette dernière acception, il faut noter la désignation du son des voyelles par

³⁵¹ Cf. Arist. *de An.* 420b, cf. 29, *HA* 535a27, *PA* 664b1.

³⁵² Cf. Plat. *Phil.* 18b ou Eur. *El.* 716.

³⁵³ Cf. *Od.* 3.332, etc.

³⁵⁴ Cf. Gal. *UP* 7.13.

³⁵⁵ Cf. entre autres Hes. *Op.* 709, *A.Ch.* 266, *Eu.* 830, *S.Ant.* 128, *Id.* OC 806, *Aj.* 1142, *E.Hipp.* 612 et *passim*.

³⁵⁶ Cf. *Od.* 19.175, *Il.* 2.804 ; *Hdt.* 1.57 ; *Id.* 9.16, *Th.* 3.112, cf. *A.Pers.* 406, *Ch.* 564 ; au sens de *dialecte* *Hdt.* 1.142, 4.183 ; *Id.* 4.109 ; Arist. *Rh.* 1357b10 ; Demetr. *Eloc.* 177.

³⁵⁷ Pour γλώττα au sens linguistique cf. chez Lucien *Lis consonantium*, 11 ; *Lexiphanes*, 20, 25 ; *Pseudologue*, 14.

³⁵⁸ Cf. Arist. *Rh.* 1410b12, *Po.* 1457b4, *Plu.* 2.406f : d'οὐ Γλώσσαί, titre d'ouvrages de Philemon et d'autres auteurs. Cf. aussi *LXX.Ju.* 3.8 (pl.), interpol. in *Scyl.* 15.

³⁵⁹ Cf. *Il.* 2.490 ; 17.555 ; 15.686 ; 14.400, *Xén.Cyr.* 1.2.3 ; *Cyn.* 6.20, *D.* 18.280, *Aeschin.* 3.209, *Pl.* *Ti.* 67b, *Ar.Nu.* 979 ; *Eq.* 218, 638, *Hdt.* 1.85, *Ar.Nu.* 357, *Hdt.* 2.2, 4.23, *Pl.* *Phdr.* 259d, *Aeschin.* 2.23, *Xén.Mem.* 1.4.12, *Pl.* *Prt.* 322a, *Aeschin.* 2.157, *D.* 19.336.

opposition à celui des consonnes³⁶⁰. Le mot peut enfin désigner un son rendu par des objets.

C'est dans sa deuxième grande acception, c'est-à-dire comme *faculté de parole et de discours*, que le mot renvoie à la notion de langue³⁶¹. De là découlent des sens qui évoquent un résultat de parole engageant la maîtrise de la langue : *expression, dicton, formule, rumeur*³⁶².

3.2 φωνή comme désignation de langues étrangères

Les termes associés au mot φωνή permettent une compréhension affinée de la conscience linguistique de Lucien en ce qui concerne les langues étrangères.

Φωνή peut désigner chez Lucien une langue autre que le grec, critère de barbarie qui n'est cependant plus fondamental pour un homme de sa génération. Il le signale à plusieurs reprises, comme par exemple en *Le pêcheur ou les ressuscités*, 19, où il évoque pour quelqu'un (c'est de lui qu'il s'agit) la possibilité d'être "barbare de langue", τὴν φωνὴν βάρβαρος. La barbarie se signale d'abord en effet par la langue et le vêtement. Lucien se met ainsi lui-même en scène dans sa jeunesse, et utilise le mot φωνή pour faire évoquer à Rhétorique sa langue maternelle. Rhétorique fait ainsi le portrait de :

ΤΟΥΤΟΝΙ ΚΟΜΙΔῆ ΜΕΙΡΑΚΙΟΝ ὄΝΤΑ, ΒΑΡΒΑΡΟΝ ἔΤΙ Τὴν ΦΩΝὴν ΚΑΙ ΜΟΝΟΝΟΥΧΙ ΚΑΝΔΥΝ ἘΝΔΕΔΥΚΟΤΑ Εἰς Τὸν ἈσσύΡΙΟΝ ΤΡΟΠΟΝ.

"Celui qui n'était qu'un tout jeune garçon, encore barbare de langue, et presque pour ainsi dire vêtu de la robe à manches à la mode assyrienne." (*Bis accusatus sive tribunalia*, 27)

L'adjectif βάρβαρος suivi de l'accusatif de relation est une des premières modalités d'expression de la conscience linguistique. Cet accusatif implique une détermination intimement liée à la personne. Le génie de Lucien est de le reconnaître tout en indiquant aussi que l'acquisition de la langue grecque n'est jamais fermée, avec ἔτι glissé entre l'adjectif et le nom.

Quand il est question des maisons romaines et de leurs "employés" grecs, valets culturels, le mot φωνή est utilisé pour désigner la langue latine, dans sa dimension orale :

ΚΑΙ Ἐν ΤΟΣΟΥΤῳ ΠΛῆΘΕΙ Ῥωμαϊκῶ ΜΟΝΟΣ ΞΕΝΙΖΩΝ τῷ ΤΡΙΒΩΝΙ ΚΑΙ ΠΟΝΗΡῶΣ Τὴν Ῥωμαίων ΦΩΝὴν ΒΑΡΒΑΡΙΖΩΝ.

"Et tu es, dans cette foule immense de Romains, seul à porter un paletot de philosophe, et tu fais de méchants barbarismes en langue des Romains." (*Sur ceux qui sont aux gages des grands*, 24)

Comme dans l'exemple précédent, le vêtement est symboliquement associé à l'usage d'une langue étrangère. Κάνδυν dans *La double accusation*, 27 rappelait les racines de Lucien, et implicitement l'usage du syriaque. Τρίβων connote en premier lieu un statut intellectuel, car c'est le type de manteau porté par les philosophes, et en second lieu, par métonymie, la langue grecque inhérente à la philosophie. Par contraste donc, la langue étrangère se retrouve à son tour évoquée par un accusatif de relation.

Mais cette fois-ci, c'est le verbe βαρβαρίζω qui est utilisé. Il traduit le progrès insufflé

³⁶⁰ Cf. Pl.*Tht.*203b, Arist.*HA*535a32 ; v. aussi un sens intéressant relevant du domaine de la critique littéraire chez Phil.*Po.*5.20 (pl.), [p. 1968] 21.

³⁶¹ Cf. Hdt.4.114, 117 ; 2.55, Esch. *Ag.*1051 ; Ch.563, cf. aussi Eur.*Or.*1397 (Iyr.), Th.6.5, 7.57, Xén.*Cyn.*2.3, Pl.*Ap.*17d ; *Tht.*163b ; *Cra.* 398d, cf. 409e.

³⁶² Plat.*Prt.* 341b, Plu.2.106b, cf. 330f, Epicur.*Ep.*1p.4U., cf. *Sent. Vat.*41 (= *Metrod. Fr.*59), S.E.*P.*1.14 cf. *Jul. Or.*5.162b, LXX*Ge.*45.16.

par Lucien dans l'expression de la conscience linguistique. Ce verbe n'est plus dans les textes de Lucien un verbe intransitif. Il devient au moins un sorte de verbe d'état, traduisant la compréhension de la situation linguistique du II^e s.d.n.è. Enfin, c'est à nouveau dans l'adverbe associé à l'expression, πονηρῶς, que le sentiment linguistique s'exprime le mieux. Le reproche du locuteur de l'opuscule ne concerne pas l'absence de maîtrise de langue latine, mais son usage dans un contexte humiliant, contexte qui rend les fautes de langues pitoyables, dans la mesure où elles sont le fruit d'une certaine soumission. De manière synthétique, dans cette expression, c'est bien la situation sociolinguistique qui est analysée par Lucien : la langue utilisée dans le contact est celle du groupe dominant, alors qu'elle n'est peut-être pas la plus adaptée au thème de discussion.

Lucien n'en est pas pour autant fermé à la connaissance du latin. Il présente ainsi une de ses propres figures qui, dans une pose de coquetterie, en répondant à un contradicteur fictif, nous signale la connaissance probable par notre auteur de la langue latine :

ἀλλὰ καὶ ὑμεῖς αὐτοί, εἴ τι καὶ γὰρ τῆς Ῥωμαίων φωνῆς ἐπαῖω, τοὺς προσαγορεύοντας ἀντιδεξιούμενοι τῷ τῆς ὑγιείας ὀνόματι πολλάκις ἀμείβεσθε.

"Mais vous-mêmes, si j'entends un peu la langue des Romains, en répondant à ceux qui vous saluent, vous faites un fréquent usage du mot santé." (Sur une faute commise en saluant, 13)

Cette connaissance du latin est affinée ; ἐπαῖω possède une connotation auditive, au sens propre, que le traducteur doit ici prendre en compte. Ce verbe présente un Lucien à l'écoute d'une langue étrangère, confirmant une attitude d'intérêt pour les sons des langues, attitude souvent reproduite dans les opuscules. Cette attitude est doublée d'une conscience de la nomination que l'on avait déjà pu observer chez lui s'agissant de son nom. Il s'attarde cette fois sur le lexique avec τῷ τῆς ὑγιείας ὀνόματι. A partir du vocabulaire utilisé et analysé, Lucien donne une justification sociolinguistique, fondée sur une approche pragmatique. En cela, son attitude est à nouveau résolument la démonstration d'un intérêt linguistique.

Et lorsqu'il veut prendre ses distances avec cette langue des Romains qui est aussi celle d'une certaine domination, il la présente sous un aspect vraisemblablement dialectal, avec le mot φωνή, dans *L'âne ou Loukios*. Lucien parle ainsi dans sa peau d'âne :

ἐξιόντων ἡμῶν εἰς τὸν κῆπον ἐντυγχάνει ἀνὴρ γενναῖος στρατιώτου στολὴν ἡμφιεσμένος, καὶ τὰ μὲν πρῶτα λαλεῖ πρὸς ἡμᾶς τῇ Ἰταλῶν φωνῇ καὶ ἤρετο τὸν κηπουρὸν ὅποι ἀπάγει τὸν ὄνον ἐμέ.

"Un jour que nous sortions pour nous rendre au jardin, nous rencontrâmes un grand gaillard, en uniforme de soldat. Il se met d'abord à nous parler en langue italique et demanda au jardinier où il conduisait son âne, moi." (Asinus, 44)

La distance est en premier lieu créée par le point de vue adopté. Lucien est dans la peau de l'âne. La langue étrangère est ici en situation narrative. Elle apparaît davantage comme un élément signifiant que comme un enjeu sociolinguistique. Cela dit, Lucien ne manque pas d'y être sensible. Ainsi, il souligne à nouveau que la première perception qu'il a de cette langue étrangère, dans sa peau d'âne, est *phonique*. Le *son* est ce qui permet de désigner ici le latin parlé, de même que Ἰταλῶν étend la romanité à quelque chose de plus flou. Le soldat incarne une évolution du latin.

Mais le concept de langue étrangère n'est pas vraiment celui qui est utilisé quand il est

question d'autres langues. L'idée est plutôt de désigner la langue de la patrie d'un autre, comme le signale dans ces cas le lexique collatéral à φωνή. Un personnage tel qu'Alexandre incarne, sur un autre mode que le soldat romain, la compréhension de la complexité linguistique de l'époque de production des textes de Lucien. Cela fait, aussi, pour ainsi dire, de lui une figure supplémentaire, inversée, comme une sorte de double à la fois repoussant et attirant, de Lucien :

Ἄλλὰ καὶ βαρβάροις πολλάκις ἔχρησεν, εἴ τις τῇ πατρίῳ ἔροιτο φωνῇ, Συριστὶ ἢ Κελτιστί, ῥαδίως ἐξευρίσκων τινὰς ἐπιδημοῦντας ὁμοεθνεῖς τοῖς δεδωκόσιν.

"Mais il rendit aussi souvent des oracles à des barbares, s'ils l'interrogeaient dans la langue de leur patrie, en syriaque ou en celte, parvenant à trouver avec facilité quelques habitants de la même origine que les gens qui lui avaient donné [des billets]." ³⁶³ (Alexandre ou le faux prophète, 51)

Cette notation est un bon paradigme des repères de la conscience linguistique de Lucien. L'adjectif utilisé pour désigner la langue originelle renvoie au concept de *patrie*, développé et exploité dans *L'éloge de la patrie*. Les langues étrangères dont il est question sont celles que l'on retrouve chez Lucien comme étant de celles de personnages qui ont intégré la culture grecque : le celte d'*Héraklès*, et les Scythes des opuscules scythiques, Toxaris et Anacharsis. En regard de ces "locuteurs natifs" qui interrogent dans leur langue, les truchements sont signalés comme des *résidents*, ἐπιδημοῦντας, de la même origine ethnique, ὁμοεθνεῖς, que les clients d'Alexandre. La situation décrite souligne à nouveau l'échange linguistique, certes dans un but notoirement malhonnête, mais qui n'est pas dénué d'une certaine ingéniosité.

Evidemment, lorsqu'il est question des Scythes, le concept de langue parlée, tel que nous sommes en train de l'explorer, est évoqué. Lucien, parlant des *Korakoi* scythiques, nous propose une traduction littérale correspondant à "notre langue", c'est-à-dire la langue scythe :

τοῦτο δέ ἐστιν ἐν τῇ ἡμετέρᾳ φωνῇ ὥσπερ ἂν εἴ τις λέγοι φίλοι δαίμονες.

"C'est, en notre langue, comme si l'on disait 'aimables démons'." (Toxaris ou sur l'amitié, 7)

Ce souci linguistique, c'est-à-dire ce sentiment linguistique consistant en l'intérêt porté aux langues des autres, entraîne Lucien à utiliser par ailleurs la polysémie du mot φωνή en rapport avec l'idée de langue. Dans la notation qui suit, le mot φωνή peut désigner un jargon, un argot, voire une langue *grégaire*³⁶⁴ à l'intérieur du grec, finalement assez peu éloignée de ce qui passe pour être la langue des magiciens dans l'Antiquité. Le texte évoque le comportement d'Alexandre avec l'un de ses premiers complices :

περιήεσαν γοητεύοντες καὶ μαγγανεύοντες καὶ τοὺς παχεῖς τῶν ἀνθρώπων οὕτως γὰρ αὐτοὶ τῇ πατρίῳ τῶν μάγων φωνῇ τοὺς πολλοὺς ὀνομάζουσιν ἀποκείροντες.

"Ils partirent en tournée, déblatérant leurs charlataneries, faisant leurs tours, et tondant les gros, comme les magiciens disent en la langue de leur monde, pour désigner la foule." (Alexandre, 6)

³⁶³ Chambry 1933 et Caster 2001 ont sans doute tort de retenir la leçon οὐ ῥαδίως ἐξευρίσκων du ms. B [signalée par Harmon, *Læb* IV, p.240] "dénichant avec difficulté", "bien qu'ayant de la peine à trouver". Alexandre a, au contraire, le don de trouver *facilement* des truchements. Son entreprise est trop bien gérée pour qu'il néglige les aspects langagiers qu'elle comporte ; il a ses réseaux.

³⁶⁴ Cf. Calvet 1999, 79 : "Je mets dans le mot grégaire (...) l'idée de connivence : une langue grégaire est une langue de petit groupe, qui limite donc la communication à quelques-uns et dont la forme est marquée par cette volonté de limitation."

Enfin, Lucien utilise le mot φωνή au datif précédé d'un verbe dénominatif tiré d'ethnique pour désigner l'emploi d'une langue étrangère, comme dans la notation ci-dessous, où Arignotos fait le récit de la façon dont il a vaincu un fantôme :

ἐγὼ δὲ προχειρισάμενος τὴν φρικωδεστάτην ἐπίρρησιν αἰγυπτιάζων τῇ φωνῇ συνήλασα κατὰδων αὐτὸν εἰς τινα γωνίαν σκοτεινοῦ οἰκήματος.

"Moi j'avais préparé la plus terrible des incantations; je la lui adressai en langue égyptienne et l'acculai dans le coin d'une chambre obscure." (*Les amis du mensonge ou l'incrédule*, 31)

Dans cette notation, la valeur sémantique de la lexie αἰγυπτιάζων τῇ φωνῇ est floue, de même que celle de σκοτεινοῦ qui renforce la connotation. Cette zone d'ombre est utilisée stylistiquement par Lucien pour entretenir le vague à propos des paroles d'Arignotos. Parle-t-il vraiment égyptien? En fait-il une imitation phonétique? Jette-t-il des mots égyptiens au milieu d'un grec marqué par un accent? Les variantes imaginables sont nombreuses et Lucien ne les précise pas. Mais la notion de langue est à nouveau en jeu, et l'on peut bien se demander s'il s'agit réellement d'égyptien que l'on parle, ou si l'on met en jeu les connotations qui, dans l'Antiquité, s'y attachent, en citant simplement le nom de la langue.

Les langues étrangères, quand elles sont rendues par le mot φωνή chez Lucien correspondent donc à trois aspects principaux du rapport entre Lucien et les langues.

Φωνή correspond du point de vue du locuteur à la langue produite, et du point de vue de l'interlocuteur à la perception des sons produits par cette langue. Avec ce mot Lucien fait des langues étrangères une présentation phonétique simple, et une allusion à la phonologie et au lexique qui pourraient l'accompagner. Les notations que nous venons de lire manifestent un intérêt phonétique envers les langues étrangères, mais ne le décrivent ni ne le détaillent cependant jamais. Le cas du mot KORAKOI³⁶⁵ en langue scythe est par exemple une de ces incursions phonologiques, mais également lexicologiques, si l'on s'en rapporte au sens, immédiatement donné dans ce cas. La lexicologie semble d'ailleurs être le domaine dans lequel Lucien s'avance le plus quand il utilise le mot φωνή comme par exemple dans *Sur une faute commise en saluant*, 13 ou *Alexandre ou le faux prophète*, 6.

Ces implications du mot φωνή se retrouvent quand Lucien l'utilise pour évoquer l'utilisation de la langue grecque.

3.3 Φωνή et la langue grecque

Comme dans les exemples précédents, ce sont les mots associés à φωνή dans les notations qui vont révéler des dimensions de la conscience linguistique de Lucien.

3.3.1 Le grec langue véhiculaire ou de contact

Le mot φωνή désigne ainsi par exemple l'influence, sur le grec, de la langue égyptienne, dont nous venons de parler, langue étrangère dans sa dimension orale, dans *Le navire ou les souhaits*, 2, où Lykinos évoque un jeune Egyptien qu'un de ses compagnons, Adeimantos, aurait suivi par désir. Il y a donc certainement un peu de dépit amical dans ses paroles, ce qui explique leur part de xénophobie ordinaire :

³⁶⁵ *Toxaris*, 7.

Ἑλληνιστὶ μὲν, ἐς τὸ πάτριον δὲ τῷ ψόφῳ καὶ τῷ τῆς φωνῆς τόνῳ.

“[Il parlait bien] en grec, mais tirant vers son idiome, avec sa sonorité et l’intonation de sa langue.” (*Le navire ou les souhaits*, 2)

Cette notation signale surtout la subtilité du sentiment linguistique de Lucien en ce qui concerne la prosodie du grec. Son analyse ne vise pas les phonèmes, qu’il ne nous donne pas, à dessein. Il donne ici à imaginer la ligne mélodique de ce que l’on pourrait entendre, faisant allusion non à un éventuel sentiment du locuteur égyptien qui serait traduit dans ses paroles, mais à l’influence qu’une autre langue peut avoir sur du grec qui reste du grec. Lucien attire ici notre attention sur une prosodie linguistique modifiée, donc remarquable. Il nous arrête plus particulièrement sur le timbre et l’intonation du grec parlé en cette circonstance. La prononciation étrangère ne relève plus du lieu commun de la littérature grecque signalant un barbare. On est aux antipodes de cela, en pleine modernité de l’Empire : si le jeune égyptien est remarquable par la prononciation de son grec, c’est pour souligner combien il est séduisant. Ses interlocuteurs trouvent dans son grec l’exotisme et le désir que son apparence annonce déjà. Le sentiment linguistique de Lucien dénote une conscience linguistique qui commence à penser l’autre non grec, l’étranger, autrement.

Dans *Héraclès*, c’est la notion de contact qui ressort. Les contacts entre langue et culture gauloises, et langue et culture grecques (*cf. supra* I, 3), se trouvent rappelés par l’utilisation du mot φωνή. Il sert en premier lieu à évoquer la langue gauloise :

Τὸν Ἡρακλέα οἱ Κελτοὶ Ὀγμίου ὀνομάζουσι φωνῇ τῇ ἐπιχωρίῳ.

“Hercule, les Celtes le nomment Ogmios dans la langue de leur contrée.” (*Héraclès*, 1),
et également en *Héraclès*, 4:

Κελτὸς δέ τις παρεστὼς οὐκ ἀπαίδευτος τὰ ἡμέτερα, ὥς ἔδειξεν ἀκριβῶς Ἑλλάδα φωνὴν ἀφείς.

“Un Celte se trouvait là, il n’ignorait pas notre culture, comme il le montra en parlant avec précision la langue grecque.”

Dans la première notation, on peut constater l’utilisation d’un autre adjectif qualifiant la langue : ἐπιχώριος. S’agissant de la langue gauloise, Lucien choisit de bien mettre en évidence son aspect de langue liée à un territoire. Du même coup, il n’exclut pas qu’une autre langue, correspondant à une culture qui offre l’expansion, puisse être connue par le locuteur de cette première langue. Cela ne manque pas d’arriver, car on apprend rapidement que le Celte parle un grec remarquable.

Et justement en ce qui concerne cette mention d’*Héraclès*, 4, comme dans les notations de φωνή se rapportant à une langue étrangère, l’adverbe associé va préciser l’orientation de la conscience linguistique. Ἀκριβῶς peut ainsi être rapproché, par contraste, dans son mode d’utilisation par Lucien, de πονηρῶς dans *Sur ceux qui sont aux gages des grands*, 24. Ἀκριβῶς a pour fonction de souligner l’exactitude de la langue. A lui seul, il fournit la caution linguistique nécessaire à la situation — un Celte parlant grec — et garantit le respect de certaines normes.

3.3.2 Le grec langue dominante

Le locuteur de l’*Eloge de la patrie* va plus loin et utilise le terme φωνή de manière

hyperbolique pour renvoyer implicitement au mythe discutable de la langue autochtone, à la fois langue maternelle et nationale, ce qui lui ménage un effet rhétorique³⁶⁶. Voilà ce qu'il dit à propos de l'éducation en rapport avec la patrie de chacun :

καὶ φωνῆς ἐνταῦθα ἤρξατο τὰ ἐπιχώρια πρῶτα λαλεῖν μανθάνων.

"C'est là [dans son pays natal] aussi que chacun a commencé à parler, qu'il a appris les éléments de la langue de son pays." (*L'éloge de la patrie*, 6)

Evidemment c'est au grec et au syriaque que le lecteur de Lucien pense en premier lieu. Ἐνταῦθα peut se rapporter à Samosate. Τὰ ἐπιχώρια πρῶτα, les bases de la langue, rappelle, par l'utilisation de l'adjectif, l'idée de correspondance entre une langue et un territoire. Enfin λαλεῖν évoque à nouveau la domination d'une perception phonique de la langue.

Les *Histoires vraies* consacrent, elles, grâce au mot φωνή, le mythe utopique de l'universalité de la langue grecque. La langue seconde de Lucien, le grec, devient langue unique et cosmique. Lucien présente à trois reprises comme un fait naturel cette utilisation de la langue grecque dans ses mondes parallèles. Le contact entre les voyageurs et les étrangers merveilleux se fait *en grec*. Cela est présenté comme notable par Lucien, qui en fait mention à propos des femmes-vignes :

προσελθόντας δὲ ἡμᾶς ἡσπάζοντο καὶ ἐδεξιούντο, αἱ μὲν Λύδιον, αἱ δ' Ἰνδικήν, αἱ πλείσται δὲ τὴν Ἑλλάδα φωνὴν προῖέναι.

"Quand nous nous fûmes approchés, elles nous saluèrent, nous tendirent la main, et nous parlèrent les unes en lydien, les autres en indien, la plupart en langue grec." (*Verae historiae*, I, 8)

La langue grecque est à la fois rendue universelle, à la fois mise sur le même plan que d'autres langues étrangères, leur octroyant du même coup une existence. Car dans ce petit extrait αἱ πλείσται a bien pour rôle de souligner que, des trois langues citées, la langue grecque est la langue dominante de la situation de contact linguistique.

Lucien effectue le même signalement quand il raconte comment les Phellopodes les accueillent, lui et ses compagnons de voyage :

οἱ δὲ καὶ προσήεσαν καὶ ἡσπάζοντο ἡμᾶς Ἑλληνικῇ φωνῇ.

"Ils s'approchaient aussi et nous saluaient en langue grecque."³⁶⁷ (*Verae historiae*, II, 4), ou bien en *Histoires vraies*, II, 46, quand Lucien et ses compagnons se trouvent dans l'île des femmes-ânesses, où ils sont en grand danger :

κατωκεῖτο δὲ ὑπὸ γυναικῶν, ὡς ἐνομίζομεν, Ἑλλάδα φωνὴν προῖένων.

"Elle [cette île] était habitée par des femmes (c'est ce que nous pensions) parlant grec."

Dans les mondes imaginaires, on parle naturellement grec, et Lucien le fait remarquer. Il en va de même chez les dieux, surtout lorsqu'un contact linguistique problématique est évoqué. L'Hermès de *Zeus tragédien* se signale comme locuteur du registre élevé de langue grecque des

³⁶⁶ Cf. Calvet 1999, 101 : "(...) la langue 'maternelle' qui peut aussi bien être 'paternelle' va être le plus souvent la langue qui domine hors du foyer (...)" et "Il n'y a donc pas de langues 'maternelles' mais des langues 'premières'."

³⁶⁷ Cf. Bompaire 1998, n.12 : "Convention humoristique, mais significative, cf. I, 8, II, 46 : pour le Syrien Lucien il n'est de culture qu'hellénique.", qui signale également ces occurrences de φωνή donc, mais pas les autres qui se trouvent en dehors des *Histoires vraies*. Bompaire cantonne ainsi l'expression du sentiment linguistique à l'expression d'une *mimesis* (selon le sens conceptuel qu'il attribue à ce mot) culturelle et, comme il l'écrit, "humoristique". Notre thèse admet cette dimension humoristique, mais privilégie la valeur linguistique de la notation, c'est-à-dire la présence et la valeur du syntagme Ἑλληνικῇ φωνῇ ou τὴν Ἑλλάδα φωνὴν en dehors des *Histoires vraies*.

Athéniens, pour mépriser les autres intervenants. En se plaignant de ne pas être polyglotte, Hermès rappelle également indirectement le caractère dominant, universellement et de manière intemporelle, attribué à la langue grecque :

ΕΡΜΗΣ Οὐχ ἅπαντες, ὦ Ζεῦ, τὴν Ἑλλήνων φωνὴν συνιᾶσιν· ἐγὼ δὲ οὐ πολὺγλωττός εἰμι.

“Hermès— Ils [les autres dieux] ne comprennent pas tous la langue grecque ; et moi je ne suis pas polyglotte.” (Zeus tragédien, 13)

La langue grecque, avec le mot φωνή, peut également correspondre à des formes de (moindre) maîtrise. Le barbare que Lucien fait parler et pour qui la langue grecque est une langue étrangère aura donc également dans sa bouche le mot φωνή. Ici il s’agit d’un célèbre barbare, Hannibal :

ANNIBΑΣ—“Εν μὲν τοῦτο, ὦ Μίνως, ὠνάμην, ὅτι ἐνταῦθα καὶ τὴν Ἑλλάδα φωνὴν ἐξέμαθον.

“J’ai retiré ce fruit de mon séjour ici, Minos, que j’ai bien appris le grec.” (Dialogues des morts, 25, 2)

La manière de concevoir la “domination” du grec est subtile. Lucien, s’il se range par commodité à la convention littéraire qui remonte à l’Illiade et consiste à faire s’exprimer les étrangers en grec, tient lui, à souligner ce caractère conventionnel. Le grec présenté comme avantage (ὠνάμην) par la figure d’Hannibal est certainement à considérer comme une allusion par Lucien à la situation linguistique de son propre temps : dans l’Empire romain, la prévalence du grec comme langue véhiculaire et culturelle n’a pas éliminé les autres parlers.

3.3.3 Le grec comme norme

C’est à Lexiphanès que revient l’occasion de définir la conformité en matière de langue avec le mot κατάγλωττα dans le registre écrit, associé à φωνή. Cela diffère des occurrences qui précèdent, où le contexte sous-entendait plutôt des situations de communication orales. La φωνή est ce qui s’entend, également, quand la langue est dans son registre littéraire. Lykinos, reprenant la parole une fois que Lexiphane a recraché son vocabulaire superflu, lui fait une dernière leçon de langue grecque :

προφανέστερα, οἷον τὸ ἵπτατο καὶ τὸ ἀπαντῶμενος καὶ τὸ καθεσθεῖς, οὐδὲ μετοικικὰ τῆς Ἀθηναίων φωνῆς. ἡμεῖς οὐδὲ ποιητὰς ἐπαινοῦμεν τοὺς κατάγλωττα γράφοντας ποιήματα.

“[Des bévues] plus frappantes encore, tu en as commises, comme ton ἵπτατο, et ton ἀπαντῶμενος, et ton καθεσθεῖς, qui n’ont jamais été admis, même à titre de métèques, dans la langue attique. Quant à nous, il nous déplaît de voir même des poètes employer dans leurs vers des mots inusités.” (Lexiphanès, 25)

La leçon lexicologique est patente. Lucien travaille non seulement sur un ensemble d’échantillons, non autonome, et dont il mesure la conformité par rapport à une norme de φωνή; mais il signale également au passage la dimension de politique linguistique³⁶⁸ qui touche le devenir de toute langue avec un mot à forte charge connotative dans l’histoire grecque :

³⁶⁸ Cf. Calvet 1999, 154-5 : “ Nous considérerons la **politique linguistique** comme l’ensemble des choix conscients effectués dans le domaine des rapports entre langue et vie sociale, et plus particulièrement entre langue et vie nationale, et la **planification linguistique** comme la recherche et la mise en œuvre des moyens nécessaires à l’application d’une politique linguistique.”

μετοικικὰ. Que Lucien comprend-il avec l'expression métaphorique μετοικικὰ τῆς Ἀθηναίων φωνῆς? La critique a jusqu'ici interprété ce passage en termes d'exclusion, comprenant τῆς Ἀθηναίων φωνῆς comme une référence à l'atticisme. Certes les formes citées peuvent constituer des solécismes, mais leur évocation est l'occasion de signifier, en creux, que des mots "métèques", c'est-à-dire étrangers vivant comme citoyens moyennant une redevance, peuplent la langue grecque. Le reproche de Lykinos qui apparaît en premier lieu comme un accès de purisme est en réalité une nouvelle relativisation de la langue grecque.

3.3.4 Le grec comme enjeu

L'enjeu est proche, c'est à dire politique, dans *Comment il faut écrire l'Histoire*, dans la mesure où il s'agit encore de langue écrite et de lexique, et dans un certain genre, littéraire. L'intérêt est redoublé car Lucien pose là, à nouveau, des éléments d'évaluation d'une rectitude de la langue, avec des expressions comme τοῦ κομιδῇ Ἀττικὸς εἶναι, ἀποκεκαθάρθαι τὴν φωνὴν ou bien ἐς τὸ ἀκριβέστατον :

ὑπὸ γὰρ τοῦ κομιδῇ Ἀττικὸς εἶναι καὶ ἀποκεκαθάρθαι τὴν φωνὴν ἐς τὸ ἀκριβέστατον ἤξιωσεν οὗτος καὶ τὰ ὀνόματα μεταποιῆσαι τὰ Ῥωμαίων καὶ μεταγράψαι ἐς τὸ Ἑλληνικόν, ὥς Κρόνιον μὲν Σατουρνίνον.

"Pour être tout à fait attique et parler une langue aussi exactement épurée que possible, cet auteur a cru bon de changer les noms de Romains et de les transcrire en grec, comme Cronios pour Saturninus." (Comment il faut écrire l'histoire, 21)

Qu'est-ce qui dans ce cas est reproché au scripteur du genre historique? Sa volonté de purification linguistique à visée d'exactitude maniaque. Dans ce cas, cela ne fait pas de Lucien seulement un partisan de l'ouverture en matière de langue, mais dénote une conscience linguistique qui mesure la valeur d'une nécessaire évolution, qu'elle soit voulue ou non. Le sentiment linguistique que traduisent les expressions connotant un purisme presque malsain transmettent, à un deuxième niveau de lecture, un message clair : la perennité du grec ne passe pas par un effort à rebours.

Le Pseudologiste est un autre opuscule où le concept de φωνή va se retrouver. Il engage dans ce cas la langue grecque et la compétence affinée que l'on en a. L'accusation redoutée par Lucien, contre laquelle il se défend, c'est la barbarie pour une absence de maîtrise du grec, non comme un étranger ne maîtrisant pas une langue étrangère, mais comme un hellénophone incapable de manier les nuances de sa propre langue :

Ἀλλ' ὅτι μὲν ἠγνόεις τοῦνομα τὴν ἀποφράδα παντί που δῆλον. πῶς γὰρ ἂν ἡτιῶ βάρβαρον εἶναί με τὴν φωνὴν ἐπ' αὐτῷ.

"Oui, il est clair pour tout le monde que tu ignores le mot ἀποφράς. Autrement, comment pourrais-tu m'accuser à propos de ce mot d'être un barbare de langue." (Le pseudologiste, 1)

Un peu plus avant dans l'opuscule, on rencontre même un passage particulièrement intéressant qui montre que Lucien a bien une conscience linguistique claire de la distinction entre φωνή et γλῶττα :

καθ' Ἑλλάδα γλῶτταν συνεῖναι χρή. εἶτα καὶ τῶν Ἀττικῶν κατὰ χρόνους τινὰς πολλὰ ἐντρεψάντων τῆς αὐτῶν φωνῆς, τοῦτο ἐν τοῖς μάλιστα τὸ ὄνομα

διετέλεσεν οὕτως ἀεὶ καὶ πρὸς ἀπάντων αὐτῶν λεγόμενον.

"[Avec les autres grecs] il faut se servir de leur idiome ; et puis, quoique les Attiques à certains moments aient fait de nombreux changements à leur langue, ce mot-là spécialement a toujours gardé la même forme et il est employé par tout le monde." (Le pseudologiste, 14)

Lucien peut bien sûr avoir comme souci, dans ce passage, de ne pas se répéter. C'est un premier niveau d'analyse. Mais il effectue surtout une distinction de concepts linguistiques: quand il est question d'envisager la langue à la mesure de l'hellénisme, il est question de γλῶττα ; φωνή est réservé aux allusions à l'atticisme. Γλῶττα fait référence à un système théorique, déjà réglé avant utilisation, dominé par la grammaire. Φωνή fait allusion à la langue dans son utilisation et dans sa pratique et dans sa malléabilité, dans sa capacité à accepter les contacts avec d'autres langues.

Ainsi le reproche fait au Mède de *L'Assemblée des dieux* est d'autant plus acerbe. L'expression telle qu'elle est tournée pourrait signifier que son mauvais grec tente de mettre en œuvre quelques connaissances, et qu'il n'y parvient pas. Cela fait doublement de lui un barbare, sur le plan linguistique et sur le plan culturel :

πόθεν ἡμῖν ἐπεισεκυκλήθησαν οὗτοι, ἧ ὁ Μίθρης ἐκείνος, ὁ Μῆδος, ὁ τὸν κἀνδυν καὶ τὴν τιάραν, οὐδὲ ἐλληνίζων τῇ φωνῇ, ὥστε οὐδ' ἦν προπίη τις ξυνίησι;

"D'où les a-t-on fait venir, ceux-là, et ce Mithrès, ce Mède, avec sa robe persane et sa tiare, il ne possède même pas de grec, si bien qu'il ne comprend pas si on boit à sa santé?" (Assemblée des dieux, 9)

Mais la relativisation du grec est finalement ce qui ressort de la situation. De quel droit l'arrogance des dieux grecs leur permet-elle de reprocher à un autre dieu l'absence de maîtrise du grec? La raison du reproche (comprendre le toast) apparaît futile et disproportionnée. Il faut y voir de la part de Lucien la critique d'autres consciences linguistiques, celles qui n'acceptent même pas l'idée de l'existence des autres langues.

3.3.5 Conclusions sur le rapport entre φωνή et la notion de langue grecque

L'utilisation de φωνή désignant la langue grecque chez Lucien dévoile d'autres dimensions importantes de sa conscience linguistique. Les débouchés des notations que nous venons d'évoquer sont déjà extrêmement riches.

Lucien a conscience de la langue grecque non comme ensemble fermé, mais comme système sémiologique ouvert. La langue grecque est présentée en situation, associée à d'autres éléments de codes, comme le vêtement, la coiffure, le soin physique. Dans ces situations, la langue grecque fait partie d'un faisceau de signaux que les différentes générations de lecteurs de Lucien reconnaissent plus ou moins. Lucien privilégie des mises en situation de la langue grecque dans des rapports sociaux : apprendre quelque chose de quelqu'un, se saluer, se disputer, porter un toast, se raconter une histoire, poser une question. Il a l'intuition que la transformation de noms latins en noms grecs laisse forcément de côté une partie du sens. Il signale des timbres particuliers du grec car le seul code écrit ne suffirait pas. Lucien pose ainsi souvent, clairement, entre autres, la question du rapport entre langue parlée et langue écrite, et met en scène surtout des situations où la question de la langue est facilement observable. Sa conscience linguistique privilégie d'abord une présentation d'une observation directe du grec, à travers des signaux phoniques, alors que les discussions concernant le grec écrit viennent en

nombre moindre.

Lucien a également conscience de la langue grecque comme moyen de communication. La question n'est plus celle du sens, mais celle du support du transfert de l'information. La langue grecque et ses locuteurs sont ce support. Lucien s'intéresse à ce support, comme à ses émetteurs, vecteurs et récepteurs d'informations, et souvent d'une information spécifique : leur manière d'être avec la langue grecque. Tout concourt vers une idée : chez les individus (chez Lucien, ses personnages ou ses autoreprésentations) les concepts varient, et il est difficilement possible d'établir un répertoire de correspondances exactes, stables et vérifiables, entre les expressions discontinues des discours et le *continuum* de la pensée vécue. Aussi ces notations de Lucien, et les opuscules en général, font-ils comprendre que le code linguistique, la φωνή, grecque ou étrangère, est nécessairement *flou*, et la convention linguistique nécessairement flottante et toujours remise en question par le désir de mieux l'ajuster. Plusieurs siècles par avance, il met en garde les philologues qui se pencheront sur ces écrits avec à l'esprit la fascination du texte clos et l'oubli de la langue parlée. Les philologues plaquent la convention linguistique et la formulent explicitement. Lucien nous invite à penser que, dans la langue ordinaire, la convention n'est jamais vraiment fixée, ni explicitement formulée (c'est entre autres le sens éclatant du *Pseudologiste* et de *Sur une faute commise en saluant*), mais que cette convention résulte de la communication : on invente ou utilise un mot nouveau ou étrange ou étranger (les exemples pullulent chez Lucien), et on l'essaie. Une convention se met alors ou non en place, si le mot est compris, s'il a suscité ou non la réponse qu'on en attendait. Il n'a jamais été convenu que le mot ἀποφράς fût utilisé au sens où Lucien l'aurait employé dans une situation donnée, mais il a été compris et la convention de son utilisation dans la langue grecque peut être établie dans la langue grecque, *a posteriori*, sans révolution, mais en acceptant l'évolution de la langue par la communication.

Ces grands champs de virtualités du mot φωνή, qui acceptent ce qui dans la notion de langue naît et se développe selon les circonstances, les exigences, ou les malentendus de la communication, se retrouvent quand Lucien utilise le mot φωνή avec des sens différents de celui de *langue*.

4. φωνή au sens de *son* ou *voix*.

Cette utilisation de φωνή met en lumière une autre dimension de la conscience linguistique de Lucien : son intérêt pour le bruit et la langue comme bruit, au sens linguistique du terme. C'est-à-dire que Lucien note aussi les troubles dans le circuit de la communication : musique, colère, inattention *etc.*..., et leur effet dans le processus de communication et sur la langue. Les meilleurs exemples dans notre perspective d'étude sont les notations en rapport avec une méconnaissance d'une langue ou d'une parole d'un interlocuteur.

4.1 Φωνή au sens de *son*

Φωνή au sens de *son* se trouve dans *La Salle*, quand Lucien évoque l'acoustique du lieu en une métaphore de l'écho. Cette métaphore est doublée par une comparaison qui cherche à transmettre la même idée : la qualité du son de la salle est exceptionnelle pour le rayonnement de

la langue à l'œuvre :

οἷόν τι πάσχουσι πρὸς τὰ αὐλήματα τῶν ποιμένων αἱ σκοπιαὶ ἐπαυλοῦσαι, τῆς φωνῆς ἐπανιούσης κατὰ τὸ ἀντίτυπον καὶ πρὸς αὐτὴν ἀναστρεφούσης·

"Il en est ainsi des cimes qui répondent au son de la flûte pastorale par l'accompagnement de la flûte, le son revenant en écho et se retournant vers lui-même." (La salle, 3)

Le lecteur ignore l'acoustique de la salle. L'effort descriptif de Lucien consiste en la mise en place du bruit rendu par cette salle par le mot φωνή, afin d'attirer notre attention.

Le mot au sens de *son* revient dans *Le jugement des voyelles*. Dans le titre, il revient indirectement, avec ΣΥΜΦΩΝΩΝ et ΤΟΙΣ ΕΠΤΑ ΦΩΝΗΣΙΝ, *consonnes* et *les sept voyelles*. En §5, Sigma parle des lettres qui n'ont pas de *son* seules:

πασῶν δὲ ἐσχάτην ἐνόμισαν ἔχειν μοῖραν ἐννέα τῶν πάντων, οἷς οὐδὲ φωνὴ πρόσεστι καθ' αὐτά. τὰ μὲν οὖν φωνήεντα φυλάσσειν ἔοικε τοὺς νόμους τούτους.

"Et ils [les législateurs des lettres] ont estimé que le tout dernier rang revient à neuf lettres de l'ensemble, car elles n'ont même pas de son par elles-mêmes. Bref, il convient que les voyelles maintiennent ces lois." (Le jugement des voyelles, 5)

Ces exemples du *Jugement des voyelles* illustrent une autre dimension particulière de la conscience linguistique de Lucien : l'intérêt pour une forme de phonologie³⁶⁹. Sous une apparence de jeu littéraire, l'opuscule repère des unités phoniques distinctives de la langue, qui ont une fonction, fait un examen superficiel de leur évolution phonologique, et les classe de manière rudimentaire. Certes Lucien n'entre pas ainsi en pure linguistique. Examinant des variantes d'un même phonème, il invite cependant à prendre en compte, pour la lecture, des facteurs régionaux, sociaux, ou individuels. Φωνή, quand ce terme peut se traduire le mot *son*, et en général dans l'œuvre de Lucien, est une nouvelle fois une invitation à une lecture sociolinguistique de son œuvre.

Quand, dans *Le Songe*, Lucien évoque les figures fantômatiques qui lui narrèrent en prolepse sa vie, il note *le son* de leurs paroles :

ἔτι γοῦν καὶ μετὰ τοσοῦτον χρόνον τά τε σχήματά μοι τῶν φανέντων ἐν τοῖς ὀφθαλμοῖς παραμένει καὶ ἡ φωνὴ τῶν ἀκουσθέντων ἔναυλος· οὕτω σαφὴ πάντα ἦν.

"Car, même après un si long temps, les formes des fantômes qui m'apparurent restent encore dans mes yeux, et le son de leurs paroles retentit encore dans mes oreilles, tellement tout était clair dans mon rêve." (Somnium sive vita Luciani, 5)

Τῶν ἀκουσθέντων note une nouvelle fois le bruit de la parole qui en tant que tel constitue une partie de la mémoire.

Dans *Les amis du mensonge*, Tykhiadès raconte comment, après qu'il avait narré à Eucratès une anecdote mettant en scène Démocrite d'Abdère ne se laissant pas impressionner par de faux fantômes, Eucratès avait répondu par un récit invraisemblable de voyage en Egypte. Au début du récit de ce voyage, Eucratès conditionne son auditeur en évoquant une première

³⁶⁹ Il faut noter que Lucien utilise également φωνή au sens de *cri*. Dans les *Histoires vraies*, quand Lucien et ses compagnons touchent un gigantesque nid d'alcyons avec leur bateau, la femelle alcyon s'enfuit en poussant un *cri* : ὥχετο δ' οὖν φεύγουσα γοερὰν τινα φωνὴν προϊεμένη, *"Elle s'enfuyait donc en poussant une sorte de cri plaintif."* *Histoires vraies II*)

merveille : le son, devenant oracle, rendu par une statue de Memnon :

ἐκείνου μὲν οὖν ἤκουσα οὐ κατὰ τὸ κοινὸν τοῖς πολλοῖς ἄσημόν τινα φωνήν, ἀλλὰ μοι καὶ ἔχρησεν ὁ Μέμνων αὐτὸς ἀνοίξας γε τὸ στόμα ἐν ἑπείν ἐπτά, καὶ εἴ γε μὴ περιττὸν ἦν, αὐτὰ ἂν ὑμῖν εἶπον τὰ ἔπη.

“Je l’entendis alors, non pas comme le commun des hommes émettre un son inarticulé ; mais Memnon lui-même ouvrit la bouche et me rendit un oracle en sept vers, dont je pourrais vous dire les vers, si cela n’était pas hors de propos.” (Les amis du mensonge ou l’incrédule, 33)

4.2 φωνή au sens de voix

La voix engage le langage et les niveaux de maîtrise de la langue. Φωνή est un terme du lexique lucianesque qui a ainsi d’autres implications sociolinguistiques, dans la mesure où il signale plus précisément les modalités de production orale des locuteurs. Cette dimension de la conscience linguistique de Lucien est affective : en notant les voix et les termes qui évoquent leurs variations, en hauteur, en quantité, en intensité, Lucien signale sa compréhension du fait que la langue comme code n’est pas seule porteuse d’informations. Ce sentiment linguistique récurrent est celui que la langue ne peut être comprise totalement comme un système figé et immuable, car cela pourrait être mortel pour elle³⁷⁰. La voix devient l’espace et la vitrine d’une liberté linguistique qui instaure de nouvelles conventions et permet l’adaptation de la langue et son évolution.

4.2.1 Voix imaginées

Certaines des voix présentées aux lecteurs se trouvent dans des contextes où Lucien fait plutôt appel à l’imagination.

Dans *Les Portraits*, en §13, Polystratos effectue le portrait moral de Panthéia. Il commence par la voix de celle-ci, la comparant à celle de la fille de Pandion sous le rapport du chant :

καὶν τὴν Πανδίωνος εἵπης, ἰδιῶτις κάκείνη καὶ ἄτεχνος, εἰ καὶ πολυηχέα τὴν φωνὴν ἀφίησιν.

“Et même la fille de Pandion, si tu m’en parles, n’est aussi qu’une ignorante sans talent, même si elle déploie sa voix avec des sons variés.” (Les portraits, 13)

L’adjectif πολυηχέα renvoie ici à toutes les virtualités informationnelles de la fille de Pandion aussi bien que de Panthéia. Toutes ces virtualités supplémentaires, affectives, sociales, liées aux situations, se retrouvent dans de nombreuses notations.

Ainsi, quand Ménippe évoque le début de son envol et parle de la voix de la Lune, il déclare :

οὕτω στάδιον ἀνελήλυθειν καὶ ἡ Σελήνη γυναικείαν φωνὴν προϊέμενη.

“Je ne m’étais pas encore élevé d’un stade que la Lune parlant d’une voix féminine, [dit...]” (Icaroménippe ou le voyage aérien, 20)

Lucien métamorphosé en âne, souhaite s’exprimer à la vue d’un spectacle de débauche, mais sa voix ne le relaie pas :

³⁷⁰ Cf. Calvet 1999, 137-149, Chapitre 7: “La mort des langues”.

ἀναβοῆσαι, ὦ Ζεῦ σχέτλιε, ἠθέλησα, ἀλλ' ἡ μὲν φωνὴ οὐκ ἀνέβη μοι ἡ ἐμή, ἀλλ' ἡ τοῦ ὄνου ἐκ τοῦ φάρυγγος, καὶ μέγα ὠγκησάμην.

“Alors, Ô Zeus cruel, je voulais crier, mais ma propre voix ne me vint pas, mais ce fut celle de l'âne qui sorti de mon pharynx et je poussai un grand braiement.” (L'âne ou Loukios, 38)

Callicratidas évoque un arbre qui défendrait les amours masculines, en réponse à un discours véhément de Chariclès contre ces mêmes amours :

αὐτὴ τάχα ἂν ὥσπερ ἡ ἐν Δωδώνῃ φηγὸς ἐκ τῶν ὀροδάμνων ἱερὰν ἀπορρήξασα φωνὴν τοὺς παιδικοὺς εὐφήμησεν ἔρωτας ἔτι τοῦ καλοῦ μεμνημένη Φαίδρου.

“Peut-être que cet arbre, comme le chêne de Dodone, ferait sortir de ses rameaux, au souvenir du beau Phèdre, une voix sacrée qui ferait l'éloge des amours masculines.” (Amores, 31)

L'alcyon est doué d'une voix qui touche l'ouïe de Chéréphon et Socrate :

ΧΑΙΡΕΦΩΝ Τίς ἡ φωνὴ προσέβαλεν ἡμῖν, ὦ Σώκρατες, πόρρωθεν ἀπὸ τῶν αἰγιαλῶν καὶ τῆς ἄκρας ἐκείνης; ὥς ἡδεῖα ταῖς ἀκοαῖς.

“Chéréphon — Quelle est cette voix lointaine qui nous a frappés, Socrate? Elle vient de ces lointains rivages et de ce promontoire là-bas. Comme elle est douce à l'oreille!” (L'alcyon ou les métamorphoses, 1)

Chéréphon discerne rapidement les modulations de cette voix :

ΧΑΙΡΕΦΩΝ Ἀλκυὼν τοῦτ' ἔστιν, ὃ σὺ φῆς; οὐ πώποτε πρόσθεν ἠκηκόειν τῆς φωνῆς, ἀλλὰ μοι ξένη τις τῷ ὄντι προσέπεσε· γῶδῃ γοῦν ὥς ἀληθῶς τὸν ἦχον ἀφίησι τὸ ζῶον.

“C'est l'alcyon que tu veux dire? Jamais jusqu'à présent je n'avais entendu sa voix, et c'est vraiment une voix inconnue qui m'a frappée ; car cet animal émet des sons véritablement plaintifs.” (L'alcyon ou sur les métamorphoses, 2)

4.2.2 Voix sociales

Dans d'autres notations, la voix se rapporte davantage à des enjeux linguistiques sociaux et plus directs.

Dans *Le Maître de rhétorique*, parmi les nombreux conseils hyperboliques prodigués par le locuteur à son interlocuteur fictif, l'un concerne la voix prise dans un ensemble social qui alterne poses corporelles et expressions phoniques :

οἱ πολλοὶ δὲ τὸ σχῆμα καὶ φωνὴν καὶ βάδισμα καὶ περίπατον καὶ μέλος καὶ κρηπίδα καὶ τὸ ἄττα σου ἐκείνο τεθήπασι.

“Mais la foule a été saisie d'admiration pour ta tenue, ta voix, ta démarche, tes allées et venues, ton chant, ta chaussure et l'ἄττα qui t'est cher.” (Le maître de rhétorique, 20)

Ici la notation se fait hypotypose : Lucien met sous nos yeux ce que la voix serait avec ἄττα. Le mot φωνή éclaire le ἄττα davantage que les remarques de la critique ne l'ont fait jusqu'ici. Car ἄττα est bruyant : il est dans le contexte une redondance de la langue, c'est-à-dire un surplus d'information. La première information est celle que la philologie a voulu y voir : un terme “(hyper)attique”, dont la réutilisation par un locuteur quelconque connote langage châtié ou pédantisme. Mais il faut également entendre ce ἄττα dans le texte de Lucien, car c'est à cela que Lucien invite. Ἀττα est cité pour résonner, être mis à part dans le discours, donc apparaître comme un tic sonore dans la langue grecque. Il suffit à signaler une voix qui n'innove

pas, qui n'est pas espace de liberté.

Diogène, en revanche, homme libre s'il en est, incarne cette liberté de la voix. Voici ce qu'il dévoile à son acheteur comme procédés en vue de son instruction :

βάρβαρος δὲ ἡ φωνὴ ἔστω καὶ ἀπηχῆς τὸ φθέγμα καὶ ἀτεχνῶς ὅμοιον κυνί.

"Affecte une élocution barbare, une prononciation rauque et toute pareille à celle d'un chien." (Le sectes à l'encan, 10)

Τὸ φθέγμα, la voix, au sens de ce qui résonne, double ici φωνή. La redondance, surtout dans un opusculé fortement dialogué, augmente la résonance d'une réplique cinglante, dans laquelle Lucien joue déjà beaucoup des consonnes pour souligner la rudesse du personnage.

Le même doublage, dans l'extrait suivant, rend également compte du pouvoir de la voix et, partant, de l'importance de l'intégrer à la conscience linguistique. Lucien, locuteur de l'opusculé, vient d'expliquer en quoi son activité littéraire est novatrice et en même temps rend circonspect son public. Il ajoute un exemple qui file la dimension parabolique de l'exemple qu'il vient d'utiliser. Il décrit ce qui arrive à un vieillard du peuple indien si celui-ci boit de la source de Silène :

αὐτίκα ἐπὶ πολὺ ἄφωνός ἐστι καὶ καρηβαροῦντι καὶ βεβαπτισμένῳ ἔοικεν, εἴτα ἄφνω φωνή τε λαμπρὰ καὶ φθέγμα τορὸν καὶ πνεῦμα λιγυρὸν ἐγγίγνεται αὐτῷ καὶ λαλίστατος ἐξ ἀφωνοτάτου ἐστίν.

"Il demeure d'abord quelque temps sans voix; il ressemble à un homme qui a la tête alourdie par l'ivresse; puis soudain il acquiert une voix brillante, une prononciation claire, un souffle harmonieux, et il est aussi bavard qu'il était muet auparavant." (Dionysos, 7)

Le doublage concernant la voix est lui-même doublé de l'utilisation de πνεῦμα. L'effet vocal culmine dans le superlatif λαλίστατος. Le flot linguistique apparaît à nouveau soudainement dans la phrase, déclinant les virtualités de φωνή.

Le Jugement des voyelles transpose la voix sociale dans le micro-univers phonétique des voyelles et des consonnes. Sigma porte une accusation contre Tau à ce propos :

δεσμοῖς γάρ τισι στρεβλοῦν καὶ σπαράττειν αὐτῶν τὴν φωνὴν ἐπιχειρεῖ.

"Car il entreprend [Tau], en l'enchaînant en quelque sorte, de torturer et de mettre en pièces leur [celle des autres consonnes] voix." (Judicium vocalium, 11)

Zeus, pour marquer la solennité d'une situation, donne voix à cette circonstance en imitant une harangue de Démosthène à l'invitation d'Hermès :

ὁ μὲν οὖν παρῶν καιρός, ὦ θεοί, μονονουχὶ λέγει φωνὴν ἀφιείς ὅτι τῶν παρόντων ἐρρωμένως ἀντιληπτέον ἡμῖν ἐστίν, ἡμεῖς δὲ πάνυ ὀλιγώρως ἔχειν δοκοῦμεν πρὸς αὐτά.

"La circonstance actuelle, dieux, semble élever la voix pour vous dire que vous devez vous appliquer fortement à vos affaires, alors que nous paraissions les traiter avec une indifférence complète." (Zeustragédien, 15)

Juste à la suite, au lieu d'un discours, Zeus ne peut s'empêcher de retomber dans l'anecdote, et raconte comment, après un banquet mesquin offert par un certain Mnésithéos, il arrive au Pécile et tombe sur une dispute entre l'épicurien Damis et le stoïcien Timoclès. Les éclats de voix nous sont rendus par :

ὁ γοῦν Τιμοκλήης καὶ Ἰδρου καὶ τὴν φωνὴν ἤδη ἐξεκέκοπτο ὑπὸ τῆς βοῆς, ὁ

Δάμις δὲ τὸ σαρδάνιον ἐπιγελῶν ἔτι μᾶλλον παρώξυνε τὸν Τιμοκλέα.

“Timoclès suait et avait la voix brisée à force de crier, tandis que Damis, avec un rire sardonique, l’excitait encore davantage par ses sarcasmes.” (Zeus tragédien, 16)

Un peu plus loin c’est Apollon qui parle à nouveau de Timoclès, le critiquant :

ἐν πλήθει δὲ εἰπεῖν ἀτολμότατός ἐστι καὶ τὴν φωνὴν ἰδιώτης καὶ μιξοβάρβαρος, ὥστε γέλωτα ὀφλισκάνειν διὰ τοῦτο ἐν ταῖς συνουσίαις, οὐ συνείρων ἀλλὰ βατταρίζων.

“Mais, en public, il perd contenance et sa voix est celle d’un ignorant à demi-barbare. Aussi dans les assemblées, il fait rire à ses dépens, parce qu’il ne parle pas, mais bredouille.” (Zeus tragédien, 27)

Le vocabulaire collatéral à φωνή dans cette notation est particulièrement intéressant. Le terme μιξοβάρβαρος signale bien par exemple une conscience d’un sentiment d’insécurité ou d’instabilité linguistique, que Lucien prête à plusieurs de ses personnages, et qui a pu, un temps, être le sien propre. Ce composé est extrêmement classique³⁷¹.

L’originalité de la notation est ailleurs. Bernand 1995, reprenant Cazevitz 1991, attire l’attention sur l’importance de ce terme, et invite à “mieux comprendre comment deux termes symétriques, *mixobarbare* et *mixhellène*, expriment les deux faces complémentaires du métissage en divers lieux et à diverses époques (...)”. Bernand 1995 reproduit également la conclusion linguistique de Cazevitz 1991 : “nous espérons aussi avoir démontré que ces deux termes, pour peu qu’on les insère dans une série morphosyntaxique cohérente, peuvent, et doivent, être traduits avec précision, sauf à négliger les nuances : bref Tydée l’Etolien chez Euripide n’est pas demi-barbare, c’est un Grec qui a sur lui et donc en lui du barbare.”³⁷² Bernand 1995 conclut : “Les termes *mixobarbaros* ou *mixhellènes* n’impliquent pas une répartition moitié-moitié des deux éléments mis en présence mais simplement la présence d’une composante qui est hétérogène à l’autre. De la sorte, le grec ancien ne donne qu’une idée fort approximative des multiples formes de métissage. Il se borne à noter la présence d’un élément différent de l’autre élément composant la réalité ethnique d’un individu donné, qu’il s’agisse d’une particularité biologique, sociologique ou culturelle. Il semble que les Grecs anciens n’aient pu s’affranchir de ce sentiment de la supériorité de leur civilisation sur toutes les autres.”³⁷³ Chez Lucien, l’allusion à la composante hétérogène correspond à sa conscience des problèmes posés par la confrontation des langues, des cultures, des conditions sociales, et qui se manifeste par une voix grecque non maîtrisée, ce que traduit finalement Βατταρίζω.

Comme le signale le *DGE*, les emplois de ce mot sont eux aussi relativement classiques³⁷⁴. L’intérêt réside dans ce que le mot représente, dans son origine, peut-être : une imitation en relation avec Βάταλος. Son emploi par Lucien ressortit à nouveau de la présentation de la voix comme vitrine de la langue. La voix est encore une fois le symbole et le vecteur linguistique indiquant l’origine, critère de situation important pour l’homme en société. Cette idée est donnée dans l’absolu, placée dans le monde des dieux, supposé intemporel, reflétant des comportements humains sans noblesse.

³⁷¹ Cf. E.Ph.138, X.H.G.2.115, Pl.Mx.245d.

³⁷² Cazevitz 1991, 121-139, cité par Bernand 1995, 391.

³⁷³ Bernand 1995, 391.

³⁷⁴ Cf. *DGE* s.v. : *balbucear*, *balbucir*, Hippon.(ax iambographus, VI a.D.)155, Pl.Tht.175d, Cic.Att. 119.1, Luc., Porph.(irius Tyrius philosophus, III p.C.) *Hist.Phil.*11, cf. D.Chr.11.27, Them.Or.21.,252c, Cyr.Al.M.76.1012B, Hsch. (prob. de origen imitativo, quiza rel. con βάταλος q.u.).”

Dans la même logique de la voix qui trahit, le parasite Simon soutient, dans ses différents arguments en réplique à Tykhiadès, que les grands orateurs de la Grèce furent des couards :

Τῶν μὲν τοίνυν ῥητόρων Ἰσοκράτης οὐχ ὅπως εἰς πόλεμον ἐξῆλθεν ποτε, ἀλλ' οὐδ' ἐπὶ δικαστήριον ἀνέβη, διὰ δειλίαν, οἶμαι, ὅτι οὐδὲ τὴν φωνὴν διὰ τοῦτο εἶχεν ἔτι.

“Parmi les orateurs, Isocrate, loin d’aller à la guerre, ne monta même pas à la barre d’un tribunal. Il en avait peur, je crois, parce que la voix lui faisait défaut.” (Le parasite ou que le métier de parasite est un art, 42)

Tykhiadès, figure philosophique de Lucien, note également le ton de voix d’Eucratès quand il raconte comment ce dernier l’a accueilli chez lui. Il fait d’Eucratès un malade imaginaire :

Καθέζεσθαι οὖν με παρ' αὐτὸν ἐπὶ τῆς κλίνης ὁ Εὐκράτης ἐκέλευεν, ἥρέμα ἐγκλίνας τῇ φωνῇ εἰς τὸ ἀσθενικὸν ὁπότε εἶδέ με, καίτοι βοῶντος αὐτοῦ καὶ διατεινομένου τι μεταξὺ εἰσιῶν ἐπήκουον.

“Eucratès me fit signe de venir m’asseoir sur le lit près de lui, baissant le ton de voix tel celui d’un malade dès qu’il me vit, bien que je l’eusse en entrant entendu crier et disputer vigoureusement.” (Les amis du mensonge ou l’incrédule, 6)

Enfin, Lucien narrateur raconte l’histoire de Stratonice, femme du roi d’Assyrie, dont le beau-fils aurait été amoureux au point de s’en laisser mourir. Le médecin de Stratonice découvre que la maladie est de l’amour³⁷⁵ :

ἔρωτος δὲ ἀφανέος πολλὰ σημήια, ὀφθαλμοὶ τε ἀσθενέες καὶ φωνὴ καὶ χροὶ καὶ δάκρυα.

“L’amour caché se révèle à plusieurs symptômes, langueur des yeux, voix, teint, larme.” (Sur la déesse syrienne, 17)

Mais, à côté de ces voix retranscrites dans des contextes faisant appel à l’imagination ou à la fiction, d’autres semblent faire écho à ce qui aurait pu être la réalité de Lucien.

4.2.3 Voix réelles ou d’actualité.

Les voix que Lucien place dans une certaine réalité se rapportent à des situations de communication où l’enjeu de sens domine.

Lucien évoque ainsi la réminiscence qu’il a de Nigrinos. Elle passe par la voix :

ἐνίστε δέ, καὶ μάλιστα ὅταν ἐνερέισω τὴν ψυχὴν, καὶ τὸ πρόσωπον αὐτοῦ μοι φαίνεται καὶ τῆς φωνῆς ὁ ἦχος ἐν ταῖς ἀκοαῖς παραμένει.

“Parfois, surtout quand mon esprit est attentif, son visage m’apparaît, le son de sa voix reste dans mon oreille.” (Nigrinos, 7)

Cette notation est particulièrement intéressante car elle démontre à nouveau combien la conscience linguistique de Lucien a l’intuition des repères essentiels de la communication. Le terme qui en témoigne ici est ψυχὴν. Afin de résoudre le flou du temps passé sur le souvenir linguistique, Lucien doit faire appel à la concentration et à l’intériorisation. L’inexactitude du

³⁷⁵ Ces symptômes ont déjà été décrits vers 600 par Sappho, dans la célèbre ode “A la bien-aimée” (ou “L’égal des dieux”, pour reprendre le titre de Ph. Brunet, *L’égal des dieux. Cent versions d’un poème de Sappho*.) Cf. Lobel-Page, 31. vers 9, on a l’expression γλῶσσα ἔαγε, “ma langue est figée” ; cf. *Nigrinos*, 35 et *infra* p.127.

message, due au temps écoulé, est, au début de l'opuscule, compensée par une attention volontairement exacerbée portée au souvenir de la voix de Nigrinos.

Ensuite, Lucien peut faire parler Nigrinos à plusieurs reprises. En abyme, Lucien place dans la bouche du philosophe d'autres remarques sur la voix. Par exemple, parlant des riches romains, Lucien fait dire à Nigrinos combien ils sont ridicules, car :

τοὺς ἐντυγχάνοντας ἀλλοτρίᾳ φωνῇ προσαγορεύοντες.

"Ils saluent leurs rencontres par la voix d'un tiers [le nomenclator]" (Nigrinos, 21)

L'émotion finale de Lucien à l'endroit de Nigrinos passe par une mention de sa propre voix :

καὶ ἥ τε φωνὴ ἐξέλειπε καὶ ἡ γλῶττα διημάρτανε.

"La voix me manquait et ma langue me refusait ses services." (Nigrinos, 35)

La Salle présente naturellement des exemples concernant la voix dans une certaine réalité. Lucien, décrivant la salle comme l'écho de l'orateur, évoque toutes ses virtualités phoniques :

ὥσπερ τὰ ἄντρα συνεπηχῶν καὶ τοῖς λεγομένοις παρακολουθῶν καὶ παρατείνων τὰ τελευταῖα τῆς φωνῆς καὶ τοῖς ὑστάτοις τῶν λόγων ἐμβραδύνων.

"Elle offre elle-même un doux écho — telle une grotte —, accompagnant les paroles, prolongeant les derniers accents de la voix, s'attardant sur les mots ultimes." (La salle, 3)

Lucien fait ensuite intervenir dans son opuscule Discours, allégorie qui défend une thèse opposée à la sienne, à savoir qu'un orateur tire plus d'avantage de la simplicité et du manque de beauté d'une salle :

τοῦτό τε οὖν φυλακτέον τῷ λέγοντι, καὶ προσέτι μὴ καὶ τὴν φωνὴν αὐτὴν ἐπιταράττηται ἐν οὕτως εὐφώνῳ καὶ ἡχίηντι οἴκῳ λέγων· ἀντιφθέγγεται γὰρ καὶ ἀντιφωνεῖ.

"En tout cas l'orateur doit prendre garde à ce risque et, en outre, à ce que sa propre voix ne soit pas brouillée dans une salle qui est si sonore et offre un tel écho. Car elle renvoie le son, la voix." (La salle, 16)

Et *a contrario*, à propos d'un discours qui a été prononcé, Lucien situe ironiquement sa beauté dans la vue :

καὶ γὰρ ἐκείνου ἐν τῇ ὄψει, οὐκ ἐν τῇ φωνῇ τὸ τερπνόν.

"Car son charme réside dans son aspect et non pas dans sa voix." (La salle, 19)

Dans un autre registre, celui de la mise en cause, Lucien note également les voix. Lucien révèle ainsi comment Alexandre s'y prenait pour faire parler un dragon rendeur d'oracles à l'aide de trachées-artères de grues mises bout à bout dans une tête truquée :

ἄλλου τινὸς ἔξωθεν ἐμβοῶντος, ἀπεκρίνετο πρὸς τὰς ἐρωτήσεις, τῆς φωνῆς διὰ τοῦ ὀθονίνου ἐκείνου Ἀσκληπιοῦ προπιπτούσης.

"Un compère, à l'extérieur, prononçait avec force dans le tube les réponses aux questions, et sa voix, à travers cet Asclépios de toile, débouchait en face du consultant." (Alexandre, 26)

Lykinos, évoquant le genre tragique et le costume que les acteurs y portent, critique le ridicule de l'acteur, qui, chantant ses malheurs, ne peut contrôler que sa voix :

καὶ μόνῃς τῆς φωνῆς ὑπεύθυνον παρέχων ἑαυτόν·

"[il est sur scène] sans être responsable d'autre chose que de sa voix." (Sur la danse, 27)

Dans le même discours, Lykinos porte encore un argument du même type :

Τὰ μὲν οὖν ἄλλα θεάματα καὶ ἀκούσματα ἐνὸς ἐκάστου ἔργου τὴν

ἐπίδειξιν ἔχει· ἥ γὰρ αὐλὸς ἐστὶν ἢ κιθάρα ἢ διὰ φωνῆς μελωδία ἢ τραγικὴ δραματοποιία ἢ κωμικὴ γελωτοποιία· ὁ δὲ ὀρχηστὴς τὰ πάντα ἔχει συλλαβών.

“Les autres arts faits pour le plaisir des yeux ou des oreilles n’ont chacun qu’un objet unique à représenter: c’est ou la flûte, ou la cithare, ou la mélodie de la voix, ou la tragédie, ou la bouffonnerie comique, tandis que la danse réunit et embrasse tout.” (Sur la danse, 68)

L’opposition à la voix, très signifiante en regard du thème du dialogue, est récurrente :

εἴτ’ οὖν φωνῆς εὐμοιρίαν ζητεῖς, ποῦ ἄν ἀλλαχόθι εὔροις.

“Désires-tu entendre une belle voix? Où la trouveras-tu ailleurs [que dans la danse, qui réunit tous les arts]?” (Sur la danse, 72)

Lucien témoigne aussi de ce qu’il jugeait risible au spectacle du pseudologiste, qui devait se venger ensuite : sa voix :

ὁ μὲν τὴν φωνὴν ἐντρέψας ἐς μέλος, ὥς ᾤετο, θρῆνόν τινα ἐπηύλει τῷ Πυθαγόρῳ.

“L’orateur, donnant à sa voix des inflexions musicales, se figurait qu’il chantait sur Pythagore une sorte de Thrène.” (Le pseudologiste, 7)

Lykinos, figure de Lucien, répondant à Théomnestos, lui rappelle quelles manifestations physiques il ressentait, quand il dénombrait ses amours :

ἱλαραὶ μὲν τῶν ὀμμάτων αἱ βοαὶ τακερῶς ἀνυγραίνοντο, τὴν φωνὴν δ’ ἴσην τῇ Λυκάμβου θυγατρὶ λεπτόν ἀφηδύνων.

“De tes yeux joyeux partaient des regards fondants et humides, ta voix s’amenuisait et s’adoucissait comme celle de la fille de Lycambès.” (Les amours, 3)

Enfin, dans les *Epigrammes*, en 41, la voix est mise en valeur en une fulguration artistique associant son et couleur :

ΤΟΥ ΑΥΤΟΥ — Ζωγράφε, τὰς μορφὰς κλέπτεις μόνον· οὐ δύνασαι δὲ
φωνὴν συλῆσαι χρώματι πειθόμενος.

*“Du même [Scil. Lucien] — Peintre, tu ne peux attraper que les formes; tu ne saurais
t’emparer de la voix et la mettre en couleur.”*

Mais Lucien ne s’intéresse pas seulement à l’enveloppe véhiculaire de la langue. Sa conscience linguistique cherche à rendre compte des contenus par la notation des modulations de la voix.

4.2.4 Tons de voix : retour d’expressions identiques

On parle ainsi beaucoup dans *Le Banquet ou les Lapithes*, et les éclats de voix n’y manquent pas, comme avec Alkidamas, quand il souhaite porter un toast en l’honneur d’une jeune mariée. Il demande le silence :

μεγάλη τῇ φωνῇ.

“avec une voix de tonnerre.” (Le banquet, 16)

La même mention se retrouve à de nombreuses reprises sous la plume de Lucien, qui note de manière redondante une des modalités de bruit de la langue grecque. Les opuscules sont extrêmement remplis des bruits de la langue (grecque, le plus souvent) et renvoient sans cesse à

la conscience linguistique aiguë de leur auteur³⁷⁶.

Lucien introduit également des variations dans ces notations. Le ton demeure noté, mais avec des variantes ou des antonymes de *μεγάλη*. Ainsi, dans *La double accusation*, quand Lucien-Le Syrien commence son discours en défense à l'endroit de Rhétorique qui l'accuse de l'avoir quittée, il raconte les débauches de celle-ci et le plaisir qu'elle avait à écouter la voix de soupirants qui venaient la solliciter :

ἀδόντων ἀκούουσα τραχέα τῇ φωνῇ ὥδ' αὖ τις ἐρωτικὰς.

"Elle les [scil. ses soupirants] écoutait chanter avec une voix rauque des chansons d'amour." (*La double accusation*, 31)

La connotation d'appel sexuel résidant dans le ton de voix est claire. Elle passe pour Lucien avant la citation éventuelle des paroles mêmes de la chanson, car elle est plus expressive en termes de sentiment linguistique³⁷⁷.

D'autres notations engagent encore le ton de la voix avec des nuances différentes, allant du quasi-silence au brouillage total : la petite chienne d'une riche Romaine urine sur le salarié Thesmopolis, en jappant λεπτῇ τῇ φωνῇ, "avec une voix grêle"³⁷⁸ ; le mage Mithrobarzanès accompagnant Ménippe dans ses tribulations vers l'Hadès lance des invocations οὐκέτ' ἡρεμαία τῇ φωνῇ, παμμέγεθες δέ, ὥς οἶός τε ἦν, ἀνακραγῶν, "non plus à voix basse, mais en criant aussi fort qu'il le pouvait"³⁷⁹ ; Chariclès enfin joue de la voix pour garder la face dans une situation de péril argumentatif :

οὐδὲ γὰρ ὥς ἐναντία φθεγγόμενος οἷς ἐπεχείρει λέγειν, ὑπεσταλμένῳ τε τῷ τῆς φωνῆς τόνῳ τὸ ῥηθὲν ἔκλεπτεν, ἀλλ' ἐπηρμένη τῇ φωνῇ λαρυγγίζων.

"Comme s'il n'avancait rien de contraire à ce qu'il voulait démontrer, au lieu de baisser la voix pour nous dérober sa pensée, il élevait le ton et criait à plein gosier." (*Les amours*, 36)

4.3 Φωνή au sens de *parole* : usages particulier qu'un individu fait de la langue

De même que pour les *voix*, certaines *paroles* semblent plutôt relever de situations rappelant la réalité, quand d'autres font davantage appel à l'imagination et à la fiction.

4.3.1 Paroles réelles

Dans le cadre du *Nigrinos*, le contexte étant philosophique, le mot *φωνή* fait fortement référence au sens philosophique de paroles qui sont évoquées :

Ὅτι δ' οὐκ αἰσχύνονται πένιαν ὁμολογοῦντες, ἐμέμνητο πρὸς με φωνῆς τινος, ἣν ἀκοῦσαι πάντων ἔφη κοινῇ προεμένων ἐν τῷ ἀγῶνι τῶν Παναθηναίων.

"Pour prouver que les Athéniens n'ont pas honte de reconnaître leur pauvreté, Nigrinos me rappelait une parole qu'il avait entendu prononcer, disait-il, par l'ensemble du public au concours des Panathénées." (*Nigrinos*,

³⁷⁶ Cf. *Cataplus*, 11 ; *Timon*, 9 ; *Bis accusatus sive tribunalia*, 28, 29 ; *Revivescences sive piscator*, 26 ; *De mercede conductis potentium familiaribus*, 24 ; *Alexander*, 14, 39, 44 ; *De morte Peregrini*, 39 ; *Quomodo historia conscribenda sit*, 1 ; *De saltatione*, 63 ; *Saturnalia*, 3 ; *Pro lapsu inter salutandum*, 18.

³⁷⁷ Cf. aussi *De morte Peregrini*, 3 pour l'association *μεγάλη καὶ τραχέα τῇ φωνῇ*, et *Menippus sive necyomantia*, 18, pour *τραχέα καὶ ἀπηνεῖ τῇ φωνῇ*, avec à chaque fois des connotations équivoques.

³⁷⁸ Cf. *De mercede conductis potentium familiaribus*, 34.

³⁷⁹ Cf. *Menippus sive necyomantia*, 9.

Il en va de même lorsqu'il est question de Démonax. L'évocation de la parole est en rapport avec l'importance philosophique du personnage :

ἀλλὰ πᾶσι μὲν συνεγένετο τούτοις καὶ ἔτι Τιμοκράτει τῷ Ἡρακλεώτῃ σοφῷ ἀνδρὶ φωνὴν τε καὶ γνώμην μάλιστα κεκοσμημένῃ·

"Il [Démonax] fut le disciple de tous ces gens, ainsi que de Timocratès d'Héraclée, homme savant et d'une très grande élégance de parole et de pensée." (Vie de Démonax, 3)

Le terme est pris dans une acception symbolique quand il est question de la mort :

προστιθεὶς ὅτι μίαν φωνὴν οἱ Ῥωμαίων παῖδες ἀληθῆ παρ' ὅλον τὸν βίον προΐενται, τὴν ἐν ταῖς διαθήκαις λέγων.

"Il ajoutait que les enfants des Romains ne prononcent qu'une parole sincère dans toute leur vie, voulant dire celle qui est dans leur testament." (Nigrinos, 30)

Le locuteur des *Amours* utilise la parole comme citation, et, entre autres arguments misogynes, déclare :

εἴ τις ἐθελήσῃ κατὰ μέρος τὸ ἀληθὲς ἐξετάζειν, ὄντως καταράσεται Προμηθεὶ τὴν Μενάνδρειον ἐκείνην ἀπορρήξας φωνήν· Εἴτ' οὐ δικαίως προσηπαταλευμένον γράφουσι τὸν Προμηθεῖα πρὸς ταῖς πέτραις;

"Qui voudrait les examiner exactement les unes après les autres [les femmes] en viendrait réellement à maudire Prométhée et à reprendre la parole de Ménandre: "Alors n'est-ce pas justice de représenter Prométhée enchaîné aux rochers?" (Les amours, 43)

Parmi les cas de calomnie, un des plus tristes selon Lucien est quand le délateur a longtemps paru être l'ami de celui qu'il accuse. Il présente dans cette notation une parole fortement dépendante d'une situation affective et sociale :

τότε γὰρ οὐδὲ φωνὴν ἀκούειν ἔτι θέλουσι τῶν διαβαλλομένων ἢ τῶν ἀπολογουμένων.

"Car alors on ne veut même plus entendre la parole des accusés ni de ceux qui prennent leur défense." (Qu'il ne faut pas croire à la calomnie à la légère, 24)

Dans *Sur le deuil*, Lucien s'attache à désacraliser la mort et tous les appareils qui l'entourent. Pour cela, il note les réactions de l'entourage avec une objectivité qui ridiculise les rites :

φωνὰς ἄλλοκότους καὶ ματαίας ἀφίησι, πρὸς ᾧς ὁ νεκρὸς αὐτὸς ἀποκρίναιτ' ἂν, εἰ λάβοι φωνήν·

"Le père se répand sur lui en discours étranges et vains auxquels le mort lui-même répondrait, s'il pouvait parler." (Sur le deuil, 13)

Quand Lucien évoque la démarche interne de son traité sur l'Histoire, il commence par évoquer les défauts communs à de nombreux genres, parmi lesquels le manque d'habileté en parole :

ἃ μὲν οὖν κοινὰ πάντων λόγων ἐστὶν ἁμαρτήματα ἐν τε φωνῇ καὶ ἁρμονίᾳ καὶ διανοίᾳ καὶ τῇ ἄλλῃ ἀτεχνίᾳ, μακρόν τε ἂν εἴη ἐπελθεῖν καὶ τῆς παρούσης ὑποθέσεως.

"Ceux [les défauts] qui sont communs à tous les genres et qui tiennent à la maladresse de parole, d'harmonie, de pensée, et de défaut de maîtrise en général, seraient trop long à énumérer et sortiraient de l'objet particulier de ce traité." (Comment il faut écrire l'Histoire, 6)

Un des aboutissements de son travail est donc de définir des modalités de la parole oratoire, notamment par rapport au lexique :

Ὡς γὰρ τῇ γνώμῃ τοῦ συγγραφέως σκοποῦς ὑπεθέμεθα παρρησίαν καὶ ἀλήθειαν, οὕτω δὲ καὶ τῇ φωνῇ αὐτοῦ εἰς σκοπὸς ὁ πρῶτος, σαφῶς δηλῶσαι καὶ φανότατα ἐμφανίσαι τὸ πρᾶγμα.

“Car de même que nous avons assigné comme but à l'esprit de l'historien la franchise et la vérité, de même le premier et unique but de sa parole est d'exposer clairement et de mettre en pleine lumière les faits.”
(Comment il faut écrire l'Histoire, 44)

4.3.2 Paroles fantasmées

Comme les langues et la voix, la parole est placée par Lucien dans des lieux à la fois imaginaires et universels. Cela permet à la fois de la rendre abstraite et de la mettre en situation, et de signaler une autre modalité de conscience linguistique : la parole comprise comme moyen de communication, instrument et lieu de contact avec autrui.

Lucien et les siens se promènent à l'agora et au port du pays des Lampes, où :

καὶ φωνὴν προῖεμένων ἠκούομεν.

“nous les [les lampes] entendions parler” (Histoires vraies, I, 29)

La parole est également une des caractéristiques des Bienheureux :

ἀσώματοι ὄντες ὅμως συνεστᾶσιν καὶ κινοῦνται καὶ φρονοῦσι καὶ φωνὴν ἀφιᾶσιν.

“Bien qu'ils soient incorporels, ils ont une consistance, se meuvent, pensent et sont doués de parole.”
(Histoires vraies, II, 12)

Dans la péroration de son accusation, Sigma explique que Tau mérite la mort, et que la cause principale en est un enjeu de parole :

Οὕτω μὲν οὖν ὅσον ἐς φωνὴν ἀνθρώπους ἀδικεῖ.

“Bref c'est ainsi — tout au moins dans la parole — qu'il nuit aux hommes.” (Le jugement des voyelles, 12)

Micylle s'étonne que son coq engage la conversation avec lui :

Ἀλλὰ μὴ ὄνειρος καὶ ταῦτά ἐστιν, ἀλεκτρυὼν οὕτω πρὸς ἐμὲ διαλεγόμενος; εἰπέ δ' οὖν πρὸς τοῦ Ἑρμοῦ, ᾧ βέλτιστε, ὃ τι καὶ ἄλλο σοι τῆς φωνῆς αἴτιον.

“Eh quoi, n'est-ce pas un songe aussi d'entendre un coq causer ainsi avec moi? Au nom d'Hermès, dis-moi donc, excellent coq, d'où te vient l'usage de la parole?” (Le coq ou le songe, 3)

Mettant en scène ce que pourrait être l'orateur idéal qui se présenterait à un jeune homme ayant choisi la voie de la rhétorique, voici l'homme que Lucien présente :

καίτοι τί φημί; κἂν εἰ μόνον γάρ σοι προσελθὼν εἴποι τι, τὸ Ὑμήτιον ἐκεῖνο ἀνοίξας στόμα, καὶ τὴν συνήθη φωνὴν ἀφείη, μάθοις ἂν ὥς οὐχὶ τῶν καθ' ἡμᾶς ἐστίν, οἱ ἀρούρης καρπὸν ἔδομεν, ἀλλὰ τι ξένον φάσμα δρόσῳ ἢ ἀμβροσίᾳ τρεφόμενον.

“Mais que vais-je te dire là? Tu pourrais avoir les yeux fermés; s'il s'approchait de toi et te parlait en ouvrant cette bouche qui distille le miel de l'Hymette et prononçait sa parole habituelle, tu comprendrais qu'il n'est pas de notre espèce à nous qui mangeons les fruits de la terre, mais que c'est un être surhumain, nourri de

rosée et d'ambrosie." (*Rhetorum praeceptor*, 11)

Quand Loukios devient âne, les réflexions d'étonnement qu'il nous livre dans son monologue intime se rapportent à sa perte de parole :

ἐπεὶ δὲ κύκλῳ περιεσκόπουν, αὐτὸν ἑώρων ὄνον, φωνὴν δὲ ἀνθρώπου ἐς τὸ μέμψασθαι τὴν Παλαίστραν οὐκέτι εἶχον.

"Je promène mes regards autour de ma personne et je m'aperçois que je suis un âne et je n'ai plus de parole humaine pour faire des reproches à Palaistra." (*L'âne ou Loukios*, 13)

et :

Ἐγὼ δὲ τὰ μὲν ἄλλα ὄνος ἦμην, τὰς δὲ φρένας καὶ τὸν νοῦν ἄνθρωπος ἐκείνος ὁ Λούκιος, δίχα τῆς φωνῆς."

"J'avais bien à la vérité toute l'encolure d'un âne, mais j'étais encore un homme par l'intelligence et l'esprit; c'était le même Loukios, à la parole près." (*L'âne ou Loukios*, 15)

Comme nous le constatons dans ce chapitre avec l'étude du mot φωνή, et comme nous l'avons analysé dans les trois chapitres précédents, les textes lucianesques invitent à prendre en compte la diversité linguistique, notamment de la langue grecque, sous toutes ses formes. L'approche philologique intéresse l'auteur et certaines notations entrent dans cette logique. Mais la majorité des notations évoquent la langue grecque ou d'autres langues en situation. Nos analyses dans ce chapitre ayant pour but de montrer en quoi ce choix d'écriture chez Lucien correspond à une conscience linguistique aiguë, il faut finalement proposer à l'examen une autre dimension signifiante de cette conscience : certaines notations concernant des interférences dans la langue, des "fautes".

5. Autre forme de la conscience linguistique : la conscience du solécisme

5.1 Définition et théorie du solécisme

P. Flobert a expliqué les modalités de cette faute de langue³⁸⁰. Avec le sens de "sauvage, grossier", pour l'adjectif σόλοικος, le langage n'est pas à l'origine directement concerné. L'application au langage est récente et toujours couplée avec βάρβαρος. Selon Flobert, pour l'acception grammaticale de l'adjectif et pour elle seulement, on a le droit de penser à une "dérivation inverse", au niveau du seul signifié, de σολοικισμός et σολοικίζω³⁸¹. Il montre en outre pourquoi "la dérivation habituelle de σόλοικος à partir d'une ville de Σόλοι en Cilicie, où l'on aurait parlé un mauvais attique" est contestable, et en proposant des directions de recherche étymologiques, conclut que "comme tous les mots grecs à l'initiale σ-, σόλοικος

³⁸⁰ Flobert, 1986.

³⁸¹ Mais σολοικία est un abstrait dérivé de σόλοικος ; d'après Chantraine, *D.E.L.G.*, σολοικία doublet de σολοικισμός, n'est attesté que chez Lucien (signe patent d'une conscience linguistique particulière), et serait un dérivé direct.

fait difficulté³⁸². ”

L'étude souligne bien surtout que le développement de l'application au langage est quasi contemporain de Lucien, en donnant pour références en ce sens : Marc-Aur. 1, 10 ; Sext.-Emp. *Adv. gramm.* 1, 64 ; 7 ; 214 ; Gell. 5, 20, 5. Il en va de même pour *σολοικίζω*, que l'on trouve en Philod. *Rhet.* 1, 154, 5 ; Plut. *Mor.* 59 F = *Adul.* 17 ; Apoll. -Dysc., *Synt.* 3, 10 (*G.G.* II,2, 275, 6) ; Sext.-Emp., *Adv. gramm.* 1, 176 ; 212 ; 214 ; 241 ; *etc.* Enfin Lucien est un des producteurs les plus féconds à son époque à partir de *σόλοικος* avec *σολοικία* et *σολοικιστής*³⁸³.

Quelle que soit l'origine de *σόλοικος*, il est évident que *σολοικίζω* et *σολοικισμός* entrent synchroniquement, quand leur usage se répand, dans la série des termes dérivés d'ethniques ; et Lucien les met lui-même en rapport avec la ville de Σόλοι.

Or cette faute de langue et de goût trouve ses deux sens chez Lucien. Notre auteur démontre une fois de plus sa virtuosité et sa culture, son adaptation à l'époque littéraire dans laquelle il vit, et surtout aux enjeux linguistiques de son temps. Cependant, dans certaines notations, la frontière entre application culturelle et application linguistique est floue.

5.2 Occurrences chez Lucien

Les occurrences des mots de la famille de *σόλοικος* dans les opuscules de Lucien s'ordonnent alors ainsi.

5.2.1 Le solécisme purement linguistique

5.2.1.1 A l'écrit

Chrysippe qui explique à son acheteur comment devenir philosophe et arriver au faîte de sa vertu, lui expose toutes les peines matérielles qu'il faut se donner auparavant, dont celle de lire des solécismes :

Πρότερον δὲ ἀνάγκη πολλὰ προπονῆσαι λεπτογράφοις βιβλίοις παραθήγοντα τὴν ὄψιν καὶ σχόλια συναγείροντα καὶ σολοικισμῶν ἐμπιπλάμενον καὶ ἀτόπων ῥημάτων.

“Mais il faut auparavant se donner beaucoup de peine, aiguïser sa vue sur des livres d'une écriture très fine, entasser les commentaires, se farcir de solécismes et de mots étranges.” (Le sectes à l'encan, 23)

Dans cet exemple, la notation fait allusion à des textes écrits. Indirectement Lucien rappelle l'instabilité de l'écrit grec et ses différentes raisons : fatigue des scripteurs, reproduction de fautes, libertés avec la langue ou nécessité de s'adapter à toutes sortes de contraintes (espace disponible, capacité de réception du lecteur, parler local *etc.*). La difficulté qui est signalée par Chrysippe est tout à fait d'ordre sociolinguistique : s'adapter à des modalités du code linguistique, dans des situations données, face des interlocuteurs pratiquant leur propre parole. Lucien a conscience d'un défi permanent de la langue grecque et des langues en général : le contact va-t-il s'établir et comment?

³⁸² Flobert 1986, 177.

³⁸³ Flobert 1986, 174-175.

5.2.1.2 A l'oral

C'est un mot de la même famille, mais non le même, qui est employé par Démonax pour railler un certain Polybe qui *parle* mal :

Πολυβίου δέ τινος, κομιδῇ ἀπαιδευτοῦ ἀνθρώπου καὶ σολοίκου, εἰπόντος, Ὁ βασιλεύς με τῇ Ῥωμαίων πολιτείᾳ τετίμηκεν· Εἶθε σε, ἔφη, Ἕλληνα μᾶλλον ἢ Ῥωμαῖον πεποιθήκει.

“Un certain Polybios, homme complètement inculte et grossier”³⁸⁴, lui dit : ‘L’empereur m’a honoré de la citoyenneté romaine.— Que n’a-t-il fait de toi, répondit Démonax, un Grec plutôt qu’un Romain !’” (Vie de Démonax, 40)

L'utilisation du verbe au participe permet à Lucien une dénonciation impitoyable des fautes de langue des employeurs romains. On est dans le même contexte que dans la notation précédente :

χρὴ δὲ καὶ σοφοὺς καὶ ῥήτορας εἶναι αὐτοὺς, κἂν εἴ τι σολοικίσαντες τύχωσιν, αὐτὸ τοῦτο τῆς Ἀττικῆς καὶ τοῦ Ὑμηττοῦ μεστοὺς δοκεῖν τοὺς λόγους καὶ νόμον εἶναι τὸ λοιπὸν οὕτω λέγειν.

“Et il faut qu'ils soient aussi sages ou orateurs, même s'il leur arrive de commettre quelque solécisme, pour cela même leurs paroles semblent être remplies d'Attique et d'Hymette, et parler ainsi constitue une loi pour le futur.” (Sur ceux qui sont aux gages des grands, 35)

Lorsque le locuteur du *Maître de rhétorique* donne des conseils à son interlocuteur, il envisage le solécisme comme une erreur linguistique qu'il faut masquer si on la commet :

ἂν σολοικίσῃς δὲ ἢ βαρβαρίσῃς, ἐν ἔστω φάρμακον ἢ ἀναισχυντία, καὶ πρόχειρον εὐθὺς ὄνομα οὔτε ὄντος τινὸς οὔτε γενομένου ποτέ, ἢ ποιητοῦ ἢ συγγραφέως, ὃς οὕτω λέγειν ἐδοκίμαζε σοφὸς ἀνὴρ καὶ τὴν φωνὴν εἰς τὸ ἀκρότατον ἀπηκριβωμένος.

“Si tu as lâché un solécisme ou un barbarisme, n'aie qu'un recours, l'impudence. Tiens tout prêt le nom d'un homme qui n'existe pas et n'a jamais existé, poète ou prosateur, qui a jugé l'expression bonne et qui était un savant et un connaisseur sans égal en fait de langage.” (Le maître de rhétorique, 17)

Le contexte social de joute culturelle n'explique pas toute la notation. Une grande partie du sens est contenue dans la subordonnée hypothétique. Elle souligne, avec le subjonctif, l'éventualité de la faute, n'en nie donc pas du tout la réalité dans la société. Lucien, implicitement, la traite comme faisant partie du processus linguistique. Elle est, dans la communication, une interférence qui va permettre la communication par réaction ou interrogation des interlocuteurs. Ce qui est proposé par le maître de rhétorique apparaît en premier lieu comme une manière de ne pas perdre la face ; d'un autre côté ce sont des coups de force, mais peut-être aussi des évolutions de la langue, auxquels il est fait allusion.

La bouche, métonymie de l'interlocuteur, n'est en outre pas à l'abri elle-même du défaut de *soléciser*, qui devient une qualité lorsqu'il s'agit de prendre la parole pour s'imposer, dans la logique de l'audace :

καὶ ἡ γλῶττα ὑπηρετεῖτω καὶ πρὸς τοὺς λόγους καὶ πρὸς τὰ ἄλλα ὅποσα ἂν δύνηται. δύναται δὲ οὐ σολοικίζειν μόνον καὶ βαρβαρίζειν οὐδὲ ληρεῖν ἢ

³⁸⁴ Il est difficile de reprendre ici la traduction de Bompaire : “parlant le grec de Soles” après les conclusions de Flobert 1986 ; “grossier” a pour avantage sa polysémie : grossier de comportement et/ou de langue.

ἐπιτορκεῖν ἢ λοιδορεῖσθαι ἢ διαβάλλειν καὶ ψεύδεσθαι.

“Et que ta langue ne serve pas seulement pour tes discours, mais encore pour tous les ministères dont elle est capable. Or elle est capable de commettre des solécismes et des barbarismes, de dire des inepties, de commettre des parjures, d’injurier, de calomnier, de mentir.” (Le maître de rhétorique, 23)

L’exagération du fait de soléciser est bien sûr visible et vise au reproche ou à l’attaque, comme le montre sa mise sur le même plan que toute une énumération d’autres défauts.

L’oral, on le voit, regroupe une grande partie des notations concernant le solécisme. Lucien envisage bien donc par là une faute de parole plus que d’écrit. Son sentiment linguistique en l’occurrence se rapporte à la langue parlée, plus malléable et davantage sujette aux erreurs.

En ce sens, le dialogue *Le soléciste* est bien représentatif de ce sentiment linguistique. C’est dans une situation de parole quasi théâtrale que les mots de la famille de σόλοικ- ne cessent d’être repris.

5.2.2 Le cas des solécismes du *Soléciste*

Cette manifestation linguistique est donc personnifiée par un dialogue, *Le soléciste*. Par son appartenance évidente à la série des opuscules dits “grammaticaux” et par le sujet sensible qu’il aborde, cet opuscule appelle de la part de la critique deux axes majeurs de commentaire : son authenticité et la langue qui y est employée.

Lucien personnifie la faute, avec le personnage du Soléciste, qui donne son nom à un dialogue entier. La critique a souvent mis en question l’authenticité de ce travail, en se fondant sur le traitement du thème de “l’atticisme”. En prenant le contenu de l’opuscule au premier degré, on peut le rejeter comme inauthentique et suggérer l’œuvre d’un grammairien inconnu³⁸⁵. Considérer le dialogue comme ironique, une *reductio ab absurdum*, c’est en faire une satire des activités des atticistes “les plus extravagants de l’époque”³⁸⁶.

C’est que les questions de l’authenticité du dialogue, et celle de la pertinence ou non des formes traitées par rapport à la norme abstraite de l’atticisme, sont peut-être des nuages de fumée obscurcissant la visée réelle : la conscience de l’extrême instabilité de la langue et la volonté d’en faire prendre conscience au lecteur.

Comique de répétition, insistance, reprise symbolique du mot, cet opuscule présente évidemment une grande répétition des mots de la famille de σόλοικ-, que l’on retrouve dans les extraits suivants :

- dans le titre : ΨΕΥΔΟΣΟΦΙΣΤΗΣ Η ΣΟΛΟΙΚΙΣΤΗΣ.

- en §1 : ΛΟΥΚΙΑΝΟΣ Ἄρά γε ὁ γινῶναι τὸν σολοικίζοντα δεινὸς οὗτος καὶ φυλάξασθαι μὴ σολοικίσαι δυνατός; / ΛΟΥΚΙΑΝΟΣ Σὺ δὲ αὐτὸς φῆς οὐ σολοικίζειν, ἢ πῶς λέγωμεν περὶ σοῦ; / ΣΟΦΙΣΤΗΣ Ἀπαίδευτος γὰρ ἂν εἶην, εἰ σολοικίζοιμι τηλικούτος ὢν. / ΛΟΥΚΙΑΝΟΣ Ἴθι νῦν ἐμοῦ λαβοῦ σολοικίζοντος, ἄρτι δὲ σολοικῶ. / ΛΟΥΚΙΑΝΟΣ Μὰ τοὺς θεοὺς ἐπεὶ σολοικίσας ἔλαθόν σε ὥς οὐκ ἐπιστάμενον. / ΛΟΥΚΙΑΝΟΣ Ἀλλὰ καὶ νῦν σεσολοίκισταί μοι, σὺ δ’ οὐκ

³⁸⁵Sur la danse, notice de l’édition Loeb classical library.

³⁸⁶Bompaire, 1958. Mais il laisse la porte ouverte au rejet de l’authenticité pp.141,2 : “Le soléciste semble l’œuvre d’un docteur très pointilleux qui tient pour des fautes énormes des vécilles parfois imaginaires : il appelle barbarisme des métaphores limpides, solécismes de prétendues amphibologies, ou des nuances fuyantes entre voix active et moyenne (...).”

ἔγνωσ. / ΛΟΥΚΙΑΝΟΣ Ἐγὼ μὲν λέγω καὶ σολοικίζω, σὺ δ' οὐχ ἔπη τοῦτο δρῶντι· ἐπεὶ ὄφελον καὶ νῦν ἀκολουθεῖσαι δυνήσῃ.

- en §2 : Θαυμαστὰ λέγεις, εἰ μὴ δυνήσομαι καταμαθεῖν σολοικισμόν. / ΛΟΥΚΙΑΝΟΣ Λέλεκται καὶ σεσολοίκισται τετραπλῇ, σὺ δ' οὐκ ἔγνωσ. μέγα οὖν ἄθλον κατέπραξας ἄν, εἴπερ ἔγνωσ.

- en §3 : Ἄλλ' ἐγὼ βούλομαι· σὺ δ' οὐδὲν εἶπας ὧν ἄνθρωποι σολοικίζοντες λέγουσιν. / πολλοὶ γενόμενοι λαγῶ λήσουσί σε ἐν σολοικισμῷ πεσόντες. / ΛΟΥΚΙΑΝΟΣ Σὺ δὲ ὑπὸ τῆς ἄγαν παιδείας διέφθορας, ὥστε μὴδ' αὐτὸ τοῦτο σολοικίζοντας κατανοῆσαι.

- en §4 : Ταῦτα μὲν οὐκ οἶδα πῶς λέγεις· ἐγὼ δὲ πολλοὺς ἤδη σολοικίζοντας κατενόησα. / εἰ οὐ νῦν ἔγνωσ σολοικίζοντά με, οὐδὲ αὐξάνοντα παιδίᾳ σολοικισμόν ποιήσει τῷ μὴδὲν εἰδότι. / ἔγνωσ σολοικίζοντά με, οὐδὲ αὐξάνοντα παιδίᾳ σολοικισμόν ποιήσει τῷ μὴδὲν εἰδότι. / ΛΟΥΚΙΑΝΟΣ Καὶ μὴν εἰ ταῦτα ἀγνοήσομεν, οὐδὲν γνωσόμεθα τῶν ἑαυτῶν, ἐπεὶ καὶ τόδε σολοικισθὲν ἀπέφυγέ σε. μὴ τοίνυν ἔτι λέγειν, ὥς ἱκανὸς εἶ κατιδεῖν τὸν σολοικίζοντα καὶ αὐτὸς μὴ σολοικίζειν.

- en §6 : Εἰώθει δὲ καὶ πρὸς τοὺς σολοικίζοντας Ἀττικῶς παίζειν ἀνεπαχθῶς·

- en §9 : ΛΟΥΚΙΑΝΟΣ Ὅτι σολοικίζειν ἀνάγκη τὸν μνηστευόμενον αὐτῷ / ΣΟΦΙΣΤΗΣ Τί οὖν πρὸς τοῦμὸν πρᾶγμα, εἰ σολοικίζει τις μνηστευόμενος; / ΛΟΥΚΙΑΝΟΣ Εἰ δὲ σολοικίζων φαίνοιτο, ἐπιτρέποις ἄν αὐτῷ τοῦτο; / ΛΟΥΚΙΑΝΟΣ οὐ γὰρ ἐπιτρεπτέον σολοικίζοντι τῷ φίλῳ, ἀλλὰ διδακτέον ὅπως τοῦτο μὴ πείσεται. / ΛΟΥΚΙΑΝΟΣ Τί λέγεις; ὑβριστῆς ἐγώ; νῦν δὴ γενήσομαί σοι διαλεγόμενος. ἔοικα δὲ σολοικίσαι τὸ νῦν δὴ γενήσομαι, σὺ δ' οὐκ ἔγνωσ. / ΣΟΦΙΣΤΗΣ Εἴ μοι πάντα ἐπέλθοις, ὅσα φῆς σολοικίσας ἐμὲ λαθεῖν καὶ παρ' ὃ τι ἕκαστον σεσολοίκισται.

- en §10 : Ἀρ' οὖν καὶ τοῦτο κατανοεῖς, ὅτι τὸ ταῦτα ὑπαλλάττειν σολοικίζειν καλοῦσιν;

Le jeu linguistique tourne surtout autour du verbe, dont les formes varient en fonction des situations. Ces répétitions font passer au second plan les termes eux-mêmes dont il est question. C'est une nouvelle fois la dimension de la parole qui est visée par la conscience linguistique de Lucien. En d'autres termes, Lucien admet que les erreurs de langue qu'il met en scène sont des erreurs, mais nous souffle que l'essentiel n'est pas là, mais plutôt dans la définition du statut de l'erreur. La grammaire et ses catégories veulent l'erreur comme l'autre du vrai. Lucien dans son dialogue répète en sous-entendu que tout cela n'est pas aussi simple. L'appréhension de la langue grecque par Lucien se situe bien dans une logique sociolinguistique, telle que l'on commence à la définir avec soin aujourd'hui : "Il n'y évidemment aucune raison de considérer que l'approche de la parole soit, par nature, moins scientifique que celle de la langue. Le problème est plutôt qu'en réduisant la langue à un code, à une structure ou à des règles de production de phrases, les tenants de la première approche se facilitent considérablement la

tâche, alors que la seconde approche n'en est qu'à ses débuts et balbutie un peu."³⁸⁷ Lucien n'avait pas à sa disposition les apports des nouvelles sciences sociales : *Le soléciste*, entre autres, est l'expression de son propre balbutiement, c'est-à-dire de sa volonté récurrente de faire part de son désir de prise en compte de la parole.

C'est une des raisons pour lesquelles le solécisme est aussi envisagé de façon culturelle chez Lucien.

5.2.3 Les solécismes culturels

Le terme désigne une faute de goût. A l'origine, cela correspond à la fonction du mot, qui sert à désigner des incongruités diverses. C'est ce qui se passe dans la bouche de Nigrinos lorsqu'il critique les habitants de Rome :

τρυφή παραδόντες αὐτῶν τὰς ψυχὰς πατεῖν, καὶ τοῦτο δὴ τὸ ἐν ταῖς τραγωδίαις τε καὶ κωμωδίαις λεγόμενον, ἤδη καὶ παρὰ θύραν εἰσβιαζόμενοι. σολοικισμόν οὖν ἐκάλει τοῦτο τῶν ἡδονῶν.

"Ils ont complètement livré leur âme au saccage de la sensualité. C'est bien ici que s'applique la citation de tragédie ou de comédie : 'Maintenant ils essaient de forcer le passage, à côté de la porte.' Il appelait donc solécisme ce genre de plaisir." (Nigrinos, 31)

Les solécismes de culture sont surtout évoqués dans *Sur la danse*. L'opuscule traite d'un art dont les exécutants étaient plus vulgairement connus comme "mimes" (*histriones*). Cet art se développe sous les empereurs romains, donc à l'époque de Lucien aussi³⁸⁸. Quand le dialogue commence, *in medias res*, un philosophe cynique, Craton, termine de dénoncer la danse, et Lycinos entreprend de démontrer qu'il s'agit du plus grand des plaisirs de la vie. A la fin du dialogue, Craton accompagnera Lycinos au théâtre (§85). Le mouvement du texte conduit un interlocuteur à amener l'autre de la désapprobation à l'approbation. La persuasion porte le masque d'une exposition raisonnée.

Dans *Sur la danse*, Lycinos effectue différentes analyses qui se rapportent à cet art de la danse. En 27, il entreprend une définition de la tragédie "d'après son costume", et souligne combien le contraste est grand entre la peau de lion d'un Héraclès de tragédie et la monodie qu'il peut déclamer. Ce contraste est appelé *solécisme* par Lykinos :

ὅταν δὲ Ἡρακλῆς αὐτὸς εἰσελθὼν μονωδῇ, ἐπιλαθόμενος αὐτοῦ καὶ μήτε τὴν λεοντῆν αἰδεσθεὶς μήτε τὸ ῥόπαλον ὃ περίκειται, σολοικίαν εὖ φρονῶν εἰκότως φαίη ἂν τις τὸ πρᾶγμα.

"Mais quand il entre comme Héraclès en personne et chante un solo, n'étant plus lui-même et sans honte ni de sa peau de lion ni de sa massue qui pend ³⁸⁹, quelqu'un de bon sens appellerait l'affaire à bon droit un solécisme." (Sur la danse, 27)

Le même terme est réutilisé dans le même opuscule, avec un sens intermédiaire entre l'acception linguistique et l'acception culturelle. Lycinos analyste de la danse poursuit son travail en étudiant les défauts éventuels du danseur :

³⁸⁷ Calvet 1999, 150.

³⁸⁸ Jones, 1986, 68 *sqq.*

³⁸⁹ Le choix de ce verbe par Lucien est étrange, et il est difficile de le traduire. Chambry 1933 propose "du bâton qu'il porte" ; nous retenons une traduction qui fait de ὃ le sujet neutre de περίκειται, avec τὸ ῥόπαλον comme antécédent de ὃ.

πολλοὶ γὰρ αὐτῶν ὑπ' ἀμαθίας ἀμήχανον γὰρ ἅπαντας εἶναι σοφοῦς καὶ σολοικίας δεινὰς ἐν τῇ ὀρχήσει ἐπιδείκνυνται, οἱ μὲν ἄλογα κινούμενοι καὶ μηδέν, ὥς φασι, πρὸς τὴν χορδὴν.

"Beaucoup d'entre eux, par ignorance (il est impossible en effet que tous soient intelligents), laissent voir dans leur danse des solécismes terribles; les uns font des mouvements faux et, comme on dit, sans rapport à la corde." (Sur la danse, 80)

Par souci de distinction, Lucien utilise *σολοικία*, qui est un *hapax*, dans cet opuscule. Dans ce cas, beaucoup plus discrètement que dans les *Histoires vraies* par exemple, Lucien n'hésite donc pas à créer le mot pour préciser la notion : une erreur par rapport à une norme artistique

6. Conclusions sur la conscience linguistique de Lucien

La conscience linguistique de Lucien se caractérise d'elle-même comme conscience linguistique car elle s'ouvre et ouvre le lecteur-auditeur sur plusieurs repères fondamentaux de la description linguistique, particulièrement en ce qui concerne la langue grecque.

Lucien a conscience que la langue grecque n'est pas un objet déterminé, mais contient des variantes qui peuvent être régionales ou sociales. Il a conscience également des contacts des langues entre elles, senties comme langues étrangères ou dans des situations de bilinguisme, et signale les nécessaires emprunts des unes aux autres. La conscience linguistique de Lucien note enfin des modalités de situations de plurilinguisme, c'est-à-dire de systèmes en contact : abandon d'une langue au profit d'une autre, usage alterné, amalgame.

Il signale l'évolution des lexiques et de la phonologie de la langue, c'est-à-dire qu'il est conscient du besoin social et politique de mots nouveaux. Sans donner, le plus souvent, les contenus de parole, Lucien signale aussi la diversité des modalités d'utilisation de la langue grecque selon les interlocuteurs et les situations. Il a conscience de la norme de parole en tant qu'elle est une abstraction nécessaire, non une réalité qui serait douée d'une existence propre. C'est pourquoi ce que la conscience de Lucien note, certes de manière souvent superficielle, ce sont souvent les facteurs d'intercompréhension : traits phonologiques, syntaxiques, ou lexicaux d'un interlocuteur.

Les opuscules de Lucien présentent régulièrement des petits *corpus*, listes de mots plus ou moins structurées, plus ou moins éparpillées dans un opuscule, éclairages d'une piste possible d'étude de la langue grecque. Ces notations prouvent ainsi la cohérence de sa conscience linguistique. Certes ces *corpus* sont marqués par un fort subjectivisme, souvent ironique. Il n'en demeure pas moins qu'ils existent et sont souvent accompagnés d'un sentiment linguistique expérimental réel. Lucien procède à des constats successifs sur ces échantillons de langue et cherche à en susciter chez son lecteur. Le sentiment linguistique qui en ressort, souvent, chez le lecteur, revient à une affirmation floue mais qui mérite examen : "cela aussi sonne grec".

La conscience linguistique de Lucien consiste également en la conscience de la limitation des paradigmes lexicaux. Ses discours reviennent à l'argument implicite que le nombre de contextes où un terme peut apparaître est indéfini, mais qu'il faut pour établir une pertinence tenir compte du contexte. La variété des expériences ou des représentations des individus est une donnée inévitable. C'est un des sens qu'il faut attribuer à la discontinuité de l'écriture lucianesque, c'est-à-dire sa prédilection pour la forme brève de l'opuscule, sur les plans

microstructurels comme macrostructurels. Lucien a conscience de ce qui est linguistique au-delà des grammaires : est linguistique ce qui permet à une certaine communication de s'établir malgré des diversités. C'est en ce sens qu'il faut relire, selon nous, *Le soléciste*.

Enfin l'attitude de la conscience linguistique de Lucien face à la question du sens est tout aussi constructive. Ses notations, en présence de langues étrangères et/ou inconnues, équivalent à une recherche directe ou indirecte des variations phoniques qui correspondent à des variations de sens. La catégorie linguistique des noms devient ainsi pour lui une catégorie fortement sémantique car, dans tous ses opuscules, les "noms propres" correspondent à un comportement linguistique particulier. En revanche "Le banquet" de Lexiphanès est dépourvu de sens : à ne pas vouloir considérer le sens des énoncés, Lexiphanès complique la tâche de tout lecteur-descripteur qui recherche une compréhension. Être hyperatticiste est son moindre défaut, il est surtout incompréhensible et absurde.

DEUXIEME PARTIE

LUCIEN ET L'ATTICISME

II.A

Atticismes

1. Les conceptions en présence

1.1 L'atticisme en général : la notion au II^e s. de notre ère

Il existe de nombreuses études de l'atticisme. On ne reviendra pas ici sur la définition originelle du concept ni sur l'histoire du phénomène³⁹⁰. Mais il convient de revoir un aperçu de la notion en ce qu'elle s'applique à Lucien, c'est-à-dire de préciser ce que l'on peut entendre par *atticisme* lorsqu'on évoque le II^e s. de notre ère, plus particulièrement la période qui va de 120 à 180, soit celle qui correspondrait à la vie de Lucien.

1.1.1 Premières définitions de l'atticisme

L'atticisme des premiers siècles de notre ère, et particulièrement du II^e siècle, correspond à une question complexe qui n'a pas encore trouvé de solution définitive. Elle a suscité un vaste débat et une vaste bibliographie³⁹¹. Il ressort de ces différentes études que l'atticisme du II^e s.d.n.è. serait en grande partie à situer dans un cadre dénommé la "Seconde Sophistique", appellation qui trouverait son origine chez Philostrate, *Vie des Sophistes*, dans les §§ 501-511.

Dans ces pages, Philostrate évoque en premier lieu Critias. Après avoir résumé son rôle politique, il parle de son atticisme et de son style. Voilà comment il commente son atticisme :

ἀττικίζοντά τε οὐκ ἀκρατῶς, οὐδὲ ἐκφυλῶς — τὸ γὰρ ἀπειρόκαλον ἐν τῷ ἀττικίζειν βάρβαρον — ἀλλ' ὥσπερ ἀκτίνων αὐγαὶ τὰ Ἀττικὰ ὀνόματα διαφαίνεται τοῦ λόγου.

"Il atticisait non sans se contenir, et pas d'une manière étrangère — car la grossièreté quand on atticise est barbare — au contraire, les mots attiques ressemblent dans son discours à des éclats de rayons de soleil." (V.S. 503)

Le commentaire τὸ γὰρ ἀπειρόκαλον ἐν τῷ ἀττικίζειν βάρβαρον par sa portée générale sort d'emblée la figure de Critias du V^e s.a.C. Elle est le signe que l'atticisme de Critias est vu avec des yeux et des critères, soit une *réception*, du II^e s.d.n.è. Cette remarque signifie également la possibilité d'une *atticisation* (c'est-à-dire d'une mise en œuvre d'une volonté d'atticisme dans la langue) barbare. Cette éventualité permet alors de mieux comprendre οὐκ ἀκρατῶς et οὐδὲ ἐκφυλῶς, qui constituent des premiers éléments de définition d'un *autre*

³⁹⁰ L'état de la question est traité par López-Eire 1991, *passim*.

³⁹¹ Cf. dans notre bibliographie, entre autres (par ordre alphabétique) : Anlauf 1960 ; Bompaire 1958 ; Boulanger 1968 ; Dihle 1977 ; Frösen 1974 ; Higgins 1945 ; Lasserre 1979 ; Lopez-Eire 1991 ; Norden 1971 ; Radermacher 1899 ; Reardon 1971 ; Schmid 1887 ; Thumb 1974 ; Van der Valk 1955 ; Willamowitz 1900.

atticisme. Οὐκ ἀκρατῶς évoque le refus d'une surdétermination de la langue utilisée. Οὐδὲ ἐκφυλῶς renvoie à la résistance à l'introduction de mots *étranges*, mais aussi *étrangers*, si l'on s'en tient au sens premier de l'adjectif ἐκφυλος et à l'apparition du mot βάρβαρον un peu plus loin³⁹².

Philostrate passe ensuite en revue les figures d'Isocrate, de Démosthène, d'Isée et de Hypéride. C'est au § 507 que l'évocation d'Eschine donne lieu d'emblée à l'utilisation de l'expression "Seconde Sophistique", δευτέρας σοφιστικῆς, qui arrive sans être définie et dont l'utilisation ne s'explique pas vraiment dans le contexte, ni par la suite. Comme on peut le constater, l'objet discursif de Philostrate est d'explicitier la rivalité entre Eschine et Démosthène en les présentant comme des créatures, le premier de Philippe, le second des Perses. On peut donc supposer que l'expression est déjà connue des lecteurs de Philostrate en son temps et qu'elle connote pour eux une notion précise, que l'écrivain n'a pas besoin de préciser à nouveau. L'expression δευτέρας σοφιστικῆς doit exister déjà au moins dans la langue parlée des sophistes, rhéteurs et grammairiens.

Philostrate se livre ensuite à une sorte de reconstruction historique de la naissance de ce que l'on appellera l'atticisme. Au § 509 (fin) il fait de l'échec de la tentative d'Eschine d'aller rejoindre Alexandre la raison de son installation à Rhodes où il va introduire les habitudes rhétoriques attiques dans cette île dédiée à la littérature. Là semble se trouver une des premières superpositions intellectuelles de la réutilisation du dialecte attique et de la rhétorique.

On peut donc émettre l'hypothèse que l'expression δευτέρας σοφιστικῆς précède son apparition chez Philostrate, et qu'elle correspond à une appellation des intellectuels de l'époque dans leurs recherches de classifications, comme le suggère la tournure ὃν φαμεν τῆς δευτέρας σοφιστικῆς ἄρξαι au § 507 ; comme le suggère également le fait de citer en dernier lieu le dernier orateur d'une première sophistique en faisant de lui en même temps le premier d'une seconde sophistique, établissant un très grand pont pour conserver l'image d'un *continuum* générique.

L'autre hypothèse serait peut-être à rechercher dans un implicite à lire dans le rappel historique de la rivalité entre Eschine et Démosthène. De la "défaite" d'Eschine serait né la fondation de l'école de Rhodes, île sur laquelle Eschine aurait introduit quelque chose d'attique, Δωρίοις ἦθεσιν ἐγκαταμίγνυς Ἀττικά. N'ayant pu vaincre sur le terrain politique, Eschine s'est retiré afin de mettre en place une autre éloquence qui vaincrait, à retardement, la parole démosthénienne. L'appellation *Seconde Sophistique* signifierait cette idée de préparation de la succession d'une parole vieillie d'une part, contenant d'autre part des éléments attiques destinés à justifier de son mode d'ἀττικίζειν.

Philostrate effectue alors dans son œuvre un curieux saut historique qui conduit le lecteur à Nicétès de Smyrne (I^{er} s.d.n.è.) après une évocation très rapide, sorte de comparaison avec Eschine, d'Ariobarzane de Cilicie, Xénophon de Sicile, et Pythagore de Cyrène, dont il évoque les faiblesses d'invention et d'expression. Quatre siècles sont enjambés et quelques noms semés

³⁹² En *Lexiphanès*, 24 Lucien utilise l'adjectif ἐκφυλος, que la critique moderne considère comme une satire de l'hyperatticisme dans son usage de mots obsolètes ou rares. Cependant il faut prendre en compte que Philostrate utilise l'adverbe d'une part, et, d'autre part, ne pas négliger l'influence éventuelle de la barbarophonie sur le grec, même dans ses normes hautes, au II^e s.d.n.è.

en guise de transition.

Le sens de l'ellipse temporelle de Philostrate est clair : la "première sophistique" cesse avec ces noms d'orateurs mineurs qui n'appellent pas d'écho et font retomber le discours dans le silence. Nicétès de Smyrne peut donc être interprété par les lecteurs de Philostrate comme le "deuxième premier homme" de la Seconde Sophistique, car il établit la synthèse entre le style sophistique ancien et le style juridique moderne que les temps nécessitent (§511).

A la lecture de Philostrate, on peut donc dire que la Seconde Sophistique désigne un mouvement de caractère rhétorique qui commence à la fin du I^{er} s.d.n.è., avec Nicétès de Smyrne, et influence sous différentes modalités toute la rhétorique du II^e s.d.n.è. Dans ce mouvement, dont le nom ne semble pas avoir une origine clairement identifiable, la langue visée comme norme est un dialecte littéraire, l'ionien-attique des V^e et IV^e s.a.C., et la culture qu'il implique, comme le signale la récurrence de l'adjectif ἄττικός en V.S. 509 et 511³⁹³.

Une des dernières visions synthétiques de la Seconde Sophistique, celle de Nesselrath 1997, signale bien l'ellipse temporelle de Philostrate, mais ne l'explique pas. Elle confirme l'identification de la Seconde Sophistique comme mouvement rhétorique : "Von Kleinasien aus verbreitet sie sich fast über das ganze Reich ; ihre Träger (die "Sophisten") sind Rhetoren, die z.T. teuren "Privatunterricht" geben, z.T. auf staatlichen Lehrstühlen in Rom und Athen installiert sind, die viel reisen, als "Konzert redner" (L.Radermacher) gern vor Publikum auftreten und die Schulrhetorik zum Unterhaltungsmedium der gebildeten Führungsschichten machen."³⁹⁴

Anderson 1982, 1993, 1994 ; Baldwin 1973 ; Bowersock 1969, 1985 ; Bowie 1970, 1982 ; Jones 1978 ; Kaibel 1885 ; Reardon 1971³⁹⁵ ; et, pour le dernier en date Schmitz 1997, explicitent l'importance socio-politique des sophistes de la Seconde Sophistique. De leurs travaux ressort que la différence essentielle réside dans la substitution d'un arrière-plan par un autre³⁹⁶. Le droit romain et la *Pax Romana* se distinguent comme toile de fond de la Seconde Sophistique, se substituant au droit attique, et surtout à la philosophie, qui disparaît comme contradicteur ou révélateur implicite des artifices de la rhétorique. Une notion comme l'atticisme pourrait apparaître comme une nouvelle toile de fond.

1.1.2 Atticisme et Seconde sophistique

Cependant la Seconde Sophistique et ses évocations dans les textes littéraires n'apparaissent ni comme producteurs ni comme réutilisateurs du concept d'*atticisme*, au sens où ce concept concerne l'usage que l'on ferait d'une idée de langue attique au II^e s.d.n.è. Le terme ἄττικισμός ne se trouve pas non plus chez Philostrate, qui n'envisage relativement que l'aspect littéraire de l'influence du dialecte attique et de la Seconde Sophistique.

On admet communément que l'*atticisme* débute à la fin du I^{er} s.a.C. et au début du I^{er} s.d.n.è. sous l'influence des grammairiens et des professeurs de rhétorique. Ils tiennent la koiné

³⁹³ Sur la Seconde Sophistique, on pourra se reporter entre autres passages à : Gorgias, *Apologie de Palamède*, 1-12 ; Philostrate, V.S.II, 545-547 ; Luc. *Rhet.praeceptor*, 9-10 et 24-26 ; Galien, 42-44.

³⁹⁴ Nesselrath 1997, 271.

³⁹⁵ Notamment pp.81-82.

³⁹⁶ Cf. notamment Schmitz 1997, 67 *sqq.*

impériale pour le résultat de débilications successives et d'une inculture allant augmentant³⁹⁷, et désignent comme norme de correction le dialecte littéraire des auteurs attiques des V^e et IV^e s.a.C. Au départ linguistique, la tendance devient culturelle en général. C'est ce qui permet des variations de style à tous les auteurs grecs à partir de ce moment, selon la proximité, l'éloignement, l'adaptation, le refus, dont ils font preuve face au concept qu'ils ne peuvent ignorer, puisqu'il part des écoles. Ainsi on considère Denys d'Halicarnasse comme un strict atticiste, Plutarque comme un atticiste mesuré, et Galien comme un atticiste relâché ou plutôt un utilisateur de la koiné impériale ou du grec standard de l'époque impériale. Le grec tirant vers la norme autofixée est plutôt pratiqué et normé par les "autorités sociales", ce qui n'empêche pas que la réalité de la langue réapparaisse dans des textes écrits, plus ou moins littéraires, selon les nécessités contextuelles³⁹⁸. Le problème représenté par l'*atticisme* a donc plusieurs aspects :

-le premier, de politique éducative : l'enjeu est de former des *écrivains*³⁹⁹ capables de transmettre l'atticisme au moins sous sa forme linguistique écrite, alors que le fossé se creuse entre langue parlée et langue littéraire.

-le second, de politique culturelle : il s'agit *pour ainsi dire*, pour les hellénophones des couches supérieures de la société, d'exercer une domination culturelle qu'ils ne peuvent plus exercer sur le plan politique. Car la domination par la distinction d'être seuls à maîtriser le grec n'existe plus pour les Grecs seuls. De nombreux Romains avaient appris le grec, et les Empereurs aussi⁴⁰⁰. En ce sens l'atticisme ne correspond plus à une réaction de défense, mais à la continuité d'une durée, dans un but d'influence sur la pensée : si on considère Apulée ou Tertullien comme des "sophistes" latins, on reconnaîtra en eux l'influence de la Seconde Sophistique.

-le troisième, de "politique politicienne" : il s'agit d'élaborer le verbe d'une idéologie éventuellement prête à agir, en utilisant le grec qui fut un grec du temps des indépendances des cités. Il s'agit donc aussi de pratiquer une forme d'insoumission à l'ordre établi par la Paix Romaine, de revendiquer implicitement la liberté dont jouissaient les écrivains de la période de rayonnement d'Athènes. Le respect des emplois de l'optatif et la mise à l'écart ostensible des mots latins sont, dans cette logique, des réactions identitaires entretenant le mythe ou la réalité désirés d'une Renaissance du pouvoir du cœur de la Grèce⁴⁰¹.

-le quatrième, social : l'atticisme établit une distinction entre celui qui le maîtrise, ou du moins y prend une certaine part, et celui qui ne le maîtrise pas ou ne l'utilise pas. Lorsque l'atticisme, littéraire notamment, est mal maîtrisé, mais se met en avant, il vire alors au snobisme ridicule comme dans le cas de Lexiphanès, du pseudologue, ou du bibliomane ignorant.

Nous sommes amenés à penser que ces quatre aspects essentiels de l'atticisme sont présentés dans les textes de Lucien et aussi illustrés par la langue qu'il pratique, et que Lucien exprime peut-être dans son œuvre la conscience de la *diglossie* — grec littéraire sanctuarisé, grec évolutif — que l'atticisme est paradoxalement sur le point de précipiter.

³⁹⁷ C'est une vision générale, devenue lieu commun, qu'ont les Grecs de la décadence : v. déjà Hésiode et son mythe des races (*Travaux et jours*, 90-201).

³⁹⁸ Browning 1997, 162.

³⁹⁹ J'utilise ce terme de jargon pour l'associer à une production plutôt littéraire, conservant "scripteur" pour tout ce qui relève du domaine épigraphique au sens large.

⁴⁰⁰ Cf. Kaimio 1979, *passim*.

⁴⁰¹ L'important est d'y croire ! C'est le sous-entendu ironique qui irrigue tout l'opuscule *Sur la mort de Pérégrinos* : quand l'appel aux armes et les imprécations ont échoué, comme dans le cas de Pérégrinos, il peut subsister un recours discret à l'atticisme en guise de résistance, dans l'attente d'une hypothétique rébellion.

López-Eire 1991 rappelle clairement comment cet atticisme de la Seconde Sophistique trouverait son origine en Denys d'Halicarnasse et serait une réaction à une autre tendance, l'asianisme⁴⁰². Quand Denys d'Halicarnasse aux environs de 30 a.C. commence à enseigner à Rome, il s'y trouve confronté à un style qui se caractérise entre autres par son emphase, son rythme excessif, ses phrases courtes : le style asianiste. Mais ce style est sur le point de ne plus avoir les faveurs des intellectuels et de leur public. Cicéron décrit ce style comme propre aux Cariens, aux Phrygiens et aux Mysiens⁴⁰³. Denys d'Halicarnasse indique dans ses ouvrages comment améliorer cet état des choses. Il propose des solutions pour perfectionner les discours politiques (λόγοι πολιτικοί) en imitant les grands orateurs et historiens de l'Antiquité⁴⁰⁴. Il fustige le recours à l'improvisation et au πάθος des Asianistes⁴⁰⁵. Denys d'Halicarnasse établit comme principe la nécessité d'imiter la forme et le contenu des écrivains de l'Antiquité classique et il invite à les fréquenter pour non seulement y (re)trouver des grands thèmes philosophiques ou politiques, mais encore un style, partant une langue grecque. Cela entraîne chez les écrivains qui pratiquent cette fréquentation une détermination linguistique visible dans le lexique, la flexion, l'ordre des mots, la construction des phrases⁴⁰⁶.

Cette servitude volontaire consistant à prendre pour norme un attique écrit éloigné dans le passé est, selon López-Eire, un des critères essentiels pour lesquels les thèmes principaux des sophistes de la Seconde Sophistique relevèrent de l'éloquence d'apparat, produisirent des discours épидictiques, amenèrent à créer des discours fondés sur des causes fictives, les μελέται. Ces exercices et leurs arguments sont fortement abstraits, et reposent sur des σχήματα, schémas préétablis, sortes de canevas attendus sur lesquels l'écrivain-orateur placera du lexique, de la syntaxe et des effets de style.

Meillet 1955 rappelle que les atticistes qui, depuis le début de l'époque impériale, s'étaient efforcés de reproduire et de conserver le dialecte attique des écrivains d'Athènes, réagissaient contre une κοινή que les Anciens considéraient comme "un dialecte littéraire comparable à l'éolien des poètes de Lesbos, au dorien des lyriques, à l'ionien, à l'attique; c'était pour eux le dialecte employé par des prosateurs de l'époque hellénistique ou impériale comme Polybe, Strabon ou Plutarque."⁴⁰⁷

Les sophistes atticistes prétendent revenir à la langue et au style des écrivains attiques des V^e et VI^e s.a.C., suivant les préceptes de Denys d'Halicarnasse. Tous ceux qui eurent à écrire ou parler en public furent plus ou moins influencés par l'atticisme. Cette influence se fait par l'intermédiaire de la grammaire. La grammaire attique est étudiée dans l'enseignement de la rhétorique, car le dialecte attique est une des composantes de la réussite de l'atticisme. On aboutit à un paradoxe : il faut pour les intellectuels et les cercles cultivés étudier la grammaire de l'attique écrit, car oralement ce dialecte n'est pas maîtrisé dans sa pureté. La plupart des écrivains semble en effet avoir du mal à se remettre au niveau de l'attique du V^e et IV^e s. a.C.

⁴⁰² Nesselrath 1997, 269-270.

⁴⁰³ Cf Cic.*Or.*25.

⁴⁰⁴ Cf D.H.*Orat.Vett.*4, 1-2.

⁴⁰⁵ Cf Cic.*Brut.*51 et D.H. *Dem.*36.

⁴⁰⁶ V.López-Eire 1991, 65-66.

⁴⁰⁷ Meillet 1955, 241.

L'oral, par rapport à la norme, ne peut plus fournir de modèles d'apprentissage⁴⁰⁸.

L'atticisme, et particulièrement au II^e s.d.n.è., peut donc se définir aussi comme une tentative d'utilisation globale de la langue des auteurs attiques du V^e et IV^e s. a.C. à des fins littéraires. Mais une telle modalité se révèle impossible, tout simplement parce qu'il est impossible de revenir globalement en arrière, et que la langue contemporaine, écrite ou parlée, effectue forcément des incursions ou trouve des résurgences, dans les langues écrites et littéraires de l'époque. Pour pallier cette impossibilité et produire une forme de politique linguistique concrète, le II^e s.d.n.è., par l'intermédiaire d'écrivains normateurs, produits des règles ou des listes de mots : "Zu dem zunächst inhaltlich-stilistisch ausgerichteten Klassizismus gestellt sich dann auch ein lexicalisch-normativer Attizismus: Zwischen der Mitte des 2. und dem Anfang des 3.Jh.s entstehen die lexicalischen Werke des Phrynichos, Pollux und Moiris. Die immer dezidierte Ablehnung alles "Nicht-Attischen" (Phrynichos verwirft sogar den Sprachgebrauch Menanders) hatte schwerwiegende Folgen : Die hellenistische Prosa-Literatur ging fast ganz unter, weil sie den stilistischen Ansprüchen der Folgezeit nicht mehr genügte ; da hingegen der Attizismus bis zum Ende von Byzanz gültiges Stilideal blieb, hat sich attizistische Prosa aus der Kaiserzeit in einem Umfang erhalten, der den jeder anderen griechischen Literaturepoche übersteigt."⁴⁰⁹ On sait le peu d'effet au fond de ces tentatives de normativité lexicale sur les écrits de l'époque. Mais on peut émettre l'idée que ces *vade mecum* de l'atticisme influençaient peut-être un peu la langue parlée, lui fournissant comme un masque d'atticisme qui ne devait pas être dédaigné des snobismes ou des volontés de distinction en tous genres. Cela dit, on ne peut pas ne pas avancer l'idée que l'introduction de ce lexique pouvait produire l'effet que produirait aujourd'hui dans un écrit ou un oral les termes "chalengier", "nonchalantise", ou "sanglotissement" de l'ancien français⁴¹⁰. On perçoit immédiatement de ces mots leur rattachement à un mot du français moderne ; lecteur ou auditeur contemporain, on est en mesure de les rapprocher plus ou moins d'un sens; ils ne sont donc pas inutilisables; mais ils ne sont plus *en usage*.

Cela précise encore la problématique pertinente pour l'atticisme du II^e s.d.n.è : la question n'est plus tant de définir ce qu'est cet atticisme ; la question est de savoir pourquoi il n'a pas pris et de connaître malgré cela l'effet de ses applications.

Les textes de Lucien présentent une langue, des situations et des notations, qui se rapportent à cet atticisme et à sa problématique.

1.2 Atticisme et asianisme

En étudiant le courant littéraire de la Seconde Sophistique, la philologie allemande du XIX^e s. a beaucoup utilisé les notions d'atticisme et d'asianisme en les opposant. Pour Schmid⁴¹¹, les écrivains d'époque impériale constatant les "dégradations" de la langue de leur époque, ont réutilisé la langue classique comme norme, pratiquant l'atticisme. L'asianisme n'aurait pas été

⁴⁰⁸ Rohde 1876, 351-361.

⁴⁰⁹ Nesselrath 1997, 270.

⁴¹⁰ Cf. Godefroy 1982 :

- *chalengier* : réclamer en justice ; disputer, contester.

- *nonchalantise* : insouciance.

- *sanglotissement* : sanglot.

⁴¹¹ Schmid, 1887, I, 21

une école particulière, mais une simple désignation géographique. Les “atticistes” auraient été par la suite les propagateurs du sens d’ “éloquence corrompue” en ce qui concerne l’asianisme, alors que l’éloquence d’Asie participe d’un tout, d’une modification et d’une évolution des structures de la langue et de la rhétorique au II^e s. d. n. è. L’atticisme dans cette perspective apparaît comme un salut linguistique global trouvé dans l’éloignement de la langue populaire. L’imitation autant que faire se peut de la prose attique est analysée comme le seul moyen de produire de l’écrit littéraire qui réunisse de façon équilibrée les exigences d’harmonie entre forme et fond.

La théorie de López-Eire 1996 est celle d’une continuité des mouvements littéraires de ce II^e s. de notre ère. L’atticisme n’est pas une réaction contemporaine à l’asianisme, mais son successeur, comme l’asianisme est lui-même le véritable successeur de l’éloquence classique des V^e, IV^e et III^e siècles : “El asianismo no fue ni una escuela ni una doctrina oratoria. El adjetivo “asiatica” calificando a “elocuencia” no era, en principio, mas que una precisión geográfica. Fue luego, en plena controversia con los neoáticos en Roma, cuando adquirió el valor peyorativo de “corrupta elocuencia”. Los grandes defectos de la oratoria asiática (excesivo cuidado de la forma en cláusulas y ritmos, y funesta elección del vocabulario—Cic.*Orat.* 230 y 231—) revelan que el asianismo era el verdadero continuador de la elocuencia atica de los siglos IV, III a.J.C., de cuando Carisio y Cleòcares imitaban a Lisias y a Demòstenes. (...) El aticismo (...), como movimiento de renovación tanto del campo de la retórica como de la lengua, no se puede separar del asianismo, el cual, a su vez, no es sino el heredero de las modas oratorias vigentes a partir del siglo IV a J.C. entre los partidarios de una elocuencia retórica muy amanerada que se complacía en combinar la concisión de Lisias con los ritmos de Demòstenes, o los largos periodos isocráticos con una buena dosis de poetismos y figura retóricas de toda especie.”⁴¹²

Cette théorie n’est pas entièrement nouvelle et Rohde 1876 avait déjà émis l’idée d’un caractère asianiste de la Seconde Sophistique qui aurait précédé l’émergence du roman grec : “Dieses Bestreben, eine eigene rhetorische Poesie zu erschaffen, war es denn endlich auch, welches aus dem Boden der zweiten Sophistik dessen eigentümliche Blume hervortrieb den griechischen Liebesroman.”⁴¹³

La réaction de Kaibel 1885 à cette théorie est intéressante car dans l’histoire de la critique récente de l’atticisme elle semble être le point d’origine sur lequel Bompain 1958 appuie toute sa théorie de la mimésis appliquée à Lucien. Selon Kaibel, la rhétorique post-classique n’est pas un simple ballet d’exercices produit par des faiseurs, mais repose sur l’idée d’imitation lancée par Denys d’Halicarnasse (cf. son *Περὶ μίμησης*, en grande partie perdu cependant), qui conduit en outre à penser la rhétorique comme un relai puissant de la philosophie, comme *Ælius Aristide* l’illustre.⁴¹⁴

La réplique de Rohde à ces arguments consiste à séparer langue et domaine d’application. L’atticisme, dans cette conception, marque le vocabulaire de tous les producteurs de textes du II^e s. de n.è. et de la Seconde Sophistique, mais l’influence thématique demeure “asianiste”, mis à part chez *Ælius Aristide*, qui constitue une exception.

La voie moyenne est tenue par Schmid 1887 et Von Arnim 1898 pour lesquels la Seconde

⁴¹² López-Eire 1991, 67.

⁴¹³ Rohde 1876, 68.

⁴¹⁴ v. Kaibel 1885, 497-513.

Sophistique est une synthèse des deux tendances : asianisme des thèmes et du style d'une part ; d'autre part, Démosthène, modèle et maître vers l'atticisme duquel on doit tendre⁴¹⁵. Schmid s'impose particulièrement dans cette conception de "l'atticisme modéré" (ou de "l'asianisme modéré") qu'il est le premier à appliquer à Dion Chrysostome et à Lucien, et que Bompaire 1958 développe à propos du dernier⁴¹⁶. Cela aboutit à l'image synthétique, toujours chez Bompaire, d'un écrivain combinant avec équilibre "imitation et création", veine savante et populaire, imitation et spontanéité.

La question de l'atticisme sur le plan rhétorique, dans le cadre de la Seconde Sophistique, semble ainsi se résorber lentement à la fin du XIX^e s. dans le traitement de la question corollaire de l'asianisme. Des catégories assez cloisonnées se mettent en place, qui permettent des (re)classements commodes. Un point final semble apporté par Willamowitz-Möllerndorf 1900, dont on considère qu'il met tout le monde d'accord⁴¹⁷. Celui-ci continue à laisser entendre qu'asianisme et atticisme cohabitent et perdurent dans la langue et la thématique des intellectuels, notamment des lettres, du II^e s.d.n.è., mais que cela "momifie" en quelque sorte l'attique littéraire⁴¹⁸. Quant aux effets de l'atticisme sur la langue parlée, il n'en est même pas question.

Mais López-Eire 1996 signale finalement le caractère pour lui avant tout thématique de l'atticisme. Il consiste en la spécificité des thèmes traités par la littérature impériale de langue grecque, qui se rattachent ou bien au divertissement (*cf.* toute la veine du roman), ou à une rhétorique de l'hellénisme passé qui se fonde sur le rappel de la culture, de la littérature ou de l'histoire grecques. Pour cela donc, point n'est besoin d'une langue totalement attique, comme en témoignent selon lui Himerius et Quintus de Smyrne, dont la langue mêle koiné et traits dialectaux⁴¹⁹. Il faut évidemment se demander si la remarque peut s'adapter à Lucien.

Dans la logique de ces raisonnements, on peut aboutir à une *définition de l'atticisme au II^e s. d. n.è. comme étant un syncrétisme né de contraintes théoriques auto-imposées et de contraintes quotidiennes que l'on ne pouvait repousser*. En d'autres termes, la langue écrite de nombreux auteurs du II^e s.d.n.è. a certainement pour norme haute l'attique "classique", mais ne peut empêcher (ou s'empêcher) l'irruption de termes, l'utilisation de tours, qui relèvent de différentes virtualités de la modernité : contacts avec d'autres langues, langue technique, langue administrative, langue de la rue *etc.*...

Ce mélange qui caractérise l'atticisme du II^e s.d.n.è. s'examine avec intérêt à travers l'utilisation de l'optatif dans divers documents écrits du II^e s.d.n.è.

1. 3 La question de l'optatif

Une des questions corollaires qui fait débat est celle de l'usage de l'optatif par les auteurs du I^{er} s.d.n.è. et, ce qui nous intéresse davantage encore, du II^e s. Ceux-ci auraient utilisé l'optatif, mais selon des usages qui ne correspondent pas entièrement à l'usage classique et qui peuvent paraître incorrects. Ils l'employaient, par exemple, après εἴ en subordonnée hypothétique dont le verbe de la principale est à l'indicatif seul.

⁴¹⁵ Schmid 1887, I, 28-29, Von Arnim 1898, *passim* et 1899, 363-379.

⁴¹⁶ Schmid 1887, I, 26.

⁴¹⁷ Bowersock, 1969, 10.

⁴¹⁸ Willamowitz-Möllerndorf, 1900, 244.

⁴¹⁹ López-Eire 1991, 72.

On trouve par exemple en Dion Chr.I 284, 15 D⁴²⁰ = II 255, 5 Von Arnim⁴²¹ :

εἰ γοῦν ἐθελήσεις αὐτοῦ τῇ περὶ τὴν Ἀνάβασιν πραγματεία σφόδρα ἐπιμελῶς ἐντυχεῖν, οὐδένα λόγον εὐρήσεις τῶν ὑπὸ σοῦ λεχθῆναι δυνησομένων, ὃν οὐ διείληπται.

On retrouve le phénomène en Aristid. I 19, 7 ss. D⁴²² :

Πρὸς τε γὰρ τοὺς πολέμους, εἴ τις καὶ οὕτω διχῇ διαιροῖτο τῶν κατ' ἥπειρον καὶ τῶν ἐν θαλάττῃ, δεῖξει προνοηθεῖσαν τὴν θεόν.

Un exemple particulièrement intéressant se trouve aussi chez Philon d'Alexandrie : Ph. I 89, 6 ss. C-W⁴²³ :

εὖ καὶ ὁ Ἡράκλειτος κατὰ τοῦτο Μωυσέως ἀκολουθήσας τῷ δόγματι, φησὶ γὰρ· ζῶμεν τὸν ἐκείνων θάνατον, τεθνήκαμεν δὲ τὸν ἐκείνων βίον, ὥς νῦν μέν, ὅτε ζῶμεν, τεθνηκυίας τῆς ψυχῆς καὶ ὥς ἂν ἐν σήματι. ἐντετυμβευμένης, εἰ δὲ ἀποθάνοιμεν, τῆς ψυχῆς ζώσης τὸν ἴδιον βίον καὶ ἀπηλλαγμένης κακοῦ καὶ νεκροῦ συνδέτου τοῦ σώματος.

Il est intéressant de citer également un exemple tiré de Galien, étant donné ses différents éléments de proximité avec Lucien : Gal. X 635, 14 ss. K⁴²⁴ :

ἦν εἴτ' ἐπιθυμητικὴν, εἴτε φυσικὴν, εἴτε θρεπτικὴν ὀνομάζοις, οὐδὲν διοίσει, καθάπερ οὐδὲ ψυχὴν ἢ δύναμιν.

Dans ces cas d'utilisation de l'optatif chez des auteurs des deux premiers siècles de notre ère, nous avons affaire à des optatifs potentiels qui viennent en substitution de subjonctifs éventuels tels que l'ionien-attique les attendrait⁴²⁵. Cela correspond à l'usage de l'époque où, parallèlement, en terme de fréquence, l'usage de l'optatif décline au profit du subjonctif, ce qui fait définitivement de l'optatif un mode "de luxe"⁴²⁶. C'est de cette situation que la koiné hérite.

L'utilisation de l'optatif peut donc apparaître comme une question à la fois secondaire et essentielle de l'atticisme, rattachée à un traitement d'abord linguistique, puis sociolinguistique, de la question. A l'analyse quelle qu'elle soit, on peut se rendre compte que la mesure de l'optatif, sans être un critère décisif, permet une forme d'évaluation de ce que l'on nomme l'atticisme d'une production, qu'il s'agisse d'une production littéraire, ou d'une production qui se rattache davantage à la pratique quotidienne, écrite ou orale retranscrite⁴²⁷.

Plus largement, les avis furent et sont partagés et passionnés sur cette problématique que l'on peut au départ nommer : "optatif(s) et atticisme(s) des premiers siècles d.n.è."

Pour Schmid 1887-97, les atticistes du II^e s.d.n.è. fondent leur usage de l'optatif sur l'imitation des modèles normatifs classiques⁴²⁸. Ce qui peut être considéré comme un premier jugement de philologue se concentrant sur ce qu'il connaît de *corpus* littéraires fixés par la

⁴²⁰ Edition Dindorf, Leipzig 1857.

⁴²¹ Edition Von Arnim, Berlin 1962.

⁴²² Edition Dindorf, Leipzig 1829.

⁴²³ Edition Cohn-Wendland, Berlin, 1896-1930.

⁴²⁴ Edition Kuhn, Leipzig 1825.

⁴²⁵ Pour des exemples dans des papyrus, cf. *Sel. Pap.* I 52 (135 d.n.è.) et II 258 (128 d.n.è.).

⁴²⁶ J'emprunte cette expression au titre de la communication de Dobias-Lalou 2001 : "De l'optatif comme mode de luxe dans l'usage épigraphique".

⁴²⁷ Cf. Dobias-Lalou 2001, *passim* et Méndez-Dosuna 2001, *passim*, e.g.

⁴²⁸ Schmid 1887-97, I, 97.

tradition se verra rapidement fortement nuancé par les études papyrologiques. Ces dernières, s'appuyant sur des éléments davantage en prise avec la réalité des découvertes successives, permettent de déduire que l'optatif ne disparaît jamais vraiment des papyrus non littéraires⁴²⁹.

Il faut attendre plus d'un demi-siècle pour une nouvelle mise en perspective de l'usage de l'optatif. Selon Higgins, l'usage de l'optatif aurait une origine à la fois dialectale et d'effet de politique culturelle, et serait la voie vers ce qu'il nomme un "Standard Late Greek". Sa thèse est que l'optatif, disparaissant petit-à-petit des usages de l'ionien-attique, serait toujours resté vivant dans les autres dialectes. Ces derniers se seraient superposés à la base ionienne-attique de la koiné, et y auraient donc réintroduit l'optatif, la koiné influençant à nouveau le "nouvel attique atticiste" dans la langue littéraire des I^{er} et II^e s. d.n.è. La notion centrale pour la compréhension de ce point de vue est bien sûr celle de "Standard Late Greek". Higgins la définit ainsi : "'Late Greek' to distinguish it from the Hellenistic Koiné, and 'Standard' to emphasize its unity (...) established by the usage in the speech of the educated and in literary works, and widely recognized as correct and authoritative."⁴³⁰ Cette langue standard serait un état historique du grec, dans lequel on observe qu'au vocabulaire ionien-attique de la koiné se joint un trait dialectal en matière d'expression de l'hypothèse, l'utilisation de l'optatif, qui donc avait disparu des usages du dialecte attique. En d'autres termes, les atticistes du I^{er} et II^e s. de notre ère n'auraient pas utilisé l'optatif comme Démosthène *et alii*, mais comme on le trouve dans des documents d'Egypte ptolémaïque écrits en grec hellénistique des III^e et II^e s. a.C.⁴³¹.

Anlauf 1960 propose une thèse qui revient en partie au jugement initial de Schmid 1887-97, et donc s'oppose à celle de Higgins⁴³². Selon Anlauf, les auteurs impériaux pratiqueraient un usage classique de l'optatif, tiré de leur lecture des classiques attiques des V^e et IV^e s. a.C. Cependant certains usages (εἴ plus optatif, suivi de l'indicatif *e.g.*) ne correspondent plus à la syntaxe attique. Cela s'expliquerait par le fait que l'usage suivi ne résulterait pas d'une imitation, ni d'une création d'ailleurs, mais d'une *tentative d'imitation*, dont les écrivains n'auraient pas eu les moyens culturels, mais qui devait certainement remplir son but de paraître attique aux récepteurs, dont le public littéraire, ou à ceux qui se piquaient de littérature classique, sans forcément être nourris de lectures classiques. Les écrivains du II^e s.d.n.è. ne connaissaient plus les emplois corrects de l'optatif en ionien-attique, mais eux et leur public faisaient *comme si* : "Deutlich wird dass diese Optativsyntax der späteren Zeit nicht in allen Einzelheiten exakt attisch ist, und dass sowohl Verschiebungen innerhalb der einzelnen Konstruktionen als auch vulgäre Elemente vorhanden sind. Diese Merkmale sprechen nicht gegen den Attizismus, sondern bringen uns immer wieder zum Bewusstsein, dass man einen Modusgebrauch nachzuahmen sich bemüht, für den ein lebendiges Sprachgefühl nicht mehr vorhanden ist."⁴³³

López-Eire 1991 admet de tout cela, quant à lui, que, dans la syntaxe tardive de l'optatif, il puisse y avoir des traces de dialectes autres que l'ionien-attique, et de koiné, avec pour argument que personne n'écrit comme il parle. Il en déduit que les deux variétés de langue et de littérature grecques de l'époque de la Seconde Sophistique, la langue grecque vernaculaire et la langue grecque atticiste, ne forment pas des compartiments étanches, mais s'influencent mutuellement. Atticisme et koiné vivent ensemble et s'interpénètrent : "Nosotros no pensamos que sea posible

⁴²⁹ Harsing 1910, *passim*.

⁴³⁰ Higgins 1945, 51.

⁴³¹ Cf. Mayser, II, 1-296.

⁴³² Anlauf 1960, 153-154.

⁴³³ *ibid.*

ni dar tanto protagonismo al azar ni distanciar tanto las variedades culta y popular de una misma lengua hasta el punto de que entre ellas no exista contacto alguno. Tanto lo uno como lo otro no son más que inadmisibles exageraciones. La verdad es que nadie escribe como habla y que en los documentos privados pueden aparecer y de hecho aparecen rasgos estilísticos que coinciden con los niveles más altos de una lengua.⁷⁴³⁴

On peut donc tirer une première conclusion sur cette question de l'optatif. Le phénomène est comparable à celui des interférences entre génitif et datif⁴³⁵. Le datif sortant de l'usage, il peut être réintroduit, à titre de variante "haute", même là où il n'avait pas sa place. Il en est visiblement ainsi au II^e s.d.n.è. pour l'optatif face au subjonctif. Cela produit un phénomène relevant de l'*hypercorrection*, notion probablement déjà valable pour l'époque hellénistique⁴³⁶.

Il y a donc eu un *phénomène atticiste*. Des auteurs ont pris comme norme d'écriture, selon des modalités extrêmement diverses, une langue qui tendait vers l'attique des V^e et IV^e s.a.C., et qui n'était pas une langue d'usage oral ou écrit quotidien, mais il n'était pas non plus dans les intentions déclarées de la Seconde Sophistique de tourner le dos aux réalités linguistiques de son temps. Dans tous les cas donc, la langue atticiste de la Seconde Sophistique ne doit plus être seulement conçue comme littéraire ou rhétorique, mais il faut l'envisager comme reliée à la vie quotidienne, comme proche de la koiné, et en contact permanent avec elle. Et d'un autre côté, le rapport au dialecte reste en toile de fond : il n'y a plus guère de dialectes authentiquement vivants au II^e s.d.n.è. On garde cependant conscience de la diversité du grec, dans la pratique épigraphique de certaines zones, dans les écrits des grammairiens.

Radermacher 1947 le démontre à plusieurs reprises et conclut par deux déductions claires, qu'il amène par une référence à Lucien : "Ein Herausgeber muss geduldig sein im Ertragen auch vom scheinbar Vulgärem.(...) Die Entscheidung mag manchmal schwer genug sein, oft vielleicht Sicherheit unmöglich zu gewinnen. (...) Wird man darum bei Lukian *Phal.A.* 9 πότερον ἄμεινον εἶναι halten dürfen (ἐστίν die Hsgg.)?" Ses conclusions sont donc que :

-1) "Niemand hat ein reines Attisch geschrieben, auch kein noch so überzeugter Purist, und der wahre Grund ist bei den meisten vermutlich Unvermögen, doch kann sich auch Absicht verbergen, da selbst die Meinungen der Theoretiker über das Zulässige aus einandergingen. Im grossen und ganzen dürfen wir das Attische als Aufgetragenen *Finis* betrachten. Aber das Publikum war hellhörig ; wir erfahren von Kritik wegen eines einzelnen Wortes.",

-et 2) "Ziehen wir eine Grenze mit dem 5.Jahrhundert n.Chr., so fällt weitaus der grösste Teil der erhaltenen altgriechischen Literatur in die Zeit der Gemeinsprache."⁴³⁷

L'atticisme en général n'est donc pas non plus un réflexe totalement élitiste. On pourrait le définir en ce sens comme le simple fait de faire attention à ce que l'on dit et à ce qui est dit. Les représentations sophistiques, qui étaient fréquentées par une grande quantité de spectateurs divers, en sont une illustration. Lucien le rappelle dans *La Salle*.

La littérature de la Seconde Sophistique n'est donc pas complètement artificielle. Elle est littéraire sans être dépourvue d'influence de l'actualité et de reflet de son époque, aspect que

⁴³⁴ López-Eire 1991, 77-78.

⁴³⁵ Cf. Brixhe, 1984, *passim*.

⁴³⁶ On peut ainsi douter d'une influence "dialectale" de la langue des papyrus sur l'attique ou néo-attique littéraire.

⁴³⁷ Radermacher 1947, 63-66.

nous étudions chez Lucien à travers des notations qui témoignent de son rapport à la langue et à la parole grecques dans ce contexte.

Comme d'autres, nous appliquerons les différentes définitions de la notion à l'étude de Lucien, en nous efforçant d'en dégager ses propres atticismes. C'est cette étude même qui permettra, à l'occasion, de (re)préciser la notion.

2. La notion en ce qu'elle s'applique aux productions de Lucien

2.1 Atticisme "général"

Les études, pour certaines très récentes, portant sur l'atticisme d'auteurs d'époque romaine, sont nombreuses. Elles permettent de comprendre comment on envisage la question pour d'autres auteurs que Lucien⁴³⁸. Il importe pour nous aujourd'hui d'étudier la possibilité d'une (re)définition précise de la pratique de l'atticisme par et chez Lucien de Samosate.

Prenons, comme postulat de départ, une définition de l'atticisme qui reprenne les définitions déjà dégagées *supra* et qui se fonde notamment sur les catégories définies par les travaux de sociolinguistique du grec ancien de C. Brixhe et R. Hodot (v. liste de certains de leurs travaux en bibliographie en fin de travail) : l'atticisme, en général, au sens linguistique, peut se comprendre comme une norme qui a pour origine l'attique littéraire des V^e et IV^e s.a.C. et peut servir à l'évaluer.

Pour la tradition, Lucien, c'est indubitable, vise la norme constituée par l'attique. Il est atticiste. Il "atticise". Au cœur de cette tradition se trouve l'ouvrage de référence de Schmid 1887-1897, *Atticismus*, avec la partie qui y est consacrée à Lucien. Pour Schmid, Dion et Lucien ont atteint l'équilibre entre le savant et le populaire, le spontané et l'apparis par imitation, ce que préconisait Denys d' Halicarnasse.

Schmid distingue deux directions dans l'atticisme de la Seconde Sophistique :

1) le λόγος πολιτικός, genre auquel appartiennent les atticistes qui se vantent d'employer uniquement les expressions et les tours attestés chez les écrivains attiques. Ils cherchent à imiter les écrivains dont les discours avaient pour but de soutenir le bien public.

2) le λόγος ἀφελής, genre au vocabulaire moins restreint, mêlé de mots poétiques, à la syntaxe plus souple, plus sensible, aux rythmes plus vifs et plus courts. Il correspondrait à ce mélange d'atticisme et d'asianisme évoqué plus haut, ou encore pourrait s'assimiler au "Standard Late Greek" de Higgins 1945.

Lucien représenterait un va-et-vient entre ces deux tendances.

Au bout du compte, rappelons-le, selon Schmid, la littérature de la Seconde Sophistique est artificielle, et éloignée de la pratique quotidienne. Sa thèse est que la langue littéraire se distingue beaucoup de la langue parlée. Dans ce cadre, Lucien serait un pratiquant de cette langue littéraire, tendant ainsi vers l'atticisme et le λόγος πολιτικός, mais mêlerait plus ou moins consciemment à ses propos des éléments du genre plus relâché, tendance qui le rapprocherait en même temps de la langue parlée.

⁴³⁸ Schmid 1887-97 est une étude fondamentale d'atticismes d'auteurs du II^e s. d.n.è. V. aussi, e.g., parmi les études récentes, entre autres, Schouler 1984 et Hernández Lara 1994.

2.2 Retour sur la question de l'optatif

Schmid relève “verschiedene Unregelmässigkeiten (...) im Gebrauch von ᾄν mit Optativ.”⁴³⁹. Il place à nouveau ainsi les textes de Lucien dans la problématique que nous avons dénommée “l'optatif et l'atticisme des premiers siècles d.n.è.”. Macleod 1956 précise certains aspects des repérages de Schmid. Les éditions complètes et récentes des textes de Lucien, Macleod 1972 et Bompaire 1993 ne cessent également de faire progresser la connaissance précise du texte de Lucien. Un examen d'ensemble de la syntaxe lucianesque, immense, intégrant toutes les avancées, sera permise par ces nouvelles éditions. Ici, dans notre travail, nous pouvons d'ores et déjà entrevoir quelques voies d'étude intéressantes.

Ainsi, avec Lopez Eire 1991, nous pouvons encore considérer d'autres “irrégularités” dans la langue de Lucien, comme l'optatif dans une subordonnée qui dépend d'un verbe principal à un temps primaire, en d'autres termes une application élargie de l'optatif oblique⁴⁴⁰. Diogène et Alexandre se rencontrent. Le premier, innocemment, demande au second où les Grecs, qui longtemps le flattèrent, l'ont enterré. Voici la réponse d'Alexandre :

ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΣ — Ἔτι ἐν Βαβυλῶνι κεῖμαι τριακοστὴν ἡμέραν ταύτην, ὑπιοχνεῖται δὲ Πτολεμαῖος ὁ ὑπασπιστής, ἦν ποτε ἀγάγῃ σχολὴν, ἀπὸ τῶν θορύβων τῶν ἐν ποσίν, εἰς Αἴγυπτον ἀπαγαγὼν με θάψειν ἐκεῖ, ὥς γενοίμην εἰς τῶν Αἰγυπτίων θεῶν.

“Je suis encore gisant à Babylone depuis trente jours. Mais Ptolémée, mon écuyer, promet, si jamais les troubles actuels lui laissent du loisir, de m'emmener en Egypte et de m'y ensevelir, pour que je devienne un des dieux égyptiens.” (Dialogues des morts, 13, 3)

Si López-Eire 1991 relativise encore l'atticisme de Lucien, ce n'est plus pour le critiquer, ni pour voir en quoi il serait défectueux en regard de l'attique classique, mais pour noter d'une part que de tels “décrochements” (i.e. incorrections en regard de la syntaxe de l'attique classique) peuvent se rencontrer chez les modèles normatifs visés (Thuc.I.38.1; Plat.Hp.Ma.286b; Hp.Mi.365b; Xén.Cyr.VIII.2.14; An.I.6,3), et d'autre part conclure: “Consiguientemente, una vez más comprobamos cómo los famosos ‘usos incorrectos’ de los aticistas, debidos al enfrentamiento de la norma del ático con la de la koiné, tienen ya precedentes en el propio ático, lengua de la que deriva el griego helenístico.”⁴⁴¹

L'atticisme de Lucien est donc aussi à lire ailleurs, par exemple dans les informations que donneraient ses textes sur l'attitude de la société à l'égard de la langue. Il faut, pour découvrir cela, peut-être marcher à nouveau sur les traces de passages signalés par Schmid 1887-97, Bompaire 1958 et 1994, et López-Eire 1991, afin de nous pencher sur les situations de communication décrites et comprendre en quoi elles expliquent éventuellement certains usages de l'optatif.

Brixhe-Hodot 1993 annoncent les potentialités de ce type de perspective sociolinguistique: “La qualité de (la langue écrite) dépend naturellement de deux facteurs :

-l'un — évident — est la compétence du rédacteur, liée à la qualité et à la longueur de l'apprentissage. Culture et sensibilité à la norme vont de pair (...),

-l'autre facteur est l'attitude de la communauté à l'égard de la langue et du contrôle plus

⁴³⁹ Schmid 1887-97, I, 244.

⁴⁴⁰ López-Eire 1991, 86.

⁴⁴¹ López-Eire 1991, 87. (En fait, il faudrait parler d'hypercorrection plutôt que d'usages incorrects (v. p. 151 supra) ; mais comme on verra ci-dessous, cette notion non plus ne s'applique pas à l'usage délibéré de Lucien.)

ou moins rigoureux qu'elle exerce."⁴⁴²

Cette démarche sociolinguistique trouve d'ores et déjà son application dans des recherches récentes de Dobias-Lalou 2001, Lillo 2001 et Méndez-Dosuna 2001.

Dobias-Lalou 2001 se propose d'étudier l'usage de l'optatif dans des *corpus* épigraphiques dialectaux (cyrénaïque, éléen) en s'attachant à "la nature et (...) la fonction des documents"⁴⁴³ ; cette idée de démarche sociolinguistique est répétée dans cette étude : "La prise en compte des situations d'énonciation permet d'expliquer ce qui aux yeux de la grammaire traditionnelle semblait une bizarrerie dialectale."⁴⁴⁴

Lillo 2001 pose comme concept liminaire à son travail l'idée que recenser des usages "anomaux" dans un *corpus* et les "étiqueter" simplement comme des archaïsmes ne constitue pas une explication suffisante à "ce qui serait le système de langue subjacent à ces particularités modales."⁴⁴⁵

Méndez-Dosuna 2001 étudie l'optatif oblique dans les *Iamata* d'Epidaure, texte épigraphique, récits rapportés datant du IV^e s.a.C. Le dialecte local d'Epidaure, apparemment bien conservé dans les *Iamata*, présente cependant des indices certains d'une influence externe, et l'optatif oblique y est corrélé à la présence de la conjonction ionienne-attique $\epsilon\iota$. La thèse de Méndez-Dosuna est que l'optatif oblique pourrait être dans ce cas un emprunt à la langue d'Hérodote : les scripteurs y auraient recherché la marque et la caution du style indirect⁴⁴⁶.

Dans les cas de ces trois études, l'apport consiste à nous conduire à penser toutes les données "horizontales" pour comprendre et expliquer l'usage des optatifs chez Lucien, partant pour évaluer quel est l'atticisme de cet usage.

Cette manière de traiter des optatifs peut s'appliquer en retour au cas proposé *supra* par López-Eire 1991 :

ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΣ —[...] ὑπισχνεῖται δὲ Πτολεμαῖος [...], ἥν ποτε ἀγάγη σχολὴν [...], εἰς Αἴγυπτον ἀπαγαγὼν με θάψει ἐκεῖ, ὥς γενοίμην εἰς τῶν Αἰγυπτίων θεῶν.

L'optatif oblique est ici employé par Lucien dans une proposition à valeur finale. Selon l'usage de l'ionien-attique, il ne devrait pas être utilisé, puisque ὑπισχνεῖται est au présent. Mais la valeur de ce présent est à examiner de plus près. Dans la bouche d'Alexandre, ce présent prend valeur d'une actualité à laquelle, dans sa mort, il veut croire. Pour le lecteur, cela devient un présent de narration qui raconte les paroles que Ptolémée a adressées très récemment à son maître déjà mort. Le verbe du récit, au temps grammatical du présent, se rapporte à des paroles d'un très passé proche. C'est donc logiquement, en regard de la situation d'énonciation, que Lucien utilise l'optatif oblique, dans l'esprit de son application. En n'appliquant pas la règle à la lettre, Lucien affirme son style, *attique autrement*, moderne, à l'époque du mouvement qu'on nomme *atticisme*. Enfin, les paroles étant placées dans la bouche d'Alexandre mort, il s'agit pour Lucien de faire rire en montrant combien le personnage croit encore en son pouvoir et aux paroles qu'on lui adresse alors qu'il n'est plus rien, ce que ne cesse de tenter de lui faire comprendre Diogène.

⁴⁴² Brixhe-Hodot 1993, 13.

⁴⁴³ Dobias-Lalou 2001, 1.

⁴⁴⁴ Dobias-Lalou 2001, 5.

⁴⁴⁵ Lillo 2001, 1.

⁴⁴⁶ Méndez-Dosuna 2001, 1.

Ce mode de traitement peut également s'appliquer aux optatifs cités en référence par Bompaire 1994⁴⁴⁷. Bompaire choisit surtout de signaler des faits relevés en proposition principale ou indépendante, sans évoquer leurs apparitions en proposition subordonnée. Reprenons un des exemples qu'il évoque :

“Ὅτι γὰρ οὐκ ἀξιόμαχον λόγων ἰσχυρὸς ὄψει ἀταγωνίσασθαι καὶ ὁ Σειρήνων μῦθος παρατεθεὶς τῷ περὶ τῶν Γοργόνων διδάξει ἄν’

“*Que la force du verbe ne soit pas de taille à lutter avec la vue, la fable des Sirènes comparée à celle des Gorgones nous l'enseignera [futur] aussi.*” (La Salle, 19)

Bompaire 1993 CUF explique en note qu'il suit Macleod⁴⁴⁸ pour l'établissement du texte et que Macleod s'appuie sur divers parallèles de Lucien (*Phalar.* B., 10) s'écartant de la syntaxe classique⁴⁴⁹. En 1994, Bompaire écrit à propos de ce passage : “Dans *La Salle* 19, on a deux graphies : διδάξει ἄν selon Γ Λ et B, διδάξειεν ἄν selon Ω S et la plupart des *recentiores*. Macleod adopte la première leçon ; Jacobitz, Nilén et la plupart des éditeurs la seconde. Il n'y a pas de raison, sinon codicologique, de préférer l'une ou l'autre.”⁴⁵⁰

Bompaire choisit cependant le texte qu'il estime le moins attique, bien que l'indicatif futur avec ἄν soit “sûrement attesté dans la prose classique”⁴⁵¹. Mais sa traduction (“*peut nous l'enseigner*”) ne rend pas compte de ce choix. Il traduit comme s'il avait affaire à un optatif potentiel, c'est-à-dire la leçon choisie par Jacobitz. Il faudrait traduire : “*La fable (...) pourra aussi nous l'enseigner.*” ou bien, “*nous l'enseignera aussi*”. Et en ce qui concerne Lucien, si tel fut son choix, on peut apprécier sa pertinence en regard du contenu de l'opuscule. Le texte est un éloge de salle et fait preuve par ailleurs d'un ton volontaire qui se retrouve dans le futur avec ἄν. Comme dans l'exemple précédent, le choix de Lucien dans la palette que lui offre l'atticisme ne résulte pas d'une compétence limitée, mais d'une compétence maîtrisée. Elle le conduit à choisir ce qui dans la langue écrite qu'il utilise correspond le mieux à sa volonté et à son propos. Comment un auteur capable de maîtriser par ailleurs l'ionien pour des opuscules entiers ne pourrait-il pas maîtriser et choisir son atticisme?

Dans une perspective d'étude de l'atticisme linguistique de Lucien, Bompaire 1994 cite cet exemple dans une série, à propos de laquelle il conclut : “Bref, la notion de règle n'a guère de sens ici. Lucien ne s'interdit pas d'écrire comme ses contemporains dans une langue vivante, ce “Standard Late Greek” qu'a étudié Martin J. Higgins et qui se manifeste surtout dans la syntaxe.”⁴⁵²

Nous pensons pour notre part que la conclusion de Bompaire 1994 à propos de l'atticisme de Lucien est pertinente et pouvons la formuler identiquement : Lucien est un atticiste *modéré*. Mais nous ne nous fondons pas sur les mêmes raisons et ne comprenons pas le terme *modéré* de la même manière. Bompaire pense avec Schmid 1887-97 que l'atticisme de Lucien “est réel mais tempéré (...) à l'instar de ses contemporains écrivains, étudiés par Schmid (Dion, Hérode, Elie, Aristide, Philostrate), qui “n'ont pas de représentation parfaitement pure de la

⁴⁴⁷ Bompaire 1994, 68-69.

⁴⁴⁸ Macleod 1956 notamment.

⁴⁴⁹ Bompaire 1993 CUF, 166 gauche, n.24.

⁴⁵⁰ Note de Bompaire 1994 : “Conjectures de Nilén, διδάξειεν ἄν (avec syllepse); et Macleod, διδάξειεν optatif libre, sans ἄν.

⁴⁵¹ Bizos 1966, p.157, 2, a, rem.2.

⁴⁵² Bompaire 1994, 69.

langue attique ancienne”⁴⁵³. Bompaire comprend l’atticisme de Lucien comme quasiment involontaire. Les deux exemples que nous venons d’étudier à nouveau, en prenant en compte les contextes dans lesquels ils se trouvent, nous conduisent à penser que, au contraire, l’atticisme de Lucien est maîtrisé et sans écarts apparents délibérés, ce qui le rend *autre*.

Il est possible d’examiner également à nouveau sous l’angle de la situation d’énonciation certains exemples repris par Bompaire 1994, eux-mêmes repris de Schmid 1887-97, qui signale lui-même d’emblée sa dette à Jacobitz et à Du Mesnil 1867. Nous reproduisons ici la note liminaire de Schmid, instructive pour la compréhension de la généalogie de la critique de l’atticisme de Lucien : “ Für die Untersuchung von Lucians Sprache sind einige Hilfsmittel vorhanden : der ausführliche und im ganzen zuverlässige *Index verborum* im 4. Band der Ausgabe Von Jacobitz (1841) und das Programm von Du Mesnil : *Grammatica, quam Lucianus in scriptis suis secutus est, ratio cum antiquorum Atticorum ratione comparatur* (Stolp 1867). Auf Jacobitz verweise ich ein für allemal, wo ich Belegstellen nicht heretze.”⁴⁵⁴

Schmid 1887-97 signale des exceptions à la syntaxe attique dans l’emploi de l’optatif dans les propositions subordonnées⁴⁵⁵. Nous nous proposons d’examiner ici quelques exemples extraits des listes qu’il a dressées. Ces listes, que nous reproduisons ci-dessous, distinguent les utilisations de l’optatif en proposition subordonnée, les temps utilisés en proposition principales quand $\epsilon\iota$ est suivi de l’optatif dans la subordonnée, et les usages de $\alpha\upsilon$ chez Lucien. Nous les reproduisons en ajoutant, entre parenthèses, les numéros de paragraphes correspondant à la numérotation utilisée par Jacobitz en marge et utilisée par Schmid (pour l’“Optativ in Nebensätzen”seulement) :

“ Der Optativ in Nebensätzen, wenn im Hauptsatz kein historisches Tempus steht (vgl. darüber auch Du Mesnil p. 16 ff.) : *Prom. es in verb.* 35 (7); *Tim.* 140 (26-27); *Prom.* 187 (2); *D. mort.* 392 (3-4), 394 (4-5); *Char.* 489 (1), 492 (2), 495 (3), 498 (6); *Pisc.* 587 (16); *Merc. cond.* 653 (1); *Hermot.* 760 (21); *De salt.* 285 (27); *Lex.* 345 (20); *Dem.* 375 (1); *Im.* 459 (1), 470 (11-12), 475 (16); *Tox.* 545 (36-37); *Jup. tr.* 648 (6), 700 (52); *Gall.* 708 (4-5), 733 (20), 735 (21-22), 746 (28-29); *Anach.* 895 (16), 910 (27-28), 912 (30-31-32), 915 (34-35), 922 (40); *Rhet. praec.* 6 (6), 12 (11); *Hist. conscr.* 65 (56); *Musc. enc.* 94 (4-5), 95 (5-6); *Adv. ind.* 115 (19-20), 120 (24-25); *Pseudol.* 164 (3), 165 (3-4), 173 (14-15), 188 (31); *Dom.* 195 (8-9); *Dips.* 239 (7-8-9); *D. mer.* 294 (2-3), 304 (4-5), 312 (9); *Peregr.* 331 (8-9), 346 (23); *Fug.* 365 (1), 374 (16-17-18), 381 (29-30), 382 (30-31), 384 (33); *Cronos.* 395 (11-12), 397 (14-15); *Ep. sat.* 406 (23-24); *Conv.* 425 (10-11-12); *Dem. enc.* 499 (10-11), 503 (16-17) — Umgekehrt ist der Conjunctiv in Nebensätzen gelassen, wo er sonst in den Optativ verwandelt zu werden pflegt, z. B. *Abd.* 166 (7-8-9); *Asin.* 599 (29-30) — Die normale Konstruktion findet man *D. mar.* 300 (Dial. 4, 3), *Scyth.* 860 (1-2); *De salt.* 289 (35-36); *Bis acc.* 794 (2), 795 (2-3), 813 (17); *Philops.* 65 (39-40); *Nav.* 272 (36-37).

Der Optativ kommt im Bedingungssatz nach $\epsilon\iota$ vor, wenn im Hauptsatz steht :

a) *Indicat. Praes.*: *Nigr.* 62; *Prom.* 201. 204; *D. mort.* 406; *Char.* 490. 505; *Pisc.* 597; *Merc. cond.* 657. 658. 659. 683 ; *Hermot.* 769. 788. 791. 806. 897, *Herod.* 835. 836; *Scyth.* 868. 871. 872; *Hist. conscr.* 5. 6. 58. 60. 61. 65; *Tyrann.* 155; *Abd.* 178; *Phal.* I, 188. I 95. 196. 197; II, 202. 205; *Alex.* 229; *De salt.* 274. 313; *Eun.* 351; *Am.* 410. 427; *Im.* 460. 461. 475; *Pr.*

⁴⁵³ Bompaire 1994, 70, citant Schmid 1887-97, 578.

⁴⁵⁴ Schmid 1887-97, 216.

⁴⁵⁵ Schmid 1887-97, 244-245.

im. 494. 497; *Tox.* 518. 557; *Jup. Tr.* 654.667; *Bis acc.* 822.835; *Paras.* 877. 879; *Anach.* 900. 902. 904. 905. 906. 907.909.911.915; *De luct.* 927; *Rhet. praec.* 2. 4; *Philops.* 35. 36. 37; *Adv.ind.* 99; *Pseudol.* 175; *Dom.* 197.199. 200; *Macrob.* 209; *Nav.* 256; *D. mer.* 299. 300; *Fug.* 374. 375, *Sat.* 390; *Ep sat.* 402. 416; *Deor. Conc.* 528; *Cyn.* 545. (Vgl. S. Emp. p. 645, 10 Bekker.)

b) *Indic. fut.*: *Tim.* 173; *D. deor.* 212. 267. 271; *D.mort.* 409; *Vit. auct.* 541; *Pro lapsu* 738; *Hermot.* 781. 830; *Scyth.* 871; *Alex.* 208; *De salt.* 315; *Tox.* 518; *Asin.* 579; *Jup. tr.* 662. 676; *Gall.* 727; *Bis acc.* 811; *Paras.* 874; *Anach.* 887. 895. 899; *Rh.praec.* 24; *Nav.* 257; *D. mer.* 282. 287; *Conv.* 426; *Dem. enc.* 522. (Vgl. S. Emp. p. 627, 23. 30; 628, 26.)

c) *Indic. perfect.*: *Jup. tr.* 695; *Philops.* 34; *Musc. enc.* 92.

d) *Imperat.*: *D. mar.* 310; *Harmon.* 853; *Alex.* 228; *Lex.* 319; *Tox.* 567 (hier ein adhortativer Coujunctiv); *Jup. tr.* 663; *Nav.* 264; *D. mer.* 295. 307; *Sat.* 386; *Dem. enc.* 506.

Verschiedene Unregelmässigkeiten begegnen im Gebrauch von ἄν mit Optativ (die Beispiele sind alle verzeichnet bei Du Mesnil p. 19 ff.): so kommt vor : ἔνθα ἄν c. opt. anstatt c. Conj.; ἦν c. opt.; εἰ ἄν c. opt. (einige Fälle von dieser Art auch bei Attikern: vgl. Xen. *De vect.* III, 14 [...] e.g.), Am. 440; *Jup conf.* 630; *Hermot.* 823; *Hist. conscr.* 29 ; ἐπειδὴν c. opt. *Asin.* 588; Am. 415; *Paras.* 856 ; ἐπὶ ἄν c. opt.; ebenso ἔστ' ἄν, ὁπότεν, κἄν (= καὶ ἔάν). Der Optativ mit statt ohne ἄν *Gall.* 703; *Cyn.* 13; öfter der Potentialis ohne ἄν .

Doppeltgesetzt ist ἄν, wie bei Attikern oft, *Jup. Tr.* 664; *D. deor.* 268; *Sacr.* 531; *Hermot.* 762. 773; *De salt.* 283; *Tox.* 539; *Anach.* 911. 914; *Ep. sat.* 403."

A titre expérimental, il est ici possible de s'arrêter sur quelques optatifs obliques ("Der Optativ in Nebensätzen") afin de compléter la notation qui était signalée par López-Eire 1991 et que nous venons d'étudier *supra*. Nous renonçons ici à une étude totale des occurrences signalées par Schmid 1887-97. On pourra dans un premier temps se reporter à Peretti 1948 pour (re)fonder une étude plus approfondie. Nous choisissons, par le commentaire du relevé et par l'examen d'un *corpus* restreint, de montrer en quoi un examen systématique des optatifs chez Lucien associant commentaire grammatical et commentaire du contexte, contribuera assurément à une plus grande précision dans la définition de son rapport à l'atticisme.

Le premier constat à l'examen des relevés de Schmid conduit à considérer que l'usage *habituel* de Lucien est différent de la "règle" de l'ionien-attique. On s'aperçoit également d'un respect de la "normale Konstruktion" dans certains opuscles. Aucun opuscule n'emploie concurremment les deux constructions. Nous choisissons ici d'examiner des notations extraites de *Zeus tragédien* et de *Anacharsis ou des exercices du corps*, deux opuscles où Lucien emploierait une construction différente de la "règle". Nous avons porté notre choix sur ces opuscles car le premier nous apparaît bien représentatif du dialogue théâtralisé chez Lucien, et que le second contient des interventions discursives assez étendues, dans le cadre d'un dialogue. Les situations de communication n'y sont donc pas exactement les mêmes. Pour les références, à côté de la numérotation de Jacobitz, nous indiquons entre parenthèses les paragraphes de Macleod 1974 avec, quand la référence initiale de Jacobitz correspond à plusieurs paragraphes de l'édition Macleod, l'indication en gras du paragraphe précis dans lequel la notation se trouve chez Macleod.

Dans *Zeus tragédien*, Zeus demande à Hermès de faire une proclamation pour convoquer les dieux. La première que Hermès produit ne convient pas à Zeus qui décrit alors ce qu'il voudrait :

Ὅπως ἀξιῶ; ἀποσεμνῦναί φημι δεῖν, τὸ κήρυγμα μέτροις τισὶν καὶ μεγαλοφωνίᾳ ποιητικῇ, ὥς μᾶλλον συνέλθοιεν.

"Comment je la veux? Je déclare qu'il faut en rehausser la solennité, en y insérant des vers et de grands mots poétiques, pour les [les dieux] exciter à se rassembler." (Zeus tragédien 648 (6))

Dans cet exemple, le verbe de la principale est au présent. Mais dans la situation il revêt un certain ton d'autorité et de solennité déjà affirmées auparavant. Là se trouve la nuance historique du verbe qui conduit Lucien à utiliser l'optatif oblique. Φημι, dans l'esprit, pourrait se traduire par : "j'ai (déjà, plusieurs fois) déclaré". On comprend mieux ainsi l'utilisation de Lucien. Elle n'est pas anattique⁴⁵⁶, mais attique dans l'esprit, c'est-à-dire adaptée également au genre nouveau qu'il pratique et à la situation de communication. Ce n'est pas un solécisme né d'une *mimésis* qui rate sa cible, mais une création dans l'usage de l'ionien-attique et en conformité avec lui.

Et c'est tout à fait dans le même esprit d'autorité et de solennité contenues dans ἐθέλω ὀπείσασθαι que Lucien place un optatif oblique "de déclaration" dans la bouche de Damis. Dans la deuxième partie de l'opuscule, Damis, autre figure narquoise de Lucien, après avoir ri du syllogisme de Timoclès justifiant l'existence des dieux, cela sous le regard de Zeus et Hermès, décide de rompre la conversation. Voici ce qu'il dit :

ΔΑΜΙΣ — (...) ὥστε, νῆ τὴν ἄγκυραν τὴν ἱεράν, ἐθέλω ὀπείσασθαι ἤδη πρὸς σὲ ἐπ' αὐτῶν γε τῶν βωμῶν, ὥς μηκέτι περὶ τούτων ἐριζοίμεν.

"Damis — (...) Aussi, je le jure par ton ancre sacrée, je veux faire un pacte avec toi, sur ces autels mêmes, de ne plus disputer avec toi ces sujets." (Zeus tragédien 700 (52))

La nuance déclarative est plus nuancée dans les paroles d'Anacharsis. Elle se présente néanmoins encore, sur le ton de l'invitation. Anacharsis a chaud, à cause du soleil, et ne supporte pas le bruit. Il propose à Solon de se déplacer à l'ombre pour continuer leur conversation :

ἀλλ'εἰ δοκεῖ, εἰς τὸ σύσκιον ἐκεῖσε ἀπελθόντες καθίσωμεν ἐπὶ τῶν θάκων, ὥς μὴ ἐνοχλοῖεν ἡμῖν [οἱ] ἐπικεκραγότες τοῖς παλαίοις.

"Cependant, si tu le veux bien, allons nous mettre à l'ombre là-bas et asseyons-nous sur les bancs, afin de ne pas être dérangés par des gens qui applaudissent les lutteurs." (Anacharsis 895 (16))

On peut dans ce cas considérer que Lucien reprend la nuance historique du verbe à l'aoriste, même si cette nuance est déréalisée par l'utilisation du subjonctif à valeur d'ordre par ailleurs. La question se pose de savoir si Lucien est abusé par l'aoriste. L'apparat critique de Macleod apporte un premier élément de réponse. Dans ce cas, comme dans les précédents d'ailleurs, il n'y pas de variante indiquée concernant les verbes à l'optatif oblique. Cela confirme bien que Lucien utilise l'optatif oblique en conscience. Notre hypothèse pourrait ici s'élargir à la volonté de Lucien de souligner de manière élégante la nuance de souhait dans son invitation, en utilisant une construction attique, non de manière libre ou relachée, mais légèrement élargie.

Quand la question des exercices du corps est abordée, Solon évoque le lancement du disque :

ἐκεῖνο τοίνυν ἄνω τε ἀναρριπτοῦσιν εἰς τὸν ἀέρα καὶ εἰς τὸ πόρρω,

⁴⁵⁶ Pour ce terme peu usuel, v. nos précisions *infra* pp. 161-2.

φιλοτιμουμένοι ὅστις ἐπὶ μήκιστον ἐξέλθοι καὶ τοὺς ἄλλους ὑπερβάλοιτο.

“Eh bien, cet objet là, ils le lancent en l’air en hauteur et en longueur, et rivalisent pour savoir qui sera capable d’aller le plus loin et de dépasser les autres.” (Anacharsis 910 (27-28))

L’idée de déclaration qui conduit à introduire du style indirect est contenue dans φιλοτιμουμένοι. Une nouvelle fois, par l’utilisation du participe, la valeur du présent n’est pas totale. Il ne s’agit pas d’un présent se rattachant à une actualité particulière, mais de l’expression d’une vérité générale. C’est là que se situe à notre sens le point d’ancrage de l’usage de l’optatif dans la subordonnée qui suit.

Anacharsis fournit à Solon une réponse à propos de ces exercices du corps. Cette réponse est celle d’un observateur extérieur qui regarde les exercices du corps des Grecs comme un entraînement sans visée pratique. Il en va de même en ce qui concerne la comédie et la tragédie, autres “exercices” grecs, dont les masques n’ont aucune utilité en dehors de la scène. Le regard fonctionnaliste et fausement naïf d’Anacharsis sert à relativiser la portée de l’idée de représentation théâtrale. Anacharsis propose d’utiliser les masques de théâtre hors de leur contexte et les replace dans un contexte mieux connu de lui, la guerre :

ἐκεῖνα τὰ κράνη περιθήσεσθε τὰ κεχηνότα, ὥς φοβερώτεροι εἴητε τοῖς ἐναντίοις μορμολυττόμενοι αὐτούς.

“Vous mettez ces masques à bouche béante, afin de paraître plus redoutables aux ennemis sous cette figure de croquemitaine.” (Anacharsis 912 (30-31-32))

Le temps primaire de la principale est ici le futur de l’indicatif. Comme les présents des exemples précédents, il envisage une généralité abstraite. Ce sont cette abstraction et cette déréalisation, qui invitent le lecteur à entrer dans la logique des Grecs, qui provoquent chez Lucien l’utilisation de l’optatif oblique : on pourrait ainsi gloser la traduction afin de comprendre la logique de Lucien : *“Vous mettez ces masques (...) [dans l’idée que] vous paraîtriez plus redoutables.”*

L’ironie diffuse est du même ordre lorsqu’il est question du maniement des armes :

καὶ τῶν ὅπλων φείδεσθε, ὥς μὴ διὰ χειρὸς ὄντα φθείροιτο.

“Et vous ménagez les armes pour ne pas les gâter en les maniant.” (Anacharsis 915 (34-35))

L’usage de l’optatif oblique est le même que dans les deux cas précédents, soit avec dans la principale un temps primaire désactualisé et déréalisé⁴⁵⁷, qui permet dans la subordonnée une utilisation devenue acceptable, et “normale”, de l’optatif.

Enfin la dernière notation concernant ce trait du style lucianesque est à rapprocher de la première (Anacharsis 895 (16)). Anacharsis souhaite un peu de repos avant de décrire à Solon les usages de la Scythie :

εἰς αὔριον μέντοι, εἰ δοκεῖ, ὑπερβαλώμεθα τὴν συνουσίαν, ὥς ἅ τε αὐτὸς ἔφησ ἔτι μᾶλλον ἐννοήσαιμι⁴⁵⁸ καθ’ ἡσυχίαν ἅ τε χρὴ εἰπεῖν συναγάγοιμι τῇ μνήμῃ ἐπελθών.

“Mais remettons, s’il te plaît, cet entretien à demain, afin que j’aie plus de temps pour réfléchir à ce que tu as dit toi-même, et pour rassembler ce que j’ai à te dire, en le repassant dans ma mémoire.” (Anacharsis 922 (40))

⁴⁵⁷ Macleod 1974 signale pour φείδεσθε: φείδεσθαι vet.: corr.rec. L’apparat critique, qui ne signale rien pour les autres notations de notre corpus restreint, confirme ici notre idée de déréalisation des formes verbales de temps primaire des propositions principales conduisant à l’usage de l’optatif dans les subordonnées.

⁴⁵⁸ On peut reconnaître ici l’optatif oblique dans son emploi le plus classique : il est amené par ἔφησ. Cependant cela reste cohérent avec nos autres exemples, fondant ainsi entre eux un réel continuum.

Ce dernier trait trouve dans l'usage de l'optatif dans la subordonnée un redoublement de l'élégance déjà contenue dans le subjonctif aoriste de la principale, et plus largement, dans le contexte. Lucien fait sortir Anacharsis sur la promesse d'un autre dialogue, ne fermant pas la discussion. Le ton est bien platonicien. L'atticisme devient double : à un premier niveau, Lucien maîtrise l'ionien-attique au point de lui faire rendre une nuance classique ; à un deuxième niveau, le renvoi à une fin de dialogue philosophique est patent.

Le commentaire de ce *corpus* restreint complète ce qui ressort déjà des relevés de Schmid : l'usage de l'optatif oblique chez Lucien sans *tempus historicus* dans la principale

- 1) n'est pas un hasard isolé et se recoupe d'un opusculé à l'autre.
- 2) n'est pas un écart involontaire par rapport à la norme, qui est connue et utilisée ; ni une liberté que Lucien s'autoriserait.
- 3) est une application de la "règle" dans l'esprit.

Bompaire 1994 signale en outre une série d'emplois libres de l'optatif sans ἄν, signalée par lui à nouveau en 1998, comme cela l'était déjà par Macleod 1972 en apparat. Ces optatifs connaissent également des nuances qui s'éclairent selon les situations d'énonciations et les visées de chaque texte.

Dans *L'éloge de la patrie*, le locuteur est d'abord très présent au début du discours puis sa présence s'estompe, pour faire place à un discours au ton plus impersonnel, dont témoigne justement le τις sujet de l'optatif ci-dessous :

Ὅσον δὲ τῆς εὐνοίας τῆς πρὸς τὰς πατρίδας μέτεστιν τοῖς ὡς ἀληθῶς γνησίοις πολίταις μάθοι τις ἐκ τῶν αὐτοχθόνων.

"Ce qu'est l'attachement pour la patrie chez les citoyens les plus authentiques par la naissance, on peut l'apprendre⁴⁵⁹ des autochtones." (*L'éloge de la patrie*, 10)

Il s'agit ici de souligner la dimension réelle de ce qui est avancé, sa valeur de témoignage à prendre à la lettre, qui devient un argument supplémentaire dans l'éloge. On est assez proche du réel pour rendre superflue, voire gênante, l'addition de ἄν.

Dans *Qu'il ne faut pas croire à la calomnie à la légère*, Lucien utilise une comparaison militaire décrivant les calomniateurs et les réactions de l'auditeur. Cette comparaison est filée jusqu'à son aboutissement, qui est, malheureusement, la victoire des calomniateurs. Le passage qui contient l'optatif de possibilité envisage la situation comme une conséquence :

καὶ οὐδὲ δυσχερὴς ἡ νίκη γένοιτο.

"Et il se peut que ce ne soit même pas une victoire difficile." (*Qu'il ne faut pas croire à la calomnie à la légère*, 22)

Là encore, mais sur un plan plus théorique, le locuteur cherche à insister sur la proximité de la possibilité à la réalité.

L'optatif seul se retrouve dans le dialogue *Icaroménippe ou le voyage aérien*. Il présente

⁴⁵⁹ Note de Bompaire 1998, 12 : "Sur l'emploi dans une proposition indépendante ou principale de l'optatif de possibilité sans ἄν, dont l'attique classique offre plusieurs exemples, cf. *Calumn.* 22, *Icar.* 2, *Tim.* 38, où il est donné par tous les mss anciens, mais corrigé soit par des mains tardives de ce mss, soit par des philologues modernes. C'est le cas ici, où l'adjonction de ἄν est faite par Ωc, Jacobitz (ed. major en apparat) suivi par les édd. modernes ; mais Macleod revient avec raison au texte premier, d'ailleurs conservé par les édd. anciennes (de a jusqu'à v). On voit comment les éditeurs du XIX^e siècle ont eu tendance à récrire le texte de Lucien en attique strict."

en son début l'arrivée de Ménippe qui tombe des nues et arrive de chez Zeus (§2). L'interlocuteur de Ménippe "n'en revient pas" et c'est dans ses paroles que nous trouvons un optatif seul :

Καὶ πῶς ἔγωγε, ὦ θεσπέσιε καὶ Ὀλύμπιε Μένιππε, γεννητὸς αὐτὸς καὶ ἐπίγειος ὢν ἀπιστεῖν δυνάμην ὑπερνεφέλω ἀνδρὶ [...];

"Et comment, divin et olympien Ménippe, moi qui ne suis qu'un mortel et un habitant de la terre, pourrais-je refuser de croire un homme qui s'élève au-dessus des nuages (...)?" (*Icaroménippe*, 2)

Contrairement à ce qui concerne les autres optatifs, Macleod 1972 ne signale pas en apparat de variante dans l'établissement du texte. Il apparaît donc que dans ce cas l'optatif sans ἄν est indiscutable. Sauf à croire à un aveuglement général, chacune des mains a bien reconnu la valeur de l'optatif dans le contexte. Il s'agit de souligner encore une réalité, celle de la *vraie fausse* indignation de l'interlocuteur, en plaçant l'optatif dans une question rhétorique, redoublant ainsi l'ironie de l'ensemble. Nous avons là affaire, sur le plan linguistique, à une forme raffinée d'interprétation de l'atticisme, qui tire vers ce que Lucien nomme "grâce attique" ou "thym attique", et que, à la suite des différentes analyses que nous venons de développer, nous pourrions dénommer "*atticité*"⁴⁶⁰ afin de souligner que nous ne concevons pas de systématisme en la matière.

Le dernier exemple est tiré de *Timon ou le misanthrope*. Sur l'engagement de Zeus, Hermès et Ploutos sont partis à la reconquête du misanthrope Timon, afin de le faire devenir riche encore une fois. Ploutos développe ses arguments :

τοῦναντίον δὲ αὐτὸς ἐγκαλέσαιμί σοι πάντα τρόπον ἀπελαθεὶς ὑπὸ σοῦ καὶ ἐπὶ κεφαλὴν ἐξωσθεὶς τῆς οἰκίας.

"Ploutos— (...) et au contraire ce serait à moi de t'accuser, car j'ai été écarté par tous les moyens et ai été jeté hors de ta maison la tête la première." (*Timon ou le misanthrope*, 38)

Dans l'établissement du texte, l'ajout de ἄν n'est fait que par Bekker. Il s'agit donc d'une correction d'éditeur moderne : l'optatif sans ἄν n'est pas plus discutable que dans l'exemple précédent de l'*Icaroménippe*. Comme dans les cas précédents, l'optatif de possibilité signale une réaction vive dans le discours du locuteur, un temps fort dans le rythme de la parole.

Ces quatre cas d'optatif de possibilité sont les seuls signalés par Macleod 1972 qui effectue des renvois circulaires des uns aux autres en notes, qui ajoutent seulement "*etc*". Cela correspond certainement à la mention de notre citation de Schmid 1887-97 : "öfter der Potentialis ohne ἄν."⁴⁶¹ La remarque de Schmid et les notes de Macleod suffisent à corroborer ce que nous pouvons désormais appeler *l'atticité de Lucien, c'est-à-dire toutes les formes de progrès et d'innovation conforme à l'esprit de l'ionien-attique et de sa culture, et que l'on trouve chez lui*⁴⁶². Des investigations systématiques et approfondies concernant l'optatif chez Lucien apporteront beaucoup à la compréhension de l'atticisme du II^e s.d.n.è. Elles dépassent pour l'instant les cadres et les besoins de notre travail.

Nous proposons donc à nos lecteurs, sur la base des premières analyses que nous venons

⁴⁶⁰ Ce terme que nous proposons se retrouvera dans d'autres analyses *infra*. Il me semble un des clés nouvelles de compréhension des textes de Lucien.

⁴⁶¹ V. *supra* p.174, bas.

⁴⁶² V. *supra* n. 460.

de mener, de *parier*, dans une optique pascalienne, *sur l'atticisme de Lucien*, et de poursuivre son examen à d'autres niveaux. On admettra que les usages grammaticaux que nous venons de commenter ne sont pas *anattiques*, mais qu'ils relèvent d'une *atticisme* maîtrisée, et sont à dessein utilisés avec une certaine parcimonie par Lucien, dans un but stylistique.

On peut en conclusion de ces remarques concernant l'optatif émettre l'idée que l'usage de ce mode est un trait d'atticisme que Lucien maîtrise au point de faire progresser l'ionien-attique. Il module ses utilisations selon la portée implicite dont il veut charger son texte. Cette *atticisme* utilisée sous différentes conditions par Lucien n'est pas forcément un signe de *littérarité* de la langue qu'il emploie dans ses écrits ni non plus une réadaptation de la langue parlée en son temps, quand il s'agit de style direct par exemple. L'*atticisme* de Lucien peut être considérée comme le signe discret de sa compréhension de la force irréversible de la diglossie du grec. En regard de cela se trouveront les réactions d'un certains nombres de puristes de la langue.

Certes on peut en fin de compte évoquer l'influence éventuelle de la koiné impériale. *Reste que la maîtrise de l'optatif chez Lucien n'est pas inconsciente*. Nous pourrions donc émettre l'hypothèse de son caractère essentiellement pragmatique. Comme cela est déjà le cas dans des *corpus* dialectaux des V^e et IV^e s.a.C.⁴⁶³, le mode optatif se voit mis au service de la sémantique pour le renforcement des contenus lexicaux, au service de la stylistique pour des effets de décalage expressif, mais surtout, chez un auteur qui n'est pas étranger à la Seconde Sophistique, au service de la rhétorique dans la levée, ou dans la création, subtile, de l'équivoque.

2.3 La conception de Bompaire 1993 sur "l'atticisme de Lucien"

Bompaire 1993 envisage différents aspects de la notion et parle *des* atticismes de Lucien. Il distingue "atticisme linguistique", "atticisme rhétorique, littéraire et plus largement philosophique, voire artistique", "atticisme du cadre et du décor matériel de l'œuvre de Lucien", atticisme spirituel enfin, reposant sur une douce et permanente ironie⁴⁶⁴.

L'atticisme linguistique est la notion la plus large sur laquelle tout le monde s'accorde. Les grands repères sur lesquels Bompaire 1993 s'appuie sont Chabert 1897, Schmid 1887-97, Deferrari 1916, Döhring 1916, Bompaire 1958. La conclusion vers laquelle chacune de ces études tend, que Bompaire 1993 rappelle et reprend, est celle d'un "atticisme mesuré" de Lucien, dans la ligne de ce qui était prôné par Denys d'Halicarnasse.

Bompaire 1993, se fondant sur les apports de l'enseignement de Baldwin 1973, Jones 1986, Branham 1989, étend aussi sa définition à un atticisme conçu comme "pluriel" et capable d'englober tout aspect littéraire de l'œuvre de Lucien : tout est atticisme : langue, rhétorique, culture et philosophie.

Enfin le classement de Bompaire 1993 concerne le décor des opuscules, qu'il établit ou bien à la suite de Delz 1950 comme une réintroduction de données réelles dans des fictions, ou bien comme une myriade d'allusions à l'ambiance de l'Athènes classique, souvenirs livresques ou scolaires à n'en pas douter, et dont Lucien parseme son œuvre⁴⁶⁵.

De ces trois aspects essentiels, eux-mêmes traversés par une ironie tout attique que Bompaire 1993 rappelle en conclusion de son travail, on peut expliciter particulièrement l'atticisme lexical, en ce qu'il entre le mieux dans le cadre de notre étude, et en discuter quelques

⁴⁶³ Dobias-Lalou 2001, 12.

⁴⁶⁴ Bompaire 1993, 65-75.

⁴⁶⁵ Cf. Delz 1950, *passim*.

2.4 L'atticisme lexical et sa pratique chez Lucien

L'atticisme lexical est avant tout mis en œuvre par des lexicographes, qui sont des représentants de l'intérêt systématique porté aux mots, ce qui est un des avatars de l'atticisme du II^e s.d.n.è.⁴⁶⁶. Ces lexicographes déterminent des auteurs et des vocabulaires à imiter⁴⁶⁷. Ainsi ils dressent des listes de mots et expressions qui reflètent une certaine réalité littéraire, le vocabulaire au moins d'un groupe⁴⁶⁸, c'est-à-dire celui d'un certain "pôle grégaire"⁴⁶⁹.

Même si cela se traduit ironiquement, Lucien participe parfois de la même démarche⁴⁷⁰. Comme écrivain atticisant, il vise une norme, devenue abstraite à son époque, avec pour cible la reproduction de l'attique classique. Ce que nous lisons de Lucien est le résultat d'un effort qui amène son grec au respect même de la culture grecque. Ce respect de la culture grecque dans la langue, nous l'avons nommé *atticité*.

Nous pensons que cette *atticité* s'applique également au lexique. L'atticisme est une attitude que Lucien maîtrise, comme le démontrent ses usages de l'optatif. Mais ces mêmes usages démontrent également que la notion est trop étroite pour Lucien, peut-être imaginaire, à la fois pour le contexte de son époque et pour ses lecteurs postérieurs. L'ionien-attique est bien la bonne langue pour Lucien, mais elle n'est pas suffisante et doit être travaillée: il s'agit là d'*atticité*. Cette notion pose le respect même de l'esprit attique, qui a nourri la culture grecque dans sa durée, suppose une marge de liberté, et fait place au (bon) goût.

Et c'est la part non attique chez Lucien, c'est-à-dire ce que nous cherchons, entre autres, à comprendre depuis le début de notre étude, qui paradoxalement emmène la langue grecque vers un ailleurs attique, dont il faut penser que Lucien est conscient, et peut-être davantage, dont il pourrait bien assumer la modernité.

En même temps qu'il fait progresser l'usage de l'optatif par ses écrits, Lucien manifeste souvent dans son œuvre une attitude de lexicographe. C'est-à-dire qu'il signale des mots sur un

⁴⁶⁶ Bompaire 1958, 111 : "...l'intérêt que l'atticisme, sous sa forme grammaticale, porte au vocabulaire classique est bel et bien un archaïsme, dans la mesure où il s'attache à la partie caduque de ce vocabulaire (...) (note 6 : archaïsant (...)) : qui peut servir à qualifier également l'atticisme, désigne tout retour à ce qui est périmé - et qui peut être récent, en tout cas plus récent que l'époque archaïque).

⁴⁶⁷ Bompaire, 1958, 114-115 : "La tendance ultra, l'hyperatticisme d'un Phrynichos, limite à l'extrême le nombre des auteurs de référence (essentiellement Démosthène, Platon, Eschine le socratique), la tendance libérale, celle de Pollux et de Galien l'élargit (recours à tous les grands attiques, y compris Aristote, Théophraste et la nouvelle comédie). (...) Les lexiques atticistes ont été l'objet d'éditions récentes, en particulier H. Erbse, *Untersuch. zu den attizist. Lexika*, Abh. Bert. Ak. 1949, n°2; Van der Valke, "A few observation on the attic lexica", *Mnemosyne*, 1955, 207-218.

⁴⁶⁸ Brixhe-Hodot 1993, 10 : " (...) les gloses latines, les quelques recueils de *colloquia* (sorte de manuels pour étrangers dans la vie de tous les jours, les remarques des atticisants (*REG* n° 3 -p47-48 et n°23, 125, 126) renvoient très vraisemblablement au vocabulaire de l'époque."

⁴⁶⁹ J'emprunte cette expression à Calvet 1999, 79 : " (...) le pôle grégaire [*scil.* des formes linguistiques] [définit] au contraire les formes que nous choisissons lorsque nous voulons limiter la communication au plus petit nombre, marquer notre spécificité, tracer la frontière d'un groupe."

⁴⁷⁰ Cf. Jones 1986, 153 : " Of the two lexicographers who are known to be his contemporaries, he is much closer to Phrynichos than to Pollux. Whereas Pollux admits to his lists of acceptable words anything sanctioned by the Ancients, Phrynichos defends his selections with wit and gusto, and like Lucian he comments bitingly on the slips of recent and contemporary authors, notably the sophists Favorinus and Lollianus ; cf. Phr., ed. Fischer, 140, 141, 152, 161, etc..."

mode métalinguistique. Son atticisme lexical devient une forme de sa modernité lexicale: l'*atticité lexicale*. Cela fait de lui un écrivain non pas imitateur de l'atticisme, mais un essayiste averti, atticisant, et pratiquant ce que nous pourrions nommer une atticité non systématique.

L'atticité lexicale de Lucien revêt différentes formes.

Sur le plan stylistique, on peut noter chez lui une claire conscience des défauts et qualités de l'énumération, voire de l'accumulation de termes. Lucien fait allusion à un travail de listage qui rappelle celui des lexicographes.

Ainsi dans *Sur la danse* nous trouvons par exemple une allusion claire au travail sur la λέξις et l'ἐκλογὴ ὀνομάτων, c'est-à-dire le recensement des termes appartenant à un champ lexical, avec le verbe καταριθμήσασθαι :

οὐδὲ τοῦτο τὸν σκοπὸν ὑπεστησάμην τῷ λόγῳ, ὀρχήσεων ὀνόματα καταριθμήσασθαι.

"Le but de cet ouvrage n'est pas non plus de cataloguer les noms des diverses danses." (Sur la danse, 34)

Timon, à la recherche de la richesse, s'imagine coupé de tout appareil social pour se concentrer sur cette seule richesse. Lucien place dans sa bouche une énumération qui contient en elle-même un jugement :

φυλέται δὲ καὶ φράτορες καὶ δημόται καὶ ἡ πατρίς αὐτῇ ψυχρὰ καὶ ἀνωφελῇ ὀνόματα καὶ ἀνοήτων ἀνδρῶν φιλοτιμήματα.

"Tribu, phratric, dème, patrie même, ne seront que des noms froids et sans usage, des sottises d'hommes idiots." (Timon, 43)

La question de la précision de la nomination rentre dans l'atticité de Lucien. Une énumération devient alors une forme de recherche lexicale. Charon, dans sa visite de la vie humaine, guidé par Hermès, est curieux de connaître les lieux où les hommes déposent les cadaves et les ensevelissent. Hermès lui fait une réponse qui est également une petite leçon de synonymie :

Ἡρία, ὧ Χάρων, καὶ τύμβους καὶ τάφους καλοῦσι τὰ τοιαῦτα. πλὴν τὰ πρὸ τῶν πόλεων ἐκεῖνα τὰ χῶματα ὀρᾶς καὶ τὰς στήλας καὶ πυραμίδας; ἐκεῖνα πάντα νεκροδοχεῖα καὶ σωματοφυλάκιά ἐστιν.

"Ces lieux, Charon, portent le nom de tertres, tombeaux, sépulcres. Mais vois-tu à l'entrée des villes ces amas de terre, ces colonnes, ces pyramides? Tout cela, ce sont des hôtels pour morts et des garde-corps." ⁴⁷¹ (Charon ou les contemplateurs, 22)

Le fils déshérité est un discours scolaire dont l'argument est ainsi formulé : *"Un fils déshérité avait appris la médecine. Voyant son père devenu fou et abandonné des autres médecins, il lui fait prendre une potion qui le guérit et il est rappelé à la succession. Par la suite, sa marâtre étant devenue folle aussi, son père lui enjoint de la guérir. Comme il allègue son impuissance, son père le déshérite."*⁴⁷² Comme argument en défense du fait de son impuissance à soigner sa marâtre, le fils explique qu'il existe différentes sortes de folie :

Ἐπεὶ καὶ τῆς μανίας αὐτῆς μυρία εἶδη ἐστὶν καὶ παμπόλλας ἔχει τὰς αἰτίας

⁴⁷¹ Il faut dans la traduction tenter de rendre littéralement les composés de Lucien par de quasi-composés français. Ainsi nous proposons pour νεκροδοχεῖον, visiblement forgé sur ξενοδοχεῖον, "hôtels pour morts", et "garde-corps" pour conserver l'équivoque de σωματοφυλάκια. Par ailleurs, on peut penser que l'association de deux synonymes a pour fonction (selon un procédé qu'on retrouve dans notre littérature médiévale) de faciliter l'introduction du néologisme en le flanquant d'un équivalent usuel. En plus, bien sûr, de l'ivresse des mots."

⁴⁷² Chambry 1934, II, 89.

καὶ οὐδὲ τὰς προσηγορίας αὐτὰς ὁμοίας· οὐ γὰρ ταῦτόν παρανοεῖν καὶ παραπαίειν καὶ λυττᾶν καὶ μεμνηέναι, ἀλλὰ ταῦτα πάντα τοῦ μᾶλλον ἢ ἥττον ἔχεσθαι τῇ νόσῳ ὀνόματά ἐστιν.

“En effet la folie comporte d'innombrables espèces, qui tiennent à une foule de causes et dont les noms mêmes ne se ressemblent pas; car il y a une différence entre déraisonner, délirer, être furieux, être fou et tous ces mots désignent divers degrés de la maladie.” (Le fils déshérité, 29)

Une des facettes de l'atticité lexicale de Lucien consiste également en la dénonciation du jargon, toujours soupçonné de cacher la vacuité des concepts. Cette dénonciation est, dans les notations, mise en valeur par une utilisation systématique du mot “mot” ou du mot “nom” pour problématiser la justesse d'une dénomination ou mettre en question un (faux)-sens.

La question de la (dé)nomination, déjà posée à propos du nom même de Lucien, est à nouveau posée à propos de la langue grecque et de manière récurrente, dans une logique d'atticité.

Lucien s'intéresse ainsi :

1) à la vérité du référent et à la véracité du locuteur, donc du discours.

Simon, dans *Le parasite*, tient en permanence un discours séduisant mais sujet à caution. Tychiadès perd ainsi un peu patience et finit par lui demander comment il compte prouver que la parasitique est supérieure à la philosophie et à la rhétorique (§39). Simon en est conduit à des lieux communs de l'attaque envers les philosophes : l'adaptation de leur discours à la réalité. Pour ce faire Lucien le fait parler avec comme angle d'attaque la question de la nomination :

ΣΙΜΩΝ — Οὗτοι πάλιν, ὦ Τυχιάδῃ, οἱ περὶ τῆς ἀνδρείας ὀσημέραι διαλεγόμενοι καὶ κατατρίβοντες τὸ τῆς ἀρετῆς ὄνομα πολλῶ μᾶλλον τῶν ῥητόρων φανοῦνται δειλότεροι καὶ μαλακώτεροι.

“Simon—Encore eux! Tychiadès, qui dissertent tous les jours sur le courage, et qui emploient à l'usure le nom de la vertu, ils apparaissent beaucoup plus lâches et beaucoup plus mous que les orateurs.” (Le parasite, 43)

Lycinus, dans *Sur la danse*, plaide en faveur de la danse face à Craton, contradicteur virulent au point de qualifier les propos de Lycinus d’“inepties”. Lycinus-Lucien le reprend sur l'expression même, mettant en jeu l'essence de la qualification que Craton a employée. Le procédé utilisé est tout à fait théâtral et destiné à donner du rythme : la reprise de mots. C'est également un moyen de dénoncer un Craton qui se paie d'effets verbaux :

εἴσῃ γὰρ κατ' ὀλίγον εἰ λῆρος εἶναί σοι δόξει τὰ λεχθησόμενα.

“Tu jugeras dans un instant si tu peux qualifier ce qui est dit d'inepties.” (Sur la Danse, 7)

Car, dans *Comment il faut écrire l'Histoire*, par exemple, le locuteur, autre figure de Lucien certainement, se montre fervent partisan du vrai :

Τοιοῦτος οὖν μοι ὁ συγγραφεύς. ἔστω ἄφοβος, ἀδέκαστος, ἐλεύθερος, παρρησίας καὶ ἀληθείας φίλος, ὥς ὁ κωμικός φησὶν, τὰ σῦκα σῦκα, τὴν σκάφην δὲ σκάφην ὀνομάσων.

“Telles sont les qualités que je demande à un historien : qu'il soit sans crainte, libre, ami de la franchise et de la vérité, et, comme le dit le poète comique, qu'il appelle figue une figue, barque une barque” (Comment il faut écrire l'histoire, 41)

En revanche, dans les mondes nouveaux rêvés par Lucien, les mots manquent parfois, comme par défaut d'atticité. Dans les *Histoires vraies*, la sexualité des Sélénites manque de vocabulaire. Mais c'est justement ce défaut de mot qui est la vérité du discours :

γάμοις γὰρ τοῖς ἄρρεσι χρῶνται καὶ οὐδὲ ὄνομα γυναικὸς ὅλως ἴσασι.

"Car ils pratiquent le mariage entre mâles et ignorent jusqu'au nom de femme." (*Histoires vraies*, I, 22)

La démarche intellectuelle est la même dans *Hermotimos ou sur les sectes*. Dans son dialogue avec Hermotimos, Lycinos vient d'exposer que la vertu ressemble à une cité qui ne renferme que des citoyens heureux vivant dans un bonheur total. Il dresse rapidement une liste de mots qui ne correspondent pas à cette réalité conceptuelle :

τὸ δὲ χείρων ἢ κρείττων ἢ εὐπατρίδης ἢ ἀγενὴς ἢ δοῦλος ἢ ἐλεύθερος οὐδὲ ὅλως εἶναι ἢ λέγεσθαι ἐν τῇ πόλει.

"Les mots inférieur, supérieur, noble, roturier, esclave, homme libre n'existent point ou ne se prononcent point dans cette cité." (*Hermotimos*, 24)

Enfin cet intérêt pour la vérité et la précision de la langue s'exprime bien dans la petite leçon de vocabulaire, empreinte de sympathie, que Solon fait à Anacharsis. Ce-dernier a demandé le nom de ce lieu où des jeunes gens se couvrent volontairement de poussière :

ΣΟΛΩΝ — Ὁ μὲν χώρος αὐτὸς, ὃ Ἀνάχαρσι, γυμνάσιον ὑφ' ἡμῶν ὀνομάζεται.

"Solon—Le lieu même, Anacharsis, s'appelle chez nous un gymnase." (*Anacharsis*, 7)

2) mais Lucien s'intéresse aussi, dans son atticité, au sémantisme des mots, compris ici comme la justesse des termes combinée à leurs connotations.

Ainsi en va-t-il, non sans une pointe d'ironie, du nom de sophiste dans le *Maître de Rhétorique*, I, car il est :

τὸ σεμνότατον τοῦτο καὶ πάντιμον ὄνομα σοφιστῆς.

"Ce nom tout à fait imposant et totalement en honneur de sophiste." (*Maître de Rhétorique*, 1)

En revanche, le nom de *parasite* ne suscite pas le même enthousiasme. C'est l'objet de la question que Tychiadès pose à Simon le parasite :

ΤΥΧΙΑΔΗΣ — Ἄλλ' οὐκ ἐρυθριᾷς παράσιτον σαυτὸν καλῶν;

"Tychiades — Et tu ne rougis pas de te donner le nom de parasite?" (*Le parasite*, 2)

Et les opuscules résonnent de ces réflexions plus ou moins explicites concernant, dans la langue grecque, des dénominations cruciales : tyran, sage, philosophe⁴⁷³. Mais Lucien s'intéresse plus largement à la dénomination, et produit des notations, sur le mode ironique, relatives aux noms de *danseur*, *mouche*, *chien*⁴⁷⁴.

Voilà pourquoi, sur le ton de l'humour, Lucien glisse un avertissement dans la bouche de Mômōs dans *L'Assemblée des dieux*. En fin d'opuscule, Mômōs y lit un décret destiné à régler le comportement des dieux nouveaux, plus ou moins "métèques", et plus ou moins mortels. A la fin de sa proclamation, trait humoristique supplémentaire, arrive un paragraphe incongru sur les productions verbales des philosophes, dont on ne sait pas très bien ce qu'il vient faire là, sauf à ajouter à la thématique du mécontentement. Puisqu'on est en de train de blâmer certains dieux, on en profite pour blâmer au passage d'autres boucs émissaires. Voici l'avant dernier

⁴⁷³ Cf. *Phalaris* I, 7 ; *Apologie*, 15 ; *Hermotimos*, 82.

⁴⁷⁴ Cf. *Sur la danse*, 8 ; *L'éloge de la mouche*, 11 ; *Les sectes à l'encan*, 7.

paragraphe de la proclamation de Mômôs :

τοῖς δὲ φιλοσόφοις προειπεῖν μὴ ἀναπλάττειν κενὰ ὀνόματα μηδὲ ληρεῖν περὶ
ὧ οὐκ ἴσασιν.

“Qu’il soit enjoint aux philosophes de ne plus façonner de noms vides de sens et de divaguer sur ce qu’ils n’entendent pas” (L’Assemblée des dieux, 17)

Lucien signale bien ici une borne importante du problème linguistique de l’atticisme, qui paradoxalement est en même temps la condition du *continuum* de la langue grecque : le “façonnage” des mots. Quelques premiers exemples de son propre usage sont instructifs. Dans *Le pseudologiste*, il reproche à son adversaire d’utiliser ἀθηνιῶ, un verbe dérivé, et lui-même se sert de ἀλυστάρχης dans *Hermotimos*.

Ἀθηνιῶ / ἀθηνιάω, est un verbe dénominatif, *hapax* chez Lucien⁴⁷⁵. Rien ne prouve donc qu’il n’en soit pas l’auteur. Il place ce verbe dans le vocabulaire de l’un de ses adversaires. Le reproche d’hyperatticisme est contenu dans le mot même. La référence à Athènes est trop voyante et trop grossière pour correspondre à l’esprit attique. Il n’y a pas d’atticité dans cette création. Mais la subtilité de Lucien va plus loin. Façonnant ce mot, il prouve à nouveau sa maîtrise des mécanismes de production de la langue d’une part, d’autre part et surtout il signale sa conscience de l’effet que produira ce *faux vrai mot* (cette fausse pièce à conviction) sur son public et ses lecteurs.

En revanche, pour ἀλυστάρχης (*Hermotimos*, 40), l’ouverture est maîtrisée avec sérieux et signalée comme telle au lecteur. L’esprit attique réside dans l’introduction d’un terme technique moderne dans un décor ancien⁴⁷⁶. ὁ ἀλυστάρχης se trouve dans la liste de Schmid 1887-97⁴⁷⁷.

LSJ signale également une autre orthographe avec deux λ. Le mot désigne un officier de police aux Jeux olympiques (Nous parlerions aujourd’hui de “sécurité” ou de “service d’ordre”). Outre chez Lucien en *Hermotimos*, 40, le mot apparaît en *Inscr.Olymp.* 40 (III^e s.d.n.è.)⁴⁷⁸. Le *DGE* ajoute que le mot se retrouve chez Hésychius, V^e s.d.n.è., et plus tardivement encore. Lucien est donc le premier à le faire apparaître dans un texte littéraire.

Le mot est un composé de ἀλύτης. Le *DELG*, s.v. ἀλύτᾱς donne “fonctionnaire de police en Elide” [ce qui explique sa présence dans les inscriptions d’Olympie] et “ils ont certainement joué un rôle aux Jeux” ; d’où ἀλυστάρχης “chef de la police aux Jeux olympiques”. Il s’agit donc à l’origine d’un terme dialectal (la formation du premier élément restant obscure) qui a dû passer dans le vocabulaire général, en raison de la place de l’institution des Jeux olympiques dans le monde grec⁴⁷⁹. L’atticité de Lucien lui permet d’acclimater toute

⁴⁷⁵ *LSJ* : “Long to be at Athens, Luc. *Pseudol.* 24.”

⁴⁷⁶ La question du cadre et décor dans l’œuvre peut se rattacher à la question de l’atticisme : cf. Bompaire 1994, 74-78. Lucien utilise des éléments de décor attique traditionnel. Le décor de nombreux opuscules, leur toile de fond est l’Athènes classique, école de la Grèce, et ses institutions : cf. entre autres *Sur la Danse*, 37, 39, 40 ; *Nigrinos*, 12 (Vu le thème du *Nigrinos* on a sans doute affaire à une Athènes de convention, dont les clichés ont comme principale fonction d’introduire la vision antithétique de Rome ; cf. en outre Householder 1941 cité par Macleod 1994) et *Anacharsis*, 20. L’atticité de Lucien est également fondée sur un rappel récurrent et stylisé, plus ou moins explicite et précis, de l’Athènes des V^e et IV^e a.C.

⁴⁷⁷ Cf. annexe.

⁴⁷⁸ = *Olympia : Die Ergebnisse der Ausgrabung*, Textband V, “Die Inschriften”, ed. W. Dittenberger & K. Purgold, Berlin 1896. V. aussi *BCH (Bulletin de Correspondance Hellénique)*, 1877—28.81 (Tralles).

⁴⁷⁹ La forme en -ης du suffixe final du composé n’est plus dialectale.

sorte d'hellénité. Dans le contexte de L' *Hermotimos*, Lycinos, quand il emploie ce terme, se sert, à la manière platonicienne, d'une analogie pour poursuivre son raisonnement et entraîner dans une certaine maïeutique Hermotimos. Il lui demande de raconter comment se font les tirages au sort aux Jeux, et cela, de son temps. Hermotimos raconte alors comment l'officier de police procède. Dans ce passage, on constate que Lucien fait hésiter Hermotimos entre le chef de la police et un juge national. En faisant hésiter Hermotimos :

ὁ ἀλυτάρχης οἶμαι ἢ τῶν Ἑλλανοδικῶν αὐτῶν εἰς —οὐκέτι γὰρ τοῦτο μέμνημαι—

‘[le tirage terminé], l'alytarque, je crois, ou l'un des hellanodices mêmes —en effet je ne m'en souviens plus—” (Hermotimos, 40)

, Lucien trouve un nouveau moyen élégant pour introduire un terme technique qui n'est pas connu des sources littéraires, tout en en donnant une sorte d'explication⁴⁸⁰. Les deux mots sont ainsi mis en évidence et prennent valeur de témoignage d'une volonté de modernité attique assumée, c'est-à-dire d'atticité, comme Lycinos la demande déjà, juste avant cette réplique, par son apostrophe à Hermotimos :

ΛΥΚΙΝΟΣ — Μή μοι τὰ πάλαι, ὦ Ἑρμότιμε, ἀ δὲ εἶδες ἐγγύθεν, ἐκεῖνα λέγε.

“Pour moi pas de vieilleries, Hermotime, parle de ce que tu as devant les yeux.” (Hermotimos, 40)

Enfin, dans *Le scythe ou le proxène*, Lucien emploie λοιμώττειν. Le terme est intéressant car il contient le suffixe -ώττω (-ώσσω) qui pour les noms de maladies est bien établi dans la langue, mais λοιμώττω ne semble attesté que chez Lucien et Galien (131-201). Il est possible que l'innovation lexicale ne soit pas due à Lucien lui-même, mais il est probable que le terme ne se trouvait pas dans le *corpus* classique : vu l'importance de “la peste” dans l'histoire et dans l'imagination des Athéniens, le mot ne manquerait pas d'y figurer s'il avait été disponible à l'époque. Dans un autre registre, qu'il affectionne, la médecine, Lucien fait à nouveau fonctionner son atticité.

Lucien partage donc avec Homère⁴⁸¹, avec les grammairiens hellénistiques⁴⁸² et les lexicographes, le haut souci de produire des mots, qui devient à notre sens une forme essentielle de son atticité, comprise alors comme volonté de culture à travers une langue grecque riche en vocabulaire, notamment abstrait et scientifique.

Voilà pourquoi il ridiculise bien explicitement comme un jargon les chapelets de mots “hyperattiques”, ou trop à la mode, et les reproduit comme en liste, dans des énumérations qui les ridiculisent. Ces mots ne sont pas productifs, mais reproduits, contrefaçons linguistiques. Il existe chez Lucien une série de passages très connus sur lesquels l'attention de la critique s'est déjà maintes fois posée, et qui permet de dresser un catalogue des expressions ((trop) attiques) en question⁴⁸³.

Parmi les catalogues lucianesques célèbres, on peut commencer par citer celui qui se trouve dans *Le Pseudologiste*. Au §24, à l'homme même qui l'accuse d'avoir mésusé du mot

⁴⁸⁰ Cf. *supra* n.471 p.164.

⁴⁸¹ Cf. Brunet 1997, 54-59.

⁴⁸² Cf. López-Eire, 1998, 14-23 notamment.

⁴⁸³ Les études concernant tout ou partie de ces passages sont très nombreuses. On pourra fonder une étude plus approfondie à partir, entre autres, de Bompaire 1958, Hall 1981, Jones 1986. V. notamment Hall 1981, 279-309, “Satire on ‘Hyperatticists’ and Purists : *Lexiphanes*, *Pseudologists*, *Soloecists*.”

ἀποφράς, le locuteur (assimilable à une figure de Lucien) reproche un certain nombre d'expressions qu'il aurait forgées :

βρωμολόγους *qui parlent de choses infectes*

τροπομάσθητας *hommes sans consistance*

ῥησιμετρέειν *mesurer ses paroles*

ἀθηνιῶ *j'ai envie d'aller à Athènes*

ἀνθοκρατεῖν *avoir l'empire des fleurs*

σφενδικίζειν *jeter avec une fronde?*

χειροβλιᾶσθαι *frictionner avec la main*

Dans *le Maître de rhétorique*, c'est toute une suite de petits mots attiques, emblèmes phatiques, qui est mise en question :

ἄττα *diverses choses*

καὶ ῥῆτα *et puis*

μῶν *est-ce que?*

ἀμνηγέπη *en quelque sorte*

λῶστέ *excellent ami*

καὶ τὰ τοιαῦτα— καὶ ἐν ἅπαντι λόγῳ καθάπερ τι ἥδυσμα ἐπίπαττε αὐτῶν.

"et d'autres du même genre — et à tout propos, comme quelque agrément, sers -t'en." (*Le maître de rhétorique*, 16, 17)

Le paragraphe indique clairement par des métaphores que ces expressions sont conseillées, dans leur utilisation, par le maître de rhétorique, comme une sorte de "poudre aux yeux" langagière. Elles constituent des ornements du langage destinés à faire passer celui qui les utilise pour ce qu'il n'est pas. Il s'agit bien d'une forme de snobisme s'exprimant dans la langue. De cet atticisme superficiel, Lucien rend compte également pour définir l'atticité par la négative.

Cela est confirmé encore par la fin de *Le maître de rhétorique*, 18, où notamment revient le clinquant ἄττα :

καὶ ἐπίπαστα ὀλίγα ἐκεῖνα ὀνόματα ἐπιπολαζέτω καὶ ἐπάνθειτω, καὶ συνεχές τὸ ἄττα καὶ δῆπουθεν, κἂν μηδὲν αὐτῶν δέη· καλὰ γάρ ἐστι καὶ εἰκῇ λεγόμενα.

"Par dessus tout cela, fais venir et fleurir ces quelques mots archaïques et qu'on entende continuellement ἄττα et δῆπουθεν, même si l'on n'a pas besoin d'eux ; car ces mots sont beaux, même employés à tout hasard."

Ἄττα est également repris au §20 où le mot est placé dans une énumération d'éléments vestimentaires, en fin d'énumération, comme une pièce de vêtement supplémentaire, ce qui confirme son caractère décoratif. Le message de Lucien est patent : la langue grecque attique perd son sens dans l'atticisme. En creux, il est sous-entendu qu'une autre dimension de grec "classique" est à inventer.

Dans ce dialogue, Lucien ne se contente pas de ces ponctuations du discours. Il esquisse

également une liste de mots inconnus, hors d'usage, et rarement employés par les anciens :

ἀποστλεγγίσασθαι *s'étriller*, pour ἀποξύσασθαι (*se brosser*)

εἰληθεῖσθαι *s'ensoleiller*, pour ἡλίῳ θέρεσθαι *se chauffer au soleil*

προνόμιον *advanced'argent*, pour ἀρραβῶνα (*arrhes*)

ἀκροκνεφές *crépuscule*, pour ὄρθρον (*point du jour*)

(*Le maître de rhétorique*, 17)

Dans *Lexiphanès*, la critique retient deux morceaux de choix. Des §2 à 15, le cuistre et poseur Lexiphanès lit son "*Banquet*", sorte de suite de mots, vide de sens, qui semble rechercher également une prosodie qui n'est pas atteinte, sauf dans le ridicule. Mais finalement le médecin Sopolis parvient à faire vomir à Lexiphanès tous les mots qui encombrant son discours. Les mots sont donc expulsés de lui par la bouche, à partir du §21, en une sorte de *contre liste*. On y retrouve des étiquettes bien connues de l'hyperatticisme.

Dans la présentation de son étude mot à mot de cet opusculé, Weissenberger résume bien toutes les connotations en matière d'atticisme que les paroles placées dans la bouche de Lexiphanès illustrent, et qui ont suscité les commentaires de la critique lucianesque⁴⁸⁴ : "Dass Lukian im *Lex.* den 'Hyperattizismus' oder 'Pseudo-Attizismus' oder beides attackiert, wird man gerne unterschreiben (...) Das 'Symposion' des Lexiph. sei durchsetzt mit entlegenen und ungewöhnlichem Vokabular verschiedener Provenienz, wobei der Alten Komödie als Reservoir besondere Bedeutung zukomme; häufig sei von Gegenständen die Rede, die es im wirklichen Leben seit Jahrhunderten nicht mehr gebe. Daneben spielen auch Neologismen eine gewisse Rolle, im 'Symposion' hat man zuletzt gezählt. (...) Eine weitere Verfremdungstechnik sei die Reetymologisierung, d.h. der Gebrauch eines an sich gängigen Wortes in seiner vermeintlich eigentlichen, vom Sprachgebrauch aber weit abweichenden Bedeutung. Vereinzelt ist auch von Verstößen gegen die Syntax die Rede, die aber im Text des 'Symposions' nicht belegt werden. Dasselbe gilt für die Behauptung, Lexiph. gebrauchte permanent und bis zum Überdruß bestimmte Floskeln attischer bzw. platonischer Provenienz : für ἦ δ'ὄς und ἦν δ'ἐγώ trifft das zwar zu, für die anderen in *Lex.* 21 genannten aber gar nicht."⁴⁸⁵

Ces catalogues évoquent des situations de communication qui relèvent aussi plus ou moins directement de l'oral, donc de la langue parlée. A rebours de toutes les conclusions déjà tirées par la critique, pour laquelle le problème est celui de la norme de l'écrit et d'un cercle restreint de lettrés, nous sommes conduits à penser que Lucien s'intéresse aussi aux usages de l'attique, de la koiné, ou de l'atticité, dans la langue qui est parlée par des acteurs du monde des lettres grecques. Robert 1980 le remarque déjà à propos du nom d'Abonouteichos, lorsqu'il est amené à y réfléchir; "(Le nouveau nom d'Abonouteichos — Iônopolis) (...) s'explique-t-il comme une sorte d'atticisme religieux? (...) Alexandre peut avoir senti dans le nom ἰων une parenté étymologique avec ἰᾶσθαι, comme l'ont fait aussi bien des étymologies modernes ; car le nouveau dieu annoncé par Alexandre était précisément un dieu guérisseur, sauveur."⁴⁸⁶

⁴⁸⁴ Cf. Weissenberger 1996, 68-84, et notamment 68, n.165 pour un aperçu précis des commentaires sur *Lexiphanès*. (Macleod 1994 ne les recense pas.)

⁴⁸⁵ Weissenberger 1996, 72-73-74, avec notes complémentaires très précises.

⁴⁸⁶ Robert 1980, 412.

Dans ces conditions de déploiement de l'atticisme linguistique telles que Lucien choisit de les privilégier, la Seconde Sophistique est l'arrière-plan sociolinguistique toujours sous-entendu. Cet arrière-plan agit comme un multiplicateur des avatars de l'atticisme. Il peut par exemple mettre en cause une conception de la rhétorique, c'est-à-dire de la parole professionnelle, qui se monnaie. Lucien nous la présente sous sa forme sordide, qui touche :

"Les philosophes (...) aussi les grammairiens, les rhéteurs, les musiciens, et en général ceux qui croient devoir s'engager dans une maison pour y donner de leçons moyennant salaire." (Sur ceux qui sont aux gages des grands, 4 et passim)

L'assimilation entre atticisme, archaïsme de pacotille et affectation snobe revient dans le cadre de la problématique du contact entre latin et grec.

L'atticisme et ses origines grammaticales ne sont donc pas sans influencer la sophistique, et il n'est donc pas abusif de parler d'atticisme rhétorique⁴⁸⁷. L'atticisme rhétorique s'exerce alors dans le cadre de la rhétorique démonstrative⁴⁸⁸, sphère nettement plus littéraire⁴⁸⁹. Il s'agit davantage d'une rhétorique de présentation de l'atticisme, d'un cadre, comme dans le cas des décors des opuscules, pour lesquels Lucien utilise des éléments attiques traditionnels⁴⁹⁰.

Au bout du compte, qu'il s'agisse de questions portant sur la langue même de Lucien, comme de questions se rapportant à ses notations métalinguistiques à propos d'échantillons de lexique (hyper)attique, les analyses de détails conduisent toujours à la constatation de l'atticité de Lucien. Lucien, en ce sens, n'est pas anattique; on peut le situer dans l'atticisme, qu'il comprend; mais il faut à l'égard de Lucien dépasser l'idée d'atticisme pour le penser comme un écrivain de l'*atticité*, notion comprise alors essentiellement comme la capacité à prendre en compte et à faire fonctionner les potentialités de progrès de la langue grecque.

3. Premiers éléments de conclusion

3.1 Lucien n'est pas un écrivain atticiste au sens propre

De cela, Jacques Bompaire a l'intuition, deux fois au moins, dans ses travaux. Sa première intuition ressort de sa thèse, en 1958, dans laquelle il réfute *a priori* une autre lecture que la sienne, en condamnant notamment toute lecture éclairée par les nouveaux champs des sciences humaines, qu'il dénomme à l'emporte pièce "marxistes", et ne conçoit que dans une perspective économique ou de "lutte de classes": "Je ne doute pas que nous n'ayons un jour, si elle n'existe déjà, une analyse marxiste de Lucien. Il n'y a pourtant pas de plus bel exemple d'impropriété de l'explication actualiste et à plus forte raison économique d'une œuvre littéraire.

⁴⁸⁷ Bompaire, 1958, 115 : "Cet idéal de grammairien (l'atticisme) influe-t-il sur l'évolution de la sophistique? Les grammairiens le désireraient ; l'ouvrage essentiel de Phrynichos ne s'intitule-t-il pas *Préparation sophistique*? De fait, divers sophistes ont des curiosités philologiques ou entretiennent des relations étroites avec les grammairiens (curiosités philologiques chez Polémon, V.S. 541, et chez Aristoclès de Pergame, chez Favorinos-Marache l.c. 253) ; parfois sophiste et grammairien sont un seul personnage (Pollux, V.S. 592-3 ; Pausanias de Cappadoce auteur d'un lexique attique -594 et éd. Loeb intr.XXIX- ; Antipater d'Hiérapolis, Philostrate l'ancien et leur querelle philologique -*ibid.* XL-).

⁴⁸⁸ Cf. Weissenberger 1996, *passim*, dont c'est une des idées majeures.

⁴⁸⁹ Jones 1986, 95 : "the other great branch of contemporary culture, the demonstrative rhetoric associated with the second Sophistic, is represented apart from Favorinus and Herodes only by Demonax' jibes against a rhetor's bad declamations and the fad for excessiv atticism. Cf. Demonax 26 et 36 ; cf. Aulu Gelle 1.10 (Favorinus rebuking a young man for using *voces nimis priscas et ignotas*)."

⁴⁹⁰ Cf. Caster, 384 et Bompaire 1958 traitant de Delz 1950.

Cf. *Gall.*31 (métamorphose du riche en insecte), *Nec.*20 (métamorphose en âne.).⁴⁹¹ Et certes une telle lecture viendra avec Baldwin 1961. Comme en rendra compte Macleod 1994, elle n'est pas à rejeter par principe.⁴⁹²

En second lieu, Jacques Bompaire admet en 1998 les limites de certaines de ses interprétations rigoristes, dans le paragraphe final de son avant-propos, ce qui revient par la même occasion à saluer les autres recherches lucianesques importantes et leurs aboutissements dans la période qui sépare sa thèse de l'édition de la C.U.F : "Une question subsiste et subsistera longtemps : quel est le vrai Lucien? On ne saurait trop avoir d'humilité devant le texte. Je voudrais rappeler qu'il y a eu une tendance, surtout au siècle dernier, à refaire un texte de Lucien grammaticalement "correct", c'est-à-dire plus attique, et aussi plus spirituel, plus profond que dans la réalité. Gardons-nous de faire un Lucien "joli" pour notre plaisir. Il est parfois plat, voire trop insistant. Mais il offre nombre de passages remarquables, qui suffisent à sa renommée : c'est ainsi que sans parler des célèbres *Histoires vraies* ou du *Banquet*, nous avons dû réviser notre jugement, naguère trop sévère, sur le *Zeus confondu* ou sur la *Traversée!*"⁴⁹³

Macleod 1994 le rappelle indirectement en soulignant fortement et de manière répétée l'apport des récentes études, notamment d'universitaires anglais. Macleod critique ainsi en premier lieu, avec précaution, la conception bompairienne : "I believe that Bompaire has seriously misjudged the realism and topicality of Lucian in the pamphlets, about which more later, that by spending too long on "création rhétorique", not quite long enough on "création littéraire" and not nearly long enough on "la fantaisie", Bompaire has, however slightly, underestimated the originality of Lucian, and that, in fact, one must credit Lucian with rather more *ingenium* and not dismiss him merely as an inimitable, if imitative, craftsman, who proves the truth of the adage *artis est celare artem*."

Macleod 1994 met bien en évidence les travaux qui montrent les limites de la conception de Bompaire 1958. En ce sens Baldwin 1973 pose comme idée principale que la culture de Lucien est mobilisée pour être au service d'une écriture et d'une langue qui s'engagent dans leur époque. Si l'on suit les conceptions de Baldwin, on ne peut faire de Lucien un écrivain qui pratique un "atticisme culturel et rhétorique" tourné vers les attitudes du passé. La modernité de Lucien en son temps ne peut être rejetée. Ainsi, après avoir examiné les deux théories en présence, Macleod donne-t-il son avis : "My own, perhaps oversimplified, attitude to the problem is that the more trenchant and vindictive Lucian's satire is, the more topicality it possesses, whereas the mellower tone of Cynic type dialogues such as *Timon* and *Symposium* suggests that at most they possess mere pseudo-actualité." Dans le cas des questions de langue, nous nous rangeons à cet avis.

Car on constate bien cette tension dans le groupe des opuscules où se trouvent évoqués des problèmes linguistiques au sens large : *Le Jugement des voyelles* ; *Le soléciste* ; *Contre un bibliomane ignorant* ; *Le maître de rhétorique* ; *Lexiphanès* ; *Le pseudologiste* ; *Comment il faut écrire l'histoire* ; *Sur une faute commise en saluant*, à tout le moins⁴⁹⁴. Lucien est bien un écrivain qui s'intéresse aux questions que pose la réutilisation de la langue attique des V^e et IV^e s.d.n.è. à son époque, telle quelle ou comme norme visée. Cela n'en fait pas automatiquement un

⁴⁹¹ Bompaire 1958, 513, note 1.

⁴⁹² Macleod 1994, 1371.

⁴⁹³ Bompaire 1998, x.

⁴⁹⁴ Pour une discussion sur la question et d'autres propositions de classement, v. Wissenberger 1976, 28 "Die Literaturkritischen Schriften".

atticiste, modéré ou non. Cela le situe dans une démarche active d'*atticité*.

3.2 Considérer autrement Lucien

Il faut pour cela se replacer dans la perspective de Meillet, qui pose que les “réactions atticistes (...) n’ont pu être que partielles, même dans les meilleurs cas.”⁴⁹⁵ C’est ce que corrobore Lycinos avec la plus grande lucidité quand il décrit la maladie de Lexiphanès. Lycinos mesure bien, en ajoutant trois siècles pour les besoins stylistiques de l’exagération, le temps qui sépare le grec du moment où ils parlent, de la langue visée par Lexiphanès. Répétons-le, *mutatis mutandis*, c’est comme si nous parlions et écrivions aujourd’hui dans le français de la chanson de Roland :

καὶ ἡμᾶς τοὺς νῦν προσομιλοῦντας καταλιπὼν πρὸ χιλίων ἐτῶν ἡμῖν διαλέγεται διαστρέφων τὴν γλῶτταν.

“Et, nous abandonnant, nous qui sommes maintenant en train de parler avec lui, il nous entretient en contrefaisant la langue d’il y a mille ans.” (Lexiphanès, 20)

Cette évidence linguistique, qui rappelle le caractère inexorable de la diachronie, il faut la reprendre à propos de Lucien et l’opposer à toutes les études précédentes qui concluent à cet “atticisme mesuré” dont il semble qu’on ne puisse plus le libérer. Le monde dans lequel Lucien vit a changé. Il n’est plus limité à l’Attique. La Méditerranée connaît déjà sa *mondialisation*, et les intellectuels, dont Lucien lui-même, voyagent aussi dans cet univers élargi au moins aux dimensions de l’Empire romain.

Toute la critique lucianesque reconnaît à présent la part d’“actualité” de l’œuvre de Lucien. Il faut à présent admettre qu’elle existe en matière de langue, et que son importance ne se mesure peut-être pas seulement quantitativement comme le fit Schmid 1887-97, mais également en termes de significations. Macleod en montre l’importance lorsqu’il fait la synthèse du travail de Jones 1989 : “Jones tries to show Lucian as a man in touch with his time and a practiced observer when discussing contemporary culture and society.(...) He has made full use of many publications of L. Robert neglected by other Lucianic scholars ; another valuable feature is the supply of parallel references from Galen.”

Il faut à présent clairement admettre que, par plusieurs aspects, l’*atticité* pourrait se définir aussi par ce que nous pourrions appeler “un esprit de koiné” qui souffle sur et dans l’œuvre de Lucien. Le reconnaître et l’étudier permettra de se dégager des influences des atticismes — ou des conceptions d’atticisme — postérieurs des éditeurs de Lucien.

La réécriture du texte de Lucien par ses éditeurs successifs, notamment du XIX^e s. a été peu étudiée⁴⁹⁶. Une certaine pratique philologique du XIX^e s., obnubilée par l’ionien-attique, a pu récrire des pans entiers d’auteurs selon la norme attique, gommant de cette manière les spécificités que la langue aurait pu contenir, et faussant les perspectives sur la réalité des usages. Les représentations que les époques successives ont pu se faire de ce que “devait être” la langue d’un auteur comme Lucien ont pu orienter les copistes (et surtout les éditeurs du XIX^e s.) vers une systématisation, hypercritique, éloignée de la pratique réelle de l’auteur.

Mais cela a pu également conduire à considérer en quoi ce qui n’apparaissait pas

⁴⁹⁵ Meillet 1955, 242.

⁴⁹⁶ Bompaire 1993, I.

immédiatement comme attique dans le texte de Lucien pouvait se voir ramené dans l'atticisme. La question de l'usage du futur avec ἄν chez Lucien demeure, à ce titre, un débat intéressant. Macleod 1956 pose clairement le problème : "As shown by Goodwin (*Moods and Tenses*, §§ 197, 208, and 216) and corroborated by A.C. Moorhouse (*C.Q.* xl (1946), 1), ἄν with the future whether indicative, infinitive, or participle is proved by manuscript authority to be a permissible, though comparatively rare, Attic usage. Moorhouse's case, moreover, is strengthened, rather than weakened, as he supposed, by the usage of Lucian, for, though the construction may be condemned in *Solecist*, §§2 and 8, there are considerably more examples of ἄν with the future in Lucian (...)." ⁴⁹⁷ Le fait est que, outre les exemples traités par Macleod 1956, on peut encore, par exemple, relever : *Dialogue des courtisanes* (Ed. Lœb) :

—4, 3 : ἀποσώσει γὰρ ἄν φανεῖσα (texte des mss.; il y a diverses corrections d'éditeurs.)

—11, 4 : περὶ γὰρ τῶν ἐτῶν κἂν ὁ πάππος διηγῆσεται σοι, εἴ γε ζῆ ἔτι (une variante de ms. portant διηγῆσαιτο).

La conclusion de Macleod rapproche finalement Lucien de l'atticisme, et l'atticisme de Lucien: "If one so familiar, as Lucian was, with the Attic authors of the best period, and with Plato, in particular, and with Galen, who also knew his Plato well, used this construction, it is reasonable to suppose that ἄν with the future was, as early as the Antonine age, in the texts of Plato, if not of the other classical prose authors. This must lend further support, if that be needed, to the thesis of Goodwin and Moorhouse that ἄν with the future is an Attic usage." ⁴⁹⁸

C'est une nouvelle fois Lucien lui-même, en fin de compte, par des parole de Lykinos cette fois, qui nous invite à explorer d'autres voies ⁴⁹⁹ que l'atticisme linguistique grammatical et ses dérivés culturels, comme le firent les éditeurs successifs. Au soléciste qui ne fait preuve que d'une perception limitée de la langue grecque, ne voyant en son examen qu'un empilement d'éventuelles erreurs à examiner, Lykinos oppose une fin de non recevoir lucide et propose une perspective réfléchie et pragmatique. Lucien vient de demander ironiquement au soléciste comment il serait en mesure de comprendre ses "erreurs":

Σοφιστής Εἴ μοι πάντα ἐπέλθοις, ὅσα φῆς σολοικίσας ἐμὲ λαθεῖν καὶ παρ'ὅτι ἕκαστον σεσολοίκισται.

Λουκιανός Μηδαμῶς, ὦ ἄριστε· μακρὸν γὰρ ἄν ποιήσαιμεν τὸν διάλογον. Ἀλλὰ περὶ μὲν τούτων ἔξεστί σοι καθ'ἕκαστον αὐτῶν πυνθάνεσθαι."

"Sophiste — Si tu passais en revue pour moi tous les solécismes que tu affirmes avoir faits sans que je les repère et (si tu me disais) en quoi chacun est un solécisme.

Lykinos — Nullement, mon cher. Car ce serait trop prolonger la conversation. Mais il t'est loisible, à leur propos, de questionner sur chacun en particulier." (*Le soléciste* 10)

⁴⁹⁷ Macleod 1956, 102.

⁴⁹⁸ Macleod 1956, 111.

⁴⁹⁹ C'est une manière d'entrer dans les débats concernant les authentications de certaines œuvres de Lucien ; cf. e.g. Jones 1986, 104 : "The Loves, a work which survives in the corpus of Lucian, is written in a style which an unkind critic might parodied very much as Lucian parodies that of Lexiphanes. Rather than being the work of a young and unformed Lucian, it is probably by someone who imitated his matter rather than his language. (Against the authenticity of this work, the excellent study of Bloch, *De pseudo Luciani amoribus*, and briefly Helm, Lucian, 354, who observes ; "es ist, als ob man den Lexiphanes vor sich hätte." On the setting of the work, Jones, *GRBS* 25, 1984, 177-181)."

3.3 Conclusion

Lucien pratique un grec moderne qui peut donner parfois à ses lecteurs épris d'atticisme et de catégorisations en tous genres l'illusion de pouvoir le classer. Nous avons choisi de nommer cette pratique de la langue grecque, dans le cas de Lucien, *atticité*. En effet, toutes les analyses que nous avons menées, partant des textes de Lucien, relayées par certains réexamens de la critique lucianesque, nous conduisent à penser que l'attique classique (celui des atticistes anciens ou modernes) *n'est pas la norme* de Lucien. Sa norme est l'*atticité*, c'est-à-dire une langue littéraire qui à l'écrit se nourrit des auteurs classiques, sans fétichisme ni servilité, et qui à l'oral accepte les usages des "honnêtes gens" de son temps, à l'écart de tout pédantisme et de tout snobisme.

Pourrait-on alors définir l'*atticité* comme un nouveau classicisme, classicisme du temps de Lucien (et non néo-classicisme), qui reconnaît les valeurs actuelles (et actualisées) de la *paideia*? Afin de poursuivre notre étude en ce sens, nous pouvons procéder à un examen supplémentaire, celui de l'utilisation des mots de la famille de ἄττικός chez Lucien.

II.B

Occurrences.

1. Le mot

ἄττικισμός, que la critique a retranscrit dans chacune des langues d'études (*aticismo*, *atticisme*, *atticismus*), est un mot qui ne se trouve pas chez Lucien. Il est cependant nécessaire de bien comprendre le terme et la notion, passés dans la langue française moderne sous le vocable "atticisme".

1.1 Formation

Comme ἑλληνισμός, dont nous verrons les implications dans la troisième partie de notre travail, ἄττικισμός fait partie d'une série de noms d'action, masculins, formés sur des noms propres, sous-catégorie des noms en -μός. Les mots en -ισμός ont été formés parallèlement aux verbes en -ίζω, aux adverbes en -ιστί et, en partie, aux adjectifs marquant l'appartenance ethnique en -ικός (adjectifs "ktétiques"). Ἀττικισμός a pour correspondant ἄττικίζειν, verbe attesté en attique classique. Ces substantifs en -ισμός ne sont pas très anciens. L'emploi de ces dérivés apparaît assez tard en ionien-attique. Les comiques en utilisent dans un but expressif. Leur système mettra du temps avant de devenir banal et productif⁵⁰⁰. Une fois en usage, ils sont souvent le reflet et le produit d'une époque où le contexte était à la lutte politique ou aux tensions socio-culturelles⁵⁰¹. On peut penser que ces valeurs d'emploi restaient présentes à l'esprit de Lucien et de ses contemporains et devaient rejaillir plus ou moins consciemment sur les autres valeurs et les autres emplois dans de nouveaux contextes. La consultation de *LSJ* et du *DGE* confirme à la fois l'apparition tardive du terme et la fréquence de son utilisation.

1.2 Sens fournis par les dictionnaires

Le sens premier donné par *LSJ* : "siding with Athens, loyalty to her", Thuc. 3.64 ; Thuc.

⁵⁰⁰ Chantraine 1933, 139-140.

⁵⁰¹ V.Berche 1987, 135-139 ; Cazevitz 1989, *passim* ; Hodot 1993, *passim*.

4.133, dans le contexte et chez cet auteur est clairement [1]⁵⁰² politique⁵⁰³.

Paradoxalement, [2]⁵⁰⁴ la dimension linguistique, culturelle et sociale du terme s'affirme par antiphrase avec un premier exemple dans un texte en latin :

Scr. Romae ex. m. Nov. a. 700 (54).

CICERO ATTICO SAL.

O expectatas mihi tuas litteras! O gratum adventum! O constantiam promissi et fidem miram! O navigationem amandam! quam me hercule ego valde timebam recordans superioris tuae transmissionis δέρρεϋς. sed nisi fallor citius te quam scribis videbo. credo enim te putasse tuas mulieres in Apulia esse. quod cum secus erit, quid te Apulia moretur? num Vestorio dandi sunt dies et ille Latinus ἀττικισμὸς ex intervallo regustandus?

"Rome, novembre 54.

O lettre conforme à mes désirs! ô bienheureuse arrivée! ô promesse fidèlement accomplie, parole admirablement tenue! ô l'aimable navigation! A vrai dire j'en avais grand'peur, me rappelant les bâches de ta précédente traversée. Mais si je ne me trompe, je te verrai plus tôt que tu ne me l'écris. Tu me paraissais en effet avoir calculé que ta femme et ta sœur étaient en Apulie ; quand tu verras qu'il n'en est rien, qu'est-ce qui pourrait te retenir en Apulie? Car il te faut consacrer quelques jours à Vestorius et goûter de nouveau après un long temps son atticismos à la mode latine!" (Cic. Att. 4.19.1)⁵⁰⁵

Dans cette lettre, Cicéron cherche à exprimer le sentiment de joie lié à la réception d'une lettre, en y mêlant une certaine malice destinée à faire revenir vers lui le destinataire. Dans le contexte, le sens du mot grec ἀττικισμὸς transcrit en latin apparaît comme synonyme, pour cet écrivain latin, de raffinement de volupté. Mais cette délicatesse est désignée par antiphrase. Il n'y a pas là de renvoi linguistique proprement dit, mais l'allusion à une dimension culturelle au sens large, qui inclut certainement la langue, sa norme, son niveau, son utilisation, et que l'on oppose à un comportement comptable pur et dur. Dans cet exemple, Cicéron fait un *emprunt* de mot au grec pour un *emploi* auquel aucun mot latin ne correspond vraiment. Le sens de ἀττικισμὸς n'est donc plus du tout politique chez lui, mais déjà pour le moins culturel et social.

Le mot se trouve également plus tard sous la forme *atticismos*, insert grec transcrit en caractères latins, chez Quintilien. Dans un développement traitant de l'importance de la lecture, à voix haute ou silencieuse, en relation avec la formation de l'esprit, dans le but d'enrichir au mieux l'âme du futur orateur, **Quintilien emploie le mot en parallèle avec *elegantia* [2a]⁵⁰⁶**

:

Multum autem ueteres etiam Latini conferunt, quamquam plerique plus ingenio quam arte ualuerunt, in primis copiam uerborum: quorum in tragoediis grauitas, in comoediis

⁵⁰² Sens politique.

Pour faciliter la lecture, nous mettons en relief les divers sens que nous rencontrons pour le mot ἀττικισμὸς. Nous attribuons également à chaque sens un n° d'ordre. (Les différentes valeurs d'emploi se regroupent en 3 ensembles : [1], [2], [3]. Il y a évidemment des interférences entre [2] et [3].

⁵⁰³ Chantraine 1933, 139-140.

⁵⁰⁴ Sens culturel et social.

⁵⁰⁵ "La phrase est ironique. Vestorius était un banquier de Pouzzoles, ami d'Atticus et de Cicéron ; on voit par Att., XIV, 12, 3, qu'il n'était bon qu'à aligner des chiffres." Note de L.-A. Constans in Cicéron, *Correspondance*, III, C.U.F.

⁵⁰⁶ Valeur positive.

elegantia et quidam uelut atticismos inueniri potest.

“Bien qu'en général ils aient plus brillé par le talent que par l'art, les anciens poètes latins, eux aussi, apportent beaucoup, surtout pour la richesse du vocabulaire, qui, dans les tragédies, a de la noblesse, dans les comédies, de l'élégance et comme une sorte d'*atticisme*.” (*Institutio Oratoria*, I, 8, 8)

Dans cet extrait, nous retrouvons la dimension culturelle qui se dégageait déjà chez Cicéron et qui cette fois s'applique au jugement sur un genre. Avec ce mot, il s'agit donc bien, chez les latins, d'un concept commode pour caractériser tout ce qui, de près ou de loin, évoque un grand pan de la culture grecque. La connotation est celle d'un certain “esprit” de la langue [2a]⁵⁰⁷ qui, dans ce cas, s'appliquerait à la comédie⁵⁰⁸.

Une autre occurrence chez Quintilien se rapporte plus précisément au style [2b]⁵⁰⁹, mais pas à la langue exactement :

Nam meo quidem iudicio illa est urbanitas, in qua nihil absonum, nihil agreste, nihil inconditum, nihil peregrinum neque sensu neque uerbis neque ore gestuue possit deprendi, ut non tam sit in singulis dictis quam in toto colore dicendi, qualis apud Graecos atticismos ille reddens Athenarum proprium saporem.

“Au vrai, à mon sens, le bon ton suppose qu'il n'y ait rien qui détonne, rien de campagnard, rien de fade, rien d'étranger ni dans la pensée ni dans les mots ni dans la voix ou le geste, si bien qu'il réside moins dans les mots isolés que dans la tonalité générale de l'énoncé; il en est de même chez les Grecs pour ce fameux *atticismos*, qui exprime un certain goût propre à Athènes.” (*Institutio Oratoria* 6, 3, 107)

La dimension linguistique du terme n'est donc pas ce qui est mis en avant dans son utilisation et ses transpositions latines qui précèdent chronologiquement l'époque de Lucien.

[3]⁵¹⁰ Le sens plus restreint s'appliquant à la langue grecque à une époque donnée se retrouve, seulement, d'après *LSJ*, deux siècles après l'époque de Lucien, chez Alciphron (épistolographe du IV^e s.d.n.è.) en 2.4. Le *DGE* donne à propos du terme des références qui recourent celles de *LSJ* : Alciphr.4.19.1 ; Sch.S.OT 543P, cf. Cic.Att.931, Gal.12.971.

[3a]⁵¹¹ Il est particulièrement intéressant de se pencher sur l'extrait de Galien, car cet

⁵⁰⁷ Valeur positive.

⁵⁰⁸ Le débat ici évoqué est vaste et relève de la théorie littéraire. On se contentera ici de donner les fondements de réflexion nécessaires tels que les présente l'édition de l'*Institution oratoire* de J. Cousin, C.U.F., 1975, note complémentaire à VIII, 8, p.175-6 : “ L'*elegantia* est définie déjà par l'*Auct. ad Herennium*, IV, 17 : *Elegantia est quae facit ut unum quidque pure et aperte dici uideatur. Haec tribuitur in latinitatem et explanationem. Latinitas est quae sermonem purum conseruat ab omni uitio remotum. Explanation est quae reddit apertam et dilucidam orationem.* A l'*elegantia* de l'*Auctor* répond chez Théophraste : ἑλληνισμός, σαφήνεια, πρέπον. (...) L'*atticisme*, tel que l'entend Quintilien, sera défini par lui en VI, 3, 107 (...) Mais quel est le *propius sapor* d'Athènes? En outre, on peut être surpris par cet éloge de l'*atticisme* de la comédie latine, si on rapproche ce passage du livre I de ce qui est dit au livre X, 1, 100 : *Vix leuem consequimur umbram, adeo ut mihi sermo ipse Romanus non recipere uideatur illam solis concessam Atticis uenerem*, et à propos des “attiques” latins : *carent cultu atque sententiis, Attici scilicet* (X, 2, 17).”

⁵⁰⁹ Marque de snobisme.

⁵¹⁰ Sens littéraire et linguistique.

⁵¹¹ Retenue du style.

auteur est un contemporain de Lucien. On sait à présent que Lucien a en commun avec Galien une part non négligeable de son lexique, rapprochement également signalé du point de vue culturel par Jones 1986⁵¹² : Galien, *De compositione medicamentorum secundum locos*, x, vol.12, p.971⁵¹³, commentant Archigène à propos de ce que ce dernier écrit sur certaines inflammations (*Quae Archigenes scripsit ad gurguliones inflammatos*), évoque la notion d'*atticisme* en ce qu'elle se rapporte à un enjeu de nomination médicale :

αὐτὸς δὲ οὐ κίονος ἔγραψεν, ἀλλὰ σταφυλῆς χαλασθείσης, ὁμοίως τοῖς πολλοῖς ἡγούμενος τὴν φλεγμονὴν τοῦ κίονος σταφυλὴν ὀνομάζεσθαι καὶ τί θαυμαστὸν ὅπου καὶ τῶν καθ' ἡμᾶς τις ἐπ' Ἀττικισμῷ σεμνυνόμενος, ὡς τὸ μῦθον αὐτὸ σταφυλὴν ὀνομάζεσθαι.

"Et lui-même n'a pas écrit de la luette grêlée, mais de la grappe grêlée, estimant, pareillement à la plupart, que l'inflammation de la luette s'appelle grappe, et qu'y a-t-il là d'étonnant quand, même parmi nos contemporains, quelqu'un, par atticisme, se glorifie de nommer grappe le sexe même."

On peut constater que pour Galien le terme est sans ambiguïté une forme de **snobisme de la langue [3a à rapprocher de 2b]**, qui, en l'occurrence, alors qu'il prétend à la précision, mène à une impropriété. Cette intervention n'est pas isolée dans les écrits de Galien⁵¹⁴. Le médecin se rapporte indirectement à cette question de langue dans d'autres passages en évoquant des mots de la famille de ἀττικός, pour produire des notations qui se rapportent à la notion d'*atticisme*. Il met cette notion en rapport avec la langue d'Hippocrate⁵¹⁵ ; il regrette les solécismes commis par d'autres et appelle au respect de l' "usage en vigueur" (τῇ κρατούσῃ συνηθείᾳ) dans la langue attique pour les appellations médicales⁵¹⁶ ; à cause de ceux qui ne respectent pas cet usage en vigueur des mots attiques, il annonce un traité "du bon usage de ces termes" (πραγματεία)⁵¹⁷ ; c'est donc en toute logique, dans un texte fondamental et clair, qu'il pose son rapport à l'*atticisme*⁵¹⁸.

Galien y explique que [3b]⁵¹⁹ **les mots attiques ont été les premiers en vigueur**, mais six cents ans auparavant, qu'il les réutilise quand cela est possible, sans snobisme, mais qu'il **faut également, quand cela est nécessaire, utiliser des termes nouveaux [3c]**⁵²⁰. Le sous-titre donné au passage dans lequel Galien pose ces précautions linguistiques est déjà explicite : deux mots désignent la même chose, l'un d'usage récent, assez précis, mais dont l'anatticité n'est plus identifiée par les locuteurs ; l'autre d'origine attique et d'usage courant au point qu'il s'est figé dans certaines expressions médicales du temps⁵²¹ : Περὶ συκαμίνων, ἃ καὶ μόρα καλοῦσι, "Des mûres, qu'on appelle aussi 'mores'".

⁵¹² Jones 1986, 9, 10, 19, 26, 30, 32, 70, 114 ; à propos de Galien mentionnant Lucien : 19, 41, 114, 145 ; Galien comparé à Lucien : 47, 82-83, 87, 95, 105n., 107, 116, 150, 151.

⁵¹³ Je cite Galien selon les références de Kühn 1821-1833. On se reportera également à l'index de Gippert 1997.

⁵¹⁴ Cf. index à l'édition Kühn 1821-1833 de Galien, XX, 78, s.v. *attica*.

⁵¹⁵ Cf. Galien XVIII, ii, 319.

⁵¹⁶ Cf. Galien XIII, 407-9.

⁵¹⁷ Cf. Galien XIX, 61.

⁵¹⁸ Cf. Blair Edlow 1977, 19, 21, 24-28, 32-39, pour le rapport de Galien à l'écriture, notamment d'un point de vue linguistique.

⁵¹⁹ Vocabulaire des anciens (point de vue diachronique).

⁵²⁰ Formes propres à l'attique par opposition à formes de koiné (point de vue synchronique).

⁵²¹ Cf. Galien V, 584-585.

L'atticisme, en idéologie et en vocabulaire, touche ainsi un autre domaine scientifique, et littéraire encore, la médecine. C'est une preuve supplémentaire de sa dimension non négligeable et de son extension, sous cette forme sociolinguistique, à l'époque de Lucien. Le médecin Galien, sous la pression linguistique de son époque, est contraint de faire et fait un travail de linguiste⁵²².

Au regard de ces premiers sens et des implications qu'ils engagent dans les contextes dans lesquels ils sont utilisés, on peut émettre comme première hypothèse que Lucien, lui, pourrait avoir pris soin d'éviter le mot ἄττικισμός pour différentes raisons. En effet, il connaît nécessairement le mot, que Cicéron emploie déjà deux siècles auparavant. Or, même si la vie, la formation, et la personnalité de Lucien nous restent relativement floues, il demeure la quasi-certitude qu'il fut un professionnel de la parole. A ce titre, il ne pouvait manquer de connaître les usages contemporains, donc les valeurs d'emploi d'un mot.

Une autre hypothèse de réflexion pourrait être que le mot était trop connoté, trop utilisé ou trop snob. Le texte de Cicéron peut être interprété ainsi, de même que les notations de Galien, contemporain de Lucien. Le mot "*atticisme*" n'est compris par ses utilisateurs de langue latine que comme l'expression d'un certain raffinement, qui s'exprime dans leur langue par *un mot allogène*. Pour un écrivain technique de langue grecque du II^e s.d.n.è., il conduit à des impropriétés qui sont peu pardonnables, dans la mesure où elles se fondent sur une volonté de distinction sociale qui usurpe des emplois. On peut songer par exemple, pour se représenter les effets de ces emplois, à tous les snobismes langagiers possibles exprimés par l'utilisation d'autres langues en français, avec l'anglo-américain, mais aussi l'espagnol, l'italien. Pour ce qui est de l'époque de Lucien, en outre, s'il avait été un atticiste, il ne serait pas allé employer le mot. Car, pour un atticiste, le mode d'expression atticiste n'est pas marqué ; ce mode d'expression est la façon "normale" et seule envisageable de s'exprimer⁵²³. D'autre part et enfin, si Lucien n'a pas été vraiment un atticiste, mais simplement un "honnête homme" du langage, il pouvait avoir intérêt à ne pas entrer dans le débat, pour ne pas faire de publicité à ce courant qu'il désapprouvait.

1.3 ἄττικισμός chez d'autres auteurs

Il faut peut être cependant relativiser l'importance de ἄττικισμός. Afin d'examiner ce point de vue, on peut étudier l'apparition du mot chez d'autres auteurs, telle qu'elle est signalée par le TLG.

Le sens linguistique [3]⁵²⁴ se trouve chez Denys d'Halicarnasse, en *De imitatione (fragmenta)*, Fragment 31, 5, 1. Denys d'Halicarnasse est le seul auteur antérieur à Lucien chez lequel le mot est signalé. Les références effectuent ensuite un bond en avant de plusieurs siècles

⁵²² Gippert 1997, 176 recense les occurrences, chez Galien, des mots de la famille de ἄττικός, ce qui ouvre la perspective d'un fructueux travail sur la définition de l'atticisme chez cet auteur en particulier; ἄττικισμός est absent de l'index cependant, alors que des occurrences existent chez Galien: ἄττικά ἄττικός ἄττική ἄττικήν ἄττικίζειν ἄττικίζοντας ἄττικίζοντες ἄττικόντων ἄττικίσεων ἄττικοί ἄττικόν ἄττικός ἄττικοῦ ἄττικούς.

⁵²³ Cf. *Lexiphanès*, 19-20: Lexiphanès ne comprend pas ce que lui veulent Lycinos et Sopolis.

⁵²⁴ Cf. *supra* pp.178-9.

et signalent le mot, toujours dans une optique linguistique [3], chez Libanios (*Characteres epistolici*, 47), chez Isidore de Péluse citant Plutarque (*Epistulae*, 2, 42, citant Plutarque, *Fragment* 186.), chez Photius à plusieurs reprises (*Bibliotheca*, Codex 85, Bekker p.65a et b ; Codex 279, Bekker p. 533b). Enfin le mot est encore présent au XII^e s.d.n.è. chez Eustathe (*Commentarii ad Homeri Iliadem*, vol.1, 170; 3, 287, 903 ; *Commentarii ad Homeri Odysseam*, Vol. 1, 238, 385, 399.). Chez ce dernier, s'agissant d'un texte de commentaire, le mot correspond à un regard philologique sur le texte homérique : "atticisme" est à comprendre comme **"forme propre à l'attique" par opposition à "forme de koiné"** [3c] ; mais **pour Eustathe, la notion d'atticisme recouvre aussi des figures de style** [3d]⁵²⁵. Quoi qu'il en soit, l'atticisme n'est plus conçu chez lui comme le nom d'un terrain de polémique linguistique.

Toute une série de scolies chez divers auteurs réutilise également le terme dans son acception sociolinguistique avec **une nuance stylistique** [3], s'agissant d'auteurs qui précèdent chronologiquement Lucien⁵²⁶. Deux autres scolies concernent des textes de Lucien et utilisent également le terme. La première concerne *Nigrinos*, 31, à propos de εἰκάζειν κτλ.] et de ce qui suit. Le texte de Lucien à ce moment critique la vie des gens qui résident à Rome et sont prêts à tout pour ne pas perdre la face dans le jeu social. Lucien décrit cela avec finesse et discernement, dans une langue grecque claire, si bien que la main note : ὥραϊα πάντα καὶ ἀττικισμοῦ πλήρη, "Tout [ce passage] est bienvenu et rempli d'atticisme".

La seconde concerne une expression de *La double accusation*, 34 : ὡς θοϊμάτιον τοῦτο τὸ 'Ελληνικόν], contenue dans l'intervention finale de *l'orateur syrien*. Le Syrien donne comme dernier argument en défense, alors qu'il est accusé d'avoir gauchi le genre dialogué, qu'on ne peut lui reprocher de "lui [scil. au dialogue] avoir arraché son habit grec pour le revêtir d'un habit barbare, quoi qu'[il] passe lui-même pour un barbare." Le scoliaste procède alors à un long commentaire qui, pour expliquer son propre emploi de la dénomination *atticisme* concernant la notation, produit pour ainsi dire une prosopopée de Lucien:

τὸν ἀττικισμὸν φησι καὶ τὸ τῆς λέξεως ἀνθηρὸν καὶ διεσμιλευμένον· οὐ γάρ φησιν 'ὡς Σύρος καὶ ἐκ βαρβάρων τὴν λέξιν ἐκιβδήλευσα τοῦ λόγου, βαρβαρισμοῖς αὐτὸν διαλαβὼν καὶ σολοικισμοῖς', ἀλλὰ 'τὸ πρέπον αὐτῷ διετήρησα τῇ λέξει εἰς τὸν Πλατωνικὸν τρόπον'.

"Il parle de son [scil. du dialogue] *atticisme* et de l'éclat et du raffinement du style: en effet il ne dit pas 'Comme Syrien et faisant partie des barbares j'ai altéré le style du dialogue, me saisissant de lui par des barbarismes et des solécismes', mais 'je lui ai conservé la bienséance en matière de style, à la manière de Platon'."

Enfin le terme est utilisé souvent par la *Souda* pour des catégorisations : sous la lettre

⁵²⁵ Noter le sens très concret que le mot prend chez cet auteur.

⁵²⁶ Scolie chez Eschine, (*scholia vetera*), 3, scolie 107 : μαντεύαν ἐμαντεύσατο] ἀττικισμός ἐστιν ὡς τὸ ἀποδρᾶς ᾤχετο. *Vat. Laur.* Scolie chez Eschyle, in *Prometheum vinctum*, vers 909, in DPWX : γάμον γαμῆιν] Ἀττικισμός. Scolie chez Aristophane, *Glossae in plutum*, vers 250, τὸν υἱὸν τὸν μόνον] ἀττικισμοὶ τῶν ἄρθρων. Scolie chez Homère, *Odyssee*, 1.1-309 ἀνδρα] περὶ τοῦ ἀνδρὸς τοῦ πολυτρόπου. λέγεται δὲ Ἀττικισμός. Scolie chez Nicandre, in *Theriaca*, 268a : ὀλκαίης· ἀττικισμός τριήρεος, νεῶς, πλοίου μακροῦ ; Scolie chez Sophocle, in *Ajace*, 214b : ἀλέγω· ἀντὶ τοῦ λέξω. Ἀττικισμός.

alpha, à l'entrée 4360 (in *TLG-ROM*), le terme définit comme *atticisme* une manière d'être d'une part, d'autre part, du point de vue de la langue écrite, toute tournure qui n'est pas d'usage commun, mais qu'on trouve chez un auteur attique :

Ἀττικισμός· ἡ πρὸς τοὺς Ἀττικοὺς οἰκειότης καὶ εὐνοία· ὡς Λακωνισμός, ἡ πρὸς τοὺς Λάκωνας. καὶ Ἀττικοῖς γράμμασι, Δημοσθένους κατὰ Νεαίρας, ἀντὶ τοῦ παλαιοῦς.⁵²⁷

"Atticisme : chez les Attiques, la *propriété et l'élégance du style* [3a], de même laconisme chez les Laconiens; en littérature grecque aussi, Démosthènes, Contre Néaerea, en regard de l'usage des Anciens [3b]."

Dans cette perspective, la traduction française de Ἀττικισμός, "atticisme" connaîtra une belle carrière dès son apparition. Le dictionnaire *Littre* place dès lors le sens "culturel" au premier rang :

"Atticisme:

1) **Délicatesse de goût et de langage** [2]. "Princes qui ont su joindre aux plus belles et aux plus hautes connaissances, et l'*atticisme* des Grecs et l'*urbanité* des Romains", **La Bruy.** 12. "Plaisanteries qui n'avaient rien de l'*atticisme grec*", **Volt. Jenni**, 7.

2) **Terme de grammaire grecque. Forme particulière au dialecte attique** [3]. — **E.** *Atticismus*, de Ἀττικισμός, d'Ἀττικός, attique ; ainsi dit parce que le parler et les écrits des Athéniens étaient renommés pour **une fleur particulière d'élégance** [3].⁵²⁸

Dans la critique lucianesque récente, dans une perspective de théorisation, l'utilisation du mot remonte à Chabert 1897 et Schmid 1887-97. Mais, comme nous l'avons noté, les premiers successeurs de Lucien dans la carrière littéraire et les mains des scoliastes ont fortement influencé la réception de Lucien et les horizons d'attente de ses lecteurs. On peut donc penser que, depuis le II^e s.d.n.è., en lisant Lucien, on s'attendait à trouver *des atticismes* (linguistiques) [3] et *de l'atticisme* (culturel, au sens large) [2], notion dont la définition variait au fur et à mesure que l'on s'éloignait dans le temps du moment de production de l'œuvre.

2 Ἀττικισμός et son rapport à Lucien.

Le mot Ἀττικισμός lui-même n'est donc pas chez Lucien, mais tout y fait référence, à commencer par les occurrences de mots de la même famille. On peut suivre, afin d'étudier la notion sémantique, la chaîne de dérivation: Ἀττικός Ἀττικῶς Ἀττικίζω Ἀττίκισις

⁵²⁷ V. aussi pour des réutilisations du terme dans la *Souda*, avec l'un ou l'autre sens : εἰ, 190, ligne 6 ; λ, 69, ligne 1 ; 858, ligne 5 ; π, 29, ligne 5.

⁵²⁸ V. aussi e.g. le *Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française*, Paul Robert, Ed. 1951, qui reprend les sens donnés par Littré et ajoute : " — *Par ext.* Se dit d'un style élégant et pur. "Il y a une grande qualité de style qui ne repousse pas l'antithèse, mais qui ne la recherche pas, qui vise la clarté plus que la profondeur et qui, par le naturel et la simplicité, donne la sensation du style français éminemment spontané et classique. Cette qualité, nous l'appellerons l'**atticisme**." **ALBALAT, Formation du style**, XIV ; "...le talent de conversation et cet **atticisme** si familier à Paris, ..." **BALZ, Honorine** ; "...cette sorte d'**atticisme** qui n'a plus d'autre patrie que la France." **GIDE Journal**."

ἄττικιστί ἄττικισμός ἄττικιστής ἄττικηρῶς ψευδαττικός ὑπεραττικός
ὑπεραττικίζω ἀναττικός.

2.1 ἄττικός

L'adjectif est assez fréquemment utilisé par Lucien. ἄττικός, adjectif ktétique en -ικός, tiré de ἄθῆναι⁵²⁹, signifie d'abord "d'Athènes", selon Chantraine 1968. "Il s'applique en principe à des choses (drachmes, vaisseaux), rarement à des personnes, et à des femmes plutôt qu'à des hommes.(...) ἄττικός alors est employé avec une intention expressive ou plaisante; (...) le féminin ἄττική (γῆ) désigne le territoire. Dans le vocabulaire des grammairiens ἄττικός se dit de la langue, du style, des écrivains attiques."⁵³⁰

Les distinctions de Chantraine s'appliquent à Lucien.

[a] Le sens "géographique" se voit régulièrement utilisé, en *Muscae encomium*, 11 ; *Icaromenippus*, 18 ; *Timon*, 7, 30 ; *Bis accusatus sive tribunalia*, 9 ; *Philopseudes sive incredulus*, 3 ; *De mercede conductis potentium familiaribus*, 35 ; *De saltatione*, 39, 40 ; *Lexiphanes*, 23 ; *Pseudologista*, 15 ; *Navigium*, 6. Dans deux cas, l'évocation géographique est également en rapport avec la langue.

Dans *Le pseudologiste*, l'accusateur de Lucien lui reproche, pour avoir utilisé le mot ἀποφράς, de franchir :

τοὺς ὅρους τοὺς Ἀττικούς.

"les limites attiques." (*Le pseudologiste*, 11)

Dans le *Timon*, l'assimilation du lieu à la langue est davantage de l'ordre du lieu commun satirique. Les querelles de mots pullulent chez les Athéniens, déclare Zeus, et c'est la raison pour laquelle il n'a pas regardé l'Attique depuis longtemps :

πολὺν ἤδη χρόνον οὐδὲ ἀπέβλεψα ἐς τὴν Ἀττικὴν.

"Cela fait déjà longtemps que je n'ai pas tourné les yeux vers l'Attique." (*Timon*, 9)

[b] Le sens concernant la monnaie revient souvent, parfois sans cohérence avec l'époque, ou parfois dans un décrochage temporel total comme dans *Les sectes à l'encan*, 27. D'autres emplois de l'adjectif avec une unité monétaire se trouvent en *Alexandre*, 49 et *Navigium*, 13. Une occurrence, celle de *Sur le deuil*, 10, est intéressante. Lucien, réfléchissant sur les croyances liées au deuil, commente le rite de l'obole destinée au passage. La (fausse) question qui consiste à savoir quelle est l'obole en vigueur "en bas" est l'occasion d'opposer deux autres adjectifs à ἄττικός :

⁵²⁹ Sur la formation de l'adjectif, Chantraine, dans la partie *Etymologie* de l'article du *DELG*, rappelle aussi le féminin Ἀθικ [qui a la structure d'un hypocoristique : finale réduite précédée d'une gémée plus ou moins expressive], et les formes épigraphiques de l'adjectif : Ἀθικος — Ἀθικος. La forme usuelle en littérature présente la gémation de la dentale, mais en a perdu l'aspiration.

⁵³⁰ Chantraine *DELG*, s.v. ἄττικός.

εἰ δύναται παρ' ἐκείνοις Ἀττικὸς ἢ Μακεδονικὸς ἢ Αἰγιναιὸς ὀβολός.

[Ils ne se demandent pas] si c'est l'obole attique, macédonienne, ou éginienne qui a cours chez eux [scil. les infernaux].” (Sur le deuil, 10)

[c] L'emploi de l'adjectif au masculin concerne deux substantivations intéressantes; sur un ton apparemment sérieux en *Contre un bibliomane ignorant*, 2 et 24 ; mais pour l'emploi de *Lexiphanès*, la notation contient un diminutif dont la charge ironique, voire sexuelle⁵³¹, à visée de ridiculisation de l' "œuvre" de Lexiphanès, est évidente. Il s'agit de faire la satire d'un snobisme sociolinguistique reposant sur une fausse et précieuse déférence envers un esclave nommé *Attikion* (*Petitattique*), lequel apparaît justement dans l' "œuvre" surchargée d'atticisme de Lexiphanès. Lexiphanès, le rencontrant, s'exclame :

Εὖ γε, ὦ Ἀττικίων, ὅτι μοι ἄβατον ἐποίησας τὸ πολὺ τῆς ὁδοῦ.

“Vraiment quelle bonne chose, *Petitattique*, de m'avoir rendu impénétrable une bonne partie du chemin.” (*Lexiphanès*, 3)

[d] Enfin l'usage culturel et l'usage linguistique se recoupent souvent. La notation est principalement (socio-)culturelle en *Fugitivi*, 24 et *Scytha*, 3, 7 et 10. En revanche la dimension linguistique est fortement présente, voire prend le dessus dans les connotations de l'adjectif, en ce qui concerne les notations de *Lis consonantium* 7- 8 ; *Adversus indoctum et libros multos ementem*, 26 ; *Rhetorum praeceptor*, 16 ; *Imagines*, 15 ; *Quomodo historia conscribenda sit*, 15, 21 ; *Zeuxis*, 2 ; *Scytha*, 10 ; *Prometheus es in verbis*, 1, 2 ; *Soloecista*, 6, 7.

Parmi ces notations, il faut choisir celle qui se trouve dans un des opuscules *a priori* les moins linguistiques : *Zeuxis* ou *Antiochos*. Dès le début (§1 et 2), Lucien semble faire mine d'exposer ses états d'âme en regard du succès de ses lectures. Ce qui ne va pas, pour lui, est qu'on le prise, non en raison de sa conformité aux canons "classiques" de la langue et de la littérature grecques antiques, mais en raison justement de la "nouveau" de ses productions. Disons-le d'emblée et explicitement : cette modestie et ces scrupules sont à lire *au moins* au deuxième degré. C'est-à-dire encore que Lucien est tout à fait conscient de la nouveauté de ses productions, qu'il l'assume, et que ce n'est que par convention qu'il regrette de ne peut-être pas faire preuve de la "grâce attique" nécessaire. Ainsi il se dit à lui-même :

οὐκοῦν τοῦτο μόνον χάριεν τοῖς ἔνεστιν, ὅτι μὴ συνήθη μηδὲ κατὰ τὸ κοινὸν βαδίζει τοῖς ἄλλοις, ὀνομάτων δὲ ἄρα καλῶν ἐν αὐτοῖς καὶ πρὸς τὸν ἀρχαῖον κανόνα συγκειμένων ἢ νοῦ ὀξέος ἢ περινοίας τινὸς ἢ χάριτος Ἀττικῆς ἢ ἀρμονίας ἢ τέχνης τῆς ἐφ' ἅπασι, τούτων δὲ πόρρω ἴσως τοῦμόν.

“Eh bien, voici donc la seule grâce de mes écrits : ne pas fonctionner de manière habituelle et commune, et ne pas posséder en eux de bien beaux mots conformes au canon antique ; être dépourvus de vivacité d'esprit, de quelque finesse, de quelque grâce attique, d'harmonie, de l'art qui règle tout cela ; et, peut-être, tenir mon œuvre éloignée de ces qualités.” (*Zeuxis* ou *Antiochos*, 2)

Là se situe bien, dans le ton, et en creux, une définition claire d'atticité sans atticisme, grâce à l'adjectif Ἀττικός.

⁵³¹ Je choisis de rendre snobisme, préciosité et allusion à la sexualité, en proposant une traduction qui respecte l'ambiguïté de la réplique. Je me fonde pour cela sur l'intention de Lucien dans cet opuscule d'une part ; d'autre part sur les autres utilisations qu'il fait de l'adjectif ἄβατος, notamment en *Les amis du mensonge* 7, où la dimension sexuelle apparaît.

Les usages concernant la géographie et la langue sont donc extrêmement présents dans des opuscules où la langue grecque se trouve, selon une perspective ou une autre, mise en question. Pour ce qui est du sens linguistique à proprement parler, il se retrouve sans surprise dans les œuvres où les questions de style, de philologie ou de grammaire affleurent, mais pas exclusivement. Lucien est donc tout à fait conscient de la valeur de l'adjectif et de sa portée dans ces contextes spécifiques. Il l'utilise de préférence au mot "atticisme", peut-être dans la mesure où cela constitue un raffinement véritablement plus attique, qui n'a pas besoin de se dire pour être reconnu.

Ἀττικισμός, en tant que dérivé, devait "sentir son grammairien" et par là nuire à l'élégance ou à la sobriété, gage d'un "atticité véritable"⁵³². Ἀττικός participe de la double stratégie, d'évitement de l'étiquette d'atticisme, et de reconnaissance d'une *atticité* véritable.

[e] *LSJ* donne pour ἄττικός les sens dégagés par l'étude de Chantraine 1968 :

I Attique, Athénien, Sol.2, Alc.32, Aesch.*Eum.*681, etc; σφόδρ' αὐτὰς Ἀττικὰς, *of true attic breed, de souche attique véritable*; avec l'intention plaisante évoquée ci-dessus, Aristoph. *Lys.*56; ὁ Ἀττικὸς παροῖκος, *prov. of a troublesome neighbour, origine d'un voisin à problèmes*, Arist. *Rh.*1395a18.

II La terre (attique); le territoire attique, Hdt.5.76 etc.

III Gramm.: les écrivains attiques, Longin 34.2, Phryn.302; Dem.59.76, Paus 6.19.6.

En plus des sens dégagés par Chantraine 1968, *LSJ* signale également l'utilisation de l'adjectif dans l'expression ἄττικόν σχῆμα, utilisation du nominatif pour le vocatif, évoqué chez Apollonius Dyscolus au II^e s.d.n.è., *Synt.*214.2 ; utilisation également signalée avec un autre terme de rhétorique, χρῆσις *ibid.*, et A.D. 59.20 ; enfin τό ἄττικόν, le *style attique*, est signalé en Plu 2.79d : *l'usage attique*.

L'adverbe. en -κῶς est signalé en Dem.16.2 *codd.*, Luc.*Sol.*6 : comp.-ώτερον A.D. *Adv.*132.20.

LSJ permet de constater immédiatement que l'usage "grammatical"(III), assez développé chez Lucien, l'est également chez d'autres auteurs du II^e s.d.n.è.

Le *DGE* reprend les précisions qui concernent ce sens "grammatical". On signale en premier lieu le jeu de mot de Cicéron sur le nom de son destinataire, *Atticus*, en Cic. *Att.*1.1, titre: "*quae laudas ex orationibus... multo mihi ὁ Ἀττικώτερος videntur.*" Comme adjectif, le mot peut désigner une propriété du dialecte attique, par exemple l'usage du nominatif pour le vocatif. Il est donc aussi signalé comme associé à σχῆμα, A.D.*Synt.*214.2, à χρῆσις, A.D.*Synt.*59.20, mais aussi à λέξις, Ath.366d. Or Apollonius Dyscolus et Athénée, respectivement du II^e s.d.n.è. et du II/III^e s.d.n.è. sont, l'un contemporain de Lucien, l'autre de peu postérieur à lui. Ces références témoignent non seulement d'un élargissement du sens de l'adjectif, mais encore du fait que cet élargissement a lieu à une époque en contact avec l'époque de production des textes de Lucien.

⁵³² Cf. l'inflation suffixale en français contemporain : *complexifier* quand *compliquer* suffirait, ou *remédiation* pour *remède*, etc.

Substantivé, au neutre singulier, ἄττικόν est signalé par le *DGE* comme désignant le style attique en Plu.2.79d, et au sens grammatical en *POxy*.1012.17.3. Là encore ces références sont très éloquents, en cela qu'elles correspondent à l'époque de Lucien, ou à une époque à peine postérieure à la sienne, puisque le papyrus cité en référence est un traité de composition littéraire datant du III^e s.d.n.è.⁵³³

Le début de la description de ce papyrus indique clairement que l'adjectif ἄττικός se trouve au cœur d'un réseau d'enjeux sociolinguistiques : "1012, Treatise of Literary Composition, Height 33,5 cm, Third century, Plate IV (Frs 1-3) The following fairly extensive fragments of a prose treatise of the Roman period proceed from the same large literary find to which we owe 841-4, 852-3, and, in the present volume, also 1016-17. How precisely the subject of the treatise is to be defined is not immediately clear. There is a considerable diversity of topics: an analysis of the characteristics of Lysias (A), observations on systems of Ethics (B), a collection of instances of omission and suppression of names or facts in various prose writers (C), criticism of the 'orators' for belittling the achievement of Philip (D), censure of the diction of Xenophon (F), a words of lists having double meanings, which in Attic, though not elsewhere, were distinguished by different accents, and of other 'Atticisms' and 'Hellenisms' (G)."⁵³⁴

Le fragment se présente ainsi :

.
] α . [.] . [
 Ελλη|ν|ισμος [
] . [.] ν Αττικον]
] εσιν Ελληνι [
 5 Α]ττικον [
 Ελληνισμο|ς
] ν Αττι|κον
] Ελλην|ισμος
 Αττικ|ον [

Un tel fragment signifie que le sentiment de l'"attique" comme norme est bien réel. Pour les usagers, il s'agit de fixer pour un temps ce qui se rapproche de cette norme. Mais cela atteste en même temps d'autres usages qui ne sont pas distingués forcément comme fautifs. Il n'est pas interdit de penser que de tels traités, à l'usage répandu chez les grammairiens, avaient de l'influence sur la langue écrite des lecteurs, mais influençaient également, au moins temporairement, leurs productions orales.

Face à des élèves bilingues ou fortement germanophones des Lycées français de Vienne, de Munich, ou franco-allemand de Sarrebruck, j'ai pu constater, *mutatis mutandis*, un phénomène du même type concernant certains traits de leur lexique français. Par exemple, à force de répétition et de vigilance linguistique, le maître peut obtenir dans leur discours en classe

⁵³³ *POxy* 7, ix, "Table of papyri"

⁵³⁴ Hunt 1910, 82.

la substitution de l'expression "metteur en scène" au mot français employé en (et donc devenu) allemand "Regisseur", que les élèves prennent pour du "bon français", puisqu'ils perçoivent confusément que le mot "vient du français", "sonne français" ou "est français" dans le lexique allemand. Et en rappelant plusieurs fois la "correction" du terme "metteur en scène", l'enseignant en vient à faire adopter le terme à ses élèves, au moins jusqu'aux grandes vacances.

De même au masculin pluriel, l'adjectif Ἀττικοί, substantivé, acquiert à nouveau un sens sociolinguistique bien distinct de celui de "les Athéniens": en Longin.34.2 (*De sublimitate*), il signifie "les atticistes" (que l'on pourrait traduire par "les Attiques"), c'est-à-dire ceux qui écrivent ou parlent le dialecte attique. Ici encore il s'agit d'une référence à un auteur du premier s.d.n.è.

Rappelons-le, Lucien utilise également les potentialités de substantivation de cet adjectif : il met en scène ironiquement un personnage de ce nom en *Contre un bibliomane ignorant*, 24. Et le *DGE*, pour toutes les références qu'il propose concernant ce nom, signale des personnages ou des auteurs de notre ère.

Un sens sociolinguistique de l'adjectif Ἀττικός se dégage donc à partir du I^{er} s. d.n.è., par élargissement métonymique pourrait-on dire. "Attique" au sens stylistique et grammatical signifie alors "atticiste", ou "atticisant", renvoie donc à une attitude (en théorie) systématique, ou normative, ou défensive, ou puriste, en matière de langue. *A priori*, l'adjectif, s'il est utilisé aux I^{er}, II^e, et III^e s.d.n.è. n'est pas indice de modernité, mais plutôt de conformisme.

Ce conformisme résume le jugement que la critique a jusqu'alors porté sur Lucien en matière d'atticisme⁵³⁵. Mais le détail des utilisations de l'adjectif (et de l'adverbe) laisse apparaître d'autres nuances parmi les leurres classicistes dispersés dans ses opuscules par notre auteur.

On peut raisonnablement en conclure que l'adjectif Ἀττικός est ce qui désigne en matière de langue dans le grec du I^{er} et II^e s.d.n.è. non seulement l'usage de l'attique correspondant à la norme haute d'une utilisation écrite littéraire, mais encore toute une série d'utilisations plus parcellaires, qui vont de tours syntaxiques à des expressions destinées à s'insérer dans une mise en œuvre d'une langue grecque qui variera selon la situation de communication, l'enjeu culturel, ou la qualité des producteurs ou des locuteurs.

2.2 ἈΤΤΙΚΩΣ

L'adverbe Ἀττικῶς a une signification linguistique dès l'époque classique : "en dialecte attique", que l'on retrouve en D.16.2, mais surtout, au II^e s.d.n.è., chez Galien⁵³⁶, et chez Lucien lui-même. L'adverbe se trouve dans *Le soléciste ou le pseudosophe*, 6, où il convient de modifier la traduction du passage proposée par Bompaire 1994.

Il faut en premier lieu rappeler la situation du dialogue à travers le résumé donné par Bompaire 1998⁵³⁷ : "(Il est impossible de résumer en détail ce catalogue de remarques linguistiques)—Le sophiste-soléciste prétend ne point faire de solécismes mais Loukianos met en doute sa capacité à les identifier. Et il fait exprès une première faute que son interlocuteur ne

⁵³⁵ Cf. notre introduction et *supra* II, A.

⁵³⁶ Galien 13.16

⁵³⁷ Bompaire 1998, notice du *Soléciste*, 231-240.

voit pas, puis une seconde, puis une troisième dans les mêmes conditions (1). Le jeu continue avec une demi-douzaine de solécismes insérés par Loukianos dans ses propres phrases, sans que le sophiste aperçoive quoi que ce soit (2-4). Loukianos rappelle la façon dont Socrate de Mopse, qu'il a entendu en Egypte, corrigeait les solécistes sans vouloir les vexer (...) (5-7)⁵³⁸. Le texte et la traduction proposée sont alors les suivants :

Εἰώθει δὲ καὶ πρὸς τοὺς σολοικίζοντας Ἀττικῶς παίζειν ἀνεπαχθῶς· πρὸς γοῦν τὸν εἰπόντα, Νῶι τοῦτο δοκεῖ, Σύ, ἔφη, καὶ νῶιν ἐρεῖς ὡς ἀμαρτάνομεν.

*"Il avait l'habitude de railler aussi, sans les offenser, les solécistes à la mode attique. Ainsi donc en réplique à celui qui disait 'C'est notre avis... nous deux', il disait 'Tu diras aussi... à nous deux que nous faisons une faute'."*⁵³⁹ (Le soléciste, 6)

Cette traduction doit être modifiée pour trois raisons.

La première est d'ordre lexicographique. Nous choisissons de suivre le *DGE*, ses références et sa traduction de l'adverbe. En ce qui concerne le contexte ensuite, il faut prendre en compte deux autres raisons : le grammairien Socrate de Mopse, qui est dit avoir été rencontré en Egypte par Loukianos d'une part ; d'autre part, la critique philologique rétrospective.

La rencontre avec Socrate de Mopse a lieu en Egypte, qui est une terre d'utilisation du grec impérial. Certes l'effet de mode n'est pas une hypothèse à écarter dans la traduction de l'adverbe mais, dans cette contrée, cet effet est moins présent à coup sûr que dans des centres comme Athènes ou Rome.

La situation de communication relève de l'oral : elle est le reflet d'une situation de contact et non de grec écrit, comme beaucoup d'autres notations linguistiques de Lucien. On peut supposer, comme y invite également εἰώθει, qu'elle reflète un usage courant.

D'où traduire "à la mode attique" apparaît de parti pris par l'usage du mot "mode". C'est envisager l'atticisme dans sa dimension culturelle, et l'erreur commise comme une faute de goût. Or on ne peut totalement exclure que l'erreur est d'usage ou corresponde à une anacoluthe. La traduction "en attique" convient donc davantage. Cela donne la traduction suivante :

"Il avait l'habitude de railler aussi, sans les offenser, les gens qui commettaient des solécismes en attique. Donc à l'homme qui disait 'Nous deux il semble', il répondit : 'A nous deux aussi tu diras que nous nous trompons'." (Le soléciste, 6)

Mais notons bien que le soléciste apparaît tout au long de l'opuscule comme n'ayant vraiment pas conscience de faire des fautes de langue. Ou bien donc il s'agit d'une stylisation et d'une ridiculisation appuyées ; ou bien Lucien, sous couvert de satire, présente des usages de la langue parlée, voire écrite, qu'il fréquente tous les jours comme ses contemporains.

2.3. Respect des usages classiques

2.3.1 Lucien utilise l'adjectif ἄττικός pour des localisations géographiques

Cet emploi sert dans certains cas de repère spatial. Timon est localisé en Attique ; c'est là

⁵³⁸ Bompaire 1998, 237.

⁵³⁹ Bompaire 1998, 344, n.30 : "L'«atticiste» emploie le nominatif du duel au lieu du datif, et Socrate se moque de lui en employant le datif, qu'on peut interpréter comme la faute inverse si l'on en fait le sujet de ἀμαρτάνομεν (...), ou tout simplement le complément très correct de ἐρεῖς."

que Zeus et Hermès le contemplent, c'est là qu'ils se rendent pour discuter avec lui⁵⁴⁰. Hermès et La Justice arrivant à Athènes signalent leur arrivée en Attique⁵⁴¹. Par métonymie, l'adjectif peut aussi désigner les Athéniens⁵⁴².

Cependant, outre ces repères se rapportant à la terre, l'adjectif dans son sens géographique comporte des implications souvent culturelles chez Lucien.

D'une part, ces références culturelles liées au territoire sont présentées comme des obligations. Dans *Sur la danse*, Lucien rappelle que le danseur doit se souvenir de l'histoire ancienne de l'Attique pour "danser la mythologie" et τὴν ἔριν τὴν περὶ τῆς Ἀττικῆς et ὅλως τὴν Ἀττικὴν πᾶσαν μυθολογίαν, "la dispute excitée au sujet de l'Attique (...) enfin toute la mythologie attique."⁵⁴³ Il y a d'ailleurs dans les lignes qui suivent tout un cours d'*atticité* dans lequel Lucien dispense avec une fausse désinvolture quelques faits de la mythologie attique, comme "spécimens"⁵⁴⁴. Dans *Le Pseudologiste*, l'utilisation de l'adjectif concourt à mettre en place l'attaque classique portant sur le manque de culture. Lucien présente l'Attique comme une évidence culturelle:

καίτοι ὅστις γέρων ὦν καὶ ἀφῆλιξ τὰ τοιαῦτα ἀγνοεῖ, δοκεῖ μοι καὶ ὅτι Ἀθῆναι πόλις ἐστὶν ἐν τῇ Ἀττικῇ καὶ Κόρινθος ἐπὶ τῷ Ἰσθμῷ καὶ Σπάρτη ἐν Πελοποννήσῳ μὴ εἰδέναι.

"Mais si quelqu'un de vieux et qui a passé l'âge de l'adolescence ignore de pareilles choses, il me paraît homme à ignorer qu'Athènes est une ville de l'Attique, que Corinthe est sur l'Isthme et Sparte dans le Péloponnèse." (*Le pseudologiste*, 15)

D'autre part, de même que nous avons constaté que la langue grecque attique est relativisée, de même l'importance de l'Attique est évoquée à la mesure d'un monde qui s'est élargi. Il faut le regard surplombant et ironique de l'Icaroménippe pour exprimer que ἡ Ἀττικὴ est toute petite :

τῆς γοῦν Ἑλλάδος ὅλης ὡς τότε μοι ἄνωθεν ἐφαίνετο δακτύλων οὔσης τὸ μέγεθος τεττάρων, κατὰ λόγον, οἶμαι, ἡ Ἀττικὴ πολλοστημόριον ἦν.

"Car, comme la Grèce entière, à en juger par ce qu'elle me paraissait d'en haut, avait quatre doigts de grandeur, l'Attique, à proportion, n'en était, j'imagine, qu'une partie infinitésimale." (*Icaromenippus*, 18)

L'Attique est vue comme "partie infinitésimale" du monde. L'ironie de l'expression en dit assez sur l'importance de ce qui est attique selon Lucien. Cela corrobore nos précédentes conclusions. Lucien n'a pas d'illusions. Le monde dans lequel il vit se nourrit du passé de l'Attique, mais l'Attique n'est pas le présent. Il ne peut donc pas non plus être le présent linguistique.

2.3.2 Lucien utilise l'adjectif ἄττικός pour évoquer l'argent et le territoire attique

Le sens monétaire est utilisé dans *Les sectes à l'encan*, 27, dans la bouche d'Hermès qui

⁵⁴⁰ Cf. *Timon* 7 et 30.

⁵⁴¹ Cf. *La double accusation*, 9.

⁵⁴² Cf. *L'éloge de la mouche*, 11.

⁵⁴³ Cf. *Sur la danse*, 37-39.

⁵⁴⁴ Cf. *Sur la danse*, 40.

fixe le prix de la vie de Pyrrhon : Μνᾶς Ἀττικῆς, “une mine attique”. Savoureux atticisme si l’on songe que Pyrrhon est originaire d’Elis. La mesure de la monnaie attique domine ainsi également dans le domaine philosophique, de plus dans un espace et un temps sans référence réelle. C’est une manière pour Lucien de placer une touche supplémentaire d’attique. La discussion d’argent est indexée sur une monnaie dont la dimension attique peut sembler internationale. Lucien signale en même temps, par le biais linguistique, que le modèle politique qui correspondait à ce vocabulaire n’est plus adapté, ou alors seulement dans un monde fictif. Le respect de l’usage linguistique attique signale la conscience d’une certaine désuétude.

Dans *Le pêcheur*, une notation intertextuelle par laquelle Lucien renvoie à son propre texte place dans la bouche de Diogène la même mention de prix, d’une manière qui signale sa valeur moyenne. Diogène vient d’être chargé par Platon de dresser l’acte d’accusation de Parrhèsiadès-Lafranche. Parmi les chefs d’accusation, il y a la vente des vies de philosophes de *Les sectes à l’encan* :

καὶ κήρυκα ἐπιστήσας ἀπημπόλησεν, ὥς φασιν, τοὺς μὲν ἐπὶ πολλῷ, ἐνίους δὲ μνᾶς Ἀττικῆς, ἐμὲ δὲ ὁ παμπονηρότατος οὗτος δύο ὀβολῶν.

“(…) il a commis un crieur, et nous a vendus, à ce qu’on dit, les uns pour une grosse somme, quelques uns pour une mine attique, et moi, ce roué, pour deux oboles.” (*Le pêcheur*, 27)

Dans *Sur le deuil*, la dénomination monétaire engage ironiquement un jugement sur une pratique culturelle. Le locuteur, dès le départ de l’opuscule, juge par avance inutiles les pratiques liées à la mort. Il entreprend cependant d’en décrire certaines, dont celle de l’obole glissée dans la bouche pour payer le nocher. Mais il signale que ceux qui agissent ainsi ne savent pas de quelle obole il s’agit :

οὐ πρότερον ἐξετάσαντες ὁποῖον τὸ νόμισμα νομίζεται καὶ διαχωρεῖ παρὰ τοῖς κάτω, καὶ εἰ δύναται παρ’ ἐκείνοις Ἀττικὸς ἢ Μακεδονικὸς ἢ Αἰγιναιὸς ὀβολός, οὐδ’ ὅτι πολὺ κάλλιον ἦν μὴ ἔχειν τὰ πορθμεῖα καταβαλεῖν.

“Ils ne s’informent pas au préalable quelle est la monnaie qui est en usage et circule aux enfers et si c’est l’obole attique ou l’obole macédonienne ou celle d’Egine qui a cours légal, et ils ne réfléchissent pas qu’il vaudrait mieux que les morts n’eussent pas de quoi payer le passage.” (*Sur le deuil*, 10)

Toutes ces allusions aux monnaies sont replacées dans un cadre littéraire d’invention. Mais une notation comme celle d’*Alexandre*, 49 rappelle bien que l’adjectif ἄττικός correspond encore à un usage à l’époque de Lucien. Alexandre a institué des interprètes de ses oracles nocturnes :

καὶ τοῦτο αὐτῶν τὸ ἔργον ὑπόμισθον ἦν· ἐτέλουν γὰρ οἱ ἐξηγηταὶ τῷ Ἀλεξάνδρῳ τάλαντον Ἀττικὸν ἐκάτερος.

“Ces places d’interprète étaient soumises à une redevance. Chacun d’eux payait à Alexandre un talent attique.” (*Alexandre*, 49)

Ces utilisations de l’adjectif ἄττικός signalent elles aussi une évolution de la société. Dans les premiers cas elles renvoient à une image sanctuarisée de l’Attique classique, telle qu’elle a été étudiée par Delz 1950, c’est-à-dire à un “sachlich Attizismus”.

Mais dans le dernier cas, par exemple, la mention de monnaie “attique” correspond au pouvoir de l’argent dans un monde qui a évolué, une forme extrêmement réaliste au fond de l’“atticisme” de la sophistique du II^e s.d.n.è. La qualification d’atticisme n’a plus que la force

d'un réflexe culturel ou d'une caution culturelle noble et élégante pour une situation qui ne l'est pas.

2.3.3 Sens sociolinguistique

Mais le sens sociolinguistique du mot tel que nous l'avons dégagé se trouve également largement présent.

Le locuteur de *Tu es un Prométhée* réinterprète habilement le sens à donner au nom *Prométhée* qui lui a été attribué par l'interlocuteur auquel il répond. Le sens qu'il choisit de privilégier pour la compréhension de la portée du nom est tout attique et flatteur pour lui :

καὶ εἴ γε σοι τοῦτο βούλεται εἶναι ὁ Προμηθεύς, πάνυ εὐστόχως ἀποτετόξευται καὶ ἐς τὴν Ἀττικὴν δριμύτητα τῶν σκωμμάτων, ἐπεὶ καὶ εὐθρυπτα ἡμῖν τὰ ἔργα ὥσπερ ἐκείνοις τὰ χυτρίδια.

"Si c'est là le sens que tu donnes à Prométhée, tu as touché juste et tu as atteint le mordant de la plaisanterie attique, puisque nos ouvrages sont fragiles, comme leurs petites marmites [des potiers] ." (Tu es un prométhée, 2)

La figure de Démonax est aussi l'objet de l'application de cet adjectif dans un sens flatteur :

τὴν μὲν τοῦ Σωκράτους εἰρωνείαν οὐ προσιέμενος, χάριτος δὲ Ἀττικῆς μεστὰς ἀποφαίνων τὰς συνουσίας.

"Il n'adoptait pas l'ironie de Socrate, mais il répandait des grâces attiques dans ses entretiens." (Vie de Démonax, 6)

Evidemment, Platon est naturellement attique. Chrysipe donne le nom de celui qui est le plus capable de défendre la cause des philosophes et y ajoute les qualifications qui plaident en faveur de cela :

ΧΡΥΣΙΠΠΙΟΣ —Σύ, ὦ Πλάτων. ἥ τε γὰρ μεγαλόνοια θαυμαστὴ καὶ ἡ καλλιφωνία δεινῶς Ἀττικὴ καὶ τὸ κεχαρισμένον καὶ πειθοῦς.

"Toi Platon, tout le monde admire la sublimité de ton esprit, la beauté de ton langage totalement attique et ta grâce si persuasive." (Le pêcheur, 22)

Comme dans les deux exemples qui précèdent, l'adjectif est employé à propos de productions orales. Dans la réplique de Chrysippe, cela est bien signalé par le mot *καλλιφωνία* qui désigne la beauté d'une sonorité ou de la prononciation, notamment déjà chez Denys d'Halicarnasse, et que Lucien utilise également dans ce passage⁵⁴⁵.

Dans *Contre un bibliomane ignorant*, le locuteur affirme d'emblée l'idée que la possession de livres ne vaut pas connaissance, même si l'on a su chez qui se les procurer. L'adjectif *ἀττικός* devient un nom d'être humain chargé d'un grand poids référentiel :

Ἵνα δέ σοι δῶ αὐτὰ ἐκεῖνα κεκριμέναι, ὅσα ὁ Καλλῖνος εἰς κάλλος ἢ ὁ ἀοίδιμος Ἀττικὸς σὺν ἐπιμελείᾳ τῇ πάσῃ ἔγραψαν (...)

"Mais en admettant que tu as été bon juge en ces matières et que tu as choisi les belles éditions de
⁵⁴⁵ Cf. *LSJ s.v.*, *D.H.Rh.*1.5, 4.12 ; l'acception grammaticale va dans le même sens avec l'idée d'"euphonie" (*D.T.(Suppl.)* 675.14.), à rapprocher de *εὐπέια*, forme ionienne et poétique, désignant la beauté du langage, l'éloquence (*Pl.Phdr.*267c; *ἐν ταῖς ὁμιλίαις*, *Ph.*2.79 ; *εὐέπειαι λόγων* *Pl.Ax.*369d; les deux termes étant finalement à rapprocher de *καλλιλογία* et *καλλιλεξία*, tous deux attestés aussi chez des auteurs postérieurs à Lucien.

Callinos ou celles que le célèbre Atticos a transcrites (...) ” (Contre un bibliomane ignorant, 2)

Atticos est ici un nom qui revêt une connotation de culture dans un opusculé où l’engagement culturel est un enjeu important, et qui revient en fin d’opusculé avec la même fonction⁵⁴⁶. On s’est demandé si cet Atticos était l’ami de Cicéron, qui fit aussi profession de libraire⁵⁴⁷. Si tel était le cas, le renvoi culturel serait doublement ironique, signifiant un double écart entre le contenu des livres, la qualité de leur éditeur d’une part, et le manque de culture du bibliomane d’autre part.

Dans le même opusculé, Lucien utilise cependant le même adjectif pour décrire ce qui sera nommé après coup “atticisme”, l’usage du dialecte attique :

ἱστορίαν οἶσθα, πάσας δὲ λόγων τέχνας καὶ κάλλη αὐτῶν καὶ κακίας καὶ ὀνομάτων χρῆσιν τῶν Ἀττικῶν.

“Tu connais l’Histoire, mais encore toute les sciences du langage, ses beautés et ses défauts, et l’emploi des termes attiques.” (Contre un bibliomane ignorant, 26)

L’expression ὀνομάτων χρῆσιν τῶν Ἀττικῶν utilisée par le locuteur correspond à un jugement contemporain de l’époque de production du texte. Cette expression peut être lue à plusieurs niveaux.

Ou bien il s’agit d’ironie, et il faut comprendre l’expression comme une antiphrase ou une litote, dont la signification est que le bibliomane ne connaît l’usage des termes attiques que superficiellement, mais aussi suffisamment pour qu’on lui concède une remarque telle que celle-là, le payant ainsi de mots.

Ou bien, certes l’ironie demeure, mais la réflexion suggère une part de réalité à prendre au premier degré : il existe des termes attiques dont il faut connaître l’usage. Il est donc implicitement entendu que cet usage ne se fait pas dans un grec totalement attique, mais vient orner une langue autre, comme le suggèrent dans la phrase produite par Lucien la place de τῶν Ἀττικῶν et l’emploi de l’article. Le bibliomane parle donc certainement un grec impérial du II^es.d.n.è., standardisé, ou ayant pour norme usuelle une langue standardisée, et qu’il n’est pas interdit d’orner de termes attiques, à conditions d’en maîtriser le sens attique. Cette notation renvoie par exemple en cela à l’opusculé *Sur une faute commise en saluant*, où le locuteur, on le sait, va précisément tenter de se défendre de l’accusation de mésusage d’un terme attique.

Le *Maître de rhétorique* offre les mêmes perspectives si on le soumet à la même analyse. En pensant que l’ironie est réelle mais que, puisqu’elle se fonde le plus souvent sur un écart entre la réalité et l’exagération, elle doit forcément contenir en elle une part de vérité, on aboutit à une relecture du texte de Lucien qui nous fournit des indications précieuses sur les productions de son époque, écrites, mais aussi orales. Car, dans le cas du *Maître de rhétorique*, la notation suivante concerne des discours à venir et à produire :

πρῶτον ἐπιμεληθῆναι χρὴ μάλιστα καὶ εὐμόρφου τῆς ἀναβολῆς, ἔπειτα πεντεκαίδεκα ἢ οὐ πλείω γε τῶν εἴκοσιν Ἀττικὰ ὀνόματα ἐκλέξας ποθὲν ἀκριβῶς ἐκμελετήσας, πρόχειρα ἐπ’ ἅκρας τῆς γλώττης ἔχετο ἅττα καὶ κᾶτα καὶ μῶν καὶ...

“Avant tout, mets le plus grand soin à bien composer ton extérieur et à porter ton manteau avec grâce. Ensuite cueille en quelque livre une quinzaine ou une vingtaine au plus de mots attiques, apprends-les avec soin, pour avoir présents au bout de ta langue ἅττα et κᾶτα et μῶν (...)” (Le maître de rhétorique, 16)

Nous ne reviendrons pas sur les commentaires consacrés aux petits mots attiques qui

⁵⁴⁶ Cf. *Contre un bibliomane ignorant*, 24.

⁵⁴⁷ Chambry 1934, III, n.130.

suivent dans le cours de ce texte. Ils ont été largement et précisément commentés dans le cadre des études et commentaires successifs sur “l’atticisme” de Lucien⁵⁴⁸.

Il convient en revanche de se pencher sur la situation de communication et sur les informations données par le texte à son sujet. L’origine des mots est “le livre”, outil culturel par excellence, et la destination du mot est “le bout de la langue”, c’est-à-dire le discours. Les mots attiques en question sont à peine des mots-outils : ἄττα, κῆτα, μῶν pourraient être qualifiés d’“emblèmes phatiques”. Ces *signaux* doivent se suffire à eux-mêmes, comme l’indique Lucien dans la suite du paragraphe, et n’ont pas besoin de ressembler aux autres mots de la phrase. Le texte signale en outre que la syntaxe et la grammaire comptent peu dans l’insertion du mot, sans signaler pour autant que le “reste” de langue utilisé soit incorrect ou agrammatical. Il est implicite que la langue utilisée dans le reste du discours ne prend pas pour norme permanente l’attique classique, mais une autre référence que l’on peut proposer comme étant le grec impérial du II^e s.d.n.è. On peut enfin tout à fait envisager que les mots attiques maniés par les atticistes ne soient que ceux-là, comme le suggèrent les similitudes d’expression entre *Contre un bibliomane*, 26 : ὀνομάτων (...) τῶν Ἀττικῶν, et *Le Maître de rhétorique*, 16 : Ἀττικὰ ὀνόματα.

L’adjectif se trouve également dans *Lexiphanès*, qui est un des dialogues centraux de la question de l’atticisme de et chez Lucien. Le paragraphe 3 de cet opuscule présente le personnage de Lexiphane, nom que l’on pourrait traduire par *Montremots*, en train de saluer son esclave d’un savoureux : Εὖ γε, ὦ Ἀττικίων, “A la bonne heure, Attikion”, apostrophe dans laquelle il n’est pas possible que le nom du serviteur ait été choisi au hasard. “L’attique” (comme aujourd’hui on parle de “le biographique” ou de “l’épistolaire”, en substantivant les adjectifs, dans les programmes des classes de première des lycées) est au service de *Montremots*: le symbole est patent et incarné par un “petit” (avec toutes les connotations de confort individuel et bourgeois qui peuvent parfois s’attacher à cet adjectif ; sans compter l’éventuelle dimension sexuelle...) serviteur. Cazevitz 1994 a tout particulièrement étudié le vocabulaire du *Lexiphanès* et montre clairement cette dimension d’atticisme “portatif” et emblématique des termes les plus visiblement attiques.

Finalement lorsque Lycinos fait la leçon à Lexiphanès en fin d’opuscule, il nous présente une image renvoyant au quotidien des appellations concernant les hommes tels que Lexiphanès, c’est-à-dire qu’on les dénomme ironiquement de ce qu’ils prétendent être, tout en sachant qu’ils ne le sont pas, mais en le leur laissant peut-être accroire :

οὐ καταγελασθήσῃ ὥσπερ νῦν οὐδὲ διὰ στόματος ἐπὶ τῷ χείρονι τοῖς ἀρίστοις ἔσῃ, Ἑλληνα καὶ Ἀττικὸν ἀποκαλούντων σε τὸν μηδὲ βαρβάρων ἐν τοῖς σαφειστάτοις ἀριθμεῖσθαι ἄξιον.

“On ne se moquera plus de toi, comme maintenant, et tu ne seras plus dans la bouche des honnêtes gens pour le pire, eux qui te donnent le surnom de l’Hellène ou l’Attique, alors que tu n’es même pas digne d’être compté parmi les plus sages des barbares.” (*Lexiphanès*, 23)

Le paragraphe 14 du *Pseudologiste* donne lui aussi un certain mode d’emploi de l’atticisme, sans employer le mot, mais en parlant de l’usage des “mots anciens”. Cet extrait relève non seulement de la théorie littéraire⁵⁴⁹, mais engage également l’adjectif Ἀττικός et son

⁵⁴⁸ Cf. entre autres Schmid 1887-97, Deferrari 1916 auxquels on ajoutera Bompaigne 1958 et 1993 et Macleod 1994 pour des précisions bibliographiques concernant l’atticisme de, et dans, tel ou tel opuscule.

⁵⁴⁹ Cf. Weissenberger 1996, commentaire *ad loc.*

usage sociolinguistique par Lucien. Sa conscience linguistique s'y observe, détachée de toute la passion du sujet traité dans l'opuscule :

τοῖς δ' ἄλλοις Ἑλλήσιν οἶμαι καθ' Ἑλλάδα γλῶτταν συνεῖναι χρή. εἴτα καὶ τῶν Ἀττικῶν κατὰ χρόνους τινὰς πολλὰ ἐντρεψάντων τῆς αὐτῶν φωνῆς, τοῦτο ἐν τοῖς μάλιστα τὸ ὄνομα διετέλεσεν οὕτως ἀεὶ.

“Mais avec les autres Grecs, c'est du grec, je pense, dont il faut se servir pour leur parler. Et puis quoique les Attiques aient fait à certains moments de nombreux changements à leur langue, ce mot-là spécialement a toujours gardé la même forme.” (Le pseudologiste, 14)

L'habileté du passage réside dans une double signification. Le locuteur rattache l'usage de son mot aux “Attiques”, lui donnant ainsi un certificat d'origine, d'une part ; d'autre part, en même temps, il évoque le caractère évolutif du dialecte attique, fermant la porte par avance au reproche de forgeage d'un mauvais néologisme. L'atticisme de Lucien, dans cette utilisation de l'adjectif ἀττικός aboutit une nouvelle fois à une relativisation de la langue grecque.

Le thème de l'écriture de l'Histoire est également l'occasion d'évoquer ce qui est “attique” dans la langue grecque écrite. A nouveau, dans ces notations, la langue grecque n'est pas envisagée dans sa globalité. On considère comme “attiques” ses compléments, au même titre par exemple, que les “mots italiens” ou “les noms des Romains”. C'est ce que Lucien présente, sur le mode ironique :

καὶ μοι ἐννόησον ἡλίκον τὸ ἀξίωμα τῆς ἱστορίας καὶ ὡς Θουκυδίδῃ πρέπον, μεταξὺ τῶν Ἀττικῶν ὀνομάτων⁵⁵⁰ τὰ Ἰταλιωτικὰ ταῦτα ἐγκείσθαι, ὥσπερ τὴν πορφύραν ἐπικοσμοῦντα καὶ ἐμπρέποντα.

“Juge à quel point on rehausse la dignité de l'Histoire et à quel point on fait honneur à Thucydide, en intercalant ces mots italiens au milieu d'expressions attiques, comme une parure de pourpre qui s'y ajuste parfaitement.” (Comment il faut écrire l'Histoire, 15)

Le même mode de présentation se retrouve dans cette autre notation :

ὑπὸ γὰρ τοῦ κομιδῇ Ἀττικὸς εἶναι καὶ ἀποκεκαθάρθαι τὴν φωνὴν ἐς τὸ ἀκριβέστατον ἡξίωσεν οὗτος καὶ τὰ ὀνόματα μεταποιῆσαι τὰ Ῥωμαίων καὶ μεταγράψαι ἐς τὸ Ἑλληνικόν.

“Sous prétexte d'être tout à fait attique et de parler une langue aussi exactement épurée que possible, cet auteur a cru bon de changer les noms des Romains et de les transcrire en grec.” (Comment il faut écrire l'Histoire, 21)

Or ni les mots attiques ni les mots italiens ne constituent le fond de la langue grecque utilisée à l'époque pour l'historiographie. Lucien fait ainsi par deux fois allusion, implicitement, en creux, à l'usage et à la marque du grec impérial. Et s'il qualifie ces usages de risibles (γελοιώτερα) dans la même phrase, un peu plus loin, il en évoque aussi le conformisme.

On peut en conclure une indéniable pression exercée sur l'usage de la langue par l'emblème de ce qui est “attique”. Toutes les notations de Lucien auxquelles on peut attribuer une orientation sociolinguistique en rendent compte. La conscience linguistique de Lucien semble partagée par rapport à cela. Deux dernières notations le montrent clairement. Il pratique d'un côté la dénonciation ironique des comportements linguistiques outrés de tous les “montreurs de mots”, comme dans le *Soléciste* :

περιστερὸν δέ τινος εἰπόντος ὡς δὴ Ἀττικόν, Καὶ τὸν φάττον ἐροῦμεν,

⁵⁵⁰ Même expression en *Le maître de rhétorique*, 16, mais avec l'adjectif extraposé.

“Quelqu’un ayant dit... ‘colombe mâle’, comme particulièrement attique, il répliqua ‘Nous dirons aussi...tourterelle mâle’.” (Le soléciste, 7)

D’un autre côté, on trouve des moments, pour ainsi dire, de confiance du locuteur, qui exprime son sentiment de manque de reconnaissance. Comme écrivain il voudrait qu’on reconnaisse entre autres dans ses écrits la “grâce attique”. Mais quelle est la part d’ironie dans ses mots?

οὐκοῦν τοῦτο μόνον χάριεν τοῖς λόγοις ἔνεστιν, ὅτι μὴ συνήθη μηδὲ κατὰ τὸ κοινὸν βαδίζει τοῖς ἄλλοις, ὀνομάτων δὲ ἄρα καλῶν ἐν αὐτοῖς καὶ πρὸς τὸν ἀρχαῖον κανόνα συγκειμένων ἢ νοῦ ὀξέος ἢ περινοίας τινὸς ἢ χάριτος Ἀττικῆς ἢ ἀρμονίας ἢ τέχνης τῆς ἐφ’ ἅπασι, τούτων δὲ πόρρω ἴσως τοῦμόν. οὐ γὰρ ἂν παρέντες αὐτὰ ἐκεῖνα ἐπήγουν μόνον τὸ καινὸν.

“Ainsi donc mes écrits n’ont pas d’autre agrément que de n’être pas communs et de ne pas suivre l’allure des autres, et les belles expressions modelées suivant la règle antique, la vivacité de la pensée, la finesse, la grâce attique, l’harmonie et l’art qui régit toutes ces qualités, sont donc des choses étrangères à mes ouvrages ; autrement ils ne les laisseraient pas de côté pour louer uniquement la nouveauté et l’étrangeté de ma composition.” (Zeuxis, 2)

2.3.4 Le sens géolinguistique⁵⁵²

On peut enfin dégager un sens de l’adjectif que l’on pourrait dénommer *géolinguistique*, c’est-à-dire que la notion linguistique s’y trouve liée à une allusion à l’Attique comme territoire. C’est ainsi le cas à plusieurs reprises dans le *Jugement des voyelles*. Sigma parle, et raconte comment, chez Lysimaque, poète comique vivant dans une colonie d’Athènes, il a découvert les agissements de Tau :

Λυσίμαχος ἐκαλεῖτο, Βοιώτιος μὲν, ὥς ἐφαίνετο, τὸ γένος ἀνέκαθεν, ἀπὸ μέσης δὲ ἀξίων λέγεσθαι τῆς Ἀττικῆς· παρὰ τούτῳ δὴ τῷ ξένῳ τὴν τοῦ Ταῦ τούτου πλεονεξίαν ἐφώρασα·

“On l’appelait Lysimaque, il était d’origine béotienne, à ce qu’il paraissait, mais voulait passer pour être originaire du cœur de l’Attique. C’est chez cet hôte que je pris sur le fait l’ambition de ce Tau.” (Le jugement des voyelles, 7)

On le constate, Lucien place symboliquement chez un Béotien les premières usurpations linguistiques. Il peut donner ainsi l’illusion, par la connotation d’absence de culture liée à cet ethnique, de défendre une position traditionnelle, un usage attique. La même équivoque est poursuivie dans le paragraphe suivant :

περιέσπασε δὲ καὶ μελισσῶν οὐκ ὀλίγας· ἐπ’ Ἀττικὴν δὲ ἦλθε καὶ ἐκ μέσης αὐτῆς ἀνήρπασεν ἀνόμως Ὑμησσοῦν ὀρώντων ὑμῶν καὶ τῶν ἄλλων συλλαβῶν.

“Il m’a arraché aussi pas mal de melissai ; puis il est venu en Attique et, du milieu même de ce pays, il a enlevé, contre toute justice, l’Hymesse, et l’a pris sous vos yeux et ceux des autres lettres.” (Le jugement des

⁵⁵¹ Note de Bompaire 1998 *ad loc.* : “ Le masculin περιστέρως est moins classique que περιστέρα (colombe mâle ou femelle), bien qu’attesté chez les comiques. De même Socrate propose ironiquement φάττος, formé par lui sur la forme normale φάττα.”

⁵⁵² Je propose ce néologisme pour désigner ce qui, dans une langue, désigne ce qui est en rapport avec le lieu ou cette langue est parlée.

Rien de plus explicite que ces deux passages de Lucien pour compléter la définition de son atticisme. Il y a envers le lecteur comme un tour de passe-passe, dont l'habileté réside dans la rapidité du rythme de l'opuscule. Le lecteur, conditionné par certaines notations d'autres opuscules, et éventuellement le jugement de la critique, peut-être amené à croire que Lucien défend ici l'atticisme. Or c'est en réalité l'accusé, Tau, qui représente l'usage attique. Les arguments de Sigma, qui se défend, défendent en même temps une conception ouverte de la langue grecque. L'utilisation de l'adjectif ἄττικός correspond dès lors à une vision prospective de la langue grecque. Lucien tire le mot dans le sens que nous nommons "géo-linguistique" à nouveau pour relativiser l'importance du dialecte attique. Sous couvert de plainte du Sigma et d'empiètements du Tau, il décrit en réalité un usage limité, aussi réduit que l'Attique, qui ne concerne qu'un lexique limité, et qui ne s'imposera pas en langue commune. Lucien concentre toute notre attention sur Sigma, car c'est Sigma qui parle, alors que le véritable sujet de l'opuscule est l'usage du Tau, donc l'usage du dialecte attique. Le message est encore identique: la "petite" dimension de l'Attique est désormais disproportionnée par rapport au rôle qu'on prétend lui faire jouer, ainsi qu'à sa langue d'un autre âge, dans l'Empire à l'époque de Lucien. Le texte plaide pour une conception plus ouverte du territoire et de la langue que, de toute façon, l'Histoire a imposée. En même temps, cela ne signifie pas le rejet de la part attique adaptable à la langue grecque du II^e s.d.n.è. En toile de fond se dessine la figure de l'honnête atticiste de l'époque de Lucien : l'honnête homme capable de maîtriser le va et vient entre différents lexiques, différents dialectes, et le grec de son temps, à l'écrit et à l'oral.

La stérilité du repli sur soi que le Tau représente dans sa résistance à rebours se retrouve par exemple en *Timon*, 9. A travers Zeus, Lucien fait voir l'usage de la langue attique d'un point de vue divin pour suggérer une certaine hauteur de vue. Le constat est celui de la division et de l'immobilisme :

πολὺν ἤδη χρόνον οὐδὲ ἀπέβλεψα ἐς τὴν Ἀττικὴν, καὶ μάλιστα ἐξ οὗ φιλοσοφία καὶ λόγων ἔριδες ἐπεπόλασαν αὐτοῖς·

"Voilà longtemps que je n'ai même pas jeté les yeux sur l'Attique, surtout depuis que la philosophie et les querelles de mots pullulent chez les Athéniens." (*Timon*, 9)

L'espace du dialecte attique apparaît lui-même comme incapable de présenter une unité interne. Les ergotages auxquels il est fait allusion suggèrent en même temps leur improductivité pour la langue grecque. Lucien est conscient de la nécessaire ouverture à laquelle le grec doit se soumettre et que ces intellectuels refusent.

Dans les échanges entre intellectuels dont nous pouvons avoir une idée à travers les opuscules, une certaine préciosité se dégage. Cette préciosité peut s'appuyer sur "l'attique" comme emblème, comme dans *A celui qui a dit : "Tu es un Prométhée en discours"* :

ὄρα μή τις εἰρωνεῖαν φῆ καὶ μυκτῆρα οἶον τὸν Ἀττικὸν προσεῖναι τῷ ἐπαίνῳ.

"Prends garde qu'on ne voie une ironie ou une raillerie à la manière attique cachée sous ta louange." (*A celui qui a dit : "Tu es un Prométhée en discours"*, 1)

Le caractère attique devient à l'époque de Lucien simple surface, sans corps correspondant. Cette dimension purement extérieure est celle que l'adjectif, dans sa dimension socio- comme géolinguistique, sert à exprimer de manière récurrente, dans des opuscules où la langue grecque apparaît souvent au premier plan. Ainsi le problème posé par l'écriture de

l'Histoire revient en grande partie à l'interrogation sur le rapport entre apparence et langue grecque. Donner, dans son texte, des signaux qui sous-entendent que l'on appartiendrait au même "club de langue grecque", se pratique. Lucien remarque ironiquement cette petite vanité linguistique et littéraire :

καὶ τὴν ἀρχὴν ὡς ἐκεῖνος σὺν τῷ ἑαυτοῦ ὀνόματι ἤρξατο, χαριεστάτην ἀρχῶν ἀπασῶν καὶ θύμου τοῦ Ἀττικοῦ ἀποπνέουσιν.

"Il [scil. un mauvais historien] commence comme lui [scil. Thucydide] en donnant son nom : c'est pour lui le plus beau de tous les débuts, un début qui sent le thym attique." (*Comment il faut écrire l'Histoire*, 15)

Mais Lucien n'est pas à l'abri lui-même de la recherche du label "attique". Devançant les arguments du Pseudologiste, il retrancrit au style indirect ce que furent ou pourront être ses paroles d'attaque : Lucien franchirait τοὺς ὅρους τοὺς Ἀττικούς, "les limites de l'Attique", et le mot qu'il aurait utilisé ne serait même pas αὐτόχθονα τῆς Ἀττικῆς, "autochtone de l'Attique"⁵⁵³. L'hyperbole idéologique dans le pseudo-raisonnement linguistique de ce paragraphe est patente : les mots naîtraient du territoire... En réalité, Lucien doit se battre constamment sur deux fronts, et cela se ressent aussi dans d'autres opuscules intégrant de près ou de loin la question de l'atticisme. D'une part il doit résister à l'accusation d'être incapable de rester "dans l'Attique", c'est-à-dire à l'accusation de ne pas être capable d'atticisme(s) ; d'autre part, il doit plaider pour la nécessaire part non attique dans la langue grecque de son temps.

Le danger est terrible, car on est ainsi confronté à toutes les audaces. Lucien décrit ce danger dans un passage de *Sur ceux qui sont aux gages des grands*. L'utilisation de l'adjectif "attique" y prend un sens géolinguistique dans un contexte signalant à quel gauchissement de la pensée de la langue peut conduire l'atmosphère de l'atticisme :

εἴ τι σολοικίσαντες τύχωσιν, αὐτὸ τοῦτο τῆς Ἀττικῆς καὶ τοῦ Ὑμηττοῦ μεστοὺς δοκεῖν τοὺς λόγους καὶ νόμον εἶναι τὸ λοιπὸν οὕτω λέγειν.

"S'ils [scil. les salariés des grandes maisons] lâchent quelque solécisme, c'est justement la raison de trouver à leur discours un parfum qui rappelle toutes les senteurs de l'Attique et de l'Hymette et que cette façon de parler doit devenir la règle du langage." (*Sur ceux qui sont aux gages des grands*, 35)

La volonté d' "attique" au stade ultime conduit à la perversion de la langue. Ce qui est incorrect dans la langue parlée est présenté, par un coup de force linguistique, comme la correction la plus raffinée. L'erreur s'impose comme le vrai face à une norme qui vole en éclats sous les coups de la *communication* des locuteurs : ce qu'ils disent veut s'imposer comme la vérité. L'exagération ironique de Lucien dénonce l'usage de l'attique comme étiquette de contrefaçon.

Lucien, habilement, laisse donc le soin à une fiction mettant en scène des étrangers, de dire *le vrai* de l'attique. Paradoxalement, dans *Le Scythe*, où l'on pourrait s'attendre à une reconstruction d'un attique de fiction, Lucien place la vérité. Toute la fausseté de l'attique, c'est-à-dire le caractère uniquement de surface, correspondant à l'atticisme de son époque, se trouve dans des opuscules en prise avec la réalité et dont nous venons de lire des extraits.

Lucien recourt à la fiction pour *re*-mettre en place ce qui est véritablement attique. Ce motif de l'Attique modèle est récurrent dans *Le Scythe*. Il est dès le début de l'opuscule incarné par Toxaris :

ἂν ἐκεῖνον ἔγνω ὁμοεθνῇ ὄντα, Ἑλληνιστὶ ἐσταλμένον, ἐν χρῶ κεκαρμένον

⁵⁵³ Cf. *Le pseudologiste*, 11.

τὸ γένειον, ἄζωστον, ἀσίδηρον, ἤδη στωμύλον, αὐτῶν τῶν Ἀττικῶν ἓνα τῶν αὐτοχθόνων; οὕτω μετεπεποιήτο ὑπὸ τοῦ χρόνου.

“[Pour Anacharsis], comment aurait-il pu reconnaître un compatriote dans cet homme habillé à la grecque, aux joues rasées de près, sans ceinture, sans arme, qui était devenu un beau parleur à présent, un vrai autochtone de l’Attique, tellement le temps l’avait changé?” (Le Scythe, 3)

C’est ensuite Solon qui incarne l’Attique. Voici ce que Toxaris dit à Anacharsis quand il le lui présente :

οὗτός σοι ὁ Ἑλληνικὸς κανὼν, τοῦτο δεῖγμα τῆς φιλοσοφίας τῆς Ἀττικῆς.

“Tu as en lui la règle de la Grèce, en lui le modèle de la philosophie attique.” (Le Scythe, 7)

Et le locuteur achevant son “conte”, se comparant à Anacharsis dans la ville où lui-même se trouve, déclare que les habitants de cette ville lui ont indiqué deux personnes pour assurer son patronage. Ces deux hommes, père et fils, dont l’identité n’est pas précisée par le texte, sont eux aussi, à plusieurs siècles de distance, parés des qualités attiques, notamment pour ce qui est de l’art oratoire :

μάλιστα ἐστον ἡμῖν ἄνδρε ἀρίστῳ, γένει μὲν καὶ ἀξιώματι πολὺ προὔχοντε ἀπάντων, παιδεία δὲ καὶ λόγων δυνάμει τῇ Ἀττικῇ δεκάδι παραβάλλοις ἄν.

“Nous avons surtout deux hommes éminents, qui, par la naissance et la dignité, l’emportent de beaucoup sur les autres et que, pour la science et la puissance oratoire, tu peux mettre à côté des dix orateurs attiques.” (Le Scythe, 10)

Seul le recours au concept de l’étranger permet le remplacement de la vérité de la notion d’attique que Lucien recherche. Car seul le *xénos* permet le recul nécessaire à une compréhension de la réalité de l’Attique et de l’attique, partant de l’atticisme. Les hellénophones contemporains de Lucien ont besoin de ces replacements notionnels car ils ne sont certainement plus en mesure de comprendre l’Attique et l’atticisme dans leur vérité. Ils n’ont la perception que d’une surface, c’est-à-dire d’une partie extérieure incomplète et sans profondeur, de cet Attique et de cet atticisme.

2.4 Le verbe ἀττικίζω

Son sens premier : “side with the Athenians”, “être allié des Athéniens”, présente dans *LSJ* des références anciennes : Th.3.62, X.HG I.6.13, *Hell.Oxy.*12.1. Le deuxième sens donné de “speak attic”, “parler attique”, concerne une utilisation par des auteurs de comédie, Eup.8.3D., Pl.Com.168.1 ; il est opposé en ce sens à ἑλληνίζω en Posidipp.28.1.31. Ainsi le sens linguistique se rapproche d’emblée d’une utilisation de la langue orale.

Le *DGE* donne pour le sens premier, politique, des références classiques supplémentaires : Isoc.8.108; D.58.37, et Polyaen.2.1.31 (*Polyaenus Iulus epigrammaticus*, I^{er} a.C.) signe que le sens a perduré sous l’époque romaine.

Pour le deuxième sens, les mêmes auteurs que *LSJ* sont évoqués: Eupolis, Platon le comique et Posidippe, pour le sens de “parler attique”, auxquels il faut ajouter Lync. (*Lynceus comicus*, IV^e, III^e s.a.C.) chez Ath. (*Athenaeus grammaticus*, II^e, III^e s.d.n.è.) 652d ; Numen. (*Numenius Apamensis platonius*, II^e s.d.n.è.) 8.13 ; Favorin. *Cor.*26 (II^e s.d.n.è.) ; Them. *Or.*9.126b (*Themistius*, sophiste, IV^e s.d.n.è.); Philostr. *VS* 503 cf. *Her.*50.9.

Le sens du verbe qui se rapporte à l’écrit se trouve chez Demetr. (*Demetrius*, II^e, I^{er} s.

a.C?) en *Eloc.* 177 ; avec la nuance de style attique en D.C.55.12.5.

Enfin un sens culturel semble tardivement se dégager : Eun. VS 484 (*Eunapius, Vitae sophistarum*), IV^e, V^e d.n.è.).

Ce verbe, attesté à l'époque de Lucien et ensuite en un sens linguistique, n'est utilisé par lui que deux fois, et dans un opuscule dont l'authenticité est souvent discutée. Les deux occurrences se produisent dans le même paragraphe du *Soléciste*. Le locuteur fait intervenir Socrate de Mopse⁵⁵⁴ comme garant dénonciateur d'une collection d'atticismes plus ou moins avérés :

ἈΤΤΙΚΙΖΟΝΤΟΣ ΔΕ ΤΙΝΟΣ ΚΑΙ ΤΕΘΝΉΞΕΙ ΕΙΠΟΝΤΟΣ ΕΠΙ ΤΟΥ ΤΡΙΤΟΥ, ΒΕΛΠΙΟΝ, ἔφη, καὶ ἔνταῦθα μὴ ἈΤΤΙΚΙΖΕΙΝ ΚΑΤΑΡΩΜΕΝΟΝ.

"Alors que quelqu'un qui atticisait avait dit : 'Il sera mort'⁵⁵⁵ à la troisième personne, il [scil. Socrate de Mopse] répondit 'Il vaudrait mieux, dans ce cas encore, ne pas tenter de faire preuve d'atticisme en (me) souhaitant un malheur'." (*Le Soléciste*, 7)

Lucien évite donc aussi d'une certaine manière ce mot. Mais dans la seule notation où il l'emploie, il prend position. Son jugement implicite est que, en voulant raffiner par l'emploi d'une forme sortie d'usage (le futur II actif, ici à la 3e pers.), on s'expose à l'équivoque (avec la forme homonyme de 2e sg. moyen désormais seule usuelle) ; par là, on contrevient à l'une des règles de la communication dialoguée (faire en sorte d'être compris) et, dans ce cas précis, aux règles de la courtoisie et du bon goût, puisque, prise en son sens courant, la forme affectée devient une malédiction (*καταρώμενον*). L'auteur du *Soléciste* condamne donc l'affectation archaïsante au nom de l'usage contemporain et l'atticisme au nom du bon goût. Dans sa seule utilisation d'ἈΤΤΙΚΙΖΕΙΝ, Lucien revient une nouvelle fois à l'*atticité*.

2.5 ἈΤΤΙΚΙΣΜΟΣ

Le mot ἈΤΤΙΚΙΣΜΟΣ qu'on trouve chez Lucien pourrait être un équivalent d'ἈΤΤΙΚΙΣΜΟΣ qui ne s'y trouve pas. Mais ses connotations sont douteuses dans la mesure où il est employé dans la bouche du seul Lexiphanès. Ce dernier lit son *Banquet* à Λοκῖνος et lui demande son attention car il est fait de belle diction, de beau langage et de beaux mots. Ainsi Lexiphanès se met-il en scène dans une conversation d'après boire, en train de déclarer que laisser couler des paroles est bien légitime lorsqu'on participe d'une forme d'atticisme :

Ἐπαινῶ τοῦτο, ἦν δ' ἐγώ, καὶ γὰρ ὅτι περ ὄφελός ἐσμεν τῆς ἈΤΤΙΚΙΣΕΩΣ ἄκρον.

"Je loue cela, dis-je, c'est que nous sommes à la pointe de l'*atticisation*." (*Lexiphanès*, 14)

Lexiphanès est bien tourné en ridicule ainsi que le trait linguistique qu'il met en avant. Le texte met cependant encore une fois en évidence le caractère principalement oral de la mise en scène de cet atticisme du II^e s.d.n.è. On peut supposer donc qu'il n'était pas sans influence sur la langue parlée, au moins celle des cercles littéraires, et qu'il se repérait facilement s'il devenait trop outrancier dans son rôle de vernis classique de la koiné.

⁵⁵⁴ Grammairien, cf. *Etym.Mag.* s.v.

⁵⁵⁵ Cf. Chambry 1933, 429, n.423 : "Le futur actif τεθνήξω est bien la vraie forme active ; mais la forme utilisée au temps de Lucien est plutôt τεθνήξομαι, et Socrate prend τεθνήξει pour la deuxième personne de τεθνήξομαι : tu mourras."

LSJ donne des sens très classiques pour ce mot et seulement deux références : “ *Attic style, Atticism*, Luc. *Lex.* 14, Philostr. *VS* 2.3.” Quant au *DGE*, il semble fournir les mêmes références : Luc. *Lex.* 14 ; cf. Philostr. *V.S.* 568, mais il donne au début de la définition une référence inédite de Céphiosodote (Cephisod. 14), auteur du V^e, IV^e s.a.C., avec pour définition “atticisme” au sens linguistique⁵⁵⁶. Céphiosodote, poète comique (vers 400 a.C.), dont on n’a conservé que des fragments, semble donc effectuer la première utilisation du mot.

Lexiphanès aurait donc bien réussi avec Lucien à “déterrer”, six siècles plus tard, un autre mot ancien que plus personne n’utilisait. A partir de là il y a deux hypothèses possibles.

Ou bien la réutilisation du mot ancien est le fruit d’une lecture ou d’une recherche de l’auteur du *Lexiphanès*, certainement à des fins culturelles ou parodiques. Lucien, on le sait, emprunte une partie de son vocabulaire à la comédie. La démarche pourrait être mise en parallèle avec la recherche, à notre époque, pour un écrivain, d’un mot dans un lexique de français du Moyen-Age ou du XVII^e siècle.

Ou bien on peut penser que Lucien avait remarqué l’utilisation orale de ce mot chez les cuistres itinérants de l’atticisme. Etant donné le nombre limité de références à ce terme dans des textes à l’époque de Lucien ou immédiatement après, on peut penser que ce mot était principalement utilisé à l’oral. Les autres utilisations référencées du terme se trouvent d’ailleurs chez des auteurs plus techniques, en tout cas moins littéraires que Lucien.

Le terme se trouve donc en Philostrate, *VS* 2, 3, à propos d’Aristoclès de Pergame :

ἡ δὲ ἰδέα τοῦ λόγου διαυγῆς μὲν καὶ ἀττικίζουσα, διαλέγεσθαι δὲ ἐπιτηδεῖα μᾶλλον ἢ ἀγωνίζεσθαι, χολή τε γὰρ ἄπεστι τοῦ λόγου καὶ ὀρμαὶ πρὸς βραχὺ αὐτῇ τε ἡ ἀττικίσις, εἰ παρὰ τὴν τοῦ Ἡρώδου γλῶτταν βασανίζοιτο, λεπτολογεῖσθαι δόξει μᾶλλον ἢ κρότου τε καὶ ἤχους.

“Son style d’éloquence était clair et attique, mais il était davantage adapté au discours formel qu’à la dispute légale, car sa langue est sans acrimonie ou ruptures brusques liées à la situation. Et même son atticisation, si on la compare avec la langue d’Hérodote, apparaîtra comme trop subtile et en retrait des qualités de brillant et de sonorité.”

Le *TLG* fournit en outre une autre référence chez Philostrate :

δεῖ γὰρ φαίνεσθαι τῶν ἐπιστολῶν τὴν ἰδέαν ἀττικωτέραν μὲν συνηθείας, συνηθεστέραν δὲ ἀττικίσεως καὶ συγκεῖσθαι μὲν πολιτικῶς, τοῦ δὲ ἄβρου μὴ ἀπάδειν.

“Il faut que le style des lettres apparaisse plus attique que la conversation habituelle, plus habituelle que l’atticisation, et soit composée de manière bienveillante, et ne détonne pas dans la délicatesse.” (Epistulae et dialexeis, 2, 1)

Cette deuxième occurrence chez Philostrate est intéressante car il y établit de subtiles gradations de registre, avec les correspondances parallèles. Le comparatif ἀττικωτέραν répartit bien les places de la “conversation”, συνηθεία, d’une part ; d’autre part de la “composition soutenue”, ἀττικίσις. Πολιτικῶς donne le ton attendu pour la composition, qui vient en complément de l’atticisation qui va d’emblée de soi.

Mais le *TLG* donne aussi deux références chez Galien, plus proches de Lucien donc. La première se trouve en *De alimentorum facultatibus libri III*⁵⁵⁷ :

⁵⁵⁶ Cf. Cephisod. 14, Ed. T. Kock, *CAF* i p. 800.

⁵⁵⁷ Cf. Kuehn volume 6, page 584.

Οὐ τοῖς Ἀττικίζειν ἐν τῇ φωνῇ προηρημένοις γράφεται ταῦτα, (τάχα γὰρ οὐδ' ἀναγνῶναί τις αὐτὰ βουλῆσεται καταφρονῶν ὑγιείας σώματος, ὥσπερ καὶ ψυχῆς,) ἀλλ' ἰατροῖς μὲν μάλιστα, μὴ πάνυ τι φροντίζουσιν ἀττικίσεων, ἤδη δὲ καὶ τοῖς ἄλλοις, ὅσοι ζῶσιν ὡς λογικὰ ζῶα, πρὸ τιμῆς καὶ δόξης καὶ πλούτου καὶ δυνάμεως πολιτικῆς ἐπιμελεῖσθαι προηρημένοις σώματος καὶ ψυχῆς.

“Notre écrit n’est pas fait pour les gens qui ont fait le choix d’atticiser dans la langue, (il se pourrait en effet qu’on ne veuille même pas le lire, car on méprise la santé du corps comme de l’âme), mais bien pour les médecins —dont le souci majeur n’est pas du tout les atticisations— et actuellement aussi pour les gens qui, vivant comme des êtres doués de raison, ont fait le choix de s’occuper, plutôt que de l’honneur, de la gloire et de la richesse, du corps et de l’âme.”

Cet extrait présente le mot au pluriel, dans un sens où il évoque des actes. Les actualisations qui sont ainsi évoquées puisent leur source conceptuelle dans l’*atticisme*, que Galien, au contraire de Lucien, nomme. Ainsi la variation oppose, chez Galien, de manière claire et répétée, l’Ἀττικισμός comme état d’esprit, attitude générale, conceptualisation, comme le souligne σεμνυνόμενος⁵⁵⁸, aux actes que l’on attend de praticiens.

Certes de telles utilisations peuvent être considérées comme assez normales si l’on se rapporte aux précisions de Chantraine concernant la formation des mots à suffixe -σις⁵⁵⁹. Ces mots désignent des actions, mais aussi des états. On pourrait ainsi traduire, comme nous avons déjà choisi de le faire, le mot ἀττίκισις par “*atticisation*”. Cette traduction en français, utilisant le suffixe -ation, rend au mieux un terme caractéristique d’un suffixe extrêmement productif, davantage que -ισμος. Chantraine cite ainsi quelques noms en -σις où le dérivé marque une notion qui n’est pas forcément une activité au sens plein, tels que πείσις, “*affection*” chez Hippocrate ; κνίδωσις, “*démangeaison* ; ὀΐσις, opinion ; πόσις, “*boisson*” ; Chantraine conclut qu’un relevé non exhaustif donne 5073 exemples, avec ce commentaire : “on peut dire que la prose grecque une fois constituée, la formation de dérivés en -σις était presque complètement libre”.⁵⁶⁰

Le mot n’est donc pas une invention de Lucien. L’auteur du *Lexiphanès* utilise un terme attique littéraire disponible que Galien, et d’autres certainement, utilisent. Cependant, comme pour ἀττικίζειν et ἀττικισμός, termes relativement marqués et connotés, Lucien évite son emploi.

Le mot étant placé dans la bouche de Lexiphanès, nom que l’on pourrait traduire par *Montremots* (ou *Motsbrillant*, comme y invite le second élément de son nom, -φάνης), pouvait renvoyer à une désignation clinquante et snobe de l’atticisme ou de la Seconde Sophistique. Lexiphanès se voulant tout en distinction, manquait du même coup l’objectif de la discrétion, véritable atticisme qui ne se dit pas. Lucien évite ainsi d’entrer dans le mode de production linguistique relevant du pédantisme que le nom annonce.

Mais le terme, dans la situation de communication mise en scène et organisée par Lucien, constitue également une ouverture, ironique peut-être, sur la philosophie du langage. Dans le contexte dans lequel il est utilisé, le mot renvoie assurément au *Cratyle*. Ἀττικισμός dans la

⁵⁵⁸ Cf. *De compositione medicamentorum secundum locos*, x, 12.

⁵⁵⁹ Cf. Chantraine 1933, 284 sqq.

⁵⁶⁰ Chantraine, 1933, 282.

bouche de Lexiphanès s'illustre des paroles de Socrate à Hermogène quand il entreprend de définir le nom par une première définition imparfaite, traitant de la question philosophique de l'imitation vocale de l'essence de l'objet imité⁵⁶¹ : *Cratyle* 423b :

ΣΩ. Ὀνομα' ἄρ' ἐστίν, ὡς ἔοικε, μίμημα φωνῇ ἐκείνου ὃ μιμεῖται, καὶ ὀνομάζει ὁ μιμούμενος τῇ φωνῇ ὃ ἂν μιμηται.

“Ainsi le nom est, semble-t-il, une façon de mimer par la voix ce que l'on mime et nomme, quand on se sert de la voix pour mimer ce qu'on mime.”

Pour Lexiphanès, la justesse des noms ne consiste pas à faire voir la nature de l'objet, comme la progression du raisonnement y invite en *Cratyle* 428e :

ὀνόματος, φαμέν, ὀρθότης ἐστὶν αὕτη, ἥτις ἐνδείξεται οἷόν ἐστι τὸ πρᾶγμα.

“La justesse d'un nom, suivant nous, consiste à faire voir la nature de la chose.”

Mais les noms sont des moyens de mimer la réalité : 423a :

ΣΩ. Εἰ μὲν γ' οἶμαι τὸ ἄνω καὶ τὸ κοῦφον ἐβουλόμεθα δηλοῦν, ἤρομεν ἂν πρὸς τὸν οὐρανὸν τὴν χεῖρα, μιμούμενοι αὐτὴν τὴν φύσιν τοῦ πράγματος· εἰ δὲ τὰ κάτω καὶ τὰ βαρέα, πρὸς τὴν γῆν. καὶ εἰ ἵππον θέοντα ἢ τι ἄλλο τῶν ζώων ἐβουλόμεθα δηλοῦν, οἴσθα ὅτι ὡς ὁμοίωται ἂν τὰ ἡμέτερα αὐτῶν σώματα καὶ σχήματα ἐποιούμεν ἐκείνοις.

“Socrate—‘Si nous voulions, je suppose, représenter le haut et le léger, nous lèverions la main vers le ciel, pour mimer la nature même de la chose; si c'était le bas et le lourd, nous l'abaisserions vers le sol. Et pour représenter en train de courir un cheval ou quelque autre animal, nous rendrions, tu le sais, notre corps et nos attitudes aussi semblables que possible aux leurs’.”

Ainsi donc ἄττικισίς, et particulièrement dans *Lexiphanès*, renvoie à une mimésis qui n'est pas la mimésis platonicienne, mais une mimésis de sophiste du II^e s. d.n.è. dont le but est bien de *faire sonner* les mots, et de tenter ainsi de concurrencer la réalité. L'atticisme en ce sens est ici compris par Lucien comme une attitude sociolinguistique qui met en avant le pouvoir du verbe. Le lexique ne doit pas forcément faire partie des canons d'un atticisme “officiel”, mais rendre un son attique.

2.6 ἄττικιστί

Cet adverbe a des chances d'être ancien (Platon selon *DGE*) et de sens *neutre* (“en dialecte attique; de manière attique”). Son absence chez Lucien est assez significative, renforçant la valeur polémique des termes qu'il utilise effectivement par ailleurs.

Une première utilisation classique se recense donc chez Platon. En *Cratyle*, 410c, Socrate fait à Hermogène une leçon de prononciation qui est en même temps une leçon d'étymologie. Cela rapporte l'adverbe à une situation de communication orale qui indique un trait phonologique à rapprocher du mot que nous venons d'étudier en 2.5 :

ΣΩ. Αἱ μὲν δὴ ὦραι Ἀττικιστὶ ὡς τὸ παλαιὸν ῥητέον, εἴπερ βούλει τὸ εἰκὸς εἰδέναι.

⁵⁶¹ V.423b-e pour l'articulation complète du raisonnement.

“Les noms des saisons (ᾠραι), c’est à l’ancienne mode attique⁵⁶² qu’il faut le prononcer, si tu veux en connaître le sens probable.”

Cela dit, Socrate produit là une sorte de paralogisme qui est bien dans l’esprit du Cratyle. En effet, la confusion n’avait cours qu’à l’écrit, dans l’ancien alphabet (v. notre note 562 *infra*). La distinction graphique instaurée dans l’alphabet rénové est donc précisément le constat d’une différence phonique réelle, mais masquée jusque là par l’écriture.

C’est donc bien un phénomène oral qui caractérise l’adverbe si l’on se rapporte aux autres occurrences signalées par le *TLG*. Démosthène l’utilise également en évoquant la prise de parole à la tribune⁵⁶³. Mais d’autres utilisations se trouvent également chez d’autres auteurs des V^e, IV^e et III^e s.a.C., notamment des comiques, soulignant ainsi le caractère *peut-être* populaire, sinon assez courant, notamment à l’oral, du mot. Ainsi on le retrouve chez Antiphane pour opposer σφύραινα à κέστραν⁵⁶⁴. Le mot apparaît également chez Alexis de Thourion dans un fragment où il est question de bavardage (λαλεῖν)⁵⁶⁵. Les utilisations ultérieures commencent dans la contemporanéité de Lucien avec Aelius Hérodien et Le Pseudo-Hérodien, qui n’évoquent le mot que pour le signaler comme oxyton⁵⁶⁶. Athénée reprend les citations des premiers comiques à propos des badinages de conversation et des distinctions de vocabulaire⁵⁶⁷. Le terme est utilisé jusqu’à Eustathe, qui, au...XII^e s.d.n.è., l’évoque également dans une situation se rapportant à l’oral⁵⁶⁸.

Si Lucien n’emploie pas Ἀττικιστί, c’est peut-être que “s’exprimer en attique”, c’est-à-dire en dialecte attique, et principalement à l’oral, ne le concerne pas. Le retour à l’attique de six siècle en arrière n’est tout simplement pas possible. Si Ἀττικιστί signifie “en attique [*scil.* du V/IV^es.a.C.]”, il est certainement un des mots de sa famille qui, son sens littéral n’évoluant pas, se trouve progressivement déconnecté des réalités langagières au cours des siècles. Ne pas le trouver chez Lucien peut signifier que discoureurs comme causeurs ne sont plus exactement concernés par cette norme-là. Ἀττικιστί n’est pas une désignation de l’atticisme ou de l’atticité qui corresponde à Lucien. Il faut davantage envisager le mot comme un regard porté sur des phénomènes de prononciation, d’abord liés à l’usage, puis ne relevant plus que d’effets de mode.

2.7 ἈΤΤΙΚΙΣΤΗΣ

Le mot présente des attestations tardives et pourrait ainsi désigner une classification *a posteriori*, utilisée, selon le *DGE*, par Jamblique et l’*Etymologicum Magnum*.

Cependant, il apparaît, selon le *TLG*, chez un historien de l’époque classique (V^e s.a.C.),

⁵⁶² “L’ancien alphabet attique n’avait pas de signe particulier pour l’ω. L’ο notait aussi ου et ω. (note de Méridier 2000).

⁵⁶³ Dém., *Orat.*, *Pro Megalopolitanis*, 2.

⁵⁶⁴ Antiphane, *Fragments*, 97.

⁵⁶⁵ Alexis de Thourion, *Fragments*, 195.

⁵⁶⁶ *De prosodia catholica*, 3, 1, 506: “τὰ ὑπὲρ δύο συλλαβὰς εἰς πὶ ὀξύνεται, Ἰαστί, Ἰαονιστί, Δωριστί, Συριστί, Ἀττικιστί, Μεγαριστί, Θρακιστί, Περσιιστί, Σκυθιστί, Λυδιστί, Φρυγιστί, μεγαλωστί, ἱερωστί, νεωστί, δημωστί.”

⁵⁶⁷ *Deipnosophistae*, 7, 28 et vol. 2, 1.

⁵⁶⁸ Cf. *Commentarii ad Homeri Iliadem*, vol. 3, 730 : διὸ καὶ ὁ παρῳδήσας νέος τὸ “Κίλλαν τε ζαθέην” εἰς τὸ “τρίγλαν τε ζαθέην” ἔπαιξε μὲν ἀστείως εἰς ἔπαινον τρίγλης, οὐ μὴν ἐλάλησεν Ἀττικιστί.

Hellanicos de Mytilène. Dans ce passage, le locuteur évoque un mot, ἀθάρη, désignant une bouillie de farine et dont on ne sait si son origine est égyptienne. A propos de ce mot, il signale qu'il est en usage chez "les gens qui parlent attique": F. Jacoby, *Fragmenta*, 1a, 4, F, fragment 192. La citation souligne l'usage fréquent du mot ἀθάρη⁵⁶⁹ chez les Ἀττικισταί et l'oppose à une variante, ἀθήρα qui se trouve chez Hellanicos et Sophron:

ἔστι δὲ ἡ χρῆσις τῆς λέξεως πολλή παρὰ τοῖς Ἀττικισταῖς· κατὰ δὲ πολλοὺς ἄλλους κατὰ μὲν τὸ τέλος διὰ τοῦ α, κατὰ δὲ τὴν μέσσην διὰ τοῦ η· οὕτως δὲ καὶ Ἑλλάνικος καὶ Σώφρων. (F 77 Kaib.)

Le mot ἄττικιστής semble donc dès l'époque classique ne pas se présenter comme un synonyme de Ἀττικός. Il possède déjà une nette nuance linguistique, que l'on pourrait comparer avec la distinction entre les Français et les francophones.

C'est en ce sens qu'il apparaît encore à huit siècles de distance sans que l'on puisse savoir s'il a été "déterré" ou reproduit tout en ignorant sa prime existence. Le *TLG* signale que le mot (ré-?)apparaît, au plus proche de Lucien, chez Jamblique : *De vita Pythagorica*, 18, 80 :

κατὰ δὴ τοῦτον τὸν λόγον τοὺς μὲν Πυθαγορείους καλέσας, τοὺς δὲ Πυθαγοριστάς, ὥσπερ Ἀττικούς τινας ὀνομάζομεν, ἐτέρους δὲ Ἀττικιστάς, διελὼν οὕτως πρεπόντως τὰ ὀνόματα τοὺς μὲν γνησίους εἶναι ἐνεστήσατο, τοὺς δὲ ζηλωτὰς τούτων δηλοῦσθαι ἐνομοθέτησε.

"Appelant, selon cette logique, certains, Pythagoriens, d'autres, Pythagoriciens, de la même manière que nous nommons certains Attiques, d'autres atticistes, il sépara ainsi comme il convient les noms, et établit que les premiers étaient <les disciples> authentiques, et édicta de désigner dans les seconds les partisans des premiers."

Jamblique établit ainsi la différence entre une pratique "authentique", c'est-à-dire naturelle, de la langue, et celle des *zélotés*, qui ne peut donc apparaître que comme artificielle.

Le mot connaît ensuite des variations de sens qui l'éloignent de son acception linguistique et le rapprochent souvent du sens plus large d'orateur⁵⁷⁰. Le terme subit encore une longue éclipse avant de réapparaître chez Photius au IX^e s.d.n.è. Le *TLG* donne en effet quatre occurrences du mot dans le *corpus* de cet auteur. Photius, qui fait des comptes rendus de ses lectures des auteurs anciens, utilise le mot *atticiste* dans son sens "moderne", c'est-à-dire se rapportant à des personnes capables de maîtriser l'expression et le bon usage⁵⁷¹. On le voit, par exemple, opposer clairement différents registres de langue, pour distinguer celui des atticistes : *Fragmenta in epistulam I ad Corinthios (in catenis)*, 583 :

σύνηθες δὲ τοῦτο τῇ θείᾳ γραφῇ, ἀλλὰ καὶ παρὰ τοῖς ἔξω συγγραφεῦσι πολλή ἡ τοιαύτη χρῆσις, καὶ μάλιστα παρὰ τοῖς Ἀττικισταῖς.

"Cela est habituel dans l'écriture sainte, mais chez les écrivains païens l'usage est aussi répandu, et surtout chez les atticistes."

⁵⁶⁹ Mot d'origine incertaine (égyptienne selon Pline) ; pour les différentes variantes et pour les rapprochements étymologiques possibles, v. *DGE* et *DELG*, s.v. ἀθάρη.

⁵⁷⁰ Cf. Basile, *Epistulae*, 321, 1 ; Grégoire de Nysse, *Contra Eunomium*, I, 1, 64 ; Grégoire de Naziance, *Epistulae*, 57 ; Stéphane, *In artem rhetoricam commentaria*, 295.

⁵⁷¹ Cf. Photius, *Bibliotheca*, Codex 157, Bekker p.100a ; *Bibliotheca*, Codex 250, Bekker p. 454a, : "Ὅτι κέχρηται ὁ συγγραφεὺς, Ἀττικιστὴς καίτοι ὢν, τῇ τῆς καμάρας λέξει. ; *Bibliotheca*, Codex 279, Bekker p. 529b: "Ὅτι Διονύσιός φησι μὴ λέγειν τοὺς Ἀττικιστὰς ὠνησάμην, ἀλλ' ἀντ' αὐτοῦ τὸ ἐπριάμην, καίτοι καὶ ὠνεῖσθαι καὶ ὠνήσατο καὶ ὠνούμενος καὶ τὰ ἄλλα λέγοντας.

La fortune du terme se voit ainsi lancée. Une partie de la littérature en langue grecque, et de sa critique, va dès lors consacrer ses efforts à se situer par rapport à l'atticisme en général, et en particulier au classement des auteurs comme "atticistes". Le mot demeure bien plus tard encore, au XII^es.d.n.è., pour affirmer une catégorie de personnes qui sont en conformité avec la norme de langue visée. Eustathe utilise plusieurs fois le mot en ce sens⁵⁷². Sa mention la plus intéressante vient quand, pour faire comprendre à son lecteur la notion d'atticisme, il évoque Lucien comme un atticiste postérieur. En cela il apparaît comme un des premiers responsables de la réception de l'atticisme de Lucien comme "atticiste mesuré" : *Commentarii ad Homeri Iliadem*, vol. 3, p.880 :

Καὶ ὅρα τὸ "ἥδη δαμάσω". συντέτακται γὰρ καὶ νῦν τὸ "ἥδη" μέλλοντι ἀνακολουθῶς τῇ χρήσει τῶν ὕστερον Ἀττικιστῶν, ὧν ἐστὶ καὶ ὁ Λουκιανός. (v. 433).

"Et vois l'expression "je vais vaincre tout de suite". Le fait est qu'aujourd'hui encore on adjoint "tout de suite" avec un usage, qui se développe de manière illogique, des atticistes postérieurs, dont Lucien fait aussi partie."

A cela il faut ajouter un certain nombre de scolies ou de mentions. Ainsi, entre autres, Maxime Planude, commentateur des *Fragments* d'Isocrate, donne une définition claire de ce que peut être un atticiste conçu comme un partisan d'une conservation de la langue : *Fragmenta*, Fr.9 :

Οἱ Ἀττικισταὶ παντελῶς ἀποτρέπουσι τοῦ ὀνοματοποιεῖν καὶ μόνοις προστάττουσι κεχρῆσθαι ταῖς εἰρημέναις λέξεσι καὶ τοῖς τεταγμένοις ὀνόμασιν, ὥς φησιν Ἰσοκράτης.

"Les Atticistes dissuadent complètement du néologisme et prescrivent seulement qu'on se serve des mots usités et des mots appropriés, comme dit Isocrate."

Nombreuses sont les scolies dont les mains mentionnent le mot afin d'apporter de la précision au commentaire. Une scolie chez Aelius Aristide, (*Scholia in Aelium Aristidem*, 181, 2, 8) évoque la Ἀττικιστῇ... φωνῇ par opposition à la οἰκείᾳ φωνῇ. Une scolie chez Eschine reprend le terme dans un sens où il devient l'équivalent de l'adjectif ἄττικός dans son sens linguistique : *Scholia in Aeschinem (scholia vetera)*, *Oration* 1, scholion 89 :

παρατηρητέον ὅτι τῷ μὲν ὀνόματι κέχρηται οἱ παλαιοὶ τῆς ἐκκλήτου, οὐκέτι μέντοι καὶ τῷ ῥήματι, ὥς φασιν οἱ Ἀττικισταί.

"Observons que les Anciens se sont servi du mot 'assemblée', mais plus du tout du dire, comme disent les Atticistes."

Le scoliaste d'Aristophane se livre à une remarque métalinguistique grâce à ce mot : *Scholia in nubes (scholia anonyma recentiora)*, vers 24 :

ἐπὶ μὲν ὀφθαλμῶν ἄττικισταὶ τιθέασιν "ἐξεκόπην" ἐπὶ χειρῶν μᾶλλον ὀφείλοντος λέγεσθαι, ἐπὶ δὲ τῶν χειρῶν τὸ "ἐπηρούμην".

"Pour les yeux les atticistes estiment qu' 'être abîmé' se dit plus qu'on ne le devrait pour les mains, et pour les mains, 'être maudit'".

Enfin une scolie chez Démosthène, par exemple, utilise le mot comme faisant référence au passé littéraire et linguistique de l'Attique. La main, avec élégance, use du potentiel pour

⁵⁷² Cf. Eustathe, *Commentarii ad Homeri Iliadem*, vol. 1, p.149; vol. 2, p. 631; vol. 2, p.756.

exprimer qu'une faute d'atticisme est pardonnable et peut s'interpréter comme un lapsus ou un mauvais réflexe. Lucien ne dit pas autre chose dans *Sur une faute commise en saluant : Scholia In Demosthenem*, 17, 2 :

εἰ δ' οὐ κατὰ τοὺς Ἀττικιστὰς προφέροι τις, δόξειε μὲν ἂν εἰκότως ἐγκαλεῖν, εἴποι δ' ἂν τις ὅμως παρὰ τὸν καιρὸν καὶ τὴν ταχύτητα τοῦτο συμβῆναι.

"Si quelqu'un s'exprimait non conformément aux Atticistes, on le lui reprocherait justement, cependant on pourrait dire que cela est arrivé à un mauvais moment ou trop rapidement."

Le TLG donne donc ce mot comme n'étant pas, lui non plus, représenté chez Lucien, et également presque absent chez ses contemporains ou chez les auteurs des premiers siècles d.n.è. Cependant, on peut considérer que la période qui va de Hélianicos de Mytilène à Jamblique a dû connaître le mot. Il n'est pas réutilisé dans les textes car une grande partie de ce qu'il pourrait exprimer l'est par ἄττικός. Lucien pour sa part ne le fait pas revenir en jeu car il a besoin d'autres termes moins neutres comme ψευδαττικός ou ὑπεραττικός.

2.8 ψευδαττικός

Le mot est formé avec ψευδ- comme préfixe, ce qui est récurrent chez Lucien⁵⁷³, et caractérise même un mode de narration chez lui⁵⁷⁴. Le mot est un hapax et une formation lucianesque. On sait Lucien créateur de mots et se situant tout à fait comme n'étant pas atticiste si l'on suit la définition de Maxime Planude que nous venons d'évoquer. Ironie au deuxième degré, Lucien va donc exercer sa création verbale sur une notion dont le contenu est de la refuser. Ψευδαττικός est bien un résultat d'ὀνοματοποιεῖν. Celui-ci est particulièrement intéressant car il rencontre la problématique de l'atticisme. Le mot est utilisé dans un contexte à part dans l'œuvre de Lucien et dans un ouvrage dont l'authenticité est traditionnellement discutée, *Le Soléciste*. L'adjectif créé par Lucien se trouve dans une notation à propos d'un mot repris par Socrate de Mopse :

καὶ χρᾶσθαι δέ τινος εἰπόντος, Ψευδαττικόν, ἔφη, τὸ ῥῆμα.

"Et quelqu'un ayant dit 'utiiliser', il remarqua : 'Toc attique que ce mot.'" (*Le soléciste*, 7)

La formation de l'adjectif engage un choix idéologique ou philosophique, celui de se placer du côté des apparences du langage et du pouvoir du verbe. Ce terme peut être l'occasion pour Lucien, non de dénoncer ou de ridiculiser un travers de ses contemporains — même si l'intention satirique est omniprésente chez Lucien —, mais au contraire de faire prendre conscience au lecteur de la duplicité possible du langage. Comme nous l'avons vu avec les exemples tirés du *Cratyle*, cette modalité de son atticisme s'applique à d'autres domaines. Il s'agit moins d'entrer dans une querelle assez littéraire du temps que de signaler les évolutions constantes et le mouvement de la langue, ainsi que la possibilité de combiner cela au mensonge et à la vérité.

De même que cet adjectif ψευδαττικός évite à Lucien d'utiliser ἄττικιστής, de même ὑπεραττικός apparaît comme un équivalent plus péjoratif de ce même ἄττικιστής.

⁵⁷³ Cf. liste de Schmid 1887-97 en annexe, s.v.

⁵⁷⁴ Cf. Bompaigne 1958, 694 sqq.

2.9 Ὑπεραττικός

L'adjectif se trouve en *Lexiphanès*, 25, et en *Vie de Démonax*, 26 sous sa forme adverbiale (ὕπεραττικῶς, adv., même sens selon *LSJ*).

C'est au moment de clore le *Lexiphanès* que les reproches d'atticisme outré s'accumulent de la part de Lycinos. C'est alors que les adjectifs substitués d'ἀττικιστής sont utilisés. Lycinos, autoreprésentation la plus attique de Lucien, fait le reproche d'hyperatticisme à Lexiphanès en présentant ce travers comme une des vanités du personnage :

Τὸ δὲ πάντων καταγελαστότατον ἐκεῖνό ἐστιν, ὅτι ὑπεράττικος εἶναι ἀξιῶν καὶ τὴν φωνὴν εἰς τὸ ἀρχαιότατον ἀπηκριβωμένος τοιαῦτα ἔνια, μᾶλλον δὲ τὰ πλείστα, ἐγκαταμιγνύεις τοῖς λόγοις ἃ μηδὲ παῖς ἄρτι μανθάνων ἀγνοήσειεν·

"Mais le comble du ridicule, c'est qu'avec ta prétention d'être un hyperattique et d'avoir formé ton langage à la vieille école, tu mêles à tes discours quelques erreurs, ou plutôt un très grand nombre d'erreurs qui n'échapperaient pas même à un écolier novice." (*Lexiphanès*, 25)

Ce que Lucien décrit encore, c'est le ratage de l'atticisme. Il donne précisément le mode d'inadaptation de l'atticisme de Lexiphane : une densité trop importante d'erreurs de langue dans un énoncé restreint. L'hyperattique est celui qui cherche à imposer, en le systématisant, son tic linguistique, et détruit ainsi la communication.

La définition est affinée dans la bouche de Démonax, qui présente bien le fossé chronologique qui sépare l'époque de la Seconde Sophistique et les tentatives inadaptées de réintroduire au II^e s.d.n.è. des paroles d'un autre âge :

ἐνὶ γοῦν ἐρωτηθέντι ὑπ' αὐτοῦ λόγον τινὰ καὶ ὑπεραττικῶς ἀποκριθέντι, Ἐγὼ μὲν σε, ἔφη, ὦ ἐταῖρε, νῦν ἠρώτησα, σὺ δέ μοι ὥς ἐπ' Ἀγαμέμνονος ἀποκρίνη.

"Un homme à qui il [Démonax] avait posé une question lui ayant répondu avec une affectation singulière d'atticisme, il lui dit: 'C'est aujourd'hui que je t'interroge, camarade, et tu me réponds comme si nous étions au temps d'Agamemnon.'" (*Vie de Démonax*, 26)

De ces deux notations, on peut conclure que, lorsque Lucien utilise un terme de la famille de ἀττικός qui est connoté, cela correspond à une volonté de dénoncer un travers linguistique du grec de son époque. Il choisit en outre d'utiliser des adjectifs plutôt qu'un nom pour ne pas légitimer une catégorie de professionnels, en quelque sorte pour ne pas leur faire de publicité.

2.10 ἀνάττικός

Cet adjectif semble tardif aussi. *LSJ* en confirme l'utilisation comme mesure de l'atticisme et particulièrement en ce qui concerne le mot avec lequel il entre en concurrence : ἀθηναῖος. La notice donnée est : "ἀνάττικός, alien to the Attic dialect, Phryn. ap. St.Byz. s.v. Ἀθήναι. *LSJ* situerait donc l'adjectif déjà chez Phrynichos, mais, comme on le constate, de seconde main.

Le *DGE* présente aussi une variante ἀναττικιστός, chez Isidore de Péluse (date incertaine), avec superposition de suffixes, qui ressemble, *mutatis mutandis*, à des termes actuels tels que "fatigabilité" ou "pénibilité". De tels termes signalent comme une impossibilité des

usagers à se satisfaire de l'utilisation du terme simple de départ. Cette insatisfaction peut être pédante, ou bien avoir comme cause une difficulté à exprimer un concept nouveau qui correspond à une situation sociale nouvelle. Il est significatif qu' ἄττικός produise ce phénomène, notamment avec son préfixe privatif, à date tardive. Le terme est d'autant plus rendu complexe qu'on s'éloigne de la période linguistique de référence.

D'après le *TLG*, ἀναττικός se trouve en premier lieu chez Aristophane le grammairien⁵⁷⁵. Puis le mot vient plus tardivement chez Stéphane, *Ethnica*, 34, chez qui le problème commence à se poser de l'expression du féminin de Ἀθηναῖοι, "citoyens d'Athènes" :

Δίδυμος δέ φησιν ὅτι Ἀθηναίας λέγουσιν ἀντὶ τοῦ Ἀττικός. ὁ δὲ Φρύνιχος ἀνάττικόν φησιν εἶναι τὴν φωνὴν καὶ θαυμάζει πῶς ὁ Φερεκράτης ἀττικώτατος ὦν χρῆται.

"Didyme dit que l'on dit Les Athéniennes au lieu de Les femmes d'Athènes. Mais Phrynichos dit que le mot est anattique et s'étonne de ce que Phérécrate, qui est très attique, utilise le terme."

Le mot est utilisé très tardivement chez Eustathe, lequel, comme commentateur tardif, environné d'un grec oral de moins en moins littéraire, a besoin de ce vocabulaire normatif, qu'il utilise souvent, comme cela était déjà le cas pour ἀττικιστής. Chez Eustathe, l'adjectif signale à chaque fois la correction de la langue par rapport à la norme attique et en opposition à ἀττικός. Il utilise à nouveau le mot dans le traitement de la question technique du féminin de Ἀθηναῖοι : *Commentarii ad Homeri Iliadem*, vol. 1, p.133 : il fait référence à l'utilisation même de l'adjectif ἀττικός au féminin :

ὅτε δὲ ἤρξαντο αἱ ἀσταὶ ἦτοι Ἀττικαὶ γυναῖκες Ἀθηναῖαι λέγεσθαι, τότε δὴ ἐπενοήθη καὶ τὸ τὴν θεὸν μηκέτι Ἀθηναίην καλεῖσθαι, ἀλλὰ κατὰ συναίρεσιν Ἀθηναῖαν. ἕτεροι δὲ τῶν παλαιῶν οὕτω συντόμως εἶπον· "ἀνάττικον Ἀθηναῖαν γυναῖκα εἰπεῖν". ἀστὰς δὲ τὰς Ἀττικὰς γυναῖκας ἔλεγον ὥς καὶ τοὺς ἀνδρας ἀστούς.

"Mais quand les femmes de la Ville, ou en vérité athéniennes, commencèrent à être appelées Les Athéniennes, alors on pensa à ne plus appeler la déesse L'Athénienne, mais, par contraction, Athéna. L'autre partie des Anciens trancha ainsi : "Il est anattique de dire qu'une femme est Athénienne". Et ils disaient que les femmes d'Athènes étaient les Citadines et les hommes les Citadins."

La *Suda*, entrée 729, évoque à nouveau le problème :

καὶ γὰρ καὶ τὴν Θεμιστοκλέους θυγατέρα Ἀθηναῖαν ξένην φησὶν· καὶ Πίνδαρος ἐν σχολίοις. ὁ μέντοι Φρύνιχος ἀνάττικόν φησιν εἶναι τὴν φωνὴν «καὶ» θαυμάζει, πῶς ὁ Φερεκράτης ἀττικώτατος ὦν χρῆται τῇ λέξει.

"Et le fait est que l'on dit même la fille de Thémistocle Athénienne étrangère. Pindare aussi dans des commentaires. Cependant Phrynichos dit que le mot est anattique et s'étonne de ce que Phérécrate, qui est très attique, utilise le terme."

En fait l'adjectif avec son suffixe privatif connaît une carrière dans les jugements portants sur les désignations techniques, comme on le voit dans le cas de l'expression du féminin de Ἀθηναῖοι. Les différentes mentions ci-dessus nous apprennent comment certains puristes refusaient la possibilité d'appeler les femmes d'Athènes Ἀθηναῖαι après que

⁵⁷⁵ *Fragmenta*, 71.

ἀθηναίος fut devenu disponible au féminin quand la finale du nom de la déesse s'était contracté en Ἀθηνᾶ. Ces puristes s'en tenaient au premier terme de la périphrase ἀσταί γυναῖκες, dans une réaction empreinte d'un certain atticocentrisme naïf.

Pour ces raisons peut-être, qui sont déjà dans l'air autour du II^e s.d.n.è., comme le suggère la mention de Phrynichos, la notion ne semble pas concevable pour Lucien, ce qui pourrait expliquer sa non utilisation chez lui⁵⁷⁶. Il se pourrait également que l'adjectif n'ait pas existé à l'époque de Lucien. Il aurait alors été une création qui aurait suivi peu après, rendue nécessaire par la pression de la recherche d'une correction perdue —ou bien à tout le moins de son horizon—, aussi bien écrite qu'orale, ce dont témoigneraient les exemples que nous avons cités.

3. Conclusion sur la famille de ἀττικός, et son rapport aux textes de Lucien par l'intermédiaire de l'ἀττικισμός.

Lucien présente une prédilection visible pour ἀττικός au détriment des autres mots de sa famille. Les occurrences de l'adjectif montrent qu'il lui suffit à exprimer une conception simple, sans être simpliste, d'un ἀττικισμός. Cette conception est également assez large pour embrasser tous les objets intellectuels, de la langue à la danse. Dans cette logique d'atticisme, Lucien n'utilise pas les noms et les adjectifs de la famille de ἀττικός trop marqués par un éventuel snobisme et surcomposés, ou bien parce qu'ils n'existent pas à son époque, ou bien parce qu'ils sont déjà trop connotés.

⁵⁷⁶ Cf. *Vie de Démonax*, 40, où Lucien présent le concept d'"anattique" en termes "positifs".

II. C

Perspectives

1. Premiers éléments de conclusion concernant l'atticisme de Lucien

Dans tous les cas, Lucien "atticiste" apparaît comme n'étant pas seulement un pur écrivain de l'abstrait, mais un écrivain en prise sur son époque et cela également en ce qui concerne les faits de langue et les données thématiques qui ont trait traditionnellement à l'atticisme. Lucien est moins dans la μιμησις que dans le ζῆλος : il imite et crée du point de vue littéraire, et du point de vue linguistique donne à lire des productions littéraires originales dans une langue qui tend vers l'attique.

Il devient dès lors difficile de suivre toujours Bompaigne 1958 et 1993, qui hésite au fond dans ses caractérisations de l'atticisme, de Lucien, et de l'atticisme de Lucien. Par exemple, l'affirmation : "On a dit combien l'Atticisme grammatical du II^e s. ap.J.C., jeu gratuit, méconnaissait le but authentique de l'Atticisme, préoccupé de fécondité littéraire et d'efficacité littéraire"⁵⁷⁶, ne tient pas compte de ce qu'il faut penser l'état des niveaux de langue à l'époque de Lucien comme des ensembles perméables. Cette perméabilité propre ne leur est pas préjudiciable ou particulièrement enrichissante, mais elle tient à la nature des langues, qui échappent aux systématisations littéraires et linguistiques qui tendraient à les englober en totalité d'une part, de l'autre se comprennent mieux en fonction des locuteurs et des situations de communication.

Il est difficile également d'admettre complètement une généralisation ultérieure telle que celle de Jones 1986 : "To this informed conservatism in matter of literature, Lucian joins a similar attitude towards style. Like most of the Greek stylists of the imperial period, he is an atticist, who looks to Athens of the 5th 4th for his linguistics models (cf the summary of Deferrari, *Lucian's atticism*, 80-82)."⁵⁷⁷ On doit également être circonspect envers des rapprochements philologiques effectués entre des éléments du lexique de Lucien et les lexicographes de son époque, en ce qu'il s'effectuent à l'intérieur de sphères aux contours très marqués : "Of the two lexicographers who are known to be his contemporaries, he is much closer to Phrynichos than to Pollux."⁵⁷⁸

Il est possible en revanche de revenir sur certains opuscules, pour tenter de mieux y examiner certaines notations qui se rapportent à l'atticisme.

1.1 Retour sur *Le jugement des voyelles*

Des notations évoquent une théorie des langues chez Lucien. Il y a l'équivalent de traits de

⁵⁷⁶ Bompaigne 1958, 78.

⁵⁷⁷ Jones 1986, 153

⁵⁷⁸ *Ibid.*

réflexion d'une linguistique synchronique, mais aussi diachronique dans certains opuscules.

Une synthèse de sentiment d'une linguistique diachronique et synchronique s'exprime dans le *Jugement des voyelles*. Bien qu'on ait déjà beaucoup écrit sur cet opuscule, Macleod 1994 ne signale pas de critique récente le concernant. Il faut donc se reporter à Bompaire 1998 pour un point récent concernant l'opuscule⁵⁷⁹. Le constat est que la production critique à son sujet est somme toute assez limitée.

Or l'opuscule présente un intérêt non négligeable pour tenter de compléter la compréhension du rapport de Lucien à l'atticisme. Rappelons en partie la notice de Bompaire : "L'auteur donne ici la parole à Sigma dénonçant les empiètements du Tau (et accessoirement d'autres consonnes) sur son propre domaine. C'est principalement l'atticisme -ττ- au lieu de -σσ- qui est visé, ou l'hyperatticisme ravivé face à la koiné", et son jugement sur la valeur linguistique de l'opuscule : "On a affaire à une fantaisie grammaticale, qui ne décrit pas nécessairement une évolution (malgré la présentation du §2) et dont la cohérence n'est pas le premier souci."⁵⁸⁰

Ce jugement peut être nuancé. Le -σσ- est ionien et le -ττ- attique, mais les grands écrivains attiques du V^es. a.C., les Tragiques, ainsi que Thucydide, veulent éviter les provincialismes athéniens trop marqués, et procèdent à une certaine accommodation sur l'ionien, qui est à l'époque la langue de la science, pour forger à partir de l'attique une grande langue de communication inter-cités, à la hauteur de la puissance politique de la ville. C'est une des explications de l'emploi du -σσ-. Si les paroles de Sigma sont assumées par Lucien, ce dernier est à comprendre comme défenseur d'un certain atticisme littéraire, tout en pouvant passer pour, ou bien en étant réellement, un défenseur de l'ambition d'une grande langue de communication inter-cités, dont est née la koiné comme standard littéraire. Avec cet opuscule, Lucien gagne sur tous les plans. La composition de l'opuscule doit alors se comprendre comme un choix littéraire destiné à mieux faire comprendre un choix linguistique.

L'examen des textes de Lucien peut confirmer cette hypothèse. Le *TLG* permet de recenser 1231 apparitions du groupe -ττ- dans le corpus lucianesque ; en regard, on compte 421 occurrences du groupe -σσ-, ce qui représente environ 25% de l'ensemble. Le -σσ- est très bien représenté et confirme une forme d'élan attique, moderne et progressiste, de Lucien d'une part; d'autre part le respect apparent de l'usage attique du -ττ- dans sa proportion répond aux attentes de son public atticiste de l'époque. Mais la part de -σσ- est non négligeable.

Dans l'utilisation de mots qui apparaissent pour la première fois chez lui ou qu'il est le premier à utiliser dans un certain sens⁵⁸¹, Lucien respecte l'usage -ττ- du dialecte attique. C'est le cas par exemple pour ἀναυλίζτω, qui est signalé par Schmid chez Clément, auteur du I^{er} s.d.n.è., en *Rom.* I, 31, et par le *DGE* avec même sens et même référence (*Ep.Clem.*31.1.), -σσω. *LSJ* donne le mot au sens de "dérouler", par exemple des βιβλία, chez Lucien, en *Ind.*16 ; ou bien "dérouler des mots en soi", chez Lucien en *Nigr.* 7. Certes il n'est pas sûr que Lucien ait lu les *Patres apostolici*, mais la mention de Clément dans les références prouve au moins deux

⁵⁷⁹ Bompaire 1998, 174 signale entre autres Bompaire 1958, 132, 142, 246 ; Rosenstrauch, 1963, 298sq. ; Baldwin 1973 *passim* ; Wolanin 1990 3-11.

⁵⁸⁰ Bompaire 1998, 172.

⁵⁸¹ Cf. Schmid 1887-97, *passim*.

choses : que le mot était en circulation peu avant l'époque de Lucien ; que dans cette circulation le mot présente dans l'usage commun tel qu'il est rapporté, une forme attique, d'ailleurs soulignée par Schmid. Cet exemple d'atticisme est étonnant, car un mot qui à première vue semblerait chez lui une nouveauté ou une rareté, provient d'une catégorie d'auteurs chez qui on s'attend à trouver de la koiné. L'atticisme de Lucien, au bout du compte, est bien aussi flou, plutôt que modéré.

Mais on peut constater également des exemples, avec utilisation simple de la consonne, de τ au lieu de σ : τίλφη au lieu de σίλφη, que *LSJ* signale chez Lucien en *Ind.*17. La graphie du mot n'est absolument pas contestée dans l'apparat critique de Macleod 1993 (1974). Dans ce cas l'usage de la variante du mot à allure attique peut s'expliquer de manière ironique dans le contexte. Ainsi dans la question rhétorique qui est posée en fin de §17 par le locuteur de *Contre un bibliomane ignorant*, il faut lire du style indirect libre, dans lequel le locuteur reprend avec une distance ironique un usage atticiste d'un mot habituellement à initiale σ dans l'usage courant, et que l'on atticise quand on l'utilise, dans une visée purement esthétique et snobe : "...que fait-il (le bibliomane) que d'acheter des résidences pour les mmmites...?"

Dans *Le jugement des voyelles*, Lucien emploie également des termes techniques. La métaphore de la souffrance de la lettre qui s'assimile à celle d'un patient est assurée par un de ces mots modernes, étrangers au fonds attique: ἀνεξικάκον εἶμι γράμμα, "je suis une lettre patiente au mal", déclare le Sigma avant d'aborder l'évocation des autres méfaits du Tau. Le mot est utilisé également sous sa forme adverbiale dans *L'âne ou Loukios*, et est signalé dans la liste de Schmid 1887-97 comme un *hapax* chez Lucien : ἀνεξικάκως (*Asin.* 570) . *LSJ* donne comme sens à l'adjectif : "enduring pain or evil", *subir une douleur ou du mal*, et le situe chez Hérodote le médecin (I^{er} s.d.n.è.) cité par Oribase en 5.30.7 ; chez Lucien en *Jud.Voc.*9, et aussi en *Vett.Val.* 38.21, *Gal.*5.38, *Them.* 15.190a (sup.) etc... L'adverbe. -κῶς est lui attesté en *Asin.*2. Le *DGE* quant à lui donne d'une part les mêmes références, d'autre part des références postérieures ou contemporaines de Lucien, avec notamment Pollux (II^e s.d.n.è.) 5.138. Plusieurs mentions nous permettent de comprendre que Lucien utilise un terme médical de son époque. A n'en pas douter l'emploi du mot devait avoir pour effet de provoquer le rire. Celui-ci était destiné à la satire éternelle des médecins et de leur jargon, par le procédé humoristique d'un mot que Lucien avait peut-être entendu être doctement prononcé ou qu'il avait trouvé dans la lecture de Galien ou de Pollux, et qu'il répétait.

Cette utilisation furtive de tels termes au milieu d'opuscules qui entraînent le lecteur à la surface de l'imagination du locuteur ne nous semble pas innocente. Il s'agit à nouveau de la revendication d'un atticisme particulier qui demande à être défini. La théorie de la langue est abordée avec une apparente désinvolture sous le masque de lettres personnifiées. Sigma n'a pas de chance de gagner, dans le domaine littéraire, la cause qu'il engage, étant donné que la suprématie de Tau attique est immédiatement reconnue. Mais c'est l'usage quotidien de la langue que signale sans cesse le *Jugement des Voyelles*, c'est-à-dire l'usage dans la langue parlée, la koiné, de l'époque de Lucien, du -σσ-. Le rire produit une *catharsis* par rapport à une situation qui est implicitement désignée comme absurde : le combat contre l'évolution de la langue. Tau sort vainqueur de l'opuscule littéraire, mais le lecteur doit comprendre que Sigma

l'a emporté depuis longtemps. *Le jugement des voyelles* apparaît ainsi moins comme un opuscule polémique critiquant la suprématie d'un atticisme, que comme le signe de la compréhension par son auteur que la diglossie en marche dans la langue grecque est irréversible.

Cela constitue un autre exemple des limites positives de l'atticisme de Lucien. Il n'est ni modéré ni militant mais à nouveau, pour ainsi dire, volontairement flou, volontairement flottant, désireux de brouiller les pistes, à l'image de ce que l'on constate à propos de son identité⁵⁸². L'atticisme de Lucien joue de changements de codes incessants. En adoptant l'attitude intellectuelle de Consani 2004, il est possible de parler dans le cas de l'atticisme de Lucien d'un atticisme de "Code-Mixing" (CM), soit "d'interférence de code" en français⁵⁸³. Reprenant les théories récentes de Muysken 2000 concernant la linguistique des langues en contact, Consani 2004 pose ainsi le cadre définitionnel de l'interférence de codes : "Centrale per i fenomeni di CM è il concetto di "inserimento" di materiale proveniente da un sistema linguistico diverso all'interno di quelle considerato, cosa che comporta almeno due ordini di problemi : le definizioni della lingua cornice o principale, entro le cui strutture di riferimento si verificano le inserzioni di materiale alieno -soprattutto lessicale- e la distinzione fra questo tipo di fenomeni e quello tradizionalmente classificato sotto l'etichetta di "prestito linguistico".⁵⁸⁴ La langue attique à l'époque de Lucien ne peut plus être la reproduction pure et simple de la langue des V^e et IV^e s.a.C. Le mélange et le changement de codes sont intrinsèques à son atticisme. L'atticisme de Lucien n'est donc pas modéré, car cela laisserait entendre que Lucien se repose presque totalement sur la langue classique des V^e et IV^e s. a.C., mais il s'agit d'un atticisme en mouvement qui prend en considération des implications de la modernité de l'époque dans laquelle il se produit. La qualité première de la langue de Lucien est de ne pas laisser transparaître à la première lecture les fondements paradoxalement non attiques de cet atticisme. La langue utilisée par Lucien signale que l'évolution linguistique de l'hellénophonie vit un moment crucial. Le grec de Lucien annonce de manière fine le destin de la langue grecque : la diglossie selon des modalités variables. Banfi 2004 le rappelle en ces termes : "La vicenda linguistica della grecità, dalla fase tardo-ellenistica alla fase moderna (formalmente fino al 1976, anno in cui venne stabilito per legge il ruolo della dimotiki quale lingua nazionale della da poco fondata Ελληνική Δημοκρατία, le Repubblica Greca), è stata costantemente segnata dal fenomeno della diglossia, ovvero dalla presenza di due forti punti di polarizzazione linguistica : l'uno rappresentato dall'adesione al modello linguistico cristallizzato sostanzialmente nella tradizione ionico-attica, l'altro orientato, in modo diversificato secondo "luoghi" e "tempi", verso realizzazioni proprie delle diverse *facies* del greco diatopicamente e socialmente marcato. Lo spazio linguistico grecofono, a partire dall'età ellenistica, fu progressivamente caratterizzato da vaste aree ove il fenomeno del bi/pluri-linguismo e della conseguente più o meno intensa e radicata diglossia erano situazioni del tutto normali. Un esempio vistoso è dato dalle condizioni socio-linguistiche dell'Oriente greco-romano (...)"⁵⁸⁵.

L'atticisme de Lucien se définit donc également par la prise en compte par son utilisateur de toutes les formes de contacts linguistiques inhérents aux temps et aux lieux dans lesquels ses

⁵⁸² Cf. notre I, A.

⁵⁸³ Consani, 2004, 45-48.

⁵⁸⁴ Muysken, 2000, 64-71 et *passim*.

⁵⁸⁵ Banfi 2004, 102.

textes sont produits.

1.2 Variations et atticisme

Comme nous le fait comprendre Anderson 1976a, l'atticisme peut être également pour Lucien un thème littéraire sur lequel il joue de variations. Il peut ainsi utiliser le thème sous l'angle du raffinement linguistique, le traitant avec le motif du procès ou de la querelle, qui est un des *leitmotive* de son œuvre⁵⁸⁶. Ces motifs trouvent leur paroxysme avec différentes allusions à l'hyperatticisme⁵⁸⁷. Lucien met en avant l'érudition comme dans *Sur une faute commise en saluant, Hippias, Sur ceux qui sont aux gages des grands*. Il utilise l'art de la citation mais certainement sans avoir systématiquement recours à des traités. *Le Pseudologue* constitue une variation sur le mode grammatical et pose la question du solécisme au cours de la période de la Seconde Sophistique⁵⁸⁸. Mais cette conception d'un Lucien s'entreglosant sans cesse sur ses propres conceptions de l'atticisme correspond au principe de la mimésis sur lequel repose toute la littérature antique. Cette idée de la *variatio* comme idée directrice de la création lucianesque est la thèse d'Anderson. Elle est applicable aux idées qui sont émises par Lucien sur la langue grecque : "These examples, then, cover a large cross-section of Lucian's activity; and they confirm that he exploits a basic repertoire of motifs more intensively than most scholars have acknowledged. He contaminates them with the same facility whether he is describing a fantastic picture in Gaul or a contemporary charlatan in Athens; and the same theme is liable to form the nucleus of a trivial story or the trappings of a 'learned' treatise. We cannot expect to determine exactly where Lucian's sources end and his reworking begins—or where fact runs out and fiction takes over; but we can always tell where they overlap; and it is here that converging cross-references can never be let out of account."⁵⁸⁹

Une des variations de l'atticisme de Lucien, qui pourrait se comprendre ici comme une des applications de l'hellénisme et une influence de l'atticisme du II^e s.d.n.è., est une adaptation du dialecte littéraire à l'Histoire, qui va jusqu'à l'archaïsme. Strobel 1994 analysant les modes de fonctionnement de la satire des mauvais historiens dans *Comment il faut écrire l'histoire* conclut : "Die Haupttypen dieser Historikersatire ordnen sich dabei entsprechend dem realen Geistesleben der Zeit in die beiden Strömungen des Attizismus ein, einmal in den attischen Klassizismus mit der Hochschätzung des Thukydides und zum anderen in die archaistische Tendenz, welche die ionische Prosa und in der Geschichtsschreibung Herodot zum Vorbild nahm."⁵⁹⁰ Georgiadou Larmour 1994 montrent également en quoi Lucien et Polybe, et au-delà Hérodote et Thucydide, modèles de Polybe, partagent les mêmes principes d'écriture de l'Histoire, notamment en mettant en évidence qu'ils utilisent les mêmes termes rhétoriques pour élaborer l'un et l'autre comme un *vade mecum* de poétique à l'usage de l'historiographe. Parmi les principes se trouvent justesse et clarté du langage, que l'on ne peut atteindre qu'en ne malmenant pas le dialecte attique⁵⁹¹.

L'atticisme de Lucien se caractérise à nouveau, non par la modération ou l'équilibre, mais

⁵⁸⁶ Cf. *Jud.voc.*, 4 ; *VH* I.12 ; *VH* I.29 ; *VH* II.9 ; *Icar* 9 ; *Tim.*13 ; *Fugit.*27 sqq. ; *VH* II, 20 ; *Pseudolog.*25.

⁵⁸⁷ Cf. *Lex.*4 ; *Nigr.*2 ; 9 ; *Conv.*12 ; 15 ; *JTrag.*46 sqq. ; *Merc.Cond.* 1-2 ; 5 ; *Anach.*1 sqq.)

⁵⁸⁸ Anderson 1976a, 129-132.

⁵⁸⁹ Anderson 1976a, 133.

⁵⁹⁰ Strobel 1994, 1357.

⁵⁹¹ Georgiadou Larmour, 1475-1478.

par une modalité de la *variatio* appliquée à la modernité de l'époque de la Seconde Sophistique, qui pourrait prendre le nom appréciatif d'*opportunité linguistique*.

1. 3 Atticisme d'ouvrages dont l'authenticité est discutée

Les ouvrages de Lucien dont l'authenticité est discutée offrent une résonnance à son atticisme. A supposer que *L'âne ou Loukios* soit apocryphe, son auteur y a réutilisé ce qu'il avait identifié comme étant un procédé lucianesque: choisir des mots nouveaux et techniques pour les mêler à l'atticisme global de la langue, souvent à des fins de détournement humoristique.

C'est le cas par exemple du mot : ἀποσιτέω identifié par Schmid 1887-97 comme un mot utilisé pour la première fois par Lucien en *Asin.* 602. *LSJ* donne comme sens pour ce verbe "cesser de s'alimenter, mourir de faim", avec une situation en *Asin.*33; et le sens de "perdre l'appétit" chez Oribase, médecin du IV^e s.p.C., en *inc.*6.25. Mais l'utilisation du terme au sens médical n'est pas postérieure à Lucien. Le *DGE* signale déjà le terme chez Galien (16.729), au sens de "perdre l'appétit". L'auteur de *L'âne ou Loukios* a clairement procédé à la réutilisation d'une expression médicale. L'ironie n'est pas patente dans le contexte du passage. Aussi peut-on considérer que pour Lucien le terme est usuel et que son public n'a pas besoin de définition ou de justifications étendues au moment de l'emploi. Ce que recouvre le terme est supposé connu. Le lecteur doit faire le travail d'élaboration et d'adaptation du sens.

Dans de tels cas, atticisme devient synonyme de modernisme, et le scripteur atticisant (qui viserait à se faire passer pour "Lucien l'atticiste") ne fait ici que "moderniser", dans un but signifiant et d'assouplissement du lexique. L'existence d'un usage contemporain normal, sans affectation, est confirmé. Ainsi Lucien ou ses imitateurs ou continuateurs se posent en défenseurs d'une modernité de la pratique de la langue littéraire attique, contre une certaine bigoterie langagière, purisme qui consisterait à refuser l'utilisation d'un terme tel qu'ἀποσιτέω.

Mais ces premières conclusions montrent l'ambiguïté du terme "atticisme" quand il s'agit de l'appliquer aux textes, à la langue, et aux notations métalinguistiques de Lucien, ainsi que l'ambiguïté de l'attitude de Lucien. On peut se demander s'il a constamment pour souci d'ἁττικίζειν.

2. Conclusions supplémentaires

2.1 Sur "l'atticisme mesuré" de Lucien

Lucien "atticiste mesuré" est en grande partie le résultat d'une (re)construction intellectuelle née du désir d'une certaine conception de la philologie (notamment allemande, au XIX^e s.) de le faire entrer dans des cadres préétablis. Rappelons-le, aucune notation métalinguistique ne présente jamais clairement le locuteur de tel ou tel opuscule comme un praticien, un défenseur ou un champion de l'atticisme. Ἀττικισμός en outre ne se trouve pas chez Lucien même, mais est une création conceptuelle à visée linguistique et postérieure à notre auteur. Lucien est toujours, donc, dans la dimension de l'ἁττικίζων, clinicien et praticien,

mais jamais dans celle de l'ἄττικιστής, théoricien et "démonstrateur" de l'atticisme.

La thèse de Mikalson 1975, en ce sens, est que la connaissance des repères attiques, contrairement aux apparences, n'est pas totalement maîtrisée par Lucien, parce qu'elle se perd déjà peut-être à son époque. A propos de *Le Pseudologue* en effet, Mikalson étudie l'usage que fait Lucien du mot ἄποφράς. Il apparaît que le locuteur du *Pseudologue* ne connaît pas exactement toutes les modalités de sens du mot et surtout qu'il l'utilise comme une transcription de l'expression latine *dies ater*. Il n'est pas question ici de reprendre la démonstration de Mikalson 1975⁵⁹². Mais on peut mettre en perspective à nouveau l'idée de confusion du rapport de Lucien à l'atticisme. Comme l'avait déjà noté Baldwin 1962, il n'est pas question à propos de ce mot [scil. ἄποφράς] d'atticisme grammatical⁵⁹³. L'enjeu est celui du *sens*.

Lucien n'est donc pas à considérer comme un atticiste qui chercherait à défendre des positions du passé, à justifier une erreur ou une maladresse linguistique, mais comme un écrivain qui met en scène un locuteur qui cherche à éclairer le sens d'un mot dans un contexte. Cela constitue encore une manière d'indiquer que l'utilisation du vocabulaire attique avec son sens attique n'est plus possible, mais que l'époque dans laquelle le lexique est utilisé peut imposer des évolutions de sens. *Le Pseudologue*, sous sa stylisation polémique, témoigne d'une sensibilité linguistique moderne. Cette sensibilité est une forme de l'*atticité* de Lucien.

Notre auteur prend d'ailleurs soin d'éviter le terme alors qu'une référence chez Galien (cf. *supra* II, A) nous apprend que le mot existe au II^e s.d.n.è. après avoir connu des utilisations latines et avoir été employé par Alciphron. Lucien en évitant ἄττικισμός évite toute allusion à une attitude plus ou moins systématique d'utilisation de l'attique, qui pourrait passer pour une quelconque sorte de militantisme. L'atticisme puriste et pédant peut donc être considéré comme rejeté par Lucien, comme les analyses de la critique jusqu'alors l'ont toujours démontré. Rien ne manifeste non plus une adhésion à un courant atticiste simple. Il n'est donc pas possible de parler de Lucien comme d'un atticiste "mesuré" ou "modéré". C'est un écrivain qui utilise principalement comme norme le dialecte attique, avec des possibilités de variation, en ce qui concerne le sens, de certains éléments du lexique. Ce que l'on nomme l'atticisme linguistique de Lucien trouve ses limites dans les potentialités du sens et dans l'évolution de la langue dont il est conscient.

Pour Lucien dans son époque, être fidèle à l'esprit attique, c'est accepter de ne plus écrire comme les Attiques classiques, c'est-à-dire accepter d'oublier parfois les formes attiques, pour en respecter l'esprit.

2.2 La question du classicisme de Lucien

On peut probablement dire alors de Lucien que c'est un classique, en un sens, quand on considère par exemple son usage dans nos classes. Cependant il est un peu anormal d'être "classique" avec six siècles de retard.

Or, assez tôt dans le XX^e siècle, on a remarqué que des éléments de la langue utilisée par Lucien, sous leur aspect attique, consistaient en fait en un *mélange*. Ce fut le cas pour la langue des décrets étudiée par Housolder 1940. Ce dernier étudie les passages de *Assemblée des dieux*

⁵⁹² Mikalson 1975, 19-27.

⁵⁹³ Baldwin 1962, 3, discutant la thèse de Bompaigne 1958, 472, n.5 et Harmon, Loeb edit., V, 372, n.1.

14-18 ; *Timon* 50-51; *Nekyomancie* 20 et des extraits de *Timon* 42-44.

De son étude, Housolder déduit que le vocabulaire de Lucien relève sans doute de la cité où il fut formé à la rhétorique (Tarse, peut-être) et des lectures induites par sa formation rhétorique⁵⁹⁴. Or dans le cas de Householder, nous avons affaire à une étude antérieure à celle de Bompaire, qui n'est donc pas encore influencée par sa conception d'une mimésis toute puissante. Cela permet de livrer une conception différente du grec utilisé par Lucien dans ses (re)productions. Elle n'est pas marquée par l'idée directrice de la "fantaisie", mais par celle de *naturel*, comme on en parle pour les classiques : "His use of these sources [*scil.* les lectures supposées de Lucien, orateurs attiques et historiens, de première ou seconde main] is entirely natural, without deliberation, from memory, as is shown by the way in which they are modified, rephrased, and mingled together."⁵⁹⁵

Dans le sillage de Housolder, on peut se demander comment se crée, fonctionne, évolue ce *naturel* de la langue grecque chez Lucien.

2.2.1 Etude de cas : éléments lexicaux d'un *mélange codique*

Des éléments considérés par Schmid 1887-97 comme nouveaux dans la prose de Lucien, ou utilisés par Lucien pour la première fois, se retrouvent souvent chez des contemporains de Lucien, pour lesquels, on le sait, la norme linguistique est l'efficacité immédiate, c'est-à-dire le grec de leur temps d'époque impériale. D'autres semblent venir de l'usage, comme certains termes techniques notamment. Lucien manifeste bien de cette manière sa capacité et sa virtuosité à mélanger des codes, au sens où nous l'avons défini plus haut, c'est-à-dire à faire apparaître des termes-marques à la surface du discours.

Plus que de simples réutilisations, ces termes fonctionnent comme des marques de volonté de progrès de l'atticisme dans la langue de Lucien. Sans être attiques le plus souvent, ces éléments sont dans l'esprit de l'atticité de Lucien.

Des éléments de ce *mélange codique* se trouvent ci-dessous. Dans le cas représenté par ces exemples, le *mélange codique* consiste donc à utiliser des termes qui ne sont pas nouveaux dans la langue grecque, mais que leurs conditions d'utilisation peuvent faire apparaître comme nouveaux : c'est ce dont Schmid 1887-97 a l'intuition dans la deuxième partie de son titre de liste : "*allein gebrauchte Ausdrücke*."

Les termes ci-dessous sont donc relevés à partir de la liste de Schmid 1887-97 (*cf.* annexe en fin de volume). Chacun d'entre eux fait l'objet d'une courte enquête lexicographique, qui permet de comprendre en quoi il est (presque toujours) exclusivement contemporain de Lucien, donc non-attique si l'on se place dans une stricte logique chronologique ou linguistique.

Rappelons que ces mots sont classés par Schmid 1887-97 avec la mention "*Von Lukian zuerst oder allein gebrauchte Ausdrücke*". Le postulat implicite de Schmid est donc que ce qui nous reste de la littérature antique est relativement représentatif de ce qu'en pouvait connaître Lucien.

Les formes précédées de ** sont les formes telles que les dictionnaires les donnent. Dans les textes de Lucien, elles se trouvent ou déclinées ou conjuguées, et accordées. Si ** ne précèdent pas la forme, c'est qu'elle se trouve telle quelle dans le texte. Nous reproduisons les

⁵⁹⁴ Housolder 1940, 215-216.

⁵⁹⁵ Housolder 1940, 216.

formes précédées de ** ; si cela est nécessaire, nous donnons également la forme du texte lucianesque.

Nous proposons ici un classement thématique de mots appartenant à la liste de Schmid 1987-97 et que nous avons sélectionnés.

Nous donnons ici consciemment la priorité à la présentation d'une centaine de mots, afin de souligner le poids de ces éléments lexicaux chez Lucien.

Nous choisissons également de ne pas renvoyer à des citations étendues des textes où les mots apparaissent. D'une part, un grand nombre de ces mots se trouve dans des citations que nous donnons par ailleurs. D'autre part, le classement que nous donnons étant déjà en soi une sélection, il appellera naturellement des critiques, précisions et développements ultérieurs. On pourra songer par exemple à un nouvel examen classant les mots par type de modernité ou de modernisation. Dans un premier temps, nous proposons un classement par catégories sémantiques⁵⁹⁶.

2.2.2 Un contingent important de termes techniques

2.2.2.1 Termes d'organisation sociale ou administrative

** ἐπισφραγιστής, οὔ

LSJ traduit "one who seals or signs", "personne qui appose un sceau ou signe" et renvoie à Luc. *Alex.* 23.. cependant le supplément au *LSJ* 1996 ajoute une traduction plus précise: "sealing inspector who placed official seal on state granaries", "inspecteur scelleur qui apposait le sceau officiel sur les greniers d'Etat" se rapportant à *POxy* 2841.12 (85 p.C.), *Stud.Pal.* 20.32.10, *PKöln* 94.9, 29, *SB* 10270 (42).7 (*alibi* III^e s.p.C.).

Dubois, *Bull.ép.* 2000 n° 251 (*REG* 113, 475) relève la "première attestation épigraphique de ce nom de fonctionnaire municipal chargé de sceller les documents publics" sur un fragment d'Aspendos (Pamphylie, non daté)⁵⁹⁷.

La langue administrative paraît toujours avoir été riche en désignation de fonctionnaires spécialisés, dont une petite partie seulement pouvait trouver mention dans la littérature.

Le mot est donc connu de Lucien et certainement courant dans la langue administrative et la koiné.

** ἀνδρολογέω

LSJ signale ce verbe au sens de "enlist soldiers", "enrôler des soldats" chez Alciphron, soit deux siècles après Lucien ; le *DGE* le place également bien après Lucien chez Hésychios, en revanche son utilisation au sens figurée chez Clément d'Alexandrie le rapproche de l'utilisation qu'en fait Lucien en *Tox.* 58, au passif. Le mot correspond à un type de

⁵⁹⁶ Pour toute cette section, cf. *Bulletin épigraphique* de la *REG*, listes de "Mots nouveaux et mots rares", établies par L. Dubois. Ces listes montrent bien que les œuvres littéraires conservées sont loin de manifester toutes les potentialités de la langue.

⁵⁹⁷ Autre exemple caractéristique : *Bull.ép.* 1987 n° 336 (*REG* 100, 340) cite συναλλακτῆρες "préposés aux contrats" et note que ce terme désormais attesté vers 300 a.C. (en Sicile) n'était jusqu'ici connu que sous sa variante en -τής chez Hésychius et les Pères de l'Eglise.

composition pratiqué par la langue administrative. Il est à noter que le nom ἀνδρολογία est également utilisé dans la *Septante*. Il est donc peu vraisemblable que le verbe ait été introduit dans la langue quatre siècles après le nom. On peut donc penser que le verbe n'est pas véritablement véritablement neuf chez Lucien.

* * ἐμπεδοῦσθαι (*Hipp.* 70) au moyen

LSJ donne ce verbe comme le moyen de ἐμπεδώ, attesté chez Xénophon, Platon, Galien, Plutarque, *etc.* au sens de: “confirm, ratify”, “confirmer, ratifier; Lucien, qui affectionne la voie moyenne (influence de la koiné) et le passif (influence du latin) utilise ce verbe en *Hipp.* 4.; il se retrouve au moyen chez Philo Mechanicus, 1.439, III^e II^e s. a.C. selon *DGE*.

* * συνδιαλύομαι (*Dem. enc.* 524) au moyen

Le verbe est attesté au moyen chez Lucien par *LSJ*, avec le sens de “help to pay”, “aider à payer” en *Dem. Enc.* 45 et chez Aristide (rhéteur, 129-189), qui lui est contemporain, en 2.456.J. En outre Plutarque et Aen.Gaz. l'utilisent au passif. Le terme n'est pas rare et confirme un goût de l'écrivain pour le moyen.

* * συνεπιστέλλω

LSJ donne comme sens “authorize at the same time”, “autoriser en même temps” avec comme références BGU1741.8 (I a.C.), POxy.1024.6 (II p.C.): le mot n'est pas nouveau à l'époque de Lucien; en revanche il lui donne un autre sens que *LSJ* signale: “send with together”, “envoyer avec...ensemble”, en *Luc. Sat.* 15.

2.2.2.2 Termes de construction

* * ἀναβαστάζω

LSJ atteste le terme déjà chez Flavius Josèphe (I^{er} s.d.n.è.) au sens de “raise or lift up, carry”, “porter; soulever” en *AJ* 19.3.1; le terme est attesté avec le même sens chez Lucien en *Anach.* 24.

Le *DGE* confirme *LSJ* avec des précisions concernant sa carrière dans la *Septante*: “cargar, llevar encima las puertas, *LXX* (*Septuaginta*, v. *Vetus testamentum Graece redditum*) *Iudicum* 16.3, I (Iosephus Historicus, I p.C.), *A.I* (*Antiquitates Iudaicae*), Luc., *Anach.* 24.

On peut donc considérer que le mot est relativement tardif ; mais il n'est pas nouveau chez Lucien. On peut émettre que sa précision séduit Lucien en l'occurrence, ce qui pourrait être confirmé par l'utilisation que Galien fait également du substantif ἀναβάσταξις (2, 84).

ἀναχόω st. ἀναχώννυμι (Lex. 321: τοῖς ἀναχοῖσι).

LSJ confirme en partie l'ébauche d'analyse de Schmid et donne: “Luc. Lex. 2. in dat.pl. of part. ἀναχοῦσι”. *LSJ* ne procède donc pas à la “réatticisation” du mot contenue dans le “st.” (=all. statt, *au lieu de*) de Schmid. Le *DGE* va dans le même sens: “amontonar, formar amontonado”, avec les mêmes attestations et signale un *hapax* de forme.

Lucien utilise ἀναχώννυμι au sens de “relever par un terrassement” en *Tox.* 43; le mot est déjà chez Démosthène en ce sens ; *Anth.* l’utilise pour “relever, amonceler”.

La forme peut donc s’analyser comme une modernisation morphologique plutôt que comme une réelle nouveauté.

**** διακολλάω**

Le mot est donné par *LSJ* comme se trouvant exclusivement chez Lucien. Le *DGE* donne les mêmes références en ajoutant celle à *POxy* qui fait donc tomber la nouveauté du mot à l’époque de Lucien: “*DGE*: 1) act. *Luc. Ind.* 16 2) pass. *Luc. Hipp.* 6 et *POxy* 3473.12 (II p.C.)”. Le terme évoquant un mode de construction peut être traduit par “(formé de) plaques de marbre collées ensemble”. Ce caractère technique explique l’impression de nouveauté qu’il peut donner. Le mot n’étant cependant pas nouveau, Lucien l’utilise bien dans une logique de *mélange codique*, manifestation élégante de volonté de progrès dans la langue grecque.

**** περιβύω Agathias**

LSJ donne le sens de “stop up round about” pour une utilisation au passif en Agathias 5.7, et un renvoi à Hesychius. “Boucher ou bourrer tout autour”, “stuff in all round” est le sens qu’il attribue pour l’utilisation par Lucien en *Gall.* 11.

Le verbe simple est très attesté chez des auteurs classiques, dont Aristophane. Lucien “(re)crée” un composé dans un contexte plaisant. Le mot et le sens ne sont pas nouveaux; la composition est nouvelle. Lucien fait à nouveau preuve de progressisme dans un esprit attique.

2.2.2.3 Termes de production artistique

**** ἀνθρωποποιός, όν**

LSJ donne le sens clair de “making men, of a portrait sculptor”, “qui fait des hommes, à propos d’un sculpteur”, par opposition implicite à “qui fait des dieux”. Le mot se trouve chez Lucien en *Philops.* 18, 20. Il est également attesté au II^e s.p.C chez Secundus gnomologus. Le mot circule donc à l’époque de Lucien.

**** δισκοβόλος, ου, ό**

Le *DGE* atteste le terme surtout chez des auteurs latins: Nonn. *D.* 37; Lyd. *Mag.* 1.46; Plin. *HN.* 34.57; Quint. *Inst.* 2.13.10; Luc. *Philops.* 18; Plin. *HN.* 34.80, 35.144.

LSJ donne comme sens: “subjects of statues”, “sujet de statues”.

Il semble que le mot représente bien un cas d’aller-retour.

ἑρμογλύφος (-εύς également utilisé chez Plu.; -ικός chez Luc. seulement, *Somn.* 7.)

=ἑρμογλυφεύς, έως, ό: le mot a pour sens “sculpteur d’Hermès”, d’où “statuaire”, en général, et se trouve en Luc. *Somn.* 2, Porph. *Hist. Phil. Fr.* II et Iamb. *VP.* 34.245. Outre Lucien, les autres attestations sont donc postérieures. Le mot est cependant utilisé par Lucien avec le thème en -ο de la deuxième déclinaison, plutôt qu’avec le thème en -ευ de la

Lucien avec le thème en -ο de la deuxième déclinaison, plutôt qu'avec le thème en -ευ de la troisième déclinaison. Lucien semble ainsi entrer dans une logique de simplification telle que la koiné la pratique. On peut supposer que le mot appartient à la vie quotidienne.

** λιθογλύφος, ὁ

LSJ donne un sens proche de celui du mot précédent, étant donné bien sûr le deuxième élément: “sculptor”, “sculpteur”, mais aussi “engraver”, “graveur”. Le terme est attesté chez Lucien en *Somn.*18, mais aussi chez Galien, en1.7. Ce terme technique, en usage, explique encore mieux l'utilisation du précédent par Lucien.

2.2.2.4 Termes de mouvement

** τετραποδιστί

LSJ signale cet adverbe comme équivalent à τετραποδητί et l'atteste en *Plu.*2.241f, et chez Lucien en *DMar.*7.2 au sens de “allant à quatre pattes”. L'utilisation par Plutarque laisse supposer qu'il s'agit d'un adverbe usuel ; Lucien n'est en tout cas pas le seul à l'utiliser.

Si l'on suit l'apparat critique de Macleod (Loeb VII, 218), τετραποδιστί est une variante d'un ms. (lui-même retenant τετραποδητί). S'appliquant à Io, retransformée en femme par les soins d'Hermès, le choix de -ιστί pourrait être intentionnel : par analogie avec les adverbes tirés d'ethniques du type ἄττικιστί (même si Lucien ne l'emploie pas), τετραποδιστί indiquerait moins un mode de déplacement qu'un comportement, voire un sentiment d'appartenance. On pourrait ainsi le traduire par “en quadrupède”, par exemple.

** ἀποκυλίω

Le *DGE* donne pour sens de ce verbe : “faire tourner ou rouler”; au sens passif seul Lucien l'utiliserait en *Rh.Pr.*3 et on le retrouverait en *Eu.Luc.*24.2; le sens 2, figuré, de la voix medio-passive, est employé par S.E., *M.*11.34. *LSJ* donne l'attestation au passif seulement chez Lucien. La recherche lexicographique permet donc de voir en quoi Lucien, à la fois épouse la koiné dans l'utilisation du passif, à la fois utilise un *code* de son temps, comme Sextus Empiricus le fait.

** ἐγκυλίζομαι (*Hipp.* 72) au moyen

LSJ donne une série de références qui montrent que le terme est présent à l'époque de Lucien: “act: *Hp.Mul.*1.75, *Arist.Pr.*914a22, *Vett.Val.*118.15, etc., :—roll or wrap on in, *Pherecr.* II. *Metaph.in Pass.*, to be involved in, *X.Mem.*1.2.22, *Vett.Val.*, *D.H.*, *Poph.*, *Cat.Cod.AStr.*”

LSJ détache la référence à Lucien pour signaler son emploi à l'aoriste moyen: “— in aor.Med., *Luc.Hipp.*6.”

Comme dans le cas précédent, Lucien utilise le mot avec un glissement de sens matérialisé par un changement de voix.

**** προοδεύω**

LSJ donne le mot au sens de : “walk first”, “marcher le premier”, chez Appien *BC* 4.43 ; chez Lucien, à la même époque, le sens évolue vers : “travel before”, “voyager avant” en *Herm.*73. Le mot poursuit postérieurement sa carrière. Le mot est donc bien utilisé avec un sens différent chez Lucien, mais est déjà connu de son temps. Il s’agit d’une valeur spéciale d’emploi, dérivée du sens premier.

**** συνανασπάω**

LSJ donne le terme au sens de “draw up together”, “retirer ensemble”, et l’atteste chez *Ph.Bel.*95.1, *Ph.*1.643, 2.513, *Gal.UP* 8.14 e t en *Luc.Cat.*18. Le mot n’est donc pas nouveau. Il s’agit d’un surcomposé utilisé par Lucien en regard du contexte par souci de précision.

2.2.2.5 Termes d’état / absence de mouvement

ἐμβραδύνω

LSJ donne le verbe chez Lucien seulement au sens 2 de “dwell on”, “s’attarder”, *τινι*, en *Dom.*3.23, mais aussi chez S.E. *M.*9.1 et *Herm.in Phdr.*p.158A. Le mot n’apparaît donc pas pour la première fois chez Lucien, mais se trouve au II p.C. comme composé. Le verbe simple connaît des attestations chez des classiques. Une nouvelle fois se confirme la tendance à l’utilisation des composés dans les mélanges codiques à visée d’effet de nouveauté.

2.2.2.6 Termes de description de l’espace

**** ἀπλατής, ἐς**

Est attesté chez Lucien en *Herm.* 74, à propos de la géométrie, au sens de “sans largeur”, par *Bailly*.

Le *DGE* ne donne pas de référence à Lucien; les autres sens se rapportent à Arist.; il y a une référence à *Gal.*6.18. au sens de “ambigu”.

LSJ ne donne pas de référence à Lucien non plus.

L’absence de référence à Lucien peut se justifier par la dimension courante de cet adjectif. La référence à Galien prouve son utilisation au IIe s.d.n.è., mais aussi son glissement de sens, peut-être dû à l’influence de la koiné.

**** δικορύμβος, ον**

LSJ donne comme sens “twin-peaked”, “à deux sommets” et situe le mot en *Pae.Delph.*4 (*Paeon Delphicus*, IV a.C.), et en *Luc. Cont.*5. Le *DGE* ajoute *Philostr.VA* 2.3. Lucien fait donc une réutilisation d’un terme relativement technique, déjà existant. On peut interpréter cette utilisation comme une discrète touche d’*atticité* de Lucien.

**** ἐντελίδιος**

LSJ donne comme sens “enclosed by walls”, “entouré de murs”, fait du mot un équivalent de ἐντελίδιος et donne comme référence Luc. *Par.* 42 et Onosander Tacticus, I p.C.) 42.12. Il s’agit donc d’un terme technique emprunté par Lucien.

**** περικρεμής, ἑς**

LSJ distingue deux sens : “hanging”, “qui est suspendu” en *cj.* in Oppianus Anazarbensis *Epicus*, II, III p.C., d’une part; d’autre part, avec le datif, “hung round with”, “rempli de choses suspendues” en Luc. *Trag.* 142. Lucien réutilise un adjectif composé qui est utilisé dans l’écriture poétique à son époque. Il adapte le sens premier du mot au contexte dans lequel il l’utilise, participant à l’évolution de la langue.

**** τρίχρωμος**

Est utilisé chez Lucien selon *LSJ* en *DMeretr.* 9.2., mais aussi en Porph.ap.Eus. *PE* 4.14, pour τριχρώματος, “tricolore”, qui lui se trouve en Apollod. 3.3.1. Le thème du mot existe et Lucien utilise la terminaison -os plutôt que le suffixe -τος. Il s’agit de donner un aspect moins technique au mot et de le rendre naturel dans le dialogue.

πυργίον, ου τὸ

LSJ signale le mot comme un diminutif de πύργος, ου, ὃ (la tour). On peut donc proposer la traduction “tourelle”. Les références données sont *IG* 11(2).287A154 (Dels, III a.C.), *PTeb.* 780.11 (II a.C.), *Str.* 3.5.5, 12.3.18 (pl), *BGU* 889.10 (II p.C.), Luc. *Pseudol.* 19, *Vit.Auct.* 9.

Les diminutifs sont nombreux chez Lucien. En l’occurrence, le mot est très attesté à l’époque de Lucien, chez un technicien et dans des inscriptions. Sans doute cela correspond-il à un phénomène normal d’évolution de la langue; les diminutifs tendent à occuper toute la place du mot de départ. On peut penser que Lucien réutilise ce phénomène d’évolution de la langue à des fins plaisantes envers ses lecteurs et auditeurs.

2.2.2.7 Mesures de l’état physique

**** λειπογνώμων, ον, ονος**

LSJ donne pour traduction de l’adjectif: “lacking gnômones” avec des références à *IG* 22.1357 (IV a.C.), cf. *Ister* 53, *Poll.* 1.182, Luc. *Lex.* 6, *EM* 4.4, *Hscb.* On peut le traduire par “qui ne marque pas, qui a perdu ses dents et dont on ne peut connaître l’âge”. Il s’agit d’un composé qui n’est donc pas nouveau, et que Lucien réutilise dans une œuvre bien particulière et surtout qu’il place dans la bouche de Lexiphane. La longueur du mot et son clinquant guindé prennent place dans le “Banquet” de Lexiphane. Le mélange de code est ici surdéterminé avec une visée de ridiculisation du discours du personnage titre.

ὀγδοηκοντούτης,ες

LSJ donne pour traduction “eighty years old”, “âgé de quatre-vingts ans” et situe le terme en App. *BC* 4.25, *Gal.* 6.360 et Luc. *Herm.* 77. Le terme est courant et ne peut pas être forgé par Lucien.

* * ἑβδομηκοντούτης, ἰδος

Le mot signifie “septuagénaire” est donné par *LSJ* comme le féminin de ἑβδομηκοντούτης,ου. Il est référencé en Luc. *Rh.Pr.* 24 et Dion Cassius (II, III p.C.) 46.18. Il est à rapprocher des autres composés en -ο-έτης utilisés par Lucien dans le cadre de son mélange codique, et plus particulièrement du précédent.

2.2.2.8 Objets techniques

ἄγκύριον, ου, τό

La notice du *DGE* situe explicitement le terme comme un mot usuel à l’époque de Lucien :

1) petite ancre : Plu. 2.604d ; Arr. *Epict. Fr.* (Arrianus historicus, II de Epicteti dissertationum fragmenta, vol. 4, p. 140, edidit Jordan de Urries, P., Barcelona (CH) 1957-73); Demoph. *Sim.* (Demophilus gnomologus, Similitudines, — pas de datation —) 45 (p. 487), Luc. *Cat.* 1, *PLond.* (Papiros de London 1414.45, 1449.47, ἄγκύρια σιβένινα *PLond.* 1433.163, 1434.151

2) câbles de l’ancre τὰ ἄ. (Diodorus Siculus I.a.C.) 14.73

Il s’agit à nouveau d’un diminutif qui se généralise à la place du terme de départ. Lucien l’utilise.

* * ἄκέστρα

Le mot signifie “aiguille à ravauder”. C’est la traduction de *LSJ* : “darning-needle”. Lucien l’utilise en *DMort.* 4.1 ; on le trouve également dans un papyrus : *PLips* 28.6 (= L. Mitteis, Griechische Urkunden der Papyrussammlung zu Leipzig, vol. 1, 1906. — Milan 1971 —).

Chantraine 1933, 333 donne des précisions à propos des noms en -τρον -τρα : “le suffixe a été moins productif que le suffixe de genre inanimé (...) Dans d’autres cas, la variation de genre va de pair avec une variation de sens : ἄκεστρον signifie ‘remède’ et ἀκέστρα ‘aiguille à raccommoder’ (Lucien), cf. le double sens de ἀκέω.

Le deux formes ont des chances d’être aussi anciennes l’une que l’autre, mais on ne parle de couture ou de raccommodage, dans la tragédie et chez les orateurs. On peut donc penser qu’il s’agit d’un terme probablement ancien, courant dans la langue parlée. Le mélange des codes est ici d’ordre “socio-culturel”, Lucien, n’hésitant pas à aborder les thèmes les plus

triviaux⁵⁹⁸.

**** δίκρανον**

LSJ donne le mot chez Hésychius seulement. En fait Lucien prend l'adjectif δίκρανος comme un substantif au sens de "pitchfork", "fourche" que *LSJ* signale en *Tim.*12.

Le *DGE* donne d'emblée le mot comme originaire d'un masculin : ὁ δίκρανος avec la mention et les références suivantes : "1) agr. Luc. *Tim.*12, cf. Phryn.204, Symm. *PS.*73 (IV, V p.C)".

Bailly signale enfin le mot chez Galien, en 2, 88d.

Il s'agit bien d'un mot du temps, désignant un objet technique, que Lucien insère dans son texte.

**** ἐγκοπεύς, ἕως, ὅ**

LSJ donne comme sens "tool for cutting stone, chisel", "outil pour tailler la pierre, ciseau" avec une référence chez Lucien en *Somn.*3. Lucien est le seul à l'utiliser avec cette terminaison. Les autres auteurs emploient -ή. En cela Lucien suit la productivité de -εύς au II^e.s.d.n.è., qui est importante⁵⁹⁹.

**** ἑφειστρίδιον**

Il s'agit d'un diminutif de ἑφειστρίς ("manteau de dessus", attesté chez Xénophon, puis plus tardivement chez Athénée, Hdn et Plut. au sens de "manteau pour homme"). Dans cette logique, *LSJ* donne comme traduction de ce diminutif : "upper garment, wrapper, mantle, cloak", avec renvoi à Plutarque et pour Lucien à *Merc.Cond.*37, *DMort.*10.4, entre autres.

Ce diminutif est déjà utilisé au temps de Lucien et entre dans la même logique de substitution aux noms de départ que celle que nous avons déjà signalée.

**** σφίγγιον**

LSJ donne comme premier sens "bracelet or necklace" et place le mot chez Lucien en *Apol.*1. C'est avec le sens II et ses références que l'on se rend compte que le sens premier repose peut-être sur une métonymie de ce qui est représenté sur le bracelet : "a kind of ape", "une sorte de singe" avec attestation en *IG* 14.1302 (Praeneste, -ia perh. fem.sg.) et Plin. *HN* 6.173, 10.199. L'image contenue dans le mot fonctionnerait de la même manière que "un diamant" pour désigner une bague tout entière. Avec la référence à Pline l'Ancien, on perçoit également que le mot est certainement sujet au phénomène de l'aller-retour.

2.2.2.9 Technicien(ne)s

⁵⁹⁸ V. le mot δίκρανον *infra*, et les autres mots de la section 2.2.2.8

⁵⁹⁹ V. Chantraine 1933, s.v.

**** ἀκέστρια**

Ce nom d'agent est à rapprocher du nom d'objet de la même famille et vu *supra*.

LSJ et le *DGE* donnent la même traduction de “couturière” et situent le mot chez Lucien en *Rh.Pr.* 24. Le *DGE* ajoute qu'il est attesté aussi chez Antipater Tarsensis stoicus, II a.C.; que c'est un titre de pièce chez Antiphane, donné par Athenaeus grammaticus — II, III p. C; on le trouve au pluriel comme titre de mime chez Sophron comicus (V a. C.).

Le mot est donc largement connu à l'époque de Lucien, qui joue certainement sur ses connotations littéraires, dans une intention triviale...

**** πιττωτής, ου, ὁ** graphie attique pour πισσωτής, ου.

LSJ traduit par “one who pitches”, “qui enduit de poix ou de goudron”. Le terme est donné chez Lucien en *Fug.*33 et chez Galien en 10.501.

C'est un terme de lexique technique que Lucien introduit dans son texte mais qui existe déjà à son époque.

2.2.2.10 Termes dépréciatifs

γυναικίας, ου, ὁ

LSJ traduit par “weakling”, “faible”(substantif, comme dans l'expression “c'est un “effeminé” et donne comme références Eup.124 (dub.), Luc. *Pisc.*31⁶⁰⁰, Lib. *Or.*64.64. Le terme est donné comme équivalent de γύνυς : “a womanish man”, notamment in A. *Fr.*61.

Le *DGE* ajoute comme références Luc. *Asin.*41 ; Didymus grammaticus, I a.C., *Commentarii poetarumque recensione*s, 14.34, cf. Herodianus grammaticus (II p.C.), *Epim.*18.

Le mot n'est pas une nouveauté de Lucien. Il s'agit d'un terme dépréciatif appelé à un renouvellement formel assez fréquent.

**** ἔριδιον**

Le mot peut se traduire par “bout de laine”. C'est un diminutif de ἔριον (“laine”, *Il.* 12.434; *Od.* 4.124, plus des références à Platon ; mêmes références au pluriel). Le terme se trouve en Heliod.ap.Orib.46.19.4, Sor.I.82, Luc.*Ocyp.*v.89, Arr. *Epict.*3.22.71, *PMeyer* 20.36 (III p.C.). Le Supplément de 1996 au *LSJ* ajoute : “prob. in Cerc. in *POxy.* 1082.Fr.32 (ἔριδιον τριβί().

Le terme est à rapprocher des diminutifs déjà rencontrés *supra*. Il s'agit donc certainement d'un mot qui devient courant à l'époque de Lucien.

**** ἑταίριζω** act.

LSJ rapproche le terme de ἑταίρεύομαι, “être courtisane”, mais, comme le remarque déjà Schmid, à l'actif. La référence chez Lucien est en *DMeretr.*7.3 ; on trouve le terme ⁶⁰⁰ L'édition Læb choisit pour ce passage la leçon du ms β, récrivant en quelque sorte le passage en attique ; Macleod 1974, II, §31, 1.18 opte pour la leçon γυναικίας, s'agissant de rabaisser des héros. Le choix du mot par Lucien n'est pas involontaire.

concernant un homme dans une scolie à Ar. *Th.*261 ; mais par ailleurs le verbe est attesté depuis l' *Iliade* dans divers sens, dont “se protistuer”.

Cette utilisation du verbe à l'actif contredit l'inclination perceptible de Lucien et de la koiné pour le moyen et le passif. En repassant le verbe à l'actif, l'effet recherché est peut-être celui du naturel dans le dialogue. Cela n'irait pas à l'encontre du ton du dialogue, en faisant allusion à l'exercice du métier de courtisane, que Mousarion ne maîtriserait pas.

**** παραπολαύω**

LSJ donne comme traduction “share the fruits of” avec des références en Philon d'Alexandrie.2.15; J (Flavius Josèphe, I p.C.) *BJ* 2.16.4 (*Bellum Judaicum*) ; Luc. *Alex.*45 ; Dam. Pr.7. Etant donné le contexte chez Lucien, qui s'attache aux forfanteries d'Alexandre, il est possible de proposer une traduction comme “tirer profit de qqch en passant”. Le terme est un surcomposé, qui existe avant Lucien, et qu'il peut utiliser pour souligner la roublardise de son personnage.

2.2.2.11 Termes de parole

γεγωνός, όν als neutr. part. perf. *Gall.* 702. (réf. Schmid)

Le *DGE*, comme Schmid, rattache la forme au verbe γεγωνέω. Ce verbe, dès Homère, est associé à βοάω au sens de “parler en criant”, dans une expression somme toute redondante.

LSJ signale sa réutilisation au II^e s.d.n.è. dans l'esprit de l'association initiale. Cette association n'est pas reproduite à l'identique, mais créée par analogie, avec un nom ou un verbe. C'est Lucien qui reste le plus proche d'Homère avec l'association du composé ἀναβοάω: “For part. γεγωνός as Adj., v. γεγωνός 2: γ. μέλος, Ael.(ianus, II, III p.C.) *VH* 2.44, γεγωνός ἀναβοάων Luc. *Gall.*1 ; φθέγγεσθαι Philostr. *VA* 5.9.”

**** ἀντιλοιδορέομαι au moyen**

LSJ donne pour traduction “rail at or abuse in turn”, “injurier à son tour”, qui se trouve en P.Petr. 3p.48 (III a.C.), Plu. 2.88 f (Pass.), 1 Ep. Pet. 2.23; Lucien l'utilise au moyen dans le même sens avec accusatif de l'objet en *Symp.* 40.

Il s'agit d'un composé au moyen. Il n'est pas nouveau à l'époque de Lucien. Son usage à cette voix peut s'expliquer par la pression de la koiné.

2.2.3 Lexique des sentiments

**** ἀγανακτικός**

Le *DGE* atteste le terme chez Lucien en *Pisc* 14 au sens de “irritable”. L'adverbe εν - κώς, signifiant “de manière irascible” se trouve en M.(Marc aurèle) *Ant.* 11.13. Cet adjectif est utilisé au lieu de ἀγανακτητικός attesté chez Plat. *Rep.* 604e, 605a.

Ce mot est un mot du temps de Lucien qui montre un trait de simplification du grec impérial (réduction du radical, haplologie; cf. déjà ἀμφορέος / ἀμφιφορέος) sans rupture avec le vocabulaire classique. Ce mot peut reproduire une simplification du grec parlé et du grec impérial obtenue par syncope. Lucien reste dans le registre du naturel.

**** ἀμετανόητος, ον**

Le *DGE* donne le mot au sens 1) de “qui ne cause pas de regret” en Luc. *Abd.* 11, mais aussi chez Clément d’Alexandrie (II, III p. C.) *Strom* 2.13.57 et 5.11.67.

LSJ donne comme autres références Plot.(III p.C.) 6.16.26, Vett.Val.(Vettius valens astrologus, II p.C.) 263.16, *al.*

Dans ce cas Lucien utilise du lexique de son temps, certainement pour son efficacité par rapport au contexte.

ἁπλοικός

Le terme a pour sens “simple, naïf” et se rencontre souvent chez Lucien: *Tim.*56, *Pisc.* 12; *D. deor.* 4, 3. Le *DGE* ajoute *Alex.*4 et une référence à Philostrate *VS* 2, 9; et pour le superlatif : Luc. *Am.*9.

LSJ le place en outre, entre autres, chez Apollonius Dyscole (II p.C.), *Synt.*200.18 (*De syntaxi*), Hermog(enes) rhetor (II p.C.) *Id.* (Περὶ ἰδεῶν) 2.9, Demetr.(ius) Phalereus rhetor (IV a.C.) *Eloc.* 244.

Le terme est donc usuel au temps de Lucien et avec le même sens. Il utilise un mot diffusé à son époque.

**** γελάσιμος, ον**

LSJ traduit “laughable” et place le mot en Stratt.72 et Luc. *Somn.*5. Il signale la remarque atticiste de Phrynichos “less correct than γελοῖος” en Phryn.206.

Le *DGE* donne le même sens de “risible, ridicule” et donne une référence supplémentaire pour Lucien: *J.Tr.*51. Il note en outre la même remarque de Phrynichos, avec cependant une référence différente: γελάσιμον μὴ λέγε ἀλλὰ γελοῖον Phryn.199.

Le mot est clairement au centre du double enjeu qui nous intéresse : il occupe une place dans le lexique usuel du temps de Lucien ; il est critiqué par un “censeur” du langage de l’époque qui, ce faisant, lui confère une réalité.

Chantraine 1933, 155 donne des précisions sur la formation, la productivité et la plasticité sémantique des adjectifs en -σιμος. Il ne cite cependant pas γελάσιμος (mais v. γελαστῖνος *ib.* p. 204), mais lui fait place dans *DELG* s.v. γελάω, parmi divers dérivés comportant la séquence -ασ- : “Toutes ces formes peuvent se rattacher à un thème γελασ- (...)”.

La réalité du terme se voit confirmée. La forme γελάσιμος réputée “incorrecte” appartient donc à un ensemble productif dans la langue : Lucien se situe bien dans la modernité.

**** γυναικομανής, ες**

LSJ traduit par “mad for women” et se rapporte à Chrysipp.*Stoic.*3.167, Ph.2.312, Gal.5.396, AP 12.86 (Mel.), Luc. Alex.11. Le *DGE* suit *LSJ*.

Le mot n’est pas nouveau chez Lucien. En outre l’*Iliade* a γυναμανής et Aristophane γυναικομανέω.

ἐπιχάλνω

LSJ traduit par “gape at”, “avoir la bouche béante sur; rester bouche bée” et se rapporte chez Lucien à *Tim.*18, *Sacr.*9, *al.* ; “desire greedily”, “désirer avec convoitise” est un sens donné en référence à Philon.1.211, *cf.* 2.202.

Lucien semble bien être seul à utiliser le terme au sens propre. L’*Iliade* possède déjà le verbe simple χάλνω qui connaît d’autres références classiques. Lucien joue sur la valeur du préfixe en (re)créant un verbe d’allure naturelle.

** μισοπονία (*Astrol.* 360)

Le terme signifie “aversion pour le travail”, “hatred of work” traduit *LSJ*, qui le place en Ph.1.255, Gal.16.324 et Luc. *Astr.*2.

C’est un substantif du vocabulaire des sentiments. Lucien utilise beaucoup les composés en μισο-. Ici il en choisit un qui ne semble pas ancien, mais circule déjà à son époque.

2.2.4 Lexique religieux et philosophique

** ἀνηγεμόνευτος,ον

Le *DGE* traduit le terme par “qui manque de guide, dont l’âme n’est pas gouvernée”, ce qui correspond au sens donné par *LSJ* : “without leader, unguided”, qui cite le mot chez Philon I a.C./I p.C., 1.137, *cf.* 696, M.Ant.12.14, et chez Lucien en *Icar.*9. Le *DGE* ajoute comme référence à Lucien : *JTr.*46.

Il s’agit de lexique philosophico-religieux et l’apparition et l’utilisation du mot correspondent certainement au vaste courant, aux deux premiers siècles de l’Empire, des religions à mystères (*cf.* Mithra) ou sotériologiques, dont le christianisme est une des manifestations. Les agissements d’Alexandre en sont une autre, combattue par Lucien.

** ἐνθεαστικῶς (das Adjektiv auch Pl).

LSJ lui donne pour traduction “inspired”, “inspiré, animé d’un transport divin”. L’adjectif se trouve chez Platon, comme le remarque déjà Schmid ; les attestations concernant l’adverbe après son usage par Lucien en *Am.*14 sont tardives, même au sens II : “Procl.in Prm. p.530S., Syrian in Metaph.42.14 II. neurotic, Ruf.ap.Orib., Mnesith.Cyz. ; Praxag.ap.Herod.Med.”

Le terme est donc une première utilisation chez Lucien. On peut supposer qu’il devait être utilisé oralement déjà dans le vocabulaire des intellectuels, producteur et consommateur de néologismes.

ὑπερνέφελος Eustath.

LSJ traduit par “above the clouds”, “au-dessus des nuages”. Le mot se trouve chez Lucien en *Icar.*2 et *Herm.*5, mais aussi chez Pollux, en 9.20. Le terme est donc utilisé à l’époque de Lucien, dans des contextes philosophico-religieux. Si Schmid prend soin de signaler sa présence dix siècles encore après chez Eusthate, c’est pour bien souligner la carrière spirituelle du mot. Il semble une nouvelle fois que Lucien utilise un mot qui est à replacer dans le contexte du développement des religions à mystères ou sotériologiques.

** ἐξορκιστής

Le mot signifie “exorciste” et se trouve référencé par *LSJ* en Act.Ap.19.13, Luc. *Epigr.*23, Ptol.Tetr.18. Le mot existe à l’époque de Lucien. Il s’agit en quelque sorte d’un terme technique d’une religion en expansion, que Lucien utilise.

** ἐπιθέτης

LSJ donne comme sens “plotter, impostor”, “conspirateur, imposteur” avec des attestations en Luc. *trag.*172, Sm. Ps.1.1, Ptol. *Tetr.*165; Vett.Val. *LSJ* ajoute au sens II : “Official of a religious association”, “représentant officiel d’une association religieuse”, référencé en IG 3.1280a.

Le terme n’est pas nouveau et se voit emprunté au vocabulaire philosophico-religieux de l’époque. Dans le contexte de La tragédie de la goutte Lucien joue de l’ambiguïté entre le sens du terme en contexte littéraire et en contexte religieux.

** ψευδαλέξανδρος

LSJ traduit par “sham-Alexander, an impostor pretending to the name”, “faux Alexandre, imposteur qui dit porter ce nom”. Les références sont J.AJ 17.12.2, Luc.*Ind.*20. Le mot n’est pas nouveau donc. Lucien le réutilise certainement pour la correspondance au nom de son personnage, mais aussi pour sa tonalité, sa longueur et ses connotations.

** ἀντιφιλοσοφείω

Le *DGE* et *LSJ* signalent le mot au sens de “soutenir des opinions contraires”, Lucien l’utilise en *Bis.Acc.*21 et le terme était déjà dans la *Septante*. Le mot reste dans un contexte philosophico-religieux. Il s’agit d’une création de Lucien. Dans le contexte de *La double accusation*, l’auteur a recours à un terme suffisamment expressif et explicite.

** διαπεττεύω (*Am.* 415)

Le verbe signifie “gamble, try one’s luck at a play”, “parier, tenter sa chance au jeu” et se trouve en *Am.*16 (*LSJ*). Selon le *DGE*, Lucien est le seul à l’employer au passif, mais le verbe existe déjà chez Heraclitus allegorista (I p.C.), *Allegoriae*, 62.

Lucien utilise un mot qui existe déjà relativement récemment par rapport à lui. Xénophon et Platon ont déjà le verbe simple. Lucien utilise le composé avec le -ττ- attique.

2.2.5 Lexique du travail littéraire et linguistique

* * ἀκροατικός signifie “qui concerne un lecteur”. On trouve l’expression ἀ. μισθός en *Dem. enc.* 25, que l’on peut traduire par “honoraires de celui qui fait une lecture”, “salaire d’écoute”. Le *DGE* et *LSJ* confirment ces sens et attestent aussi le terme chez Arist. *Plu.* Iamb.

Le mot est ancien, l’acceptation est nouvelle; la notion de μισθός renvoie à de vieilles institutions. C’est une forme de l’ironie de Lucien.

* * ἀμοιβαίως, “en retour”, est signalé par *LSJ* en *Luc. Amor.* 9. L’adverbe est un *hapax* chez Lucien. L’adjectif est déjà employé par Théocrite, qui écrit plus de 400 ans avant Lucien, mais aussi beaucoup à l’époque de Lucien et après lui. Le *DGE* donne les mêmes renseignements.

On peut former comme hypothèse qu’il s’agit d’un terme du lexique technique et poétique d’une époque “positiviste” qui ressent le besoin de nommer et de classer.

* * ἀμάραντος, ον

LSJ situe le mot chez Lucien en *Dom.* 9, au sens métaphorique de “unfading”, “qui ne se flétrit pas”. D’autres attestations tardives sont signalées dont NT, Ep. Petr. On le trouve également au neutre pluriel comme adverbe chez Philostrate. *Im.* 1.9. Le *DGE* suit *LSJ*. Il s’agit d’un mot du temps de Lucien qu’il a fait passer par écrit.

En *Dom.* 9 chez Lucien, on s’aperçoit que le mot est appelé ou annoncé par μαράνεται deux lignes plus haut ; en outre le mot apparaît dans une gradation où non seulement il fonctionne comme antithèse du verbe utilisé auparavant, comme élément central de la gradation, permettant enfin un jeu paronomastique avec ἄνθος qui le suit. Le recours à un mot non attique est justifié par des besoins stylistiques et esthétiques, créant du même coup un naturel attique.

ἀπροοιμίαςτος, ον

DGE et *LSJ* traduisent “qui n’a pas d’introduction” et situent le mot chez Cornutus philosophus (I p.C.), *Ars rhetorica*, p.358, Praxiphanes philosophus (IV, III a.C.) 22a, Achilles Tatius, *Fr.* 81, et dans un sens métaph. *Luc. Hist. Consc.* 23. (L’adverbe est attesté chez D.H.)

Le mot est déjà ancien donc; c’est un terme technique (construit sur προοίμιον, terme de critique littéraire), réutilisé par Lucien, qui en est friand, comme la koiné.

βωμολοχικός, ή, όν

DGE et *LSJ* donnent pour traduction: “burlesque, bouffon”, et placent le mot en

Gal.6.228 *al.*, Luc. *Hist.Cons.*17, cf. *Herm.*58.

Le mot apparaît cantonné au II^e s.d.n.è., ce qui peut laisser supposer qu'il s'agit d'un terme technique de koiné inséré par Lucien dans ses textes pour les nécessités du contexte.

** ἀντίγραμμα, ατος, τό

LSJ donne pour traduction: "duplicate letter", "copie d'un écrit". Lucien utilise le terme en *Herm.* 40 ; *LSJ* et *DGE* rapprochent le terme de ἀντίγραφον qui lui se trouve chez des orateurs attiques. Le *DGE* le signale en outre en Gal. 17.59 et signale que dans ce cas il s'agit de copies de traité de médecine.

Lucien privilégie la version "moderne" du mot, et peut-être plus technique, tout en restant élégante, si l'on se rapporte à Galien.

ἀντισοφιστής, ου, ὁ

LSJ traduit: "one who seeks to refute", "personne qui cherche à réfuter" et place le mot en Luc. *Alex.*43, cf. *Cal.*16. Le *DGE* ajoute Luc. *Philops.*39; mais il donne un sens premier référencé chez des auteurs latins, avec la traduction de "grammairien qui prend une position contraire sur une question", Quint.(Ip.C.) *Inst.* 11.3.126, Suet. (Ip.C.) *Tib.*11, *Gram.Rhet.*9.3.

Le mot apparaît comme un exemple d'aller-retour que Lucien pourrait utiliser ironiquement d'une part, d'autre part insérer dans son grec attique sans que cela apparaisse comme une marque de koiné. Au sens littéral, on peut le comprendre et le traduire comme "contre-expert".

** ἀπεραντολογία

Le mot signifie "loquacité sans bornes". On peut le rapprocher de ἀμάραντος déjà rencontré *supra*. Il rappelle le développement à l'époque de présents en -αίνω auxquels correspondent des adjectifs en -αντος et seraient des formations à la mode. *LSJ* rapproche le mot de ἀπειρολογία, référencé en Cic. *Att.*12. ; Luc. *DMort.*10.10, Gal. 18(1). 254. Le *DGE* ajoute Varro (I a.C.) *Sat.Men.*144, où le mot apparaît en latin : *saturis auribus scolica dape atque atque ebriis sophistice aperantologia*.

Le concept est notoirement ancien. Le mot qui lui correspond est mis au goût du jour et subit le phénomène d'aller-retour, dans la langue des milieux intellectuels semble-t-il.

γραμμάτιον, τό

Il s'agit d'un diminutif de γράμμα référencé par *LSJ* en Luc. *Merc. Cond.* 36. Le *DGE* donne quant à lui le mot chez Chariton (I a.C.; I p.C.), 5.7.5, au sens de "écrit bref, billet" et chez Xénophon d'Ephèse (II p.C.), Arrien (II d.C.), Luc. *DMeretr.*10.2. Le deuxième sens donné par le *DGE* se rapporte à des documents, de divers types. Le mot en ce sens est attesté dans les papyrus dès II p.C.

Ce mot est sans doute d'usage ancien, pour un type de relation, l'information ; il avait donc peu de chance d'accéder à la littérature. Ce sont l'époque et la substitution des diminutifs aux mots propres qui peuvent lui avoir créé sa place dans le lexique, ce dont Lucien profite.

**** σολοικία**

C'est un des mots au cœur de la problématique lucianesque. Il n'est donc pas utilisé par hasard. *LSJ* le rapproche d'emblée de σολοικισμός.

Ce dernier terme est évidemment très référencé et ses sens précisés par *LSJ* : "Arist. SE 173b17 ; σολικισμοί καὶ βαρβαρισμοί Phld. Rh 1. 159 S., cf. Plu. 2.731f, Luc. *Vit. Auct.* 23 ; but Βαρβαρισμός, *incorrectness in the use of words*, is distd. fr. σολ., *incorrectness in the construction of sentences*, A.D. *Synt.* 198.8, cf. Phld. Rh. 1.159 S.2. Of incorrect reasoning , περί σολοικισμόν, title of work by Chrysippus, Stoic. 2. 6; cf. foreg. 1.2. II. *awkwardness*, Plu. 2.520b (pl.)."

Σολοικία se trouve chez Lucien en *Salt.* 80 et περί σολοικίας est un titre de traité d'Ammonius (I, II p.C.) selon *LSJ*.

Le terme n'est pas nouveau. Il semble que, dans le contexte linguistique relativement tendu dans les milieux intellectuels de l'époque, il ait permis une distinction d'ordre culturel. Le terme conserve l'idée de faute, mais se déplace de la sphère linguistique à la sphère sociale.

δικαιολογέω im Aktiv (Tim. 120); die attischen Redner brauchen nur das Med.(le moyen)

LSJ donne pour le moyen Luc. *Prom.*4, Luc. *Alex.*55 ; à l'actif au participe présent : Luc. *Tim.*11, cf. *Apol.*12. Le *DGE* confirme.

Au participe présent moyen, le verbe signifie : "les parties en présence", dans le contexte politique ou d'un procès.

L'actif est une forme de modernisation morphologique. Lucien respecte dans d'autres emplois de ce verbe l'usage attique.

**** ὑπερφωνέω**

Le verbe est utilisé chez Lucien en *Rh.pr.* 13 et signifie "parler très (plus) fort (que); il est également attesté chez Philostrate puis dans la Septante.

Il s'agit d'un terme disponible à l'époque de Lucien. Il l'utilise dans une visée expressive, étant donné le contexte du *Maître de rhétorique*. Le verbe simple étant largement attesté chez les classiques, l'usage du composé entre dans le naturel expressif.

**** ψυχρολογέω**

LSJ donne pour traduction "talk nonsense", "dire n'importe quoi". Le verbe est utilisé par Lucien en *Pseudol.*27, c'est-à-dire dans un contexte général linguistiquement sensible pour lui ; le verbe est également attesté au sens de "formuler des arguments stupides en Jul.Gal.347b.

Le mot est disponible à l'époque de Lucien et se voit certainement utilisé dans les discussions des milieux intellectuels. Comme terme dépréciatif, il pouvait demeurer à l'oral. La

pression des questions linguistiques le ferait apparaître à l'écrit chez Lucien.

**** κακομετρέω**

LSJ donne pour traduction “give bad measure”, “mesurer mal”. Il s'agit d'un terme de prosodie qui se trouve chez Lucien en *Herm.*59.

κακομετρία se trouve par ailleurs dans des papyrus du II p.C., et κακόμετρος est attesté chez Plutarque.

Le mot est dans l'air du temps de Lucien. Il s'agit d'une insertion de terme technique.

2.2.6 Lexique médical

Ce lexique se caractérise encore davantage que les précédents par une systématisation de la composition, voire de la surcomposition. Il faut y voir l'influence de la koiné, mais également le souci de précision du lexique médical, que Lucien reprend à son compte.

**** παρέμπορευμα, ατος, τό**

LSJ donne le mot comme étant utilisé au pluriel au sens de “merchandise of small value”, “marchandise de peu de valeur” et “small gains”, “petits bénéfices” chez Hsch; le sens concernant Lucien serait métaphorique, au sens de “appendix”, “affaire secondaire”, et équivalent d'un plus classique πάρεργον. On le trouve en Luc. *Dem.Enc.*10, 22, *M.Ant.*3.12, etc... et au sens de “by-product”, “sous-produit; produit dérivé” en Gal. *UP* 8.7.

En regard de la référence à Galien, on peut considérer que le terme, à l'origine employé dans une acception commerciale, entre par métaphore dans le lexique médical. Lucien l'utilise ainsi.

**** ἐπίκοπον**

LSJ donne le terme comme une substantivisation au neutre de l'adjectif et rapproche pour le sens le terme de ἐπικόπανον, τό : “chopping-block”, “billet”. Le mot est utilisé par Lucien en *DMort.*10.9, puis se retrouve dix siècles plus tard en Eust.1476.33; au sens médical on a “support for cutting upon, in surgery”, “plateau de découpe, en chirurgie”, le terme étant alors référencé en Heliod.ap.Orib., Antyll., Gal.

Il s'agit clairement d'un terme médical de l'époque de Lucien.

**** ἀνεξικάκως** est signalé par *LSJ* et *DGE* en Luc. *Asin.*2 comme *hapax*. L'adjectif correspondant est beaucoup plus fréquent. Il signifie “qui supporte la douleur”, ou “le mal”. On le trouve chez le médecin Hérodote (I^{er} s.d.n.è.) cité par Oribase 5.30.7; chez Lucien lui-même en *Jud.Voc.*9 — Bompaire 1998 choisit clairement le sens médical pour la traduction du passage par “patiente au mal”; mais on trouve également le terme en Vett.Val. 38.21; Gal.5.38; Them. 15.190a (supplément au *LSJ*). Le *DGE* donne les mêmes références et d'autres postérieures. On remarque surtout l'utilisation du mot chez Pollux 5.138 (II p.C.).

Il s'agit clairement d'un terme médical très utilisé à l'époque de Lucien. Lucien se sépare ainsi discrètement des canons classiques dans un texte dont une forme de classicisme orthographique est indirectement le thème central.

**** ἀνεξέργαστος**

LSJ traduit le terme par: "not worked out, unfinished", "qui n'est pas achevé" et le situe en Luc. *Fug.* 21, Gal. *Nat. Fac.* 2.3. Le *DGE* confirme.

Il s'agit d'une nouvelle utilisation de lexique médical de l'époque.

**** ἀνθοβαφής, ές (Am. 441).**

LSJ donne comme traduction "bright coloured", "coloré avec brillance, teint de couleurs vives" et situe le terme en Antyll.ap.Orib.9.14.17 (Antyllus medicus apud Oribasium—IV p.C.—, II p.C.); cf. PH.2.274; S.E. (Sextus Empiricus II p.C.) P. I.148.

Le terme n'est pas nouveau et est utilisé par l'écriture médicale à l'époque de Lucien.

**** ὀλιγόσαρκος,ον**

"Qui contient peu de chair" selon *LSJ*, qui situe le terme en Luc. *Abd.* 29, Gal. 14.45, Herod.Med.ap.Orib (I p.C.).10.18.7 (comp.).

Le terme est commun à Lucien et à l'écriture médicale de son temps.

**** ὑπέρψυχρος**

LSJ traduit par "very cold", "très froid", et signale que l'adjectif qualifie une saison, en Sor.2.57; Lucien reprend le terme au sens figuré à propos de l'esprit en *Hist.Conscr.* 1.

**** ὀλιγοποσία,ή**

Mot qui signifie "moderation in drinking", "modération en ce qui concerne la boisson", selon *LSJ*, qui le place en Aretaeus medicus (II p.C.), *CD* (χρονίων νόσων θεραπευτικόν), 1.4., et Luc. *Par.* 16.

LSJ signale également la variante -ποτίη en Aret.C.D.1.2.

Lucien cette fois ne semble pas avoir choisi la variante ionienne, qui serait peut-être plutôt -ποσίη, mais seulement le mot technique du lexique médical de son temps.

**** ἀποσιτέω (As. 602)**

LSJ donne comme traduction "cease to eat, starve", "cesser de manger, mourir de faim". C'est le sens utilisé par Lucien en *Asin.* 33 ; le sens de "perdre l'appétit" se trouve en Orib.inc.6.25 selon *LSJ* et le *DGE* le signale également en Gal.16.729.

Même si *L'Ane* est apocryphe, l'écrivain a réutilisé ce qu'il avait identifié comme étant un procédé lucianesque : choisir des mots nouveaux et techniques pour les mêler à l'atticisme général de la langue. Il s'agit ici du détournement d'une expression médicale.

ἄποσμάω

Le verbe signifie selon le DGE: “nettoyer, rincer”, et se trouve chez Dioscorides (I p.C.) 4.134, (cf. Diocles medicus (IV, III a.C.), *Fr.*141), Apollon. in Gal.12.477, Luc. *Anach.*29, *Pisc.*14., Eunopius historicus (IV, V p.C.) VS 464.

Lucien utilise un terme de médecine, mais le mot n’est pas nouveau.

** ἀπουρέω

Ce verbe qui signifie “uriner” est utilisé par Lucien en *VH* I.23 ; mais il se trouve également chez Galien en 13.330 et chez Arétée de Capadocce (médecin du II^e s.d.n.è).

Selon *LSJ*, Lucien ne l’utilise qu’absolument.

Il s’agit d’un nouveau terme médical, cette fois dans le contexte des *Histoires véritables*, c’est-à-dire avec une distance humoristique à prendre en compte.

** διαμαλάσσω

Le *DGE* et *LSJ* donnent comme traduction : “amollir complètement, macérer” et se rapportent à Luc. *Prom.*13 ; le sens médical de “adoucir par des traitements émollients” se trouve chez Soranos (I, II p.C.), 88.9 ; le passif est utilisé par Hp. *Steril.*221.

Lucien utilise à nouveau un terme médical de son temps. Le composé profite pour le naturel du verbe simple, très attesté à époque classique. La graphie attique -ττ- favorise encore l’insertion du mot dans l’atticité de l’écriture de Lucien.

** δρωπακίζω (vgl. Phryn. p. 405).

LSJ traduit le terme par “apply a depilatory”, “épiler en se servant d’un onguent” et signale le terme comme utilisé au moyen en Arr. *Epict.* 3.22.10, Hierocl. *Facet.* 64. Lucien l’utiliserait au passif en *Demon.* 50. Notons que δρωπαξ désigne un onguent chez Galien.

Ce terme médical ou paramédical est certainement connu de Lucien et utilisé.

** ἐπιβραδύνω

LSJ traduit par “tarry or loiter at a place”, “tarder encore à un endroit” et se rapporte à Luc. *Tim.*46 (*nisi leg. ἔτι βρ.*) ; il est signalé dans une utilisation transitive, au sens de “atténuer” en Aristid. *Rh.*p.545S ; Vett. *Val.*, Gal.

Lucien emploie à nouveau un terme de son époque, certainement médical comme le signale la référence à Galien ; à tout le moins, technique.

** ἐπηρεμέω (*Am.* 448).

LSJ donne comme traduction “rest after”, “se reposer après”. Le verbe est utilisé chez Lucien en *Am.*45, cf. Paul. *Aeg.*6.60 (dub.), Marcellin. *Puls.*192. (Marcellinus medicus, II p.C.?, *de Pulsibus*).

Il s’agit d’un terme médical qui date de l’époque de Lucien, que l’on pourrait aussi

traduire par “être en convalescence”.

** ἡσυχάζομαι au moyen

LSJ signale qu’il est utilisé au futur moyen chez Lucien en *Gall.*1. Le sens est celui de “keep quiet, be at rest”, “rester au calme, se reposer”; les autres références sont classiques.

Lucien prouve à nouveau qu’il est particulièrement sensible à la voix moyenne dans l’utilisation de ce terme médical, qui n’est pas vraiment nouveau par ailleurs d’une part ; d’autre part, le supplétisme de voix, présent actif/futur moyen est assez développé en attique classique. Lucien fait au moins preuve d’*atticité* dans l’utilisation de ce verbe.

** θανατιάω (Cobet will dafür Θανατάω)

LSJ signale d’emblée comme Schmid le rapprochement avec θανατάω, particulièrement au sens de “to be moribund”, “être moribond”, que l’on retrouve en Ph. Lyd.; le sens I θανατιάω, désideratif, est attesté chez Platon et Galien ; on le trouve chez Lucien en *Peregr.*32, et chez Sextus Empiricus en 9.153.

Le mot n’est donc pas nouveau. On peut penser que Lucien l’utilise en relation avec son emploi médical.

** καταβάπτω Geop.Hes.

LSJ donne comme traduction : “dip”, “plonger dans” et situe le mot en Sor.1.50 ; Gp. 8.23.1 ; au sens de “tremper” en PHolm.1.3.

Le sens II signifie: “dye, colour”, “teindre, colorer”, avec des références en Eun.Hist.p.267D *etc.* Lucien utilise le terme en ce sens au passif en *Im.*16 ; à cette voix il est également utilisé par des médecins contemporains de Lucien, au sens de “deep coloured”, “profondément coloré” en Pall.Febr.15; Gal.19.604.

Au départ, καταβάπτω doit être un mot des teinturiers. Son apparition principalement dans des ouvrages médicaux tient sans doute au fait que ces derniers étaient plus nombreux et plus répandus que d’autres ouvrages techniques.

Donc ce terme est largement attesté en son utilisation médicale au temps de Lucien. Il jouit pour son insertion des références classiques du terme de base, mais il faut noter qu’il n’est cependant pas utilisé par Lucien dans sa pure acception médicale.

** παρεμποδίζω (*Am.* 413) Eccl.

LSJ donne pour traduction “to be a hindrance”, “se mettre en travers de”, avec construction au datif. Lucien l’utilise en *Am.*15. Chez Galien, le verbe est utilisé absolument, en 4.504, 10.63. Schmid ajoute qu’on retrouve le mot dans les écrits ecclésiastiques.

Le mot est un surcomposé dont le support classique est largement attesté. Lucien semble pratiquer ici un détournement.

** προεκχέω

LSJ traduit par “pour out before”, “verser avant”. Le terme est utilisé par Lucien à l’actif en *Pseudol.* 4 ; au passif, il se trouve chez Soranos en 1.57.

Le terme est composé, certainement lié au lexique médical, et Lucien l’utilise.

**** συναπωθέω**

LSJ donne “help to push up or back”, “aider à pousser en haut ou en avant”. Lucien utilise le verbe à l’actif en *Tox.* 19 ; on le trouve également chez Orib. 47.5.13. dans son utilisation au passif, il est référencé en Arist. *Pr.* 963a20, Gal. 6.197.

Il s’agit d’un surcomposé, que Lucien réutilise.

**** ὑπεροιδάω** (*Am.* 457).

LSJ donne pour traduction “swell unnaturally, of the breasts”, “se gonfler outre mesure, ou extrêmement” et situe le terme chez Lucien en *Am.* 53. Le terme peut être rapproché de ὑπεροιδέω, in gloss on αἱματοφλοιβοιστάσεις, Gal. 19.71.

Il s’agit d’une utilisation d’un terme médical, composé, dans un autre contexte, peut-être à des fins plaisantes en l’occurrence.

**** ὑπερφυσάω**

LSJ donne une traduction au passif: “to be inflated excessively”, “être gonflé outre mesure” se rapportant à Luc. *Cont.* 19. Le sens transitif de “gonfler outre mesure” est également utilisé par Lucien en *Rh.Pr.*, mais aussi par J. en AJ 11.4.2; au sens figuré de “surpasser” on peut se rapporter à Philostr. VA 5.7, cf. Jul.Or. 6.182a; Him.Ecl. 2.4. Enfin la Septante l’utilise également dans un sens physique corporel *LXX Ju.* 15.14 (16.1).

2.3 La “normalité” de Lucien est une nouvelle fois relative

Nous le constatons donc facilement, Lucien utilise trop de vocabulaire de son temps pour être un classique rétrograde et satisfait de la langue attique du passé. Il parle également trop des problèmes de langue pour être un classique satisfait. Dans ces conditions on ne peut plus vraiment parler de classicisme en ce qui le concerne.

Cette dimension non classique de son œuvre modifie du même coup la perception que nous devons avoir de son atticisme. L’utilisation de l’attique que fait Lucien n’intègre pas n’importe quelles catégories thématiques du vocabulaire de son temps. Cette utilisation contient du lexique dont la modernité pourra s’insérer sans incongruité dans du discours à forte visée dominante attique, dans la mesure où ces termes, comme le prouvent les nombreuses références que nous venons de passer en revue, ne sont pas inconnus du public de l’époque. Lucien se sert des *horizons d’attente* de son temps et en même temps les sert. La question du classicisme appliquée à l’atticisme de Lucien conduit à examiner à nouveau les grands traits de la Seconde Sophistique.

3. Conclusions générales sur l’atticisme de Lucien

3.1 Retour sur l’appellation “atticisme”

Il faut donc conclure en revenant une dernière fois sur le terme d' "atticisme" en rapport avec l'époque de Lucien et avec ses pratiques littéraires et prises de position langagières.

Admettons que Lucien ait eu la carrière d'un sophiste⁶⁰¹. Il aurait, selon la tradition, conservé vivant dans ses écrits l'intérêt pour les classiques, les ἀρχαῖοι et aurait cherché à monnayer sa parole. Cela représente la thèse de Bompaire 1958 dans le cadre de sa conception de l'imitation⁶⁰².

Mais la Seconde Sophistique ne participe pas à l'Atticisme du II^e s.d.n.è. seulement comme une motivation pour des "self made men" ou des professionnels de la parole culturelle. Et Lucien y participe, par le large spectre des genres qu'il pratique, du *continuum* de renouvellement générique de la littérature grecque de l'époque impériale. Cela nous est rappelé par une des œuvres phares parmi les opuscles: *Lexiphanès*.

Weissenberger 1996 signale d'emblée l'importance et la place particulière de l'opuscule : "Der Dialog *Lex*. nimmt innerhalb der Literaturkritischen Schriften Lukians schon rein äusserlich eine Sonderstellung ein."⁶⁰³ Weissenberger montre parfaitement en quoi il existe cependant un réseau de relations, en même temps qu'une opposition fondamentale, entre ce dialogue et *Comment il faut écrire l'histoire*, *Contre un bibliomane ignorant*, *Le maître de rhétorique*, *Le Pseudologiste*, *Le Soléciste*. Il n'est donc pas nécessaire de revenir sur ces conclusions. Comme le signale lui-même Weissenberger, elles découlent également d'une critique lucianesque abondante sur la question et sur le dialogue⁶⁰⁴. Les problèmes d'identification des thèmes, des personnes et de la datation restent à propos de ce dialogue des points de discussion très ouverts. Mais comme le suggèrent Hall 1981 et surtout encore Weissenberger 1996, là ne sont plus les questions.

Repenser la compréhension du dialogue *Lexiphanès* en termes rhétoriques, comme le signale dès 1882 Croiset, 259-260, qui conçoit l'opuscule, et notamment le "banquet" enchâssé, comme une enfilade de mots curieux "qu'il faut à tout prix colloquer quelque part" est certes possible⁶⁰⁵. Cela revient au fond à suivre l'enseignement du titre de l'opuscule et à le comprendre sous l'angle d'une λέξις de termes attiques conditionnée par la mode de l'ὀνομάτων ἐκλογή du temps. Cette conception laisserait de côté les réflexes habituels de la Seconde Sophistique, εὔρεσις et τάξις, utilisés dans les autres dialogues classés plus hauts comme "rhétoriques".

Il est cependant possible à présent de repenser cet opuscule de Lucien sous l'angle du lexique. Comme le remarque lui-même Weissenberger 1996 en conclusion de son travail, on ne peut s'empêcher de remarquer le mélange caractéristique de la langue de Lucien,

⁶⁰¹ Bompaire 1958, 99-100.

⁶⁰² Bompaire 1958, 117.

⁶⁰³ Weissenberger 1996, 68.

⁶⁰⁴ Weissenberger 68, n.165 : "Die folgende Liste erhebt Keinen Anspruch auf Vollständigkeit, enthält aber wohl alle ausführlichen und substantiellen Äusserungen zum *Lex*. (bei Macleod 1994 nicht erwähnt) : Seiler 1836, 270 ff ; Croiset 1882, 78 und 258-60 ; Chabert 1897, 72 ; Helm 1906 (verstreut) ; Doerhing 1916 ; Harmon, Lœb-Ausg., Bd V 291 ; Bompaire 1958, 610 f und 634-6 ; ders. 1975, 228 ; Grube 1965, 334 f ; Reardon 1971, 92 ; Jones 1972 ; ders. 1986, 103-5 ; Baldwin 1973, 36 ff. und 50-7 ; Anderson, *theme* (verstreut) ; ders. 1982, 68 ; Papioannou 1976, 149 f und 242 ; Robinson 1979, 22f ; Sakalis 1979, 13, 18, 25f, 42, 46 ; Hall 1981, 61 und 146f ; Cazewitz 1994."

⁶⁰⁵ Croiset 1882, 260.

particulièrement vif dans cet opuscule, avec l'exagération dans le "banquet" de Lexiphanès, *patchwork* de mots de la comédie attique, de termes de koiné, de vocables tirés de l'ionien ou d'expressions poétiques⁶⁰⁶. Il ne semble donc pas possible d'écarter aussi rapidement qu'il le fait l'étude du vocabulaire du *Lexiphanès*⁶⁰⁷. Plus largement, on ne peut laisser de côté les apports d'une étude du lexique dans les opuscules de Lucien, étant donné l'attention portée par lui à la langue grecque.

Car une fois admis que l'on ne peut pratiquer le systématisme ou l'argument d'autorité en ce qui concerne le lexique lucianesque, une large voie s'ouvre à l'examen d'une autre conception de l'atticisme de Lucien et de son mode de participation à la Seconde Sophistique⁶⁰⁸. Voilà pourquoi on ne peut faire de Lucien simplement un "wacher und kritischer Geist, der es verstanden hat, aus der Fülle der Tradierten das ihm (und wohl auch manch anderem) vernünftig Scheinende sich anzueignen und mit beachtlicher Konsequenz zu vertreten."⁶⁰⁹

L'atticisme de Lucien dans le cadre de la Seconde Sophistique n'est pas à comprendre comme totalement marqué du sceau de la rhétorique. Ce que le dialogue *Lexiphanès* indique également, c'est le renouvellement générique auquel le nouvel atticisme doit conduire. Le "banquet" de Lexiphanès indique la fin d'un monde littéraire, et le dialogue tout entier signale les attentes du public du II^e s d.n.è. Une œuvre littéraire doit être courte. La longueur n'est plus permise. Il semble que, dès cette époque, on n'ait déjà plus eu le temps de lire et que Lucien l'indique. Le "banquet" de Lexiphanès est d'ailleurs inachevé.

Le *Lexiphanès* est représentatif d'une tendance de la Seconde Sophistique que l'on ne peut passer sous silence et qui se perçoit déjà si l'on est attentif aux nombreux récits, plus ou moins développés, sous certaines formes ou d'autres, contenus dans les opuscules. Lucien et ses contemporains ont un goût immodéré de l'écriture qui contraste peut-être avec des lectures classiques un peu plus superficielles. En soi, cela n'est pas contradictoire. La lecture des textes classiques est d'autant plus réclamée, sans être forcément effectuée, que l'on a d'autant moins le temps de s'y adonner. En revanche, il est toujours possible d'écrire, peut-être un peu n'importe quoi. Dans la mouvance snobe qui accompagne en partie l'idée d'atticisme au temps de Lucien, il semble que l'écriture comme communication, publicité, propagande, ait été prisée. Les notations de Lucien qui concernent ce thème et sur lesquelles nous nous arrêtons dénoncent systématiquement cet *autre du vrai* de l'écrit.

Comme prosateurs, Lucien et ses contemporains se rapportent, pour la norme de langue qu'ils se fixent, aux classiques qui leur sont connus. Mais, dans le même temps, ils font exploser les limites des genres. En l'occurrence cet atticisme de Lucien ne se limite pas à son "invention" du dialogue satirique, mais peut également porter le nom de récits, ecphrasis, autobiographies, voyages, vies *etc.*... Lucien a conscience que l'évolution linguistique est porteuse de l'évolution générique, et réciproquement. C'est un des sens de son atticisme telle qu'il s'exprime dans le *Lexiphanès*. L'atticisme de Lucien est sophistique en ce sens.

Cette imbrication générique est aussi ce qui permet une mise en abyme de l'antithèse de l'atticisme, si celui-ci se définit comme le sens de la mesure. Billault 1994 montre comment le genre épistolaire en l'occurrence fournit à Lucien l'occasion de s'adresser directement à celui

⁶⁰⁶ Weissenberger 1996, 285.

⁶⁰⁷ Weissenberger 1996, 72-74.

⁶⁰⁸ Bompaire 1975, 228 : "Baldwin (*i.e.* Baldwin 1973) a raison d'indiquer que j'ai sous-estimé la part des néologismes dans le banquet parodique, et que ma 'statistique' du vocabulaire tendant à démontrer que Lucien utilisait un lexique des comiques est erronée".

⁶⁰⁹ Weissenberger 1996, 286.

qu'il critique : "sa cible est un sophiste dont il dénonce l'activité comme une imposture elle-même révélatrice d'une vie tout entière corrompue."⁶¹⁰ Au-delà de la fructueuse comparaison qui s'effectue avec la pratique du genre chez Philostrate, les conclusions de Billault 1994 mettent en évidence que Lucien, homme de la Seconde Sophistique, tourné vers l'avenir par une pratique moderne d'un atticisme de *mélange codique*, rattache également son idéologie à la Première Sophistique. Le langage est pour Lucien une affaire sérieuse. Au-delà de la dénonciation morale, c'est la question philosophique du langage qui se pose, forme haute d'atticisme ; Lucien jette un pont à rebours entre les deux Sophistiques : "Lucien a une haute idée de (la) nature (du langage) et de ses vertus dont il définit, dans *La Salle* (§1 *sqq.*), la maîtrise et le bon usage comme l'apanage de l'homme cultivé. (...) Mais il considère aussi le langage avec défiance et souligne son pouvoir de dissimulation, d'illusion et de tromperie."⁶¹¹

Il s'agit là d'un atticisme philosophique différent de ce qu'il a été défini par Bompaire. Le *Lexiphanès* et le *Pseudologue*, entre autres, renvoient clairement à la philosophie du langage des premiers sophistes telle que Platon la critique dans le *Cratyle*. On y retrouve cette conception du langage comme substance quasi-matérielle, assimilée à la boisson, à une potion. C'est la critique qu'en fait Lucien, quand il évoque des sophistes ajustant leur pensée aux mots.

Rappelons les grands traits de la théorie sophistique du langage telle qu'on peut la comprendre de Platon. Le langage est un être, une réalité pleine et entière, les mots sont des choses comme les autres. La valeur d'un discours n'est donc pas à chercher dans son rapport avec une réalité qui lui est extérieure (les objets, les phénomènes perçus), mais en lui-même. Le langage est une réalité en soi. La valeur d'un discours est celle d'une communication. On ne parle pas *de*, on parle *à*. Le langage n'exprime pas des choses extérieures, mais il peut persuader: il existe dans les rapports interhumains.

Les conséquences essentielles dans une logique sophistique sont que :

1) la réalité du langage est supérieure à toutes les autres. Le sophiste, celui qui sait "parler devant la foule d'une manière persuasive" (Gorgias), est en tant que maître du langage, l'homme par excellence.

2) il n'est pas possible de mentir, de se tromper, ou de contredire. Les objets extérieurs ne mentent pas, ne se trompent pas, les mots comme eux sont, purement et simplement. Les discours de deux personnes différentes ne peuvent se contredire, ils sont différents, c'est tout. On est d'accord, ou bien c'est qu'on parle d'autre chose. Il n'y a pas de milieu entre *ne rien dire* et *dire vrai*. Tout discours est vrai.

Le *Cratyle* semble se lire souvent derrière de nombreux passages des textes de Lucien. Les opuscules de Lucien dans lesquels il est question de langue et qui mettent en jeu des valeurs d'atticisme linguistique et philosophique trouvent leur source en des lieux précis de ce dialogue: 388c : les noms sont des instruments ; 389a-390d : les faiseurs de noms sont les législateurs, sous la direction de dialecticiens. Cette dernière idée, comme l'allusion aux noms primitifs (422c) semble bien annoncer le *Jugement des voyelles* avec en particulier l'allusion à Cadmos, le premier qui a façonné les lois du langage⁶¹².

Lucien est un écrivain qui utilise des traits nombreux du dialecte attique, qui parle d'attique, évoque l'attique, utilise des tours attiques, mais est au fond un écrivain de grec

⁶¹⁰ Billault 1994, 117.

⁶¹¹ Billault 1994, 124.

⁶¹² *Jugement des voyelles*, 5.

d'époque impériale. L'atticisme de Lucien vit d'un écart constant par rapport à sa norme.

Rohde 1876 l'exprime déjà : "Viel gröbere Verstösse gegen die Reinheit der Sprache weist Phrynichus den Bewunderten Meistern der Sophistik, einem Lollianus, Favorinus, Polemonach ; und wie wenig es den übrigen Autoren der sophistischen Zeit gelungen ist, die selbst dem Lucian unerreichbare Farbe des reinen Atticismus in ihren Schriften nachzubilden, bemerkt jeder aufmerksame Leser."⁶¹³

Il faut pour comprendre aujourd'hui Lucien lui contester ce "selbst" utilisé à son évocation. Sans que cela soit réducteur ou péjoratif, Lucien est déterminé par son époque. On ne peut déjà plus parler de pur atticisme. Il en va de même sur le plan thématique et dans le cadre de l'histoire littéraire et linguistique. Quel que soit l'opuscule, il suffit de pousser un peu l'enquête pour découvrir l'importance, au moins égale à la part attique, de la part non attique dans l'œuvre de Lucien.

3.2 Conclusions concernant le grec à l'époque de Lucien

Il est donc nécessaire de redéfinir l'utilisation et la place du "dialecte attique" à l'époque de Lucien. Il faut pour cela utiliser de nouvelles catégories pour penser les états des langues dans l'Antiquité. Il est possible de faire appel en cela à la notion de diasystème. Banniard 2000 en donne cette définition : "structure profonde stable (ou paradigme) par laquelle se définit un ensemble linguistique déterminé, indépendamment de ses variations accidentelles dans l'espace ou dans le temps. Ce diasystème admet un certain champ de dispersion : il permet de définir une structure large à l'intérieur de laquelle se placent les traits de parole qui s'y intègrent. Le latin parlé d'époque classique forme un diasystème, comme le français parlé contemporain. La norme s'inscrit à l'intérieur de ce diasystème au même titre que les variantes refusées par la norme. Quand un nombre trop élevé de traits pertinents déborde ce cadre, le diasystème change (mutation langagière)." On peut ainsi considérer le grec dans l'Antiquité comme un diasystème, et l'atticisme du II^e s d.n.è. comme une de ses variantes.

Banniard 2000 définit et propose également, après d'autres, un autre outil conceptuel important, la diglossie : "état de compromis sociolinguistique entre une langue dominante et des dialectes dominés, dont les emplois sont répartis de façon complémentaire à l'intérieur du corps social."⁶¹⁴

A partir de là on peut mieux comprendre le milieu linguistique de Lucien. Notre auteur se trouve à une période primordiale de mutation du grec. On ne peut plus parler de grec tardif ou non classique à propos du grec de Lucien, mais de grec d'époque impériale, si on le situe par rapport à l'organisation politique alors en vigueur. Les présupposés et les préjugés concernant la koiné impériale, qui entraînaient les hellénistes et les philologues à penser tout Lucien par rapport à la Grèce dite "classique", s'estompent. On admet que les modifications d'une langue ne reflètent pas la perte de vitesse d'une civilisation, mais son (ses) changement(s). La civilisation grecque s'est modifiée dans l'Empire romain. Lucien n'est pas un écrivain en rupture avec la littérature et la langue de son temps ni en désir d'une fusion rétrospective avec les figures littéraires du passé éloigné de la Grèce. Ses productions littéraires accompagnent et reflètent les changements de la langue et de la culture grecque. On dirait aujourd'hui "les mutations de la société". Dans ces mutations, on peut considérer Lucien fonctionnaire impérial

⁶¹³ Rohde 1876, 355.

⁶¹⁴ Banniard 2000, 118.

comme successeur des archontes des cités, dont il revendique les qualités⁶¹⁵. Certes on ne peut découvrir chez Lucien une production semblable à celle de Démosthène, mais il faut relativiser le caractère de “fantaisie” attribué automatiquement à ses opuscules. Les modifications linguistiques en cours à son époque se reflètent chez Lucien. L’atticisme peut être compris ainsi, par exemple en ce que Lucien reflète bien la guerre que l’atticisme faisait aux latinismes comme aux néologismes. Mais ces traits d’idéologie atticiste chez Lucien sont-ils véritables, ou de simples placages destinés à son public pour faire accroire qu’il épouse le mouvement quand il sait qu’au fond l’ “impérialisme culturel” latin ne peut que toucher la langue grecque? Nous soutenons la thèse que Lucien comprenait que l’atticisme était la “continuité d’une durée plutôt qu’une réaction de défense”⁶¹⁶, et que cela explique son écriture.

L’atticisme ne doit donc pas être *a priori* compris comme un phénomène apparaissant subitement : koiné hellénistique, koiné impériale et (traits d’) attique direct(s) ou indirect(s) sont mêlés sur une période continue⁶¹⁷. Les productions effectuées dans le contexte de l’atticisme du II^e s.d.n.è. et dont nous avons trace à travers Lucien, ou par d’autres supports, peuvent alors connaître des analyses selon différentes modalités, dont le lexique par exemple, comme nous l’avons fait *supra*.

L’écrit non seulement, mais l’oral encore, dans une certaine mesure, entrent en ligne de compte dans ces perspectives d’analyse. Des traits oraux du grec évoqués chez Lucien font référence à une langue en train d’effectuer des mutations. Les notations concernant le grec écrit vont au-delà de la culture rhétorique pour évoquer d’autres documents (lois, lettres, tablettes, inscriptions), qui reflètent le prestige de la culture grecque. Une étude sociolinguistique plus poussée doit prendre en compte toutes ces dimensions du texte lucianesque.

La question de l’atticisme est donc à envisager dans une relation “interactive” entre écrivains du II^e s.d.n.è. empruntant à une langue du passé, et les mêmes pratiquant la koiné ou le latin dans leur vie quotidienne. La compréhension de l’atticisme doit s’intégrer dans une relation entre la langue écrite par Lucien et celle(s) qu’il a dû parler.

Il faut également considérer qu’une représentation commode de l’utilisation du dialecte attique comme norme au II^e s.d.n.è., appelée atticisme, a été mise en place postérieurement à Lucien et lui a été appliquée. Cette représentation a distingué une norme idéale, un attique classique de convention maîtrisé par quelques *happy few*, qui opposaient cette norme à la langue de locuteurs moins ou différemment cultivés. Ces derniers utilisaient une autre langue écrite, transcription plus ou moins éloignée de la langue parlée, la langue grecque d’époque impériale et ses différents niveaux, du *pidgin* à base de koiné, en passant par *de la koiné*, à une koiné plus littéraire.

Mais une description précise de ces deux niveaux, plafond et seuil, a du mal à être mise en place par la critique. Cela rend une description précise de la langue de Lucien difficile, car elle se laisse, à l’analyse, difficilement enfermer dans une dénomination. Parler d’atticisme de Lucien est donc commode, mais c’est un produit du comparatisme rétrospectif des philologues qui se fondent sur un *corpus* fermé limité aux œuvres d’un ou plusieurs auteurs.

Les ouvrages qui ont traité de l’atticisme de Lucien peuvent être considérés comme des réinventions de cet atticisme à partir d’une documentation postérieure à l’époque de Lucien.

⁶¹⁵ Cf. *Apologie*, *passim*.

⁶¹⁶ Veyne 1999, 535.

⁶¹⁷ Sur l’idée que l’atticisme n’est pas une réaction identitaire et momentanée, cf. Veyne 1999, 535-536.

D'ailleurs les références nettement linguistiques concernant le mot ἄττικισμός sont plus tardives, nous l'avons vu, que l'époque de production des textes de Lucien, dans le *corpus* duquel ce mot n'est jamais employé.

Certes les conceptions de reconstructions à effet rétroactif ont un argumentaire. Elles postulent une langue de lettré, le grec des sophistes et rhéteurs de la Seconde Sophistique, qui suit des normes attiques voire hyperattiques, jouit de prestige, et est anhistorique, sorte d'idée de langue, d'un côté ; d'un autre côté une langue anattique, qui ne respecte pas forcément des normes, manque de prestige, se rapporte à l'oral et aux réalités linguistiques de l'époque (époque romaine et contact avec le latin, koiné).

Mais une approche sociolinguistique doit permettre d'envisager autrement le grec des opuscules de Lucien et les situations de communications qui y sont représentées. Cette approche postule que la langue grecque forme un *continuum*, pour lequel les traces écrites forment un *corpus* d'étude de base, mais non limitatif. Car les situations de communication forment un tissu complexe lorsqu'il en est rendu compte dans les textes en général et dans ceux de Lucien en particulier. Une des clés de lecture de la langue sera la culture, l'arrière-plan culturel que l'on pourra déduire ou recenser à propos des locuteurs mis en scène par Lucien.

Enfin cela implique encore que l'atticisme du II^e s.d.n.è., si on accepte cette dénomination traditionnelle, n'a pas de début (ne serait-ce qu'avec la Seconde Sophistique) ni de fin. Dans cette perspective, on ne parle plus d'une langue *attique* ni d'une langue *non attique* ou *anattique*. Nous avons vu comment les usages de l'optatif au II^e s.d.n.è. traversaient les niveaux culturels. Il s'agirait en fait d'une question d'énonciation. On ne peut exclure l'idée qu'il y ait ponctuellement recherche d'originalité dans l'usage ou non, ou dans un usage particulier, de l'optatif⁶¹⁸.

Cela pose finalement le problème de l'identification et de la définition *stables* de l'atticisme du II^e s.d.n.è.. Là s'applique plus précisément la notion de diasystème, en ce qu'elle présuppose "une armature stable et des variables diverses qui demeurent subordonnées à la structure d'ensemble, autrement dit qui ne la déboîtent pas."⁶¹⁹ Dans notre étude, il est envisageable d'appliquer la notion de diasystème au "Standard Late Greek", autrement dit à la koiné d'époque impériale écrite. Sur cette plate-forme peuvent être construites diverses variations linguistiques ou stylistiques qui vont de la "langue des carrefours"⁶²⁰ à "la langue ornée des grâces attiques"⁶²¹ de Pantheia dans *Les portraits*.

L'atticisme est une de ces variations, que la philologie, allemande particulièrement, s'appuyant sur les démarches de pensée philosophique qui lui étaient alors contemporaines, a isolées, définies comme un système autonome, puis en quelque sorte satellisées. "L'étiquette" ainsi créée permettait des classements systématiques et commodes dont l'ampleur de la matière à traiter ne pouvait que se satisfaire, comme les savants qui, en organisant ainsi leurs connaissances, devaient éprouver un sentiment de puissance sur leur objet d'étude. Mais cette dénomination ne correspond peut-être plus à la réalité des productions, littéraires, écrites, orales, de l'époque.

⁶¹⁸ Cf. Veyne 1999, 535-6 : "L'emploi correct de l'optatif dans les protases conditionnelles et la chasse aux mots latins [*scil.* dans l'atticisme] ont à peu près autant d'importance, comme réactions identitaires, que l'imparfait du subjonctif en français et la chasse aux anglicismes comme défenses contre 'l'impérialisme culturel américain'."

⁶¹⁹ Banniard 2000, 23.

⁶²⁰ Cf. *Tu es un Prométhée*, 1.

⁶²¹ Cf. *Les Portraits*, 15.

L'atticisme devient au fond dans ce cas un jugement de valeur : il s'agit de l'atticisme qui n'arrive pas à être aussi attique que son illustre prédécesseur. D'autre part, on ne peut pas dire qu'il n'y ait pas eu d'influence de la littérature et du parler attiques entre les V^e et IV^e s.a.C. et le II^e s.d.n.è. La littérature grecque se fonde sur la langue homérique et le parler attique, tous les deux travaillés à des époques successives, sous des angles différents, par les écrivains de l'hellénisme pratiquant des genres différents. Lucien les pratique tous ou presque. Cette langue littéraire a, à son tour, participé à une norme langagière.

L'atticisme du II^e s.d.n.è. répond à des critères de qualité qui sont énoncés chez Lucien, on l'a vu. Cette norme implique une distanciation plus ou moins considérable de la langue parlée et de ses multiples variations. Le critère ultime sera l'adaptation de la langue au sujet traité (ce que Lucien pratique, nous l'avons vu et le verrons ; ce qu'il critique quand cela n'est pas réalisé comme dans le "banquet" de Lexiphanès). Les modulations de la langue jouent alors sur une relation sociale peut-être restreinte (les *pepaideumenoî*) et ne semblent pas relever d'une large diffusion.

Mais cette relation commence à changer à l'époque de Lucien, comme le signalent divers opuscules dont notamment *Sur ceux qui sont aux gages des grands* et *Contre un bibliomane ignorant*. La langue et la culture grecques deviennent, entre autres, les maillons d'un processus commercial. La langue grecque de référence, le diasystème, se modifie sous l'effet d'un double contact, avec la latinophonie, la *latinitas*, c'est-à-dire la langue latine telle qu'elle se parle plus ou moins correctement, et la *romanitas*, c'est-à-dire le mode de vie romain, d'une part ; d'autre part avec la koiné. La langue grecque de culture est confrontée à la réalité. Les destinataires de la littérature grecque qui pratiquent plus ou moins des formes d'atticisme ne sont peut-être pas des individus qui ont reçu ou se sont donné cette culture attique. Tout le monde n'est, ni ne peut être, πεπαιδευμένος. C'est à notre avis un des sens du message de Lucien. Il a compris qu'il vit un tournant littéraire et culturel.

Lucien démontre implicitement que le temps d'une adaptation plus grande du grec littéraire est venu puisque ses lecteurs ou auditeurs ne peuvent — ou ne veulent — parfois plus entendre la dimension attique de l'écrit ou de la parole proposée.

3.3 Perspectives offertes par l'étude de l'atticisme de Lucien

Dans la continuité de la pratique rhétorique, l'atticisme peut être considéré comme une impulsion, non négligeable, dans un mouvement plus large. Les deux variétés de langue, la langue quotidienne, et celle d'un attique sanctuarisé, ne sont pas aussi distantes qu'on pourrait le penser au premier abord et notamment chez Lucien.

Très souvent chez lui on constate donc la cohabitation du plus rigoureux attique avec des expressions de la langue commune à des niveaux culturels divers, l'utilisation de l'ionien, ou d'ionismes, de tours poétiques, de mots et d'expressions que les grammairiens dans leurs traités qualifiaient d'asianismes parce qu'ils s'écarterent de la norme attique. Il est difficile de décider si ces traits de Lucien sont le produit de l'application d'un atticisme linguistique ou s'ils sont déjà un puissant reflet de la koiné de son époque et de son milieu, c'est-à-dire d'une communauté politico-culturelle assez large.

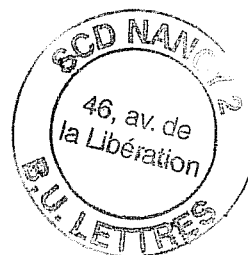
Il est encore difficile de savoir si on peut toujours parler de classicisme de son style ou de ses thèmes, tant on peut se demander si la notion n'est pas une application *a posteriori* de la

critique sur l'histoire littéraire et linguistique du grec. Certes Bompaire 1958 n'hésite pas à réutiliser la catégorie : "La notion de classique est présente à l'esprit antique, avec une netteté indéniable (...) Sont classiques non tous les Anciens, mais ceux qui résistent à l'usure du temps."⁶²² ou encore il cite V.S. introduction Lœb xv-xvi : "Les sophistes gardèrent vivant l'intérêt pour les classiques grecs, les ἀρχαῖοι, les auteurs modèles, et une connaissance parfaite des poètes, orateurs, historiens grecs était implicite chez ces humanistes syriens, égyptiens, arabes, bithyniens" et commente : "Ajoutons que cet intérêt revêt le plus souvent la forme explicite de la Mimésis" en citant Boulanger 1923a, 56-57 : "Au II^e s.d.n.è., la sophistique est devenue en quelque sorte le symbole de l'hellénisme, ses représentants se montrent préoccupés avant tout de continuer la tradition classique. (Ce mot de *classicisme* revient souvent dans cet ouvrage pour évoquer l'idéal de la sophistique et d'Aristide en particulier (...))"⁶²³.

Cependant cela ne fait pas de Lucien automatiquement un écrivain du II^e s.d.n.è. qui doive être l'objet d'une catégorisation définitive et commode, ni un néo-classique ayant été lui-même à l'école des classiques et ne pouvant, ne sachant, ou ne voulant faire que les imiter, les citer, les paraphraser ou les défendre car ils constituent son patrimoine culturel.

Ces mots, tours et expressions issus de la pratique quotidienne ne se seraient certes pas trouvées chez les attiques des V^e et IV^e s. a.C. Mais puisque l'attique devenait une langue ancienne, il fallait bien parfois la soumettre aux contraintes d'une modernité que le passé, forcément, ne pouvait ou ne voulait pas connaître. Quant au plan rhétorique, le mélange n'en était pas absent, comme le souligne Reardon 1971 : "La sophistique courageusement prend le risque d'élever, d'enrichir la langue littéraire par un apport atticisant — sans pour cela faire fi de la langue commune."⁶²⁴

Pour mieux comprendre cela, il faut examiner le rapport entre les représentations linguistiques et les représentations des signes culturels dans les œuvres de Lucien. Il faut étudier quels sont les modes de perception et de contact de la langue grecque et des langues tels qu'ils sont évoqués ou représentés dans les opuscules. Il faut également prendre en compte les modes d'acquisition et de transmission de la culture par l'intermédiaire de la langue. La culture grecque a bénéficié de l'attrait qu'elle suscitait auprès des notabilités romaines. Elle y a trouvé de la vitalité. Voilà pourquoi nous nous sommes intéressés à la question de l'atticisme de Lucien sous les angles oral, écrit et culturel. C'est pour les mêmes raisons, au départ, qu'il nous faut nous interroger sur le rapport des langues et de la culture tel qu'il se présente dans les œuvres de Lucien.



⁶²² Bompaire 1958, 55.

⁶²³ Bompaire 1958, 117.

⁶²⁴ Reardon 1971, 90.